

# REVUE de PRESSE

981 articles

1969 - 1978

## MALCOLM de CHAZAL



Tome IV

Tristan de CHAZAL

# **REVUE de PRESSE**

**du**

**6 janvier 1969**

**au**

**14 janvier 1978**

**MALCOLM  
de CHAZAL**

**Tome IV**





# ADVANCE

6 Janvier 1969

## Éloge de la bêtise

Ouvrez le *Figaro Littéraire*, les *Nouvelles Littéraires* – les deux plus grands hebdomadaires français – et vous êtes saisi par un incoercible ennui. (J'avoue que je ne m'ennuie pas en lisant *Time* et *Newsweek*).

Depuis Descartes, la littérature française est un soporifique. Heureusement il y a Rimbaud et Baudelaire, Lautréamont et André Breton, Mallarmé et les surréalistes.

Les périodiques littéraires français, c'est de la paille, de l'amadou. Pas une image. Le bla-bla-bla des mots, c'est ennuyeux et c'est vide. Voilà à quoi nous a mené l'intelligence.

« *Je te remercie, ô Père, maître du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux gens intelligents et de ce que tu les as révélées aux enfants.* »

Sur l'autel du savoir, on a installé la Dualité. Les Français ici ont tout dépassé. Alors que d'autres coupent les cheveux en quatre, les Français coupent les cheveux en mille. Analyse, analyse, analyse ! Dieu de l'analyse, Dieu des Français, dont René Descartes est le premier prophète.

Ça a commencé avec Aristote. Et puis ça a été Roger Bacon. L'homme a cru, depuis ce temps, qu'en charcutant la poule aux œufs d'or on en connaîtrait le secret. Picasso, lui, est venu, qui a charcuté les images. Et l'art abstrait est devenu une bouillie. Qui en veut, *du mince-pie* ?

L'Intelligence (avec un grand I) a ouvert la voie royale des complexes. Au bout, il y a l'adoration du chaos.

L'homme a renoncé à l'Image par l'Idée. Platon lui-même a cru que de Dieu aux hommes, se présentaient les Idées, source de tout. Pauvre Platon ! N'oublions pas qu'il était philosophe et par le fait un âne en principe.

La plus petite image du plus détestable poète de la terre vaut un milliard de fois le plus transcendant concept du plus grand philosophe de tous les temps.

Car le poète assemble, les autres dispersent. *Heureux les pauvres en esprit, car le royaume de Dieu est à eux.* Le « pauvre en esprit », c'est le poète et l'enfant. L'enfant comme le poète créent des ponts entre les choses. Les autres s'évertuent à briser tous les ponts par l'analyse.

La Bible a été émietlée. C'est un livre de synthèse. N'y entrent que les gens bêtes, selon l'Évangile : les pauvres en esprit.

La Bêtise Divine, c'est la Perception, où l'homme connaît, non en divisant, mais en rassemblant, et bondit ainsi de la terre aux cieux par des *raccourcis*. L'esprit, dépouillé alors, voit.

La civilisation a accumulé les idées. Les idées ont constitué de grandes montagnes, un impossible écran qui a fermé l'homme de son Créateur.

Abattre ces montagnes, c'est l'œuvre du poète. Ceci fait, ce que l'homme croyait BÊtise devient la seule et l'unique Intelligence.

*Heureux les pauvres en esprit !* Mais combien sont-ils aujourd'hui au sein de l'humanité ?

---

# ADVANCE

8 Janvier 1969

## Les Kennedy et Onassis

Ils ne sont pas supérieurement intelligents. Mais ils ont du *stamina*. Ce sont de grands ambitieux, mais ils sont équilibrés. On en a eu une preuve dans la crise des missiles à Cuba. John Kennedy a tenu tête aux militaires. Sans lui, le monde était en feu. Les militaires avaient voulu envahir Cuba.

Sauf pour les très grands poètes – et encore ! – on ne doit jamais parler d'un homme de quelque importance sans parler de la femme qui se présente dans les coutures de son esprit.

Jackie Kennedy et son mari étaient aux antipodes. John Kennedy était avant tout un politique. Et Jackie, elle, s'intéressait uniquement à l'art. Cependant, il a dû y avoir une certaine osmose, puisque John Kennedy proféra la plus grande chose qui ait été dite dans l'ordre politique, à savoir *pour qu'un homme fût un grand Président des États-Unis, il aurait fallu qu'il fût poète !* Jackie Kennedy aurait-elle soufflé ce mot magique ?

Les Kennedy, c'est le clan – comme avec tous les Irlandais. Edward (Ted) Kennedy suivra dans les pas de John et de Robert, par esprit de clan.

Jackie Kennedy dans le clan Kennedy devait donc être comme un cheveu sur la soupe. Pour tout dire, elle s'ennuyait dans ce milieu. Un mois avant le drame de Dallas, Jacqueline était en Grèce. Déjà la magie d'Aristote Onassis devait agir.

On a dit des insanités sur l'idylle Jackie-Onassis.

Ce que les bourgeois ne peuvent admettre, c'est le charme (parce qu'ils n'en ont pas). Le charme n'a pas d'âge, c'est le tissu d'éternité.

Le problème Jackie-Onassis est simple. Le monde ennuyait Jackie Kennedy. Onassis la délivrait de cet ennui. C'est ça l'amour : sortir de l'ennui.

Onassis a ceci d'extraordinaire que l'argent pour lui n'est pas un but. Et il sait se passionner pour mille choses en dehors de l'argent.

Pour le concubinage, le sexe est tout. Mais on s'en lasse et on veut une autre personne du sexe et ceci à l'infini. L'Amour (avec un grand A) c'est le sexe + la communion. Et c'est alors qu'on touche à l'infini.

La femme a l'imagination de ses robes, l'imagination de sa maison, l'imagination que lui donne l'enfant. Mais pour *l'imagination pure*, cette aile des anges, il lui faut un homme.

John Kennedy parlait de poète en politique. C'est très grand. Mais il y a le poète dans la vie. Onassis était cela. D'où ces rubis en forme de cœur, son yacht tout macéré de magie, son imagination qui fait que l'argent chez lui = poésie.

Les Kennedy sont un clan fabuleux, mais ils n'excitent pas l'imagination. Onassis, lui, fait de l'argent la baguette magique des transmutations.

Ève tomba, parce que Adam était devenu bourgeois. Restent les vanités. Pour ça, l'argent, sans plus, donne tout. Rockefeller l'ancêtre l'avait, cet argent, mais il était un âne.

L'argent tue ou ressuscite – selon ce qu'on en fait. Jackie ex-Kennedy a retrouvé son pays d'âme. Quant au reste, elle s'en fout. Elle a parfaitement raison : on n'est pas venu sur terre pour plaire aux gens, mais pour devenir ce que l'on est.

---

# ADVANCE

17 Janvier 1969

## Deux priorités

Il est ridicule de parler de prospérité, de progrès, de bonheur des peuples, si LA NATION MANQUE D'EAU.

À Port-Louis, l'eau ne coule pas entre 10 heures et 16 heures. À Curepipe, c'est la même chose.

Demandez, alors, aux touristes de venir à Maurice ! Faites de la propagande à l'étranger !

Les habitants de l'île Maurice manquent d'eau. (Dernièrement un chauffeur de taxi me disait : « *Dilo boire nous ne pas énan, moi, mo femme, are mo zenfants* ».)

Dans l'absence de l'eau, toutes les formes de progrès tombent à plat.

Donc le problème de l'eau est pour nous la Priorité No 1.

Et j'arrive au numéro deux : le tourisme.

Consacrer Rs 750 000 au tourisme est une idiotie. Rs 5 000 000 ou même Rs 10 000 000 seraient ici bien placés.

Qui dit tourisme dit routes, développement intensif de la danse folklorique, aménagement de cultures de camarons, plantation d'arbres fruitiers, l'école hôtelière. Et surtout aider les artistes et artisans pour que le génie mauricien véritable jaillisse !

La *Mauritius Hotels Ltd.* est, à mon sens, l'institution la plus patriotique de l'île. Par le *Morne Brabant Hotel* seulement, cette compagnie mérite une médaille d'or. Donc si le gouvernement a de l'argent disponible, tout cela doit aller à renforcer la *Mauritius Hotels*. À n'importe quel prix ! À n'importe quel coût ! Chaque sou placé ici donnera des dividendes incalculables. NOUS DEVONS DEVENIR LE PARADIS DE LA PLANÈTE. La magie du pays est là. La pierre précieuse est là. Il faut la taille.

L'EAU, priorité No 1. TOURISME, priorité No 2. Je défie quiconque de me contredire.

Tous deux sont liés à notre survie.

Quand enfin les gens se mettront-ils à penser SÉRIEUSEMENT dans ce pays !...

---

# ADVANCE

23 Janvier 1969

## L'homme de Folson et les mutants

Quand l'abbé Breuil découvrit, il y a une vingtaine d'années, des ossements humains en Afrique du Sud, les hommes de science partout se mirent à s'exclamer que là était le berceau de la race humaine.

Donc, adieu l'homme préhistorique de Pékin ou de Java ! L'Afrique, retournée à l'animisme, aurait connu au temps jadis une forme d'Adam et Ève.

Mais les fouilles continuent partout dans le monde.

Lorsque Charles Darwin, au siècle passé, émit sa thèse sur l'Évolution, c'était à qui de dire que l'homme descendait du singe. On a déchanté depuis. Charles Darwin se trouvait devant le *missing link* et rien n'a pu être prouvé.

L'Évolution pour moi est une frime. Parce qu'il n'y a pas de *progrès* dans la Nature. Tout se passe par *mutations*. La Nature enjambe.

Donc, ne nous étonnons pas si dans d'autres astres, des êtres humains se présentent qui, par rapport à nous, sont considérablement différents de nous, tout en restant hommes ! C'est ici qu'il s'agirait des *MUTANTS*.

Spirituellement, chaque homme dans sa vie terrestre ne procède pas par une évolution, mais par bonds. Par le mariage, la jeune fille se mute. Tout être humain mute à la puberté. Et par une série de mutations, l'homme devient *ange*. Et Dieu se mute dans la pensée de chacun.

Mais voici une extraordinaire découverte en Amérique : il s'agit de l'homme de Folson. Folson est une ville au Nouveau-Mexique, où on a retrouvé des restes d'hommes, totalement différents des Peaux-Rouges.

Les Peaux-Rouges sont des Asiates qui seraient venus par le détroit de Behring, lorsque les Aléoutiennes rejoignaient et formaient une passerelle d'Asie en Amérique.

Donc, l'Amérique, des milliers d'années avant Colomb, connaissait une humanité autochtone. Et là le mystère est de connaître la vie de ces gens qui possédaient une religion mégalithique.

Les fouilles continuent. Mais ce qui est extraordinaire concerne le cheval. Si Cortez et sa poignée d'hommes se rendirent maîtres de la civilisation aztèque, c'est parce qu'ils portaient des chevaux dans le Nouveau Monde, là où ils étaient inconnus. Les armées aztèques fuyaient de peur devant la confrontation de ce qu'elles pensaient être un hybride de l'homme et de l'animal, le cavalier monté.

Or – fantastique chose ! – on a retrouvé dans le Nouveau-Mexique des fossiles de chevaux préhistoriques. La thèse est donc que, empruntant en sens inverse la route de Behring, les chevaux américains émigrèrent en Asie. De là, ils passèrent en Espagne. Et les Espagnols les amenèrent en Amérique – après des mutations de l'espèce.

Les soucoupes-volantes contiennent peut-être des mutants. Ceux-ci sont comme nous, mais mutés en une race humaine extraordinaire.

Si on envoyait des hommes dans la Lune, sans doute là ils se muteraient !

Donc qu'est-ce qui empêche que par une mutation rapide sur terre, nous ayons de *nouveaux hommes*. Et que le XXI<sup>e</sup> siècle soit fait de ces hommes extraordinaires, auprès desquels Moïse serait comme un écolier béat !

Mais tout cela m'intéresse peu. Ce qui m'attire, c'est la *Mutation Spirituelle*. Or là, nous y sommes en plein ! L'humanité va devenir bientôt une autre humanité.

---

# ADVANCE

28 Janvier 1969

## Pensées pour lunatiques

J'ai un livre qui paraîtra chez Pauvert cette année et qui s'intitule *L'homme et la connaissance*. Je ne vais nullement ici en révéler le contenu. Je crois que le "mystère" est la plus grande force de l'homme.

Physiquement, déposer des hommes dans la lune n'a aucun sens. L'Afrique est assez grande pour prendre tout le surplus de la population de la Terre pour encore longtemps. Coloniser la lune, pour quoi faire ?

Lorsque les trois astronautes américains quittent leur capsule et passent à la gravitation de la lune, véritablement ils sont comme *morts à la terre*. En revenant sur terre, ils *ressuscitent* – ou si l'on veut ils sont comme des nouveau-nés. Incarnés à la terre, ils se désincarnent et ensuite se réincarnent en venant parmi nous.

Moi, il y a des années que je fais cela avec les fleurs, avec ma peinture, avec mes montagnes mauriciennes. Mais je le fais *simultanément* et *conjointement*. Je suis sur les deux versants de la vie.

Il y a belle lurette que j'ai *décentralisé* ma pensée. Si mes chers compatriotes ne me comprennent pas, c'est parce que, eux, ils sont centralisés sur eux-mêmes. Ils sont en plein dans leur *ego*.

Les trois cosmonautes américains n'étaient pas des poètes. S'ils l'étaient, ils auraient eu autre chose à dire, que d'annoncer leurs statistiques.

L'ère cosmique n'a rien à voir avec la projection de l'homme terrestre dans d'autres astres, mais elle amènera de gré ou de force la *décentralisation de la pensée humaine*. On a pensé de l'homme terrestre à l'Univers. Bientôt on pensera aussi de l'Univers à l'homme terrestre.

Tout cela est un rébus pour les Mauriciens. Ils admiraient la lune ? Quand ils deviendront lunatiques, ils seront dans la vie.

L'avenir est aux lunatiques. Le bourgeois fait casse-cou. Ce seront les fous qui seront les sages et les sages qui seront les fous.

---

# ADVANCE

4 Février 1969

## La vedette

Comme il n'y a plus de princesses, on a inventé les vedettes.

Une petite bourgeoise de la rue de Lille, à Lille, a un amant en vue. Il pousse sa maîtresse, qui devient vedette.

La chère créature change de peau avec ses robes. Avec son importance qui croît, elle change de personnalité. Champagne, photos, délire de la masse (conséquence de la propagande et de l'autosuggestion) et la nouvelle personne « dépersonnalisée » commence sa carrière de grande vedette. Jusqu'au jour où, patatras, tout tombe, grâce à une autre vedette qui a pris sa place. Larmes, crises de nerfs n'y feront rien. Le seul recours est un nouvel amant bien plus en vue, qui relancera la belle créature.

La femme n'a jamais été faite pour briller par elle-même. La femme est comme la lune, qui brille par reflet.

Brigitte Bardot se maintient par déshabillés osés, par un charme canaille, par des provocations. Elle s'éteindra comme d'autres, quand les hommes auront assez d'elle.

Greta Garbo a été plus intelligente. « Divine », et proclamée telle, elle s'est mise pour un temps sous l'ombre du chef d'orchestre Stokowski.

Mais il y a les « bouffonnes » : Grace Kelly se mettant sous l'ombre du prince de Monaco au visage de garçon coiffeur.

Maria Callas « tient », parce que sa voix est toute la femme. C'est la femme au-delà de la femme qui touche à l'homme universel au sein du spirituel.

Les femmes de la Bible, elles, en tant que vraies femmes, n'ont trouvé leur éclat qu'en transmettant la flamme de l'homme, prophète et divin.

La femme n'a pas été créée par Dieu pour PRÉCÉDER, mais SUIVRE. Quand elles sortent de leur rôle, les femmes sont malheureuses.

L'homme – quand il est grand – réussit une œuvre. La femme est faite pour réussir l'homme et l'enfant.

Vedette ? Ô femme, sois-le d'abord au foyer et SUIS l'homme dans la vie !

Si tu ne trouves pas UN HOMME que tu peux suivre, RESTE FEMME. Étant femme, tu es tout. Cessant d'être femme, tu n'es rien.

L'homme peut connaître Dieu directement. La femme ne peut connaître Dieu que par l'homme. L'homme (avec un grand H) n'étant pas là, il reste à la femme toute l'humanité. Car peut-on mettre une mesure à la dimension d'un cœur de femme ?

---

# ADVANCE

10 Février 1969

## L'angoisse sucrière

Dans *L'Express*, à *Advance*, coup sur coup, opiniâtrement, je préconisais une réforme technique de l'industrie sucrière, voire une révolution dans ce domaine. Qui m'a écouté ? Personne. Sauf Fernand Leclézio.

À la rue de l'Église, là où était la *Flore Mauricienne*, Fernand Leclézio un jour m'arrêtait. Il venait de lire mon article dans *Advance* : « Ah ! Quelle grave erreur j'ai commise ! dit-il. *Quand j'ai créé F.U.E.L., je l'ai fait trop* « petit ». Quel aveu ! Il faudrait agrandir F.U.E.L. Et bientôt. »

L'Île Maurice – si elle ne veut être mortellement atteinte – ne doit posséder que *six usines*. Une à la hauteur du *Mount*, pour prendre tout le Nord. Une à F.U.E.L. agrandie pour prendre l'Est et le Nord-Est. Une à *Trianon* pour prendre tout le Centre. Une dans le bas de la Rivière Noire pour prendre le Sud-Ouest et l'Ouest. Et une à *Savannah* pour absorber tout le Sud-Centre. Et, enfin, une à *Beau Vallon* pour prendre le Sud-Est.

La seule usine sucrière viable à Maurice est F.U.E.L. Et encore ! Notez que je ne mâche pas mes mots.

Les temps sont dépassés où l'on pourrait encore rationaliser l'industrie sucrière par nos propres moyens. *Maintenant veuille que veuille nous aurons à avoir affaire aux Américains*. Qu'on aille à New York et à Washington pour d'abord demander ou encore quémander. Soit cela ou nous périssons !

La réforme agraire est corollaire à cette centralisation à outrance de nos usines. Centraliser *les usines et décentraliser les terres*, afin de résoudre nos problèmes démographiques et ramener à la terre des masses d'hommes voués à un chômage perpétuel.

Ce n'est pas l'oracle qui a parlé, mais la vérité en marche. Que quelqu'un maintenant ose me contredire !...

---

# ADVANCE

14 Février 1969

## La niaiserie scientifique

On vous dit que tout a une dimension bien établie. Ainsi on dira de tel homme qu'il mesure 5 pieds 10 pouces. Or si cet homme est transporté dans Venus ou Jupiter, il ne mesurera plus 5 pieds 10 pouces, puisque les « mesures » dans ces planètes diffèrent de celles de la terre. Proportionnellement, l'homme n'aura pas changé. Mais dans la relativité des lieux, les mesures ne seront plus les mêmes. Ce que nous mesurons, c'est la mesure proportionnelle. Et encore mesure que nous avons mise dans des codes.

*L'univers est élastique, donc magique.* C'est cela qu'Einstein n'a pas vu. Au lieu d'une « relativité » par des images, il nous a proposé une « relativité » par des formules. Einstein n'était pas poète.

On parle de « beaucoup » et de « peu ». Mais ce concept varie d'astre en astre. Tenez : l'infiniment grand rejoignant l'infiniment petit, toute dimension est « par rapport ». Et quand nous soulevons la longue-vue et que nous la portons à nos yeux, nous avons la preuve.

On nous dit que cet homme pèse 80 kilos. Sur terre, oui. Mais ce "poids" change si cet homme terrestre est porté dans Uranus ou Neptune. La balance n'explique rien, puisque son poids lui-même est relatif.

Ce que les appareils mis dans les capsules sous les yeux des cosmonautes enregistrent, c'est la *proportionnalité* des mesures. L'élastrale réelle des mesures échappe à nos hommes de science.

Quand Einstein, à l'âge de 26 ans, crée sa fameuse *Théorie de la Relativité*, que cherche-t-il ? Il cherche l'*Univers élastique* qui ne peut être atteint par des formules et des équations. Ce qui barre la route c'est le *vide*, le supposé vide qui n'existe pas. C'est l'homme de science qui l'a inventé. Qu'y a-t-il réellement entre les astres ? Je ne le dirai pas.

Regardez ma peinture. Faites passer une tresse à mesurer sur ces images de délices. Vous aurez une mesure proportionnelle. Mais dans l'œil du spectateur, mes images sont élastiques, et se lient aux battements du cœur des spectateurs. Il y a ici une mesure d'amour, une dimension de joie.

*L'homme et la connaissance*, ma synthèse et mon message, commence (première partie) avec *L'Univers magique* et se termine (deuxième partie) sur le chapitre intitulé *L'art et l'absolu*.

Le seul homme sur terre, sauf mon éditeur Jean-Jacques Pauvert, qui ait lu la première partie de *L'homme et la connaissance*, est Hervé Masson à Paris. La seconde partie est en dactylographie chez Pauvert et personne ne la connaît.

L'art n'est pas l'art. La poésie n'est pas la poésie. La science n'est pas la science. Qu'est-ce qui *existe* réellement ? Je ne le dirai pas ici.

---

# ADVANCE

24 Février 1969

## Mayerling

Comme l'assassinat de John Kennedy restera à jamais un mystère insoluble, ainsi est Mayerling.

Mettez-vous dans l'atmosphère du dernier siècle. Janvier 1889.

De bonne heure – le 29 janvier – le comte Hoyes force les portes de la Hofburg et annonce la terrifiante nouvelle à l'Empereur François Joseph et à sa femme : la veille, dans le pavillon de chasse de Mayerling, le prince Rodolphe et sa maîtresse Marie Vetsera, se sont donnés la mort.

L'affaire – ou plutôt le scandale – est immédiatement étouffée. Documents, preuves sont détruits. *Mort naturelle*, dit la Cour.

Tous les mystères d'État sont politiques. On « arrange » les choses après.

L'archiduc Rodolphe, au moment de sa mort, n'aimait pas Marie Vetsera qui s'était jetée à son cou. Il aimait une princesse russe. Mais il était marié. Premier dilemme.

Mais Rodolphe, un drogué, velléitaire, nébuleux, faisait de la politique... sans en faire... et contre son père. Il était abouché à des gens impossibles, comme le fameux Szeps.

Scène effroyable avec son père à la Hofburg la veille du drame. À sa sortie, on tend un télégramme à Rodolphe. Cela précipite tout, mais le télégramme a disparu.

Une femme atroce joue dans la vie de Rodolphe : sa cousine la comtesse Larisch, une entremetteuse.

Le piège se resserre. Où finir ? Rodolphe pense au suicide. Mais comme il est un lâche – Hitler était un autre – il demande à Marie Vetsera de lui donner du courage, en mourant avec lui.

Mais ce qui scelle le tout, c'est un dernier télégramme reçu à Mayerling. Ce télégramme a lui aussi disparu. La Grande Politique engloutit le tout. On dira affaire d'État.

La politique n'est pas faite par des machines, mais par des hommes, qui ont un cœur. Et là, la femme a son rôle.

À mon sens, l'archiduc Rodolphe n'était pas un homme. Il eut fallu une femme pour le mener, qui aurait mené l'Empire.

La petite duchesse de Bourgogne qui avait épousé le petit-fils du Roi Soleil et que Louis XIV adorait et à laquelle il permettait tout, dit un jour, devant la Cour, au sein de la Galerie des Glaces :

*« Sire ! Quand une femme est sur le trône, c'est un homme qui gouverne. Quand un homme est sur le trône, c'est la femme qui gouverne ».*

Jeu de bascule ! Il n'y aurait pas eu Mayerling, *si la femme était là !...*

---

# ADVANCE

3 Mars 1969

## Une évolution du séga

Pour ceux qui allaient au *Morne Brabant* dernièrement, une grande surprise les attendait.

Sur la piste carrelée brillante dans la nuit feutrée, évoluait ce que j'appellerai un *nouveau séga*.

Je ne connais pas la troupe qui a été à l'*Expo 67*, dirigée par Serge Lebrasse. On en a dit le plus grand bien. Mais je connais la troupe de Cyril Labonne.

Le « récitant » ici est impeccable : accent, ton, élan. Par sa gorge toute l'île Maurice chante. Lui donne la réplique une voix chaude de femme, aux accents de violoncelle.

Je ne dirai pas que Cyril Labonne a « modernisé » le séga. Non. Il a gardé l'essentiel, mais il a ajouté une touche personnelle. *Il a recréé le séga*. Et c'est cela qui compte. C'est œuvre d'artiste.

Les danseurs de cette troupe sont franchement mauvais. Ils forcent. Ils gesticulent. C'est parfois du pur guignol. Mais les danseuses, elles, sont dans l'absolu du naturel.

J'appelle cette forme de séga que Cyril Labonne a évolué : *le séga-aux-pieds-rapprochés*. C'est magnifique et pur, exaltant. C'est comme un fût d'arbre qui danse. Devant la troupe de Cyril Labonne les étrangers sont enthousiasmés.

Voilà ce qui pourrait facilement être porté jusqu'en Europe et toucher l'âme occidentale dans les grandes capitales.

Il y manquerait certes l'éblouissant décor du *Morne* et les paillettes d'étoiles brillant entre les cimes des filaos. Et ce nostalgique chant d'orgues des brisants. Et ce charme qui fait de l'île Maurice la terre des dieux.

---

# ADVANCE

17 Mars 1969

## Giordano Bruno

À mon sens, le plus grand penseur des temps passés a été peut-être Giordano Bruno.

Homme du peuple, il était un des plus grands admirateurs de Copernic. Or nous savons que la théorie de Copernic risqua de mettre fin à toute la pensée de la Renaissance. Si Copernic échoua, c'est qu'il n'a pu lier la décentralisation de l'Univers au nouvel homme. Restait le concept médiéval – qui dure encore – que seule notre Terre est peuplée d'êtres humains.

Mais il semblerait que Giordano Bruno ait cherché à faire l'être humain dépasser le réduit minuscule qu'est notre terre – autrement dit à *donner une nouvelle mesure à l'homme*.

Giordano a eu une vie mouvementée, des démêlés avec la cléricature, qui l'ont mené au bûcher. Galilée en réchappa en reniant ses convictions. Giordano Bruno tint bon.

Giordano Bruno avait tout voulu abattre et reconstruire à neuf. Il avait rejeté le langage mathématique. Il abhorrait la logique. Il cherchait la connaissance par l'exaltation. Rejetant tout le passé, il traita Aristote de « faussaire prétentieux » et Archimède de fou.

Le drame de Giordano Bruno, c'était qu'il voulait redécouvrir l'Univers en poète. Mais il n'avait pas trouvé un *Langage Poétique* apte à le servir.

Rejetant l'équation scientifique, il n'avait pu découvrir une nouvelle forme d'*analogie* apte à s'adapter à la vie des phénomènes.

Tout se mesure. Il y a une mesure traitant d'un puits et il y a la mesure du cœur. Sans dimension – quantitative ou qualitative, – rien n'existerait.

Mais nous en sommes encore au mètre et au chronomètre, mesures de l'espace et du temps. Dieu n'a pas créé cela. C'est l'homme qui l'a inventé.

Mais il y a une mesure de l'amour que connaît l'enfant. Et cette « mesure », Giordano Bruno l'avait perdu depuis son enfance.

Cette « mesure » est une appartenance, une dimension de joie, par quoi seule l'Univers peut être approché.

Dieu a créé l'Univers avec *son cœur* (Dieu n'est pas intelligent. S'il l'était, rien n'existerait). Et c'est cette mesure du cœur que l'homme a perdue.

Qu'est-elle cette mesure ? Giordano Bruno, au lieu de se porter vers les étoiles, n'aurait eu qu'à regarder une fleur dans son jardin à Naples. Car dans une fleur, tout y est.

On n'entre dans la fleur que par le cœur, par un geste de communion.

On est poète ou on ne l'est pas. Il n'y a manqué à Giordano Bruno que d'être poète.

Mais ce qu'il y a de grand chez Giordano Bruno, c'est qu'il cherchait l'*issue*. Beaucoup ne cherchent même pas ça. Ils vivent dans l'*impasse du moi*.

---

# ADVANCE

25 Mars 1969

## Un festival de danse hindoue

Dernièrement dans Port-Louis, je rencontrai mon ami M. Ramlallah. Je lui dis ceci : « Beaucoup de Mauriciens de formation occidentale demandaient à connaître la culture hindoue. Voyez-vous, il faudrait la leur présenter en français ». Le Dr K. Hazareesingh, lui, y a songé. Sa présentation à la radio récemment de la culture de l'Inde a eu un grand retentissement à Maurice. Tout le monde y a applaudi. Le Dr Hazareesingh s'est exprimé en un français impeccable.

Mais la culture est vaste. Elle embrasse la musique, la danse.

Concernant la musique hindoue, le virtuose Soëtens, un Belge, qui vint ici avec sa compagne, Suzanne Roche, le brillant violoniste, disait : « La musique hindoue ? Elle est la première du monde. C'est la musique essentielle. »

Pour notre part, nous voudrions qu'elle fût visuelle par la danse. Et voici ce que nous proposons :

Il s'agirait de faire venir à Maurice un groupe de danseurs et de danseuses de l'Inde – parmi les premiers de la Grande Péninsule. Pour un périple de trois mois.

On solliciterait une subvention venant :

1° du Gouvernement ;

2° des Municipalités ;

3° de l'Office du Tourisme (qui a des fonds) ;

4° des propriétés sucrières (dont F.U.E.L) ;

5° des *Mauritius Hotels* et des mécènes.

La somme en main, on enverrait dans l'Inde une mission, dont le président serait le Dr K. Hazareesingh (je suggère un autre nom : Marcel Cabon). Ces deux suffiraient ? Non. Une de nos gracieuses compatriotes ferait le trois artistique.

La mission pourrait être accueillie par la princesse Indira Devi dans son palais d'Hyderabad. Et la princesse ferait le reste.

Ce groupe chorégraphique (avec ou sans explications) évoluerait dans les grandes salles de l'île, au *Morne* (en festival), sur les propriétés sucrières.

Et ce serait le triomphe de l'art hindou.

Mon cher Ramlallah, qu'en dites-vous ?

# ADVANCE

1<sup>er</sup> Avril 1969

## Du style

Hart en avait un. Je ne parle pas de son style d'écrivain. En cela je le vois comme un mini-Claudé, prenant des élans à la Chateaubriand. Mais Hart avait un style dans sa personne. Il était économe de gestes. Et puis il avait l'allure. Duhamel le comparait à Max Jacob.

Philippe Galea avait un style : il y avait chez lui du gentilhomme français et du gentilhomme anglais mêlés. Galea n'a jamais été vraiment Mauricien. Il venait comme d'ailleurs.

Pezzani se créait un style qui n'était pas lui.

Le style, c'est l'homme. Oublions l'écriture, pensons à l'homme, *homo*.

Je parlais dernièrement à une femme-écrivain. Quand je parlais style, elle pensait écriture. Le style a trait au verbe. Peu ont le verbe.

Tous les chats sont stylés. Tous les oiseaux sont stylés. Même en plates-bandes, les fleurs ont du style.

Qu'est le style ? Le style, c'est au-delà de la distinction. Un homme peut être mal habillé et avoir du style. Si on n'a pas de style en pyjama, on ne l'aura jamais.

Le style est au-delà de la distinction. Il y a des *boys* stylés. Et il y a des clients à table qui n'ont aucun style. L'aristo véritable ici est le *boy*.

Mais je serre le sujet. L'eau toujours a du style, quand elle coule dans le ruisseau. Même quand elle coule du robinet.

La fleur sur la table dégage un style que l'homme civilisé n'aura jamais.

Le style est total chez l'enfant. Car ici l'état d'innocence consacre. Et le charme ? Mais c'est le style même. Et la lumière ? Quel style ! Et le soleil ? Et le cristal de neige ? Et toute la vie.

Hélas, nous sommes loin de ce but : nous sommes entourés de bouffons, de plagiaires, d'êtres vidés de toute personnalité. L'automate n'a pas de style. Avoir du style, c'est être vivant. Et combien le sont ?...

---

# ADVANCE

7 Avril 1969

## Quatre Cocos

Connaissez-vous les *Quatre Cocos* ? C'est un des villages les plus pittoresques de l'île. Au loin, la mer. De près des maisons imbriquées que de petits murs de pierre enserrant. Et le tout fait une projection vers le ciel bleu.

L'auto roule et tanguer par des chemins qui, comme des vagues, portent d'une berge à l'autre. Devant les maisons, des gens sourient. Les enfants courent. Une « atmosphère » est là. C'est *Quatre Cocos*.

Bernardin de Saint- Pierre a vu cela. Il aurait dû y puiser sa *Virginie*. Mais il a été trop occupé avec Madame Poivre. Il a transposé.

Qu'est Quatre Cocos ? Peut-être encore un des derniers bijoux que possède l'île Maurice. Et naturellement, depuis deux cents ans ou plus on a calomnié le site et ses gens.

« *Ou conné ça dimoune Quatre Cocos* ». Cela veut dire des « arriérés ».

Mais *Quatre Cocos* a « repris », l'autre jour, au *Morne Brabant Hotel*, où j'ai mes assises. J'étais venu au bar demander une *champagnola*. Trois ou quatre *boys* se relayaient. C'était 4 heures, tout le monde était dans les chambres.

De beaux voiliers blancs passaient au large. La mer faisait voir ses gencives ; en baisant le sable des plages.

Dans cette paix, quelqu'un dit – c'était le barman – en s'adressant à moi : « *Départagez-les.* » Il s'agissait des *boys*.

La discussion se portait sur ce thème : *Les gens sont-ils plus éclairés dans les villes que dans les faubourgs à l'île Maurice ?*

Tous opinait que les gens des villes sont plus « éclairés », sauf un certain Cyril Mérisa, un habitant de *La Gaulette*.

*La Gaulette*, c'est l'autre *Quatre Cocos*, dans le quartier de la Rivière Noire. Un des bijoux qui a conservé le charme d'antan.

Cyril Mérisa disait que les gens des faubourgs sont plus intelligents que ceux des villes. Je lui donnai raison.

Voyagez dans le bus de Curepipe à Port-Louis. Les gens ici sont ternes. On sent la prétention. C'est affadissant. On s'ennuie quand on voyage par autobus, de Curepipe à Port-Louis.

Mais prenez le car de Mahébourg, via Plaine-Magnien. L'humour dès lors fuse de partout. Les gens sont gais, vivants. L'atmosphère est à la détente. Voilà de l'humanisme.

Ah ! si nos touristes pouvaient voyager par autobus, de Port-Louis à Grand-Gaube, comme ils connaîtraient la vraie île Maurice !

La vraie île Maurice ? C'est les habitants de *Quatre Cocos*. Un vrai Mauricien est Cyril Mérisa, habitant de *La Gaulette*.

Ô *Petrusmok* ! Ile bénie, ô patrie des simples ! Comme tu te corrodes !

Il n'y aura plus de singes. Plus de pommes-jacquot. Qui goûtera encore au corossol ! Les bananes devront être importées ! Et le carri de jacque aura vécu.

Touristes ? Oui. Mais l'atmosphère, mes amis ! L'atmosphère s'en va. Où sont les neiges d'antan ?

---

# ADVANCE

11 Avril 1969

## Une fête sur l'Ile-aux-Bénitiers

Du *Morne Plage*, quand l'air est très clair, l'Ile-aux-Bénitiers, en face, littéralement sort des eaux. La Belle ouvre ses lèvres et laisse voir les dents blanches de ses plages et sourit.

L'avenir du tourisme à Maurice n'est pas sur terre, mais dans les îles. Le Gouvernement de Maurice doit mettre main basse sur ces joyaux de pierre et de lichen, colliers sur les eaux qui nous entourent.

Voyez-vous cela ? Au *Morne*, ce soir, il est annoncé qu'on dînera sur l'Ile-aux-Bénitiers.

Des barques, comme des gondoles, sont à quai. Les groupes s'embarquent. Au loin, la musique joue sur les flots. La lune brille, l'Ile-aux-Bénitiers fait comme remonter des eaux.

Des lampions un peu partout. Deux groupes de séga dansent aux deux bouts de l'île. Et des kiosques de chaume ramènent aux Hawaï et à Tahiti. Festival, fête, langueurs, souveraine détente. On a échappé à l'île Maurice. Et quand les groupes reviennent au *Morne*, passé minuit, il leur semble avoir fait un long voyage.

Il faut faire voyager l'île Maurice par ses îles : créer d'autres îles Maurice, multiplier notre patrimoine touristique.

Que viennent faire les touristes à Maurice ? Uniquement échapper à la civilisation qui les étreint.

L'Ile-aux-Aigrettes (ô André Masson, votre poème sur cette île est notre critère !), l'Ile Plate, l'Ile d'Ambre, autant de magiques sites, (ô André Masson !) Mais, de grâce, qu'on laisse les poètes les nommer.

À quand un fonctionnaire-poète pour le tourisme ? À quand le Rêve devenu Réalité grâce à la magie du poète ? À quand le poète-roi ? À quand ce jour où l'Ile-Bénie connaîtra ses bardes bénis, fonctionnaires bien payés, maîtres imprescriptibles du tourisme, les experts en art de voir, les suprêmes réalisateurs ?

---

# ADVANCE

19 Avril 1969

## Quo Vadis Mauricia Insula ?

Le seul prophète que l'île Maurice possède dans le domaine politique est Hervé Masson. Cet homme vaut mieux que tous nos députés mis en bloc.

Qu'a vu Hervé Masson ?

Il a vu ceci – et bien avant que ça eût lieu – que l'île Maurice indépendante change toute la carte de l'océan Indien.

L'île de La Réunion est une sœur jumelle de l'île Maurice dans le temps et dans les lieux. Tant que l'île Maurice fut sous la direction directe de la Couronne britannique, rien ne pouvait se passer. Mais l'île Maurice devenue indépendante tout change.

Avec les États-Unis et la Russie qui se font des mamours (le cher Mao l'a voulu !), la stratégie mondiale se déplace de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique. Et l'océan Indien devient le RACCORD entre l'Europe et l'Asie.

La Réunion, stratégiquement ne vaut rien – pas plus pour l'avion que pour les bateaux. Poche à air dangereuse et pas de ports. Alors que l'île Maurice, porte-avions naturel sur les eaux, possède le plus grand port fermé du monde, après Rio de Janeiro et Diego.

Ici la course est courue. Nous ne sommes pas « l'étoile et la clé de l'océan Indien » et encore moins une seconde Athènes (ô pauvre Thiers !). Nous sommes la « belle » que courtiseront les grandes puissances, à cause de nos atours.

Mais si nous sommes la pointe de flèche de la puissance dans l'océan Indien, La Réunion est un butoir, un appui de seconde ligne.

Et l'économie suit. Là Hervé Masson a tout vu, avec son plan des *Grandes Mascareignes*. N'y revenons pas. C'est parfait.

Et Madagascar ? Mais c'est l'avenir économique total : le débouché, l'exutoire pour le trop-plein démographique.

Et le tout – écoutez-moi bien – sous l'égide économique et financier des États-Unis, la nation la plus puissante de la terre.

Donc, vive l'Indépendance ! Et vive Hervé Masson ! Ah, certes, vive le général de Gaulle et vive Michel

Debré !

Et surtout vive Sir Seewoosagur Ramgoolam, la cheville ouvrière de tout et qui a donné LA DIRECTION, celui à qui ce pays doit plus qu'à aucun autre fils du sol !

---

# ADVANCE

25 Avril 1969

## Faire le bien

Tous les fanatiques sont sincères. Les théoriciens de l'Idéal veulent rendre toute l'humanité heureuse.

C'est comme la charmante épouse qui adore les haricots verts. Ce légume la rend heureuse. Donc à en *veux-tu*, à en *voilà* lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, dimanche – oui dimanche – les plats de haricots verts. L'épouse bien intentionnée veut rendre son époux heureux – via les haricots verts. Il n'arrive pas un instant à la pensée de l'épouse de se dire : « *Mais* peut-être mon mari n'aime pas les haricots verts ». Selon sa logique, c'est que si les haricots verts la rendent, elle, l'épouse, heureuse, ça doit sûrement plaire à son mari. Car son mari ne l'adore-t-il pas ? Il doit forcément, selon sa logique aimer les haricots verts, comme elle.

Hitler voulait le bien des peuples. Il voulait rendre toute l'humanité heureuse, en les faisant des Allemands, de second ou du dixième ordre.

Les critiques d'art pensent ainsi : le tableau qu'ils aiment, tout le monde doit l'aimer.

La maman s'offusque qu'on n'aime pas son enfant mal élevé, puisqu'elle adule son enfant.

Tous les « systèmes », politiques, artistiques, religieux, philosophiques cherchent à faire du bien aux autres en imposant leurs manières de voir.

Dans « faire le bien », tel qu'il se présente ici, il y a tout *l'autoritarisme* de la terre.

L'époux dit à l'épouse, l'épouse dit à l'époux : « *Tu m'aimes, tu dois donc aimer ce que j'aime* ».

Ainsi est venu l'automatisme humain, par *la confusion des goûts*. Et des individus, ça passe aux nations.

Un Anglais n'admet pas que venant chez lui, on n'aime pas le *mutton*. Et l'hôte qui vous sert du lièvre faisandé, vous devez le manger avec le sourire ou être mal élevé.

Nous en sommes venus ainsi au *patriotisme des goûts*. Heureusement, à Maurice, tout le monde aime les gâteaux piments (même Monseigneur Margéot – Pierre Renaud *dixit*). C'est un bon point pour nous !

La diversité des goûts fait l'enchantement de la vie. L'harmonie des goûts fait les délices de l'amour.

La diversité dans l'unité, n'est-ce pas cela qui nous mène au Dieu Véritable ?

Faire le bien ? Mais pourquoi l'imposer ?

# ADVANCE

28 Avril 1969

## Balzac et Simenon

Balzac et Simenon. Curieuse chose ! Ils sont apparentés par une même technique. Cependant qu'un monde les sépare !

Balzac était célibataire. Il habitait de minables appartements. Et il écrivait comme dans une cellule.

Balzac était boulevardier. Il ne travaillait pas. Quand l'argent était à court chez l'éditeur, le génial auteur de *La Comédie Humaine* se mettait à sa table.

Il faisait un « schéma » dans un immense cercle, avec tous les échanges et tous les dénouements. La « stratégie » faite, le livre conçu, il écrivait. Sa bonne – genre de majordome – lui portait à intervalles des tasses de café. Balzac numérotait les pages et les jetait derrière son dos. Nul sommeil tant que le livre n'était pas écrit.

Ceci fait, Balzac passait parmi les montagnes de manuscrits, puis se jetait sur un lit. Et enfin, il passait chez l'éditeur. Car, dans l'intervalle, le manuscrit avait été collationné en ordre, numéroté, mis dans un panier et porté chez l'éditeur par la servante.

L'argent encaissé chez l'éditeur, Balzac reprenait sa vie de boulevardier, en attendant un nouveau roman, forcé par manque d'argent à recommencer à écrire. Lui, Simenon, est multimillionnaire : yacht, palaces, œuvres d'art et *tutti quanti*. Cet imbécile fait du Maigret et du Simenon, comme une machine découpe des saucisses.

Simenon œuvre avec un I.B.M., appareil à dactylographier électronique. Il ne boit pas des tasses de café. Il fume des pipes.

Comme Balzac, il crée son « schéma ». Pour lui, c'est huit jours – pas un de moins – alors que Balzac n'a jamais dépassé trois jours pour écrire un roman.

L'âne Simenon se croit inspiré.

La différence entre Balzac et Simenon, c'est que le premier est, selon Maurois, un parmi les trois plus grands romanciers que le monde ait connus : lui, Balzac, Dostoïevski et Tolstoï.

Balzac fut un torturé. Simenon connaît la sérénité de l'inconscient. Oyez ! Il vient de terminer son 200e roman. Record du quantitatif ! Et il est traduit en 43 langues, – comme les réclames du Coca-Cola.

Même technique pour Balzac et Simenon. Mais deux buts.

Qu'est-ce qui se passe dans la tête de Simenon ? Ça me rappelle le cas de la femme qui se regarde dans le miroir et qui se voit belle, mais qui dans la vie n'attire pas les hommes. Le secret de Simenon, c'est qu'il ne fait pas du Simenon. Le monde l'a envahi et il écrit au goût des autres.

Mais quand le « goût des autres » change, Simenon n'est plus.

Qu'est Simenon ? Un miroir. Qu'est Balzac ? Un révélateur. C'est comme entre le fantôme du reflet et la réalité.

---

# ADVANCE

5 Mai 1969

## L'histoire

On a voulu fixer l'histoire par la photographie. Et il y a les films cinématographiques historiques. On cherche dans les deux cas un album véridique. Avant cela, il n'y avait que les écritures. À peine les dessins ou les plans schématiques.

La photo ne changera rien à l'histoire. Car il y a l'imagination des individus et des peuples... et des historiens.

On brode. On recrée l'histoire. À moins de changer la texture du cerveau humain.

Si la photographie existait au temps de Napoléon, connaîtrait-on beaucoup plus sur cet homme extraordinaire ? Non et peut-être moins, car cela aurait déformé la légende. Cette même légende que nous donnent les images d'Épinal et qui enchante les enfants.

Car la légende, qu'est-ce ? Sinon l'histoire étirée grâce à l'imagination des individus comme des peuples.

La légende rejoint ici la poésie, qui refait l'arbre selon la mesure de chacun, où le peintre encore fait un arbre totalement à lui, qui porte sa signature.

*L'histoire doit mentir pour être véridique.* Si elle ne ment pas, elle est fade. Ce pieux mensonge c'est afin de donner à ceux qui suivent le courage de vivre. S'il n'y a pas de héros, on les crée. Car les actes d'héroïsme du passé donnent l'entrain et l'élan à ceux d'aujourd'hui.

Je hais le roman, alors que j'adulte l'histoire, qui laisse place à mon imagination. Ici le présent et le passé se lient et projettent des personnages nouveaux, nés des limbes de l'histoire.

Le théâtre porte ici son aide et poétise l'histoire.

À ce stade, pouvons-nous dire que la Bible est un livre d'histoire, l'histoire du peuple juif ? Non, puisque par la Bible et par l'imagination des peuples, tous les peuples de la terre se retrouvent dans l'histoire de la Bible.

Mais oyez, ô vous incroyables !

Si la photographie existait lors du temps du Christ, l'homme de Nazareth aurait été un tout autre homme, et le visage du christianisme aurait été tout différent.

Aujourd'hui on discute de sa stature. Qu'importe ? Est-ce que la photographie aurait pu donner les yeux du Christ, et ce regard qui regardait au-delà de voir ? Non. Le Christ vivant ne serait pas là. Le photographe momifie la face.

La légende veut que l'homme de Galilée avait une chevelure couleur bordeaux et que la caractéristique essentielle de l'homme est que personne ne l'avait vu RIRE.

Et puis il y a les paroles qui suscitent l'image, le verbe du Christ donnant *son visage intérieur* qu'aucune photographie n'aurait pu capter.

Légende ? La légende devient ici la réalité. Le mythe est à l'arrière. À l'avant il y a l'ESPRIT.

---

# ADVANCE

16 Mai 1969

## Les suites d'un mensonge

C'est la revue *Historama* qui le raconte. Cela concerne notre pays.

Le Chevalier des Roches gouverne l'Île de France au nom du roi de France, Louis XV. Au bureau du Gouverneur est convoqué le lieutenant de vaisseau Yves-Joseph de Kerguelen-Trémarec.

Kerguelen vient de France par le *Berryer*. Ordre lui est transmis de prendre charge de deux frégates, *La Fortune* et le *Gros Ventre*, de se diriger vers le sud et de tenter de découvrir le *Continent Austral*, au nom de la France.

Le *Continent Austral* est une légende entretenue par les philosophes et les savants, *Terra Incognita*, lieu du Paradis terrestre.

Donc le lieutenant de vaisseau de Kerguelen prend le cap au sud et atteint un archipel proche du Cercle Polaire, où il ne débarque pas lui-même, mais laisse l'équipage du *Gros Ventre* mettre pied à terre.

Ne voyant pas le *Gros Ventre* revenir, Kerguelen revient à Port-Louis à bord de *La Fortune*.

Là commence le mensonge. Kerguelen ment au Gouverneur, parle de terres édéniques, alors qu'il ne s'agit que de lieux les plus inhospitaliers de la Terre, battus par les vents glacés, sol stérile, éternels embruns.

Le mensonge cependant « prend ». Le Gouverneur des Roches envoie un superbe rapport à Paris, que Kerguelen porte sur le *Berryer*.

À Paris, enthousiasme des philosophes. Kerguelen voit le roi à Versailles. Il est promu capitaine de vaisseau, ce qui provoque un tollé des officiers qui attendent une promotion. Kerguelen décoré, choyé, repart, sur l'ordre du roi, avec deux frégates *Le Roland* et *L'Oiseau* pour la *Terra Incognita*.

Débauché mentalement, Kerguelen, contre l'ordre du ministre de la Marine, entraîne sa maîtresse à bord, une Marie-Louise Ségrin, dite Louisa. Et vogue la galère, discordes à bord. Et Kerguelen cingle sur l'archipel austral... pour rien. Un aumônier à Port-Louis, l'abbé Rochas, son ennemi mortel, a parlé et Paris maintenant est au courant du mensonge.

Chute à pic. Conseil de guerre. Emprisonnement. Kerguelen surgit pendant la Révolution, qu'il embrasse. Mais le menteur continue. Et c'est enfin la *Roche Tarpéienne* absolue.

Kerguelen était sans doute à la fois menteur et mythomane. C'était peut-être un misérable paranoïaque.

Pour tout dire, c'était un poète mythomane. Il n'en manque pas de nos jours.

---

# ADVANCE

29 Mai 1969

## Les « BLUES » et la religion profane

Ça commença en Louisiane dans le delta du Mississippi. Les noirs malheureux se lamentaient par des *blues*. Ça les soulageait. Et dans les champs de coton, dans les plaines couvertes de maïs, le noir hébété par la souffrance, criait sa douleur.

Le *rock* a puisé des *blues*. On avait oublié les *blues*. Ils reviennent en fracas et sont déjà à Maurice.

Ce sera alors un adieu au *Yé-Yé*, aux Priestley, aux Beatles. Si de l'Amérique les *blues* gagnent le monde, l'âme noire sera partout et ce sera le déferlement de la souffrance humaine dans les chansons – nommant toute l'angoisse de l'humanité.

On parle même d'une *église séculière* dont les *blues* seraient la clé – le défoulement de la nature humaine. En Amérique on en fait déjà une *nouvelle religion* et la musique devient vérité.

Je rencontrais dernièrement quelqu'un à Port-Louis et je lui demandai ceci : « Ne croyez-vous pas que le monde est dans un terrible bouleversement ? »

« Bouleversement ? dit cet ami, Poussez plus loin : une angoisse étreint l'humanité tout entière, l'angoisse de vivre. »

C'est ainsi que partout dans le monde l'homme cherche par tous les moyens à s'évader de cette angoisse. Et il se tourne vers l'art, comme vers une nouvelle foi.

La *religion profane* marche à pas de géants.

« Les blues, disent les noirs d'Amérique, nul homme blanc ne pourra jamais les chanter. Il faut avoir du *soul*. L'âme noire macérée de souffrance, elle, a du *soul*. »

Qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci ? Une chose est certaine : l'Amérique blanche devient nègre, en se créant une nouvelle âme.

Rome conquiert la Grèce, qui hellénise Rome. Et vint la civilisation gréco-romaine. Les Américains noirs, par les *blues* sont en train de conquérir l'Amérique blanche. Viendra-t-il, en Amérique, une nouvelle civilisation ?...

---

## *L'EXPRESS*

31 Mai 1969

### **L'affaire Confolens – un test case**

Mon cher Philippe Forget,

Je ne suis pas de ceux qui croient que quelque chose a changé depuis l'Indépendance. L'affaire Confolens est un exemple-type.

Une troupe qu'on a appelée la troupe *Kélibé-Kéliba* ira dans quelques jours à Confolens avec la bénédiction du gouvernement de Maurice.

Et ce qui est plus important, cette troupe bénéficie d'une subvention de Rs 56 000. Tout cela ne me concerne pas.

Mais comme artiste, écrivain et poète, je me permettrai de faire les remarques suivantes (en fait, chacun a le droit de donner son opinion) : *Kélibé-Kéliba* est un sketch malgache, *Apsara*, c'est du lyrisme européen, *Paul et Virginie* n'a aucune racine dans notre sol.

Parler de folklore, en la circonstance, est un non-sens.

Quand au séga, il n'est pas exportable. L'expérience Expo 67 est là.

Or le gouvernement de Maurice accorde une subvention à la troupe *Kélibé-Kéliba* sur la présomption que cette troupe ira faire connaître en Europe le folklore mauricien, et en même temps promouvoir le tourisme.

En plus du non-sens, il y a ici un cas typique d'aveuglement.

Je hais parler de moi. Mais mon pire ennemi n'osera pas dire que mon exposition à Londres, patronnée par le gouvernement, n'a pas servi au tourisme.

Donc, en me refusant une aide de Rs 10 000, et en accordant une de Rs 56 000 à la troupe de Confolens, le gouvernement de Maurice commet une DISCRIMINATION OFFICIELLE FLAGRANTE ET NOTOIRE dans le domaine de l'art.

Cela le pays ne peut l'accepter. Pourquoi ? Parce que depuis le 12 mars 1968 est venue l'Indépendance. Et l'Indépendance ne souffre aucune discrimination de quelque sorte.

Dès lors l'affaire Confolens déborde les personnalités et devient une *affaire nationale*.

Avec l'affaire Confolens, un TEST CASE est posé. Nous sommes à une croisée de chemins, à un carrefour de conscience, où j'attends les députés.

Selon la manière dont ce test case sera résolu, nous saurons si nous devons espérer ou désespérer.

Je le répète : de ce test case dépend notre avenir politique, moral, spirituel, intellectuel et humain. Car avec une discrimination entraînant d'autres, il n'y aurait plus de sens de justice dans ce pays.

L'affaire Confolens n'est rien en apparence. Mais au fond c'est tout.

Il n'y a pas de petites choses. Si je n'étais pas une figure nationale et que le passe-droit n'avait été commis contre moi tout cela aurait passé inaperçu.

Bien à vous.

\*.\*.\*

P. S. : Le drame de notre pays c'est qu'il veut bâtir le tourisme sur autre chose que les VALEURS POÉTIQUES ÉTERNELLES d'où le folklore puise son suc et dont il tient son âme.

\*.\*.\*

**Note de P.F.** (Philippe Forget, rédacteur en chef de *L'Express*)

Malcolm de Chazal sert ici, on n'en peut douter, une cause nationale. En effet, même si l'on veut abstraire l'indifférence que rencontre son génie, il demeure un fait central qu'il souligne en protestant : l'île Maurice n'a pas de politique culturelle nationale. Le gouvernement n'est pas seul à être marqué par ce stigmaté.

---

# ADVANCE

31 Mai 1969

## Un exemple pour l'île Maurice

Le communalisme est aujourd'hui notre lèpre nationale. Avant cela il y eut le préjugé de couleur. Aujourd'hui nous sommes cloisonnés à un tel point qu'avant de donner un emploi à quiconque, il nous faut savoir quelle est sa race. Nous sommes en plein dans *la mathématique de la peau*.

En Amérique ça change.

À Cleveland, ville cosmopolite, où les Noirs sont en minorité, Carl Stokes, cent pour cent nègre, a été élu maire de la ville.

L'homme n'est ni pro-Noir, ni pro-Blanc. Il est Américain et il se moque du reste.

D'une ville en déliquescence, il a fait une cité heureuse et prospère en dix-neuf mois. On dit partout en Amérique qu'on n'a pas trouvé un homme pareil. Geraldine Williams, une Noire, est frôlée par une affaire louche. Stokes ne voit même pas la femme. Il la jette à la porte. Et il s'en fiche de ce que les autres Noirs penseront. L'homme a un charme infini et une volonté de fer. Avec cela il se moque des détails. Il ne fait que des plans d'ensemble. Et il prend des vacances pour méditer. C'est nouveau.

Il a demandé à sa femme de s'effacer. Lui, il est pauvre. Et cependant les grands financiers blancs lui font la cour. Les enfants l'adorent -blancs comme noirs. Son seul luxe : des chemises « monogrammes » et des cigares super-chers.

Nixon invite Carl Stokes à la *Maison Blanche* avec neuf autres maires des plus grandes villes. Qui parle pour le groupe ? C'est Stokes, détendu comme chez lui. Le Président Nixon est abasourdi, captivé. *Si cet homme devenait le Président des États-Unis, tout serait changé. Mais il est un Noir. Donc il est tabou.*

À la manière où nous allons maintenant à Maurice, avec notre communalisme – qui est à contre-sens des temps actuels – nous serons bientôt la risée de l'Univers.

Un ordre devrait être donné par le Gouvernement – après une loi votée au Conseil – à savoir que nul poste dans le Gouvernement ne serait sujet au communalisme. Mais peut-être que je demande trop. Nous sommes cinquante ans en arrière sur les autres nations dans l'ordre de l'humour. Et encore, dans les dernières années, ça a empiré.

# ADVANCE

3 Juin 1969

## Après de Gaulle

Tout ce qu'il avait dit arrivera. Nous aurons l'Europe, de l'Oural à l'Atlantique. L'Angleterre entrera dans le *Marché Commun* seulement lorsqu'elle aura lâché le *Commonwealth* et cessé ses « relations spéciales » avec l'Amérique. C'est déjà fait ou presque fait.

Nous n'aurons pas un nivellement, qui dépersonnaliserait l'Europe, mais l'Europe des patries.

Québec et les Français du Canada renforceront leur autonomie spirituelle. Nous aurons une réforme monétaire mondiale axée sur *l'or devenu élastique*. La France se « décentralisera ». Il y aura la *participation*.

La francophonie dans l'océan Indien, telle qu'esquissée par de Gaulle, se fera. L'Europe ne sera ni pro-américaine, ni pro-russe, mais elle-même. Et le bateau anglais s'ancrera à Calais.

Et j'en passe !

Pompidou et Poher, qu'importe ! De Gaulle est là ! Ils seront des « suiveurs ». Charles de Gaulle a donné son moule à l'Europe. Nul n'aura le pouvoir de faire marche arrière.

Et si l'on voit de près, on s'apercevra que Charles de Gaulle, loin d'être un conservateur comme on le qualifie, est un précurseur génial. Mais le monde est myope. L'avenir, lui, rectifiera la vue.

André Maurois disait : « La supériorité est de tous les crimes, celui que les hommes pardonnent le moins ».

Les Français ont abattu de Gaulle ? Quelle force ! Son esprit les gouverne.

Il y a eu Louis XI, Richelieu, Charles de Gaulle. C'est toute l'histoire de France.

---

# Le MAURICIEN

3 Juin 1969

## à l'Hon. V. Ringadoo, ministre des Finances

Cher ministre et ami,

Un jour, au *Morne*, cette année, je rencontrai le Dr Hazareesingh. Je lui demandai quel était le résultat de la requête que j'avais faite, par son entremise, au Dr Ramgoolam pour une aide. Hazareesingh répondit : « Le docteur attend que le Budget soit voté ».

Le Budget n'a pas encore été voté.

Or, du Budget en exercice, la somme de Rs 56 000 va être allouée à la troupe qui part pour Confolens. De quel département, à quel chapitre, sous quel item va être prise cette somme ? Est-ce dans l'ordre que pareille somme soit prélevée de cette façon ? Notez : je ne connais rien en la matière. Et il est bien compris que n'étant pas Premier ministre, vous n'agissez pas de votre propre chef.

Mais voici la contradiction.

Le Dr Ramgoolam me fait dire, via Hazareesingh, qu'il n'y a pas d'argent pour moi et il y en a pour la troupe qui ira à Confolens. (Je demande Rs 10 000, on en donne Rs 56 000 à cette troupe).

Soit je suis devenu subitement fou, ou il y a ici matière à réfléchir... pour nos députés.

DISCRIMINATION. Mais ça s'aggrave, jusqu'aux finances et aux allocations.

Je ne sais si mes amis, Gaëtan Duval et ses collègues, accepteront cela. Ou si aujourd'hui, mardi, ils demanderont un débat d'urgence sur toute cette question. C'est leur devoir... et leur droit.

Je ne vois pas comment le speaker, M. Vaghjee, pourrait rejeter cette motion d'urgence. La troupe *Kélibé-Kéliba* part dans quelques jours et tout doit être réglé avant son départ.

Bien à vous.

---

## ***L'EXPRESS***

**3 Juin 1969**

### **L'exposition Picasso à la Galerie Max Boullé**

*Une exposition de 50 reproductions d'œuvres de Pablo Picasso a été inaugurée hier à la Galerie Max Boullé par le Premier ministre. L'exposition « Thèmes et Variations », présentée par l'ambassade de France, sera ouverte au public du 3 au 14 juin.*

*Les reproductions sont groupées selon quatre thèmes : La famille humaine ; L'Objet ; Faune et Flore d'Antibes et Toros et, selon le texte de présentation « les œuvres actuelles de Picasso affirment, à travers un incessant renouvellement, une des constantes de son Art : la primauté de l'expression ».*

*Nous avons demandé à Malcolm de Chazal ce qu'il pensait de Picasso et voici le jugement qu'il a porté dans toute son insolente fougue.*

\*.\*.\*

L'opinion de M. de C. : « Il a charcuté l'image »

\*.\*.\*

Pablo Picasso est le plus grand sorcier moderne. C'est un Prométhéiste comme le monde n'a jamais vu.

N'ayant pu capter l'image comme le fait l'enfant, c'est-à-dire dans son entité, et découvrir la fée, il a charcuté et a essayé de reconstruire la création de Dieu.

Ce que Picasso recherche, et tous les Prométhéistes déments aujourd'hui, c'est faire bouger l'image. Autrement dit, donner la vie aux choses comme Dieu donne la vie.

J'ai exposé quatre pièces maîtresses à San Francisco parmi lesquelles un arbre marchant sur les chantiers multicolores – ciel blanc, soleil rouge –, des arbres conversant, un arbre femme flirtant avec deux arbres hommes.

Ce que je fais, c'est l'anti-Picasso. Mon œuvre touche les enfants. Mais cette image de l'arbre qui marche est déjà dans *Sens-Plastique*. L'extraordinaire, c'est que prenant cette image sens-plasticienne, je la donne à voir. Un monde nouveau naît.

Picasso a voulu forcer le royaume des cieux, violer l'absolu. Moi, je le fais par état de grâce.

Jésus-Christ nous a révélé le royaume des cieux par les paraboles qui sont un langage représentatif. De même la religion juive est une religion représentative.

L'art, selon moi, est le seul verbe par quoi nous pouvons atteindre le royaume de Dieu directement. Grâce à la mise dans une quatrième dimension.

L'art mène à l'absolu pourvu que nous revenions au sens des enfants et atteignons cet état de disponibilité par quoi la grâce descend en nous.

Picasso, géant du dessin (je dessinais comme Raphaël à 12 ans), n'a pas pu atteindre ce hiératisme où *l'image bouge et ne bouge pas*, ce qui me permet de faire l'arbre marcher dans la lumière.

---

## *Le CERNEEN*

3 Juin 1969

### **Malcolm de Chazal parle de Picasso**

*Cinquante œuvres de Picasso (époques bleue, rose et l'époque des Toros) seront exposées à la Galerie Max Boullé du 3 (aujourd'hui) au 14 juin. L'exposition a été ouverte hier après-midi par Sir Seewoosagur Ramgoolam, Premier ministre. Interrogé hier, le peintre Malcolm de Chazal nous a fait la déclaration suivante.*

\*.\*.\*

Picasso est à mon sens, certes, le plus grand génie qui n'ait jamais existé.

Mais un génie retourné, un monstre. Il veut chercher Dieu comme un enfant pervers qui découpe une image et la détruisant cherche à la saisir.

\*.\*.\*

Picasso charcute « la poule aux œufs d'or » de la face humaine. Il cherche l'essence, l'âme.

Picasso va vers Dieu par la latrine. C'est un fossoyeur du verbe. Juan Miro est un balbutiant, près de lui, Miro dit : « Ce n'est pas l'objet que je cherche à peindre, mais l'esprit de l'objet. »

Picasso est l'homme le plus sérieux de tous les temps. Ce qui a tué cet homme, c'est qu'il est trop intelligent. Il dessine trop bien. Il est TROP.

La navrance de Picasso c'est qu'il est un impuissant avec les moyens les plus extraordinaires qui n'aient jamais été donnés à un homme. Pendant son époque bleue et rose, il frôle le paradis de voir, mais se retourne et regarde l'abîme. Le vertige le prend et il tombe dans la démente des formes.

Il y avait en lui un ange, et il est devenu le monstre de l'abîme. Mais il représente la quintessence et la totalité du

prométhéisme actuel. Par conséquent, non compris, il flatte l'émotion universelle. Pour lui, quand il cherche à être simple, c'est le faux nu.

Son pinceau est en bikini. C'est l'homme-serpent, le séducteur absolu.

---

## *Le CERNEEN*

5 Juin 1969

### Pastiches et mélanges

*Écrit au bureau du Cernéen*

Mon cher Reynald Olivier,

Assistant en compagnie de Marie-France Armstrong à la *Nuit du Séga*, je revins enthousiasmé. Je considérai ce jour-là *Kélibé-Kéliba* comme un des plus grands poèmes qui aient jamais été écrits.

Voici ce dont je m'aperçois aujourd'hui ; c'est *un pastiche*. Le rythme malgache est imité, Cabon y greffe un rythme européen étrangement similaire à celui d'un poème venant d'un des plus grands poètes qui aient jamais existé.

À ce rythme sont accolées des paroles puisées directement dans le folklore malgache. *Kélibé-Kéliba* n'est donc pas une création authentique. C'est un *ersatz*. Pastiches et mélanges.

Mais ce que je n'admets pas c'est qu'on EMPRUNTE le séga mauricien, afin de donner au tout le sentiment que *Kélibé-Kéliba* est du folklore mauricien.

Dans l'ordre des EMPRUNTS, voici ce que je vais dire.

Je suis au *Mauricien*. J'apprends que K. Hazareesingh a obtenu un doctorat en Sorbonne. Je me précipite. J'organise une réception au *Chaland*. Superbe gâteau fait par le chef cuisinier avec la gloire de Hazareesingh mise en repousse. Discours. Courbettes. Exaltation. Tout y est.

Maintenant voici ce que j'apprends :

Hazareesingh a obtenu son doctorat en Sorbonne, parce qu'il a dit que j'avais été influencé par Tagore. OR JE N'AI JAMAIS LU TAGORE.

C'est dans l'ordre des choses, qu'on me vilipende, qu'on me ramène à un bouffon dans ce pays. Mais ce que je n'admets pas, c'est qu'on EMPRUNTE MON NOM pour se pousser.

Il est inconcevable que le gouvernement mauricien ait accordé Rs 56 000 de subvention à une troupe sur la base du *folklore*, alors qu'il n'y en a pas.

*Apsara*, c'est Marceline Desbordes Valmore, la Comtesse de Noailles avec la ballerine hindoue comme prétexte.

Alors qu'avec *Kélibé-Kéliba* on adapte un séga mauricien, avec *Apsara* c'est l'Inde qui se présente en costume, alors qu'il ne s'agit aucunement de l'Inde, encore moins de folklore de l'île Maurice.

Une journaliste suédoise de passage à Maurice a dit que l'île Maurice n'a pas de folklore. Elle se trompe : il y a *Petrusmok* et le séga.

Ce n'est pas seulement le Dr K. Hazareesingh qui EMPRUNTE mon nom pour hausser sa gloire en Europe, mais en même temps c'est tout le pays qui vit de ma substance, dans les grands aréopages européens.

Mais ce nom qu'on utilise est comme un grand chapeau pour une petite tête, qui fait voir la tête plus petite.

Bien à vous.

---

## *L'EXPRESS*

19 Juin 1969

### Poésie et occultisme

*Il ne se reconnaît qu'uniquement poète. Mais poète qui a retrouvé le chemin de l'innocence, le chemin de la simplicité. Homme-enfant.*

Malcolm de Chazal est considéré en Europe comme un génie. Jean Paulhan disait qu'il voyait en lui un prophète. On s'étonne que pareil esprit se trouve encore à l'île Maurice, loin des grands centres. Mais Chazal dira qu'il n'aurait pu œuvrer ailleurs qu'à l'île Maurice. Il parle d'une osmose entre lui et son pays, d'un mariage, de noces spirituelles consacrées.

*André Breton commentant Sens-Plastique qui venait alors de paraître disait : « Cet ouvrage vient de l'île Maurice pas loin du pôle austral. Je n'en suis pas étonné parce que l'hémisphère nord a fini son temps. C'est de l'hémisphère sud que viendront maintenant les grands messages. »*

*Et l'interview qu'on va lire en est un. Il est encore question ici comme dans toute l'œuvre de Chazal d'une seule clé. Une métaphore au-delà du symbolisme, une prise de conscience immédiate de la vie qui se résume dans la perception. L'enfant perçoit directement avant même de passer par aucune forme d'intelligence. Il s'agit d'un sens inné. Le sixième sens, qui est celui du voyant. Une chose extraordinaire se dégage ici. Une puissance de dire les choses profondes dans une forme claire, directe, limpide.*

*Mais Malcolm avoue : Nul philosophe n'a jamais changé le monde. Les philosophies viennent et passent. L'homme demeure. Pour changer l'homme il faut alors changer sa vision. Ici tout est retourné. Nous sommes en face d'une révolution intégrale. La conscience fait volte-face. Chazal refait le monde.*

\*.\*.\*

*À notre question, voulez-vous nous dire quel est votre concept de l'univers, Malcolm de Chazal a répondu par l'exposé qui suit.*

\*.\*.\*

Les savants actuels soupçonnent que notre univers est doublé d'un autre univers. D'un *univers parallèle* qui serait l'envers du décor de la vie. Ce soupçon repose sur l'anti-matière et l'anti-gravitation.

Déjà les spirites et autres Prométhéens s'étaient engagés dans la voie d'un autre monde – le monde occulte. Mais personne n'a pu lier ce monde dit physique et le monde occulte. La science physique est distincte donc de l'occultisme.

Nous arrivons maintenant à la cosmogonie pour dégager le problème.

Au temps du Christ, le bassin méditerranéen était toute la civilisation d'alors. La Chine, l'Amérique et l'Afrique étaient des *terra incognita*. Tout cela baigné dans le mystère.

En Égypte, l'astronome grec Ptolémée avait proclamé l'immobilisme de la terre, autrement dit le *géocentrisme*. Sur la tête des humains se présentait un carrousel cosmique. Ne menant à rien et comme un pur ballet pour les plaisirs de l'esthétique.

Sur ce faux concept cosmogonique fut bâtie toute la théologie des anciens. Ainsi le soleil se levait au-dessus de l'horizon à l'aube à l'est et descendait derrière l'horizon à l'ouest au crépuscule. C'est ainsi que fut bâti également le thème du dieu Osiris mourant chaque soir et renaissant chaque matin. Est venue ainsi la religion solaire des Égyptiens avec les temples et ses totems. La même erreur se retrouve chez les Aztèques avec le sacrifice humain, au haut des pyramides en vue de propitier le dieu solaire. Concurrément, c'est l'association de la prière du soleil avec les dolmens de par le monde, et Stonehenge et Cornouailles.

Quinze siècles après, Nicolas Copernic, un clerc polonais découvrit, en se basant sur les travaux des philosophes grecs, sa fameuse thèse de l'héliocentrisme et de la rotondité de la terre que reprit Galilée.

Donc nous passons du géocentrisme à l'héliocentrisme, du monde des dieux à l'univers physique.

Double erreur. Et c'est ici que j'entre en jeu. Nicolas Copernic qui semble à première vue décentraliser le monde ne le fait pas. Puisqu'il porte la notion du centre au soleil. Avec le centrisme qui demeure, subsiste la notion du VIDE et avec le vide interstellaire, l'univers ramené à une poussière d'étoiles. Ainsi, l'univers n'a pas d'unité, et forcément, c'est la dépression de la connaissance.

En 1906, à Zurich, un juif allemand de 26 ans dénommé Albert Einstein portait à un éditeur suisse un manuscrit. Le général Einstein avait créé sa thèse pendant qu'il faisait sauter sur ses genoux ses enfants.

L'éditeur publia l'ouvrage dont il ne comprenait pas le premier mot. Einstein avait alors un petit emploi à l'Office des Brevets. Il n'avait jamais pu passer ses examens préliminaires pour entrer dans une université. Il n'avait pas de diplôme. Et il créait un nouveau monde. Le monde de la relativité était né. Mais Einstein n'avait pas d'images. Il se servait de formules et ne donnait qu'un monde abstrait. (Le duc de Broglie, l'éminent physicien disait : « Il manque à la science des images. »)

Einstein voulait seulement trouver le *champ unifié* en quoi se produiraient tous les phénomènes. Il ne se servait toutefois que de chiffres et d'équations et ne put découvrir « la preuve par 9 » qui donnerait la loi la plus généralisée, donc la plus simple qui soit.

(Nous allons voir que cette preuve par 9 est contenue dans la plasticité de l'ombre qui mène à l'univers élastique). Et c'est justement ce qu'Einstein voulait faire : sortir l'univers de sa rigidité.

La relativité d'Einstein est donc théorique, abstraite. Aussi Einstein dira-t-il son impossibilité de confronter ses théories avec les réalités, de mettre ses équations à l'épreuve des faits.

J'entre en jeu. Et je découvre le sens de la nuit qui est le fondement de l'univers, la nuit en laquelle le soleil cosmique est plongé. Sans l'ombre, le soleil n'existe pas. Et sans soleil, il n'y aurait pas d'ombre. Quand le soleil monte et retombe (ce qui n'est qu'un mouvement apparent), l'ombre pulse, se spasmodise et tourne. Ceci est lié à un mouvement tourbillonnaire de la lumière. Donc, la lumière ne voyage pas en ligne droite mais elle est courbe (thème qu'Einstein n'avait pu identifier).

Décantez le mouvement tourbillonnaire de la lumière, et vous avez le principe mécanique (spasme et rotation plus mouvement de va-et-vient). Donc, la mécanique ondulatoire du duc de Broglie est un non-sens.

Maintenant vient l'analogie. Je n'œuvre que par des formules et par des images et leurs jeux de correspondance. L'analogie est au fait la seule forme de preuve véritable et absolue.

L'analogie joue entre l'homme et l'univers. Les penseurs anciens, notamment les philosophes grecs, avaient énoncé l'axiome que l'homme était la mesure de toute chose, mais sans pouvoir le démontrer.

Le Sphinx à toutes les interrogations humaines répondait toujours et inlassablement : *l'homme*. Mais toujours sans pouvoir encore en donner la démonstration – la démonstration est d'ordre strictement politique. Ou encore avec la *poésie de l'allégorisme*, qui est la poésie des signes et des entités. La métaphore immédiate et de participation est donnée qui lie l'homme à l'univers.

Cette métaphore de participation qui est au-delà du symbolisme est la MÉTAPHORE SENS-PLASTICIENNE qui donne une révolution intégrale de la poésie, donc de la pensée.

Car avec la métaphore sens-plasticienne il y a *réversibilité* entre le sujet et l'objet – c'est-à-dire de nous à la chose et de la chose à nous.

Avec le rapport entre l'homme et l'univers dégagé, nous arrivons à une analogie entre la pulsation de l'ombre et la palpitation du corps humain, entre la respiration de la lumière et la respiration du souffle de l'homme. Le tout associé à la circulation du sang, nous voici en plein rapport de la lumière tourbillonnaire et du fonctionnement de la vie dans l'homme.

La vie s'accélère et se désaccélère dans un cycle sans fin, faisant pulser la vie de l'univers, expliquant la pousse de la plante, de la graminée jusqu'au grandissement de l'enfant, et finalement jusqu'à la vie de l'homme revenant à l'enfant. Au cycle humain répond le cycle de l'univers. Adieu mécanique céleste ! Un nouvel univers est né. Le monde est refait par la poésie. Et l'humain, mesure de toute chose, est la clé de tout.

Revenons un instant à la nuit. Socrate se promenant dans les rues d'Athènes en plein soleil était harcelé très souvent par des moqueurs sur la thèse de Zénon d'Élée. Socrate y répondait en faisant quelques pas au-delà de son interlocuteur, puis, revenant vers lui, s'exclamait : Ne vois-tu pas que je bouge ? Mais si l'interlocuteur lui avait répondu : Oui Socrate, tu bouges. Mais ton ombre bouge-t-elle ? C'est Socrate qui eut été étonné.

Dans le *Cimetière marin* de Paul Valéry, « la flèche qui vole et qui ne vole pas », c'est l'ombre qui bouge et qui ne bouge pas. Et Achille « immobile à grands pas », c'est les ombres dans l'allée se mouvant au cours du jour cependant qu'immobiles.

Ainsi chaque ombre en plein jour est une petite nuit. Et toutes les petites nuits de l'univers partout dans les astres à l'infini se rejoignent au sein de la *Grande Nuit* unique et universelle.

La nuit est partout et toujours, même en plein jour puisqu'elle est le fondement de toutes les lumières. En découvrant enfin le fameux *champ unifié* qu'Einstein n'avait pu dégager parce qu'il n'était pas poète et méprisait les images.

*Donc tout ce qui bouge, bouge au sein de la nuit immobile.* Tout mouvement est relatif. Et nous sommes dans la relativité vivante, non pas celle d'Einstein mais celle du poète. La nuit est le corps de l'étendue en quoi tout plonge et étend le milieu quantitatif en soi. Elle est le champ du nombre qui abolit le chiffre. Donc, il n'est pas question de matière, temps, espace etc... pure invention de la science. Mais l'ombre contient tout le fonctionnel, clé du temps et de tout. Forcément clé de la création.

Ainsi donc le monde physique tombe. Le remplace le monde magique d'où toute loi abstraite est bannie et où le poète est roi.

C'est maintenant que nous arrivons à la jonction de la science et de la poésie.

Prenez une fleur à cinq pétales. Demandez-vous ce que signifie ce cinq. Naturellement il est inséparable de la forme de la fleur. Nous touchons ici à la prononciation de la forme par le nombre d'*ordre qualitatif*.

Ainsi il y aura des fleurs à quatre pétales, à trois pétales et à unique pétale qu'est l'anthurium. Mais le même principe demeure.

Reportons-nous à l'homme.

L'homme n'est pas seulement un désignatif – l'être humain. *Il est le principe magique en soi*, dont les déclinaisons donnent les formes de l'univers à l'infini mettant tout à une même mesure de vie. Ces déclinaisons sont les accentuations du nombre.

L'homme mesure de toute chose. Si l'homme résume l'univers, en tant qu'építome et couronnement du Cosmos, le visage de l'homme résume l'homme. C'est le raccourci total et l'arche allégorique en soi.

Ainsi nous arrivons aux correspondances allégoriques comme suit :

Venons-en à la face humaine en soi. Nez, bouches, oreilles, joues, mentons, fronts sont des parties d'un tout où jouent les correspondances – autrement dit, autour des micro-visages dans le macro-visage de la face se dégage l'expression qu'est le charme.

Ici nous avons la source du nombre – la diversité dans l'unité, le thème de justice.

Cette clé unique nous mène jusqu'en Dieu par un alphabet de lumière comme suit :

(esquisse)

\*.\*.\*

*Dans la fleur nombre et forme sont inséparables.*

\*.\*.\*

où il y a une correspondance entre le double arc-en-ciel et la face humaine.

Nous arrivons ainsi à l'*Alphabet Premier* où les traits de couleurs nous donnent les visages de lumière. D'où encore le vocabulaire universel et la grammaire de correspondance.

Nous arrivons à une forme de *lumière* qui est un être et qui nous donne aussi la science des correspondances allégoriques qui est unique science – la science de Dieu qui s'est identifiée à la POÉSIE.

Se présente alors par l'alchimie essentielle et quintessentielle qui est une lumière de charme, un sens de Dieu qui est à la fois UN et INFINI, où la science du nombre et du nom résume toute la loi unique et infinie et où la prononciation du nom de Dieu est la *Somme*. L'homme, Dieu et l'univers sont résumés, donc, dans une seule synthèse.

La science magique inséparable de la poésie révèle, mais l'art donne à voir. Inséparable de l'évangile exotérique se présente l'évangile intérieur – évangile ésotérique, celui de Jésus ou l'homme de Nazareth. Au lieu de parler par les paraboles, qui sont un langage représentatif ou de transposition, l'homme de Galilée s'exprima directement dans un langage qui ne permet aucune interprétation.

\*.\*.\*

Voici ce que le Christ dit aux enfants concernant la vraie science : *Je te loue, Ô Père maître du Ciel et de la Terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux gens intelligents et de ce que tu les as révélées aux*

*enfants. Ou encore : Celui qui ne vient au Royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera pas. Heureux les pauvres en esprit car le royaume de Dieu est à eux.*

Il n'y a aucune possibilité d'interprétation, aucune équivoque n'est possible. L'enfant, la vie de l'enfant, donne la clé du royaume de Dieu. Donc, l'art des enfants qui reflète les jeux de l'enfant donne la *direction* de ce royaume des cieux, un royaume de poésie et le monde des fées absolues.

Nous ne cherchons pas ici à dégager cet art nouveau et à en donner son sens. Mais il suffit de dire que *Sens-Plastique*, au-delà de l'anthropomorphisme qui est la mythologie, nomme la fée. Il suffit que de l'art des enfants, qui manque de maîtrise, on rende la fée à l'état adulte, et nous avons l'ouverture à l'absolu. Je ne m'étends pas ici. Il y aurait trop à dire. Maintenant, nous allons terminer sur l'occultisme. Je reviens au soleil dont la révélation est maintenant possible parce que le sens de la nuit a été révélé. Le soleil qui n'est ni mythologique, ni physique, il respire, vit et palpite comme un être se lie naturellement à l'être solaire dans l'homme à l'homme intérieur que je nomme ici Jésus, Élie, Moïse et d'autres êtres solaires de la Bible.

Le soleil véritable est donc un monde lié à l'humain – habitable parce que fait à la mesure de l'homme. Le soleil se donne en permanence dans la totalité de la gratuité, c'est-à-dire sans aucun conditionnel. Il se donne comme un amour pur et dépouillé. Au-delà de toute comptabilité, le soleil s'enrichit par son don. Et il est de ce fait de l'ordre de l'inépuisable, qui le relie à une force spirituelle, donc à Dieu, donc au Ciel. C'est ici que nous arrivons au double que les spirites ou sorciers ont cherché à dégager par prométhéisme et hypnose pour créer leurs prodiges.

Ainsi le soleil a son double comme l'homme a son double, comme la fleur a son double. Et le double du soleil n'est pas forcément vu de l'œil physique mais par la vision intérieure. Il y a donc un soleil qui nous fait face et le soleil intérieur. Ce soleil intérieur anti-chambre céleste, et pas de porte de l'absolu, est le même dont parle la Bible, du livre de Moïse et de l'Apocalypse. Le soleil est supra-physique métaphysique, surnaturel magique et fluidique. Quand Jésus monte aux cieux, il s'élève dans le soleil intérieur par identification. Quand Élie monte, dit le livre des Rois, dans un tourbillon, c'est l'ascension solaire.

Dans l'ancien testament, il est dit : retire tes sandales, à cause de la terre qui est sous toi.

Quand l'homme monte, il ne change pas de place, il passe en lui-même. Il devient conscient de son double dont il était inconscient au cours de sa vie, sauf à de rares moments d'absence ou d'*état second*. La mort donc, n'est pas un déplacement, mais une prise de conscience de l'homme intérieur. Et l'homme paraît dans le monde des morts. La nuit étant le champ d'éclipse, le plan de l'invisible se présente dans son sein, des mondes dans des mondes, éclipsés, donc invisibles les uns aux autres et se présentant sur différents plans de lumière.

Et le monde des morts co-existe avec le monde des vivants. À la terre physique est associée la terre occulte de même qu'il y a le soleil visible et le soleil occulte. Sur le plan terrestre les morts récents se présentent. D'où les apparitions par forçation de l'occulte par hypnose et d'autres moyens. Nous avons ainsi les apparitions de soucoupes volantes qui sont les morts se présentant dans l'appareil occulte de l'autre planète, mais qui, étant sur un autre plan du temps, ne dégagent aucun son.

L'atomisme mène à sa forçation de l'intra-matière. Par prométhéisme nucléaire. Sur un autre plan, dans le contre-sens du réel et vers le fantomatique. Il s'agit du séjour des morts qui paraît intérieur à la planète mais qui est sur un autre plan de vie, sur un autre champ du temps.

Et nous arrivons non au centre de la terre mais dans l'intériorité du monde occulte sous-jacent où se présente le contre solaire.

Tous les tremblements de terre ou les séismes viennent des tourments intérieurs de ce monde sous-jacent, et, par le contre solaire, s'expliquent encore tous les signes dans le ciel ou autre prodige qui aujourd'hui nous envahissent et nous accablent.

Mais à l'absolu répond, dans le contre sens, le sens de l'abîme, qui n'est autre que la nuit forcée et qui nous mène au monde fantomatique en soi, pays même de l'illusion, et dont la parabole du reflet ou de l'image dans le miroir donne le sens. Le monde de l'abîme est donc le pays de l'impasse indéfinie. Ou le contre absolu est le monde sans vision.

\*.\*.\*

*Propos recueillis par Jean-Claude de l'Estrac.*

\*.\*.\*

Encadré de Malcolm de Chazal :

\*.\*.\*

### **Déclaration préliminaire**

Ce document étant d'ordre HISTORIQUE et de portée MONDIALE, je demande au Dr Philippe Forget d'envoyer ce numéro de *L'Express* au *Journal de l'Île de la Réunion*, au *Courrier de Madagascar*, à Paris au *Monde*, au *Figaro Littéraire*, à *Paris-Match*, au professeur Herbert Gersham de la Missouri University et au professeur Weiss de la State University aux États-Unis.

---

## *Le CERNEEN*

17 Juillet 1969

### *Sens-Plastique et l'espace*

Mercredi 16 juillet 1969

Hôtel National

Mon cher Reynald Olivier,

Hier, j'ai esquissé d'un trait de plume l'*essentielle révolution* qui touche le monde actuel, avec l'aventure de l'espace. Je voudrais m'expliquer.

André Malraux a dit : « Le XXI<sup>e</sup> siècle sera métaphysique ». Il s'est trompé. Nous y sommes en plein.

Quand *Sens-Plastique* (édition Thomy Esclapon) atteignit la France, Jean Paulhan m'écrivit des Pyrénées : « *Vous avez fait une entrée dans le monde de la physique, vos lois sont les lois de l'Univers* ». Il s'agit d'une prise de revers à la physique, pour l'anéantir et mettre à sa place la métaphysique.

Quand Borman arrive à toucher de la lune, il y voit une terre, alors que la Terre reflue au lointain, est devenue la lune — tout l'univers change, car nous sommes dans un monde métaphysique que la dialectique régit. La *réversibilité magique* se substitue au régime des oppositions. Les astres communiennent et correspondent dans un milieu *ad hoc* et ne sont plus régis par la loi d'Isaac Newton. Einstein et ses équations sont jetés aux orties. Surgit un univers que la loi d'amour gouverne et que la poésie révèle.

Je fais donc la déclaration suivante :

*L'esprit de participation* dont j'ai parlé hier et qui révolutionne la *pensée humaine*, est inséparable de la Métaphore sens-plasticienne qui en tant que métaphore de participation s'adapte au Milieu dialectique.

Et je déclare ce qui suit :

Le poète sort des sentiments et du symbolisme qui l'enfermaient. Avec *Sens-Plastique*, nous touchons au poète des structures, maître du temps humain et révélateur de la *constitution poétique de l'univers*.

L'homme et l'univers liés, tout tombe et tout se reconstruit.

L'homme et l'univers liés, le sens ancien de société s'abolit. Tout est remis en question.

Pour rien au monde, je ne révélerai maintenant le fond de ma pensée. J'ai un livre à faire éditer : *L'homme et la connaissance*, mon message.

L'île Maurice devient le haut lieu de l'esprit. Mais, fantastique inconscience, je ne puis obtenir quelques milliers de roupies pour éditer mon livre.

Hier quelqu'un m'a dit : « Malcolm de Chazal ? Tout le monde à Maurice dit qu'il est dans la lune. »

Pour une fois les Mauriciens ont vu juste. Tout le sens du réel change. Les fous seront les sages et les sages seront les fous.

Bien à vous.

---

## *Le CERNEEN*

**23 Juillet 1969**

**la M.B.C.\***

*Hôtel National, le 21 juillet 69*

Mon cher Reynald Olivier,

J'ai tenu récemment à faire des causeries à la M.B.C.

Accueil chaleureux, sourires, tasses de thé, amitié. Mon excellent ami, Jean (Matou) Delaître est *The right man in the right place*. Le brillant orateur de jadis s'est mû en un excellent « producer ». Il a installé la variété là où il y avait monotonie, et un brassage des esprits, là où naguère il y avait compartimentage.

Je ne viens pas faire ici des critiques, mais des suggestions – en ami de la maison.

Je ne vois vraiment pas pourquoi il y aurait une émission européenne et une émission hindoue.

On veut « décommunaliser » les sports. Il faut la « décommunalisation » des lettres et de la culture.

D'abord qu'on nous donne des programmes hindous *en français* – certains jours. Comme je le disais à M. Ramlallah : « Nous, de souche européenne, sommes assoiffés d'art hindou. Il faut nous l'expliquer en français. »

Cela le Dr. K. Hazareesingh l'a fait. La plus remarquable causerie qui ait été donnée à la M.B.C. est celle du Dr. Hazareesingh sur l'art hindou. Et cela dans un français châtié et avec une grande maîtrise. Qui est le Dr. K. Hazareesingh ? Avec Robert-Edward Hart, il est le seul mauricien à tenter de lier l'Orient à l'Occident.

Le professeur Louis Renou, le plus éminent hindouisant d'Europe, l'a dit avant moi. Non de « tenter » de lier, mais de lier.

Dans ce sens, le rôle de Hazareesingh est *vital* à Maurice car ça touche au cœur de nos problèmes.

La M.B.C. doit emboîter le pas. Qu'il n'y ait plus de programme hindou et de programme européen. Qu'on brasse le tout !

La place du Dr. Hazareesingh, c'est d'être à la tête d'un Office de la Culture qui fera le lien entre l'Est et l'Ouest. L'île Maurice est appelée à être un creuset des civilisations, une expérience de la réconciliation des races, la pointe de flèche d'un *nouvel humanisme*. Donc la M.B.C. a son rôle à jouer.

La M.B.C. a manqué une extraordinaire occasion. Il s'agit de la stupéfiante conférence de la Princesse Indira Devi à l'Université de Maurice.

Rajkumari Indira est une sommité dans l'Inde et au-delà de l'Inde. À Beau-Bassin, elle émit une thèse personnelle incroyable. Elle a déclaré : « L'Inde est le foyer de la civilisation. Le flambeau, depuis, a passé en Europe. Mais ce départ de civilisation n'est pas l'Inde védique, c'est la pré-Inde du Bassin de l'Indus, qui existait avant les Aryens. »

Ce n'est ni les Sumériens, ni les Aztèques, ni la Chine qui furent la première grande lumière des nations. Mais l'Inde d'avant l'Inde.

Pour moi, la civilisation européenne est la prolonge de la civilisation hindoue (*Pytagore était Pytha Goras*). *Tout vient de l'Asie*. Mais l'Europe a donné un autre ton de ce qu'elle a acquis, une autre patrie, une autre frappe.

Donc quand Hazareesingh va vers l'Ouest, il va à la rencontre de lui-même. Vous voyez donc, lecteurs, l'absurdité d'avoir deux programmes à notre radio : l'un hindou et l'autre européen.

Je fais tout en ce moment pour *Réformer* la pensée de la princesse Indira Devi et l'amener à cette *pensée globale* où je suis.

Maintenant parlons affaires. Je plains M. Vayid. On lui dit d'agir. Il n'a pas de fonds. Je plains mon ami Jean Delaître. On lui dit d'agir. Il n'a pas de fonds.

Le pays n'a pas d'argent. Mais les commerçants en ont. Qu'on *double* le tarif de publicité. On ennuiera ainsi moins les spectateurs et les auditeurs et l'argent augmentera.

Un dernier point. Il manque à la M.B.C. un petit atelier d'impression. La remarquable causerie du Dr. K. Hazareesingh sur l'art hindou aurait été aussi donnée. De même l'éclatante conférence d'Indira Devi. Et d'autres.

Comme les journaux, mais peut-être plus encore, la M.B.C. doit avoir un rôle de proue, à savoir, *refaire l'homme*, par l'humanisme, qui est la culture en action. Non informer seulement, mais animer, donner à aimer.

Cordialement.

\* M.B.C. : Mauritius Broadcasting Corporation, la radio-télévision publique mauricienne

---

# Le MAURICIEN

23 Juillet 1969

## Ce que pense Malcolm de Chazal

Nous devons venir à cela. Depuis Aristote, nous marchions dans cette voie. C'est-à-dire, l'univers séparé de l'homme et considéré comme une entité à part de l'humanité. La science qui se sépare de l'homme est une science sorcière.

L'acte de passer un homme dans la Lune est une monstruosité selon moi. Je donne un exemple : les hommes meurent, laissent un cadavre sur Terre. On dit : « Cet homme a quitté la Terre ». Mais dans ce cas, cet homme qui a quitté la Terre, qui est parti pour la Lune n'a pas laissé de cadavre. Il monte, il revient, comme un revenant. Il va contre toutes les lois de la séparation et de l'union des astres. L'homme n'aurait jamais dû quitter la Terre. Il aurait dû tout connaître sans avoir à passer dans la Lune. Mais puisqu'il a passé dans la Lune aujourd'hui, la science sorcière va détruire complètement tout l'échafaudage de la société, tout ce qu'on connaît : la destruction totale des bibliothèques, l'inutilité des universités, et servira comme *scavenger* pour jeter à bas le monde ancien. Voilà le rôle de la Lune. Quant à mettre un homme dans la Lune, c'est une bouffonnerie. Nous nous en fichons que cela puisse servir comme tremplin pour la radio et la télévision. Ce sont aussi des sciences sorcières et mécaniques. Ce sont des sciences absolument étrangères à l'homme : ce sont des prométhéismes. Mais du fait que quelqu'un a été dans la Lune par un acte sorcier et que l'échafaudage entier de l'univers a été détruit, nous nous trouvons devant la proposition suivante : avant, on regardait de la Terre à la Lune. Aujourd'hui, on sera obligé de regarder de la Terre à la Lune et de la Lune à la Terre. Ce sera une réciprocité entre le sujet et l'objet. Nous arrivons à l'esprit de participation qui abolit le géocentrisme de vision qui s'allie à l'égoïsme de vision. Ceci fait et je vais terminer dessus.

Après l'expérience de la Lune, quand on se verra devant le fait de la pensée, voilà ce qu'on dira : une table n'est plus une table, un téléphone n'est plus un téléphone, un homme n'est plus un homme, une cravate n'est plus une cravate, un arbre n'est plus un arbre, le Soleil n'est plus le Soleil, un enfant n'est plus un enfant, une voiture n'est plus une voiture, un cabri n'est plus un cabri. Rien n'est rien. Voilà à quoi on arrive.

Nous sommes dans la science sorcière de division, de la dualité. Ce à quoi nous arrivons est une simplification de vision en abolissant le géocentrisme de vision ou l'égoïsme de vision et nous arrivons à la synthèse. Nous arrivons à une science de synthèse ou, pour connaître un cabri, il faudra connaître le Soleil. Pour connaître une tasse, il faudra comprendre ce que c'est qu'une feuille et ainsi de suite, par un langage de correspondance et de liaison. Nous arrivons à une nouvelle science qui va tout changer : l'homme, la société et tout.

Je voudrais donner des explications complémentaires. Les Égyptiens, au bord du Nil, voyaient ce phénomène inouï : à l'aube, comme le Soleil se levait, la fleur de lotus avec son long col dans les eaux du Nil se trouvait exactement au niveau du Soleil levant. Puis, le Soleil montant, la fleur de lotus suivait le Soleil exactement et, après le zénith, retombait de l'autre côté et descendait sous l'eau quand le Soleil descendait derrière l'horizon, suivait le Soleil dans la nuit, si on veut, et remontait le matin pour se

présenter exactement en alignement avec le Soleil levant. C'était une horloge d'eau. Mais la chose extraordinaire, c'est que cette fleur de lotus que les Égyptiens avaient frappée sur leur temple solaire donnait une clé exacte du concept cosmogonique de ce temps.

Les Égyptiens, se trouvant dans un terrain plat, voyant de tous côtés l'horizon circulaire, ont édicté que la Terre était un disque et que l'axe de l'univers passait à travers la Terre. Et que de l'autre côté de ce disque se trouvait le monde des morts, de sorte que, quand le Soleil descendait à l'horizon, il passait sur le monde des morts et remontait au matin pour venir au monde des vivants. C'est le thème d'Osiris « mourant chaque soir et renaissant chaque matin ». Tout cela se greffe sur le concept cosmogonique du grand astronome grec Ptolémée édictant le géocentrisme de la Terre, à savoir que la Terre est fixe et se trouve au centre de l'univers et que l'univers tourne, le monde des étoiles tourne dans le firmament nocturne autour de la Terre. Cette théorie était celle qui existait du temps du Christ. Quinze cents ans après la mort du Christ, Copernic révèle l'héliocentrisme, décentralise la Terre et édicte que la Terre fait partie de l'univers. Vient Christophe Colomb, vient Magellan qui fait le tour de la Terre.

Le géocentrisme tombe et nous avons l'astronomie qui prend la place de la mythologie. Mais l'erreur continue. Pourquoi ? Parce que l'héliocentrisme fait de la Terre une portion, une partie de l'univers, mais l'héliocentrisme n'intègre pas la Terre à l'univers. C'est une fraction mais ce n'est pas un co-participant d'un tout. Nous allons voir comment, avec l'expérience lunaire, tout cela va changer. Mais d'abord, voici ce qui se passe.

Au temps du Christ, l'homme n'a une conscience que de son habitat puisqu'il circule dans un milieu fermé : le bassin de la Méditerranée, au bord du Nil et de l'Euphrate. Avec la découverte de Copernic, le Telstar, les moyens de communication, l'homme développe une conscience planétaire. Aujourd'hui, l'homme va développer une conscience cosmique. Et je m'explique : c'est la Lune qui va nous donner la grande révolution, parce qu'avant 1969 personne n'a été dans la Lune. Toute cette thèse de soucoupes volantes est une frime. Et un de ces jours, je dirai mon point de vue dessus. Mais aujourd'hui, puisque l'homme a été dans la Lune et que l'homme ne peut penser que de la Terre à la Lune et de la Lune à la Terre, il y a un geste d'intégration du Cosmos à la Terre qui se fait. Alors, ce n'est plus le thème ancien de la Terre, partie et fraction de l'univers, qui est une abstraction. Mais c'est de la Terre, la Terre devenant intégrante à l'univers, revenue au Cosmos, vue comme un tout. Dans ce cas, lié à cette décentralisation de la pensée de l'homme, à ce géocentrisme de vision qui s'abolit et le concept nouveau de la Terre intégrant à l'univers dans le grand Tout, nous revenons au grand Tout. Et revenant au grand Tout, il ne nous est plus possible de penser aux hommes terrestres comme les seuls habitants de l'univers. Si un Tout se présente, la partie ne pouvant être hétérogène au tout, l'homme terrestre implique l'homme cosmique dans d'autres astres.

Voilà la grande idée qui arrive. C'est pas seulement que l'homme va dans la Lune mais qu'il est obligé de se faire à un concept d'une humanité universelle.

Ceci fait, tout le mythe tombe.

\*.\*.\*

NDLR : L'article ci-dessus a été corrigé d'après les consignes données dans l'article *La Lune et Malcolm* paru dans *Le Mauricien* du 24/07/1969 :

\*.\*.\*

« Dans l'interview que nous a accordée Malcolm de Chazal sur la conquête de la Lune, deux erreurs se sont glissées. Il fallait lire : *c'est le thème d'Osiris mourant chaque soir et renaissant chaque*

*matin, au lieu de : c'est le thème de lyrisme mourant chaque soir... Et plus loin: mais aujourd'hui puisque l'homme a été dans la Lune et que l'homme ne peut penser que de la Terre à la Lune et de la Lune à la Terre, au lieu de : l'homme ne peut passer que de la Terre à la Lune... »*

---

# Le MAURICIEN

29 Juillet 1969

## Le folklore des montagnes

C'était chez Madame Irène Smith, à la rue Frédéric Bonnefin, à Forest Side. Au loin les montagnes se découpaient tel un décor d'opéra en carton-pâte. Hart était là et il me raconta la thèse de Jules Hermann, professeur à l'île de la Réunion, concernant les « montagnes taillées » et la thèse du Grand Continent disparu. Quelques jours après, marchant sur la plage proche de la maison *Corail* à Souillac, aujourd'hui musée national, j'entendis comme quelqu'un me soufflant le mot *Petrusmok*, et mon livre vit le jour. Questionnez les gens à Maurice. Il y a peut-être quatre à cinq personnes qui ont lu *Petrusmok* sur une population de 700 000 habitants. Le livre avait été édité par la *Standard Printing* à la rue Mallefille, à 400 000 exemplaires. Personne n'en voulant, j'envoyai le lot en Europe, au hasard des noms trouvés dans *Les Nouvelles Littéraires* et le *Figaro Littéraire*.

Le seul exemplaire que j'avais, je l'avais confié à Mme Marie-France Armstrong. Elle ne me l'a pas retourné.

Aussi est-ce avec stupéfaction que j'ai lu dans *Week-End* la magnifique chronique d'Hervé Masson jeune, lui-même tombé en arrêt devant le mythe du *Chat et de la Souris*, dans le sud-est de l'île.

Ce que notre pays ignore, c'est que le *folklore absolu* se trouve sur nos montagnes.

Daniel Ruzio, au Chili, est le seul avec Jules Hermann à avoir parlé des montagnes taillées. Donc, dans les Andes et à l'île Maurice existerait uniquement le phénomène des montagnes taillées de la main de l'homme.

L'exemple moderne, ce sont les visages de Washington, Lincoln et autres héros américains taillés dans les *Blue Ridge Mountains*, en Caroline du Nord.

*Petrusmok* est une épopée, qui, liée à *La Lémurie*, cherche à suivre l'aventure humaine avant et après la chute.

Et comment d'un jardin d'Éden, où la montagne était un autel naturel, d'un culte symbolique, l'homme en vint à façonner des mythes et à se livrer ainsi au culte fétichiste. Nos montagnes taillées seraient une olympe juchée dans le ciel, totems érodés par le temps, vestiges d'une proto-histoire de la Terre.

Donc, les « montagnes taillées » entrent dans un tout, racontent le destin humain.

Mais ce qui m'a passionné, c'est la *LECTURE DE LA PIERRE* : les mythes pétrés et les images, autrement dit les figurines, que l'œil impressionniste voit. Cette « voyance » dans la pierre, cette apocalypse pétrée raconterait l'aventure inconsciente dans l'homme liée à la vie du grand Inconscient de l'Univers. Au-delà de Freud, nous serions dans une *Psychanalyse de l'Univers*, liée à la confession de la pierre.

L'autre jour, marchant dans Port-Louis, je rencontrais André Raffray, un de nos célèbres avocats. Il me dit ceci : « Passant en auto et regardant le *Corps de Garde* et cette image qui s'épand sur Quatre Bornes, je vis qu'à mesure que j'avais l'homme étendu se relevait et regardait, assis vers le Nord, et puis, reprenant la route dans le sens inverse, je vis le *Corps de Garde* retomber sur sa couche. »

Qui s'occupe de ça à Maurice ? Personne ! Qu'il existe une « merveille » pour les touristes, un *folklore des montagnes*, si on en parlait à l'*Office du Tourisme*, cela soulèverait un grand éclat de rire.

Or, je peux assurer aux lecteurs du *Mauricien* qu'André Raffray n'est pas un illuminé. C'est un homme sagace, qui, dans ses instants libres, se met à penser profondément. Lui aussi, il croit qu'il y a quelque chose là-haut, dans notre ciel bleu, qui nomme une magie inconcevable.

Or *Petrusmok* est tabou. Cependant, quelque temps après sa publication, il a manqué d'un cheveu que cet ouvrage fût mis au cinéma dans une rétrospective du jardin d'Éden, qui se serait intitulée : *Montagnes de diamant*. C'est Arthur Rank, la première firme cinématographique britannique, qui y a songé.

Après André Raffray, estimé par tous et que personne ne se permettrait d'appeler un rêveur, voici, avec Hervé Masson jeune, un authentique voyant.

Hervé Masson jeune rattache les montagnes taillées de l'île Maurice à des habitants cosmiques qui auraient débarqué ici. Curieuse chose en un temps où nous, habitants de cette Terre, nous nous préparons à coloniser la Lune !...

Un bar-restaurant devrait être créé à Anse Jonchée ou encore à Bambous-Virieux par le *Mauritius Hotels*, afin de permettre aux touristes de contempler à l'aise la merveille qu'est *le Chat et la Souris*.

Une hôtesse avec sa bouche en cœur expliquerait le tout. Et entre deux whiskies et autour du poulet à la dodo, les voyageurs étrangers pourraient rêver à une *Histoire du monde* que nos montagnes racontent à ciel

Venons-en maintenant à l'aventure spirituelle qu'est *PETRUSMOK*.

\*.\*.\*

## IIe PARTIE

Francis de Miomandre en avait parlé dans le *Figaro littéraire* et peut-être même André Billy. Je ne m'en souviens plus.

Mais c'est à Londres où tout flamba.

Denis Saurat, directeur de l'Institut français et citoyen d'honneur de la ville de Londres, à qui j'avais envoyé *Petrusmok*, déroula devant moi quelque chose de vertigineux.

Un Autrichien, Hoerbiger, qui avait été le mentor d'Hitler (voir toute l'histoire de la rencontre de Hitler et d'Hoerbiger, telle que contée par *Planètes* et qui se raccorde à la société secrète à laquelle appartenait J. P. Toulet, un Mauricien), parla de *la race des géants* que Hitler avait mal interprétée, pour façonner le racisme. Hoerbiger avait émis une fameuse thèse qui coiffait et complétait la thèse de Jules Hermann, à l'île de la Réunion.

En ce temps proto-ancien, il y avait deux lunes. Une de ces lunes, par un mouvement spirallique, s'était rapprochée de la Terre. À ce moment, le poids de la gravitation terrestre avait grandement diminué. Ce qui expliquerait comment les hommes avaient pu façonner les mythes dans les montagnes de l'île Maurice, y installant des totems.

Tout cela est conforme aux forêts géantes qui ont donné le charbon de terre et les insectes géants découverts par les empreintes et des fossiles.

Puis un jour cette seconde Lune tomba sur la Terre, et qui a donné présumément l'Australie.

Voyons maintenant comment cette seconde Lune est associée au Grand Continent disparu dont a parlé Jules Hermann. (La légende du Grand Continent disparu est donnée dans le bassin de l'Indus comme *Gondwana* et elle est connue sous l'appellation du *Mû* en Extrême-Orient).

La seconde Lune se rapprochant de la Terre, attirera les eaux en bourrelet à l'Équateur. Aussi, en ce temps, l'océan Indien n'existait pas, mais c'était le Grand Continent.

Les eaux attirées en bourrelet à l'Équateur au haut de la chaîne des Andes, la mer se présentait là. Or, on a découvert des quais maritimes au haut des Andes.

Lorsque la seconde Lune tomba sur la Terre, le bourrelet se brisa et constitua l'océan Indien. Et les eaux refluant, vinrent les hauts pics des Andes perdus dans le ciel. Ainsi les habitants de la Lémurie moururent noyés et ce fut le Déluge légendaire dont parle la Bible, précédant l'*Atlantide*. Et les habitants au haut des Andes meurent asphyxiés.

Le *dodo* aurait été la fameuse colombe. Le dodo avait un vaste *sternum*, ce qui veut dire qu'il possédait des ailes géantes, qui lui permettaient de parcourir les vastes espaces du Grand Continent.

La mer envahissant tout, dans le sud de la planète, sur les pics restants, sur le *Pieter Both* et ailleurs dans l'île, le dodo s'installa, et nos montagnes furent leur pigeonnier. Le dodo, qui est colombiforme, alors s'atrophia. Ses ailes se rapetissèrent et il devint le ridicule poule-canard-dindon que notre musée national présente.

Descendant des montagnes, et par une déchéance successive atteignant nos estuaires, le dodo pour vivre avalait une pierre de la grosseur d'un œuf de poulet qu'il ingurgitait dans son estomac, et qui lui servait pour mastiquer la graine dure de l'arbre Tambalacoc dont il reste dans nos forêts quelques vestiges.

Et c'est là à la Rivière des Citronniers, haut lieu des corsaires et des trésors de pirates, que les Hollandais découvrirent les dodos, qui en tant que reste du paradis perdu n'avaient pas l'instinct de conservation et que les Hollandais s'empressèrent de massacrer pour s'amuser.

Donc l'histoire du dodo - point de repère de l'île Maurice dans le monde - se raccroche aux montagnes taillées et cela personne ne l'a dit.

Il y a donc un folklore mirifique qui surplombe l'île Maurice, trésor touristique qu'on n'a pas songé à exploiter. (Je suis prêt à écrire un livret pour la *Mauritius Hotels* qu'elle pourrait distribuer aux touristes, au bar-restaurant à l'Anse Jonchée, face au *Chat et la Souris*. Un autre bar-restaurant pourrait être créé à la Vallée-des-Prêtres, un autre encore au haut de Crève-Cœur).

Je me résume. Daniel Ruzio, au Chili, qui, lui aussi, avait vu des « montagnes taillées » dans les Andes, avait voulu constituer avec moi une *Société mondiale du Mythe des montagnes*. J'ai refusé. J'ai d'autres chats à fouetter, qui ne sourient pas.

Mais c'est Denis Saurat qui a fait l'essentiel raccord.

Le thème de la *femme à l'ombilic* que j'ai découvert et interprété dans les figurines du *Pieter Both*, il se retrouve à mille lieues de là, dans les temples de Memphis et de Thèbes. Ce qui veut dire que ma *Bible de la pierre* tient, puisque ce que les Égyptiens avaient découvert dans l'inconscient humain et les songes, moi je le révèle par geste du voyant dans la pierre à l'île Maurice.

Ce qui ramène à dire que puisque l'inconscient dans l'homme rejoint l'inconscient dans la pierre, il est démontré qu'à *l'inconscient humain* répond le *Grand Inconscient de l'Univers* - signifiant ainsi que l'Univers est un *TOUT* et qui pense comme un *TOUT* (Nous sommes là très loin des rêvasseries d'Einstein et ce cloisonnement stupide où Freud a voulu installer l'homme, pour ne pas parler de l'inepte thème de *L'ÉVOLUTION* dont se gargarise l'ineffable R. P. Teilhard de Chardin).

Celui qui va à la Vallée des Prêtres, à Crève-Cœur, dans la plaine de Moka, verra se dérouler au haut du *Pieter Both*, à quoi la *BOULE* sert de *TÊTE*, en ordre : *l'homme au pschent, le Roi du monde, la femme et Satan, l'Empereur des Ténèbres, le Roi Rouge, le singe et la femme* et d'autres mythes que j'ai baptisés - ils sont en tout *DOUZE* - qui racontent l'histoire de la Chute par des allégories, et *OÙ LA PIERRE PARLE*. Cela, c'est *Petrusmok*. Les « montagnes taillées » ne sont qu'un accessoire. Ce qui m'intéressait est la *BIBLE DE LA PIERRE*.

Parcourez les bibliothèques et demandez *Petrusmok*. Vous serez heureux que la vendeuse ne vous rie pas au nez.

Mais je connais deux personnes qui ne rient pas. C'est André Raffray qu'a gagné la folie de la pierre et Hervé Masson jeune, qui marche sur les traces de son père, et qui cependant a une personnalité totalement à lui.

Eux ont la *FOI*. « Si vous avez la foi, vous soulèverez les montagnes ! »

---

## *Le CERNEEN*

2 Août 1969

### L'ère cosmique

Lorsque Neil Amstrong descend sur le sol lunaire, il prend la précaution de mettre en branle son chronomètre. Or, le *temps lunaire* n'est pas le *temps terrestre*. Le chronomètre est un abstrait.

Puis Amstrong met ses pieds sur le terrain lunaire, et fait des pas. Il s'agit ici de *pas humains*. Car le sens de dimension dans la Lune n'est pas le même que le sens de dimension sur Terre. Le mètre terrestre n'a rien à voir avec un mètre dans la Lune. Le mètre lui-même est une abstraction.

Le chronomètre et le mètre sont des inventions de l'homme. Ils découlent du sens proportionnel dans la vie, qui isolé, a mené au sens du *précis*. De là sont venues les mesures du temps et de l'espace, dans des *codes*. Cela a trait à des *conventions* et n'a rien à voir avec l'univers réel.

La preuve, la voici.

Associant le mètre et le chronomètre, l'homme a évolué le sens de *la vitesse*. Et de là ont été calculées des distances comme les années lumière. Or l'année dans Mars et dans Jupiter n'est pas l'année sur Terre.

Cependant Einstein a eu l'inconscience de parler de la vitesse constante de la lumière pour tout l'univers, pour établir sa *Théorie de la Relativité*. Tout cela est du *géocentrisme de lumière*, comme nous avons voulu établir le mètre comme l'étalon de mesure de l'univers. Et comme nous avons fait du temps terrestre la clé du temps universel.

Le grand drame de la science, c'est qu'elle a dû établir tout son système sur le vide, notion abstraite et inexistante. Ainsi la lumière ne peut voyager dans le vide, car elle n'aurait pas de support. Donc autre chose doit être imaginé.

Quoi qu'il en soit, lorsque Neil Amstrong pose ses pieds sur la Lune, ce qui est réel, c'est que Neil Amstrong porte avec lui *sa pensée*. Mais une forme de pensée qui va être maintenant dépassée. Et forcément, puisqu'avec l'aventure lunaire, UN AUTRE UNIVERS NAÎT, qui n'est pas celui de la science.

\* \* \*

En approchant de la Lune, et regardant plus bas, Amstrong s'aperçoit que la lune a disparu. Devant lui est une terre. Et regardant au lointain, il voit que la Terre d'où il est parti est devenue la Lune.

Pour la première fois dans l'histoire de l'homme, la pensée humaine est affrontée par la *proposition dialectique* dans laquelle se trouve l'univers et qu'il ne peut maintenant nier.

Revenus sur terre, Neil Amstrong et ses deux amis ne pourront plus *penser* comme avant, uniquement de la Terre à la Lune, mais ils devront *penser* conjointement et simultanément de la Terre à la Lune et de la Lune à la Terre.

*Avec la proposition dialectique se présente l'esprit de participation.*

(L'esprit de participation qui est l'esprit poétique nouveau, au-delà du symbolisme, est contenu dans la *Métaphore Sensplasticienne*).

Le résultat net, c'est que la pensée de l'homme va être maintenant décentralisée. L'homme sera forcé de *sortir* de lui-même et c'est *l'ouverture* sur l'univers. La décentralisation de l'esprit de l'homme est donc la plus grande révolution de tous les temps. C'est la *révolution essentielle* qui change tout. Avec cette révolution intégrale, l'*ère cosmique* commence. Ce qui nous mène à la *constitution magique de l'univers* et par la voie poétique, à un univers à la MESURE DE L'HOMME.

\* \* \*

Mais établissons une fois pour toutes la proposition dialectique par quelques exemples.

Deux hommes à deux bouts de la Terre et regardant le soleil, l'un verra le soleil *monter* et l'autre verra le soleil *tomber*. Or, il ne s'agit que d'un seul et même soleil. Le soleil qui monte et tombe a trait au mouvement dialectique de la Terre, à la réversibilité magique, *haut* et *bas* ici ne s'opposant plus, tombe le sens des ANTIPODES.

Vu de la Terre, le Soleil paraît tourner autour de la Terre. Mais vue du soleil, la Terre paraîtra tourner autour du Soleil.

Un aviateur mettant son avion dans la contre-direction du mouvement de la Terre et à la même « vitesse » de rotation, verra le soleil s'arrêter. Le soleil qui s'arrête résume les deux mouvements réversibles.

Ainsi de l'ombre qui suit à la fois le mouvement de rotation de la Terre et qui suit le Soleil dans son mouvement apparent.

Ainsi d'Amstrong voyant *la Terre sur sa tête* au Zénith, alors que sur Terre un autre homme verra *la Lune sur sa tête*. Haut et bas ici encore rejoignent la proposition dialectique. Nous pourrions ainsi continuer à l'infini.

Mais voyons la proposition dialectique parmi nous.

Un homme sur un quai face à un bateau à l'ancre sur la rade, et le long duquel court le flot, verra le bateau naviguer dans la contre-direction du flot. Le bateau qui navigue bien qu'immobile, donne le mouvement dialectique du flot.

Ainsi d'un homme dans une auto parcourant une route le long de laquelle sont alignées des rangées d'arbres, et qui verra les arbres courir dans la contre-direction de marche de l'auto. Les arbres qui courent bien qu'immobiles donnent le mouvement dialectique de l'auto.

\* \* \*

Or, un signe couvre tout. C'est le signe de l'ombre.

On raconte que Socrate parcourant les rues d'Athènes en plein jour et pratiquant l'ironie, souvent était accosté par des gens taquins qui le questionnaient sur Zénon.

À chaque fois Socrate faisait quelques pas en arrière, puis venait vers son « questionneur » et disait à son interlocuteur : « Ne vois-tu pas que je bouge ? ». Or, si l'interlocuteur avait rétorqué : « Oui, tu bouges, Socrate. Mais ton ombre bouge-t-elle ? » C'est Socrate qui aurait été dans de mauvais draps.

Socrate croyait prouver le mouvement en bougeant. Il traitait ici du *faux sens du mouvement*, du mouvement dit physique qui n'existe pas, car ça implique le mouvement dans le vide qui n'existe pas.

L'ombre de Socrate dans la rue d'Athènes *bouge et ne bouge pas*. L'ombre bouge dans la lumière du jour, mais ne bouge pas puisque l'ombre est une *petite nuit* en plein jour, qui rejoint la *grande nuit cosmique* une et indivisible.

Ainsi la lumière ne voyage pas dans le vide, mais au sein de la nuit partout et toujours, la lumière n'efface pas la nuit, mais voyage dans son sein. La nuit cosmique est le *support universel et le milieu de création*.

Et nous avons le fondement du VRAI SENS DE LA RELATIVITÉ qu'Einstein n'a pu atteindre, le MILIEU DIALECTIQUE même.

Dès lors le monde physique s'abolit. Avec le sens de la nuit révélée, c'est la fin du monde ancien. Et tout repart à neuf.

Deux illustrations. Le *Cimetière marin* de Paul Valéry expliqué.

*La flèche qui vole et ne vole pas*, c'est l'ombre qui bouge et ne bouge pas.

*Hercule immobile à grands pas*, c'est les ombres dans l'allée avançant au cours du jour, cependant qu'immobiles.

\* \* \*

Ainsi nul mouvement dans l'Univers n'est absolu. N'existe que le *mouvement relatif*, qui bouge dans le champ des *repères*.

*La relativité, c'est que tout l'univers est relié et que l'univers forme un tout*.

Mais l'univers étant *plastique*, par la perspective qui se relie à l'ombre, l'ombre, signe du temps, nomme le TEMPS ÉLASTIQUE spasmatique et tournant, et associé au CYCLE VIVANT.

Le rapport est alors fait entre le soleil qui puise et l'ombre qui palpète, entre la respiration de la lumière et la respiration de l'ombre.

Et ce sera les *marées solaires* qui rejoignent les marées du sang, les marées du blé dans le corps des saisons.

L'ombre pulsant et tournant nomme *l'ordre fonctionnel* partout. Mais la clé est dans l'homme. Et au cœur de l'homme répond le cœur des soleils. L'Univers est mené par une loi d'amour, dont le départ est dans l'homme. C'est l'homme qui est la mesure de toutes choses. Ce qui fait que le vaste univers a été fait à la mesure de l'homme, pour l'homme, en vue d'une *Éternité* dont nous allons connaître le sens.

\* \* \*

Car si tout mouvement dans l'univers est en mouvement PAR RAPPORT, existe *un mouvement en soi*, un mouvement dans l'absolu.

Et pour cela nous devons consulter l'enfant, qui n'étant pas dans *l'égoïsme de vision* ignore le *géocentrisme des mesures*.

Ignorant les distances, l'enfant tendra la main pour attraper la Lune. Et pour expliquer comment il aime sa maman, l'enfant ouvrira les bras et dira : *comme ça*.

Il s'agit ici d'une *dimension qualitative*, d'une mesure d'amour, d'une expression de joie, d'une EXPANSION DE TOUT L'ÊTRE. C'est ce que ressentent les amoureux au sein du dépouillement, où *tout* est pour l'être aimé. Et tout cela se lie à *l'élan*, à ce sens de *gratuité* sans quoi l'état d'innocence n'aurait aucun sens.

Cette mesure d'amour, St. Paul, dans l'Épître aux Ephésiens, a cherché à l'exprimer par *la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur* – une quatrième dimension qu'il n'a pu identifier.

Il s'agit maintenant de donner à voir cette quatrième dimension d'ordre qualitatif.

Il suffit de dire que le problème part du NOMBRE et dont nous ne donnerons qu'un seul exemple (ça nous mènerait trop loin.)

Voici une fleur dite à cinq pétales et voici une fleur dite à quatre pétales, et voici une fleur dite à trois pétales et voici une fleur dite à deux pétales. Ici le *deux*, le *trois*, le *quatre*, le *cinq* ne sont pas des chiffres, mais sont le corps du *nombre*, inséparable de la forme. Le nombre ici est lié à une *Prononciation* de la fleur en elle-même. Et puisque tous les noms de fleurs, animaux, etc., se ramènent au *nom de l'homme*, ainsi Dieu crée la vie par la Prononciation de Son Verbe. Et de Son Verbe ou de Sa Personne, l'homme est l'essentiel témoin.

Donc la *Loi du Nombre et du Nom* couvre tout et constitue l'Essentielle Loi. Et la *Science unique* est dans l'homme, qui avant la chute, avait la *science infuse* – état même où est l'enfant.

Donc le *Nombre* nous ramène à cette *quatrième dimension* d'ordre qualitatif où est l'enfant.

Explicitons et témoignons.

Quand l'enfant joue – le petit garçon avec son petit bateau ou son cheval de bois, et la petite fille avec sa poupée – l'enfant ANIME son joujou. Et se présente le bateau fée, le cheval fée, la poupée fée.

*L'animation* est dans l'enfant. Le joujou est un pentacle. Ce que fait l'enfant c'est d'exprimer son paradis intérieur. Mais en *animant* le joujou, l'enfant crée et c'est le départ de l'ART.

(*Seul l'enfant crée*, dit Paul Guth. Paul Gauguin renchérit, qui, écrivant de Tahiti à un ami, dira son désir de se porter au-delà des chevaux du Parthénon au cheval de bois de son enfance. Gauguin dit ici sa douleur de ne pouvoir atteindre à *l'art de l'innocence*).

L'acte d'*animation* (cette animation est tout *Sens Magique*) donne ce mouvement d'essence, au-delà du fonctionnel. Et la fée livre la forme de quatrième dimension.

Portées dans la lumière divine qui n'est pas orientée, qui n'est pas dans des lieux, les formes sont en *sens unique* et les mouvements sortent du *par rapport*, car ici tout nomme Dieu et le *Seul Repère* est Dieu. Et nous sommes dans le sens intégral de l'humain, puisque la fleur-fée est une *fleur humaine*, fleur qui sourit, qui parle.

N'allons pas plus loin. Ce journal n'est ni le lieu, ni y a-t-il la place ici, pour l'ultime débat. (Le tout du tout est donné dans mon ouvrage : *L'homme et la connaissance* qui reste à être publié).

Qu'il soit dit que ce mouvement d'essence qui est un JEU est associé à l'HUMOUR ROSE cette *douce taquinerie* où vit l'enfant.

Passons de l'enfant au couple – où le *sexe* est dans son épanouissement – et nous aurons *l'Humour rose*, douce taquinerie qui devient le corps de la caresse et la voie est ouverte vers la céleste volupté.

Un dernier terme. Avec le *temps humain* ou le *temps fluidique*, se lieront donc le pouvoir créateur et la puissance d'aimer, le verbe créateur et le verbe de l'amour. Cette *somme* poussée à son dernier terme est le corps de l'ÉTERNITÉ, qui est lié à un État et qui s'insépare de l'amour.

\* \* \*

Il est facile maintenant de voir comment l'homme a déchu.

À l'origine l'homme vivait comme les oiseaux avec le soleil. Le temps solaire était marqué par l'ombre. Et le soleil lui-même était *un Est qui tourne*.

L'homme alors étant dans le temps solaire était dans la respiration de la vie, et son cœur s'épandait dans tout. La poésie était la vie, et l'homme vivait en poésie.

La Chute amena les *points cardinaux* qui mirent l'univers en cage. Avec le temps en prison vint la montre.

Ainsi Neil Amstrong en tirant son chronomètre lorsqu'il touche la Lune, porte avec lui un *cadavre* du temps. Le *temps mort* a amené à la machine. Le *temps mort* a fait ce que nous sommes aujourd'hui.

Avec la durée, nous avons eu le sens de l'*âge uniforme* associé au calendrier. Or, l'*âge* est associé au rythme. Le temps de la rose n'est pas le temps du lys. Le temps du colibri n'est pas le temps du cacatois.

Mais il y a l'*âge fluidique*. Et il y a cette forme du temps qui donne la prophétie. Il y a le temps du voyant qui touche à l'éternité.

Le temps de la montre, qui nous a jeté dans la durée, a amené la mort du réel.

Les hommes croient voir et ils ne voient pas. Les pires sont les *aveugles de la volonté* irrécupérables — aveugles de l'amour qui ont perdu le sens des enfants.

\* \* \*

Maintenant terminons.

L'aventure lunaire est une *sorcellerie*, associée à une sale mécanique. Mais quand même, ça forcera les hommes à sortir d'eux-mêmes.

Grâce à l'aventure lunaire, l'ère cosmique commence.

---

## *Le CERNEEN*

7 Août 1969

### *Namasté*

Savinien Mérédac écrit *Polyte*. Léoville L'Homme a donné de beaux contes. Dans chaque cas ces écrivains probes cherchèrent à exalter la terre natale. Ni Mérédac, ni L'Homme touchèrent même de loin à l'ampleur de *Namasté*.

Dans un style ramassé et même temps que foisonnant, Marcel Cabon brosse des décors à nul autre pareils. Et dessus il brode la panoplie, où Ram marche, les yeux perdus dans le rêve et les pieds dans la poussière de notre adorable patrie.

*Ameenah* de Charroux est plaqué, c'est du contre-plaqué. *Namasté* plonge ses racines et monte. C'est le *mythe*. À moi les montagnes de l'île Maurice. Cabon a le sol. Deux pôles.

Les Hindous à Maurice s'étonnent comment un homme d'origine européenne, qui vit en européen, ait si bien compris l'Hindou. Le miracle c'est que Ram, c'est Cabon lui-même. Le poète suscite, donne à voir un autre homme que lui, et c'est lui-même. Il est à la fois créateur et acteur. Et le théâtre et les décors, tout émane de lui, cependant tout s'anime en dehors de lui, d'une vie imprescriptible, individuelle, autonome.

Pour atteindre cela, l'esprit ne suffit pas. Il faut une dimension du cœur, un don d'amour — une immense souffrance. Il faut l'agonie de création.

Ram passe dans le petit village, le créole est là. C'est le frère. C'est un *folklore global* que Cabon nous présente, qui pointe vers l'avenir.

Donc *Namasté* est un joyau national.

\*.\*.\*

À la T.V., on a donné des tranches de vie. Joypaul est l'homme, c'est un passionné du théâtre. Il a joué avec Chasles et Némorin. Joypaul appartient à nos sociétés culturelles. Il a été dans l'Inde. Il parle à la radio. Il écrit. C'est le Ram qu'il nous faut.

Un film sur *Namasté* passerait dans toutes les salles de l'Inde et en Europe, comme en Amérique. Puisqu'il s'agit ici d'un pont entre l'Orient et l'Occident, voici ce que je propose.

Il faut un cinéaste et un assistant — donc frais tout compris Rs 50 000. Pour le scénario, je propose Marcelle Lagesse — cachet Rs 5 000. Mise en scène — Guy Lagesse, aidé de quelqu'un d'autre. Costumes Rs 15 000. Publicité en Europe et dans l'Inde Rs 50 000. Frais divers — Rs 30 000.

Donc il faudrait Rs 150 000.

Le gouvernement donnerait Rs 65 000, comme pour *Confolens*. La part de l'*Office du Tourisme* serait Rs 35 000. On demanderait à la France à Maurice Rs 25 000. Collecte : Rs 25 000.

Sur le versant de la Vallée des Prêtres, *Namasté* a vu le jour, l'évocation a commencé. Un esprit a été suscité. Un acte magique est né.

*Namasté* est œuvre de poète. Il doit être créé en poésie, dans un geste proche de la terre, à même l'âme du pays. Cela ou rien.

Donc il faut une dévotion. Reste les acteurs.

Cela ne me concerne pas.

---

# Le MAURICIEN

11 Août 1969

## Lettre ouverte à Sir Seewoosagur Ramgoolam

Cher Premier ministre,

Je viens vous entretenir d'une question qui intéresse l'ensemble du pays.

Je comprends que le poste d'ambassadeur de la République de l'Inde à Maurice est vacant.

L'idéal serait que la princesse Indira Devi Dhanraj Gir fût nommée à ce poste.

Je viens donc vous demander, en mon nom personnel et au nom de la nation mauricienne, de suggérer au gouvernement de l'Inde de confier le rôle d'ambassadeur à Maurice à la princesse Indira Devi, qui représente les deux cultures, l'orientale et l'occidentale.

M. J. N. Roy m'a prié d'associer son nom à la requête que je vous fais.

Bien cordialement vôtre.

---

## *Le CERNEEN*

21 Août 1969

### *Petrusmok à l'écran*

Une personne — dont je tais le nom — m'a proposé de faire tourner un film sur *Petrusmok* et qui serait le plus grand film qui aurait jamais été fait.

Mais d'abord je voudrais parler de *Sens-Plastique*.

Il y a un mois de cela, je recevais M. Irving Weiss de la *State University* de New York, confirmation que mon livre *Sens-Plastique*, en traduction anglaise, serait publié par une maison d'édition américaine (*Le Cernéen* en a parlé).

Ceci est un épilogue. En 1967, Irving Weiss donnait à l'écran dans la grande salle de l'Expo : 67 à Montréal, *Sens-Plastique* animé et en couleurs devant un immense auditoire. C'était un samedi.

Mes neveux en Amérique s'étaient dérangés pour l'occasion.

La presse mauricienne n'en parla pas. Et pour cause. Tout le battage s'est fait sur le pavillon de Maurice à l'Expo : 67.

Si le professeur Irving Weiss avait obtenu des tableaux de moi, (on connaît mes difficultés de faire parvenir des gouaches à Montréal), ç'aurait été quelque chose d'inouï. D'une part *Sens-Plastique* à l'écran et d'autre part les paysages sensplasticiens au pinceau — quelle rencontre !

Cette entrée en matière veut simplement signifier que toute mon œuvre est un ALBUM, qu'il ne s'agit que de déployer.

La personne en question — que je ne nomme pas — voudrait mettre à l'encan *Petrusmok*.

Déjà il y a dix ans de cela, la célèbre firme cinématographique Arthur Rank voulut donner *Petrusmok*, comme thème du jardin d'Éden. Le titre en devait être *Montagne de diamants*.

*Petrusmok* raconte par la pierre l'histoire de l'homme. C'est un ouvrage éminemment occulte, qui réclame des moyens cinématographiques nouveaux (avec un espace emboîté, faisant voir simultanément les paysages terrestres et les mondes occultes). Est-ce réalisable ? Oui, mais par une réforme de l'objectif cinématographique. Et un nouvel écran conçu par moi. Le tout mènerait à une *révolution dans l'art cinématographique* amenant l'entrée d'une « quatrième dimension ».

Non la quatrième dimension d'ordre fantomatique déjà conçue par le cinéma mais une quatrième dimension telle que projetée dans mes tableaux, où l'image, jaillie du tableau, est une surréalité.

Comme je l'ai dit pour ma maison au *Morne*, thème qu'a repris Kenneth Hubbard à la radio.

Il y aurait déplacement de paysages ; Chazal de la Genesté en France, et à Maurice, ici dans le Quartier des Pamplemousses, élevant sur l'autel du Savoir, le site de la *Pierre philosophale* et celui du *lapis animalis*.

En plein tournage de *Petrusmok*, seraient greffées des tentatives comme celles de Irving Weiss à l'Expo : 67. Et nos tableaux se baladeraient, multipliant l'enchantement, déplaçant la vision terrestre vers le céleste.

L'épopée se saisirait de la *Proto Histoire* et projetterait la vision jusqu'aux termes actuelles, pour aboutir aux rues de Port-Louis et à la boutique de Chinois du coin.

Le film sur *Petrusmok* serait un film dans le temps et hors du temps, avec des percées dans l'occulte, causant un tel déplacement de conscience qu'on crierait au miracle.

Mais outre l'appareil et l'écran, où trouver le metteur en scène ? Et qui suivrait le scénario si je le faisais ?

Tout cela ne serait réalisable que par des millions. Le film sur *Petrusmok* ne peut être fait que par un concours international.

---

## *Le CERNEEN*

23 Août 1969

### **Renuka Devi, peintre de l'âme**

J'ai rencontré la Princesse Renuka Devi Dhanraj Gir au *Morne* en compagnie de son mari. Elle, c'est Jacqueline Kennedy en plus distingué. Lui, très bel homme. Le couple paraît extrêmement uni. Les Virahsawmy étaient là. Ils me sont infiniment sympathiques. Indira Devi présidait cruellement belle.

Nous sommes repartis aussitôt pour le sud. Arrêt au *Blue Lagoon* et dîner à Phoenix.

Dans la maison du Dr. K. Hazareesingh où habite en ce moment la princesse Indira, j'ai pu voir les splendides peintures de Renuka.

Après avoir téléphoné à André Decotter, j'ai pu avoir par miracle la Galerie Max Boullé pour la princesse Renuka. Donc l'exposition aura lieu ces jours-ci, naturellement sous la présidence de Sir Seewoosagur et de Sir Len.

Renuka Devi est allée chez Poisson hier matin s'acheter des couleurs et des toiles. Elle et son mari iront au *Morne*. Et face à la mer de saphir et de lapis-lazuli, Renuka Devi préparera une exposition pour Bombay, où ne figureront que des œuvres mauriciennes.

\*.\*.\*

J'ai rencontré dans la personne de Renuka Devi un être extraordinairement humain. Son mari me disait : « When Renuka paints, I feel relaxed ». Il y a ici une harmonie par l'art, qui m'éblouit.

Les peintures de Renuka Devi, qui traitent uniquement de l'humain, sont des ANTI-PORTRAITS. Je veux dire que l'artiste peint *de l'intérieur à l'extérieur*. Émane de son œuvre une étrange fascination faite de simplicité. Et tout cela est une quintessence de l'humain.

Un tableau que j'intitule *Désespoir*, par des lignes simples, exprime la souffrance humaine à la limite de l'amour.

*Une mère avec deux enfants* pourrait être accroché dans tous les musées du monde.

Les nus de Renuka Devi donnent des formes pures massivement sensuelles.

Une femme à demi-nue dévêt l'espace.

Renuka Devi exprime ses tourments, confesse son âme par le pinceau. Il y a là à la fois un déchirement et une joie.

Renuka Devi, après le dîner, m'a parlé de sa passion pour l'art. Dans l'Inde, sa peinture est universellement connue. J'ai vu des reproductions. Dans tout cela on trouve la totale maîtrise du dessin, à la fois hiératique et lâché. L'inconscient ici est libre mais la discipline joue.

« I can paint for a whole day until night. I do not want to eat during that time. I do not want to see anybody for one week or more. I will be at the *Morne*, cut from the rest of the world ».

\*.\*.\*

N'est-ce pas admirable ! Pendant ce temps Renuka Devi vivra son monde intérieur. Elle décharge son âme du poids de la vie par l'art. Elle se confesse à Dieu par l'humain.

J'eus un choc en apprenant de la princesse Renuka qu'elle n'a jamais appris à peindre. Alors que penser !

Du point de vue construction – chez elle le dessin est mouvement – Renuka Devi n'a rien à apprendre. Mais il y a les couleurs, face auxquelles elle semble apeurée. Je lui ai recommandé de devenir démente pendant les quelques jours qu'elle restera ici. Il lui faut la *démence des couleurs*. L'île Maurice la lui donnera-t-elle ?

Pour ce qui est de son époux, il semble vivre la vie d'artiste de sa compagne, goûter les mêmes joies qu'elle quand elle peint.

L'île Maurice – si les choses vont ainsi – va devenir un des hauts lieux de l'art dans le monde.

Comment ? Par des étrangers qui viendront ici. Pour ce qu'il s'agit des Mauriciens, laissez-moi rire !

Sans André Decotter, ce pays de 800 000 habitants ne posséderait pas une seule galerie d'art (La salle Louis Léchelle à Port-Louis est une bouffonnerie).

Pour ma part, je lutte comme un dément – seul. Et contre tout le pays !...

\*.\*.\*

*P. S.* J'ai tenté d'obtenir de la princesse Indira Devi qu'elle dépose la plume et prenne le pinceau. Le fera-t-elle ? Sûrement pas. Si elle n'obéit pas à Dieu, comment obéira-t-elle à un simple mortel ?

---

# Le MAURICIEN

25 Août 1969

## Le sens du voyant

*Ils ont des yeux pour voir et ne voient pas.*

Au pays des canaux où se mirent les tulipes, existait en l'an 1609 un lunetier hollandais nommé Mélius qui eut une curieuse aventure. Quittant sa demeure une après-midi et revenant aux derniers rayons du soleil, le lunetier Mélius vit ses enfants jouer avec des verres taillés sur l'établi. Un gosse avait mis un verre convexe sur un verre concave et regardait à travers.

D'un seul coup, par un extraordinaire hasard, le principe de la lunette d'approche était né.

Peu après, Galilée inventa le premier télescope, qui, pointé vers le ciel, révéla les célèbres anneaux de Saturne.

Qu'est-ce que le télescope ? C'est la manière pour un homme, immobile, de voyager dans le temps. Ce déplacement immobile désocculte l'invisible. Ainsi, les anneaux de Saturne, comme les satellites de Jupiter, invisibles à l'œil nu, sont rendus visibles. L'homme alors devient *voyant*, mais en forçant l'univers. Le télescope est un mode sorcier. L'homme ici qui regarde à travers le télescope n'apprend rien de fondamental sur la vie, sauf de satisfaire *sa curiosité*, qui n'a rien à voir avec la connaissance.

\*.\*.\*

Une après-midi, un homme à Curepipe, passant sur les pelouses du jardin botanique, tomba en arrêt devant une fleur d'azalée. L'homme, qui jadis voyait la fleur comme tout le monde, vit pour la première fois la fleur *LE regarder*. *Sens-Plastique* était né. Et le voyant est celui qui écrit ces lignes.

Comme de deux télescopes en deux sens, raccordés et abolis, le voyant ici voyait *des deux berges du temps*. Sur le plan du temps réversible, le voyant voyait aux deux bouts de la vie. Par un acte de communion, il vit la fleur le regarder.

\*.\*.\*

De l'*optique*, nous passons à la balistique, qui associés donnent le cinéma, la T.V. - l'image mise en conserves dans des films ou catapultés à distance par des moyens mécaniques. Le processus sorcier a commencé : il continuera. Ce qui vient, c'est des *télescopes de l'inconscient*, associés à la drogue ou pas, qui forceront le monde des morts.

Car les morts ne sont autres que des êtres humains qui, au sein de leur corps astral, vivent sur un autre plan du temps. Immobile, l'homme ici forcera le temps intérieur et voyagera parmi les morts, qu'il photographiera. Du spiritisme, nous passons ici à l'occultisme scientifique. À la place de l'hypnose, nous aurons le télescope hypnotique.

Même si un homme, comme par le trou d'une serrure réussissait à voir dans l'au-delà, cela changera-t-il sa vie terrestre ? Non. Sa *curiosité* apaisée pour un temps sera surexcitée - comme un grog appelle un autre, comme une piqûre de morphine appelle une autre.

Car l'homme n'apprend rien que par l'amour.

Daniel voyait. Ezéchiel voyait. Jean à Patnos vit les cieux ouverts.

Voir implique vivre. Et vivre implique aimer.

Mais voici où la vision sens-plasticienne change tout ; elle mute le sens de l'amour. Selon le concept du poète, on ne peut aimer un être humain si on n'aime pas la fleur. L'homme ne peut aimer sa femme s'il ne tombe pas en extase devant l'accouplement de la lumière et de la rosée.

L'amour est global et indivisible. Le « prochain », commandement du Christ (*Tu aimeras ton prochain comme toi-même*) - le « prochain » n'est pas seulement l'autre homme, mais la fleur.

Au jardin botanique de Curepipe, le poète face à une fleur d'azalée vit la fleur d'azalée LE regarder. Le « prochain » était là.

*Sens-Plastique* est le livre du *nouvel humanisme*, que l'art prolonge, exalte et béatifie - avec la maison qui a un visage, avec la fleur qui sourit, avec l'arbre qui marche. Nous sommes ici en plein miracle. Et c'est le miracle de l'amour. Cela est à la portée de tous. Il ne s'agit que d'aimer, de s'oublier pour tout retrouver.

« Il faut se faire voyant », dit Arthur Rimbaud dans *Une saison en enfer*. Mais Rimbaud recommande « un dérèglement de tous les sens ». Pauvre Rimbaud qui finit trafiquant d'armes au Harrar !

Pour devenir voyant, il faut, tout au contraire, harmoniser les cinq sens, par l'union de tout son être, qui dégage le *sixième sens*, le sens du voyant.

*Ils ont des yeux pour voir et ne voient pas !* dit l'homme de Nazareth. Le suprême voyant parle ici de ceux qui ne vivent pas.

---

# Le MAURICIEN

30 Août 1969

## Le nombre et le nom

La première chose qu'on apprend à l'enfant, c'est à bâtonner puis à compter. On inculque ainsi à l'enfant le sens du *avoir*, du possessif.

Mais voyez la vie. Le *un*, le *deux*, le *trois*, le *quatre*, le *cinq* n'existent pas. Disons que voici *trois* arbres est non-sens. L'univers, Dieu l'a créé dans le sens de *variétés*, non en comptable.

L'homme a appris à compter le jour qu'entre lui et son prochain, il y eut deux individus séparés par un gouffre de haine et d'incompréhension. La quantité vit le jour quand la communion prit fin entre les hommes et que l'homme divisé en lui-même devint l'ennemi de lui-même (Satan veut dire *l'ennemi* en hébreu).

Dire que cette dame ou ce monsieur possèdent 100 millions de roupies est une pure convention et point une réalité. Les termes 100 millions de roupies sont des codes de propriété. Le communisme a changé en un clin d'œil le sens de l'argent. Il n'y a ni Rockefeller, ni Ford, ni Kennedy en Russie. Et une seule fausse nouvelle en Bourse peut amputer à un homme des millions de dollars.

J'ai dit que l'île Maurice m'appartenait. On ne possède que ce qu'on aime. On m'a répondu : *Et la reine Elizabeth ?* La reine Elizabeth possédait l'île Maurice par conquête. Moi je possède l'île Maurice parce que je suis poète. Non seulement l'île Maurice est à moi, mais l'univers est à moi. Je suis comme Dieu. Je possède tout, parce que je suis poète. Et quand je passe devant la maison de Mme X à Curepipe, ce n'est pas elle qui possède les fleurs de son jardin, mais moi, car les fleurs ici me regardent, alors qu'elles tournent le dos à Mme X qui est une bourgeoise.

La Bible est un livre des nombres. On en a fait une statistique. Le nombre est lié à l'entité.

C'était un soir chez Mme Marie-France Armstrong. On dînait. À ma droite, il y avait Iadzia Rostowska et, à ma gauche, Marcel Cabon, coincé entre Marie-France et James Armstrong.

Tout à coup, je pris une fleur dans un vase au beau milieu de la table et je me tournai vers Marcel Cabon et je lui dis : « Marcel, vous voyez cette fleur, elle a cinq pétales. D'autres fleurs ont quatre pétales. Et d'autres encore ont trois pétales, deux pétales, et il y a des fleurs comme l'anthurium à unique pétale. Voulez-vous me dire, mon cher Marcel, qu'est-ce que ça représente ici le *un*, le *deux*, le *trois*, le *quatre*, le *cinq*, associés à la fleur ? »

Marcel Cabon ne me répondit pas. Il parlait. Nous nous battions à qui aurait la parole. Je me tournai alors vers Iadzia Rostowska et je lui dis : « Qu'en pensez-vous ? » Iadzia n'émit que ces simples paroles : « Le nombre ici est métaphysique », dit-elle. Justement. Et je m'arrête là. Dieu n'est pas comptable. La Bible n'est pas un livre de comptes. La multiplication de pains que fit le Christ est une *multiplication de synthèse*, à quoi se lie un acte d'amour.

Un homme qui a *deux* yeux épouse une femme qui a *deux* yeux et ils obtiennent un enfant qui n'a pas *quatre* yeux, mais *deux* yeux.

Ici  $2 \times 2 = 2$ . C'est l'homme qui a voulu que  $2 \times 2 = 4$ .

On s'élève vers Dieu par le nombre et non par le chiffre. Parlant de l'argent qui disperse, Jésus dit : « *Tu ne peux aimer Dieu et Mammon* ».

Ces réflexions partent d'un livre : *L'homme et la connaissance*, qui demande à être édité.

Un mécène (pas un Mauricien) m'a offert d'éditer ce livre à ses frais - en anglais et en français. Et d'en confier l'édition à la *Mauritius Printing*, rue Sir William Newton, directeur Claude Marrier d'Unienville.

J'ai refusé à cause de la distribution qui ne peut se faire de Maurice.

Maintenant je termine. Hervé Masson vint me voir à l'*Hôtel National*, lors de son dernier séjour. Nous discutâmes pendant trois heures et demie qui parurent autant de minutes.

Soudainement, je lui parlai de la *Prononciation du nom de Dieu*. Masson sursauta. Il bredouilla quelques mots comme « Pauvre Pythagore », et me dit : « C'est la chose la plus forte que vous m'avez jamais dite ».

Les Juifs dans leurs livres ésotériques disent qu'il y a deux choses qu'il faut connaître qui nous apprennent tout : *le sens d'éternité et la prononciation du nom de Dieu*.

Dans *L'homme et la connaissance*, je m'attaque à ces deux problèmes. Il est dit que pareil livre ne paraîtra jamais à Maurice.

---

## Le MAURICIEN

4 Septembre 1969

### La prophétesse ou

### « *Woman is a goddess or a doormat* »

On connaît l'histoire d'Anatole France trop aimé et persécuté par sa femme, et qui poussé à bout se jeta dans les bras de Mme de Caillavet et écrivit *Le Lys rouge*, très différent des œuvres qui l'avaient précédée.

Anatole France était un velléitaire ratiocinant. La femme, pour lui, était comme un bon plat.

Le *Lys rouge*, Mme de Caillavet l'avait-elle « inspiré » à Anatole France ? Peu importe ! Ou Mme de Caillavet avait-elle « accouché » *Le Lys rouge* hors des méandres de l'esprit d'Anatole France ? Cela n'a aucune sorte d'importance. Puisque *Le Lys rouge* n'est même pas une anecdote au sein de la *Pensée Universelle*.

Je parle de créateurs. Et *Le Lys rouge* n'est pas une création. Ça raconte.

\*.\*.\*

Picasso changea de maîtresses, se maria, et se démaria et se remaria. Picasso est un impuissant du verbe. Le sexe pour lui n'a été qu'un passe-temps.

Beethoven compose sans femmes. À Wagner il a fallu Mathilde Weissendonck pour créer *Tristan et Yseult*. De même que Wagner se servait de parfums pour éveiller les sonorités, Mathilde Weissendonck était pour Wagner un *excitant*.

La femme ici était une *drogue*.

Baudelaire a usé de l'opium. Balzac préférait le café. Edgar Poe écrivait ivre.

Tout cela a trait à des *suscitateurs* quand la puissance créatrice manque.

Les prophètes juifs écartaient la femme. À Delphes, on liait la Pythie et les Oracles. Frédéric Nietzsche flottait entre les pôles de l'ivresse et de la lucidité.

\*.\*.\*

La femme, que doit-elle faire de sa vie ? Accoucher, élever des enfants, être une épouse obéissante et aimante. Cela relève de l'antiquité romaine. La femme de devoir est nécessaire. Mais le rôle de la femme se limite-t-il à cela ? Marie Laurencin et d'autres ont voulu s'échapper par une exaltation. Se dire, se donner autrement qu'au foyer, élargir la vie, déborder.

Mais ici la femme est enfermée par son utérus. Accoucher l'homme adulte, c'est immense. Mais inspirer, c'est encore forcer la conscience de l'homme, faire effraction et dominer.

Et nous arrivons au mot S'IDENTIFIER. Ne pas peindre, ne pas créer, œuvrer au sein du cerveau de l'homme, avec lui, faire une œuvre-à-deux comme avec l'enfant, mais où « l'enfant » est l'œuvre et porte leurs deux visages.

Assurément, à Maurice, je devrais fermer ma bouche. Je ne peux être compris. Mais qu'une seule fois, de grâce, on m'écoute.

La femme qui inspire le poète ou l'artiste est *en dehors* de l'homme. J'ai parlé de *s'identifier*, devenir un, fusionner.

L'œuvre-à-deux dont je parle est celle des *âmes-sœurs*, où la femme crée *dans* l'homme, avec l'homme, donnant *l'œuvre* totale.

Cette œuvre, placée au-delà du temps, dans la « quatrième dimension » qui est esprit, mettrait le royaume des cieux parmi nous. L'art serait alors la clé du ciel.

Cela est-il impossible ? Non, si l'homme garde sa place et si la femme garde sa place, si l'homme est parfaitement homme et si la femme est parfaitement femme. Dans cette totalité de conjonction, l'art serait la clé d'éternité.

Le sexe transcendant et touchant aux épaules de Dieu porterait au Suprême Ciel.

Cette forme d'art serait consécration et prière, communion des essences et baptême d'absolu.

Tout ce que je viens de dire est-il réalisable ? Que les femmes répondent ! Les hommes, eux, hausseront les épaules.

La femme mettant l'enfant au monde crée. Mais s'unissant à l'esprit de l'homme, elle surcrée. La surcréation alors touche au *prophétisme en art*. Dans l'œuvre-à-deux, la femme est prophète - état que la Bible lui refuse - car ce qu'elle exalte, c'est l'homme créateur en se confondant avec lui.

À ce point, nous touchons à l'Union de Dieu, la fin de tout.

\*.\*.\*

Vient maintenant l'*Anti-femme*, la fausse prophétesse dont Jézabel est la clé.

Ici, la femme *s'identifie* sans se donner, envoûte et possède le cerveau de l'homme. Elle est *dans* l'homme, mais y installe son trône de domination.

Malheur à celui qui est victime d'un tel pouvoir ! Mais Élie résista et rejeta la femme.

La grandeur du prophète, c'est qu'aucune femme n'a de pouvoir sur lui, sauf l'*Élue*. Et on connaît l'*Élue*, par l'œuvre-à-deux qui en résulte.

---

***L'EXPRESS*****5 Septembre 1969*****Partings in Mimosa*****(par la princesse Indira Devi)**

Indira Devi est, à mon sens, le plus grand poète féminin des temps actuels. Je vais en donner la raison : Indira a un sens à elle de l'éternité.

Tout son livre *Partings in Mimosa* visa à mettre la fleur hors du temps.

Maintenant j'entre en scène.

On a parlé des *fleurs malcomiennes*. On n'a pas eu tort. On aurait pu, tout autant, parler de *fleurs sensplasticiennes*.

Quand Van Gogh crée ses fameux tournesols, il ne fait que donner des fleurs dans le temps, merveilleusement interprétées. Il y a ici une magie. Mais c'est comme un lyrisme. Cela ne donne pas la fleur-essence.

Car les tournesols de Van Gogh n'ont pas un visage. Le peintre ici dessine trop bien. La fleur de tournesol ici tourne, mais comme un moulin à vent.

Au *Morne*, je dessinaï un soleil pour la Princesse Indira – s'en souvient-elle ? – et elle me dit « It is a sunflower ».

Les fleurs malcomiennes sont à la fois fleur et autre chose. Cette « autre chose » est la correspondance infinie de la fleur et de la vie.

*Partings in Mimosa* cherche cette fleur d'amour et qui serait « autre chose ». Il s'agit ici d'une alchimie, d'un parler d'infini.

Le mimosa d'Indira Devi est cette fleur qui n'aurait pas commencé de la graine, qui n'est pas dans *le successif*, qui est une parole de vie, et surtout parole d'amour, une fleur qui serait uniquement et seulement *sentiment*.

Tel homme envoie à telle femme un bouquet de roses ou d'œillets en signe de son amour, ce geste est symbolique et représentatif. Indira Devi vise à *la fleur en Dieu*, qui serait en soi sentiment. Donc fleur personnelle, portant le visage du créateur. Nous touchons ici à l'Art dans son absolu.

Les tournesols de Van Gogh ne donnent pas des baisers. Mais les fleurs malcomiennes parlent :

\*.\*.\*

La marguerite

Avec ses doigts

Faisait

Belle menotte

Des yeux

(*Sens magique*)

\*.\*.\*

La marguerite ici a du charme. La fleur humaine est là.

Curieuse chose ! Indira Devi, dans son acheminement dans l'Inde, trouve la route éternelle de la poésie, où je suis en plein.

*Partings in Mimosa* rejoint ma peinture.

Le sens d'éternité, chez Indira, touche à la *fleur personnelle*, expression directe. Mais arrivons à un monde où les fleurs ont des visages, où la marguerite minaude, où la rose demi-ouverte donne des baisers, où le jardin est fait d'autant d'êtres, projections des sentiments de l'ange.

Dans l'absolu, l'arbre se penche sur le ruisseau, sans qu'une brise l'agite. L'eau nage. La pierre parle. Tout mouvement dans les lieux s'abolit. Il n'y a ici qu'un geste de communion.

Le culte des lois est dans la vie. Le sacré est là. La Poésie est dans sa fin.

Je parlai à Indira Devi de l'Inde de Syn Bagh, le palais familial. De l'essence nobiliaire de l'Inde qui dépasse l'Europe de 2 000 ans. En même temps, je pensai que se présentaient deux suprêmes aristocrates, parce qu'ils étaient tous deux des poètes.

L'aristocrate, c'est l'ange. Parce qu'il est simple. *Partings in Mimosa* cherche le simple, le nu, le dépouillé. *I am looking only for truth* dit la Princesse Indira Devi à un groupe dans ses appartements de luxe du *Morne*. Pourquoi Indira Devi cherche-t-elle la vérité ?

---

## *Le CERNEEN*

**23 Septembre 1969**

### *Paris-Match et le reste*

La question *Paris-Match* m'a été suggérée par la princesse Indira Devi. M. Bernard Violet a repris le projet. Personnellement j'étais contre. Mais la princesse ayant accepté de renvoyer son départ pour la prise de vues, je me suis laissé convaincre.

Concurremment j'ai enregistré à la *M.B.C* avec M. Bernard Violet *quatre heures* de causerie pour l'*O.R.T.F. (France-Culture)*. La princesse Indira Devi est à Bonn. Elle ira à Paris et enfin aux Nations Unies, m'a-t-elle dit. Le secrétaire de son palais à Hyderabad m'a télégraphié qu'elle sera de retour dans l'Inde à la mi-octobre.

Le projet *Paris-Match* a sa contre-partie *Life* (États-Unis).

Mon télégramme à M. Georges Pompidou, président de la République française, ne vise à rien d'autre qu'à une aide financière pour préparer des expositions successives dans le monde et éditer *L'Homme et la Connaissance*.

Il est urgent que M. Bernard Violet se rende à Paris pour coordonner avec la princesse leurs efforts.

Je demande aux autorités, aux mécènes, aux organisations culturelles de faire en sorte que M. Violet parte pour Paris au début de cette semaine.

---

# Le MAURICIEN

6 Novembre 1969

## J. Ramanankamonjy, peintre

Je remercie infiniment le peintre malgache, Joseph Ramanankamonjy, pour les paroles sincères émises par lui à mon sujet.

Un autre m'a parfaitement compris, c'est Edmond Masson, que je remercie à nouveau.

M. Joseph Ramanankamonjy aurait avantage à se rendre au *Morne* et à demander à M. de Pol, le gérant, de lui faire voir quelques tableaux de moi, suspendus dans les chambres de ce magnifique hôtel.

Et encore de passer en pirogue de Mahébourg à l'Île-aux-Aigrettes, où il trouvera trois gouaches magiques signées de Chazal, appartenant à la *Mauritius Hotels*.

Vraiment, sans la *Mauritius Hotels*, qui saurait qu'existe un peintre mauricien, qui a exposé de Londres à Paris, de St. Jean-de-Luz à Grenoble et à San Francisco ?

La *Mauritius Hotels* - doit-on le dire ? - ne fait pas que de l'hôtellerie, mais de la propagande touristique en grand.

---

# Le MAURICIEN

8 Novembre 1969

## Loys Masson et les Mauriciens

Qui était Loys Masson ? Il est difficile de le dire. Mais il a contribué, avec Aragon et Eluard, à la résurrection de la France. Loys Masson marquera dans l'histoire des Lettres comme un chevalier du Verbe.

Son style ? Fluide, comme l'eau qui sort des gorges des montagnes. Et avec cela une gaieté, une joyeuseté qui fait remonter à Ronsard et à Villon.

Le verbe, sec, marche coude à coude avec le mot qu'il dépasse pour y revenir. La prose de Loys Masson est une danse. Et le tout fourmille d'une ironie poétique. Le poète semble, tout le temps, se moquer de lui-même. Et c'est cela qui est grand.

Loys Masson aimait-il l'île Maurice ? Je dis non. Il aimait sa patrie spirituelle, ces rues de Curepipe qui sentent la framboise et ces collines de Moka juchées sur St. Pierre, où dans *l'Étoile et la clé* il se moqua royalement de son pays.

Dès son enfance, Loys Masson se sentit un extradé. Sa patrie de chair était la France. La poésie de Loys Masson ne peut être classée. Une chose est sûre : il n'a pas chanté l'île Maurice, qu'il n'aimait que comme une fragrance.

Hart reste mauricien, « flirtant » avec l'Inde. Loys Masson, c'est la Seine, les boulevards et les marronniers des Champs-Élysées qu'il a si bien exaltés.

Hart mérite une statue dans un des faubourgs de Port-Louis - au Champ de Lort, par exemple, où il a habité. Mettre une statue de Loys Masson à Maurice, n'importe où, n'a pas de sens. Il n'y a jamais été en esprit. Et cela ne rappellera rien.

C'est au jardin des Pamplemousses uniquement que pourrait être une effigie de Loys Masson, à côté du bassin de gouramis et des arbres du voyageur - pas loin de Bernardin de Saint-Pierre.

Loys Masson dépasse l'île Maurice. L'île Maurice, chez lui, c'est la queue de la comète - le sillage.

Plus grand que J. P. Toulet par certains aspects, surplombant Hart de plusieurs coudées, Loys Masson peut être pour les Mauriciens un symbole. Rivé à la *Banque Commerciale*, si Loys Masson était resté, il se serait aboli, ou il serait devenu un grand Mauricien, ce qui est la même chose.

Loys Masson a fini par se retrouver. Il a aujourd'hui un nom de premier plan dans la littérature mondiale. Et on étudie Masson, comme on étudie Claudel et Flaubert.

Rester ou fuir - prendre l'obstacle de face ou le franchir ? Tout est là.

L'essentiel est de se retrouver. Hart à Souillac a voulu un compromis. Sa patrie était l'Inde.

L'île Maurice n'a jamais été qu'une marâtre pour ses vrais grands hommes.

Brown-Séguard, l'initiateur de l'*endocrinologie*, a dû fuir. Joseph Rivière a fui à Paris, via l'île de la Réunion, et il a créé l'*électrothérapie*.

D'autres fuiraient. Tous ces comités Maurice-France (ô Yves Ravat) ne serviraient à rien, si les Mauriciens devaient fuir pour nous atteindre l'ozone des Hauteurs.

L'île Maurice se fait à Paris - malgré elle. C'est, après Loys Masson, André Masson, un des plus grands penseurs parmi les romanciers français. André Masson reste.

Mais Hervé Masson a fui, Jean Fanchette a fui. Combien fuiraient s'ils le pouvaient !

L'île Maurice combat ses grands hommes comme des anticorps. Pour combien de temps ?

André Breton m'écrivait de Washington en 1947, que l'Europe, flétrie, avait fait son temps. Et que tout partirait du sud de la Planète.

L'île Maurice deviendra un phare pour l'humanité. Mais ce phare ne sera pas *dans* l'île mais *au-delà* de l'île.

La mémoire de Loys Masson n'est pas à Maurice mais ailleurs. Ainsi des *vraies îles Maurice* se constitueront partout et qui ne seraient pas l'île Maurice. Ces *vraies îles Maurice* seront les patries internationales des grands Mauriciens que l'île Maurice a rejetés. Et qui glorifieraient l'île Maurice, malgré elle, mais où l'île Maurice elle-même n'aura eu aucune part. Et cette forme de gloire sera lourde à supporter.

---

# Le MAURICIEN

26 Novembre 1969

## La Bible dépassée

On peut dire que toute la métaphysique hindoue est bâtie sur le *sexe* porté au *sacré*. Il n'en est rien de cela à l'Occident. Le sexe ici n'a aucun débouché.

L'art hindou repose essentiellement sur le sexe propulseur de la danse. Il ne s'agit pas ici d'érotisme, mais d'une totale jonction de l'art chorégraphique au cosmique. Cela a été démontré par le prodigieux Ram Gopal au *Plaza*.

De cette montée du sexe au sacré, il y a une indication – et rien d'autre - par l'Époux et l'Épouse dans l'apocalyptique. À part cela la Bible juive ne nous parle pas du sexe. L'histoire d'Adam et d'Ève est commune à tous les peuples de toute antiquité.

Au début de ce siècle vient Siegmund Freud, un Juif autrichien, qui cherchera à obtenir une thérapeutique des névroses et des psychoses par une psychanalyse des rêves, par une confession de l'inconscient. L'ennui avec Freud est que malgré sa thèse du *pansexualisme*, Freud ne pensait même pas à remonter à la poésie et à l'art. Et l'état de l'innocence ne l'intéressait pas. Comme toute œuvre qui tourne sur elle-même par manque d'universalisme, le freudisme est dans une impasse.

La *Poétique*, la Bible n'en souffle mot. Et l'Art sauf l'interdiction de Moïse est inexistant dans la Bible. *Or Sexe, Poétique et Art sont liés, justement par l'élan vital.*

Par absence de ce trine, nous pouvons dire que la Bible juive est dépassée.

La Bible ne liant pas sexe, poétique et art ne peut qu'être ouverte aux interprétations. On ne s'en est pas privé. Et aujourd'hui, il y a autant de Bibles que d'exégètes.

La Princesse Indira Devi m'écrit très ingénument de l'Inde que lisant une interview que je lui avais donnée chez le Dr. Hazareesingh en présence d'une élite intellectuelle hindoue, celle-ci unanimement conclut que je rejoignais les *Upanishads*.

*Comment se fait-il qu'un Occidental du XXe siècle regagne par-dessus les millénaires la pensée la plus secrète et la plus ésotérique de l'Inde ?* se demandent ces intellectuels hindous.

Tout cela est une rigolade. Encore une rigolade la remarque de la princesse Indira Devi dans son article de *Paris-Match*. À savoir que je fais *pont* entre l'Orient et l'Occident.

Si je faisais pont entre l'Orient et l'Occident, je ne ferais qu'un salmigondis. Je ne serais pas moi-même.

*Sens-Plastique* n'a rien à voir avec la pensée de tous les temps. Ni mon art. Et le sexe rétabli n'est que l'état de l'innocence. Et tout cela se tient.

La grande affaire c'est que la connaissance actuelle est caduque du fait que l'ère *terrienne* dépassée, nous entrons dans l'ère *cosmique*.

Toutes les notions et les valeurs anciennes disparaissent. Les mythes s'effondrent. Devant nous est la *synthèse* et l'*universalisme*.

Freud, c'est le passé. Même les œuvres d'un Léonard, d'un Michel-Ange, n'ont plus de sens. Et les Rimbaud et les Saint-John Perse ne seront là qu'en tant qu'œuvres de musée.

Il n'y aura qu'une science, la *science des signes* donnant tout, expliquant tout et à la portée de tous.

La Bible juive n'est que sur le portique des signes, tout juste le pas de porte. La Bible dépassée, l'ère *cosmique* commence. Par la science des signes, nous sommes en plein dans LE VERBE.

---

## *Le CERNEEN*

29 Novembre 1969

### **Le Révérend Père Dethise et le couple humain**

Mon cher Reynald Olivier,

Permettez-moi de commenter la suite d'articles du R. P. Dethise dans *le Cernéen*, concernant le couple humain.

Cet esprit ouvert qu'est le Père Dethise, foncièrement honnête, nous dit que le couple est à la fois *complémentaire* et qu'il est fait de deux êtres égaux.

Complémentaires, oui ! Égaux, non ! Il n'y a rien d'égal dans la vie. Pour preuve la nature ne crée jamais deux choses identiques. Mais le complémentarisme – totalement d'accord, mon cher Père ! – implique un rapport hiérarchique non de supérieur à inférieur, mais dans un *ordre de commandement*.

L'homme est maître, parce qu'il est *créateur*, alors que la femme *procrée* (un rôle déjà admirable). Et la création en esprit (ART) surplombe la création dans la chair, – bien que ces deux « enfantements » partent d'un même principe.

L'homme ainsi a le « leadership » spirituel (vous ne voudriez pas d'un prêtre femme !).

Et toute femme vraiment femme accepte ce « leadership », mieux, l'exige chez l'homme.

Ce rapport du couple, – non comme de maître à esclave, où la femme n'est pas le subordonné de l'homme, mais sa compagne – ce rapport de commencement, qui donne le contraste dans l'union, ce rapport de commandement assure la liberté du couple. Et ce décalage donne la joie. Je nomme la pente de volupté.

Justement c'est l'égalité des sexes qui cause aujourd'hui le *sexe maudit*. Le Révérend Père me permettra de trouver ma vérité par le rapport du couple humain et du cosmique. Où le soleil a le *commandement* sur la planète. Où la tête des galaxies a le *commandement* sur le corps des galaxies. Où Dieu a le *commandement* sur l'Univers. Il est question ici de *l'ordre de justice et de liberté*.

Aujourd'hui le désordre dans le couple humain donne la mesure du désordre dans l'humanité.

Je me suis déjà exprimé à la radio sur toute cette question. Je reprends le thème, puisque le Père Dethise m'en donne l'occasion et à qui j'adresse mon salut le plus fraternel.

Bien à vous.

---

# Le MAURICIEN

1<sup>er</sup> Décembre 1969

## L'esprit pur

Ton règne est arrivé ! Pur Esprit roi du monde

Colombe au bec d'airain ! Visible Saint-Esprit !

Alfred de Vigny

\*.\*.\*

Dans leur *Tertium Organum*, Gurdieff et Ouspensky mettent face à face la proposition de St-Paul dans son *Épître aux Ephésiens* (longueur, largeur, profondeur, hauteur) et les paroles de l'Apocalypse : « *Il n'y aura plus de temps* » Il s'agit ici de la mesure d'éternité.

\*.\*.\*

Quand parut la photographie, les artistes s'aperçurent, à leur grand étonnement, qu'ils n'avaient produit jusque-là que des *clichés*.

Mettant bout à bout des clichés photographiques et les faisant se mouvoir par une mécanique, l'homme obtint un défilé d'images sur l'écran. Il s'agit ici d'images de quatrième dimension, mais d'ordre fantomatique.

Avec des dessins animés à la Walt Disney, mus mécaniquement, le cinéma « continue ». L'homme ici croit avoir découvert un art de l'innocence, alors qu'il ne s'agit que d'un pur guignol. Nous sommes là en pleine illusion, telle l'image dans un miroir.

L'art moderne cherchera à réagir contre le cliché, qui est associé au temps mort.

Les peintres impressionnistes voudront capter un moment de lumière, mais ils n'obtiendront que des formes vaseuses et un brouillard de clarté.

Cézanne tentera de réagir par une construction par les couleurs. Mais ne pouvant s'évader de la perspective courante, Cézanne, par ses blocs de couleurs, ouvrira la voie au *cubisme*.

Picasso maintenant entre en jeu. Son but est double : saisir l'objet comme un tout sous toutes ses faces simultanément. Et créer une peinture en mouvement. À cette fin, il portera les profils en pleine face et ramènera le dos de face « *afin de faire tourner l'objet dans la lumière*. Par une mécanique de la face, Picasso ne cueillera en définitive que des images de chaos.

Enfin c'est Miro qui dira : « Ce n'est pas l'objet que je cherche à peindre, mais l'esprit de l'objet » : sont visés ici les archétypes (à noter que la littérature actuelle, avec Leclézio, Robbe-Grillet, veut se « saisir » du verbe des choses).

Mais le verbe se refuse à la main violatrice et ne se livre que par opération de la grâce.

\*.\*.\*

L'île Maurice fête le 75<sup>e</sup> anniversaire de l'Alliance française. Jacques de Lacretelle qui était allé à une exposition de mes peintures, à l'Hôtel de ville de Curepipe, en compagnie du consul de France, M. Radenac, m'écrivit ceci : « Vos couleurs ne sont pas des colorations, mais vos couleurs sont esprit. Vous vous servez de la couleur pour rêver, mais vous savez nous imposer vos rêves. »

Quand je peins, je me sers d'un méta-dessin, tout imprégné d'humour - *l'humour rose* s'entend.

Joue ici un hiératisme où le geste se prolonge au-delà de la forme. Peignant une fleur, je donnerai un visage à la fleur pour l'animer, pour la rendre vivante.

Ignorant le trompe-l'œil, écartant la perspective courante, je crée une *perspective par les couleurs*, qui me donne une perspective ouverte (d'ordre qualitatif). Aussi, l'image ici, au lieu de s'enfoncer dans le tableau, sort du tableau et vient vers le spectateur.

\*.\*.\*

Voici ce que m'écrivait Tim Driberg, préfacier de mon catalogue à la *Mercury Gallery*, Londres : « Outre vos couleurs qui révolutionnent l'art, il s'est produit le fait extraordinaire suivant : vos tableaux quittent le mur et emplissent la salle. Cette magie a stupéfié les spectateurs. »

L'image - au-delà du tableau - est ici dans la quatrième dimension. Et la forme est esprit. La fleur-qui-sourit, ayant quitté la toile, c'est la fleur-fée. C'est le corps de *l'esprit pur*.

Au-delà de l'acte de Sisyphe, de Prométhée, de Pygmalion et de Galathée, nous avons l'œuvre en esprit, le miracle en soi, l'immatérielle création. Le verbe humain ici rejoint le Verbe Divin. Nous avons là l'immortelle forme. Et l'art donne la clé de l'éternité.

---

# *L'EXPRESS*

5 Décembre 1969

## Lettre à Pierre Renaud

Mon cher Pierre Renaud,

Nul plus que moi ne saurait « peser » la valeur de vos articles. Récemment, vos conclusions sur la *fin de la littérature* m'ont comblé.

Les mots sont usés. Leur usure vient de l'abstraction de la pensée humaine. Mais, curieusement, vous croyez que l'ouverture est par l'œuvre de Pierre Teilhard de Chardin et son « nouvel humanisme ».

C'est justement Pierre Teilhard de Chardin que je veux jeter à bas ici.

Jean Paulhan se questionnait sur le moyen-de-se-dire et la chose-à-dire. Il cherchait l'origine des mots. Mallarmé tenait des fiches. On l'a vu rêver sur une fiche où était inscrit le seul mot *tel*. Le lettrisme, pour sa part, a cru pouvoir défoncer l'alphabet.

Alors qu'il ne s'agit que de trouver un *nouveau langage* ! Mes pires ennemis n'oseraient nier que j'ai trouvé ce *nouveau langage*, puisque ma poésie est au-delà des mots. Pierre Teilhard de Chardin est un philosophe qui n'a pas de verbe. Avec les mots, il cherche à escalader la Tour de Babel (*Bab-El* veut dire *porte des cieux*).

Toute l'œuvre de Teilhard est bâtie sur un non-sens : *l'évolution*. Or *évolution* et *involution* sont deux aspects d'une confusion dans la nature qui cherche son équilibre.

Teilhard croit que *l'homme* a trait uniquement à l'être humain. Or, *l'homme*, principe de forme, est le *principe magique en soi*. Si le Principe-Homme n'existait pas, n'existerait pas la fleur et n'existerait pas Dieu. Rien ne serait.

Les anciens l'avaient pressenti qui émirent l'axiome que « *l'homme est la mesure de toutes choses* ». Mais ils ne purent cependant démontrer la proposition.

Pareillement, le Sphinx à toutes les interrogations qui lui étaient posées concernant les énigmes, répondait : *L'HOMME*, comme unique solution – mais sans pouvoir, cette fois encore, en donner la démonstration.

C'est de là que je pars. Ma poésie enjambe – de l'homme à la fleur, de la fleur à l'homme – et donne la parenté de la fleur et de l'homme. La fleur est *comme* l'homme. Elle a les mêmes sentiments que l'homme. Au bout est la *fleur humaine* que je peins, la fleur-qui-sourit, comme sourit l'enfant, comme sourit la femme.

De ce départ poétique, nous arrivons à une *science des signes*, où la face humaine qui résume l'homme est *l'arche* de toutes les formes. Ce n'est pas plus malin que cela. Mais cela l'enfant le connaît, l'enfant le vit.

Par la *science des signes* qui est la *science magique* (et l'unique science) au fonctionnel dans l'homme

répond le fraternel dans la vie. Une *seule loi* gouverne tout – du mouvement des astres à la marée des blés, de la pulsation du cœur de l'homme à la palpitation des soleils.

Démontrer cela, c'est prouver que l'homme a la *science innée*, puisqu'il est la clé de tout. Cette *science infuse*, l'homme l'a perdue, parce qu'il s'est déshumanisé.

La mesure-homme couvrant tout, la « pluralité des mondes habités » n'est plus à être démontrée. Puisqu'à la constitution dans l'homme répond la *constitution de l'univers*.

Tous les « systèmes » cosmogoniques ont été édifiés parce que l'homme a ignoré l'essentielle vérité, à savoir que l'homme et l'Univers sont apparentés. Et que Dieu ne pouvant être *hétérogène* à sa création, le *principe-homme* est en Lui à son départ.

Le drame de Teilhard de Chardin, c'est qu'il est *intelligent* (l'intelligence est l'esprit de division). Alors que l'enfant est *perceptif* et son regard rassemble.

Mon cher Pierre Renaud, Teilhard de Chardin a voulu construire un « système » humain qu'il a plaqué sur l'univers. Ce contre-plaqué ne tient pas. Les panthéistes, tel Spinoza, ont procédé de même.

Avec la fleur-qui-sourit, le « plaquage » tombe. Car là est la « fée », et la « fée » est toute la vérité.

Amicalement

\* \* \*

Cher Malcolm,

Grande joie, l'autre matin, de trouver, dans mon courrier, vos feuilles où une écriture impatiente semblent donner des coups de fouet aux mots et aux idées.

La prose de Teilhard de Chardin ne possède pas le pouvoir d'incantation verbale de votre nouveau langage, je vous l'accorde volontiers.

Votre œuvre m'est plus familière que celle de Teilhard – pour les raisons que vous savez – et pourtant, il me semble bien que, par des voies diverses (encore que l'intuition ne soit guère absente de l'œuvre de Teilhard), vous vous rencontrez sur bien des points. Vous avez sur l'auteur du *Phénomène Humain* l'avantage de parler ce qu'on pourrait appeler un langage total. Je crois, cependant, qu'à part l'évolution, il y a, chez Chardin, autre chose. Cette spiritualisation de l'univers, par exemple, si souhaitable pour l'homme moderne, pour l'homme déshumanisé.

Je rappelle que mon propos était : « À quoi sert la littérature ? » et que, devant d'habiles jeux intellectuels, je ne pouvais que conclure en l'importance d'un homme qui vient redonner à L'HOMME sa vraie dimension, sa vraie dignité et le vrai sens de sa destinée.

Amicalement,

Pierre Renaud

---

# ADVANCE

23 Décembre 1969

## Ramgoolam et l'Inde (I)

Près de New Delhi, il y a un lieu sacré : *Red Fort*, construit en briques rouges. Nous sommes ici sur les fondations de l'ancienne civilisation de l'Inde, datant d'il y a 5 000 ans.

Sont là toutes les grandes personnalités de l'Inde. Sir Seewoosagur Ramgoolam parle. Ce discours n'a pas été reproduit dans les journaux. Pourquoi ? La visite de notre Premier ministre touche en ce lieu à son apogée.

Ramgoolam ici ouvre son cœur. Il parle de l'âme hindoue. Il s'intègre au passé. Il remonte à la source.

Qu'est l'Inde ? Enchaînons. Une superbe Allemande, professeur à l'Université de Hambourg, en vacances à Maurice et rencontrée au Morne, m'a dit ceci : « *L'Inde n'a jamais pu être colonisée. Les Moghols viennent et partent. L'Inde reste identique à elle-même.* »

D'où vient cette incroyable personnalité de l'Inde ? Et l'Allemande de continuer : « *Les Européens pensent en ordre de progression. L'Hindou a une pensée immédiate, donc cosmique.* »

De là la pérennité de l'âme hindoue.

Celui qui va dans l'Inde plonge dans l'intemporel. Le temps quantitatif semble avoir disparu, faisant place au temps qualitatif. Sont ainsi ceux qui vivent à même la terre, qui participent au Cosmos ; et qui ne vivent pas la pousse, mais la plante.

Pour les Européens, l'Hindou paraîtra avoir une pensée flottante, alors qu'il s'agit d'une pensée qui surplombe.

Pour l'Hindou, la religion c'est la vie.

L'Allemande me disait encore : « *Les femmes dans l'Inde sont douées du sixième sens* ». Je déduis : elles peuvent être de nature soumise, puisqu'elles sont antécédentes à la pensée de leur mari, donc *dans* leur volonté.

En conséquence de tout ce que je viens de dire, Sir Seewoosagur Ramgoolam dont les parents sont venus à Maurice il y a bien des lustres, notre Premier ministre n'a ainsi *jamais* quitté l'Inde.

Et à *Red Fort*, il parle comme parleraient les plus grands intellectuels hindous, exactement sur le même pied qu'eux.

L'Inde peut être tolérante. Cela lui est facile, puisque son esprit étant cosmique, est universel. C'est pour cette raison que Sir Seewoosagur Ramgoolam est aussi bien à l'aise à Washington, Paris et Londres, qu'à New Delhi. Sir Seewoosagur est un humaniste. Comme Tagore, il a le culte de l'homme, avant d'avoir le culte de l'Inde. Le nouvel homme, l'homme de demain sera patriote de la planète.

J'ai dit il y a longtemps, que Ramgoolam est bon pour être Premier ministre de l'Inde, ou d'autres lieux. L'unique raison, outre son intelligence, en est son pouvoir de *comprendre l'homme* et qui résume la suprême diplomatie, celle qui réunit la compréhension du cœur et de l'esprit comme un tout.

Ramgoolam n'a pas changé. Serrant la main du Président Nixon, il serrera la main du premier venu à Maurice, avec la même simplicité.

Le grand miracle d'aujourd'hui à Maurice est ceci : comment le Premier ministre d'une toute petite île qui n'a aucune importance dans le monde, a pu à ce point donner tant d'importance à ce petit point dans l'océan Indien ? Le miracle tient à un seul homme. Un homme qui a la foi, qui a le patriotisme à en revendre. Un homme dont la qualité maîtresse est la générosité. Le tout fait que parlant à Harold Wilson, au Général de Gaulle, à Lyndon Johnson, IL PARLE D'ÉGAL À ÉGAL.

Ces messieurs alors ne voient pas la « petite île », mais l'homme, l'homme qui *incarne* l'île, qui *est* l'île.

Ramgoolam est dès lors INTÉGRANT à ce pays. Il est devenu l'île Maurice par son cœur. Il l'irradie par son esprit.

Demain nous reprendrons le thème de la patrie et du patriote.

---

## ADVANCE

24 Décembre 1969

### Ramgoolam et l'Inde (II)

Les drapeaux battaient au haut des mâts. Les limousines passaient. La foule applaudissait. Le ciel pur de l'Inde était là.

Mettez-vous dans la peau de cet homme, qui nous représente tous.

Faites le trajet de la vie de l'adolescent au sud-est de l'île jusqu'à l'Olympe. Que devait penser Ramgoolam en son for intérieur ? Certes il devait penser au destin. Mais aussi à l'effort, qui ne vaut rien sans la foi.

Et aussi d'autres pensées devaient jouer en lui : cette baie du Vieux Grand-Port, ses études à Londres, son mariage, ses enfants, ses amis et cette lutte pour l'idéalisme.

Deux grandes dates pour cet homme : 1°) ce jour à Londres où il apprit que la Couronne britannique était décidée de nous accorder l'indépendance à brève échéance et 2°) ce summum de la joie qu'est l'apothéose de New Delhi.

Ce qui différencie les hommes supérieurs des hommes ordinaires, c'est que chez les premiers la soif des hautes joies, ce besoin d'absolu est tout.

La grandeur n'est pas quantitative, mais qualitative. L'homme est grand par lui-même – qu'importe le petit pays qu'il sert. L'Inde est imbue de vraie grandeur, parce que chez elle la notion qualitative, qui est purement spirituelle, prime.

Et nul n'est grand par le cœur et l'esprit séparés, mais par l'union des deux. Mon ami Sima Virah Sawmy l'a bien compris. Et nous avons la même opinion sur Ramgoolam.

Si à New Delhi Ramgoolam a pleuré sa joie face à l'Inde Éternelle, ses larmes de joie sont encore pour l'île Maurice. Aux deux bouts de l'océan Indien, son cœur est écartelé, par deux amours inséparables.

Après *Red Fort*, l'autre pinacle, plus bas, a été la réception par Ramgoolam comme *Doctor-at-Law*, *Honoris Causa*, de l'Université de New Delhi. Là mon ami Sir Seewoosagur Ramgoolam a parlé de l'Inde comme de la lumière du monde.

Il me permettra – lui, si érudit – de compléter et illustrer sa pensée.

Pour ma part, je ne crois pas à une civilisation occidentale sortie de rien.

Ce qu'on a appelé la civilisation romaine part de la Grèce. La Grèce elle-même a été appelée une Inde Excessive, « excessive » comme tout ce qui imite.

Pythagore, l'emblème même de l'hellénisme, n'est autre que Pytha Guru. La culture grecque danse comme les fresques de l'Inde. Le rythme hindou et le rythme grec est le même.

Le grand Auguste Rodin, patriarche aux formes lâchées et retenues de la sculpture hindoue. Le leitmotiv de la musique hindoue devient le cœur de celui de la musique européenne valable.

Aussi si la Grèce n'avait pas existé, la civilisation européenne n'existerait pas. Et sans l'Inde, point d'Hellade.

Le suprême argument est Jésus, l'Oriental des orientaux. Gandhi comprenait Jésus. Quel est le sage de l'Inde qui ne le comprend pas ?

Donc en saluant l'Inde à la Nouvelle Delhi, Ramgoolam fait un geste vers l'Occident. Il part vers la source pour affirmer la rivière.

Car la culture est une et indivisible. Mais tout part de l'Orient.

Ces deux gestes, *Red Fort* et *l'Université*, amènent un troisième. Une maison de la culture hindoue sera établie à Maurice. Rien ne fera plus pour unir nos communautés.

Par cette « rencontre des cultures », notre patrie aura une *Entité*, mieux une *Identité*.

Aussi nul n'aura plus fait que Sir Seewoosagur Ramgoolam pour donner à l'île Maurice son *Identité*.

Cela sera sans doute sa plus grande gloire : donner à son pays son indépendance et le hisser ensuite à un état d'esprit par qui la *personnalité* surgit.

Sir Seewoosagur est fils du sol, sa foi et sa personnalité l'ont fait ce qu'il est. Superbe exemple d'une forte volonté au service d'un grand cœur et servi par une intelligence hors-série.

Mais on ne fait pas un grand homme avec cela. Il faut encore autre chose : une osmose entre l'homme et le pays, entre l'individu et le peuple.

L'île Maurice était autrefois (du temps de la Lémurie) rattachée à l'Inde. Aussi les premiers Hindous qui vinrent à Maurice, se sentirent comme au sud de l'Inde. Aussi Ramgoolam a-t-il profité de cela. Il n'a pas été transplanté, ni lui ni les siens.

Et l'*Osmose* s'est faite : géographiquement et spirituellement.

Madame Gandhi en venant à Maurice, sur bien des points, se verra non-déplacée dans le temps et le lieu.

Deux êtres qui ont atteint au sommet : Indira et Seewoosagur. Dans la photo, j'ai vu une parenté entre eux : l'Hindou de l'Inde et l'Hindou de Maurice, la même chose mutée et cependant la même, comme si le temps ne coulait pas, ici le même sens de l'intemporel et de la sérénité.

Demain je parlerai d'Indira Gandhi et de Seewoosagur Ramgoolam et je donnerai un rapprochement.

---

## ADVANCE

9 Janvier 1970

### À qui appartiennent nos montagnes et nos lagunes ?

Je pose la question : « Si une montagne se trouve au sein d'une propriété privée, à qui appartient la montagne, au propriétaire ou au Gouvernement ? »

Cette question est importante du fait de la culture de la canne à sucre. À quelle hauteur sur le mont, la culture peut-elle monter ?

Nous devons être éclairés. J'ai recommandé que la *Mauritius Hotels* installe un *Night-Club* ou un Casino au haut du *Morne Brabant* et un restaurant sur le *Pouce*. Vers le haut du *Pouce*, on monterait par une route en corniche. Et au haut du *Morne Brabant* par un téléphérique.

Mais si plusieurs propriétés jouxtent une montagne et l'encerclent totalement, la montagne pourrait-elle être « scindée » entre propriétaires ? Ou le tout revient-il au Gouvernement ?

Le *Pouce* et le *Pieter Both* servent de butoir aux champs de cannes à sucre de la propriété Mon Désert. Et, de l'autre côté, il y a le dévalement sur Port-Louis.

Si la *Mauritius Hotels* demain crée un hôtel aérien sur le *Pouce*, à qui devra-t-elle s'adresser ?

Maintenant venons-en aux lagunes.

On peut créer des îles artificielles n'importe où avec des épaves. Il suffit de faire échouer une coque de bateau. Le tout s'ensablera. Et l'île surgira.

Mais si quelqu'un crée une île artificielle devant le campement d'autrui, celui-ci rouspétera. À quel titre ? Le propriétaire d'un campement n'est propriétaire de la plage qu'au-delà de l'extrême bout du battant de la lame vers l'intérieur des terres. Beaucoup de gens croient que *toute* la plage leur appartient.

Parlant d'îles artificielles, donc la question se pose : « À qui sont les lagunes ? »

À Pointe d'Esny, partout de laides estacades. Les propriétaires de campements ainsi empêchent les érosions par les courants. Mais du même coup ils empiètent sur la mer, ils s'approprient les lagunes. Ces estacades, on a à les enjamber. Mais ce « bout » de terrain, pris sur la mer, à qui est-il ?

Personne n'a pensé faire un barrage collectif.

Mais il y a un cas où pour le moins tout est clair.

Au *Morne Brabant*, il y a une pointe appelée *Pointe Marron*, qui a vue sur la montagne du *Morne* et sur toute la chaîne de montagnes de la Rivière Noire. (C'est là où j'ai rêvé avoir un atelier de peinture).

La presque-île du *Morne* – cette partie vers le Nord – est la totale propriété de la *Mauritius Hotels*. Si on faisait du *reclaimed* ici, on ne ferait tort à personne. Le *Morne Brabant Hotel* peut ainsi s'agrandir sur la mer et ça ne dessert personne. Et ça sert le tourisme.

La même chose pourrait être dite, si l'*Hôtel Isle de France* créait des pilotis et gagnait sur la mer.

Les barachois, c'est le passé. Mais il a fallu ici un permis.

Tout le monde peut marcher sur la voie publique. On peut pêcher dans nos lagunes sans demander permission. On pourra bientôt aller au haut des montagnes en hélicoptère.

Mais peut-on *habiter* nos lagunes ? Peut-on *habiter* les montagnes ?

C'est très important, puisque, à mon sens, le tourisme s'étendra aux petites îles naturelles : *l'île aux Aigrettes*, *l'île Plate*, etc.

L'été – et même pendant toute l'année - on ira au haut du *Pouce*, sur le *Morne Brabant* humer l'air et admirer le paysage. On aura des habitations à claire-voie, en verre renforcé, à toucher nos récifs. On ira ainsi voir

jouer la lumière sous-marine et les poissons. Le *Morne Hotel* est appelé à créer des *dancings* sur l'eau et mille autres merveilles.

En vue de tout cela, il nous faut *cataloguer* nos lagunes et *étiqueter* nos montagnes. Car tout cela ne concerne-t-il pas notre *potentiel touristique* ?

---

## ADVANCE

### Le vrai Gaëtan Duval

La première fois que je le vis de près fut à un dîner chez les Armstrong, à la *Maison de Poupée*, à Phœnix.

Gaëtan Duval était à ma droite, à ma gauche était Marie-France Armstrong, puis venaient James Armstrong et un Mauricien qui avait épousé une Parisienne, qui faisait pendant de sourire avec Marie-France Armstrong.

Le trait capital que j'observais chez Gaëtan Duval est l'extraordinaire aisance de ses manières et de tout son être.

Sa gaieté ne cessait pas – ni n'était-elle forcée. La conversation ? Elle voltigeait. Et Gaëtan Duval prenait la balle au bond. Mieux même, c'était un jeu de billard et c'était charmant.

Gaëtan Duval peut être profond, sans ennuyer. C'est le convive parfait.

Je remarquais qu'en sa présence, les femmes prenaient une autre vie. Gaëtan Duval les faisait sortir d'elles-mêmes, comme une brise « appelle » la fleur.

Mais ce qui m'avait frappé par-dessus tout à ce dîner, c'est la générosité de l'homme.

Les jours s'écoulèrent. Puis un soir de courses, je me laissais entraîner à un dîner au *Café de Chine*, Gaëtan Duval était l'hôte.

Là les choses prirent une autre tournure. L'atmosphère feutrée de la *Maison de Poupée*, l'encorbellement des haies de bambous sous les étoiles avait cédé la place au décor fermé d'un restaurant.

La conversation fut douce-amère, diluée par le vin blanc du Rhin. De très jolies femmes encore. Mais les hommes faisaient frein.

On parla politique. Et voici à peu près ce que je disais à Gaëtan Duval. Il se rappellera : « La politique est pour vous un supplice, un cilice. Vous y êtes entraîné comme par un vaste torrent, qui est votre destin. Vous haïssez d'être porté par le courant. Mais vous ne pouvez faire autrement. Vous êtes le plus malheureux des hommes. »

Je pense – et, sur ce point, je suis sûr – que si Gaëtan Duval pouvait quitter la politique, demain ou aujourd'hui, il le ferait. Mais comme ces unions qui vous lient et vous distendent, plus Gaëtan Duval aura la volonté de partir, plus il devra rester.

Chaque jour l'enferme dans son abîme d'amour pour le peuple. Cela me ramène à la mémoire tels propos qu'il me tint naguère au *Chaland* : « Les autres parlent au peuple. Moi je lui décris mon amour. Je lui dis mon cœur. Et le peuple m'aime puisque je lui parle le langage de l'amour. »

Tout le secret de cet homme est là : son pouvoir sur les masses. *Nou oulé Gaëtan !* traduit cette furie d'affection que le peuple de Maurice lui destine.

Le peuple est femme. Il aime qu'on lui parle avec tendresse, qu'on s'occupe de lui, qu'on ait des attentions.

Un grand danger cependant menace Gaëtan Duval : *l'excès de générosité*. Cette tendance de se donner sans limites fait qu'il est harcelé.

La politique réclame souvent un *cœur dur*. Il faut par moments être *implacable*.

Une chose pour moi maintenant est claire. Si, au début, Gaëtan Duval « tenait » la communauté créole, aujourd'hui, c'est encore plus : son rayonnement déborde. Et cessent toutes frontières.

Je me méfiais d'une chose au sujet de Gaëtan Duval : son jugement, chose qui est très difficile à maintenir avec une forte imagination. Je suis maintenant rassuré. Pourquoi ? À cause de sa modération qui se fait de plus en plus jour.

On ne juge un politique que quand il devient homme d'État, et d'autant plus que montent ses responsabilités.

Pour tout dire, Gaëtan Duval est un poète – un poète de la vie.

Le président Kennedy disait que ce qui manque aux politiciens c'est d'être poètes.

De Poste Lafayette à la Municipalité, du Cabinet aux estrades, des cocktail-parties aux dîners, Gaëtan Duval reste partout *semblable à lui-même*. Ça, c'est un signe de personnalité. Sans ça on n'est rien.

---

# ADVANCE

14 Janvier 1970

## Pour un film sur *Namasté*

J'ai donné mon opinion sur *Namasté*. Je n'y reviendrai pas.

Il y a autre chose. Il y a la réalisation de cet ouvrage par la cinématographie.

Établissons bien les faits.

*L'Office du Tourisme* crée des dépliants. C'est la manière courante dans tous les pays. Donc ici rien à ajouter, sauf que ces dépliants doivent être plus poétiquement conçus.

Il y a aussi les films documentaires. Autre méthode tant soit peu uniforme, où manque la surprise, l'originalité, le coup d'œil. Dans ce cas, c'est souvent des films faits au laisser-aller, à la bonne franquette *qui portent*. Certains coins du pays sont mieux vus par des amateurs que par des professionnels. Ainsi on ne filme jamais les hauts de *Crève-Cœur*, l'intérieur des maisons du peuple, les ateliers d'artisans, un vrai mariage créole, les arrière-cours à la campagne. C'est toujours les mêmes films d'événements qui se passent dans les rues, lors de certaines fêtes et les *bathing beauties*, courses de chevaux et pêches dans les lagunes, qu'on voit ailleurs.

Voici justement, en raison de son contexte « peuple », avec *Namasté*, il faudra, vaille que vaille, aller au peuple, à la rencontre du folklore. Et c'est ça qui serait nouveau : des tranches de vie de notre pays fondamentales vues à l'étranger, cette âme mauricienne totalement inconnue et révélée au monde.

Et qui plus est, à un roman enté dans la terre créole s'associerait un film de propagande – donnant un *tout*, une *somme*, à la fois enrichissante dans l'ordre de l'art et attirant les touristes, donc à effet artistique et pratique.

Dans ce cas, nos institutions ne peuvent, en aucun cas, se désintéresser d'un film sur *Namasté*. Et l'argent devrait alors venir facilement – *Office du Tourisme*, maisons de commerce, instituts de toutes sortes. *Namasté* deviendrait ainsi un projet national. Mais ça demande des promoteurs. Je vois, en première ligne, MM. J. Clément Dalais, M.B.E., et B. B. Panray, mécènes et esthètes, la *Mauritius Hotels*, M. Georges Coombes, les propriétés sucrières – oui, les propriétés sucrières. Le Gouvernement manque de fonds spéciaux pour ces ordres de choses.

Maintenant parlons des artistes. Marcel Cabon croit avoir trouvé l'interprète de Ram. Mais les autres ? Il faut dire que c'est dans les petits villages de la côte qu'on trouverait de merveilleux acteurs. Mais je crois que *Namasté* doit être *élargi*, afin d'embrasser toute la vie du pays et toutes ses activités bourdonnant autour du fait central : une animation humaine sortant de l'esprit d'un poète.

Si les choses sont bien faites et que nous ayons un cinéaste – l'apport de M. Ponti serait capital – la mise en scène pourrait être faite merveilleusement par M. Guy Lagesse, un as en la matière.

Mais tout cela demande une collaboration qui fasse jaillir l'esprit du pays, agissant en sorte que le film lui-même ne serait pas une FABRICATION, mais une œuvre d'inspiration.

Comme tel, ce film ferait un grand effet à l'étranger, au sein d'un monde perdu au sein de la mécanique et qui recherche un retour à l'état de l'innocence.

Je dis « collaboration ». Ce serait une manière d'exercer l'*entité* nationale jusqu'ici inexistante, sans parler de l'*identité* qui est dans le flou devenir.

---

# ADVANCE

15 Janvier 1970

## Toulet parmi nous I

*Jardin qu'un dieu sans doute a posé sur les eaux,*

*Maurice, où la mer chante et dorment les oiseaux.*

\*.\*.\*

Jean Urutty a cet avantage sur les autres écrivains de ce pays que ses livres écrits dans un style simple et direct se lisent d'un trait.

*Le Mauricien Toulet* devrait être dans toutes les bibliothèques et servir de livre de classe. Car ici l'atmosphère du pays est donnée à fond.

Le poète Toulet n'est pas considéré en France parmi les grands. Il n'arrive même pas à la hauteur de Verlaine.

Toulet est un poète de la forme. Par ses poésies, il n'a cherché à nous porter aucune vérité transcendante.

L'homme était un dilettante. Assez nonchalant. Et, comme Baudelaire, désespérant d'un certain idéal, il s'est plongé dans une débauche qui n'eut rien de crapuleux.

On peut dire que Toulet n'a jamais aimé. C'était un sensuel assez éclectique. De ce sensuel sont venus ces vers des *Contrerimes*, concernant la *Vénus Noire* mauricienne :

\*.\*.\*

Elle est noire, c'est vrai. Corail et jamroses

*Ne rient dans sa figure, ou l'or non plus des blés.*

*Mais, les charbons sont noirs comme elle. Allume-les :*

*On dirait un buisson de roses.*

\*.\*.\*

Baudelaire a précédé Toulet à l'île Maurice. Nul doute que Toulet n'ait été influencé par l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Mais quand nous lisons les *Vers Inédits* de Toulet commençant par :

*Au pays du sucre et des mangues* on s'aperçoit alors à quel point cette évocation de l'île Maurice est au-dessous des vers balancés et ondulants de *La dame créole*.

Toulet mérite de passer à la postérité uniquement par les *Contrerimes* qui par une musique de retour-de-sons s'apparente à Maurice Ravel :

\*.\*.\*

*Molle rive dont le dessin*

*Est un bras qui se plie,*

*Colline de brume embellie*

\*.\*.\*

Et ces vers harmonieux :

*Dans Arles, où sont les Aliscams,*

*Quand l'ombre est rouge, sous les roses,*

*Et clair le temps.*

\*.\*.\*

Il s'agit de teintes heurtées d'un impressionnisme d'un nouveau genre.

Toulet à Pau est un cancre comme tous ceux appelés à de grandes choses. Son père, domicilié à l'île Maurice, ne peut rien faire de lui.

Enfin Paul-Jean Toulet rapplique à l'île Maurice. Il a dix-neuf ans.

Jean Urutty a fait un livre probe. Pas de poncifs. Malgré tout, c'est une thèse, parmi laquelle il brode la vie du tourmenté de Pau.

Jean Urutty veut prouver que l'île Maurice a FAIT Paul-Jean Toulet. Il a pleinement réussi. Les trois années de séjour de Paul-Jean Toulet à Maurice l'ont marqué. L'homme qui repart du pays du sucre et des jamroses est un tout autre homme. La lyre maintenant va vibrer. Il y aura du soleil dans ses tableaux que teintera cependant la mélancolie de la lumière d'Europe jouant au sein des feux tropicaux. L'esprit reste très français, mais la sensibilité est de chez nous.

Quelle a été la mentalité exacte de Toulet ? Aucune femme ne le retient. Il se marie finalement, forcé par ses parents. La femme pour lui c'est le propulseur de ses vers scandés, du chassé-croisé de sa sensibilité qui ne trouve aucune issue.

Toulet a cherché l'issue dans l'opium. Mais à la différence de Baudelaire, il n'a pas décrit ses paradis artificiels. Il a transposé.

Comme Musset, Toulet traîne son ennui. Mais ce désabusé a un élan intérieur. Sans quoi il ne serait pas poète. On peut dire de Paul-Jean Toulet qu'il a cherché comme Valéry l'inspiration à l'état pur. Mais l'île

Maurice s'étant substituée à la femme, Toulet en a fait cette épouse qui ne demande rien et qui donne tout. Il y a eu donc ici épousailles entre Toulet et l'île Maurice. Et cela transpire de l'ouvrage d'Urutty.

Demain je ferai voir comment l'île Maurice a une dette incommensurable envers Paul-Jean Toulet.

---

## ADVANCE

16 Janvier 1970

### Toulet parmi nous (II)

Le père, Gaston Toulet, vient à Maurice faire fortune. Nous sommes en 1861. Bien vite il s'aperçoit qu'on s'enrichit rapidement avec la canne à sucre. Mariage avec une demoiselle Lousteau-Lalanne. Et c'est l'usine de Surinam au bout.

On croit rêver quand on pense que Hart et Toulet se jouxtent par le Jardin Telfair. Au coude de la route qui monte vers le Sud après Souillac, un sentier qui était sans doute naguère une route. C'est l'entrée de la propriété Toulet. Mais la cour de l'usine de Surinam donnait sur la plage de Riambel.

Où met-on la statue de Toulet ? Au bord du lac de l'Hôtel de Ville de Curepipe, associée à un banc. Et le reste à l'avenant.

Le Jardin Botanique de Curepipe aurait été plus approprié. Et encore le Jardin des Pamplemousses. Mais le site idéal est le Jardin Telfair qui n'est pas éloigné du Musée Hart. Là sur un socle de basalte, face à la mer et regardant vers Surinam, le poète dominerait la mer et par-dessus les frangipaniers et les hibiscus, regarderait vers Baie du Cap, Chamarel et le *Morne*, le but des excursions de Paul-Jean Toulet quand il était à Maurice.

\*.\*.\*

*Ô mer, toi que je sens frémir*

*À travers la nuit creuse*

*Comme le sein d'une amoureuse*

*Qui ne veut pas dormir ;*

*Le vent lourd frappe la falaise.*

\*.\*.\*

Mais voici les paysages mauriciens qui se déroulent et se bousculent.

L'île Maurice fait à Toulet un effet de correspondances « *un parfum très sensuel, qu'on pense goûter avec le palais, comme une chair vivante, ou des fruits mûrs* ». Pour Toulet l'odeur de l'île Maurice était dans une mangue.

Et voici le tableau typique du sud de l'île : « *Des vallées étroites et creuses, comme le dos d'une femme qui a le frisson – où l'on voit quelque rivière ivre courir en se cognant contre les pierres. Mais plus haut ce sont des palmes balancées, des arbres aux fleurs sanglantes et plus haut encore dans l'azur rond, un svelte oiseau blanc qui pointe* ».

La mer et les cannes à sucre, c'est le tableau parfait, où à travers les cheveux emmêlés des feuilles de cannes à sucre, plus loin « *une échappée silencieuse, toute baignée d'un violet merveilleux d'améthyste fondue* ».

Toulet a fumé l'opium toute sa vie. Mais à Maurice, outre l'alcool, il y eut le gandia : « *un peu de lourdeur au corps et de tendresse dans l'esprit* ».

Les scènes de rue se multiplient à Curepipe sous la plume de Toulet – avec l'Hôtel Salaffa, comme fond de décor.

Séga à Surinam sous les tamariniers et au son des tambours : « *Ils dansent à deux, dont une femme, ou un homme imitant la femme, avec un trémoussement des jambes et du torse, tournant sur eux-mêmes, ou selon un cercle, et les pieds suivant assez librement la mesure à deux temps. Parfois l'homme se cambre ou bien se tord, le buste en avant, pour laisser saillir la croupe qui s'agite circulairement.* » Et Toulet d'ajouter : « *Le séga est une espèce d'image de l'amour* ».

Toulet décrit des Indiennes : « *Elles étaient vêtues de couleurs mates et chaudes, deux ou trois violets magnifiques, du rouge. Elles passent à côté de nous un peu comme des fleurs qui marchent...* »

Mais je dois m'arrêter. Tout maintenant va reprendre.

Le Toulet que nous présente Jean Urutty n'est qu'un des deux Toulet.

Ce n'est que maintenant qu'on s'aperçoit que Victor Hugo a été un peintre magistral, annonçant les impressionnistes ! Avant d'être un écrivain, Balzac, avec *Séraphitus-Séraphita*, était avant tout un occultiste.

Mais voici où Jean-Paul Toulet se transcende.

À la parution du livre de Louis Pauwels et Birger, *Le matin des magiciens*, le monde prend connaissance avec stupéfaction d'un Toulet secret.

Toutes les preuves sont là. Toulet a été l'initiateur (un des principaux) qui a conduit à la *Société secrète*, qui mal interprétée, a donné le nazisme. Dans la pensée de Toulet, il s'agirait de ces géants qui peuplaient naguère la Terre, dans les temps protohistoriques, et dont il s'agirait de faire revivre les secrets.

C'est ici que le sous-jacent de l'œuvre de Urutty peut être repris sur la base de l'INFLUENCE OCCULTE de l'île Maurice sur Toulet.

Le second Toulet – le Toulet secret – lui, a une portée mondiale. Reprendre Toulet d'à partir de là, c'est peut-être mettre l'île Maurice sur la carte occulte du monde.

Ce temps éternel et immuable, Toulet semble le donner dans ces stances.

\*.\*.\*

Ne crains pas que le Temps cache les cieus brisés ;

Ni qu'en ses mains varient les fleurs et les Empires.

*Rien ne change. Le même lys tu le respires*

*Qu'autrefois Cléopâtre, – et le même baiser.*

# ADVANCE

28 Janvier 1970

## La théorie de la convergence et l'île Maurice

On veut, en ce moment, réconcilier *Capitalisme et Communisme*, non par une dialectique ou une philosophie, mais *mécaniquement*.

La thèse est la suivante : l'industrialisation à outrance RAPPROCHE les nations, en raison des mêmes problèmes que présente la technique.

Ainsi les Russes ont assimilé depuis quelque temps les principes économiques de l'Occident. Les Russes tendent vers une moindre centralisation. Par contre les États-Unis imposent de plus en plus le contrôle sur l'industrie.

Il y a aussi un rapprochement de l'industrie privée et de l'État, où les industriels cherchent à « épauler » l'État. Ainsi Ford se substitue à l'État. L'air est pollué ? Bon, Ford mettra du sien en créant des automobiles nouvelles qui permettraient à l'air d'être moins pollué.

On tend à croire aujourd'hui que l'économie influe beaucoup plus sur la politique que la politique sur l'économie. Je pense qu'on a raison.

*Donc rapprochons le capitalisme et le communisme par l'économie et toute la carte politique du monde sera changée*, disent les théoriciens de la convergence.

J'ai parlé de la mécanique des « systèmes ». Les théoriciens de la convergence veulent associer deux « systèmes », pour arriver à un troisième « système ». On peut continuer ainsi à l'infini.

Or ce qu'il faut, ce n'est pas imposer des « systèmes », mais rejoindre l'HUMAIN.

Si Dieu avait créé l'Univers selon un « système », le monde n'existerait pas.

Nous eûmes la République de Platon. Et puis ce fut le « système » romain. Ensuite nous eûmes le Moyen Âge et la féodalité où les pays appartenaient aux familles royales et ducales. La *Magna Carta* mit fin à cela. Le parlementarisme vit le jour, qui donna naissance à la démocratie.

La Révolution française n'a pas beaucoup changé aux « systèmes », sauf de hisser au pinacle les bourgeois.

Et vint Karl Marx qui croyait bousculer tout, en appliquant la dialectique d'Hegel à la politique.

En Russie, en ce moment, c'est une gabegie. Les hérésies marxistes se multiplient.

Le monde attend une neuve société, au-delà des « systèmes ». Je suis peut-être utopiste. Mais je crois ferme que l'île Maurice, avec sa diversité de cultures et ses communautés, est apte à donner une neuve société, qui serait un exemple pour le monde.

Athènes était une bourgade, le quart de Port-Louis. Cependant la pensée athénienne a débordé la Méditerranée.

Tous ceux qui vivent de « systèmes » ont le culte du QUANTITATIF. La neuve société ne peut se bâtir que sur le QUALITATIF, autrement dit l'HUMANISME.

---

# ADVANCE

4 Février 1970

## L'âme hindoue (I)

*dédié aux Princesses Indira et Renuka Devi Dhanraj Gir*

Certains croient que la civilisation hindoue est venue uniquement des Aryens. La princesse Indira Devi dans une prestigieuse conférence, à l'Université de Maurice, a démontré qu'avant les Aryens, il y eut une civilisation originelle dans le bassin de l'Indus.

La légende veut que les Aryens partent d'un peuple dont Ram était le chef et qui parcourait les forêts d'Europe. Puis Ram et son peuple émigrèrent. Le sang aryen se mêlant aux autochtones dans le bassin de l'Euphrate donna le peuple assyrien et puis les Juifs, qui sont des sémites.

Franchissant l'Afghanistan, et puis le Népal, l'émigration aryenne s'établit au nord de l'Inde et ensuite descendit en repoussant les Dravidiens.

Ce qui reste en Europe de sang pur aryen, c'est le Prussien de la Poméranie. Les Scandinaves, eux, descendent des Hyperboréens dont a parlé Platon. Mais ça, c'est une autre histoire.

La question qui se pose maintenant est celle-ci : *En quoi consiste la pensée aryenne ? Laquelle donna l'hindouisme ?*

La pensée aryenne est une POÉTIQUE. Ce n'est qu'ensuite qu'elle déviéra dans une MYTHOLOGIE.

Donnons l'essentiel de la pensée hindoue.

L'Himalaya est un mont sacré. C'est tout le thème de la montagne, associée à une métaphysique poétique. La montagne signifie ici l'élévation essentielle de l'homme. Il y a là *un représentatif* de l'être humain, son état monolithique. Il en est de même du sens sacré du Gange. Il y a là *langage de transposition*, où la chose terrestre, par *transcription*, signifie l'essence.

L'Hindou, de par ses origines, n'est pas panthéiste. Mais il se sent intégré au Cosmos, associé au Grand Tout. Pour cette raison sa pensée tend à être d'ordre universel.

En raison de cette pensée qui ne se limite pas elle-même, lorsque l'Occidental va dans l'Inde, il a la sensation de l'*intemporel*.

Alors que l'Africain, lui, est en plein dans l'*animisme*, l'Hindou qui voit un arbre, voit l'arbre, mais tend à transposer. Il y a ici une spiritualisation permanente. Cela fait que l'Hindou n'a pas de religion (selon le concept occidental). L'hindouisme c'est une manière de vivre et j'ajouterai de vivre en poésie.

Il n'y a pas chez l'Hindou cette séparation entre chair et esprit comme chez les Occidentaux. La chair ici est tremplin vers l'esprit. Cela rejoint le sens du *représentatif* dont j'ai parlé.

« *East is East, West is West* », a dit Rudyard Kipling, « *They will never meet* ».

Ce ne peut être autrement. Ce qui sépare l'Occidental de l'Oriental, c'est leur manière de voir la vie. Ici donc il y a un gouffre que rien ne peut combler.

La métaphysique, l'Hindou ne la sépare pas de la vie. Et cette métaphysique n'est pas encadrée. C'est pour cette raison que l'Hindou perçoit l'âme de l'Univers, auquel il est incorporé.

C'est là tout son côté humain, très humain, à cause du cosmique dont il est imprégné.

Minou Drouet disait : « Arbre, mon frère ! » Cette proposition l'Hindou la vit.

S'explique ainsi comment par cette cosmique communion, la démarche de la femme hindoue rejoint la démarche de l'arbre et de la fleur, de l'eau et du vent – les gestes flamboyants du feu. C'est Jean-Paul Toulet qui voyant passer dans les rues à Maurice un groupe de femmes hindoues, les comparut à des « *fleurs qui marchent* ».

Les gestes ici deviennent langage. Les formes parlent. C'est pour cette raison que la danse hindoue surpasse toutes les danses du monde.

La semaine prochaine j'espère serrer de plus près la synthèse.

---

# ADVANCE

11 Février 1970

## L'âme hindoue (II)

*dédié aux princesses Renuka et Indira Devi Dhanraj Gir*

Ce qui fait la grandeur de la pensée hindoue, c'est qu'elle est simple et s'exprime dans un langage simple.

Et si l'Hindou s'exprime dans un langage simple, c'est parce qu'il s'exprime par des images. L'abstrait lui est étranger.

Et j'en viens au style direct. Regardez mes peintures. Il n'y a ici rien de caché. Et la fleur s'exprimant directement, la fleur parle.

La danse hindoue est ainsi un langage qu'on n'a pas à interpréter. Il en est ainsi des gestes de l'eau, pour qui il ne faut pas un dictionnaire. La grammaire de la danse hindoue est dans ses gestes eux-mêmes.

Il n'y a pas ici deux étapes : voir et penser. Mais le spectateur pense la danseuse qu'il voit. L'art est ici immédiat. Donc l'âme est à fleur de geste. La danse hindoue est aussi la plus dépouillée au monde. Elle n'ensorcelle pas. Elle est sacrée.

Et j'en viens à la chose essentielle. En Occident il y a l'art profane et il y a l'art sacré. Dans l'Inde, l'art n'est que sacré, puisque relié à l'Univers.

Aussi, dans l'Inde, pays sans religion, la religion est l'art. Et la religion de l'art est encore une manière de vivre.

L'art ainsi envahit tout : la cuisine, la chambre, les meubles, la manière d'assembler les choses, – mais l'art ici est surtout les couleurs.

Dans l'Inde, les couleurs sont liées aux sentiments. Point le symbole, je dis bien le sentiment. L'Inde tout entière, par ses couleurs, est un tableau.

Si les Hindous sont bien plus intéressés dans la danse que dans la peinture c'est parce que la peinture, c'est leur vie-en-couleurs, la chose de tous les jours.

Relions maintenant l'âme hindoue aux temps modernes. J'ai déjà dit que l'aventure lunaire n'est qu'un guignol. Ce qui est important ici, c'est le changement qu'elle apportera à la pensée humaine, ramenant l'homme au cosmique, le réintégrant à l'Univers.

Mais la pensée hindoue y est déjà. Donc rien ne sera changé pour elle. Ce sont les autres qui muteront et arriveront vers la pensée hindoue.

Il en est pareillement de mes livres. Ma pensée, l'Est la captera en premier – je dis l'Inde – et de là elle gagnera l'Occident.

L'abîme qui me sépare de l'Occident, le voici. La pensée de l'Occident est successive. La pensée de l'Inde est immédiate. Elle franchit. Ici le sixième sens est une faculté courante. À l'Ouest, nous avons l'intelligence. Dans l'Inde, nous avons la perception.

La pensée de l'Occident part et ne revient pas. La pensée hindoue part et revient. Il y a ici réversibilité, par un retour de pensée, qui met sur les deux berges de la vie. Et tout revient à l'homme, qui est la clé de tout. La pensée hindoue est donc dans la vie. De là son humanisme.

Aussi dans l'Inde il n'y a pas, comme en Occident, les lettrés et les non-lettrés. Car il y a ici un verbe commun, par la pensée immédiate.

Sans bombes atomiques, sans avions Concorde, sans ordinateurs, l'Inde éternelle règne. Les temps nouveaux la verront à la pointe de flèche de l'humanité, au-delà du progrès, dans l'Essence.

En Inde, les Occidentaux sentent l'intemporel. Mais il y a aussi ici un autre sens de l'espace – un espace élargi, – qui vient d'une pensée qui n'a pas de limites, puisque métaphysique et humaine. Et puisque le cosmique la régit, du fait même qu'elle est intégrante à l'Univers.

Ici le temps des couleurs rejoignant le temps humain, le temps mort n'existe pas, puisque abolie la durée. De plus, l'espace des couleurs effaçant les distances, tout est rassemblé. La légende veut que lorsque l'Atlantide sombra sous les flots, les magiciens blancs peu avant avaient quitté l'île et avaient porté dans le lieu qui est aujourd'hui l'Égypte leur Livre des Couleurs qui renfermait leur connaissance ésotérique. (Les magiciens noirs – Madame Blavetzky dixit – auraient transporté leur science sorcière dans le centre de l'Afrique, à Ceylan et à l'île Maurice).

Qu'est ce Livre des Couleurs qui se relie à l'art ? Je n'en parlerai pas. À quoi bon ? Qui me comprendrait ?...

---

# ADVANCE

24 Février 1970

## Le projet Sorrèze

Le chroniqueur C.G.D.(NDLR : Charles Giblot-Ducray) a expliqué dans *Le Cernéen* comment, au début de ce siècle, des industriels constituèrent une usine électrique proche du *Pathé-Palace* à Curepipe.

Puis on décida autrement. M. Tarby, ingénieur, forma la *Hydro-Electric*. Et ce fut l'usine des *Sept Cascades*.

Déjà le Gouvernement avait créé la *Mare-aux-Vaquois*, les filtres de *La Marie*. Partout ailleurs il y avait « l'eau de la pompe ». Les femmes de ménage allaient, la « touque » sur la tête, recueillir l'eau aux fontaines du village. On est encore à ce stade à Rodrigues.

L'idée jaillit que – puisque la Rivière Noire manquait d'eau – il fallait créer une « digue ». Et ce fut le projet de *La Ferme*. Ensuite nous eûmes *La Nicolière* pour le Nord. Il a été question d'une « digue » à Midlands. Entre-temps on pompe l'eau du sous-sol pour l'irrigation.

L'eau, on le sait, est devenue la priorité N° 1 du pays. Mais on a séparé « l'eau-à-boire » (*Mare-aux-Vaquois*), « l'eau d'irrigation » (*La Ferme* et *La Nicolière*) et « l'électricité » (*Tamarind Falls*).

On a créé une usine thermique à Port-Louis. Il y a l'eau de Pailles. Et que sais-je ?

Mais ce dont je vais parler est absolument *nouveau* pour le pays.

Un projet est en cours : celui de « Sorrèze ».

Il y a, à Maurice, deux grands cours d'eau ; la Grande Rivière S. E. et la Grande Rivière N.O.

À Sorrèze, au-dessus de l'escarpement où une magnifique déclivité « tête d'eau » mène à la mer, se présente un groupe de cours d'eau débouchant vers la grande fissure qu'est le canyon de la Grande Rivière N.O.

On veut créer une digue à Sorrèze. Genre barrage « coque d'œuf » qui ne peut être exécuté que par des ingénieurs étrangers. L'eau de la digue ira par conduits sous-terrains à une usine hydroélectrique qui sera située pas loin de la mer, presque à l'embouchure de la Grande-Rivière N.O.

Une masse énorme d'électricité sera disponible pour le pays.

Mais mieux est que la digue de Sorrèze fournira de l'eau à boire. Et la digue de Sorrèze donnera de l'eau d'irrigation au pays.

Magnifique projet !

Une grande richesse qui s'en allait à la mer sera captée. Les conditions exceptionnelles de la chute-en-déclive qu'est la Grande-Rivière N.O. dans son fourreau rocheux, seront utilisées.

Toute la question maintenant se résume à ceci : pourquoi n'y a-t-on pas pensé plus tôt ?

Au haut de la digue de Sorrèze on aura une route automobile, coupant un raccourci entre les bas de Beau Bassin et Moka, et donnant une remarquable route touristique.

Une grande étendue d'eau constituée par la « captation » des cinq cours d'eau, permettra du canotage pour les Mauriciens... et touristes.

Quelqu'un a pensé : pourquoi pas un *yacht-club* d'eau douce à la *Mare-aux-Vaquois* ? Et pourquoi ne pas créer un système de réserves, faune et flore, pour les touristes autour et aux alentours de la *Mare-aux-Vaquois* ?

Mais en fait pourquoi ne pas *repenser* l'île Maurice, en termes industriels et touristiques combinés ? Le projet « Sorrèze », entre autres avantages, aura celui de nous faire *repenser* notre pays. Il en est temps.

---

# ADVANCE

27 Février 1970

## La maison de la culture hindoue

Mgr Jean Margéot, dans son mandement de carême, a parlé d'une synthèse des cultures. Notre évêque-apôtre a très bien vu. Ce qui fera de l'île Maurice une entité ce ne sont pas les intérêts communs, ni un patriotisme de la terre mais une *rencontre des cultures*. Mgr Jean Margéot n'aurait pu mieux dire. Car la culture c'est *l'humanisme*.

L'Afrique reste l'Afrique. L'Asie reste l'Asie. L'Europe reste l'Europe. Chacun dans son coin. Or avec la T.V., les journaux internationaux, les magazines et la radio, le monde tend à se connaître.

Mais il faut se tendre les bras. Il faut le contact humain.

Cette expérience unique va être faite à Maurice, rencontre de plusieurs civilisations.

J'ai appris, hier, que des industriels mauriciens avaient offert un terrain de 50 arpents pour la maison de la culture hindoue. Le terrain jouxte la route nationale, dans les environs immédiats de Port-Louis, mais en pleine campagne.

Le site est parfait – accessible et échappant à la tourmente humaine des cités. Là on pourra méditer, parcourir des jardins, rêver face à la montagne. Ce sera un délassément et une fuite. La poésie ici verra de beaux jours.

Donc l'île Maurice devient, de par cette maison de la culture hindoue, le premier lieu sur terre où les cultures planétaires vont se rencontrer. Ici des peintres de l'Occident iront prendre un bain de lumière, nager au sein des couleurs orientales. Les Upanishads flamberont.

Il y aura des conférences *Est-Ouest*. Et nous tenterons, nous, les Mauriciens, de découvrir une culture universelle. Pour y arriver, il faudra que l'art et la poésie fusionnent.

Madame Indira Gandhi (celle qu'on connaît dans l'Inde comme *Indira Priyadarshini*, « celle qu'on aime à regarder »), Madame Gandhi viendra à Maurice en juin inaugurer la Maison de la Culture hindoue. Mais il faudra se presser.

Les flamboyants baigneront la perspective de leurs lueurs rouges. Les badamiers donneront de l'ombre aux papillons. Des allées d'eau seront sans doute créées comme au Jardin des Pamplousses.

Je ne connais pas les plans mais je suis sûr qu'on aura un musée d'art permanent. Et que le folklore hindou sera au premier plan. Et que les touristes viendront respirer l'Inde dans un nouveau décor.

Ce qui manque au monde actuel, qui a tout, c'est une *âme*. C'est sans doute de cette *âme mauricienne* à quoi pense Mgr Jean Margéot sans le dire.

Pour beaucoup d'Occidentaux qui ignorent tout de l'Asie ce sera une *initiation*.

Danseurs et danseuses de l'Inde, chants et pensées métaphysiques – tout cela est remarquable, mais ce qui prime c'est la résurrection des couleurs dans les âmes. Sans cela, point de nouvel amour.

On a voulu partir du dehors au dedans : prospérité nationale pour assurer notre bonheur, prêches politiques et le reste. Il faut procéder du dedans au dehors et partir de l'intérieur.

C'est ça le rôle de la culture, qui éveille la semence divine en l'homme.

---

# ADVANCE

7 Mars 1970

## Notre capital touristique

Lorsqu'il fut décidé de jeter à bas l'ancienne Municipalité et de mettre à sa place un bâtiment moderne, ce grand journaliste du *Daily Mail*, K. Allsop, de passage à Maurice, dit : « Conservez cet ancien bâtiment. Il fait partie de votre folklore. Construisez ailleurs ».

Il en est de même du Bazar Central. Port-Louis est assez vaste pour avoir deux Bazars. Qu'on conserve l'ancien et qu'on construise ailleurs.

Avant l'essor du tourisme à Maurice, on pouvait tout chambarder. Cela ne concernait que nous. Aujourd'hui tout a changé, parce que le folklore est un *capital touristique*. Et qui dit folklore, dit poésie. La poésie dès maintenant est payante à Maurice. La poésie est commerciale.

En abattant le Bazar Central, nous perdons un *capital touristique*. Nous appauvrissons le pays.

On dit que Seychelles qui est considéré le lieu du Paradis terrestre, a, avec la construction de l'aérodrome, à peine cinq ans pour rester un paradis.

À Maurice nous avons le dodo (disparu) que nous commercialisons, par cartes postales et le dodo figuré du Musée. Aux Seychelles il y a le coco-de-mer (fruit de l'amour). On veille là-bas que ce *capital touristique* ne disparaisse pas. L'île Praslin où le coco-de-mer pousse, est considérée lieu sacré. Nul n'a le droit d'y abattre une palme.

Les étrangers viennent à Maurice pour échapper à l'étreinte moderne des sociétés. C'est pour eux, en venant à Maurice, *une évasion*. Si nous leur redonnons ce qu'ils connaissent, ils s'en iront.

On veut abolir la chasse, reprendre les terrains et les vendre à l'encan. Grave erreur ! En le faisant nous perdons un *capital touristique* : les cerfs à l'air libre.

Les frères Maingard, m'a-t-on dit, veulent faire de leur immense terrain, dans cette partie profonde des Gorges de la Rivière Noire, un éden pour la flore et la faune exotiques. « Ça, c'est augmenter notre *capital touristique* ».

Le manoir de la Ville-Bague, le château de Bel Ombre, le Réduit font partie de notre *capital touristique*. Il faut les maintenir à tout prix.

Pour le moment, un de nos plus purs joyaux est le *Morne*. Paille-en-queue, empereurs, filaos qui dansent dans le vent, sable rose à la tombée du jour et le travail expert de Henry Adam, sylviculteur. Ici, tout enchante. Dans le confort moderne, tout parle ici du passé.

Il manque à l'île une route circulaire. Cela augmenterait notre *capital touristique*. Il en est de même de la nouvelle route qui par les Mares débouchera sur la Rivière Noire, qui elle augmentera notre *capital touristique*.

Et j'en reviens à l'art. Au *Morne*, les étrangers veulent acheter nos tableaux. Je n'ai pas de salle d'exposition. Je laisse tomber. Une salle d'exposition permanente arrangerait cela. Ça augmenterait notre *capital touristique*.

Autre *capital touristique* : notre amabilité. Depuis à présent, par l'Ère Cosmique, le cœur sera payant. Les Français ont perdu beaucoup de touristes par rapport à l'Espagne, parce que les Espagnols sont devenus plus aimables que les Français.

Les sentiments jouent de plus en plus un rôle dans le commerce. Est-ce parce que nous venons à un *nouvel humanisme* ?

L'île Maurice a un cachet, un style. Gardons ce cachet. Gardons ce style.

Ça n'empêche pas le frigidaire, le téléphone, les climatiseurs, l'automobile et l'avion. Je parle de *l'esprit de poésie*, – le folklore, – qui est notre *capital touristique*.

\*.\*.\*

Il ne suffit pas du sable blond qui rosit au crépuscule, ni de nos lagunes passant du bleu diaphane à l'émeraude et à l'améthyste. Il ne suffit pas de la douceur de nos eaux pour le corps humain, ni même du *blue marlin* et des currys de jack (qu'on attend).

Le folklore est lié à la terre, en même temps qu'à l'*humain*. Le charme de l'île Maurice, c'est sa *Naïveté*. Cela parti, adieu les beaux jours !

---

# ADVANCE

14 Mars 1970

## L'âme des couleurs

Tout commence avec Aristote : Aristote s'opposait à Platon, l'idéaliste. Aristote croyait à l'expérimentation. Francis Bacon, après Aristote, est responsable si aujourd'hui l'humanité est devenue « un peuple de robots ».

Car à partir d'Aristote, l'homme analyse à outrance. Tenez ! On croit qu'il n'y a qu'un alphabet : « l'alphabet lettral ». On se trompe. Il y a « l'alphabet musical » (notes de musique). Il y a « l'alphabet géométrico-chifftral », le langage mathématique. Il y a « l'alphabet des substances » (table moléculaire) qui nous donnera le langage chimico-physique, qui aboutira à l'atomisme. Tous ces alphabets sont fabriqués. À la « Babel des langues » répondra la « Babel des arts ». Au « mot-totem » répondra « l'objet-totem ». À l'enfant à l'école on apprendra « l'alphabet lettral » et ensuite dans les grandes écoles et les universités les autres alphabets. L'enfant devenu homme est maintenant adapté à la société.

Savez-vous qu'est-ce qui est au bout ? L'ordinateur (le « computer » dit l'Américain). L'homme a réussi à créer un cerveau humain. Mais quel cerveau ? Une réplique de lui-même, l'homme déchu.

Le drame de l'homme c'est qu'il cherche « un langage unique », qu'il ne trouvera pas. Du moins tant qu'il s'éloignera de la vie des enfants.

Quelqu'un a parlé ici du drame d'Ionesco. L'incommunicabilité. Chaque homme est un îlot.

Le langage de l'avenir ? Mais quel est-il ? Ou plutôt existe-t-il sans l'art ! Et l'art, qu'est-ce ? Que nous porte un tableau ? Rien, puisque les couleurs sont mortes. Qui ressuscitera la couleur ? Mais qu'est-ce que la couleur ?

Si je parle des couleurs appariées chez les « âmes sœurs », et qui leur donnent un même nom de lumière, qui comprendra ? Et si je dis que les couleurs sont des êtres et que les couleurs ont des sentiments, qui ne trouvera pas cela ridicule ? Et cependant l'enfant, lui, sait que la couleur est une fée. Et quand l'enfant boit une limonade et qu'il demande une limonade rose, n'est-ce pas qu'il boit le rose de la limonade – avec sa bouche et avec ses yeux ?

La couleur de l'âme, c'est cela qui nous apparente à Dieu. Car Dieu est Lumière.

Mais il y a les couleurs criardes, comme les êtres criards et hystériques. Et il y a des couleurs angéliques, comme il y a des êtres angéliques.

L'art ne consiste-t-il pas avant tout à « angéliser » les couleurs, en les « humanisant » ? En donnant la couleur-fée ?

La couleur qui a une âme est le portique vers Dieu. Matisse jette dans ses toiles des drapeaux de couleur fantastiques. Van Gogh transfigure les couleurs. Mais seul l'enfant « humanise » les couleurs. Donnez à un enfant dans les langes un collier de perles de couleur et il verra dans chaque couleur un « être ». L'enfant connaît la couleur-fée.

De rares femmes ont le pouvoir de féériser les couleurs de leurs robes par leur esprit. Mais il y a des prunelles mortes et des iris ensevelis.

Celui qui n'a pas des couleurs extra-terrestres en lui, comment serait-il voyant et comment ferait-il du champ bleu de la mer un paradis ?

Les couleurs sont les seules « ailes d'ange ». Elles deviennent solaires, puis glorifiées.

Les couleurs sont le « dénominateur commun » par lequel Dieu créa l'Univers. Mais qui comprendra ?

---

# ADVANCE

20 Mars 1970

## Poésie et art (I)

Dans *L'Express* récemment Pierre Renaud donnait un remarquable article, où il conclut à *la fin de la littérature*. Mais Pierre Renaud hélas, allongeant son discours, émit l'opinion que ce qui surgissait était le verbe du R.P. Pierre Teilhard de Chardin.

Or Pierre de Chardin n'étant pas poète, ne possède pas le verbe. Qu'est-ce que le verbe ?

Pierre Renaud dans une autre magnifique chronique dans *L'Express* et passant en revue la pièce d'Ionesco, (troupe *Le Grenier de Toulouse*), parle du drame du langage qui a étreint Ionesco : *l'incommunicabilité*. Ionesco conclut que l'homme arrivé à ce point d'isolement, il n'y a pour lui que de devenir fou ou de se suicider.

Un autre, Arthur Rimbaud, n'est ni devenu fou, ni s'est suicidé. Purement il a fui vers le Harrar.

Le drame de Rimbaud, c'est qu'il s'est senti enfermé par les mots. Après avoir écrit son testament poétique *Une saison en enfer*, Rimbaud, avant de quitter définitivement la France, avoua à sa sœur : « Je ne pouvais continuer. Je serais devenu fou ! »

Stéphane Mallarmé, lui, croyait en la vertu des mots. Il avait constitué un fichier. Sur chaque fiche était inscrit un mot. Quelqu'un surprit Rimbaud en perte de réflexion sur le mot « tel ».

Mallarmé dans son poème *L'Éventail*, cherche par une alchimie des mots à atteindre à un dépassement.

Charles Baudelaire dans *Correspondances*, dit : *Les parfums, les couleurs et les sons se répondent*. Mais où Baudelaire ne pouvant s'échapper du « symbolisme », reste en deçà du verbe essentiel.

Car voici toute la question. Il faut se porter au-delà du « symbolisme » - en poésie comme en art.

Quand il me fallut choisir un titre pour mon ouvrage essentiel, je pris le terme *Sens-Plastique* qui signifiait nettement que « poésie » et « art » (plastique) ne formaient qu'une seule et même chose.

Le livre paru, Georges Braque (qui avec Matisse et Picasso est un des piliers de la peinture moderne) m'écrivit que je devais peindre, puisque ma poésie, *au-delà de la littérature*, était un album d'images.

Nous y sommes mon cher Pierre Renaud. Vous m'entendez bien : *Sens-Plastique*, selon Georges Braque, est un album d'images. Nous allons voir tout à l'heure comment poésie et art se rejoignent.

*Paris-Match*, il y a quelques années de cela, donnait des peintures de Victor Hugo. *Préfiguration de l'art moderne* ! disait la critique.

Hélas, comme sa littérature, Hugo peignait en « symboliste ». Et nous, mon cher Renaud nous voulons du RÉEL. Qu'est-ce que le « réel » ?

Toute la littérature mondiale, toute la philosophie mondiale, toute la poésie mondiale sont au sein des « mots ». Et nous savons ce que valent les mots. Outre qu'ils sont usés (les mots s'usent comme les machines) les mots restent dans les mots. Et on tourne en rond.

Quant à l'art, il n'a pu se libérer du « dessin ». Ce qu'il faut, c'est NOMMER l'image, – en poésie comme en art. Qu'est-ce que nommer ?

J'ouvre *Sens Magique* et je lis ceci :

*La marguerite*

*Avec ses doigts*

*Faisait*

*Belle menotte*

*Des yeux.*

Il y a ici un « poème » (total raccourci) et un « tableau », mais dans *l'ordre immédiat*. Le poète-artiste « nomme ».

Et l'enfant « nomme ».

Mon cher Pierre Renaud, l'île Maurice n'est pas le lieu pour parler de ces graves questions. Mais est-ce l'heure ? Oui, mais dans quelques petits cénacles d'initiés. En Europe, on peut tout dire.

La semaine prochaine je vais tenter quand même de parler à quelques amis.

---

# ADVANCE

27 Mars 1970

## Poésie et art (II)

Dans son *Sonnet des voyelles*, Rimbaud associe les lettres de l'alphabet aux couleurs. Qu'il l'ait su ou non, Rimbaud cherchait à faire se rejoindre « poésie et art ».

Quand dans *Sens Magique*, le poète dit :

*Le vert*

*Passa la main*

*Sur l'épaule du jaune*

*Qui eut un frisson mauve.*

ici la jonction est faite.

Et quand le poète de *Sens-Plastique* peint, il fait de la poésie. Et quand il écrit, il peint. Pinceau et plume le mènent au même verbe. Et l'art-poésie touche au réel, puisque le tableau-poème du poète-artiste, l'enfant le comprend.

Comme l'enfant, le poète ici « nomme ». Et en « nommant », il « nomme » un verbe qui est esprit – au-delà des mots et du dessin. Appelez cela comme vous voudrez, mon cher Renaud : « quatrième dimension » ou par une autre désignation, nous touchons ici au sens du verbe dont je vous ai parlé.

Quand l'enfant joue – la petite fille avec sa poupée, le petit garçon avec son cheval de bois ou son petit bateau – l'enfant « nomme » et que « nomme-t-il » ? Il « nomme » la « fée ». La « fée » c'est le verbe dont je vous ai parlé, mon cher Renaud. C'est la marguerite-fée, la couleur-fée que je peins au-delà des mots. Tout dit et tout résumé : « le monde de fées » est « tout » le réel, le « seul » réel.

L'homme est arrivé à la poésie détachée de l'art, quand il est arrivé aux « mots ». Et l'homme est arrivé à l'art détaché de la poésie quand il a inventé le dessin.

La plume, pour moi, est de me mettre au-delà de la plume. Et le pinceau pour moi est de me mettre au-delà du pinceau.

Et voulez-vous savoir, mon cher Renaud, ce que c'est que la « fée » ? C'est « l'humanisme » en essence.

Comme l'enfant « humanise » son joujou afin de le « nommer », « j'humanise » mes fleurs quand je peins. Je crée des « fleurs personnelles » (chazaliennes ou malcolmiennes), des fleurs-jamais-vues, l'originalité en personne.

L'art des enfants est la continuation de ses jeux. Et mes fleurs « jouent ». Elles sourient, elles parlent. Mes fleurs ne sont pas les fleurs dans le jardin. Je crée des « fleurs humaines ». C'est ça le verbe.

Opposez à cela les robots : les jouets mécaniques, et vous avez compris. L'homme en se déshumanisant a perdu la « fée ». Je la retrouve.

Qui a raison ? Les fleurs de Marc Chagall (qui valent des millions) ou les fleurs de Malcolm de Chazal (qui ne valent rien) ? À vous de décider, mon cher Renaud. Mais vous l'avez peut-être fait.

À Rose Hill vous avez associé ma peinture à la poésie, je vous remercie.

Mais je lis ceci dans *Week-End*, un texte de Camille de Rauville, où le promoteur de l'« Indianocéanisme » cite Denis Saurat à mon sujet : « C'est plutôt l'humanité qui s'est retirée de lui, que lui de l'humanité ».

L'abîme se creuse entre ceux qui sont dans la vie et ceux qui n'y sont pas. Est-ce à moi de sortir du « réel » où je suis pour aller vers les autres, ou est-ce aux autres d'arriver au « réel » où je suis ?

Des hommes comme nous, mon cher Pierre Renaud, ne parlent pas « le même langage » que les autres. Il y a ici une « incommunicabilité », mais ce n'est pas de notre faute.

Georges Braque m'écrivait : *Vous devez peindre*. Je ne connaissais pas le dessin. Puis je compris qu'il ne fallait pas savoir dessiner pour peindre. J'étais sauvé.

Mais comment faire comprendre cela aux gens ?

*Vous êtes dans le rêve !* nous diront les autres. Je renverse la proposition. Ce sont les autres qui rêvent, puisque toute leur vie est « illusion ». Ma réalité – la seule et l'unique – est la Poésie. Et la Poésie c'est l'art et l'art c'est la poésie.

Je m'arrête là. On ne peut forcer les gens à voir, comme nul ne peut se faire aimer de force.

Alors, me demandera-t-on : « Pourquoi écrivez-vous tout ce que vous venez de dire ? » Je réponds : « Pour rien. » Je fais les choses « pour rien ». Car c'est faire quelque chose pour rien en quoi consiste la vraie vie : la gratuité.

Sans la gratuité, nul n'atteint au « réel ». C'est dans cette voie qu'est le verbe.

\*.\*.\*

P.S. – Qu'il soit bien compris que dans ces deux missives, je ne vais nullement au bout de ma pensée – loin de là – et cela pour la simple raison que, si je le faisais, personne ne me comprendrait.

---

# ADVANCE

4 Avril 1970

## Une contradiction

Camille de Rauville dans *Week-End* a analysé le livre du Dr K. Hazareesingh.

Dans une thèse en Sorbonne qui lui a donné son doctorat, Hazareesingh postule une influence définitive de l'hindouisme sur la littérature mauricienne d'expression française. C'est une thèse plus qu'osée et à mon sens indéfendable.

Je suis d'accord avec Camille de Rauville quand il ne voit d'influence hindoue chez Raymonde de Kervern que le titre de son poème *Apsara*. Pareillement de Charoux avec *Ameenah*.

Marcel Cabon a été péremptoire. Il n'accepte pas la thèse de Hazareesingh à son sujet. *Namasté* se passe à Maurice. C'est un roman strictement mauricien.

Il y a mon cas. Hazareesingh a dit que j'avais été influencé par l'hindouisme. Il n'y aurait là qu'un grand honneur puisque je considère l'Inde comme le départ de toutes les cultures. Mais dans mon cas, c'est différent. Je me place au-delà de la littérature. Il faut me retrouver dans l'occulte, où naturellement on perd pied. *D'ailleurs, je n'ai jamais lu Tagore.*

Mais laissons cela.

Le livre de Hazareesingh aurait pu s'intituler avec un rare bonheur : *L'influence de l'hindouisme sur Robert-Edward Hart*. Et la thèse cette fois aurait été amplement prouvée.

Hart est mieux qu'un hinduisant. Il est l'Inde au-delà des mers. *Le Cycle de Pierre Flandre* est du bouddhisme pur.

Mais voici le point. Camille de Rauville fait de R.-E. Hart le chef de file de l'*indianocéanisme*. Or l'œuvre de Hart enjambe. Elle est *dans* l'Inde.

Verrions-nous dans l'*indianocéanisme* et l'hindouisme une contradiction ? C'est à Hazareesingh et à Camille de Rauville de répondre.

Récemment Monseigneur Jean Margéot disait que Maurice pourrait devenir le lieu de réconciliation des cultures. C'est à cela que nous devons viser.

Sir Seewoosagar Ramgoolam a parlé de la richesse spirituelle de l'Inde. *Une maison de la culture hindoue* à Maurice sera pour nous un enrichissement extraordinaire.

Hart devrait y avoir une place de premier plan.

Hazareesingh et Camille de Rauville peuvent s'entendre sur le cas Hart.

Je n'accepte pas la thèse de Hazareesingh. Mais je reconnais que Hazareesingh a été un pilier de la rencontre Europe-Asie. Reste *l'indianocéanisme* qui, je le sais, a une grande audience aux Seychelles. De *l'indianocéanisme*, Hervé Masson est le plus grand adepte. Or nous connaissons la grande valeur d'Hervé Masson.

Que Camille de Rauville ajoute une touche d'universalisme un peu plus poussée à son *indianocéanisme*. Et le tour sera joué.

---

# ADVANCE

9 Avril 1970

## D'Osaka à l'île Maurice

Deux clichés.

Marcel Lagesse revient d'Osaka. Il est ébloui par l'ordre, la précision, l'amour du travail, la solidarité au Japon. Et surtout la courtoisie. Il nous dit l'immense succès qu'a eu notre pavillon à la Place des Nations. Puis l'amertume d'un patriote remonte : « Les rues de Curepipe sont défoncées. Partout la saleté. » Et il dénonce le « climat » à Maurice. Marcel Lagesse ajoute : « Je ne suis pas fier, arrivé ici. À Osaka j'étais exalté. » Quelle cruelle désespérance d'un fils du sol ! Comment on le comprend !

Second cliché.

M. Gilbert Trigano, président-directeur-général du *Club Méditerranée* venu à Maurice, nous prévient : « Les gens s'en foutent des plus beaux soleils et des plus belles plages. Ce qu'ils recherchent, c'est la chaleur humaine ».

Tout cela a été dit dans *L'Express*. J'ajoute mes commentaires.

À moins d'abattre toutes nos forêts, d'effacer nos routes, de planter la canne à sucre dans nos cours, presque dans nos pots à eau, l'île Maurice est saturée. Tous les terrains sont occupés. Nous sommes « au bout ». Sans la découverte du pétrole, du diamant, de l'or et que sais-je, seul le tourisme nous réserve un débouché. Des pays entiers en vivent.

On a dit – on a parfaitement raison – que Maurice est un paradis, mais il n'y a pas de paradis sans les hommes.

Dans la dernière décade, on s'est aperçu que le nombre de touristes venant en France déclinait. Puis on a vu ce genre de touristes qui étaient habitués à venir en France allaient en Espagne. Ce fut enfin la découverte du pot-aux-roses. L'amabilité avait déserté la France et avait gagné l'Espagne.

Pourquoi les touristes viennent-ils à Maurice ? Pour les plages ? Il y en a d'aussi merveilleuses dans le Pacifique. Notre lumière ? Celle de Kashmir transcende la nôtre. Notre séga ? Il y a le même à la Réunion. Nos plats ? Où sont-ils ? Où sont les quatre-quatre manioc ? Où est le fruit-à-pain bourré de viande ? Où sont nos brèdes mouroun ? Où sont les neiges d'antan ?

Les touristes viennent à Maurice à cause d'une certaine atmosphère. Ça fleure le temps passé. Tout cela a une odeur de fangourin et de jambon. Et puis cet *exquis naïf*, qui donne le véritable Éden. L'île Maurice dans les villages présente *un peuple-enfant*. Ah, si nos chemins de fer avec les wagons-joujoux étaient encore là ! Ah, si existaient quelques carrioles !

Les touristes viennent à Maurice pour échapper à la civilisation.

Comme un peuple, nous « méritons » nos touristes. Nous avons quelque chose à leur offrir : notre *âme-enfant*.

Mais il y a ceux qui veulent chasser les touristes, en les énervant, en les détroussant, en créant des épines parmi nos roses. Que faire ?

Voilà, il faut éveiller la culture. Comme le fait René Antelme au *Plaza*. Comme Max Moutia. Comme Cabon avec ses chroniques. Comme Marcelle Lagesse et son authentique talent. Comme les *Plastic Girls*. Comme Anita Desmarais. Comme Labonne. Comme ces soirées inoubliables du *Morne Hotel*.

Il faut que les touristes connaissent notre âme exaltée. Il nous faut un *nom* sur la carte du monde, à cause du tourisme. À l'élément-plages, il faut l'élément-humain.

Nous voulons que les touristes viennent ? Il faut leur donner notre cœur ? Quand les touristes seront amoureux de l'île Maurice, ils reviendront. M. Gilbert Trigano a parfaitement raison. Ce que cherchent les touristes c'est la *chaleur humaine*.

Ceux qui œuvrent dans ce sens sont les suprêmes patriotes. Il faut aider ces gens à s'aider afin qu'ils aident l'île Maurice.

Le Budget du Tourisme doit prendre compte de *l'aide à la culture*. Je m'adresse à vous, M. Duval ! Je m'adresse à vous, M. Rima !...

---

## ADVANCE

14 Avril 1970

### *La case de l'Oncle Tom*

### (Un livre immortel)

Un journaliste du *Washington Star* venu à Maurice tout récemment et que je questionnai, me dit : *The United States are in a bad fix. Nobody there has a purpose.*

Le peuple le plus puissant de la terre connaît maintenant les limites de sa puissance. Ni les canons ni les obus ne mettront fin à la guerre du Vietnam. Il y a ici un *problème humain* à résoudre et c'est tout. Mais la guerre du Vietnam n'est rien auprès de la question noire. *Time* lui a consacré toute une livraison.

Quand *La case de l'Oncle Tom* paraît, c'est un sursaut. La conscience américaine se révolte. Le livre publié d'abord en feuilleton, puis en deux volumes, connaît le plus grand succès de librairie de tous les temps.

Madame Harriet Beecher-Stowe, son auteur, est à un tel point au pic de la renommée mondiale qu'arrivée à Liverpool, des agents de la Couronne montent à bord du bateau et installent des étiquettes sur ses bagages, étiquettes armoriées et portant le chiffre V. R. (*Victoria Regina*).

Harriet Beecher-Stowe est petite, quelconque. Elle a épousé un pasteur. Elle est timide, effacée, mais elle a une âme de titan.

Elle est révoltée contre l'esclavage. Et cette révolte va prendre la forme d'un livre.

Son mari absent, elle y travaille toutes les nuits et au petit jour c'est le labeur harassant de la femme de ménage. Elle est pauvre et elle a cinq enfants.

*La case de l'Oncle Tom* est une histoire simple, vide d'imagination, mais écrite avec le cœur.

Le résultat ? *La case de l'Oncle Tom* a une telle portée sur la conscience de l'Amérique, que par ce seul livre la guerre civile se déclenche afin de libérer les noirs.

Quand en 1862, la guerre civile achevée, Abraham Lincoln reçoit Madame Beecher-Stowe à la Maison Blanche, il s'écrie à sa vue : « Voici donc la petite dame qui a déclenché cette grande guerre ? »

Margaret Mitchell a écrit un livre fameux *Gone with the wind* (*Autant en emporte le vent*). Mais l'histoire ici reste suspendue dans les hautes envolées de l'amour. *Paul et Virginie* c'est le romantisme – une époque. Mais *La case de l'Oncle Tom* est un livre éternel. Partant du spirituel, cet ouvrage a déterminé l'évolution d'un grand peuple.

Comment tout a commencé ? Harriet Beecher-Stowe confessera : « Mes tâches journalières manquaient de poésie. » Elle se décida à confier à une solide Allemande la tâche du ménage.

Et elle s'esseula : *Il ne me faut qu'une chambre où personne n'entrera, un tapis, des meubles.*

Mais ce serait fort bête de penser que ceci fut tout.

*Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier est un grand livre, parce que c'est *un livre vécu*. Mais il s'agit uniquement en ce cas de l'amour d'une femme. Madame Beecher-Stowe a voulu associer son amour à tout un peuple – le peuple noir.

Mais voici le miracle.

Quand il s'agit de faire mourir la petite Eva, fille d'un Blanc, que peu avant *Uncle Tom* a sauvée d'une noyade, l'auteur est si bouleversé par son récit, qu'elle est prise de fièvre et s'alite.

Quand elle fait *Uncle Tom* rendre l'âme, l'auteur sanglote. Et quand Harriet Beecher-Stowe lit ce récit pathétique à ses enfants, tous pleurent à chaudes larmes.

Le livre ainsi est si vivant, que quand paraît *La case de l'Oncle Tom* en feuilleton, toute l'Amérique pleure. *L'Oncle Tom est devenu plus vivant qu'un vivant*.

Marcel Proust, à 40 ans et voyant qu'il avait vécu jusque-là une vie de noctambule complètement nulle, *revit* en écrivant. Et c'est *À la Recherche du temps perdu*.

La vie vécue de Proust est un non-sens. La vie du livre est la vraie vie. Qu'est-ce que le temps humain ? Il est lié à l'amour.

Madame Harriet Beecher-Stowe pourrait dire : « Je n'ai pas vécu. J'ai été vécue par mon livre ». Elle n'en écrivit pas d'autre. Elle avait tout dit.

*La case de l'Oncle Tom* est un livre immortel, parce que ce n'est pas un livre. Ici le livre est une femme et la femme est un livre : *L'identification et l'intégration*.

Avec une dizaine de livres comme *La case de l'Oncle Tom* l'humanité est sauvée.

---

# ADVANCE

22 Avril 1970

## L'histoire de nos rues

Au taux où vont les choses, tout conseiller municipal ayant servi dix ans, tous les maires sans exception, chaque député ayant eu deux termes à la Législature, aura « leur » rue, soit dans leur ville ou dans la capitale.

C'est plaisant. L'ennui c'est que la « grandeur » deviendra aussi « courante » que l'eau de la Mare-aux-Vaquois passé dix heures du matin.

Chaque municipalité devra avoir un fonctionnaire attitré pour tenir à jour le changement des rues et le *waiting list*.

Sans Guy Forget, il n'y aurait pas le Jardin Robert-Edward Hart, ni le Musée Hart à Souillac.

On reste étonné que jusqu'ici nul n'a songé à honorer Loys Masson. Enfin, après un siècle, on a pensé à Baudelaire, qui a son avenue au Jardin Botanique de Curepipe. Mais où est la rue Jean-Paul Toulet ? Et le cher dodo, qui attend « sa » rue ? Et la rue du paille-en-queue ? Les touristes attendent cela.

*What's in a name ?* dit l'Anglais. Ici les gens n'attendent pas de se faire un nom. Ils veulent d'un nom de rue pour se faire un nom. Mais le public s'en moque. Le nom est là sur une plaque et personne ne prend aucun compte.

Je suggère qu'on mette à chaque poteau indicateur de rue, le portrait du préposé à la gloire. On saura alors de qui il est question. Afin de ne pas oublier.

Comme vont les choses, toutes les rues racontant notre histoire auront leurs noms effacés. À la place le conseiller municipal X, le député Y.

Il ne reste qu'à renommer nos montagnes. Le *Pouce* sera remplacé par l'homme qui aura eu le record de votes à Port-Louis. Le *Pieter Both* ? Oust ! On lui donne le nom du député Joséphine Ma Boule.

La Mare-aux-Vaquois, le Trou-aux-cerfs, la Montagne des Signaux, Grand Gaube, les Quatre Cocos, tout y passera.

Tout ce processus de « renatalisation » reflète un *complexe de grandeur*, qui a fait tel auteur appeler l'île Maurice *l'île des Génies*.

Il y a le *Comité des Souvenirs historiques*. Pourquoi pas un comité pour protéger nos noms de rue ?

À quand le changement des noms des villes ? Curepipe, Rose Hill, Port-Louis, Mahébourg, Quatre Bornes disparaîtraient. Ces villes prendraient des noms de députés.

De même du District de la Rivière Noire, du District des Pamplemousses, du District de Rivière du Rempart.

Les choses étant ainsi, il y aurait à réviser nos livres d'histoire. Et commencer l'Histoire de Maurice avec 1970, comme si rien n'avait existé dans le passé.

L'étonnant – M. Thacoor *dixit*, Marcel Cabon *dixit* – le grand de Plevitz n'a ni rue ni rien, pour héberger son grand nom. Qu'a été Plevitz ? Avec Rémy Ollier et Manilall Doctor, le grand émancipateur.

Le socialisme est aujourd'hui en plein à Maurice. Et l'on a oublié cet homme !

Plevitz est une source d'enthousiasme, un exemple, un phare. Un homme d'un exceptionnel courage et d'une insigne grandeur d'âme.

Mais vous verrez que personne ne songera à honorer Plevitz. Et on continuera à « encenser » nos hommes politiques par des noms de rue. C'est le côté charmant de l'île Maurice : faire des mythes. L'île Maurice deviendra aussi une *île de légendes*. Mais quand on touchera à la légende, on verra qu'elle éclate comme une bulle de savon.

Se faire un nom. Faut-il un nom de rue pour cela ? Si la Corse n'avait pas une rue Napoléon, Napoléon cesserait-il d'exister ?

L'île Maurice se perpétue par ses grands hommes – avec noms de rue à l'appui ou pas. L'ennui c'est quand l'enfant revenant de l'école demandera à un autre enfant face à une plaque indicatrice de rue : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » L'autre répondra : « On ne nous l'a pas appris à l'école. Peut-être n'existe-t-il pas ! »

---

# ADVANCE

29 Avril 1970

## Le broc d'eau qui parle

De l'école flamande à l'école espagnole, de l'école française à l'école italienne, les artistes ont peint des « natures mortes ».

Tel peint une coupe où sont des raisins. Tel reproduit une pomme coupée. Soins du détail, teinte pour teinte, et qui feront la joie des bourgeois.

Depuis nous avons la photographie qui « reproduit » rigoureusement.

Ce qu'on demande à un peintre, ce n'est pas de reproduire *des* raisins, mais *ses* raisins. Dans ce cas il faut *recréer* l'œuvre de Dieu. Pour que viennent les raisins « personnels », il faut que l'homme s'identifie, « devienne » raisin. Cela, personne ne le fait. Si l'homme devenait raisin, il y aurait le raisin-fée, le raisin humanisé.

Serge Constantin, récemment dans *L'Express*, est le premier qui m'ait deviné. Constantin a parlé dans mon cas d'art direct, de simplicité de vision, de dépouillement. Le dépouillement permet qu'on devienne raisin et qu'on crée des raisins personnels, des raisins qui sont *une personne*.

L'enfant « personnifie » tout, puisqu'il s'intègre à tout, il est *dans* tout. Pour l'enfant, la fleur est une *personne*, l'arbre est une *personne*, l'oiseau est une *personne*, la table est une *personne*, la chaise est une *personne*, le téléphone est une *personne*. L'enfant ignore les « natures mortes ». Pour l'enfant tout a une vie personnelle, tout est doué de conscience. Si n'existait pas la conscience du pot à eau, le pot à eau n'existerait pas.

Francis Ponge a voulu donner un esprit aux objets. Et Juan Miró s'exclame : « Ce n'est pas l'objet que je veux peindre, mais l'esprit de l'objet. »

La première chose que je fis en art a été d'*humaniser* les fleurs. Aussi jusqu'ici ce qui touche le plus les femmes et les enfants dans mon art, ce sont les fleurs.

Un Français de passage à Maurice, parlant au milieu d'un groupe de femmes, ses compatriotes, dit : « Ce que fait Chazal est facile. » Une femme répondit pour toutes les femmes : « Essayez. C'est si facile, que vous n'atteindrez pas. »

Le difficile c'est avec quatre coups de crayon, de donner *tout* d'une forme, son essence. C'est comme l'ombre qui donne dans son dessin l'essentiel des formes. C'est ça le dépouillement.

Aussi la première chose que doit apprendre l'artiste qui a *tout* appris, c'est de désapprendre à dessiner. Ceci fait, il s'agit d'agir avec les couleurs comme des *personnes*. Si la personne du bleu ne vous va pas, donc prenez la personne du jaune. Pour tout dire, « devenez » le jaune. Nous touchons ici à l'acte magique en soi : L'IDENTIFICATION.

Après que j'eusse humanisé les fleurs, je voulus humaniser une tasse, un broc d'eau, une bouteille. J'avais été trop vite. Donc je me mis à faire des chaises, des personnes. Je « devenais » chaise et la chaise parlait. Et je « devins » chaussure. Et puis un point d'arrêt.

Je crée maintenant des poissons qui sont des personnes, des oiseaux qui sont des personnes. Et je m'aperçus que j'avais fait tout cela dans *Sens-Plastique*.

J'eus la naïveté de croire que des peintres illustreraient *Sens-Plastique*. Personne n'a pu le faire. Je m'accomplis donc maintenant comme artiste. Et je donne *Sens-Plastique* à voir.

Enfin j'ai réussi à humaniser des objets : la théière, le broc d'eau, la tasse. Tous ces objets sous ma main deviennent des personnes. J'accomplis la révolution artistique essentielle.

À rebours, qui acceptera désormais de regarder des fleurs qui ne sont que des fleurs – qu'elles soient de Marc Chagall ou de Matisse ? Mais du coup nous arrivons à une nouvelle vision du monde. L'artiste dès lors est l'homme même de la connaissance.

L'art désormais n'est plus une recherche d'esthétique. L'art vivant retrouvé est le *langage unique*. Cette forme d'art où les objets deviennent des personnes fait qu'un broc d'eau sur terre peut être compris par un habitant de Jupiter ou de Neptune ou d'un habitant des plus lointaines galaxies.

Le broc qui est une personne rejoint le *langage universel* mettant fin au règne de Babel.

Le broc d'eau qui parle est le *langage immédiat* que nous avons perdu.

---

# ADVANCE

6 Mai 1970

## L'art de l'innocence

Je suis certain qu'on a poussé de hauts cris quand j'ai dit la semaine dernière qu'une *Révolution mondiale de l'art* partait de l'île Maurice.

Je vais démontrer ce que j'ai dit.

L'art académique fabrique des totems. C'est l'*image morte*, fixée dans le temps mort. D'où le pouvoir d'envoûtement d'une photographie et *a fortiori* de la télévision. La possession par l'image est universelle aujourd'hui, sans parler de la machine. Et vient un pourrissement de la vision. L'obsession étire tout. Par la photographie à des millions d'exemplaires, on est obsédé de Brigitte Bardot et de *Mickey Mouse*.

L'art d'aujourd'hui n'est plus qu'une usine à fabriquer des complexes. Or je parle de l'art qui libère, quand je parle de l'art de l'innocence. Je parle de l'art qui est une *catharsis*.

À ma première exposition à l'Hôtel de Ville de Curepipe, j'eus déjà la notion que j'étais sur la bonne voie. Un enfant de quatre ans, au risque de se faire piétiner, à quatre pattes sur le parquet, chercha à attraper des poissons aux traits donnés dans un tableau à terre. Pour cet enfant de quatre ans, ce poisson était *vivant*. Je commençais *l'art vivant*.

Je suis arrivé maintenant à une apogée, sinon à une apothéose : je crée des *poissons humains*, des poissons fées. J'engendre des oiseaux qui sont des personnes. Mes *dodos* ont des sentiments humains. Et les objets que je crée parlent.

Cela personne ne l'a fait avant moi – sauf les enfants. Ce qui révolutionne l'art mondial aujourd'hui est *l'art de l'innocence*. Pour la première fois un *Monde de fées* est créé par un adulte. Et tout cela a pour départ l'île Maurice. Que fera-t-on de ce trésor ? Cela ne me concerne pas.

Est-ce que d'autres suivront ? On m'a dit que tout le monde s'était mis à peindre à Maurice. M'imitera-t-on ? Non, ce n'est pas possible. Le *Monde de fées* est personnel. Chacun devra créer *son* Monde de fées. À ce taux, tout le monde peut être un génie, un prophète, un mage.

Mais il s'agit, pour arriver à cela, d'atteindre le *dépouillement* dont a parlé Serge Constantin. Et c'est cela qui est difficile. Car ça demande le RETOURNEMENT de tout l'être : se nier pour se retrouver. En d'autres mots, abandonner le vieil homme pour retrouver le nouvel homme.

Cet art de l'innocence – comme me l'a dit Pierre Renaud l'autre jour – beaucoup cherchent à le FAIRE, alors qu'il faut ÊTRE. Donc nous pouvons nous attendre à un vaste guignol, aussitôt que *l'art de l'innocence* aura pris son siège à l'île Maurice.

Des furibonds de la gloire voudront défoncer le tabernacle du Savoir. Et l'on s'amusera.

Il faut d'abord, si on veut être un MAGE, aller à l'école des enfants. Quand l'art des enfants deviendra LA SCIENCE ESSENTIELLE, nous serons dans le but.

Il faudra alors tout désapprendre et tout connaître par l'enfant.

*L'art de l'innocence* qui est le langage immédiat et le verbe unique est la GRANDE AFFAIRE des prochains jours comme je le disais à mon ami Harry Vaghjee, au *Morne*. Ce temps est proche. Il est là à nos portes.

Qui se doute à Maurice en ce moment que cette révolution mondiale de l'art qui change tout, part de l'île Maurice et que le *Morne* est son berceau spirituel ?

Mais voilà, les hommes sont aveugles. Ils sont plus préoccupés de la friture d'aubergines que du verbe essentiel qui changera le nom de l'île Maurice.

Mais ne nous inquiétons pas. Les étrangers arrivent en foule à Maurice. Et ils donneront à cette île un autre nom de baptême – avec ou sans l'assentiment des Mauriciens.

---

# ADVANCE

13 Mai 1970

## Shakuntala Hawoldar ou La recherche de l'absolu

À mon sens, Shakuntala Hawoldar est un poète et un grand poète. D'une sincérité qui monte comme un jet d'eau, tombent des eaux en flammes. Le cœur s'épand. Et ce feu devient lumière. Il y a dans ses poèmes un cœur de femme qui se met à nu. Mais un cœur qui se veut transfiguré. C'est la recherche de l'Absolu.

Alors que Jean-Paul Toulet nous donne dans ses *Contrerimes* des vers comme la robe de la gitane qui se renverse dans le jeu des castagnettes, – Shakuntala Hawoldar, elle, comme Baudelaire :

*des cocotiers absents*

*les fantômes épars*

dira :

*and you applaud*

*the speech I never made*

\*.\*.\*

*imprisoned by crimes*

*uncommitted*

\*.\*.\*

*a poor fly trapped*

*in a jar of freedom*

\*.\*.\*

C'est le reversement, qui donne des oppositions créatrices.

Dans les vers d'une femme, la poésie est ce qui n'y est pas dit. C'est pour cela que nul ne peut connaître les poèmes d'une femme s'il ne l'a pas vue. Il s'agit alors de lire au-delà de la femme cette chose qui est elle et qu'elle cache et que ses poèmes alors révèlent. Il y a ici transfusion et on décante la femme dans ses poèmes et o, décante ses poèmes dans la femme. Il y a ici le parfum de la rose et la rose, qui sont l'un dans l'autre, inséparés.

L'homme écrit pour *se dire*. La femme écrit pour *se confesser*. Madame de Staël s'est complètement trompée en disant que l'écriture pour la femme est le deuil de l'amour. Pour la femme véritablement poète – Madame de Staël était un homme déguisé en femme – la poésie est l'amour même.

Shakuntala Hawoldar au-delà de la Maya, cherche ce sens de l'amour qui est connaissance. Elle s'interroge dans son poème *Absence*, où débutant par ces mots : *I don't know what is love*, elle termine par ces vers admirables :

*Or whether like the sea it will roll on and on*

Till I've lost myself in the eternal strands of your soul

\*.\*.\*

où il est parlé de la *fusion*.

Dans *In memoriam*, cette humanisation dont on parle tant en ce moment, jaillit dans ces mots :

*faint shadows kiss the walls*

et qui finissent par les ombres de deux êtres enrobés.

Ce qui est extraordinaire dans les vers de Shakuntala Hawoldar c'est que le « je » poétique amputé de l'*ego*, donne un *moi* de dépouillement, et que, en lisant les vers de cette femme *on se lit*.

Rien mieux n'explique cette quête de l'absolu dans laquelle tous les poèmes de Shakuntala plongent, que ce simple vers :

*I live in a dream*

*within dreams*

\*.\*.\*

où au-delà du rêve qu'est la vie est la Réalité.

Le poème *Tonight all will be well* pourrait être mis en musique car il y a ici un renversement de valeurs qui se marierait parfaitement à une cadence musicale, comme nous voyons chez Ravel.

Dans *There has been mental blackouts*, Shakuntala Hawoldar fait voir à fond sa pensée métaphysique. La pensée ici est dure, implacable, et maîtrise les mots comme le jongleur. Le cœur, en ce cas, n'a aucun rôle. C'est la facette intellectuelle de Shakuntala Hawoldar qui se fait jour ici.

On a dit des femmes qu'elles sont des fontaines lumineuses qui donnent les couleurs qu'un dieu de lumière leur envoie. La femme-poète (je ne dis pas le poète-femme) fait exception.

Car de toutes les femmes de la terre, seule la femme-poète a une *personnalité véritable*.

La femme ne devrait jamais écrire, sauf si elle est comme ça. Autrement elle ne fait que refléter. Shakuntala Hawoldar donne une lumière à elle. Il y a chez elle sincérité et dépouillement - ce qui est la même chose. Elle représente l'essence de l'âme hindoue – cet hindouisme dont le cœur de la doctrine est dépouillement.

Je salue en la personne de Shakuntala Hawoldar un très grand poète. Sa recherche de l'Absolu l'a menée à ses vers lumineux. Je ne sais ce que ses poèmes donneraient en hindi et en urdu, ou dans d'autres langues de l'Inde. Quelqu'un devrait ici-même s'attacher à traduire ses poèmes en français. Ce ne sera pas moi. Car je ne sais pas traduire, mais uniquement créer.

---

## ADVANCE

20 Mai 1970

### Le miracle du *Morne*

Nous sommes au *Chaland*. Le dîner a pris fin. Dans le *lounge* sont un groupe de personnes. Parmi, le Dr Dufourmental. Des enfants aussi sont là. Je passe, on m'appelle. On cause. Soudain il me vient une idée. Je vais dans ma chambre. Je prends des crayons et de larges feuilles de papier. Je tente une extraordinaire expérience.

À tous ces gens qui n'avaient jamais appris à dessiner je demande que chacun, à tour de rôle, crée une marguerite et signe son nom en dessous. C'est bien vite fait. Chacun a créé *sa* marguerite. C'est l'originalité parfaite. Je demande alors que chacun crée une maison. Puis que chacun crée un arbre et d'autres sujets.

L'expérience achevée, je me tourne vers le Dr Dufourmental : « Vous avez là une clé des Nouveaux Temps par l'art, par l'art qui défoule et universalise, par l'art qui sauve. » – « Je suis parfaitement d'accord, me dit le Dr Dufourmental, l'art devrait sauver l'humanité. Mais voilà j'ai une famille sur les bras. Je ne peux me lancer en héros dans cette Grande Aventure ».

Les jours ont passé. Je n'ai pas dit alors au Dr Dufourmental la clé dernière du salut par l'art : *L'Humanisation*, qui est l'art de l'innocence.

Il y a à peine deux semaines, je portais au *Morne* des pots de gouache et des pinceaux à Gaëtan Mousse, le barman, afin de l'amener à peindre. C'était 3 heures de l'après-midi. À cette heure, les clients dorment ou sont en promenade. Les boys se reposent à *l'Ancien Morne*. L'hôtel est à peu près vide.

Gaëtan Mousse commença. Et sans que je sache comment, des boys, des cuisiniers, des valets de chambre se mirent à surgir de partout. Et chacun se mit à peindre « à tour de bras » dans un enthousiasme fou. J'avais lancé d'à partir du *Morne*, cet art d'instinct qui gagnera le monde tout entier.

Témoignage de M. Charles Guy Duval, barman au *Morne Brabant* : « Je suis un homme différent depuis que j'ai commencé à peindre. Je suis pris d'un enthousiasme fou. Avant cela tout le monde me menait. Maintenant c'est moi qui mène les autres. Il faudra que ma femme peigne et mes enfants. Notre foyer déjà très heureux sera encore plus heureux. »

George Yuting, cuisinier, est un cas encore plus typique. Après avoir peint son premier tableau, un *arbre-feu*, George Yuting part pour *l'Ancien Morne*. Il ne peut dormir. Il rêve debout. Il descend de son lit, saisit un crayon, prend du papier, se met à dessiner. Le soir dans la cuisine, entre deux cuissons, il dessine. Le lendemain il part chez Poisson sur la Chaussée, essayer de s'acheter des couleurs. Il demande le prix. Il n'a pas d'argent. Il revient, écrasé. Aujourd'hui il dessine seulement. « Monsieur Malcolm, me dit-il, je commence une nouvelle vie. À Stanley, Rose Hill, je dis à tous mes amis : peignez. On m'entoure. On me croit. Je ne joue plus au football. Je ne joue plus aux cartes. Je ne vais plus au cinéma. Je veux peindre, peindre, peindre... » Je n'ai pas de couleurs à lui donner (tout ce que j'avais de couleurs qui me restait, je l'ai donné aux boys). Qui aidera George Yuting à être heureux !...

Je m'arrête là.

La peinture universelle de demain – *L'Humanisation*, dont le départ est l'île Maurice donne *La Joie*. Et seule la joie nous fait un nouvel homme. Et la joie est encore connaissance.

Dieu, qui est le Verbe, a donné à tout homme de Le connaître par l'art. L'art mène au Divin. Non pas l'art où l'homme *fabrique*, mais l'art où l'homme *œuvre*. Où l'art est une élévation vers Dieu.

L'art vivant retrouvé, cet art on le pratique au *Morne*. À l'*Ancien Morne*, sous les filaos, près des maisons coniques sous le chaume un groupe d'êtres humains, après le service du déjeuner, peignent. Ils peignent en groupe, comme ces êtres groupés qui étaient les premiers Chrétiens.

Ces boys, cuisiniers et valets de chambre ont fabriqué des *boards*. Le papier, ils le prennent n'importe où. Ils vont à la boutique acheter des crayons de couleurs à 90 sous la boîte. Après avoir peint, après le dîner, ces mêmes boys discutent art tard dans la nuit.

Ce mouvement, qu'est-ce ? Répondez, lecteurs. Cela ne ressemble-t-il pas étrangement à la vie des premiers Chrétiens ? L'art n'est-il pas un sacerdoce ?

Et pour la jeunesse du monde entier, n'est-ce pas là le SALUT ?...

---

## ADVANCE

28 Mai 1970

### En marge du tourisme – Des fleurs, des fleurs des fleurs...

Promenez-vous au Jardin Botanique de Curepipe. Vous ne vous retrouverez pas. On peut marcher maintenant dans les allées. Avant on s'embourbait. Là où il y avait un cloaque, roule maintenant le gazon et fleurissent les lys. Point de kiosques. Ce n'est plus possible. Vous savez pourquoi.

Le terrain a été entouré d'une haie de bambous. Il n'y a plus confusion entre la route courante et le jardin. Des fleurs ont apparu là où il y avait des buissons. L'air est partout et la lumière et la vie. Et le petit lac respire parmi les arbres du voyageur. Et les grandes plantes d'eau qui sont comme des amphores forment comme un piédestal à la lumière. Qui a fait tout cela ? Le Maire de Curepipe, M. Ollivry. Chapeau !

L'Hôtel de Ville de Curepipe a été repeint – avec les couleurs d'antan, ô nostalgie ! Toit bleu ciel mâtiné de gris pastel. Mais le lac est une immondice – puant sur les bords et gluant. Il faudra refaire cela. D'abord drainer le lac et se servir du limon comme fumier. Y installer de petits bateaux pour enfants. Et de la minuscule île au milieu de l'eau, faire une île-fée. M. Ollivry est un Maire qui a du goût. Il pourra arranger cela.

La palme est pour le Jardin Balfour à Beau Bassin. Ô André Decotter ! Ici les montagnes bleues humanisées par Dieu jettent un regard aux bassins d'eau, qui mirent le ciel immaculé. L'eau court parmi les rêveries du gazon. Et une paix inonde le tout.

Proche le *Castle* appartenant à Madame Henri Rouillard, nous avons le parfait parc, minuscule et joyeux. Loin de tout, se présente ici une évasion.

Le Jardin Telfair à Souillac a heureusement ses grands arbres et le tumulte du bleu des eaux. Sans cela – avec les sentiers glissants – on ne voudrait que passer et non s'arrêter. Ici aucun accueil. C'est désert et anonyme, grâce aux hommes.

Qui s'occupe de ça ? Le *Village Council* de Souillac devrait s'y intéresser.

Mais toi, Jardin des Pamplemousses, femme recueillie parmi les mornes plates-bandes de cannes à sucre, qui s'occupe de toi ? La splendeur y est toujours, mais les touristes se plaignent qu'il y a un laisser-aller.

Pourquoi pas des foisons de bougainvillées ? Pourquoi uniquement des plantes, et pas de fleurs, et pas d'arbres-fleurs ? Pourquoi le vert partout et point de teintes rubis, héliotrope, roses, et les rutilants cannas ? Pourquoi point de fleurs et rien que la majesté du vert ? Pourquoi pas le jaune des tropiques, dont tant de nos fleurs portent l'étendard ?

Les jardins de Port-Louis sourient étrangement, comme ces êtres au ventre vide. Manque-t-il des fonds pour que Port-Louis croule sous les fleurs ?

Il devrait y avoir une PÉPINIÈRE NATIONALE pour les fleurs et les arbres fleurs et les lianes multicolores et enchantées.

Qui pensera à faire de l'île Maurice une femme parée de tous ses atours ? Point coquette par des jardins tarabiscotés, mais ineffable ? Qui pensera à parer la *Belle* pour les touristes, parmi les parfums et les franges des frangipaniers, au sein de jupes renouvelées, et donner aux yeux bleus de la femme-fée les bijoux qu'elle mérite ?

Point de fleurs, et l'âme du pays s'évapore. Pour le coût de quelques fleurs, une nouvelle atmosphère naîtrait. Enfin qui voudrait donner un dîner au champagne, parmi les parures et les rubans, mais sans les fleurs ?

L'âme de ma peinture est les fleurs que je fais. Donc je sais ce que je dis. La fleur *résume* le Jardin d'Éden. Car sans les fleurs, Dieu ne sourirait pas.

---

# ADVANCE

5 Juin 1970

## Humanisations

Quand Jésus passant devant le figuier qui ne donne pas de fruits – alors que la saison des figues est passée – Jésus traite le figuier comme *une personne*, Jésus *humanise le figuier*.

Quand Jésus dit : *Si vous aviez la foi, vous souleveriez les montagnes*, Jésus parle de *l'humanisation* qui *anime* les montagnes.

Quand Jésus apaise la mer, il la traite comme *une personne*. Il s'adresse à elle et lui parle et la mer répond.

On pourrait continuer ainsi indéfiniment pour parler des humanisations dans la Bible. Par l'humanisation nous avons toute la MAGIE.

Ce processus d'humanisation est INNÉ à l'homme. Si l'homme a perdu ce pouvoir, c'est parce qu'il s'est DÉSHUMANISÉ.

C'est dans ce contexte que je vais relater une anecdote.

On sait que « l'humanisation » est à l'ordre du jour à Maurice. On en parle dans les rues, dans les hôtels et les clubs.

Alain Lebreton de la Vieuville, artiste, écrivain, poète et speaker à la M.B.C., m'a raconté une curieuse histoire.

Il dormait dans son campement de Pointe-aux-Sables, quand en pleine nuit son boy-cuisinier-chauffeur le réveille. Mahadeo est son nom. C'est un homme de l'Évangile, « pauvre en esprit », dont la naïveté fait l'enchantement de son patron.

Il faisait clair de lune. Alain Lebreton de la Vieuville s'attendait à tout :

— Vine voir Missié, dit Mahadeo. Dans la cour, rien. Seulement la lune ronde et humanisée chantait sur les buissons de laurier rose.

— Eh bien ? dit Alain de la Vieuville.

— Missié, guetté ! dit Mahadeo.

Alain Lebreton admira le mouvement ondulant des fleurs sous le baiser de la lune.

Mais Mahadeo dit ces simples mots, en tendant le doigt vers la magie des fleurs.

Et venant d'un poète – infiniment plus grand que moi, – de Mahadeo vinrent ces paroles : *Jésus-Christ fine fleuri*.

\*.\*.\*

L'autre anecdote concerne un certain Ram, qui, dit-on, inspira Marcel Cabon pour son *Namasté*. Ram porte un chapeau multicolore. C'est un troubadour. C'est un poète insensé. Il est différent de Mahadeo. Il porte une flûte en bandoulière et une radio pour écouter parler les esprits. Est-ce un humoriste ? Le lecteur jugera.

L'autre jour Ram était allé voir Alain de la Vieuville. Il commence par se laver le visage dans la mer. Il revient et joue de la flûte : sarabandes et piccolo. Puis cérémonieusement, il présente trois balais à Alain Lebreton. Ram produit des balais fatac. Pardon, il les crée.

A-t-il entendu parler de mes humanisations ? Il avait avec lui trois balais-fée : 1°) *un balai-horloge* marquant les heures 2°) *un balai-demoiselle* et enfin *un balai-saint*.

Le balai-demoiselle avait une belle robe par les plumets-fatac, qui en montant s'arrondissait comme une hanche. Le torse montait effilé. On pourrait faire danser le balai-fée (sans jeu de mots). Je suis certain qu'avec le balai-demoiselle on pourra mieux balayer le parquet – en chantant, en faisant danser la fée.

Le troisième – le ballet-saint – a la tige du balai comme indéfiniment allongé. Au bout, Ram met une fleur de bougainvillée.

« Pourquoi ? », demande Alain de la Vieuville.

Ram répond : « Parce que le saint communique avec le ciel ».

Ram poétise les objets.

Cette méthode pourrait gagner tout l'artisanat mauricien. On vendrait mieux aux touristes. Et notre seconde industrie en profiterait.

---

# ADVANCE

10 Juin 1970

## Les Amériques

Une Américaine de passage à Maurice me disait : « *America is a pot-pourri* ». Ainsi on ne peut parler de l'Amérique – ça n'existe pas – mais *des* Amériques.

Les U.S.A. sont colonisés par eux-mêmes. Il y a la colonie anglaise des Massachusetts et de la Virginie. Il y a la colonie juive de New York. Il y a la colonie allemande de Pennsylvanie. Il y a des colonies italiennes, polonaises un peu partout. Les Noirs font des enclaves par leurs ghettos.

Qu'est-ce que l'Amérique en elle-même ? On ne peut répondre. On dirait plutôt un conglomérat d'intérêts, une masse d'hommes soudés par le dollar. L'intérêt commun lie le tout. Ou si l'on veut, la langue anglaise.

Mais est-ce que la langue anglaise existe en Amérique ? Non. Comme il y a l'*afrikaans*, autrement dit le Hollandais africanisé, il y a en Amérique une forme de patois anglais. Tout cela fait un style à part.

Une personne me disait à Port-Louis : « Je ne peux lire *Time* et *Newsweek*. Je ne comprends pas. C'est un autre anglais. » Et que de mots français dans le tout ! On aurait pu croire que cela venait du Sud, de la Nouvelle-Orléans, et de la Louisiane ? Non. Les Américains gobent les mots un peu partout. Et forcément, à ces mots étrangers, souvent ils donnent une signification à eux.

Ce qui est atroce ce sont ces affreux clichés – *gambit*, par exemple – qu'on met à toutes les sauces. Le *gambit* est dans le base-ball, dans la politique, à la cuisine, dans la littérature, au sein de l'art.

Un autre mot qui a mille sens, c'est le mot *romance*. Il y a en Amérique le *sexe* et le *romance*. Cet homme et cette femme ont une *affaire*. C'est le *sexe*. Mais on parlera de *romance* dans les cas spectaculaires, où la « fleur bleue » se mêle au dollar.

La grandeur de l'Amérique – c'est le seul liant que je vois entre les Amériques – c'est qu'elle est un peuple naïf et bon enfant. Et surtout enthousiaste.

Il y a un mot courant là-bas : *exciting*. Une Américaine voyant mes gouaches, me dit : « *It is exciting.* » Mais on parlera pareillement d'un match de base-ball ou de Hair : « *It is exciting.* »

Le drame des Amériques, c'est que l'Amérique ne forme pas un tout. On ne peut parler de littérature américaine, de culture américaine. Encore moins d'art américain, comme on parle de l'art flamand.

Un communalisme de fait s'insère partout. En Louisiane on révère infiniment plus Napoléon que Kennedy ou Lincoln ou même Washington. Le Président Pompidou n'aurait pas été insulté à Nouvelle-Orléans comme il l'a été à Chicago.

Pour ceux qui connaissent l'Amérique, ils diront que le Californien est totalement différent de l'Américain de l'est. Nixon est Californien. Les Kennedy sont de l'est.

Et puis il y a le régionalisme des États, avec leurs petits *White House* où siègent les gouverneurs.

Il n'y a pas une seule loi en Amérique, mais une seule Constitution et de multiples lois selon les États. La Cour Suprême qui siège à Washington interprète d'abord la Constitution et donne ses verdicts. Ainsi la loi du divorce varie selon les États. Et ainsi de suite.

Il y a des budgets des 48 États et il y a le budget fédéral. Heureusement la Constitution américaine a renforcé le pouvoir du Président. Sans quoi il y aurait mille heurts. Le Président prend les décisions suprêmes et il arbitre.

Mais une chose est certaine – et la fille de Staline, Svetlana l'a reconnue – les États-Unis sont encore le Pays de la Liberté, héritage sans doute de la tolérante Angleterre.

En Amérique chacun peut critiquer n'importe qui – même dire son fait au Président. Cette liberté, c'est elle qui fait que l'Amérique est encore un beau pays. Mais depuis sa création l'Amérique n'a connu que la prospérité. Si la prospérité devait cesser on ne peut savoir ce qui s'ensuivrait. Tout compte fait, le Dollar est roi. Et le Président des États-Unis sert avant tout le dollar.

L'Amérique est le pays du BUSINESS. Mais n'est-ce pas ainsi partout ? C'est pourquoi je crois que *l'économie primera toujours la politique*, même si on arrive à une monnaie internationale. Même en Russie et en Chine on ne peut effacer l'argent.

Les Français parlent *fric*. Nous disons le *pèze*.

Heureusement ce que l'argent n'achète pas c'est le cœur d'une femme et la puissance créatrice de l'artiste. On achète des femmes et des tableaux d'art avec l'argent. Mais que possède-t-on finalement ? RIEN. La Poésie aura toujours le dessus – maintenant et toujours.

---

# ADVANCE

18 Juin 1970

## En marge d'une Kermesse – Parmi les anges

Madame Nellie Ardill s'occupe d'eux. Le paradis est une large chambre au *Collège Labourdonnais*. Des pupitres. Peinture, papiers sont un peu partout – comme une manne.

J'arrive, le regard ébloui devant tant de merveilles.

Aux murs, des visions célestes, des couleurs impossibles et douces comme des ailes d'ange. La féerie est là. Un parfum humecte le tout. Tout ruisselle de joie. Et l'humour fait danser les formes.

Je me tourne vers Madame Ardill. Je lui dis : « *Fort bien ! Mais il faut avoir des yeux pour voir. Et combien sont aveugles !* »

Ariel Ardill (5 ans) – Une maison aux portes magiques.

Sophie Koo-Hin-Cheong (5 ½ ans) – Soleil, sable marié au soleil. Montagne qui plonge dans le tout. Délices. Délices en jaune.

Bénédictte Germond (6 ans) – Fond de mosaïque. Couleurs dépassant Marc Chagall.

Dominique Maigrot (5 ans) – Un enfant-fée qui arrose une rose-fée.

Œuvre de groupe (20 enfants) – Mouton blanc humanisé.

Cécile Le Juge (5 ½ ans) – Symphonie – le plus beau tableau en couleurs. Mariage de teintes impossibles.

Marie-Laure Guimbeau – Le Petit Prince au moment de l'Épiphanie. Robe Cendrillon

Nathalie Espitalier-Noël – Lapin humain et chat humanisé. Extraordinaire.

D. Canaghéa – Soleil et resoleil. Soleil qui s'enfante.

œuvre de groupe – Tableau du Petit Prince avec des bouts de tissu.

Soit il faut accepter la Bible ou la rejeter. Jésus dit : « *Celui qui ne vient au royaume comme un petit enfant, n'y entrera point* ». Dans cette petite chambre au *Collège Labourdonnais*, souffle l'esprit de l'Évangile.

Maintenant je voudrais faire un rapprochement entre la peinture des enfants et celle de l'adulte qui est un grand enfant.

Au *Morne*, il y a un barman qui s'appelle Guy Duval. On s'étonne que je m'entretienne longuement avec lui. Car Guy Duval passe parmi ses collègues comme un homme de peu d'intelligence.

Or parmi les peintres du *Morne*, Guy Duval est hors-concours. Il possède à la fois la magie des couleurs et le don d'originalité. J'ai déjà parlé de lui dans *Advance*. Guy Duval m'a dit : « Par la peinture ma vie a été transformée. Je suis aujourd'hui un autre homme, j'ai un but dans la vie ». Tout le monde au *Morne* ne reconnaît plus Guy Duval. Son visage a changé. Son expression est tout autre. Il rayonne.

Guy Duval, à mon sens, est doué de perception. C'est pourquoi on ne le comprend pas. Il m'a dit : « Je veux partir pour l'Australie. À Maurice, tout le monde est contre moi. »

Guy Duval restera. Il a commencé à vendre ses petits tableaux aux étrangers. Je lui accorde un superbe avenir.

Qui est Guy Duval ? Un homme, homme-enfant perdu parmi une civilisation livrée aux robots.

Il y a l'enfant et il y a l'homme-enfant. Qui est l'homme-enfant ? Le poète.

Il est extraordinaire que personne à Maurice parmi les élites ne se doute qu'un *nouveau folklore* voit en ce moment le jour parmi nous.

Gaëtan Duval, ministre du Tourisme, comprendra-t-il Guy Duval, barman à l'*Hôtel du Morne* ? L'avenir touristique de l'île Maurice en dépend.

---

# ADVANCE

25 Juin 1970

## Magie au *Morne*

Le jeudi 18 juin, il y a fête des Rotariens au *Morne*. Une foule est là sous les filaos du *Morne*. Une grosse lune regarde entre les branches entrelacées des filaos.

Défilé de mannequins.

À un moment avance M. Jean-Michel Mamet, jeune employé du *Morne*. Un papillon est dans son dos, pure impression d'une de mes gouaches exécutée par M. André Kœnig, jeune.

Sensation. Comme M. Mamet avance, le papillon bat des ailes. Magie. Il ne s'agit pas ici d'un mouvement d'épaules. M. Mamet avance normalement. Mais le papillon s'anime. Il s'agit ici d'un *mouvement d'essence*.

La veille du départ de Madame Indira Gandhi, un effort à la dernière minute fut fait pour que Madame Gandhi, avant d'aller à Grand Bassin, passe par mon exposition. Cela n'a pas été possible. Mais j'avais demandé à André Decotter de faire parvenir à Madame Gandhi une gouache que je lui offrais.

La gouache lui fut remise au *Chaland* par le Dr K. Hazareesingh. Un témoin m'a dit que Madame Gandhi eut ce seul mot devant la gouache : *Magnificent*.

Dans le choix du tableau, André Decotter fit face à un cruel dilemme. Il fallait choisir entre le tableau : soleil rouge (ciel blanc, mer noire, deux arbres-fées marchant vers le soleil) et une autre gouache que Decotter préféra.

- Pourquoi ? lui demandais-je.

- Parce que dans cette gouache (paysage marin) les bateaux bougent, les arbres bougent, la mer bouge, tout bouge. »

Nous revenons ici au *mouvement d'essence*.

Causant avec Serge Constantin peu après, je lui demandai ce qui l'avait frappé à mon exposition. Il me répondit par ces deux mots : *Le mouvement*.

Questionnant Serge Constantin plus à fond, il me parla de mouvement poétique, de mouvement de la pensée, de mouvement psychique.

Allez au *Collège Labourdonnais* et demandez à Madame Nellie Ardill de vous faire voir les peintures des enfants et vous y verrez *ce même mouvement*, un mouvement de joie, associé à l'humour.

Face à cela toute autre forme de peinture est *morte*. C'est pour cette raison que j'ai parlé de *révolution mondiale en art* que j'initie, en me portant dans les voies de l'innocence.

L'arbre qui s'anime – l'arbre humanisé ici *parle* par ses gestes.

Je ne voudrais pas revenir sur la magie du dessin qui donne cette animation. Je puis dire ceci : ceux qui ont appris à dessiner sont foutus.

Quelqu'un de passage à Maurice – un étranger – me dit ceci : « J'ai été à votre exposition de Rose Hill. Vos couleurs sont uniques. Elles dépassent tout. »

« *Après ?* » demandais-je au visiteur étranger.

L'homme semblait confus et gêné et il me dit : « Je suis désolé de parler ainsi, mais vos formes sont enfantines. »

Je répondis à part moi : « Monsieur, vous ne pouvez me faire un plus grand compliment. Ce que vous ne pouvez exprimer, je vous le dirai en quelques mots : mes couleurs parlent. Comment mes couleurs parleraient-elles, si mes formes ne parlaient pas ? »

Lecteurs, pour faire *parler* les formes et les couleurs, il faut ce *mouvement d'essence* qui ne s'acquiert que par *l'humanisation*. C'est de cela dont il est question quand Decotter et Constantin parlent du *mouvement* dans mes tableaux.

La magie flamboie avec le papillon mis dans le dos de Jean-Michel Mamet, le papillon qui bat des ailes quand M. Mamet marche.

Mais Alain Lebreton de la Vieuville fait encore mieux.

Alain de la Vieuville a été à mon exposition. Je lui ai demandé son impression. Il m'a dit : *éblouissement !* J'ai insisté : « Le plus beau tableau a malheureusement été acheté. C'est un poisson. Il y a ici une lumière que Richard Wagner a essayé d'atteindre et vers quoi Goethe tendait à sa mort ».

Alain Lebreton de la Vieuville A VU. Et quelqu'un d'autre a vu. C'est Madame X qui a acheté le poisson. Il faut des « yeux pour voir » disais-je à Madame Nellie Ardill, face aux œuvres des enfants au *Collège Labourdonnais*.

Et André Decotter A VU, qui a parlé dans sa préface à mon exposition : *Il ne suffit pas de voir*, impliquant qu'il s'agit de « voir au-delà de voir » – PERCEVOIR.

Dimanche le 21 juin au Jardin Botanique de Curepipe se produisit une extraordinaire magie.

La première fois que je compris que j'avais été au-delà de voir fut lorsque *Sens-Plastique* en voie de création, je vis au sein d'un bosquet une fleur d'azalée me regarder au sein du Jardin Botanique de Curepipe\*. Si j'ai *vu* alors c'est qu'en moi naissait non une lumière qui éclaire, mais une *lumière qui voit*, une lumière qui parle. C'est cette *lumière qui parle* qui est dans le tableau qu'a acheté Madame X, tableau qui est sans prix.

Donc le dimanche 21 juin, un peu plus loin du lieu de ma première vision, j'accomplissais le dernier acte de la fleur humanisée.

Jusqu'à présent, je prends la fleur de face. La fleur sourit, parle. Mais cette fois, ça a été autre chose.

Je pris ma plume *Parker* et je dessinais sur pad la fleur d'azalée de *trois-quarts*. Après la tête vint le corps. Le corps avait une chute du dos, le dos avait des reins et vinrent les fesses, et les cuisses et la jambe. La feuille piquée aux reins montait.

Lorsqu'on aura imprimé cette nouvelle fleur sur un tissu et qu'on l'aura mise dans le dos d'une femme marchant parmi la magie du *Morne*, la femme marchant, la fleur avancera, se balançant, souriant, minaudant.

Une femme m'a dit : « Attention ! On pourrait cesser de voir la femme et être amoureux de la fleur ! »

Pourquoi pas, puisque à la femme-fleur répond la fleur-femme ?

Cette magie, je la porterai à la céramique. Cette magie, je la porterai à la *confection des jouets* – industriellement parlant. Non le joujou absurde fait par des hommes-robots pour des enfants. Mais je ferai des jouets-fée.

Décorations murales ? Décoratoinis sur vitres ? Décorations humanisées ? Meubles humanisés ? Qu'est tout cela ? Purement LA MAGIE, la poésie en action.

Tourisme mauricien ! Folklore enchanté, tu as de beaux jours en perspective...

\*.\*.\*

\* Ceci est dans la postface de *Sens-Plastique* (Édition Esclapon, General Printing)

---

# ADVANCE

2 Juillet 1970

## Une confédération de l'Océan Indien

Hervé Masson a parlé d'une Fédération des Mascareignes. Il s'agit ici d'associer Madagascar, Réunion, Maurice et Seychelles dans un bloc économique, départ d'une association politique définitive.

La terre aujourd'hui marche vers de *grands ensembles*. Il y aura le bloc européen, le bloc asiatique, le bloc des deux Amériques, le bloc africain. Le Japon, l'Insulinde, l'Australie formeront tôt ou tard un bloc : le bloc du Pacifique. Pour notre part, nous devons avoir le bloc de l'Océan Indien.

Soit les blocs s'entendant, ce sera la paix universelle – ou ce sera la guerre sans limites. On n'en sort pas. Mais comme la terre, comme un tout, *marche vers l'unité*, – état irréversible, – donc nous marchons vers la PAIX ILLIMITÉE.

Les petites guerres, comme les guerres civiles, ne seront plus possibles, étouffées par les grands ensembles.

Vont cesser les problèmes régionaux en faveur de SOLUTIONS GLOBALES. La monnaie restera nationale, mais sera couverte par une monnaie internationale qui ne sera ni le dollar ni l'or. Nous arrivons à une Banque Mondiale qui émettra cette monnaie internationale. On voyagera non avec la monnaie nationale, mais avec la monnaie internationale. Selon la puissance des échanges, l'AVOIR des pays.

La sécurité ne sera pas politique, mais économique. Comme nulle nation ne pourra monopoliser la monnaie internationale, pourquoi faire la guerre si on ne peut l'approprier ? Cessera l'O.N.U. qui est du verbiage, on s'entendra de comptoir à comptoir. L'Idéal sera la monnaie universelle qui mettra fin au communisme comme au capitalisme tel que nous l'entendons.

On a voulu faire un accord par le haut. C'est impossible, parce que les hommes sont veules. Ce qu'il faut c'est arriver à un *intérêt commun* pour toute la planète par une monnaie commune, qui n'abolira pas la monnaie, mais la fera *surplombante*. L'intérêt commun sera le soubassement de l'accord universel. Ce n'est qu'ensuite qu'on parlera de la Culture Universelle et de l'Humanisme Universel.

Karl Marx n'a pu abolir l'argent. Mais Jésus-Christ a dit : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*. Par cela je comprends : construisons la maison terrestre, entendons-nous là et puis nous verrons quant à la Cité Céleste. Mais ne mêlons pas.

Il est impensable que Madagascar, Réunion, Maurice et Seychelles vivent d'une vie cloisonnée. C'est stupide et c'est contre le monde actuel.

L'ambassade de Madagascar à Maurice devrait être une vaste organisation et vice-versa. (On attend encore la nomination d'un ambassadeur mauricien à Tananarive). Nous pouvons et nous devons émigrer vers Madagascar. Il s'agit ici non de concurrencer les Malgaches, mais de développer un vaste pays inexploité que fructifieront des Mauriciens ayant pris la nationalité malgache. La main-d'œuvre mauricienne est idéale pour un tel projet.

La *Confédération de l'Océan Indien* est une certitude. Il s'agit de la hâter.

La Réunion est un département français. Les Seychelles sont sous la couronne britannique. Mais cela n'empêche rien, puisque l'Europe va devenir *un tout*.

Loïs Levieux a dit (voir *L'Express*) que dans 50 ans Ramgoolam sera considéré le plus grand homme d'État de l'hémisphère sud. Pourquoi ce ne serait pas lui, Ramgoolam, qui prendrait l'initiative d'une *Confédération de l'Océan Indien* ? Et serait celui qui lancerait la *Confédération de l'Océan Indien vers ses destinées* ?

Nous sommes dans le triangle Afrique-Inde-Australie. La *Confédération de l'Océan Indien* s'arc-bouterait à ce triangle.

L'île Maurice a été une petite colonie, clé vers l'Inde. Dès maintenant l'île Maurice S'INTÈGRE. L'isolement cesse. Nous PARTICIPONS.

Il n'y aura bientôt plus à la suite, le problème de Madagascar, le problème de La Réunion, le problème des Seychelles, le problème de Maurice – mais un PROBLÈME GLOBAL. À savoir, comment survivre dans le monde qui se fédéralise de plus en plus. La *Confédération de l'Océan Indien* est la réponse.

Ramgoolam a l'étoffe d'un grand homme d'État. Sur ce point, je suis totalement d'accord avec Loïs Levieux. Il y a là une Grande Œuvre qui attend Ramgoolam. Et je pense qu'il le sait autant que moi.

\*.\*.\*

P.S. Tel parlera de bloc francophone. Il ne s'agit pas de cela. C'est au-delà. Je pense à une GÉOGRAPHIE HUMAINE se liant à une géographie tout court.

---

## ADVANCE

10 Juillet 1970

### Agrandir l'île Maurice

On a vu ce qui a été fait au *Pleasure Ground*. Naguère borbiers et terres spongieuses, on a récupéré sur la mer par un endiguement. Est venu le *Pleasure Ground*. On a fait la même chose à *Mer Rouge*. C'est encore du *reclaimed*.

M. Alain Gambier n'a pas tort. Mais peut-être il voit trop grand, lui qui surplombe le tout de son chalet sur la pente du *Morne*. M. Gambier voudrait voir combler une partie des lagunes de la Rivière Noire.

Prenons un autre cas dans le nord de l'île. Il n'y a pas à dire : l'*Hôtel Isle-de-France* va s'étendre sur la mer – pilotis ou pas. L'intérieur des terres lui est fermé par la route.

*Touessrok* devra s'agrandir sur la mer : faire avancer l'îlot sur la chaussée des rochers.

On peut aussi agrandir beaucoup d'îles : l'*île d'Ambre*, l'*île aux Cerfs*, par exemple, et que sais-je.

En créant une chaussée à Riambel, on ramasserait une bonne partie de la lagune.

Et on peut créer de nouvelles îles sur la mer comme j'en ai déjà parlé. L'île Maurice ne sera plus alors de 720 milles carrés.

« Resserrant » nos lagunes, nous en faisons de grands barachois. Nous gagnons sur la mer et nous « élevons » les poissons. Et nous augmentons nos plages.

Les pierres de comblage ? L'île tout entière nous en fournit : ces grands tumulus après le *bulldozing*. Et cela libère des espaces cultivables, comme cela a déjà été dit.

Au *Morne*, par des îles artificielles, on pourrait déjeuner et dîner sur les eaux – là où la musique se veloute et où tout donne le sens d'un grand voyage.

Il faut multiplier les mangliers, lieux des pontes de poissons et qui donnent en même temps cet effet de la forêt-qui-marche.

Il faut gagner sur la mer, faire les cocotiers avancer sur les eaux et là surtout faire du rustique - allier *Paul et Virginie* à *Robinson Crusoë*.

Tout ceci consiste à agrandir l'île Maurice « en largeur ». Il faut aussi l'agrandir « en hauteur ».

C'est une question de mois où la *Mauritius Hotels* créera un *night club* au haut du monticule du *Morne*, avec téléphérique. À Rs 5.00 la montée et à Rs 5.00 la descente, le coût du téléphérique se paierait en quelques mois.

Une route menant au *Pouce* de Port-Louis et là encore un *night life* verrait le jour.

L'*île aux Aigrettes* est « dans le sac ». On y a déjà commencé. N'importe qui peut aller sur l'île d'émeraude, boire un *fanta* ou obtenir un sandwich. La *Mauritius Hotels* ici a pris pied.

Nos montagnes seront habitées. Les gens riches « s'arracheront » les montagnes d'ici peu de temps. On va vivre – je parle des riches – d'une *vie surplombante*.

Nos plages et nos montagnes sont nos atouts – pour nous et nos touristes.

Les gens aisés à Maurice vivaient au XIXe siècle à Port-Louis et à la campagne (comprenez : les propriétés sucrières). Puis est venu Curepipe et la mer. Pour très-demain, ce sera la montagne et la mer – le vertical et l'horizontal.

Avis aux acheteurs ! Un Anglais, directeur de banque, – j'oublie son nom – avait au début de ce siècle, acheté tout le littoral, de Choisy au Cap Malheureux. Il a revendu ces pas géométriques pour une fortune.

Tel homme d'affaires qui s'achèterait les pentes des montagnes, demain serait millionnaire.

L'hélicoptère commercial – le bus aérien – est pour les prochains jours.

L'*île Plate* deviendra peut-être pour demain la propriété de Jacqueline Onassis, de l'Aga Khan ou du Gaekwar de Baroda.

L'île Maurice sera connue l'année 1970 ou l'année 1971 comme le paradis des milliardaires. C'est ça qu'il nous faut : des multimillionnaires. Je suis socialiste d'idées, mais conservateur quand il s'agit de la manière de vivre. Je suis à la fois ami du peuple et aristocrate. J'adore le LUXE POÉTIQUE. Si j'étais riche, j'aurais une maison sur l'*île aux Bénitiers*, une maison au haut du *Pouce*, une maison à Port-Louis. Je vivrais *incognito*. Personne ne saurait où je vis. J'aurais, dans mes maisons, des sorties dérobées et des vitres magiques dans mes maisons et dans mes autos. Je verrais tout au-dehors et personne ne me verrait.

Vivre à Maurice surpeuplée, en isolé, est le secret des dieux. Ce qui manque au bonheur des hommes c'est l'ESPACE PSYCHIQUE. Vivre et n'être pas envahi, n'est-ce pas cela que fait Dieu, – Présent et Absent, là et jamais là, partout et nulle part ? Préserver sa liberté ? Mais n'est-ce pas ça le secret de vivre ? Les *bonheurs cachés* sont les bonheurs qu'on *tient*. Tout le reste est illusion.

---

# ADVANCE

17 Juillet 1970

## Le problème humain

Je suis abasourdi de penser que personne, oui personne, ne peut penser au problème de l'île Maurice *globalement* – par manque d'esprit de synthèse.

Tel dira : chômage. L'autre parlera de la culture. Tel autre nommera tourisme. On dira : *Il faut que les jeunes aient un but*. Défileront : sports, réunions pour le développement, concerts et conférences au Centre Culturel et ailleurs. On parlera de tout, sauf de l'essentiel : le PROBLÈME HUMAIN.

Quel est le malheur de ce pays ? Mais le manque de sentiment humain. Une poétesse mauricienne me disait : « Chacun à Maurice veut damer le pion aux autres : être le premier. » Qui ne se rappelle les paroles de l'homme de Galilée qui disait : *Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers ?*

Il s'agit d'être soi. Or chacun ici veut être *plus* que les autres. Si on est *plus* qu'un autre, on n'est rien. En ce cas, on se dépasse, on s'abolit.

L'Honorable Boolell, l'autre jour à Highlands, a parlé de réforme agraire. La réforme agraire est avant tout un *problème humain*. On ne sort pas de l'humain. Le chômage que l'Honorable Boolell veut conjurer par la réforme agraire est lui-même un *problème humain*. Ainsi de tout.

Alors on s'aperçoit de ceci : pour résoudre tous les problèmes, il s'agit de résoudre le *problème humain*. Comment résoudre le *problème humain* ?

Toutes les philosophies, tous les systèmes de penser n'ont servi à rien. L'homme des cavernes revient avec Buchenwald et les bouchers nazis. Les mêmes appétits gouvernent l'homme moderne que celui du Moyen Âge.

Donc on ne peut réformer l'homme. On ne peut changer l'homme que d'une unique façon : en changeant sa vision.

Si un arbre n'est plus un arbre, si une fleur n'est plus une fleur, si un fauteuil n'est plus un fauteuil, forcément le soleil n'est plus le soleil, la lumière n'est plus la lumière, la mer n'est plus la mer, le feu n'est plus le feu.

Cette RÉVOLUTION s'est opérée à Rose Hill en mai 1970. Mais cela a passé par-dessus la tête des Mauriciens. Pour preuve, je n'ai pas vendu un seul tableau à Rose Hill.

Mais les Mauriciens pourront mettre « les pieds en haut et la tête en bas », qu'ils n'empêcheront pas cette RÉVOLUTION de s'accomplir.

Mais qui plus est, si l'arbre n'est plus l'arbre, si un fauteuil n'est plus un fauteuil, si le soleil n'est plus le soleil, – par voie de conséquence l'homme n'est plus l'homme. En d'autres mots, un sens nouveau de l'homme jaillit.

Rabindranath Tagore disait : « Avant d'être hindou je suis citoyen de l'univers ». Ce n'est pas assez – infiniment pas assez. Il ne suffit pas d'être citoyen de l'univers, il faut devenir frère de l'arbre. C'est ça qui donne l'« humanisme Universel », dont le fondement est l'« humanisation » qui s'est déployée à l'exposition de Rose Hill en mai 1970.

Le « problème humain » – qui est non seulement notre problème, mais le problème universel – se ramène donc au problème de l'arbre. Quand l'arbre n'est plus l'arbre, tout est changé. Et si l'homme peut dire *Arbre, mon frère !* comment pourrait-il dire *Homme, mon ennemi ?* Et c'est alors que le problème humain est résolu.

Le « problème humain » résolu, ne parlons pas de chômage, de réforme agraire, de développement, de culture, de tourisme, etc., etc. Le « problème humain » résolu et tout est résolu.

Le « problème humain » résolu, c'est tout le sens de mon exposition de Rose Hill. Autrement dit l'HUMANISATION qui donne l'HUMANISME UNIVERSEL.

Dans l'« Humanisme Universel » que résume l'« humanisation », il y a tout et tout : le langage unique, la culture unique, le sens sacré de la vie, et ainsi de suite à l'infini : LA SYNTHÈSE.

---

# ADVANCE

24 Juillet 1970

## La fin de la littérature

La littérature, comme telle, est une invention de l'homme moderne. Si on parle des Anciens dans ce domaine, voici ce qui paraît.

Les Sumériens, les Babyloniens, ceux de la Vallée de l'Indus travaillaient avec des signes, bien plus qu'avec un langage. Ce qu'ils enregistraient c'était l'histoire des peuples. Quant aux religions antiques, tout se passait *in camera*. À cause du mystère et de cet attrait que le « mystère » crée chez les hommes de tous les temps, les prêtres scellaient leurs connaissances.

Ce qu'on appelle aujourd'hui la culture était l'appartenance de quelques-uns. Il y avait les initiés et les adeptes, et le reste des gens.

Sur les tables d'argile qu'on retrouve dans la vallée de l'Indus, il y a des sentences et des constatations.

La Grèce, elle, n'a été qu'un peuple d'artistes. Mêmement de l'Égypte. Quelques livres sacrés dans l'Inde : les *Védas*, le *Bhagavat Gita*, les *Upanishads*.

Le théâtre, d'à-partir des Grecs, était *toute* la littérature. Quant au reste, il s'agit de mythes, que les Hellènes statuaient. Il y avait la vie courante et cette mythologie : le train-train de tous les jours et les dieux : la nourriture du corps et la nourriture de l'esprit qu'étaient les mystères dans les temples d'Eleusis. La religion était un Théâtre.

À mon sens, il faut attendre l'époque romaine, pour que véritablement *la littérature* voie le jour. Homère créa des épopées. Virgile fit de la littérature.

Pour tout dire, sauf dans le domaine de l'art, la littérature, avant les Romains, était inexistante.

Avec leur esprit rigoureux, les Romains initièrent le latinisme, dont Descartes est un pur produit.

C'est alors que la pensée se désunifie de plus en plus. On va parler maintenant des multiples domaines littéraires. D'une part le Théâtre et d'autre part l'Histoire. Viendra l'essai. La philosophie devient « littéraire » avec Jean-Jacques Rousseau. La critique n'est plus qu'un métier.

Le romantisme français fait jaillir Lamartine, et Hugo avec son lyrisme. On pleure, on crie avec des mots. Et les mots envahissent tout. Le paradis des mots est la France, qui est le peuple sur terre qui se sert *le moins* des images.

Aussi est-ce extraordinaire que Rimbaud soit Français, pour ne citer que celui-là.

À mon sens, la gloire de Baudelaire est d'avoir cherché à sortir la pensée française de la littérature. Baudelaire est le premier des Français à *écrire comme on parle* (notez qu'on a dit en France que je n'écrivais pas le français – quel compliment ! – c'est parce que *j'écris comme on parle*). Céline allait faire de même, mais il est devenu vulgaire.

Le lettrisme a voulu tout ficher à terre mais bêtement. Et enfin le *Nouveau Roman* s'attaque à la littérature, mais il ne fait que la confirmer. Car nulle forme d'écriture, comme le *Nouveau Roman*, n'est autant esclave des mots.

S'il faut continuer, j'aurais maintenant à parler de moi-même. Et je me tais.

Reste à dire que la littérature est morte. L'homme a assez des mots. Il veut de la substance : le verbe. Le verbe cogne à nos portes : il est là.

---

# Le MAURICIEN

28 Juillet 1970

## Une culture unique

Curepipe, lundi 27 juillet 1970

Mon cher Yves Ravat,

On parle couramment de la culture orientale et de la culture occidentale. Existe-t-il un lien entre ces deux cultures ? Je réponds : non. La raison en est que le défaut de l'Orient est d'être trop perdu dans *l'inconscient*, et que le défaut de l'Occident est d'être trop enfoncé dans le *conscient*. On ne peut faire un *compromis* entre le conscient et l'inconscient. Ce qu'il faut c'est lier le conscient et l'inconscient, en les surplombant. Il n'y a pas d'autre moyen d'arriver à une *culture unique*.

Inutile de parler de l'Occident. De Montaigne à Goethe, de Shakespeare à Rimbaud, de Tolstoï à Baudelaire, tout a été ressassé à ce sujet. Et nous savons à quoi l'art aboutit en Occident : à l'impasse de l'art moderne.

Toujours l'Orient, nommément l'Inde.

Ici tout part des *Védas*, d'origine aryenne, qui se prolongent dans le *vedanta*, — les *Védas* en action. Structurant le tout sont les *Upanisads*.

Il est édicté ici qu'à *Brahma*, âme de l'Univers, s'identifie *Atman*, l'âme individuelle. La définition de l'âme est ici un *esprit-sans-forme*.

À l'exposition de Rose Hill (mai 1970), où j'initie *l'humanisation* que je baptise *l'art de l'innocence*, se présente un fauteuil. On y voit ici l'objet de chair. (Il y a là un écart coloré entre le noir et le jaune, qui « déplace » le fauteuil en lui-même). À l'objet de chair s'associe un autre fauteuil, d'ordre métaphysique, qui donne un *personnage* (je ne vendrais pas cette gouache à personne, à aucun prix).

Qu'est ce « personnage », cet homme-fauteuil ? C'est l'esprit du fauteuil — non pas un *esprit-sans-forme*, mais un *esprit-qui-a-une forme*. Une forme de quatrième dimension. C'est le fauteuil-fée, l'archétype du fauteuil, son essence.

Ainsi du fauteuil-fée, je passe à la fleur-fée, à l'arbre-fée. Et la fleur s'anime, sourit. L'arbre s'anime, marche. Il s'agit ici d'un mouvement d'essence.

Notons que Juan Miro a dit : « *Ce que je cherche à peindre. Ce n'est pas l'objet mais l'esprit de l'objet* » : vains mots ! Miro reste dans l'objet de chair.

Donc moi qui fais marcher l'arbre et qui fais l'arbre parler à la mer, moi qui crée des colloques dans le paysage (lire l'article de Pierre Renaud dans *L'Express*) ai-je parlé en vain glorieux d'une *Révolution mondiale de l'art* dans *Le Mauricien* ? Et ai-je été monstrueusement prétentieux de parler, en même temps, d'une *Révolution mondiale de la pensée* dans ce même *Mauricien* ?

La réponse est celle-ci : l'Inde des *Védas*, l'Inde du *vedanta* et des *Upanisads*, a dit que tout est d'ordre animé, que la pierre vit, que tout a une âme. Et l'Inde millénaire a parlé de la vie des choses. Mais la doctrine la plus secrète de l'Inde a-t-elle dit (comme la petite Catherine Chevalier au *Morne*) que la pierre est une *personne*, que la fleur est une *personne*, que l'arbre est une *personne* ? Non.

Encore si nous devons en rester là ! Mais que fais-je à Rose Hill ? *Je fais voir la personne qu'est le fauteuil, je fais voir la personne qu'est la fleur, je fais voir la personne qu'est l'arbre.* Et le fauteuil s'anime, la fleur s'anime, l'arbre marche.

Nous sommes ici en plein dans la *culture unique*, que l'art de l'innocence initie. S'agit-il de la magie ? Oui, uniquement de cela.

Et un *langage unique* se dégage, associé à la *culture unique*. Et tout cela est démontré, rendu vivant et visuel à Rose Hill. Un *nouvel humanisme* se dégage, d'ordre universel.

Donc, il ne s'agit pas de faire *pont* entre la culture occidentale et la culture orientale, mais de les surplomber toutes deux, de les dépasser.

Voulez-vous, mon cher Yves Ravat, que nous en venions au côté burlesque de toute la question ?

À l'exposition de Rose Hill, elle-même (qui a duré quinze jours), je n'ai pas vendu *un seul tableau*. Cela donne l'attitude de l'île Maurice à mon endroit, le préjugé irrépressible, involontaire, souvent l'aveuglement qui tient à tout ce que je fais, à ce que je suis.

M. Philippe Lim (l'exposition Lim à Rose Hill est un événement) a expédié, sur ma demande, 22 diapositifs de mon exposition de Rose Hill (clichés en couleurs) à la princesse Indira Devi à Hyderabad. Elle les fera voir dans l'Inde. Des diapositifs ont été envoyés à *Newsweek* (New York) et à *Paris-Match*.

Des dispositions sont prises pour imprimer mes gouaches sur tissus. C'est une très grosse affaire. Je ne vois pas, faute de capitaux, comment cela pourra aboutir à Maurice. Il faudra alors s'adresser soit au Japon ou en Allemagne. On fera des cartes postales en couleurs de mes gouaches : je pense à une industrie de *jouets humanisés*. Et ainsi de suite. L'humanisation en art est un *universalisme*.

L'alternative est la suivante : soit mon pays m'aide *financièrement* (gouvernement ou industrie privée), soit j'ai affaire à l'étranger. Je le répète : soit le rayonnement à partir de Maurice de ce *nouveau folklore* d'ordre universel, ou l'exportation de mon génie. Choisir, c'est décider de ce que sera le tourisme mauricien.

Une carte magistrale est entre nos mains. Si on ne la joue pas, d'autres la joueront. C'est compris ? Si on ne comprend pas, tant pis. Tant pis pour l'île Maurice.

P.S. – Mon cher Yves Ravat, je considère cette lettre que je vous écris comme un document historique, d'ordre international. Corrigez-en les épreuves vous-même. Pour ma part, j'ai cessé de lire les journaux mauriciens depuis voilà une semaine. Et ce sera ainsi dans l'avenir.

Je dois me servir de cette lettre à l'étranger – dans l'Inde, en Europe, en Amérique. Mille mercis.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

31 Juillet 1970

## L'exposition Lim

Je ne vais jamais aux expositions de peinture. J'ai fait exception pour une exposition d'œuvres enfantines à Rose Hill. Et voici j'ai été à l'exposition Lim.

Les surréalistes ont toujours cru que la photographie, en même temps qu'un métier, était un art. L'exposition Lim le prouve.

J'écarte les deux plus jeunes, par manque de place ici. Je parlerai d'abord de François Lim.

François Lim est un psychologue. Il est un portraitiste, mais il recherche l'expression intérieure. Son chef-d'œuvre est la Princesse Indira Devi. J'ai vu des portraits d'elle faits en Inde ou par des amateurs à Maurice.

Sous l'œil pénétrant de François Lim, la Princesse accourt vers vous, par un regard qui vous échappe. C'est donné et retiré, comme elle est elle-même, – quand elle n'est pas aux « parties » que j'abhorre, où elle joue un rôle. François Lim a attendu ce regard intérieur. Le visage est de quart, de trois-quarts, de face, en dedans, en dehors et de partout. Le regard ici nage, flotte, court, danse et s'abolit. C'est la femme, comme on la connaît dans l'Inde, qui en esprit à chaque deux pas qu'elle fait en avant en fait un en arrière.

Le grand portrait de Mme Porter est magistral, dansé, arrêté, projeté, plané – les ombres enrobant les ombres et les lumières faisant le chassé-croisé dans les plis du tissu.

Mais beaucoup plus que François Lim, – qui a une incontestable valeur – c'est Philippe Lim qui m'a retenu.

Philippe Lim cherche à « humaniser » son appareil photographique, à lui donner un cœur, une pensée. Il se veut intégré et se sert de son appareil comme prétexte. C'est ainsi que procéda Man Ray, le surréaliste, le plus grand photographe-artiste de tous les temps.

Il me suffit d'une image et j'ai le reste. Ce sont les fleurs de cannes à sucre dans la lumière. La photographie ici devient quintessence. Toute l'île Maurice est dans ces fleurs de cannes, et toute l'exposition tient dans cette seule image – simplicité et évaporation de la chair.

Jusqu'où peut aller la photographie ? Philippe Lim peut seul y répondre. Quand sur une simple photo, on reconstruira une autre image. Quand on aura DEPHOTOISÉ la photo – comme à la mort de l'image pour une autre image.

Le travail de François Lim sur la photo d'Indira Devi tient là un secret. Dois-je ajouter : François Lim et Philippe Lim se complètent. L'exposition Lim suffit à foutre à terre toute la photographie à Maurice et la faire reprendre à neuf. Cette exposition qui a commencé le 20 juillet est « un événement ».

C'est sur les photos Lim qu'aurait dû reposer toute notre propagande touristique. Car on sent ici souffler l'esprit de notre pays.

La photographie, en soi, est une impasse. Les Lim essayent de l'en sortir. Il y a l'œil de l'appareil photographique et il y a l'œil de l'homme qui tient l'appareil.

Un poète peut tout faire, même rendre ce qui est mort vivant. Dans l'image : fleurs de cannes à sucre, flotte l'*in-vu*, ce qui attire, ce qui est réel chez nous : la poésie du lieu. Tout le reste est gaspillage et inutile. Il y a *tout* dans une image. Dans ces fleurs de cannes à sucre, il y a nous et plus que nous : le parfum de notre île que Bernardin de Saint-Pierre n'a pu donner.

Ah, si Bernardin avait parlé des deux amants sentant une fleur de canne à sucre, lieu de réunion et somme de leurs amours ! Mais Bernardin de Saint Pierre était parfaitement idiot. Il a fait de *Paul et Virginie* un cliché. Or le cliché, c'est ce que nous ne voyons pas à l'exposition Lim, pas du tout, oui, pas du tout. Aller à l'exposition Lim, c'est s'évader de la photographie.

---

# ADVANCE

7 Août 1970

## Une révolution de la mode

L'Histoire peut s'écrire de mille façons. On a décidé qu'elle sera selon les batailles, d'après la lutte des peuples, les victoires et les défaites. Cela a amené à un culte à la déification des généraux et des chefs d'armées.

Ce qu'on oublie c'est que les hordes sauvages qui se battaient au sein des forêts de l'Europe antique, étaient précédées de pythonisses, qui, par leurs intuitions, donnaient aux généraux leurs directives. Appelez cela la divinisation ou non. Le fait est là.

On pourrait dire que les hommes mènent les peuples et que les femmes mènent les hommes.

Jean Duché a voulu écrire une « Histoire de France » à travers les femmes. Non seulement concernant les amours princières mais surtout quant à l'influence des femmes dans les grandes décisions.

On connaît la boutade de la duchesse de Bourgogne à Louis XIV qui lui passait tout : « Quand les hommes règnent, dit-elle, la femme gouverne. Quand une femme règne, les hommes gouvernent ». La duchesse de Bourgogne visait directement la Marquise de Maintenon qu'on a appelée Madame Louis XIV. Elle fut peut-être le vrai Roi de France.

Je vais parler maintenant de ce qui gouverne la femme : sa robe.

La femme, à mon sens, n'est une femme qu'avec sa robe. La robe + elle, c'est la femme. Voyons de près cette équation.

Nulle place au monde où les femmes gouvernent plus qu'à Paris. Cela parce que dans le monde occidental, Paris est la métropole de la robe, l'arbitre du vêtement féminin.

Madame Georges Pompidou en visitant l'Amérique, porta des maxi-robres et quelques midi-robres. En ce faisant, elle tuait la mini-robe et instituait mondialement le règne de la robe longue.

J'en suis très heureux. Parce que avec la mini-robe, l'impression de mes gouaches sur tissus subirait un contrecoup.

Voyons cela. Une femme en robe blanche avance au *Morne*, de la mer à l'hôtel, sur le tapis de gazon que ponctuent les filaos couleur émeraude.

La femme avance déplaçant sa robe. Tout à coup quelqu'un l'appelle de la mer. La femme se retourne. Une fleur chazalienne est dans son dos, qui fait parler sa robe, qui fait parler sa personne. La distance, au lieu de détruire – ce qui est le cas avec les robes imprimées – la distance ici « augmente » le prestige.

Mettez un tableau de Van Gogh ou de Henri Matisse – les deux plus grands coloristes de tous les temps – et il ne se présentera aucun effet. Mais une ou deux fleurs sensplasticiennes ou chazaliennes dans le dos de cette femme, et la magie est si grande que tout s'abolit. Il n'y aura que cette femme et que son pas dans le

décor inoubliable du *Morne*. Mais grâce à cette fleur qui jaillit et parle, les formes de la femme elles aussi parlent. Et quand la femme se déplace c'est une conversation entre l'être total – femme + robe – et le paysage.

Mes gouaches humanisées « s'intègrent » à la forme humaine. Le secret est ici le MOUVEMENT. Immobile, la fleur parle et bouge. Comment allez-vous battre cela ?

Un costume de bain féminin « maxi » ? Des bateaux chazaliens bougent sur la forme féminine. C'est une gouache humanisée. Ici un autre paysage est dans le paysage. Des barques se meuvent sur la mer là-bas. Mais des bateaux bougent sur les formes de la femme qui se déplace. Quoi admirer ? Mais le tout, une magie sans bornes, une vertigineuse intégration de la femme et de la vie.

Grâce aux couleurs de mes gouaches, grâce aux formes imprimées, mon art révolutionne la mode. On pourrait parler de tout cela à l'infini, sans épuiser le sujet.

Folklore ? Vain mot. C'est plus. Le folklore devient alors le corps humain exalté. SACRALISÉ. Le désir brutal cède la place à la forme féminine POETISÉE. L'amour par l'art prend un nouveau sens et une nouvelle dimension.

Et une autre forme de NU prend alors corps, grâce à l'art de l'innocence.

La robe de la femme devient « esprit ». La robe prend un nouveau sens, qui n'est plus de souligner la grâce féminine, mais de mettre en cause ce « nu du nu » qu'est le charme, qu'est le mouvement en soi.

Avec mes gouaches imprimées sur robe, il s'agit pour la femme d'être « plus » que belle, d'avoir une personnalité, et de la dire par sa robe.

L'esthétique cède alors le pas à quelque chose de plus haut, « le vivant », - ce « vivant » qu'est le charme.

La femme dans l'Éden était « nue », mais parée des fleurs de la vie qui l'entouraient. Il s'agit pour nous de remettre la femme dans l'Éden en NUDIFIANT sa robe – à contresens de la minijupe. En d'autres mots, créer un « autre nu » par les couleurs. Tel le veut l'art de l'innocence.

Les lectrices m'auraient compris. La grosse question aujourd'hui est de mettre en action l'impression des gouaches chazaliennes sur tissus, d'industrialiser ce qui est poésie.

Or, rien ne sera fait – absolument rien – sans la collaboration des femmes. Il ne s'agit pas d'une affaire industrielle pure et simple. Mais d'une AFFAIRE FOLKLORIQUE. Je souhaite qu'on me comprenne ! Ce que je veux c'est une démonstration de mon génie poétique – via la femme, vers le monde, via l'île Maurice vers l'Univers.

---

# Le MAURICIEN

14 Août 1970

## La fausse humanisation

Le 13 août, 1970.

Mon cher Yves Ravat,

Qu'il s'agisse du nudisme, de l'exhibitionnisme supposé libérer l'homme ou tout bonnement des affiches « simplifiées » – partout se voit le faux nu (on veut nudifier la chair sans nudifier l'esprit). Ce qui assaille l'homme aujourd'hui est un *complexe du nu*, un complexe de pureté. On veut forcer le Paradis de l'innocence.

La chose avait commencé depuis assez longtemps mais aujourd'hui elle s'exacerbe.

Au temps de la Reine Elizabeth, William Shakespeare (le grand Will) créait la fausse fée dans *Midsummer Night Dream*. *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, c'est les rêvasseries dans la tête d'un enfant.

La gaudriole moderne est l'art naïf, extraordinairement snobisé par les acheteurs de tableaux. L'Art naïf, c'est le malhabile intellectualisé. (Le douanier Rousseau allait au Louvre se faire la main). Dernier en date de cette mystification est l'art de Paul Klee et Juan Miró (j'en ai déjà parlé) qui créent la *Fée Anthropomorphe*. D'où l'inénarrable fantasme.

Jean de La Fontaine, copieur dans ses contes, fait parler le loup.

Toujours le truc de l'écrivain faisant parler des animaux qui servent de prétextes aux fables de l'homme, déversant sa mythologie.

Walt Disney, c'est le comble ! Mickey Mouse parle par la bouche d'un homme ! La souris tient des conversations d'homme de société. Laissez-moi rire !

La fausse réalité continue avec *Alice au pays des merveilles*, de Lewis Carroll. Les contes d'Andersen font parallèle.

Dans tous ces cas, *Mickey Mouse* donne le bras au *Chat botté*. La bourrique qui parle emboîte le pas à *Peau d'âne*. On fabrique des « fées » partout comme on fabrique des saucisses. Les bandes animées ont pour pendant l'automate de l'Exposition d'Osaka. La fée-robot a une sœur dans la machine à sous.

Nous sommes ici dans un théâtre du *Faux Merveilleux* à tout casser. Le Paradis de fées, c'est l'expo 67 - aluminium, plexoglass, formica et compagnie.

On bâtit un Paradis de la machine en ce moment. Vive l'ordinateur et le jus de fruit en tube de dentifrice.

Le *Réel* ? Mais c'est le dollar ! Le *Réel* ? C'est *Disney Land* ! Le *Réel* ? C'est l'engin qui monte vers la lune ! Le *Réel* ? C'est l'*op-art*, le *po-part* !

La fée à l'exposition de Rose Hill ? Ce n'est pas réel. C'est le mythe.

L'arbre-qui-marche ? Couillonnade ! La fleur-qui-sourit ? L'œuvre d'un fou ! Le fauteuil-personnage ? Personne n'en veut même à vingt-cinq sous ! L'humour ? Oust !

Qu'on laisse cela pour les gens de l'asile Barkly. Ce qui existe, c'est le compte en banque. Un point c'est tout.

Mais quelque chose va bouger et à Maurice même.

On a assez du frelaté ! Les *hippies* viennent ! Eux, ils croient en la fée. Les *hippies*, ça fera les hommes-enfants de demain ! L'homme-fleur, les femmes-fleurs, la poésie des *nouveaux temps*...

Une dame de Curepipe me disait hier : « J'ai acheté *Poèmes*. Ma toute petite fille le lit à livre ouvert ». Je lui ai répondu : « C'est son monde !... »

La *révolution mondiale de l'art* touche au sens du *Réel*. Qu'est-ce que le réel ?

Nous avons connu *une mythologie de la fausse fée*, une mystification d'ordre mondial, la *Fausse Humanisation*.

Par l'humanisation tout est retourné : ce qu'on a cru *réel* sera vu comme le *mythe* et ce qu'on croyait le *mythe* sera vu comme le *réel*.

Une table ne sera plus une table. Une fleur ne sera plus une fleur. Un homme ne sera plus un homme.

L'art de l'innocence retourne tout, jette tout à bas et reconstruit tout.

Sur quelles bases ? Mais si un arbre peut marcher, tout est possible - même qu'un homme qu'on a considéré comme un suprême fou soit vu comme un sage. Car en fait, j'ai tous les enfants de ce pays pour convertir, via les femmes, les hommes de notre île !...

Bien à vous.

---

# ADVANCE

14 Août 1970

## La poésie et la femme

Quand parut *Sens-Plastique* (édité à Madagascar), Jean Paulhan n'accepta pas ce livre qui le dépassait. Brillant critique, Jean Paulhan était resté cependant un intellectuel. Pour lui, *Sens-Plastique* était un livre définitif. Il le voyait comme la clé de l'Absolu.

Depuis il y a eu *Poèmes* édité chez Pauvert. Un quatrième livre de poésie est entre les mains de Pierre Renaud. Cet ouvrage sera intitulé *Humour rose*. Pierre Renaud préfacera le livre, qui sera édité par les frères Breton à Paris.

On voit donc que *Sens-Plastique* est loin d'être un livre définitif, comme l'avait cru Jean Paulhan.

Entre-temps, je m'étais mis à peindre. Et voici je suis en plein dans l'HUMANISATION.

On peut dire que *Sens-Plastique* est la première chambre de l'humanisation et non pas le sanctuaire.

Avec *Sens Magique* et les deux autres livres, j'entre par le verbe écrit, en plein dans l'humanisation. Avec mon art actuel, j'illustre l'humanisation, je la donne à voir par le pinceau. J'atteins « l'art de l'innocence », au-delà duquel il n'y a rien, puisque ça touche au Verbe Absolu.

Maintenant revenons à rebours.

Les enfants ne comprennent pas *Sens-Plastique*. Mais ils comprennent *Sens-Magique*. Telle dame de Curepipe m'a dit que sa toute petite fille lit les *Poèmes* à livre ouvert. C'est là un signe que les *Poèmes* touchent à l'art de l'innocence.

Mais voyons les femmes. Je n'ai pas connu une seule femme qui ne comprenne *Sens Magique*. Alors que la plupart des femmes n'entrent pas dans *Sens-Plastique*.

Par ailleurs, voilà ce qui se passe en ce moment.

À la librairie du Trèfle (à Port-Louis et à Curepipe) et à la librairie Allot (à Curepipe), *Poèmes* édité chez Pauvert est en vente. On l'achète. TOUTES les femmes sans exception comprennent *Poèmes*, et s'en enthousiasment. Quant aux enfants, *Poèmes*, pour eux, est un « livre de fées », en lequel ils entrent à ciel ouvert. Pour les hommes, total échec. Ils n'ont pas compris *Sens-Plastique* Ils se moquent de *Sens Magique* et ils rient à gorges déployées devant les stances de *Poèmes*.

Voyons tout cela de près.

Tom Driberg, de la Chambre des Communes, vient à Maurice. Il me rencontre auprès des docks une après-midi à Port-Louis. Il me raccompagne en auto à l'*Hôtel National*. Déjà mes gouaches l'emballaient. Je n'ai que le temps de lui dire : « Mes peintures ? 70 % des femmes les comprennent, 100 % d'enfants les comprennent, et moins de 1 % des hommes les comprennent ».

Ce qui veut dire que mes ouvrages poétiques sont compris essentiellement par les femmes et les enfants et méprisés par les hommes.

Pourquoi ? Parce que les hommes sont rationnels et j'abomine la raison.

Cependant je fais une exception : l'INDE.

L'hindouisme refuse le rationnel, qui là-bas passe comme de la pensée morte. Les Hindous ne sont pas intelligents dans l'ordre de la raison. Ils sont infiniment plus. Ils sont perceptifs, ce qui donne *l'intelligence même*.

Donc l'Inde est la seule nation dans le monde où les hommes peuvent me comprendre – à la fois dans mes écrits et en peinture.

En mon opinion, - excepté dans l'Inde où l'homme est totalement intelligent, – mes œuvres que l'humanisation culmine et résume, seront portées dans le monde par les « femmes ». L'Enfant, lui, confirmera.

Je refuse le thème que Ève causa la chute. C'est Adam qui est tombé et qui a entraîné Ève dans sa chute.

Je ne crois pas à l'égalité des sexes. Spirituellement parlant, l'homme est le *maître*. Quand l'homme perd son commandement tout est foutu. À l'encontre de tout ce qui a été *dit* je suis le premier à le formuler – ce ne sont pas les étudiants qui changeront le monde – mais les FEMMES.

Les femmes, où qu'elles sont. La femme, c'est l'équilibrant des sociétés. Mais quand elle bouge, tout bouge.

---

# ADVANCE

21 Août 1970

## L'expérience Ford

C'est le petit-fils d'Henry Ford. On l'appelle Ford II. Son père était Edsel.

Henry Ford II nage dans l'or. C'est un curieux type : forcené du travail et assidu des *night clubs*. Il vit simplement et en même temps férocement, luxueusement. Loustic et sérieux. Amateurs d'art et ignare. Mais surtout imaginatif.

Karl Marx ici est dépassé.

L'auteur de *Das Kapital* s'est d'abord trompé sur deux points. Marx a dit que le communisme se répandrait d'abord dans les pays hautement industrialisés. Il a eu tort. Les États-Unis tiennent bon.

Ensuite Karl Marx a dit que tout changerait à cause du travailleur, maintenu à l'état de prolétariat. Nouvelle erreur. Le professeur Marcuse a bien vu : avec les pays hautement développés le prolétariat cesse. Le travailleur vient à l'usine dans son auto. Il possède frigidaire, T.V., machine à laver et le reste. Le prolétaire n'est plus. Il est devenu *capitaliste*, – un petit capitaliste, si on veut. Le travailleur donc – à l'encontre de Karl Marx, – n'a pas intérêt à tout changer. Il veut uniquement qu'on augmente sa paie et il a recours aux grèves légales.

Comme le professeur Marcuse l'a bien prédit : ceux qui veulent tout changer, ce sont les intellectuels, par idéologie, et les étudiants.

Mais ce que Marx aurait été à mille lieux de prévoir, c'est le *capitaliste-socialiste* de haute volée, tel Henry Ford II.

Quel est le thème de Ford II ? Il est simple : le capitaliste ne doit pas voir uniquement le PROFIT, mais en même temps le bien-être des travailleurs. C'est le capitalisme libéral poussé à ses derniers termes.

Ainsi Ford, au-delà du paternalisme, fait de tous ses travailleurs une *fraternité*. Le capital ici a du *cœur*. C'est un *humanisme commercial et industriel* qui entre en jeu. Ça, c'est totalement nouveau. Et capitalistes et travailleurs deviennent, grâce à Ford, comme *une grande famille*. Le mécanisme cède la place à l'humanisme.

Des envieux cependant ont dit : Ford, à travers ses micmacs, cherche le *pouvoir politique*. Il veut se substituer à l'Etat, en prenant charge de ses ressortissants. Henry Ford II en rit et poursuit ses expériences.

Où tout cela mène ? Mais simplement à une réplique totale au communisme, laissant subsister le capitaliste et les travailleurs, mais en amitié, en collaboration. La relation *ancienne* capital-travail s'abolit en faveur d'une *nouvelle* relation capital-travail. Et cela est grandiose.

Ford II est ainsi un humaniste à la manière de Montaigne, qui sert ses proches et qui sert la communauté. Et qui laisse place à *l'émulation*, que les pays communistes ne connaissent pas : le désir de monter, sans peser sur les autres. La saine émulation dans le travail et l'amitié. À ce titre Henry Ford II est un innovateur, un bienfaiteur de l'humanité.

---

# ADVANCE

28 Août 1970

## Le phénomène hippie

ça a commencé dans un faubourg de San Francisco. Des jeunes se mirent à se réunir en communautés, vouées à une vie de joueurs de guitares, mêlée de conversations et de méditations sans fin.

Le vêtement est fleuri – la fleur est l'emblème des hippies. (Plus tard au Pentagone à Washington, face aux baïonnettes, les hippies présenteront des fleurs).

Le phénomène-hippie parut à certains comme une régénération de l'homme. Si bien que des millionnaires américains proposèrent aux hippies de payer leur passage et leur séjour en Europe, afin de « convertir » d'autres personnes.

Les premiers hippies débarquèrent en France. Le résultat fut nul. Les temps n'étaient pas arrivés.

Ne pas confondre hippie à l'extravagance vestimentaire de Carnaby Street à Londres. Ici c'est de l'exhibitionnisme, une forfanterie. Ça n'a aucune profondeur. Et ne vise qu'à épater, comme Beau Brummel au temps de George IV.

Les hippies veulent de quelque chose. Quoi ? Ils ne veulent pas vouloir, hélas ! Ils ne savent pas et c'est tout. Ils regimbent. Certes ils veulent d'une autre société. Mais laquelle ?

On a parlé de la *Révolution hippie*. Mais quelle est-elle ?

Cet été, les compagnies américaines d'aviation ont offert aux jeunes Américains de les mener en Europe et de les ramener aux États-Unis pour la somme de 200 dollars, soit Rs 1 000. Des centaines de milliers de jeunes en ont profité – avec une majorité de hippies.

Les hippies, fleuris sous toutes les coutures donc débarquent aux aéroports européens. Pour tout bagage : un sac à dormir et une valise en forme de caisse à violon.

Les hippies évitent Londres, Rome et Paris comme la peste. Ils se disséminent à la campagne et dans les petites villes.

Ils font de l'auto-stop sur les routes. Ils se portent aux aéroports et font de l'avion-stop parmi les propriétaires d'avions privés.

Les hippies couchent partout – sur les places publiques, au bord des rues, dans les clairières, femmes et hommes mêlés.

Les hippies américains fraternisent avec les jeunes Européens. Ils essaient d'avoir des dîners et des déjeuners à l'œil.

L'ennui de tout ceci c'est la drogue. Pourquoi les hippies se droguent-ils ? Sans doute parce que leur vie n'a pas d'issue et ils cherchent une évasion.

Le phénomène-hippie a trait à un mécontentement humain. Le mal des temps actuels, c'est l'ENNUI. Et les jeunes cherchent à se désennuyer. Mais d'où vient l'ennui ?

Un journaliste américain que je rencontrai à l'*Hôtel National* et que je questionnai, me dit : « *The trouble in America is not civil rights nor Vietnam, nor nothing else. The trouble in America is that the Americans have NO PURPOSE* ».

Dans ces quelques mots, tout est dit. Le drame du monde actuel c'est que les gens n'ont pas de BUT. Chacun va et vient, s'enrichit, s'excite à jouer l'heureux, mais l'angoisse est au fond de l'être humain. Cette angoisse de se demander : « *Pourquoi est-ce que je vis, puisque la vie n'a pas de but, tout est absurde ?* »

C'est le thème de Sartre. C'est le thème de Camus. C'est le thème de Ionesco. C'est le thème de Beckett. C'est le thème de toute la littérature actuelle. L'homme a sur la langue le GOÛT DU NÉANT. Par ce goût du néant, toute joie est empoisonnée. Le bonheur n'est plus possible puisqu'on vit dans le vide.

Le VIDE DE L'ÂME c'est tout le monde actuel.

Qui a volé l'âme de l'homme ? C'est le *computer*, c'est le robot – ces choses sans âme.

Donc tout est foutu. Les hippies se sentent foutus. D'où leur désespoir et la drogue.

Peut-être quand ils auront découvert l'âme, ils n'en voudront pas. Les hippies mènent aux contre-hippies, aux anti-hippies, aux a-hippies. Les hommes tournent en rond, depuis Adam et Ève. Il s'agit de retrouver Adam et Ève dans les chemins de l'innocence, pour SORTIR.

---

## ADVANCE

4 Septembre 1970

### Richard Nixon, Homme d'État

Madame Margaret Pomeroy, la millionnaire américaine qui était en séjour à Maurice, avait connu, me dit-elle, Richard Nixon à *Duke University*. Son opinion : « *Nixon could not mix* ». Cela est confirmé depuis un an que Nixon est à la *Maison Blanche*.

Il y a un monde entre l'Américain de l'ouest et l'Américain de l'est, entre le Californien et le New Yorkais.

Le New Yorkais, avec son Twang, est le Yankee-type, celui qui parle dans le nez. On en a fait l'Oncle Sam.

L'Amérique s'est constituée par étapes. Ça a été la marche vers l'ouest qui a pris tout le XIXe siècle. Les peuples d'Europe ont émigré en Amérique et ont été, véritablement, à la conquête du continent américain en partant de l'est et se dirigeant vers l'ouest.

Nixon le Californien ainsi représente la tête de flèche de cette marche vers l'ouest. Il s'est formé ainsi deux mentalités : les anciens et les nouveaux venus. Rien d'étonnant donc que les hippies se soient constitués dans les faubourgs de San Francisco et aient « émigré » ensuite vers l'est, à contresens de la marche de la civilisation américaine.

Donc Richard Nixon a une autre mentalité que ses compatriotes de l'Est. Mme Margaret Pomeroy avait parfaitement raison de dire : « *Nixon could not mix at Duke University*. »

Cela a été apparent dès le départ de la Présidence Nixon. Richard Nixon s'est calfeutré. Il voit à peine ses ministres, sauf en réunion du Cabinet. La *Maison Blanche* a été compartimentée. Nixon s'entoure de quelques conseillers, à la tête desquels est Kissinger. Et tout se fait en « aparté ».

Alors qu'Eisenhower fuyait sur sa ferme et jouait au golf, Nixon, lui, fuit à San Clemente sur la côte californienne, et à Bay Biscayne en Floride, dans ses demeures privées. Camp David est une résidence officielle moitié ranch, qui est proche de Washington. Là le Prince Charles et la Princesse Anne ont été reçus.

La merveille c'est *Air Force One*, l'avion ultramoderne et ultrarapide de la Présidence. Le Président ainsi se ballade, papiers officiels dans sa sacoche. Et même il tient des réunions de Cabinet en Californie.

Tout cela pour dire que le Président Nixon n'entend pas être enfermé et qu'il exige avoir du temps pour penser.

En changeant de lieux, il forme ses idées.

Nixon a, selon moi, les deux qualités essentielles de l'homme d'État : *l'audace et l'équilibre*. L'affaire du Cambodge implique une audace inouïe. L'équilibre, c'est la politique du *disengagement*.

Richard Nixon a cependant un prodigieux atout : la compréhension de sa femme qui ne se mêle pas de politique mais qui permet à Nixon d'avoir une politique équilibrée. Car la femme est le balancier.

Pour le pays le plus prospère du monde, le problème est de se garder entre *l'inflation* et la *récession*. Ceci signifie : équilibre. Ça demande un contrôle souple des banques, sans coups de barre extrêmes. Et là Nixon est un maître.

En politique étrangère, Nixon sait parfaitement qu'il faut sortir de la « trappe » du Vietnam. Et il le fait par étapes, avec maestria.

D'autre part, Nixon a parfaitement bien compris – qu'il s'agisse des *civil rights* ou de la ségrégation dans les écoles, – il faut agir *successivement*, comme une machine s'accélère par étapes.

Nixon a ainsi le sens de la *mesure*. Ça fait l'homme d'État qui cherche à réaliser le possible selon les possibilités, et non viser à l'impossible sans les possibilités.

Johnson a été un extrémiste en tout. Eisenhower laissait venir les choses. Kennedy n'a pas eu le temps pour agir.

L'humanité aujourd'hui souffre d'extrêmes. C'est la barre à droite *toute* ou c'est la barre à gauche *toute*. Nixon tient le gouvernail et il suit la voilure et le vent. Il dirige. Ça, c'est un chef.

Sans fla-fla et de grandes paroles, sans tape-à-l'œil et de grands gestes, Nixon agit, à l'heure, à la minute voulue. Sa grande force, c'est qu'il ne prend aucun compte des récriminations dans l'immédiat.

Il regarde l'avenir. Regarder l'avenir, c'est l'homme d'État.

Le monde devient une confrérie des nations. Personne ne peut tirer le drap à soi. Le nationalisme a vécu. C'est l'humanisme qui vient. Et cela, Nixon le sait.

Le chef crée demain avec le présent, en y intégrant le passé. Le chef doit surplomber. Tout est là et rien que là. Voir le *temps global*.

---

## ADVANCE

23 Septembre 1970

### Mauriac et Maurois

Leurs noms ont une parenté phonétique. Maurois était un Juif. Mauriac est un authentique Français – de Bordeaux.

Maurois avait épousé la fille de Madame de Caillaret, l'amante d'Anatole France. Avec *Climats* – remarquable auto-analyse – Maurois se raconte. C'est nuancé, balancé, doux et candide.

Quant à lui, Mauriac, c'est l'écrivain féroce. Le drame de François Mauriac, c'est qu'il a toujours été un désenchanté. Ni l'amour, ni la politique active ne l'ont attiré. C'est un pessimiste-né, un morbide.

J'avoue qu'en lisant *Le Baiser au lépreux*, j'ai été émerveillé du style abrupt, mais épouvanté de la thèse.

Mauriac, c'est l'écrivain à la Breughel – il étale ses monstres. Cela aide-t-il la société ? Je ne le crois pas.

Est-ce utile de révéler les vices ? Cela change-t-il l'homme ? La peur du péché a-t-elle empêché le péché ? Est-ce en lisant les malheurs d'un joueur, qu'un joueur-né est converti ? Et tous les joueurs ne sont-ils pas des joueurs-nés ? Alors !...

*Le Baiser au lépreux* c'est le désaccord physique dans le mariage. Mais n'y a-t-il pas des milliers, des millions de cas comme cela ? Pourquoi relever le rideau de l'alcôve ? La psychiatrie à la Freud a-t-elle guéri l'aversion sexuelle ?

Est-ce en relevant l'odeur de la pourriture, qu'on sent mieux la rose ?

André Maurois, lui, est équilibré. Son *Disraëli* est un enchantement. *Le Peseur d'âmes*, moins, c'est trop alambiqué, trop voulu. Un roman doit couler comme la source, sans qu'on y prenne garde.

Le *Byron* de Maurois raconte les perversions du Lord-écrivain. C'est raconté. Ce n'est pas construit. Mauriac construit ses monstres comme Frankenstein. C'est ça qui est nocif.

Balzac cessant de « construire », écrit *Le lys dans la vallée*. Anatole France cessant de « construire », écrit *Le lys rouge*, sous le sceau de l'amour.

Il manque à François Mauriac l'essentiel – l'amour, que, lui, Paul Claudel « construisit ». Cette « construction » c'est la littérature, que le nouveau roman veut détruire.

*Le Grand Meaulnes*, c'est l'anti-construction. Une source ici coule du cœur. Le cœur se raconte et c'est l'enchantement.

*Paul et Virginie* est construit. Ça pue le fabriqué. Les larmes versées sur *Paul et Virginie* sont des AUTO-LARMES – on pleure le pleur, comme pleure le robinet mal fermé.

Ce qui me frappe chez François Mauriac, c'est que François Mauriac n'aimait pas François Mauriac. Pour se venger de ce DÉSAMOUR de lui-même, Mauriac créa ses monstres.

L'œuvre de Mauriac – fors le style – n'a pas d'avenir. Car ici Freud et Jung ont tout dit.

Cependant une œuvre de Mauriac passe la rampe : *Thérèse Desqueyroux*, que j'ai lu et relu avec un plaisir accru.

Ici les pinèdes de la région de Bordeaux paraissent avec les bocages sales, la route drue et ce ciel de porcelaine. L'atmosphère enrobe le roman. Et Thérèse vit. C'est tapé. Ça colle. Ça court. C'est de la littérature en mouvement. Il y a ici un art d'écrire véritable.

De par ce livre, François Mauriac dépasse André Maurois.

*Le Grand Meaulnes*, le *Sonnet* d'Arvers – un livre suffit.

Mauriac sera oublié ! Non, on se rappellera de lui à cause de *Thérèse Desqueyroux*.

Il y a ici un type de femme. Créer un « type ». Tout est là. La littérature passe. Le « type » reste.

---

## ADVANCE

2 Octobre 1970

### L'exposition Pamela Larcher

On connaît mon opinion : il ne s'agit pas de se pencher sur l'art oriental ou de se pencher sur l'art occidental, mais de les dépasser, d'aller au-delà.

Le *batik* (je ne connais pas l'origine du mot) c'est de l'art oriental, polynésien. Mais le *batik* est connu apparemment dans l'Inde, puisque M. Peter White a prêté pour l'exposition Pamela Larcher, un *batik* de Ceylan.

Le *batik*, malgré ses couleurs très orientales (adoucies, en même temps jaillissantes) le *batik* est un art diaphane qui manque de mordant. L'œil s'y perd, mais n'accroche pas. Cet art, je dois le dire, ne me convient pas. Pour moi, c'est trop facile et couru (je veux dire le pinceau glisse trop).

Les *batiks*, à la Galerie de Rose Hill, ont été magnifiquement installés par Madame Larcher. Au tissu filtrant se lie la lumière filtrante. Et ça donne un effet de temps suédois dans les Tropiques.

Un oiseau bleu magnifique – effilé et gonflé. De quoi ? De couleur. Un assemblage de fleurs, – tout contre. C'est très beau. Pour le *Phœnix* (vendu) je n'ai que louanges.

Je n'aime pas les robes imprimées. Ça fait fade et les couleurs « se comblent » mutuellement.

Une vue du *Pieter Both*, bien campée. Le *batik*, par contre, est fait pour les poissons et les coquillages. Je n'en vois pas.

L'ensemble de l'exposition Larcher est superbe. C'est marié et c'est bien disposé. Madame Larcher a du goût et elle est artiste. (Un superlatif ici serait de trop).

Voici une exposition que tout le monde devrait voir – sinon par curiosité. Et qui devrait être portée dans les campagnes. Et avec quelqu'un pour expliquer. Une exposition itinérante.

Mais ce qui m'étonne le plus à Maurice c'est que rien n'est fait pour intéresser les enfants d'école dans les expositions qui se tiennent à Maurice, alors que l'enfant doit savoir ce que font ses aînés. Il y a avec les expositions ainsi suivies, une *Histoire-en-marche* à faire.

Mais passons aux œuvres de Jacques Sylvio. Ici c'est le matériau rude, le tout natté au sein de grilles. Ce genre a de l'avenir à Maurice. D'abord pour les touristes. Ce que fait Jacques Sylvio est de l'art naïf, imprégné de poésie. Les couleurs sont pleines de charme. Cela fait comme tapisserie et ça fleure le pays.

Nous sommes ici dans l'artisanat, mais de haute qualité. Cependant ce n'est pas une création, mais une riche ingéniosité. On peut partir de là pour atteindre la création pure.

Pour moi, la suprême qualité en art est *l'originalité*. Mais où trouver l'originalité, puisqu'une école d'art découle d'une autre école d'art ? Mais n'insistons pas.

Un grand *hurrah* ! pour l'effort de Madame Larcher : son magasin *Corinne* à Curepipe et à Port-Louis est très achalandé, et enchante les touristes. Ce « monde » va s'étendre. Il nous faut de ces petites boutiques ayant le parfum du lieu. *L'odeur de mon pays est dans une pomme* ! dit le Normand.

L'odeur de l'île Maurice est celle de la canne à sucre broyée et le parfum voltigeant des champs de cannes mûries par le soleil.

Madame Pamela Larcher vise – ceci est clair – à créer un folklore. Elle se cherche. Elle est dans la bonne voie, car elle fait appel au peuple, c'est là que montera le phœnix.

Mélange de races, l'île Maurice est le creuset de quelque chose de nouveau.

Donc, je le répète, l'exposition Pamela Larcher doit faire le tour de l'île. Il nous faut un grand fourgon-musée qui pourrait être démonté en salle d'exposition en plein air dans les campagnes. Qui pensera à cela ? Il y a le *théâtre ambulante* de M. Kimmoun. Il nous faut un *musée ambulante*, aller au peuple et établir la poésie dans les chemins creux, au bord des boutiques, dans les petits ports de pêche de notre pays.

C'est ça qui fera notre unité, notre entité, notre identité. L'art et le peuple réunis, il y a là tout. Et tout est dit.

---

# ADVANCE

9 Octobre 1970

## Les romantiques

À qui remonter le romantisme ? À Ronsard ? À du Bellay ? Et avant ? Le romantisme est une manière de voir, une façon de vivre.

Ainsi aujourd'hui on dé-poétise la femme. Alors que le romantisme idéalise la femme.

Donc le romantisme, c'est le chevalier et sa « dame ». C'est les chansons de geste. C'est *Tristan et Yseult*. C'est *les chevaliers de la Table Ronde*.

Mais voilà on a voulu le romantisme au XIXe siècle. Mais Jean-Jacques Rousseau, n'était-il pas un romantique ? Lui qui fit souffrir les femmes et les idéalisait ?

Mais allons-y du XIXe siècle ! Voyons uniquement Hugo. Un théoricien, direz-vous. Qu'a Jean Valjean à faire avec le socialisme ? Hugo, un profond égoïste, était profondément faux. Son style grandiloquent le dénonce. Mais que dire de Chateaubriand, avec son style enflé ?

Ceci nous mène à Bernardin de St. Pierre, au Jardin de Pamplemousses, faisant la cour à Madame Poivre. L'échec a donné *Paul et Virginie*.

Lamartine, lui, écrit des vers qui pleurent. Le lyrisme ici sent la lavande.

Mais voici un géant – le seul du romantisme français, car il y a eu un romantisme allemand – je nomme Alfred de Vigny.

Si Vigny n'avait produit que le seul sonnet sur *l'Esprit pur*, cet extraordinaire esprit serait déjà du XXIe siècle :

*Ton règne est arrivé ! Pur*

*Esprit, roi du Monde !*

*Colombe au bec d'airain ;*

*Visible Saint Esprit.*

Vigny ici annonce les *Nouveaux Temps*. Comprenez qui pourra !

L'échec du romantisme français, sauf Vigny, est flagrant. *Gone with the wind !*

Ainsi en emporte le vent !

On est aujourd'hui romantique comme on fait de l'art académique ! C'est dépassé !

Heureusement il y a eu le romantisme allemand.

Avec Goethe au départ. Mais, que dis-je, il y a eu Jacob Boehme, Novalis, Hölderlin.

Il s'agit du poète métaphysicien avant la lettre. Ici ces grands Allemands rejoignent l'hindouisme.

Jacob Boehme s'est toujours refusé aux *antinomies*. Il voulait réconcilier tout – mais par une poétique. Alors que Hegel, lui, vient réconcilier mais par une dialectique d'ordre philosophique.

Novalis cherche à lier la Nature à l'homme et à retrouver une science unique qui serait la science de l'homme couvrant tout. Il subit une faillite ! Mais il y a l'effort et la direction.

Hölderlin s'attaque à l'angoisse. Ces trois se veulent des libérateurs, essayant de sauver l'humanité de ses mythes.

Dans cette lignée, nous aurons Rimbaud, Baudelaire, Lautréamont. Mais ce ne sont pas des romantiques à la française, mais à l'allemande. Qu'importe l'étiquette ?

*Paul et Virginie* s'évapore. Son parfum n'est ni à la Vallée des Prêtres, ni aux Pamplemousses. Tout cela a disparu, comme les crinolines et les fontanges du temps de Louis XIV. *Ainsi en emporte le vent !*

Mais ce qui reste c'est Novalis, le Faust de Goethe. C'est ce qui touche à l'éternel, ou plutôt l'effort vers l'éternel. Heureusement le folklore, lui, dure et se reprend, se donne la main dans la danse des siècles.

Le romantisme repris et retravaillé donne le folklore. Je préfère *Le temps des cerises* à toutes les musiques du monde, à cause du folklore.

Mais qu'est le folklore ? C'est l'anti-littérature. Ce n'est même pas le naïf – c'est le plus-que-naïf – c'est ce rien qui est tout. Comme le parfum de la rose résume la rose. Comme le sourire bleu des vagues à midi. Comme le chant du ruisseau qui est la musique même. Comme tout ce qui est réel, – parce que rien et tout. Comme tout ce qui ne s'explique pas et qui fait le parfum de l'existence.

---

## ADVANCE

16 Octobre 1970

### L'île de La Réunion

On ne peut connaître plus grand contraste qu'entre La Réunion et Maurice. La Réunion est l'île-homme. Maurice est l'île-femme. Ces deux pays s'épousent géographiquement – comme la montagne épouse la mer.

Ce qui les lie c'est le nonchaloir, ce sens du temps qui coule en jouant comme une source. En Europe et ailleurs on est glouton de l'existence. À La Réunion on déguste. On voyage avec le nuage. On se laisse porter.

À Maurice, la vie est plus abrupte, malgré l'île Ondulante. À La Réunion où les pics débordent, tout est doux. ça rappelle un peu le Jardin Telfair, où se promena Hart et qui berça Toulet.

Les femmes à La Réunion ont des regards en coulisses. Ici le monde regarde de près et de loin et tourne la tête pour tout voir et ne rien voir. C'est cet état – là et absent – qui m'enchante.

Chaque pays a sa qualité de temps. Le temps de La Réunion est l'orangé, – ce qui brûle et qui s'apaise. Tout ici fait « tableau » – même les chants et les cris.

Si *Paul et Virginie* avait été écrit à La Réunion, il y aurait eu une autre fin à ces deux amants. La Réunion ignore le drame. Le drame c'est toujours la hâte de vivre. On ne vit pas à La Réunion. L'île vous vit et c'est l'osmose. À La Réunion on se sent une appartenance à un tout. Ce pays rejettera le communisme. Pure question de respiration de la vie.

L'île de La Réunion a un grand homme – il y a pas mal de grands hommes dans son Histoire, mais celui-là me touche de près.

Qui a poussé ce Réunionnais d'origine allemande – ce Jules Hermann – à regarder les montagnes de La Réunion et d'y voir dans la pierre les douze signes du zodiaque ? Qui m'a amené à écrire *Petrusmok*, ayant appris ce que Jules Hermann avait vu ? Rencontre dans l'intemporel.

Par nos deux œuvres, un lien occulte est entre nos deux îles, que rien ne peut délier. Car s'est passé là un acte magique. Qui filmiera ces deux îles, des berges de l'intemporel, giclant dans le passage terrestre ? Non pas le mariage du *Grand Bénard* et du *Pieter Both*, – mais le mariage de la pierre à la pierre, scellant la communion des essences ? Qui fera parler la pierre à travers la pellicule ? Qui unira *l'île Orangée* et *l'île Bleue* par une cinématographie de l'inconscient ?

À mi-chemin entre Les Rocheuses et les Alpes, tout à La Réunion a une mesure exaltée. Les bégonias font sur les routes se suspendre le paysage. Partout c'est l'ensorcellement. Partout c'est la balustrade. On est sur le balcon de la vie.

Vous voulez vivre heureux ? Vivez à ces deux pôles de l'existence : l'île de La Réunion et l'île Maurice, le vertical des montagnes et l'horizontal des mers, l'exaltation et la paix.

L'île de la Réunion et l'île Maurice font lit double. Parfois elles se tournent le dos. Parfois elles se regardent de face. En ce moment Maurice et La Réunion sont visage contre visage par le tourisme.

Je me fais fort de prouver que passer son temps entre ces deux îles, par le jeu des compléments, c'est voyager par toute la terre. Ce qui manque à l'une, l'autre l'a. L'île Maurice et l'île de La Réunion seront-elles une seule entité politique un jour ? ça importe peu. Aujourd'hui la politique cesse d'être la politique. La planète devient une seule famille. On est tous cousins. Chaque roi jadis appelait l'autre roi son cousin. Mais ils se faisaient la guerre.

Entre l'île Maurice et La Réunion il n'y a qu'une seule guerre : la guerre du charme. C'est très français cela. Car le Français sait que la guerre du charme l'emporte toujours sur les autres guerres. Car celui qui vainc, ici est défait. Pour tout dire, l'île Maurice et La Réunion se retrouvent dans une même essence : ce parfum de *Vieille France* que l'histoire a recueilli et qui donne ses bouffées en tous temps.

Ce parfum de vieille France, c'est la *joie de vivre*, sans raison, sans hâte, comme le ruisseau coule, le vent passe, le narcisse fleurit et chante l'oiseau – avec aucun autre but que la joie. Ça, c'est la vie. À La Réunion on a ce sentiment de joie sans but, si ce n'est elle-même butant contre elle-même. Il y a ici un effet de *jeu de la vie*. Ce « jeu » rejoint le naïf, l'enfance. Mais mon Dieu, pourquoi n'y a-t-il pas de grands peintres à La Réunion ? Sans doute parce que les gens là-bas peignent avec leur regard. Et que le tableau c'est leur île. Et ça leur suffit !

---

## ADVANCE

23 Octobre 1970

### Les Milliardaires (I)

L'Amérique est le pays de la piété commerciale. Dans tous les hôtels, dans chaque chambre, auprès du lit, il y a une Bible. Avant les réunions politiques, on récite des prières. Au siècle dernier on disait que Dieu était Anglais. Mais le Dieu Américain, peu après, est devenu beaucoup plus puissant. Dans une main la Bible et dans l'autre le carnet de chèques.

Je suis démocrate en politique, mais aristocrate dans la vie. Ma plus folle ambition aurait été de vivre pendant le siècle de Louis XIV.

Aujourd'hui le nom de duc et de marquis n'existe pas en Amérique. Un « de la Porte » s'écrit en un seul mot : *DelaPorte*. Mais il y a le roi du saindoux à Chicago – l'aristocratie abolie, le prince saucisses entre en jeu.

Les châteaux ? On les imite en Amérique sur *european pattern*. Les femmes américaines milliardaires vont s'habiller à Paris. La « languette », la midi et la maxi-robe seront en Amérique selon ce que Paris aura décrété.

La Révolution française, – une nécessité, grâce à l'attitude des nobles – n'a pas apporté que du bon. Elle a élevé le bourgeois au pinacle. Et la France anciennement pays de héros et de saints, est le Paradis incontesté des bourgeois.

Les nobles avaient une discipline. Ils se considéraient des devoirs. Ils s'imposaient des obligations. Ils avaient un code d'honneur qu'on ne voit plus.

Le milliardaire américain est un parvenu, dont la seule « valeur » est l'argent. Pour lui le quantitatif prime tout.

Écoutez quelques histoires de milliardaires.

Le plus riche Américain qui ait jamais existé a été John Davidson Rockefeller, d'origine allemande (ou plutôt John D. Rockefeller) a laissé 1 500 000 000 dollars, soit 7 500 000 000 de roupies.

Le plus riche Américain aujourd'hui – le prénommé Hughes ou Paul Getty – n'a que 500 000 000 de dollars.

L'homme le plus riche qui ait jamais existé était le Nizam de Hyderabad 2 000 000 000 de dollars, soit 10 000 000 000 de roupies.

John D. Rockefeller vivait de yaourt et de pain grillé, de lait pasteurisé additionné de vitamines et de légumes. Son valet lui mettait dans les poches chaque jour des *dîmes* neufs (valeur 50 sous) qu'il jetait au peuple afin de s'en faire aimer.

À part cela, Rockefeller vivait comme un pauvre. Son wagon-spécial seul dénotait sa fortune lorsqu'il voyageait de Cleveland jusqu'en Floride et vice-versa.

Comme tout bon Américain possédant une immense fortune, Rockefeller ne se déplaçait jamais sans une Bible dans sa poche. En affaires il était implacable. Tous les moyens, tous les subterfuges lui étaient bons.

À six ans, Rockefeller, descendant d'un père qui quitte régulièrement le toit conjugal (il avait deux « ménages »), à six ans, Rockefeller élève des dindons. Quand il obtient cinquante dollars il le prête à intérêts. Cela lui donne 3 dollars qu'il empoche. Lui vient alors la Grande Idée : « Il ne faut pas travailler pour de l'argent, mais faire l'argent travailler pour vous. »

En Pennsylvanie on a découvert le pétrole. Rockefeller très bien habillé (il l'était toujours) avec une canne à pomme en argent (qu'il ne quitta jamais) et un haut-de-forme (qu'il quitta plus tard) – Rockefeller se rend sur les lieux. Il voit les gens se battre dans la « boue de pétrole ». Il fait un geste de dégoût. Tout cela n'est pas pour lui. Il sera distillateur. Il fonde le *Standard Oil* et boit ses concurrents.

Un jour il part pour New York (Rockefeller était très pieux, très fidèle à sa femme, un homme remarquable de devoir). Là, à New York, il rencontre deux pirates du rail : Gould et Vanderbilt. Son but ? Tomber en accord avec eux : tripler le prix du transport du pétrole, lui Rockefeller, restant au pair.

Ceci fait, il voit ses concurrents : « Vous être perdus. Vendez ou vous disparaissent ». Les autres ne purent que s'incliner.

À l'église baptiste où il allait, Rockefeller priait le Dieu des milliardaires qui l'exauçait. D'autres aiment le jeu, l'alcool, ont la passion des femmes. Rockefeller aimait l'argent. Il paraît que c'est la plus forte de toutes les passions.

\*.\*.\*

Mais avant de mourir Rockefeller eut un remords. Il n'avait qu'un fils, Edsel. La femme d'Edsel ne s'intéressait qu'à l'art. Rockefeller père devint philanthrope. Il légua la plus grande partie de sa fortune à des œuvres sociales. Mais pourquoi avoir tant lutté toute sa vie pour arriver à cela ? Déposséder des gens, puis ce remords ? Mystère humain. L'argent a ses « mystères ». Le mystère Rockefeller est le mystère de l'Amérique. Où l'homme court vers ce dollar qui mange son homme.

La semaine prochaine nous parlerons d'autres milliardaires que l'argent a mangés.

---

# ADVANCE

30 Octobre 1970

## Les Milliardaires (II)

Madame Rose Kennedy, mère du Président des États-Unis et femme d'un multimilliardaire demande des sucreries pour ses petits-enfants à une confiserie. On les lui envoie. Le compte était de trente dollars. Madame Kennedy veut connaître le *détail*. C'est incompréhensible pour nous les Mauriciens. Mais c'est par pareil état d'esprit que les milliardaires sont devenus milliardaires.

Andrew Carnegie a 12 ans. Il vend les journaux. Un jour il grimpe un escalier en colimaçon dans un immeuble, frappe à la porte d'un employeur, entre. Il est renvoyé à coups de pieds. L'employeur rentre dans son bureau. Un instant après, il entend les pas de l'intrus qui s'arrêtent. L'employeur sort de son bureau, regarde du haut de l'escalier en colimaçon – exaspéré de devoir rejeter l'homme à la rue. Mais que voit-il ? Carnegie s'est penché, a pris une épingle sur une marche et la pique à son veston. L'employeur crie : « Montez ! » Tout de suite il lui donne un job. Un homme qui sous l'effet de l'émotion ramasse une épingle est un homme précieux.

D'à partir de cette épingle, Carnegie constitue sa fortune. Et, comme Rockefeller, il laissera la plus grosse part de ses richesses aux œuvres sociales. Sans l'épingle historique, il n'y aurait pas eu de Bibliothèque Carnegie à Curepipe.

Les milliardaires sont-ils heureux ? Non, puisqu'ils veulent toujours avoir davantage. L'ambition les ronge. Les milliardaires ont-ils la sécurité ? Non, puisqu'ils doivent s'entourer de gardes du corps. Paul Getty qui a remplacé Rockefeller comme roi du Pétrole, est, comme Rockefeller, un grand mangeur de yaourt et de biscottes. Il a quitté l'Amérique. Il vit en Angleterre dans un manoir, au centre d'une citadelle : réseau électrique, chiens policiers. Il passe sa vie parmi une multitude de téléphones et dirige ses affaires comme dans un blockhaus. Paul Getty veut toujours avoir *plus* ! L'argent l'a EU, cet homme !

La fortune, au temps de Louis XIV, signifiait Rambouillet, les châteaux de la Loire, les manoirs, les chassés, les réunions où on invitait des gens de lettres. Choiseul en disgrâce avait une cour, des musiciens. On voyageait dans son domaine sur un lac au clair de lune. L'art embrassait tout. Et on était mécène. Léonard de Vinci fut reçu à Chambord par François I<sup>er</sup> comme un prince. On s'arrachait les hommes d'esprit en ce temps-là. Et quand on était le duc de La Rochefoucauld et quand on avait écrit les *Maximes*, c'était la somme. Tout cela a disparu. Le père des frères Kennedy, Joseph Kennedy, est mort sans rien laisser sauf 400 millions de dollars. Lui aussi a eu le remords des milliardaires. Et il a légué la majeure partie de sa fortune à des instituts de retardés mentaux (parce que sa fille aînée en était une).

Le plus intelligent des milliardaires était sans conteste Paul Mellon qui mit sa fortune en œuvres d'art et légua le tout à l'Amérique.

Cet homme comprit que l'argent est la richesse qui passe et que l'art est la *richesse réelle*, – car elle l'est de l'esprit.

La merveille quant au monarque c'est que la fortune pour lui est un décor. Versailles, pour Louis XIV, était d'abord une œuvre d'art. Louis XIV était un poète du bâtiment. Il avait su échanger les louis d'or en richesse artistique. L'esprit de Louis XIV est à Versailles toujours à cause de l'art et de sa pensée.

L'art dans son principe est aristocratique. La Grèce, par son art, était aristocratique. Rome, malgré la Grèce qu'elle assimila, ne devint jamais aristocratique. Les plus grands aristocrates se nomment Baudelaire, Van Gogh, Botticelli, Wagner.

On connaît l'anecdote de Beethoven et Goethe marchant dans une ville allemande. Passe un roi avec sa cour. Goethe se range et salue profondément. Alors que Beethoven garde son chapeau et regarde ailleurs. Beethoven était le vrai aristocrate.

On ne peut « démocratiser » l'art. Le faire, c'est l'abolir.

La perle est aristocrate. Le diamant est aristocrate. Le rubis est aristocrate. L'or, le saphir, l'opale, la chrysolite sont aristocrates. L'aristocratie de l'âme fait le poète.

Les rois des saucisses, du plexiglas et des fruits en conserves, sont les barons des temps modernes. L'Amérique a son aristocratie : celle de l'usine.

On dit que l'argent est roi. Mais c'est un mythe. Si l'argent n'était pas un mythe, tous les milliardaires seraient heureux. Or ils ne le sont pas. Qu'est l'argent ? C'est un code. Ce n'est pas une valeur. L'argent n'est pas une valeur parce que l'argent ça se compte. Tout ce qui se compte n'a pas de valeur.

Au temps des cœurs commercialisés, on s'achète des cœurs. C'est l'illusion. *On ne possède que ce que l'on donne. Et celui qui ne donne rien n'a rien.* L'art c'est le don perpétuel, la richesse essentielle. L'art est lié à l'amour. La joie en amour et la joie en art sont liées. Et tout est dit.

---

# ADVANCE

6 Novembre 1970

## Les Milliardaires (III)

En Occident, le peuple le plus poétique est l'Angleterre. Les Anglais ont de l'humour. C'est un peuple-enfant. Les Américains ont hérité de ce trésor. Quand on lit *Time*, *Newsweek*, on retrouve un peu de cet humour. Les Mauriciens manquent d'humour. Ils ne comprennent ni *Time*, ni *Newsweek*.

Le Roi des saucisses a de l'humour. Il parlera de ses origines de dépeceur de porcs. Napoléon manqua d'humour à *Notre Dame*, lors de son sacre, lorsqu'il s'exclama devant ses frères : « Si notre père nous voyait ».

John D. Rockefeller ayant commencé la vie en élevant des dindons, partout, dans ses parcs, autour de ses châteaux, des troupeaux de dindons s'ébattaient.

L'humour consiste à se moquer de soi-même. Si l'on se fout de soi, qui peut se foutre de nous ?

Mais l'Américain a la manie d'exagérer. Ainsi à l'Exposition de Wembley, un fils de Chicago s'approcha du roi Georges V, lui tendit la main et dit : *Shake-hands, King !* On l'écarta. Ça, c'est de l'humour noir.

L'Américain reste enfant. Il *joue* avec des millions, comme l'enfant *joue* avec son petit bateau.

Cette forme de *jeu* peut être poétique. L'Américain est philanthrope pour s'amuser.

Écoutez l'histoire du grand enfant que fut Andrew Carnegie, le roi de l'acier.

Il avait deux demeures, l'une à New York et l'autre en Écosse (Andrew Carnegie était Écossais). Dans ces deux châteaux il vivait comme un pauvre bougre. Il n'alla jamais à l'église. On se demande même s'il posséda une Bible. Mais il avait un cœur d'or. Il avait décidé de mourir pauvre.

Un jour il se vit face à face avec Pierpont Morgan, un autre titan de l'acier. Allaient-ils se dévorer ?

Morgan et Carnegie jouaient au golf.

Morgan, en fin de partie, dépose son *club* et dit à Carnegie : « Combien ? »

Carnegie prend un morceau de papier, y trace quelques chiffres et dit : « Rs 500 000 000 dollars. »

« J'accepte ! » répond Morgan.

Carnegie dit laconiquement : « Maintenant je vais en Europe prendre un peu de plaisir ».

Le *plaisir* d'Andrew Carnegie fut de donner *toute* son immense fortune.

Un autre milliardaire, John Pierpont Morgan, était plus compliqué.

Il aimait le pouvoir et il se voulut un prince de la Renaissance.

Le « pouvoir », il l'eut par ses milliards. Il fut sans doute le plus grand banquier qui eut jamais existé. C'était en même temps un millionnaire mondain. Le yacht de Morgan, le Corsair III, était d'une somptuosité inouïe. Et Morgan possédait une collection d'art, tel qu'on n'en a jamais connue. Il est mort en lisant le catalogue de sa collection d'horloges.

En 1907, l'Amérique connaissait une crise financière qui portait le pays à l'abîme. Morgan conjura la crise par sa seule présence et son prestige.

Mais Morgan était pieux. C'était le commensal des clergymen.

Sous ses aspects multiples, Morgan aimait le pouvoir. Mais il méprisait la politique. Par l'économie il pouvait gouverner.

Il ne tenait nullement à être le président des États-Unis.

Cela rappelle les nobles du temps de Louis XIV qui ne se seraient jamais abaissés à faire du commerce. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Amérique, il suffisait d'être hommes d'affaires pour régner.

Mais une nostalgie guette le millionnaire américain : la hantise des titres. Une fille de Joseph Kennedy épousa le prince Radziwill, un Polonais. C'est, en Amérique, une manière d'« arriver ». On revient toujours – comme je l'ai dit dans mes derniers articles – aux nobles et à la monarchie, aux châteaux d'Europe (que les Américains imitent) et aux serviteurs en livrée.

Mais, je dois le dire, le millionnaire s'ennuie. C'est peut-être à cause de cela que Nelson Rockefeller est devenu Gouverneur de New York et qu'il aurait pu être président des États-Unis, sans son remariage, impliquant un double divorce.

*L'argent ennui.* À Tahiti les milliardaires prennent des cases de ravenale, avec terre battue, et vont nus pieds au marché de Papeete acheter des victuailles qu'ils cuisent eux-mêmes.

Je suppose que beaucoup de milliardaires donnent de l'argent, pour se désennuyer, pour faire quelque chose.

Or le seul antidote de l'ennui est la POÉSIE. Le génie du poète est de poétiser l'argent.

On est alors maître du fric, au lieu de le subir.

Mais pour cela il faut un trésor intérieur (*que ni la rouille ni la teigne n'atteignent*).

Avec l'argent il y a deux choses qu'on ne peut obtenir : le cœur d'une femme et la paix intérieure.

Mademoiselle Gould, la fille unique du roi des chemins de fer, n'a pu s'acheter un cœur d'homme. Et tant d'autres femmes milliardaires encore ! *Donc à quoi sert l'argent ?* Il y a de quoi méditer là-dessus pendant des éternités.

---

# ADVANCE

12 Novembre 1970

## Les Milliardaires (IV)

Il faut le dire très haut : les nobles au temps jadis n'avaient pas d'argent ! Ils avaient des terres, des troupeaux et des esclaves.

L'argent, comme tel, est une invention moderne, que la Révolution française a accélérée, en créant les bourgeois en masse.

Karl Marx s'est fichu le doigt dans l'œil en attaquant l'argent par l'argent. Il ne fallait pas attaquer le capitalisme, mais l'excès du capitalisme.

Le duc de Saint-Simon, le duc de Choiseul, le Marquis de Sévigné n'étaient pas des capitalistes. Ils étaient des possédants en terres, manoirs, œuvres d'art.

Le capitalisme, comme tel, vient des Rothschild.

Naguère on payait en louis d'or, en ducats. On transportait son or. L'or était *visuel*.

Il y avait un frère Rothschild à Vienne. Il y avait un frère Rothschild à Paris. Il y avait un frère Rothschild à Londres. Ces trois frères commerçaient entre eux. Le Rothschild de Vienne inscrivait sur un papier : *Je donne crédit à M. X. sur mon frère à Londres, pour la somme de X.Y.Z. livres sterling*. Et le Rothschild de Londres payait la somme à M. X sur la vue de ce papier. Et ensuite les frères Rothschild faisaient leurs comptes entre eux. L'argent en ce cas reposait sur le crédit – qui dit confiance mutuelle.

Le monde a imité les Rothschild. Est venue la lettre de change. Et enfin le chèque.

Les banques travaillèrent alors uniquement sur le papier et l'écriture. *L'argent anonyme voyait le jour. L'argent s'était déshumanisé.*

Henry Ford III en Amérique cherche à rendre l'argent humain. Le crédit pour ses ouvriers, c'est lui Henry Ford III qui l'incarne. Il est le *pater familias* de l'argent.

Le drame de l'argent partout, c'est qu'il est *anti-humain*, par des sociétés anonymes. L'argent, alors déshumanisé, devient un MYTHE.

Le milliardaire, avec les sociétés anonymes, ne possède qu'un portefeuille de valeurs.

S'il y a procès ? Personne en particulier n'est poursuivi. C'est la société qui est visée. Et le reste est à l'avenant.

Avec ces groupes compacts qui jouent sur la politique, tout est possible. L'influence est anonyme. La *United Steel*, *General Motors*, *Dupont de Nemours* deviennent des manipulateurs de la haute politique, par personnes interposées.

Et le tout se ramène à une *mécanique aveugle*.

Les Rothschild français ont beau faire des réceptions royales dans leur domaine de *Ferrière* et faire courir à Chantilly, Longchamp et Maisons-Laffitte – il y a toujours la société anonyme derrière.

John D. Rockefeller était un individu. La *Standard Oil*, c'était lui. Pierpoint Morgan était un individu. L'*United State Steel Corporation*, c'était lui. William H. Vanderbilt était un individu. Le *New York Central System* (compagnie ferroviaire) c'était lui. On avait affaire partout à des individus.

Et quand Théodore Roosevelt devint Président des États-Unis et qu'il appliqua les *lois anti-trusts*, il eut affaire à John D. Rockefeller, à l'individu, à Pierpoint Morgan, à l'individu, à William Vanderbilt, à l'individu. C'était une lutte entre hommes.

Mais la société anonyme c'est la pieuvre. Comment atteindre la pieuvre ?

On est parti des échanges en nature. Les Romains commencèrent le rôle de l'argent avec des barres de fer, qu'on poinçonna ensuite. Puis vint l'argent, l'or – l'argent dans les mines du Pérou, l'or au Chili et au Sud-Afrique.

L'industrialisation donna la société anonyme. L'argent devint anonyme.

Mais le sens du crédit – terme de la confiance – demeure. Un krack financier est souvent un manque de confiance.

L'argent s'étant déshumanisé, d'autres valeurs naissent.

On accorde au Roi de saucisses de Chicago un prestige qu'il n'a pas. L'argent qui est purement quantitatif, devient alors *qualitatif*.

Le communisme – ni aucun système politico – économique – ne changera rien à cela.

Et nous arrivons à la *Grande Gaudriole*.

Tel milliardaire américain sent que vendre des saucisses, par lui seul ne vaut pas un blason, le Roi de saucisses donc imite les princes, les ducs, les marquis et les comtes d'Europe qui avaient une collection d'art.

C'est à qui alors, parmi les milliardaires américains de posséder le tableau *le plus cher*. Et on « pousse » dans les ventes, à Sotheby et ailleurs. Ceci est largement publicisé.

On entre alors chez le milliardaire X à New Jersey ou en Californie. Et on admire le fabuleux *display* d'œuvres inestimables. Le milliardaire se rengorge, comme s'il avait « fait » ces œuvres.

Vincent Van Gogh donna une œuvre qui vaut aujourd'hui 130 000 000 Francs pour une bouteille de vin.

Le trésor ici c'est l'œuvre de Van Gogh. Les 130 000 000 Francs, ce n'est rien. Comme le grain et la paille.

Où sont les valeurs ? L'argent a tout faussé. Car l'argent est devenu un *mythe*. Les mythes sont plus forts que la réalité. L'humanité vit aujourd'hui sur un RÊVE D'ARGENT. Ce « rêve » prendra fin quand l'argent sera HUMANISÉ.

Le vrai milliardaire, c'est le poète, puisqu'il n'a rien et il a tout. Comprenez qui pourra ! Mais tout cela mène bien loin.

## ADVANCE

19 Novembre 1970

### André Decotter et les jardins intérieurs

Il est temps de parler d'André Decotter et de ce que le pays lui doit dans le domaine de l'art.

Mais d'abord voyons le passé.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'île Maurice ne compte que deux artistes dont la réputation a débordé nos rives : Prosper d'Épinay, statuaire et Le Sidaner, peintre.

À la rue Wellington, au Champ de Lort, il y a une maison où habitait Prosper d'Épinay avec sa famille. Je suis parent aux d'Épinay. Voici ce qu'on m'a raconté.

Le petit Prosper – il avait quatre ans – avait la manie de quitter subrepticement la maison et de s'en aller pétrir la boue sur le chemin. De même qu'en hiver les enfants d'Europe créent des personnages avec la neige, l'enfant Prosper ici créait des « bonhommes » avec la boue. On réprimandait Adrien, mais il recommençait.

Le résultat a été le *Paul et Virginie* que le Tsar de Russie acheta et qu'il fit placer au haut de l'escalier d'honneur à Tsarkoié-Sélo. Qu'ont fait de ce chef-d'œuvre les Bolcheviks ?

Du Sidaner, nous tenons un jardin de rêve sous des flaques de lumière. Tout le monde peut voir cette œuvre au Musée.

Au XX<sup>e</sup> siècle, nous eûmes Le Juge de Segrais. Max Moutia est le seul artiste à déborder l'île Maurice par sa voix d'or. Et enfin c'est Hervé Masson dont la réputation est internationale. Gaëtan de Rosnay, lui, est plutôt un peintre français que mauricien. Quels sont ceux qui vont monter dans l'ordre pictural ? Je ne peux me prononcer. Car je ne vais jamais aux expositions.

La plus belle exposition que j'ai jamais vue est celle des enfants qui eut lieu au *Collège Labourdonnais* récemment. Avec les couleurs angéliques qui jaillissent des œuvres des enfants de 4 à 5 ans, on se sent transporté. Après cela, c'est foutu. Ça m'intéresse moins.

La *Galerie Max Boullé*, œuvre exclusive d'André Decotter est un haut-lieu pour nous, les Mauriciens. Avant cela, à part l'*Hôtel de Ville de Curepipe*, on ne pouvait exposer nulle part. Et il fallait payer pour la salle. (Cela a-t-il changé ?)

Avec ses dorures et ses moulures et tout cet aspect adorable et ancien, l'intérêt est capté et porté ailleurs par le milieu.

À Rose Hill tout est nu et simple. Conçue par Decotter, cette salle est une *vraie* salle d'exposition. Avec ses panneaux qui s'adaptent à tout et la lumière excellente qui vient de partout. Ici, vue d'ensemble et les particularismes se marient. On se promène et l'exposition glisse, semble nous poursuivre et nous précéder.

Il y a toujours là un préposé. À l'Hôtel de Ville de Curepipe, on « lâchait » les visiteurs. Parfois un pion. Et qu'il fallait chercher, – et puis le vide.

J'étais au *Board* de Rose Hill la semaine dernière. J'ai vu comment ça se passe. Du bout des lèvres j'exprimai le vœu d'avoir une exposition au commencement de janvier.

Decotter me fit voir un livre qu'il tient méticuleusement. Janvier ? Folie, la salle est *booked* jusqu'au 15 mars 1971. Decotter est débordé. Comme dans les grandes galeries, il faudra bientôt s'inscrire un an à l'avance.

Ile de 800 000 habitants, notre pays n'a qu'une galerie. Le *Centre Culturel* à Curepipe est trop petit. La « galerie » de Port-Louis n'est qu'une salle courante. Elle n'est faite que pour les réceptions.

Marcel Cabon m'a montré du doigt l'essentiel phénomène de notre vie culturelle depuis 10 ans. Avant cela il y avait peu d'artistes et beaucoup d'écrivains. Aujourd'hui le nombre de peintres dépasse de très loin. On vivait de mots. On vit de couleurs.

Un point capital. Aux Bahamas, il y a plus de touristes que d'habitants. Certes ne sera pas notre lot. Mais le nombre de touristes augmente.

Max Moutia, cette année, dans *Advance*, a préconisé une salle d'exposition permanente, réunissant les œuvres d'art de nos meilleurs artistes. Ici on vendrait les œuvres, au grand avantage du tourisme. Mais où installer cette salle d'exposition permanente ? Max Moutia préconise la Place du Quai à Port-Louis, après escamotage de la « fontaine ».

André Decotter a peut-être son opinion à ce sujet.

Homme modeste, Decotter sera gêné quand je dirai qu'il a plus fait pour l'art chez nous que quiconque. Outre qu'il peint et qu'il est un écrivain châtié, Decotter a la joie d'avoir un fils comme Hervé. André Decotter *pense* art, il vit *art*. Sur ce plan, je ne vois que Serge Constantin comme parèdre.

Où avoir des fonds pour nous doter d'une salle d'exposition permanente ? L'aide ne pourra nous venir que de la France.

L'île Maurice, pays des poètes, se transforme en une autre île Maurice, pays des peintres. Ne gaspillons pas nos atouts. Fleurir l'île Maurice ? Oui, mais il y a les *jardins intérieurs*. Qui permettra ces autres floraisons ?

André Decotter, oui ! Mais il faut l'aider, pour qu'il nous aide !...

---

# ADVANCE

26 Novembre 1970

## Charles de Gaulle

Les hommes ont la manie de juger les êtres de grandeur à la commune mesure. La grandeur véritable a une seule mesure : le *sacrifice*.

Charles de Gaulle ne s'appartenait pas. Il y avait l'homme habitant Colombey-les-Deux-Églises et il y avait l'AUTRE. C'est l'AUTRE qui a prédominé chez Charles de Gaulle. Charles de Gaulle parlait à la troisième personne. C'était l'AUTRE.

Il a manqué à Charles de Gaulle l'HUMOUR. Churchill avait l'humour. Charles de Gaulle était cartésien. Mais il a su être prophète. De lui vient la conception de la Nouvelle Europe. Comme le chevalier d'antan il a défendu les petites nations contre les grandes. Sur ce point Madame Indira Gandhi lui a donné la réplique.

À l'Élysée, il y a réception après les funérailles. Le président russe Podgornyï parle avec Richard Nixon. Madame Gandhi s'approche et dit : « *Can a smaller country get on the conversation before the two big countries make all the decisions ?* »

Charles de Gaulle était prophète. Il a précédé l'Histoire. L'Europe sera construite selon ses plans, – ou ne se fera pas.

Il y eut trois « sommités » dans l'Histoire de France. Si on excepte Napoléon qui était un Corse, il y eut Jeanne d'Arc, Louis XIV... et Charles de Gaulle. Richelieu, Clemenceau viennent après.

Jeanne d'Arc avait *une foi*. Louis XIV a incarné, mieux qu'aucun monarque européen, *la majesté*. Charles de Gaulle résumait *l'esprit de l'Europe*, sans cesser d'être Français.

Je vois donc dans Charles de Gaulle *la conscience européenne*.

L'Europe-des-patries sera la VRAIE EUROPE. Car chaque nation ainsi conservera son identité, – son génie en propre. L'union se fera sur une idée surplombante : un *humanisme* marqué du sceau européen, avec une culture en propre.

La planète ne peut s'accorder par un *supernationalisme*, ce qui serait confondre les cultures. Il ne s'agit pas ici d'un *patriotisme* de la langue mais d'une *pensée*. Charles de Gaulle a été le premier à penser intégralement « européen », tout en restant Français.

Cette idée de Charles de Gaulle est plus forte que Charles de Gaulle. Elle concerne l'AUTRE. « J'ai réalisé que j'étais une vivante légende, dit Charles de Gaulle. Depuis ce jour, je savais que j'avais à compter avec cet homme, ce Général de Gaulle. Je suis devenu presque son prisonnier. »

Mais ce qui me frappe plus que tout chez cet homme ce sont ces paroles qu'on retrouve dans son livre *Au fil de l'épée* : « Rien ne démontre plus l'autorité que le silence. Il ne peut y avoir de prestige sans le mystère car nous avons peu de considération pour ce que nous connaissons trop bien ».

Une anecdote savoureuse. On oublie trop que Charles de Gaulle est *aussi* un produit de Charles de Gaulle plus Yvonne de Gaulle. (On ne peut être un grand homme si on est grand SANS la femme).

Ce qui est très peu connu, c'est que Charles de Gaulle qui « menait » la France, était « mené » par sa femme... dans la maison.

Yvonne de Gaulle voulait que ce soit bien compris, et définitivement : « Tu mènes la France, disait-elle à son mari, mais ici dans la maison, c'est moi qui dirige. » Et Charles de Gaulle obéissait. Cette « obéissance » a été beaucoup dans la montée de sa grandeur.

Napoléon disait : « Un homme vraiment grand pense hautement de sa mère ». Et il le prouva.

Jeanne d'Arc était femme.

Les plus extraordinaires paroles exprimées après la mort de Charles de Gaulle, ont été selon moi celles que prononça le président Georges Pompidou, de l'Elysée, en s'adressant à la nation, à la télévision : « Le Général de Gaulle est mort. La France est veuve ».

Charles de Gaulle aimait la France comme une femme. Peut-être que cette « femme » était sortie de son cerveau et que c'était la France Idéale. Qu'importe !

Un Mauricien en 1914, engagé volontaire, en touchant le quai à Marseille, s'agenouilla et baisa le sol en disant : « J'embrasse la terre, ma mère ».

Charles de Gaulle aimait la France charnellement.

Le courage de Charles de Gaulle n'avait pas de limites. Commandant d'une division de chars en 1940 – ce fut la seule bataille que gagna l'Armée française. Durant le drame, Charles de Gaulle, par son immense stature, débordait de toute sa personne la tourelle du char et commandait son armée nu-tête parmi la mitraille et la canonnade.

André Malraux a parlé de Charles de Gaulle après sa mort comme « *l'homme d'aujourd'hui, avant-hier et le jour après-demain* ». C'est littéraire et alambiqué.

Charles de Gaulle était un *homme*. Que demander de plus ?

---

# ADVANCE

3 Décembre 1970

## Une femme

Elle s'appelle Martha Mitchell. Elle fait « courir » toute l'Amérique en ce moment. Ce n'est pas une vedette à la Brigitte Bardot. Elle n'est ni jolie, ni laide. Et ce qui ne gêne rien, elle est la femme de l'*Attorney General*, John N. Mitchell, un intime du président Nixon.

Tout a commencé il y a un an. La dame, depuis ce temps, a pris l'habitude de parler au téléphone aux petites heures du matin, aux plus hautes autorités. Elle le fait dans sa chambre de bain bleue, de peur de son mari. Elle donne son opinion sur tout.

Mais l'*Attorney General* fait comme *Le Maître des Forges* de Georges Ohnet, il trouve bien tout ce que fait sa femme.

Donc Martha Mitchell fait de la politique sans faire de la politique. C'est cela qui est étonnant.

Martha Mitchell – beaux cheveux, une bouche somptueuse, un toupet sans pareil, et la sincérité même, – fait la pluie et le beau temps en Amérique. Et elle reste essentiellement femme.

Mais comme son mari est Républicain et qu'elle est Conservatrice, ça fait un beau tapage parmi les Démocrates.

Les grandes chaînes de la T.V. s'arrachent ses propos. Les reporters perdent le souffle. Et c'est un *great show*.

L'inouï dans tout ceci, c'est que sous une apparence folle, inconséquente, Martha Mitchell est terriblement sérieuse au fond. La clé de son pouvoir est l'*humour*. Martha Mitchell dit tout ce qu'elle pense. Elle joue un jeu effrayant, mais comme à n'y pas toucher, tout cela est fait en rigolant. On se moque d'elle ? Bien, elle se moque d'elle-même. Personne n'a de prise sur elle. Et elle fait la loi dans les salons, les clubs, partout.

Il suffit qu'elle entre n'importe où. Et tout se revitalise.

Les femmes qui l'ennuient, elle les secoue vertement. Martha Mitchell, c'est une explosion, un miracle. Et cela s'opère depuis un an.

Un cas sans précédent. Elle apprend qu'au Département de la Justice à Washington, ceux de l'administration « négligent » les lieux, Martha Mitchell part dans sa limousine exquisément habillée. Là, avec un seau d'eau, une brosse, des chiffons, elle nettoie les marches du bâtiment. Nuée de journalistes, publicité sans limites. On s'ameute à Washington. Tout Washington est r approprié.

Martha Mitchell est maintenant la terreur des hommes politiques. On l'embête ? Elle prend le téléphone, appelle les plus grands journalistes. Et avec un feu d'artifice de propos incomparables, elle déchaîne dans l'Amérique entière un tumulte.

Dans dix ans, Martha Mitchell pourrait devenir Présidente des États-Unis. Quant à *l'Attorney General*, John Mitchell, il est maintenant surclassé. Et avec humour, il se présente partout comme le mari de Martha Mitchell. Le couple se comprend parfaitement.

Martha Mitchell a son « calendrier » plein jusqu'à mars 1971 – invitations, conférences, cocktails, etc. Tout le monde veut d'elle. On la hait en l'adorant. Elle est la « grande fureur ».

Et parmi ses admirables fossettes qui « épinglent » son visage, elle parle au monde, dans un langage qu'on n'a jamais connu.

Qu'est Martha Mitchell ? La sincérité même. C'est une femme-poète inégalée. Une femme super-vivante.

Ses « ennemis » – tout le monde en a – ont fait pression sur l'administration, sur le Président Nixon, pour que cesse ce « désordre ». Le Président Nixon, quand on prononce le nom de Martha Mitchell devant lui, rit à gorges déployées.

Le secret de Martha Mitchell ? Toutes les femmes peuvent l'acquérir. Elle dit : « *I talk from the heart instead of the head. I have always been open and frank and honest.* »

Et mieux que tout : avec sa montée en flèche, les réceptions à la Maison-Blanche, Martha Mitchell dit : « *I have continued to be Martha and I shall continue to be Martha.* » Mais ici le « mystère » frise.

Martha Mitchell reste femme : « *I am the most liberated woman in the world. Any woman can be liberated if she wants to be. First she has to convince her husband.* »

Martha Mitchell est comme son mari : une divorcée qui s'est remariée. Maintenant *ça colle*. Mais *si ça ne collait pas ?*

---

# ADVANCE

10 Décembre 1970

## Le poète et le tourisme

Une journaliste suédoise de passage à Maurice disait que notre pays est pauvre en folklore. C'est lamentablement vrai. Il y a les plages, aussi belles que celles de Tahiti. Il y a l'île Verte et les montagnes comme sculptées de la main de l'homme. Ce sont des montagnes-fées, *Humanisées*.

On n'a pas réussi à faire des *Menus locaux*. Nous ne sommes pas *tourist-minded*.

Je ne crois nullement exagérer en disant que depuis une décade et plus la *Mauritius Hotels* a été pratiquement la seule, contre vents et marées, à poursuivre l'*Idee Touristique* avec un esprit de suite incroyable. Mais elle n'est pas secondée dans le sens artistique et folklorique.

Le joyau inégalable est le *Morne Brabant Hotel*. Espace, respiration de la vie, liberté, joie de vivre, tout y est. L'homme ici s'intègre à la Nature. On ne peut se lasser du *Morne*, même si on y allait tous les jours pendant mille ans.

Une petite suggestion d'un ami : qu'on mette un tout petit quai face à l'hôtel, afin de permettre aux femmes et aux enfants de se promener sur la lagune. Le « clou » serait un *pied-à-terre* sur l'île aux Bénitiers – du mode même de ce petit restaurant-bar que la *Mauritius Hotels* a installé sur l'île aux Aigrettes.

Ah ! Si la *Mauritius Hotels* pouvait s'étendre à l'autre bout de la presqu'île, là où M. Gambier a ses pâturages ! Mais ne serait-ce pas trop beau !

Je le répète, le *Morne* a la formule : confort, sans rien ôter à la rusticité.

À *Coromandel* un nouvel hôtel se construit. Lieu magnifique ! À Port-Louis on aura un hôtel de luxe, au bas de la Colline Monneron, m'a-t-on dit.

La *Mauritius Hotels* « construit » à Trou-aux-Biches. Et il y a la Pointe-aux-Cannoniers et le village de vacances. Et que sais-je ? On ne peut nier l'effort de Georges Coombes à Grand Baie (*Hôtel Ile de France*). Et puis il y a *Touessrok* (je n'y ai pas été depuis les réfections). Il y a le joli chalet *Blue Lagoon* à Pointe d'Esny. Et j'en passe.

Mais le problème touristique à Maurice est loin d'être résolu *globalement*. Il nous faut des routes et encore des routes – des routes pour toucher les hommes inaccessibles de toute beauté.

Il nous faut un comité pour « protéger » les sites touristiques. Il nous faut plus d'argent – beaucoup plus d'argent – pour l'organisation de Régis Fanchette.

Mais pour dessus tout, il nous faut des *Poètes*, – pas ceux qui font des vers, mais ceux qui sont dans la vie. Où les trouver ?

Notre folklore – le séga, notre unique folklore – a pris une mauvaise pente. Ça devient sophistiqué, ampoulé, forcé. Quelques belles chanteuses aux voix vibrantes. Beaucoup d'élan chez certains. Mais voilà !

Il faut créer de nouvelles chansons – moderniser, lier aux événements actuels, en gardant la nostalgie du passé. Il faut... il faut... il faut... Oui, il nous faut un nouveau folklore. Qui le donnera ?

Je le dirai à la face du monde : « L’humanisation en art est la base universelle et éternelle du folklore ».

Pour ce nouveau folklore il faut des néo-poètes. Mais je parle dans un désert, j’écris sur l’eau.

L’avenir touristique à Maurice repose sur les hôtels... Oui ! L’avenir touristique à Maurice c’est une organisation, oui ! Mais il y a ce « mystère », cet ineffable rien. Il y a ce « rien » qui est « tout ». Il y a ce par quoi l’âme d’un pays s’exprime.

L’île Maurice est une belle et superbe femme, aux attraits incomparables. *Mais il y a l’âme de la femme, que seul le poète peut traduire.*

Sans ces « poètes de la vie », le tourisme à Maurice n’a qu’un avenir partiel. Intégrons le poète et tout est à nous.

La poésie aujourd’hui devient « Finances et Gros Sous ». Avez-vous compris lecteurs ? L’argent poétique bien placé se multiplie par des millions. Si on ne comprend pas cela alors tout est foutu !...

---

# ADVANCE

17 Décembre 1970

## Le capital humain dans le tourisme

Il y a un point que tout le monde ici perd de vue dans le domaine du tourisme : la possibilité que des étrangers venus de passage, s'établissent chez nous.

Ils voudront s'établir sur le littoral. Des campements sont ainsi en voie de changer de mains sous la pression des sommes offertes. Nous aurons ainsi de véritables colonies d'étrangers sur nos côtes. Avec leur pouvoir d'achat, ce sera un atout pour le pays.

Et ces gens fréquenteront nos hôtels et amèneront d'autres touristes, donc d'autres étrangers voulant s'établir chez nous. C'est une chaîne sans fin.

Mais il y a le *côté humain*. Il est impossible qu'un pays comme le nôtre – coupé jadis de tout – ne s'éveille pas à quelque chose de nouveau, à un *esprit nouveau*, par le contact avec les étrangers.

Ceinturés par un apport cosmopolite, nous deviendrons *des intégrés* au vaste champ de la planète. Il faudra alors *penser grand*. Vouloir prendre le tourisme comme un élément scindé, coupé de tout contexte spirituel, vital, humain, psychique, artistique, culturel, – vouloir isoler le tourisme et l'associer au commerce uniquement est une sottise.

Le plus tôt nous comprendrons cela, le mieux ça vaudra.

Ajoutez à cela les grands bouleversements du monde actuel, et on verra qu'il est impossible de penser comme au temps de *Paul et Virginie*. Notre passé nous suit, il est vrai, et conditionne le présent, et construit l'avenir. Le temps est rond.

Mais aujourd'hui se présente une certaine métaphysique qui dépasse le temps courant.

À Maurice, il ne faut pas chercher à éblouir les touristes, mais à rester *humain*.

Monsieur Trigano du *Club Méditerranée* l'a bien dit : les touristes ne viennent pas uniquement pour le ciel bleu et le sable mordoré, mais surtout pour le *côté humain*, pour la *chaleur humaine*.

Car le monde aujourd'hui est fait de *robots*. C'est l'homme en série. Nous, Mauriciens, heureusement, sommes restés près de la terre. C'est cela qui les émerveille.

Le capital touristique c'est encore NOUS-MÊME, ne perdons pas cela de vue. C'est cela l'aimant qui attire.

Quant un étranger a passé au *Morne*, au *Chaland*, à *Touessrok*, à l'*Hôtel Isle de France*, il se rappelle en même temps que les menus, l'air plein de tendresse et les *shake-hands* de la brise de mer, l'étranger se rappelle ce sourire de l'enfant au coin de la boutique, ces propos du villageois qu'on lui traduit, cette humeur, cette essence, ce parfum qu'est notre île, et ils en parlent et ils cherchent à revenir.

Pas de tourisme vrai sans capital d'affection et de sentiments, c'est ça qui dure. Car l'*Humain* n'est-ce pas tout, et que l'*humanisation* en art prolonge.

---

# ADVANCE

23 Décembre 1970

## Les amis de la nature

3 décembre 1970. Une date pour l'île de la Réunion.

M. Gruchet, Conservateur du *Musée d'histoire naturelle* de St. Denis a eu une heureuse idée : grouper les *Amis de la Nature* en une association. On s'est réuni au *Château Morange*.

Quelle est cette idée qu'a eue M. Gruchet ? Protéger les espèces animales, en voie de disparition, sauvegarder l'environnement, défendre la nature contre les hommes.

On veut intéresser les écoliers à cela, les faire participer. L'idée est riche et nous concerne.

On vend des coquillages le long de la route du *Morne* et de l'autre côté vers *Macondé*. D'où viennent ces coquillages ? Peut-être sont-ce les derniers que notre île produira.

Nos lagunes sont pillées de leurs coraux. Les pêcheurs dans la Baie de Mahébourg disent : « Comment voulez-vous que nous pêchions du poisson ? Les fonds ne sont constitués que par du sable. Aujourd'hui où les poissons iraient-ils se loger ? Car il leur faut des maisons. Et le corail est leur maison ». Or les coquillages se lient au corail.

Nous avons « l'île du dodo disparu ». Nous aurons « l'île des coquillages absents ».

Si nous avons une *Société des amis de la Nature*, cela nous aiderait à conserver nos coquillages.

Et les oiseaux ? Pourquoi le « boule-boule » (je ne sais comment s'épelle ce mot) tend-il à disparaître ? Est-ce parce qu'il n'y a plus de vergers ? Et pourquoi n'y a-t-il plus de vergers ?

Il y a une loi de la nature qui veut que par une pluri-culture, les différentes plantes se protègent mutuellement.

La canne à sucre à perte de vue, ça affaiblit la canne à sucre.

Pourquoi ne plante-t-on pas des arbres le long de toutes nos routes ? Cela aiderait la pluviométrie. Et embellirait l'île. On aurait des arbres-fleurs et cela aiderait le tourisme. Tout se tient.

Avec des lagunes vides de poissons et l'île vide de fleurs, sans arbres fruitiers, sans oiseaux, pas de troupeaux. Que reste-t-il ? Les champs de cannes à sucre à perte de vue. C'est monotone. Dans ce tapis vert le regard se perd.

IL FAUT REFAIRE L'ILE – afin de lui redonner un peu de cette beauté qu'elle connut du temps de Bernardin. Vous voyez bien, lecteurs, que je reviens toujours à la poésie. La poésie naguère était un luxe. Aujourd'hui la poésie paie.

Et ne l'oublions pas, le tourisme est appelé à devenir notre seconde industrie.

À l'île de la Réunion, par la société réunissant les « Amis de la Nature » on aura l'an prochain une JOURNÉE DE LA NATURE et l'émission d'un timbre en rapport avec cette journée.

L'île Maurice, au pas où vont les choses, deviendra un DÉSSERT VERT, jauni après la coupe des cannes.

Le poète, lui, trouvera bien un coin au sein de ce « Désert Vert », pour emplir son âme. Au poète, un tout petit coin de terre, une seule échappée sur la mer, quelques fleurs, une abeille qui passe – cela lui suffit.

Mais il faut s'occuper de cet ensemble : « L'île de Poésie » comme un tout.

À quand notre société des *Amis de la Nature* pour défendre la « Nature contre l'homme » ?

---

# ADVANCE

30 Décembre 1970

## L'engagement

L'extraordinaire avec la plupart des grands hommes c'est qu'ils restent à l'état de fiançailles et n'arrivent pas à l'état de mariage avec la vie. Ils ont peur de s'engager.

Ils sont comme quelqu'un qui nagerait hors d'un port en pleine mer avec une corde autour des reins, l'autre bout étant tenu à terre. Quand l'angoisse à l'inconnu les saisirait, ils tireraient sur la corde pour qu'on les ramène à terre. En d'autres termes, tous les géants sont au port.

On trouverait chez Napoléon au plus fort de ses aventures un bourgeois.

Napoléon a voulu se tenir au port – pour ne citer que ce seul cas – en épousant l'archi-duchesse Marie-Louise. C'est ce qui le perdit.

Des calomnies courent aujourd'hui sur le compte de Beethoven, dont on célèbre le centenaire cette année.

D'aucuns cherchent à prouver que Beethoven n'avait pas de vrai pouvoir créateur. Et que tout venait d'une volonté surhumaine. Autrement dit, Beethoven, privé de facilité, *travaillait*. Donc les œuvres de Beethoven seraient liées au *labeur*. Claude Debussy disait que Beethoven ne connaissait pas la mélodie et qu'il se répétait atrocement.

Tout cela doit être écarté. Beethoven s'était *engagé*. Il n'avait pas la corde aux reins.

Le Christ a dit que celui qui met la main à la charrue ne doit pas regarder en arrière. La femme de Loth se retournant fut changée en statue de sel.

Dans le domaine banal de la chronique, nous connaissons le cas du jockey qui se retourne juste avec le but et perd la course.

Je ne connais de valable que les créations littéraires jet. Et les œuvres picturales sans retouches. Et les paroles données et jamais rendues. Les rendez-vous tenus. Les engagements auxquels on fait honneur.

Remarquez que le vol de l'oiseau n'est jamais en zigzag. L'eau avance, se plie à la berge, mais n'a jamais de secondes intentions.

Le drame de l'homme c'est que toute action chez lui est liée à un *calcul*.

Mais considérez les grandes batailles. Par exemple la victoire d'Hannibal à Cannes. La tactique ici est simple et simplement exécutée. Dans le tout, une idée maîtresse qui prime, qui efface la distinction entre *stratégie* et *tactique*. Hannibal dans ce cas pouvait tout perdre. C'est là l'engagement.

Il faut éternellement *s'engager*.

On parle de compromis. Mais il y a certaines choses, où il ne peut y avoir de compromis. Par exemple le compromis que certains font avec eux-mêmes. Judas vient de là.

On dit que dans le mariage, il faut faire des concessions. Ça dépend dans quel domaine une abdication amène l'autre. Et puis on se voit forcé de réagir.

On peut tout dire sur Picasso, sauf qu'il n'ait fait des concessions. En art et dans la vie.

S'il y avait un seul compromis dans la nature l'univers n'existerait pas. L'air cesserait d'être air. L'eau cesserait d'être eau.

*L'humanisation* que je fais n'est pas un compromis entre l'homme et la fleur. Puisque *l'humanisation* GLORIFIE l'homme et la fleur. Et la preuve qu'il n'y a pas de compromis c'est la JOIE que tout dégage.

Pour arriver à *l'humanisation* il faut S'ENGAGER. Il n'y a pas d'autre voie. Le chemin est ainsi tracé.

---

# ADVANCE

5 Janvier 1971

## Lettre de Malcolm de Chazal

Mon cher rédacteur en chef,

J'apprends à l'instant que mon exposition à la Réunion a été un total fiasco, financièrement et spirituellement. On m'écrit : « *Personne ne s'y intéresse* ». Pour la Réunion, cela ne m'étonne pas.

Une autre exposition de mes œuvres doit avoir lieu à Johannesburg en février à la Galerie 101, la principale galerie d'art du Sud Afrique. J'ai écrit à mon frère, Charles de Chazal, qui réside à Johannesburg et qui est mon intermédiaire, d'annuler l'exposition. Je ne possède plus de gouaches. Il me faut en créer d'autres. Et je n'ai pas d'argent pour aller chez *Poisson* ou au *Corner House* m'acheter des couleurs et du papier.

Mlle Christine Skorupha, représentante de *Dupont de Nemours*, la plus grande firme textile des cinq continents, voudrait lancer la robe-fée dans le monde. Je lui ai remis à cet effet 37 gouaches. Christine Skorupha verra les grands couturiers de Rome et de Paris en vue de la création d'un style nouveau, adaptable à la robe-fée. Je lui demande de ne rien faire. Je laisse tout tomber.

Melle Christine Skorupha reviendra à Maurice en mars, faire un film chazalien. Je refuse toute collaboration. La chose est classée.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

8 Janvier 1971

## Robinson Crusoë millionnaire

Robinson Crusoë a enchanté les adolescents. Robinson Crusoë avait Vendredi. Robinson Crusoë totalement seul est impensable. Et cependant ! Peut-on être plus seul que dans les cocktails – d'où on revient « vidé » ?

Peut-on être plus seul que sur un trône ?

L'aventure de Howard Hughes est inouïe.

Hughes possède \$ 2 billions soit Rs 10 000 000 000. Ses intérêts couvrent tout – des compagnies d'aviation aux casinos.

Hughes, avant de faire sa fortune, a fait le tour du monde seul en avion. Il s'est marié deux fois. Sa vie est une énigme. Il ne veut pas être photographié. Il fait tout pour qu'on ne parle pas de lui.

Depuis quatre ans, il a disparu. Il a pris refuge au quatrième étage d'un de ses gratte-ciel à Las Vegas. Il n'en a pas débougé. Que fait-il ? Personne ne sait. On ne sait qu'une chose : Hughes ignore le visage de ses lieutenants. Il ne communique que par téléphone et par mémos.

Le mois dernier, ses gardes du corps s'aperçoivent qu'il a fondu. Le *zillionnaire* (mot qu'on lui donne) s'est échappé par un escalier de sortie secret, a pris un de ses avions et a débarqué de nuit aux Bahamas. Là, il s'enferme à nouveau au quatrième étage d'un hôtel. Il disparaît.

Un maniaque ? Un excentrique ? Non. Paraît-il que c'est un homme charmant. Un poète sans doute, mais qui n'a pas trouvé sa voie.

Fuir ? Mais où ? En soi-même ou dans un lieu secret ?

Il y a toutes sortes de formes de fuites. Il y a la fuite dans les cocktails. Et il y a fuite dans l'art.

Qui est Howard Hughes ? Le sait-il lui-même ? Pauvre homme ! Il est assiégé par ses millions.

Je conseillerais à Howard Hughes, millionnaire, de venir à l'île Maurice.

Il achèterait l'île aux Bénitiers, l'île Ronde, l'île Plate, l'île aux Aigrettes, l'île d'Ambre, le Coin de Mire et y installerait des résidences.

Au haut du *Pouce* il créerait un belvédère. Sur les pentes de *Crève-Cœur* et de la *Vallée des Prêtres* il plaquerait des villas.

Et ainsi il pourrait « fuir ». Ses autos auraient des rideaux unisens. Il verrait tout le monde au dehors et personne ne le verrait.

Il dirigerait, de Maurice, toutes ses affaires.

Selon le plan que je lui propose, Howard Hughes deviendrait pour Maurice Robinson Crusoë. Et il n'aurait pas besoin de Vendredi.

Mais voici un jour on arrêterait l'auto du millionnaire afin de le photographier. On installerait des téléobjectifs pour capter le *business man* au haut du *Pouce*. Et autour de l'île aux Bénitiers, des bateaux vogueraient nuit et jour et le millionnaire ne pourrait prendre son bain dans la mer. Picasso, lui, a trouvé la solution. Son domaine de Cap Ferrat est entouré de fils barbelés électrifiés. Picasso ne communique avec l'extérieur que par téléphone. Non. Le téléphone est uniquement utilisé par sa femme qui répond à tous les appels : « M. Picasso n'est pas là ! »

Tous les Robinson Crusoë, – de Hughes à Picasso – sont des îles assiégées.

Il n'y a qu'une *fuite vivante*, celle où vit l'enfant : les gosses jouent au *Morne* sur la terrasse. Ils ne voient personne. Tout le monde les regarde. Ils jouent. Le jeu les absorbe. Ils sont « absents », cependant que présents.

C'est la méthode du poète. Il vient, il passe, il est partout chez lui. Mais il ne va pas aux cocktails, ni au cinéma. Son cocktail c'est la vie. Son cinéma c'est la vie.

Howard Hughes est un poète – dévoyé par l'argent. Il ne lui manque que de venir à Maurice et apprendre à vivre en poète.

---

## ADVANCE

### Les couleurs de notre île

À l'Hôtel du Gouvernement, au premier étage, en compagnie du peintre Matosy, j'ai vu un curieux album. Il s'agit d'aquarelles que le Général Gordon fit à Maurice. Matosy s'émerveillait. Quelles touches délicates pour un grand soldat ! Quelle poésie !

Qu'est devenu cet album ? Ne pourrait-il être exposé à la Galerie de Rose Hill, en feuilles détachées ?

Voir notre pays à travers un œil étranger, c'est cela qui compte.

Tour à tour au *Morne*, des étrangers – mais surtout des étrangères, se mettent à peindre. Ah si le *Morne* avait une petite salle d'exposition permanente !

*Paul et Virginie*, livre qui a été édité sous tous les climats et dans tous les pays, donne des images stéréotypées.

Mais Bernardin ne peut être mieux placé qu'au *Jardin des Pamplermousses*. À la Vallée des Prêtres, il s'échappe. L'Église des Pamplermousses c'est déjà mieux, à cause de la proximité du *Jardin des Pamplermousses*.

La statue de Léoville L'Homme n'aurait pas dû être élevée dans le Jardin de la Compagnie, mais aux Salines, là où son esprit se meut.

On doit s'occuper sérieusement d'un Ahnee, qui est un de nos plus grands écrivains. Savinien Mérédac est à Grand Gaube. Et Hart est définitivement à Souillac.

Il me semble que nos écoles devraient avoir des classes itinérantes d'histoire. Par exemple, suivre Labourdonnais dans tous les coins et recoins de Port-Louis et vers la mer.

Mahébourg a-t-elle eu *seulement* la bataille du Grand Port ? N'y a-t-il pas des maisons qui doivent être marquées pour la postérité ? L'histoire se suit.

On a voulu faire de l'île Maurice, l'île aux trésors. Le trésor poétique est infiniment plus important. Le folklore couve partout. Cabon, avec *Namasté*, a voulu le réveiller. Marcelle Lagesse, de même.

Il y a le musée de Port-Louis. À quand un *Musée Littéraire*, dans une de nos villes émerveillées, comme Mahébourg ?

Sans l'histoire, le présent n'a pas de sel. Sans l'histoire, la vie serait fade.

Ah, si on pouvait faire de Port-Louis un *Livre d'Histoire*, marquer les « sites » et les exalter !

Tout Mauricien qui ignore l'histoire de son pays est sans assises – comme l'oiseau voyageur qui ne reviendrait pas au bercail.

On vit, par l'Histoire, le subconscient de sa terre natale, qui se raccorde au présent, pour « faire » l'avenir.

Être patriote réclame la poésie – sous quelque forme ; l'émotion devant un cirque ou encore ce passé qui reflue sur l'aile du paille-en-queue.

À Paris, en Amérique, à Londres, au Sud-Afrique, qu'est-ce qui éveille chez le Mauricien le goût de la terre natale ?

Le Normand dira : *L'odeur de mon pays était dans une pomme*. Pour le Mauricien, se trouvant à l'étranger, c'est le langage créole. Un mot et tout surgit. Un « r » qu'on élide, et glissent des bateaux de l'inconscient, les nefes d'aujourd'hui.

Pour moi, l'île Maurice, c'est ce qui passe du bleu, au vert, au lapis-lazuli, donnant un jaune incandescent. L'île Maurice, pour moi, est une couleur.

Les aquarelles du Général Gordon donnent-elles cela ? Je ne sais.

Pour ma part, je suis *le patriote des couleurs*. La lumière de l'île Maurice la résume. Mélange des filaos, des poinsettias, des bougainvillées rutilants, toute une palette et tout un monde.

Dans la grise Europe, quand on pense à l'île Maurice, c'est un éclatement de couleurs qui vient à l'âme – la joie par les yeux, des couleurs qui sourient. Des couleurs-fée, oui des couleurs-fée. Et pourquoi pas ? Sans la « fée », que serait la vie ? Elle n'existerait pas.

---

## ADVANCE

22 Janvier 1971

### Nouvelle ère en Amérique

Erich Segal écrit un livre qui passe inaperçu. L'Amérique était alors en plein dans la révolution sexuelle. Le livre traitait de romantisme, de la « fleur bleue », que les Américains appellent *romance*.

Mais vint *Cendrillon*. *Cendrillon*, c'est Ali Mac Graw, une de ces personnes effacées, qui justement rêvent de la « fleur bleue », du Prince Charmant et du reste.

Vie ordinaire, inconnue. Mais le Prince Charmant a été Robert Ryan, multimillionnaire, créateur de films qui ne se vendent pas.

Et puis ce fut la rencontre. Comme toutes les grandes amours, cela paraît comme de rien. Ça surgit. Le Prince Charmant aima Cendrillon. Et Cendrillon aima le Prince Charmant.

L'amour engendra le miracle. Le livre de Erich Segal, *Love Story*, fut mis en film par l'amoureux. Et l'amoureuse joua le premier rôle – elle qui ne savait pas jouer.

Résultat : en 3 jours, à partir du 25 décembre 1970, la recette fut de \$ 2 463 916 – couvrant les frais du film. Record des records. Une colossale fortune est pour les deux amoureux, qui avaient osé s'aimer et rééditer dans un film le Prince Charmant et Cendrillon.

L'Amérique confrontée par une destruction d'ordre psychique tourne la page, revient à 1920 et avant, à la « fleur bleue » de toujours.

Ainsi va la vie. Les compagnies de films américains qui râlaient, reprennent vie. Et comment ! Un autre cinéma revient dans le monde – celui de Greta Garbo, la « divine », avec de nouvelles vedettes.

Dans *The Virgin and the Gypsy*, Joan Shimtrus aux yeux verts et au sourire enfant, fait verser des larmes d'amour. Barbara Hershey joue des histoires d'amour qui ramènent au temps de *Paul et Virginie*. Arrêtons-nous là.

L'Amérique se réveille à un monde oublié. Le passé revient. Et le cinéma gonfle ses ailes à nouveau.

Mais il y a encore TOUT pour vous étonner, ô lecteurs !

Le psychiatre célèbre Tobias Brochen cause avec sa petite fille Corinna qui a 4 ans. L'enfant demande à son père : « *How did you learn to be a father ?* »

Le père se mit à penser : *Voici une profession qu'on n'apprend pas !*

Mais tout à coup, une idée surgit : *Si je faisais JOUER les parents avec des JOUJOUX, comme le font les enfants ?*

L'idée prend corps. Aujourd'hui de nombreuses écoles pour parents ont été créées en Amérique. On donne aux parents, en groupe, des joujoux et ils se mettent à penser face aux joujoux. Bientôt ils apprennent, *en redevenant enfants*, comment apprendre le métier d'être père et mère et comment comprendre et connaître leurs enfants.

Mais ce n'est pas fini. Les parents, justement, se sont mis à PEINDRE, sans avoir appris.

Pourquoi continuer ? Je réfère le lecteur au MIRACLE DU MORNE, lorsque boys, plongeurs, barmans, employés, cuisiniers, valets de chambre et jardiniers, s'étaient mis spontanément à peindre.

Ils ne peignent plus. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont ni couleurs, ni papier. Ils ne sont pas les seuls dans ce pétrin !...

---

# ADVANCE

29 Janvier 1971

## Femmes célèbres

C'est Madame de Staël, si je ne me trompe, qui disait : « La gloire pour la femme est le deuil éclatant de l'amour ».

Germaine de Staël a été une « déchaînée ». Elle a connu la richesse, la considération. Et cependant elle cherchait dans Benjamin Constant ce maître qu'elle n'a su trouver. L'eut-elle trouvé qu'elle n'aurait pas écrit. *In extremis*, Madame de Staël chercha à attirer l'attention de Napoléon. En vain.

Sarah Bernhardt connut toutes les gloires. Elle était cependant une « désespérée ». Aussi Sarah Bernhardt comme remplaçant à l'âme sœur, se jeta tête perdue dans le jeu.

Mais on peut se demander ceci : *Pour la divine Sarah, il y avait l'art.*

L'art comble l'homme mais jamais la femme, pour qui rien ne remplace l'amour.

Une énigme, c'est Coco Chanel, qui eut des amants illustres. Or on ne peut dire que Coco Chanel était amoureuse de son métier. Coco Chanel fut une désabusée. Elle fréquentait les hommes célèbres. Et elle leur disait leur fait, pour se désennuyer.

L'ennui chez la femme n'est pas sexuel. On a totalement tort d'y croire. L'ennui chez la femme est ce terrible ennui du cœur, – lorsque le cœur est inoccupé. Mille fois souffrir d'amour que de ne pas connaître l'amour. Cela toutes les femmes le savent.

Chez Maria Callas, que se passe-t-il ? À mon sens, la diva met son cœur dans sa voix et c'est tout. Elle « occupe » son cœur par l'art. Mais réussit-elle ?

Cléopâtre faisait de la politique. Ses deux amants, Jules César et Marc Antoine, étaient des amours de tête et d'ambition. Voici une femme célèbre qui n'a pas été heureuse !

Mais qu'est l'amour pour la femme ? L'amour pour elle est un tout. Il y a l'homme et il y a *tout*.

Et combien ont le cœur « délivré » et savent aimer ? L'amour est-il une science ? Oui, la science de la vie. L'amour est un art ? C'est l'art tout entier.

Ce que veut l'amour c'est saisir l'insaisissable. Les femmes dans l'amour ne seront jamais comblées. Derrière l'amant, il y a le *maître*. Derrière le *maître*, il y a l'absolu.

Cet absolu, les femmes savent ce que c'est. Mais elles ne le diront jamais.

Ne pouvant ni le dire, ni le vivre, cet amour absolu, les femmes écrivent, d'autres chantent et d'autres subissent le poids des jours, avec cette Immense Espérance dans leur cœur.

De là vient le pouvoir des femmes de vivre le bonheur des autres. Et de sentir qu'elles se marient à nouveau quand une amie et même leur fille se marie.

Femmes célèbres ? Elles s'en passeraient. Mais voilà elles y sont forcées, pour oublier ce qu'elles n'ont pas.

Toutes les femmes sont idéalistes de nature. Elles ne cessent de l'être que lorsque l'espérance leur est coupée.

Dans cette pseudo-ivresse de la gloire que goûtent les femmes célèbres, il y a l'immense mélancolie de la vie gâchée.

Heureuses celles qui ont « fait » des hommes ! Celles qui ont aidé des hommes à devenir célèbres ! S'il n'y a pas ici *tout* l'amour, il y a cependant une certaine forme d'amour.

En se projetant à travers l'homme, telles femmes, en ce cas, tendent vers cet universel amour, où l'homme n'est encore que le polarisateur.

L'amour n'a pas de limites. C'est ça l'arcane. Et qui limite l'amour, l'abolit.

L'amour est cosmique ou il n'est pas.

---

# ADVANCE

5 Février 1971

## L'évolution de la stratégie

Selon le plan Schlieffen, l'attaque sur la France en 1914 devait se faire par un débordement sur la Belgique.

À droite du dispositif allemand, l'aile marchante devait être considérablement renforcée. Ainsi par un mouvement tournant, après prise des forts belges, la droite allemande devait marcher directement sur Paris.

On sait que Moltke, le généralissime allemand n'appliqua pas le plan Schlieffen à la lettre. La victoire de la Marne, du côté des Français, en fut le dénouement.

Nous avons ici avec le plan Schlieffen, « l'ordre de bataille oblique ».

Cette méthode inventée par Epaminondas, avant l'ère chrétienne, révolutionna l'art de la guerre.

Avant cela les forces armées en présence s'alignaient et s'affrontaient face à face. Et la bataille passait à une mêlée générale.

Ce que découvrit Epaminondas, avec « l'ordre de la bataille oblique », c'était la manœuvre. Et ceci révolutionna la stratégie.

À Leuctres et à Mantinée, Epaminondas, par sa nouvelle stratégie, battit les armées spartiates jusque-là invincibles.

Nous voyons donc Alexandre le Grand suivre à la lettre Epaminondas. En portant sa cavalerie sur l'aile offensive, Alexandre le Grand se joua de l'armée de Perse.

À Cannes, Hannibal en plaçant la partie faible de son armée au centre et renforçant ses ailes, se fit enfoncer par le milieu – ceci c'était un geste prémédité, – et déborda sur ses deux ailes. Ainsi l'armée romaine fut prise dans une trappe. Les variantes vont se présenter maintenant à l'infini.

Jules César à Pharsale, par cette même tactique, vainquit Pompée.

Dès lors le nombre n'était plus décisif. Le « génie » du général en chef entrait en jeu.

Nous avons nommé Alexandre, Hannibal, Jules César, tous savaient la méthode d'Epaminondas.

Mais voici Napoléon.

Austerlitz est un cas classique de « l'ordre de bataille oblique ». Austerlitz fut un carrousel. L'armée française « dansait » sous l'impulsion du petit Corse.

« L'ordre de bataille oblique » où l'artillerie joua le principal rôle – (tout le génie de Napoléon consiste dans une manœuvre d'artillerie) – « l'ordre de bataille oblique », Napoléon ne l'appliqua pas à Waterloo. Mystère. Napoléon dans la plaine de Belgique attaqua de front.

Mais « l'ordre de bataille oblique », c'est encore tout le secret dans le *ring*. Mohamed Ali danse. Toutes ses attaques sont des attaques de profil.

Les batailles navales suivent le même thème.

Rocroi est un cas classique de « l'ordre de bataille oblique ». En faisant pivoter sa cavalerie à Rocroi, le grand Condé eut raison des Espagnols.

Et c'est le cas de le dire lors de la bataille de la Marne. Le général Joffre, dans les marais de Saint-Gond, disait : « Ma droite cède, mon centre est enfoncé. J'attaque sur ma gauche ».

L'art de la guerre est une chorégraphie.

Qui l'aurait pensé, s'il n'y avait pas eu Epaminondas ?...

---

# ADVANCE

12 Février 1971

## L'île aux trésors

Elle se trouve à la longitude 71° et à la latitude 20°.

Cette île étant sur la route des Indes, la seule source des trésors enfouis sous terre est la Grande Péninsule.

Soit que les pirates allèrent dans l'Inde ou que ces mêmes pirates arraisonnèrent des frégates contenant des richesses fabuleuses, ce sont les pirates et les flibustiers qui confièrent au sol leur butin.

Il fallait le faire, parce qu'ils repartaient en course.

Puis certains ne revinrent pas.

On parle de documents. Il en existe. Mais il s'agit de les décoder.

À Saint-Petersbourg, les communistes ayant pris le pouvoir, lorsqu'ils démolirent le palais d'un grand duc, ils trouvèrent encastrée dans un mur, une fortune inconcevable en bijoux. Le grand duc pensait revenir, la fièvre communiste terminée. Or le richissime boyard ne revint pas.

Un jour quelqu'un par hasard fouillera le sol pour créer des soubassements. Et une immense fortune sera à lui. Ce sera peut-être un pauvre. Qui sait ?

L'île Maurice est une île creuse. Elle fourmille de cavernes.

Les cavernes ont été le débouché jadis de rivières souterraines qui ont tari, quand les forêts dans l'île ont disparu.

Ces trous naturels, c'est là où sont les trésors.

Venant de la mer, le pirate débarque sur la grève et confie à une caverne ouvrant sur la mer sa prise. Puis il bouche le trou par des amoncellements de pierres. Et il ne reste aucune trace.

Fouiller à même le sol eut été une folie.

Mais l'île Maurice est toujours une Ile-aux-trésors. Mais les trésors sont au-dessus du sol. C'est le trésor touristique.

Il s'agit de le conserver. Comment ? Mais en ne mettant pas à bas le folklore.

Le folklore n'est pas le séga seulement. Mais *toute* l'île Maurice est un folklore.

Et le folklore perpétuellement se continue. C'est la poésie en marche.

*Le folklore, c'est la boîte à bijoux de l'Histoire.*

En créant *Paul et Virginie*, Bernardin a puisé dans notre folklore.

Nous avons un folklore de montagnes. Nous avons un folklore de notre architecture. Nous avons un folklore de nos locutions. Ces « cocacités » sont notre trésor.

Trouver des bijoux sous terre, c'est intéressant. Mais combien plus important est le trésor poétique.

Le folklore dans l'ordre touristique, c'est la poésie qu'on négocie, qu'on rend.

Par le folklore et le tourisme, la poésie va nourrir les habitants de cette île.

La poésie qui devient pratique, au fond qu'est-ce, sinon l'humanisme ?

Pour que le folklore se conserve et s'augmente, il ne s'agit que de rester humain.

---

# ADVANCE

19 Février 1971

## Maria Callas

J'aime répéter les choses. Quand elles ont une grande importance.

Un soir je dînais chez Max Moutia. On prenait le café dans le salon chinois.

Je discutais. Max Moutia m'interrompit : « Vous êtes un littéraire. Vous peignez. Mais pourquoi ne vous intéressez-vous pas à la musique ? »

Je ne répondis pas. Car je sais que *tout* pour moi est musique. J'arrive à la musique par les couleurs universelles, par la joie des couleurs. La lyre d'Orphée n'était-elle pas l'arc-en-ciel ?

Max Moutia « vit » la musique. Pour ma part, je vis la musique par les couleurs. Donc nous nous rejoignons.

Quand j'ai commencé à peindre, je mettais à répétition un disque de sélection de Maria Callas. Je peignais en musique. Entre-temps je chantonnai.

On a parlé de Maria Callas comme d'un monstre sacré. C'est faux. Maria Callas a cependant une extraordinaire personnalité. Cette qualité, de nos jours, on la voit comme monstrueuse.

On a dit que Maria Callas avait été un monstre dans ses rapports avec sa mère.

La mère de Maria Callas *pesait* sur la diva. Fallait-il abdiquer devant la *mamma* et faire holocauste de la chanteuse ?

On ne peut être Maria Callas si on n'est pas *libre*.

Maria Callas s'est arrangée pour être *libre* du cœur. Son mari Meneghini n'a été qu'un *impresario*. On ne connaît qu'une liaison de Maria Callas, c'est Aristote Onassis. C'est peu.

Ce qui fait la grande artiste, c'est cette *liberté du cœur* qui *libère* l'esprit. Entre l'HOMME et l'ART, Maria Callas a choisi l'art, qui a été son seul amour.

Maria Callas a mis TOUT son cœur dans sa voix. Jean Cocteau l'écoutant à Paris, s'exclama : « Cette femme a du feu dans sa voix ».

L'extraordinaire avec la Callas, c'est qu'elle place le drame au-dessus de la musique. C'est la première chanteuse à dire que prononcer « je vous aime » dans un opéra sans vivre ces paroles, c'est tuer le chant, c'est lui ôter son âme.

Voici une autre opinion de Maria Callas : « Les femmes doivent se rendre indispensables. »

« Comment ? » lui demande-t-on.

« C'est très simple, la femme a l'arme uniquement en étant femmes. »

On connaît l'événement qui eut lieu à la *Scala* de Milan. C'est l'ouverture. Au programme la Callas va chanter *la Norma*.

Les loges sont pleines. Le Président de la République italienne est là.

Avant le lever du rideau, on entend comme un remue-ménage, dans la salle et derrière le rideau.

Le rideau se lève. Pas de Maria Callas. L'*impresario* laisse tomber dans une salle ahurie, ces paroles : « Madame Callas indisposée ne pourra jouer ».

L'affaire a été jusqu'au devant la Chambre des députés. Car il s'agissait ici d'un affront au Premier magistrat de la République italienne. Mais que peut-on contre une femme, surtout quand il s'agit de Maria Callas ?

Que s'était-il passé ? Uniquement ceci : Maria Callas avait le trac, puisqu'elle pensait que sa voix n'y était pas. Maria Callas est intraitable dans le domaine de l'art. Elle ne cède sur aucun point quelles qu'en soient les conséquences. Elle joue sa vie sur une note. Orgueil ? Non, sens *sacré* de l'art.

Ce que j'admire chez Maria Callas, c'est l'IMPERFECTION, clé du génie. L'homme ou la femme de talent ne fait pas de fautes. Le génie en fait. C'est comme un défaut sur le visage d'une femme qui exhausse son charme, le souligne.

La voix trébuche et c'est la montée céleste. C'est comme Démosthène qui n'aurait pas été un grand orateur, s'il ne bégayait.

Avec la personnalité, nulle faute n'existe aucun défaut ne joue. Et Maria Callas le sait, qui a une personnalité inouïe.

Maria Callas a été considérée il y a quelques années comme une diva dont la carrière avait pris fin. On disait sa voix fêlée, fichue. Maria Callas passa au cinéma.

Aujourd'hui elle dit : « Je reviens ». Et elle ajoute : « J'avais développé de mauvaises habitudes vocales. J'ai appris. Je suis prête. Je reviens. »

Le sens du drame va la soutenir. Son ardeur est inchangée. Sa générosité va jouer. Son génie fera le reste.

Dans ce cas, il s'agit d'une volonté spirituelle. Qui comprendra ?

---

# ADVANCE

26 Février 1971

## Deux initiatives

Connaissez-vous la chaussée ? Sans le Jardin de la Compagnie, la Chaussée n'aurait rien de distinctif. Et cependant là était la Rue de la Paix du temps jadis.

Connaissez-vous M. Poisson ? Sûrement. Qui ne connaît pas M. Poisson, l'excellentissime homme d'affaires, toujours accueillant, toujours affable.

M. Poisson a eu une idée. Il ne veut pas seulement être le vendeur de couleurs. Il a pensé à servir son pays dans le domaine de l'art.

Au haut de son magasin, depuis peu, dans une salle aérée où la lumière coule à flots, M. Poisson a créé une salle d'exposition. Les couleurs qui sont vendues, au bas dans le magasin, sont maintenant devenues images.

Là on voit les œuvres de Hervé Masson, le plus grand peintre de chez nous. Et encore Charoux. Et d'autres. La route se fait bien. Les étrangers de passage savent maintenant où aller. Je fais un petit reproche à mon ami M. Poisson : il est trop modeste. Il faut faire une vaste propagande. Je m'étonne qu'au *Morne*, par exemple, pas le plus petit carton pour faire connaître aux étrangers où trouver les œuvres de nos artistes.

Max Moutia a parlé de la nécessité d'une salle d'exposition permanente. Ce que fait M. Poisson est une initiative à louer.

Marcel Cabon a été le premier, je crois, à faire remarquer que la proportion de peintres à écrivains est aujourd'hui largement en faveur des premiers. Alors que c'était l'inverse dans le passé.

L'initiative de M. Poisson est donc un encouragement et vient à son heure.

\*.\*.\*

Une autre initiative heureuse concerne le *Morne*.

Jusqu'à dernièrement, dans nos grands établissements hôteliers, il manquait le *personal touch*, le « contact humain ».

La chose est faite. Les touristes aujourd'hui n'ont qu'à s'adresser à Melle Marguerite Labat pour obtenir les informations requises.

C'est énorme ! Melle Labat est la nouvelle *Public Relations Officer* de la *Mauritius Hotels*.

À toucher un bosquet de verdure où les oiseaux tiennent leurs assises, les visiteurs viennent aux renseignements auprès de Melle Labat, conversent avec elle et prennent contact avec le pays.

Melle Labat a la vertu cardinale d'être avenante, causante et cherchant par tous les moyens de rendre service.

C'est elle qui porte les fleurs de Curepipe afin d'ornez les tables. Quand il manque des timbres, elle en apporte. Elle explique l'île Maurice, la fait aimer. Par elle, l'étranger ne se sent plus étranger.

Cultivée, artiste, très intelligente et surtout humaine, par Melle Labat, les étrangers prennent contact avec « le visage de l'île Maurice ».

Mais voici une effroyable lacune : Melle Labat doit courir au *Chaland*, revenir au *Morne* et partir à nouveau pour le *Chaland*. Tels jours le bureau de Melle Labat est vide. Et cela n'arrange pas les choses.

Il est clair que Melle Labat devrait être à *demeure* au *Morne* ou à *demeure* au *Chaland*, et non passer d'un établissement à l'autre. On doit voir à cela. Et je sais que la *Mauritius Hotels* trouvera la solution. Qu'elle augmente le staff des *public relation officers* et qu'elle fasse de Melle Labat l'agent d'accueil général.

Ce qui manque par-dessus tout au *Morne* aujourd'hui, c'est une salle de lecture, feutrée, climatisée. Avec au moins 12 *Times*, 12 *Newsweek* et *Le Monde*, et d'autres journaux européens venus par avion. Aussi les journaux de la Réunion, de Madagascar et du Sud-Afrique.

Là, préservés du bruit, les visiteurs pourraient écrire dans le calme. Présence au *Morne* et en même temps évasion.

Mais je vais maintenant faire un rêve éveillé.

Si M. Poisson avait un prolongement de sa salle d'exposition au *Morne*, la salle de lecture aurait alors un double effet.

Le défaut de notre effort touristique, c'est que la culture mauricienne y a une bien faible part.

Il y a le ski au *Morne*, la pêche, les bains de mer, le séga. Tout cela est fort bien. Mais il ne vient pas des touristes à Maurice que pour cela. Il faut l'ESPRIT afin que tout soit complet.

Les gens lisent comme ils peuvent au *Morne*, dans le soleil, sur la terrasse, en plein vent, dans le bruit et les interruptions. Beaucoup veulent s'absorber sans avoir à regagner leurs chambres.

Une salle de lecture impliquerait *silence* et *méditation*, les choses les plus difficiles à atteindre dans le monde d'aujourd'hui.

---

# ADVANCE

5 Mars 1971

## Nicholas et Alexandra

Si on n'a plus de Tsar en Russie depuis 1917, ce n'est pas uniquement à cause de Nicholas II. Mais c'est aussi à cause de Nicholas II.

La chute de l'Empire russe et la fin des Romanov partent du fait que Nicholas ne voulut jamais donner une constitution au peuple russe, ce qui limiterait ses pouvoirs. Nicholas se croyait comme Louis XIV, régner de droit divin. Il se voulait autocrate comme ses prédécesseurs. Ses ministres, il les choisissait et pouvait les révoquer selon son bon plaisir. Le Tsar n'avait de comptes à donner qu'à Dieu. Il était au-delà de toutes lois. Et il exprimait ses décisions par peur des *ukases*. En fait, la loi c'était lui, et il était la loi.

Cette manière de voir et de faire, Nicholas II l'appliqua pendant tout son règne. Même au bord du précipice.

Mais tout homme peut être fléchi par une femme. Or la Tsarine appuyait son mari à fond sur le thème de l'autocratie.

Mais le malheur, ce n'était pas que le Tsar dirigeait, mais la Tsarine le menait, c'est ce qui perdit la dynastie.

La Russie au début du siècle construisait des chemins de fer partout. L'Empire du Tsar, par ses industries et son commerce, formait corps avec ce tout qu'est l'Europe. Or l'Europe avait bougé dans le sens de la démocratie, alors que la structure russe restait inchangée. Quelque chose devait cesser.

En plein XXe siècle, voici ce qu'on voyait.

Le prince Félix Youssoupov, celui qui avec un groupe assassina Grégor Rasputin, avait quatre palais à St Pétersbourg, trois palais à Moscou, et il possédait trente-six des principales industries de la Russie (une de ses propriétés en Crimée longeait 125 milles de la mer Noire). Des gens disaient que le prince Félix Youssoupov était plus riche que le Tsar. (Après la Révolution, Youssoupov dont on évaluait la fortune à 500 millions de dollars, fuit la Russie n'emportant qu'un million de dollars en bijoux et deux Rembrandt).

Les boyards – les Grands Ducs et leurs appartenances possédaient tout le capital foncier de la Russie et les industries. Ils vivaient bien plus sur la Côte d'Azur et à Paris que sur leur propriété. C'étaient des cosmopolites. Toute la noblesse russe ne parlait que le français.

Nous avons ainsi des parasites. Et cela ne pouvait durer malgré l'éclat des fortunes qui éblouissait l'Europe.

Le cas de la Russie est une répétition plus accentuée de l'état de la noblesse en France à la veille de la Révolution. Même type de monarque, faible, velléitaire, paralysé par mille complexes. Nicholas II et Louis XVI sont frères par le caractère. À la place de Marie-Antoinette qui s'ingéra dans la politique, il y a eu Alice de Hesse-Darmstadt, femme du Tsar, et qui prit, à son couronnement, le nom d'Alexandra, et que ses proches appelaient Alex. Le Tsar Nicholas était connu par ses familiers par le nom de Nicky.

Le Tsar Nicholas était un homme d'une exceptionnelle vertu, plein de charme, de mansuétude et de délicatesse. Mais il lui manquait l'essentiel : la fermeté de caractère. Ce que voyant, sans doute, la Tsarine le gouverna.

Or la Tsarine était gouvernée par Raspoutine, qui faisant usage de ses pouvoirs thaumaturgiques « tenait » aussi la Tsarine. Car le miraculé était le propre fils de la Tsarine, le tsarévitch Alexis.

Raspoutine méprisait l'argent. Il voulait le pouvoir. Et il l'eut à travers la Tsarine.

C'est là l'enchaînement qui fit qu'à l'heure du destin, Illich Lénine fit son entrée.

Nicholas et Alexandra s'adoraient. Le luxe les entourait. Le bonheur les comblait. Mais il y eut l'Empire russe, qui gâcha leur bonheur.

Louis XVI se serait suffi d'être serrurier. À Nicholas rien ne lui aurait manqué s'il avait été uniquement Grand-duc.

Le drame de la monarchie est là : le métier de roi qui ne plaît pas à tel roi, qui aurait voulu faire autre chose.

Mais qu'est-ce que le métier de roi ? Indéfinissable. C'est être père de famille du peuple. Le Tsar était appelé le *Petit Père*.

Mais le roi doit être père du peuple et père de sa famille.

Le drame de la Tsarine c'est qu'elle était d'abord mère de ses enfants ensuite mère du peuple.

La Tsarine Alexandra était une femme. L'homme, lui, peut placer la nation au-dessus de sa famille. La Tsarine Alexandra ne le put pas.

En conseillant le Tsar et en veillant à ce qu'il fit sa volonté, Alexandra Feodorovna, Tsarine de toutes les Russies donnait de bons conseils de mère de famille dans les décisions politiques. Et cela n'alla pas.

Le drame humain couvre tout cela. L'histoire de Nicholas et d'Alexandra est l'histoire d'un couple qui s'adore. Mais ça n'arrangea pas les choses.

À l'origine de la Révolution russe il y a une belle histoire d'amour. C'est du roman. La politique c'est autre chose.

---

# ADVANCE

15 Mars 1971

## Pierre Renaud : le reporter et l'écrivain

L'homme travaillait chez *Blyth*. Puis il a passé au *Board* de Curepipe, dont il était le trésorier. Maintenant il est à *L'Express*. Il signe P.R. et c'est Pierre Renaud.

Je l'ai vu de très près quand Yves Forget joua mon *Judas*. Il connaissait les interprètes de la pièce et il assistait assez régulièrement aux répétitions. Je ne sais ce que Renaud pensait de mon *Judas*. Je ne le lui ai jamais demandé. Je pensai que Pierre Renaud venait aux répétitions d'abord à cause de l'atmosphère du théâtre. Pierre Renaud a une profonde culture. Mais il s'est arrangé à l'oublier.

L'homme a ce don – incomparable – de parler des choses profondes comme en se jouant. C'est là la subtilité qui est la vraie profondeur. Ainsi Paulhan traitait de choses sublimes avec des mots ayant le poids d'ailes de papillon. Et puis Renaud sait créer l'atmosphère. Deux cas : son interview de Véronique Leclézio et l'interview de Alix Henry.

Renaud d'abord parle de Véronique Leclézio en excipant de l'étymologie de son prénom. Ça seul crée une atmosphère. Et parlant de peinture, Renaud y associe la créatrice. Non de manière juxtaposée, mais conjointe.

Il fait entrer Malcolm de Chazal sans aucun poncif. Il traite l'homme en ami. Génie ? Quel vilain mot d'ordre comparatif. Le mot Malcolm suffit. Ça c'est de la part du reporter, un trait de génie.

Il fait voir Véronique Leclézio et il fait voir Malcolm de Chazal. Le « génie » (?) malcolmien n'écrase plus Véronique Leclézio. Car elle a une étourdissante personnalité. Renaud parle du homard et il parle de la cheminée d'usine avec les paroles appropriées. Les phrases de Renaud sont aristocratiques. Le style a de la classe. C'est un style nu et dépouillé, nulle pirouette. Peu d'adjectifs et beaucoup de trouvailles idiomatiques, avec des placations qui sont des trouvailles.

Pierre Renaud a le don exceptionnel de s'effacer quand il parle de quelqu'un. Il ouvre la porte et s'efface. Peu au point.

C'est avec cela une douceur qui touche dans la fermeté des vocables. L'homme sait dire ce qu'il pense sans blesser. C'est toujours chez Renaud la critique avec une extrême mansuétude. Mais Renaud se garde de termes excessifs et ne dit pas ce que Véronique Leclézio *deviendra* comme artiste. Il la trouve *extraordinaire*. Et sous sa plume ce qualificatif est d'extrême valeur.

Passons maintenant à l'interview qu'a donnée Alix Henry sur les robes « chazaliennes ».

Deux mots d'entrée et voici Florence Muller qui évolue. Tourne la robe. Florence Muller sourit et l'atmosphère est donnée avec la mise en scène, l'interview passe au sujet. Alix Henry répond. Se greffe sur ce petit théâtre de vie des paroles de Marguerite Labat. Florence Muller qui est en scène, revient à l'avant-scène.

Les paroles s'entrecourent et s'enchaînent. Cela fait un tout. Rien de décousu. Tout danse. Les paroles jouent.

Ce pouvoir d'*ordonner* une interview est la qualité maîtresse du reporter. Pierre Renaud la possède.

À la fin des deux interviews, on *voit* Eureka, comme personne l'a nommé avant lui et l'atelier de couture de Alix Henry qui prend une vie en propre.

Ici Renaud lie le reporter au poète, c'est chose très rare.

Mais j'avoue que Renaud avait ici deux sujets de choix : l'étourdissant pouvoir magique des images que possède Véronique Leclézio et la robe-fée qui portera l'île Maurice – *Cendrillon* au-delà des mers, des robes dont l'exécution par Alix Henry est mieux qu'une réussite, une véritable création. Je suggère que Renaud fasse un jour un florilège de ses articles dans *L'Express*. Il aurait lui-même plaisir à se relire. Cela fera un livre classique pour nos écoles.

\*.\*.\*

P.S. : Pierre Renaud a parlé de l'artisan qui a imprimé les deux robes-fée qui sont parties pour le Sud-Afrique. C'est M. Farouk. Avec des moyens très réduits il a créé deux chefs-d'œuvre. Chapeau bas et merci pour le pays.

---

# ADVANCE

19 Mars 1971

## Dumas et Mallefile

Les Mauriciens ignorent leur histoire. À l'Institut, il y a un tableau de Le Sidaner. Le Sidaner est un Mauricien. Demandez à cent Mauriciens qui est Le Sidaner et à peine deux personnes pourraient vous répondre.

Brown-Sequard a son buste au Jardin de la Compagnie. Tous les jours les Mauriciens passent devant ce buste. Ils ne chercheront même pas à se renseigner qui est Brown-Sequard.

Adrien d'Epinay, pareillement. Et tant d'autres.

Voici du nouveau.

On accuse Alexandre Dumas, auteur des *Trois Mousquetaires*, de *Vingt ans après* et du *Vicomte de Bragelonne*, de n'avoir pas écrit ses romans.

Il se faisait aider. Mieux, il « travaillait » sur des manuscrits qu'on lui passait. Il récrivait le texte, il l'*animait*.

Quel mal ? Puisqu'il s'agissait d'écrits historiques.

Quand André Maurois écrit *Disraëli*, *Byron* et *Shelley*, il se fait aider par sa femme, qui « prépare » tout. Et la femme de Maurois, elle aussi, se fait « aider ». Mais celui qui écrit vraiment est André Maurois, qui y met tout son talent et tout son être.

Je ne connais pas l'histoire de Félicien Mallefile. Tout ce que je sais c'est qu'il quitta l'île Maurice, voyant l'île trop étroite. Et il gagna la France.

Ce qui ressort de sa vie c'est qu'il collabora dans les grands journaux français. Et chose importante, il devint l'amant de Georges Sand – avant ou après Musset, je ne sais.

Ceci est important. Car Georges Sand a eu des amants célèbres, les plus importants étant Musset et Chopin.

L'amour cependant ne peut changer un homme, même si la femme est une femme de génie. L'échange peut se faire au niveau du cœur et non au niveau de l'esprit.

Alexandre Dumas avait besoin d'être « suscité ». D'autres le faisaient pour lui. Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Gérard de Nerval, Henri Esquiros, Auguste Maquet... et Félicien Mallefile.

Dumas était un célèbre feuilletoniste, aussi total qu'Eugène Sue. Il captait, accrochait le public et le tenait en suspens. Les journaux s'arrachaient son talent et payaient largement : à 3 francs la ligne ce qui était alors un record.

Le premier roman célèbre de Dumas fut *Le chevalier d'Harmental*. Ce livre avait été écrit par Auguste Maquet. Mais il ne valait rien. Dumas reprit l'idée et le thème et fit le livre, lui insuffla la vie.

Quand le livre fut accepté en feuilleton, Dumas voulait signer le livre avec Auguste Maquet. Le journal refusa.

Mais Dumas, généreux, fit un pont d'or à son collaborateur.

Dumas menait sa vie à grands largues. Il touchait des sommes fabuleuses, mais les dilapidait.

Mais venons-en à Félicien Mallefille. La ville de Port-Louis ne lui a accordé que cette rue qui jouxte le Musée – courte rue, mais combien coquette. Un véritable coin de l'ancien Port-Louis.

Félicien Mallefille fit le *Georges* de Dumas. Le *Georges* de Dumas est avec *Paul et Virginie* les deux plus célèbres romans sur l'île Maurice de jadis, écrits au siècle dernier.

Félicien Mallefille ne put *donner vie* à cette atmosphère. Alors qu'Alexandre Dumas, qui n'était jamais venu à Maurice, transféra sa magie au roman. Et *Georges* a aussi une vie en propre, que Félicien Mallefille n'aurait jamais pu lui donner. Nous avons ici toute la différence entre l'homme de génie et l'homme moyen.

Sur *Georges*, Félicien Mallefille a fait le LABEUR et Dumas fit de ce livre une ŒUVRE D'ART.

Je termine par ce dialogue. Alexandre Dumas disait à quelqu'un : « Je ne sais ce qui manque à Mallefille pour être un homme de talent. » L'autre répondit : « Je vais vous le dire. Il lui manque peut-être le talent. » « Tiens ! reprit Dumas, c'est vrai, je n'y avais pas pensé. »

---

# ADVANCE

29 Mars 1971

## Un rêveur nommé Hitler

Pendant la dernière Grande Guerre, Charlie Chaplin mima Hitler. Ils avaient la même petite moustache. Hitler était comique. Il y avait un côté naïf chez lui. Hitler croyait qu'il avait une mission. Laquelle ? Susciter la race germanique et la faire l'égale des dieux.

Sa lubie était les Juifs, sur lesquels, dans le sens propre, il jetait tous les « péchés d'Israël ». Apparemment pour Hitler, si tous les Juifs disparaissaient d'Allemagne, les Empires centraux seraient la terre des dieux.

Sur cette lubie, Hitler misa tout.

Hitler était-il fou ? Non, mais comme beaucoup de gens, il était fou par zones.

Là où il était totalement fou, c'est lorsqu'il se voulut génial stratège, une réplique de Napoléon.

Les lubies de Hitler se multiplient. Et c'est le désastre final.

Il y avait deux hommes en Hitler. Socialement, en réunion privée, il était charmant. Il savait plaire. Il amusait son entourage, par ses vues originales, par son brio et son bagou.

Hitler était bon enfant dans le privé, extrêmement galant avec les femmes. Et il avait des mœurs irréprochables. On ne lui a pas connu de maîtresses, sauf Eva Braun qu'il devait épouser dans le bunker de Berlin. Hitler était maître en éloquence. Si bien qu'on n'écoutait pas ce qu'il disait. Sa voix magnétique seule suffisait.

Hitler n'était comique que dans son apparence physique assez vulgaire. Au fond, Hitler était terriblement sérieux. Son regard était si fort qu'il était insoutenable. Et c'est d'autant plus extraordinaire qu'il avait les yeux bleus.

Hitler défendait à ses tailleurs de le mesurer. On coupait au jugé. Une autre manie de Hitler c'est qu'il dormait en chemise de nuit. Il n'avait jamais connu le pyjama.

Hitler n'avait pas des complexes comme les autres. Il avait le complexe de lui-même. Hitler avait peur de soi. Pour « s'échapper », il tenta de mettre le monde sens dessus dessous.

Hitler méprisait l'argent. Tout ce qu'il avait – assez peu – venait de dons qu'on lui faisait. L'édition de *Mein Kampf (Mon Combat)* qui est son autobiographie lui rapporta relativement peu.

Aujourd'hui, le temps ayant passé, on s'aperçoit qu'Hitler commit une faute capitale. Il s'agit de la stratégie.

Il fallait, à tout prix, éviter la guerre sur deux fronts.

Hitler, après avoir écrasé la Pologne, s'en prit à la France. C'est la faute. Il fallait d'abord achever la Russie.

Il le pouvait en 1939-1940. Que fit-il ? Il contracta un pacte avec la Russie, afin d'avoir les mains libres à l'ouest.

Hitler annihila la France, mais buta contre l'Angleterre. Entre-temps, la Russie se renforça.

Or, la Russie battue en premier lieu, toute l'Europe s'écroulait.

La tactique d'Hitler était de s'attaquer au faible et de finir avec le fort. C'est là qu'il eut tort. Car celui qui peut plus, peut moins.

On a cru que Hitler était un phénomène greffé sur un peuple pacifique qu'est l'Allemagne. Or l'Allemagne et Hitler forment corps. Le complexe hitlérien et le complexe allemand sont un seul et même complexe. Ce complexe est le complexe de douter de soi. C'est pourquoi il voulait faire sauter la calotte du monde.

Mais cherchons la femme.

Hitler, avant le putsch de Munich, eut un amour malheureux pour une nièce par alliance. La jeune fille se suicida. On croit que c'est parce qu'elle trouva dans une des poches de son oncle une lettre de Eva Braun.

Eva Braun était blonde, bien faite, s'habillait extraordinairement bien pour une Allemande. Eva Braun était excessivement féminine. Elle se moquait de la politique. Elle voulut tenir l'homme. Et elle le tint comme une femme tient un homme par nul autre moyen : en étant simplement femme.

Eva Braun avait le culte d'Hitler, mais elle le mena à la baguette. Elle savait lui résister. Et elle forçait Hitler à céder.

Elle avait deux manies : tenir un journal (y recopiant les lettres qu'elle envoyait à Hitler) et la passion de la photographie. (Il faut dire qu'avant de rencontrer Hitler, Eva Braun travaillait chez le photographe Hoffman).

Eva Braun avait une furie de l'habillement. Elle faisait venir ses chaussures de Florence. Elle en « consommait » une paire chaque jour. Donc 365 paires de chaussures par an.

Eva Braun raffolait des bijoux, affectionnant l'émeraude surtout. Elle ne portait jamais de perles.

Personne, jamais, ne saura comment Eva Braun façonna Hitler via le cœur. Ce sera la partie éternellement secrète de Hitler, donc du Troisième Reich. Mais on sait que tout ce que Eva Braun voulait, elle obtenait.

Pour Eva Braun, Hitler n'était pas un monstre. Car elle ne prenait compte que de l'homme, ce Hitler qui était réservé à une femme – *son* homme.

L'autre Hitler était un possédé. Non pas un fou, mais un possédé. L'homme possédé par un mythe.

Les hommes en sont menés par leurs rêves.

Un rêveur, chef d'État ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?

C'est le rêve qui mène la réalité et non l'inverse. Il n'y a pas de réalistes. On rêve plus ou moins. Le mode de rêver, c'est ce qui différencie les hommes.

## ADVANCE

5 Avril 1971

### Gauguin et Van Gogh

Paul Gauguin est très net. Ce qu'il cherche, c'est le Paradis Perdu. La fougue de Gauguin à Tahiti vise à retrouver ce lieu édénique.

Gauguin était marié à une Danoise. Lui-même, il était un agent de change très prospère. Il donnait l'impression d'être un homme ordinaire. Sa femme était belle. Ils avaient de beaux enfants. L'avenir s'annonçait en rose.

Puis Gauguin fut pris d'un caprice, qui devint manie. Les dimanches, Gauguin s'était mis à peindre. Le caprice devint lubie. Et la lubie s'ancra dans l'homme.

Le peintre professionnel était né. Non content de peindre les dimanches, Gauguin prenait le pinceau les jours de semaine. Cela devenait grave. L'agent d'affaires perdait du terrain. Le budget familial diminuait. Et à tel point, que sa femme pour vivre eut à demander refuge à son père au Danemark.

Tout cassa, quand un jour Gauguin ayant été rejoint par sa femme quelqu'un dit dans le salon que *l'art devait, avant tout, être utile*. Cela déclencha chez Gauguin une réaction. Il quitta tout, femme et enfants, et partit pour Tahiti chercher le Paradis Perdu.

Il ne le trouva pas. Pour preuve, Gauguin ne peignit pas ses vahinés sur modèle, mais d'après des cartes postales pour touristes. Ce qu'obtint Gauguin néanmoins, c'est qu'il s'affranchit infiniment plus des bourgeois qu'à Paris.

Gauguin chercha à *construire par les couleurs*. C'est encore ce que chercha Cézanne. Cela afin de se libérer de la perspective courante. Ainsi Gauguin fit des chevaux roses et des mers orange. Ce qui l'intéressait, c'était *le rapport des couleurs*.

Mais Gauguin n'était pas un maître de la couleur. Sa lumière reste dans le temps. Et Gauguin n'a pu s'évader du trompe-l'œil. Ce qui donne une peinture d'illusion.

Mais voyons Van Gogh.

Van Gogh (qui signa tous les tableaux *Vincent* qui était son prénom), Van Gogh chercha, lui, la couleur solaire, la couleur de transfiguration. Lui aussi n'a pu s'évader du trompe-l'œil. Mais il chercha à faire danser ses couleurs. Mais là encore il y a un mouvement impliqué. Van Gogh ignorait *le mouvement du mouvement*, tel que le connaît l'enfant.

Van Gogh chercha à faire vibrer la lumière. Il voulait avant tout le rythme. C'était un musicien de la couleur, et non un prophète de la lumière.

On peut se demander ce que, au fond, Van Gogh et Gauguin cherchaient à obtenir en peignant. Gauguin certes, voulait atteindre le Paradis Perdu, qui lui échappa. Mais Van Gogh ?

Van Gogh était fils de Pasteur et pendant un temps, il fit des sermons aux mineurs dans les puits de charbon.

Pour Van Gogh qui faisait de l'art et de la vie une équation, peindre était l'essence d'exister.

Mais on peut croire – s'il devint fou – c'est à cause de l'écart qu'il rencontra entre l'art et sa vie courante. C'est cela qui le rendit fou.

Gauguin, lui, aimait les femmes et l'alcool. Il échappait ainsi à la vie courante.

Nous entrons maintenant dans le prosaïque inconcevable.

Van Gogh fit le portrait d'un certain Félix et lui donna ensuite la toile. Félix porta le portrait à sa mère qui trouva que son fils, dans le portrait, ressemblait à un monstre. Donc la mère de Félix fit jeter le tableau au grenier.

Vint l'hiver. Un carreau de vitre fut cassé à une fenêtre. L'air froid entra. Quelqu'un pensa à boucher le trou avec le tableau de Van Gogh, qui avait l'exacte dimension de l'ouverture.

Un peintre passa par là plus tard, vit le tableau qui avait été accolé à la fenêtre pendant quelques années. Il en parla au marchand de tableaux Ambroise Vollard qui offrit la somme de 150 francs, qu'on accepta avec enthousiasme.

Peu de temps après, le même portrait de Félix fut vendu à un Russe pour 4 600 francs. Aujourd'hui le tableau est au Musée de Moscou et invendable à n'importe quel prix.

Deux faits capitaux sur Van Gogh : il ne vendit qu'un seul tableau pendant toute sa vie et c'est lorsqu'il était reconnu totalement fou et mis à l'asile, qu'il créa ses plus prodigieux chefs-d'œuvre.

Les surréalistes associent la peinture des fous et l'art des enfants. C'est une grave erreur. Van Gogh était un déséquilibré génial. Alors que l'enfant lui est l'équilibre même.

Tel est l'art de l'innocence.

Par ailleurs, par absence de trompe-l'œil, l'enfant a un *art ouvert*. Or ni chez Gauguin ni chez Van Gogh, l'image n'est-elle délivrée du trompe-l'œil. Ce qui donne un *art fermé*. Donc l'absence du *nu*.

Ce qui caractérise l'art des enfants, c'est la *simplicité*. Or les complexes de Van Gogh et les complexes de Gauguin se confessent dans leurs tableaux.

Faut-il ajouter plus ?

La vie de Van Gogh fut celle d'un tourmenté. Et Gauguin était assoiffé de plaisirs.

Le tourment de Van Gogh donne ses formes torturées. Et la soif des plaisirs fait que chez Gauguin les formes boivent la couleur. Et la lumière fuit.

L'art de l'innocence ne s'apprend pas. Ni peut-on l'imiter. On ne peut mimer l'enfant, sans être grotesque. Il faut devenir enfant, tout en étant adulte.

C'est ça qui est difficile. C'est à cause de cela que l'art de Van Gogh comme l'art de Gauguin sont dans une impasse.

---

# ADVANCE

12 Avril 1971

## La robe-sentiment

Ouvrez le dernier *Newsweek*. Vous y verrez une profusion de choses concernant la mode féminine.

Comment ça a-t-il commencé ? Personne ne peut le dire.

Dans tous les pays jusqu'à tout dernièrement, la stabilité a régné dans la manière des femmes de s'habiller.

Si bien qu'à travers les siècles on peut parler du costume breton, associé à son folklore. Il y a l'arlésienne, autre folklore et il y a l'alsacienne.

Dans le Tyrol, on s'habille encore comme au temps du Saint-Empire. En Asie rien ne change. Et subitement, tout a changé. Lisez le dernier *Newsweek* et vous serez stupéfaits.

On croyait, en Occident, qu'il y avait au moins une chose immuable : la mode venait de Paris. Et tout le monde suivait.

La femme du grand Frédéric, à Potsdam, s'habillait comme la Marquise de Pompadour et comme la dauphine Marie-Antoinette.

Déjà la grande Catherine de Russie copiait Versailles, en tous points – dans son habillement et dans l'architecture de ses palais.

Pour les hommes, Louis XIV donnait le ton partout.

Maintenant cède le pas, tout a changé. D'abord, Londres se mit à « coiffer » Paris. Carnaby Street dictait la mode masculine – rien d'extraordinaire à cela – mais les femmes partout dans le monde refusaient de subir le dictat de Paris.

Balenciaga a liquidé sa maison – à temps. Coco Chanel n'est plus. Les autres laissent tomber leur couronne. Ils abdiquent. Non en faveur de Rome ou d'une autre ville, mais en faveur d'une *démocratisation de l'habillement*, accompagnée d'une *anarchie*.

C'est la rue maintenant qui dicte la mode.

L'anarchie est venue avec les *hippies*. La grande masse maintenant en Amérique devient follement *hippie* quant à l'habillement.

Ouvrez le dernier *Newsweek*. On veut avant tout la couleur. Mais des couleurs agressives, des couleurs qui crient. On juxtapose les couleurs, en cacophonie. Ceci démembrer la robe. Tout éclate – formes et couleurs. Les robes aussi – par leurs couleurs – se font la guerre.

Paris, reine de l'habillement avait la *mesure*. On n'en veut plus. On veut *l'excessif*. Cela se lie à la révolte intérieure.

Mais ce qu'on remarque dans le dernier *Newsweek*, c'est les visages des femmes qui s'ennuient dans leur robe. Tout cela clame un désenchantement.

Car la couleur est liée aux sentiments.

Le ton dominant actuel en Amérique est un mordoré criard qu'étranglent des rouges essoufflés. Le vert ponctue, mais ne donne pas le ton. Le jaune est intercalé. Peu ou pas de blanc.

La coupe des robes ? Ni style, ni cachet. C'est « jeté », affreusement jeté. Comme un foulard qu'on jette sur un divan. Ou une serviette à vau-l'eau du mouvement.

Le grand cri – chez Courrèges je crois – est les robes cosmonautes. Ça tient du costume du jockey et du cheminot.

Les robes ici ne « s'annoncent » pas. Elles précèdent le corps. Il y a la robe, et puis suit le corps. Le corps doit courir après la robe. Et le tout dans le cache-cache des couleurs – tout un jeu en arlequin.

La route est maintenant libre vers des *robes abstraites*. On ne parlera plus de corps. Mais de robes-fantômes.

Le décolleté ? On ne sait où le mettre. C'est le grand problème de l'habillement moderne.

Dans tout ceci aucun HUMOUR. Le drame des *hippies* c'est qu'ils n'ont pas d'*humour*. Adieu ce charme de fantaisie qui faisait la robe parisienne ! Partout l'exagération. Et rien n'ennuie autant que l'exagération.

La confusion des esprits donne lieu à la confusion de l'habillement.

Cardin, Givenchy, Dior, Balmain – hier Worth et Patou – tout ce passé s'en va.

Les remplacent les *boutiques*, où s'évapore le CHIC, qui était de Paris et appartenait à Paris.

La disparition de Paris comme l'Élysée de la haute couture, met fin au GOÛT dans le monde. Règne l'anarchie – sans direction. C'est la fin d'une époque.

Paris a régné, durant des siècles, parce que Paris était la métropole mondiale du style, qui dérive de la *simplicité*.

La robe-complexe a maintenant vu le jour. La robe sophistiquée prend le pas. Mais il y aura une réaction.

Déjà chez Betsy Johnson qui crée des robes pour Jackie Onassis, je vois une *nouvelle robe* qui paraît. La robe, de toujours, est avant tout pour souligner le corps humain. Non comme un paraphe, mais comme le sourire souligne le visage. Et comme le battement des cils se marie aux plis de la bouche.

La femme fait de sa robe une projection d'elle-même, l'expression de ses sentiments.

Vient la ROBE-SENTIMENT.

Les fleurs ne sont plus habillées. Cependant les couleurs les habillent. Mais quelles couleurs ? Tout est là. Et rien que là. Il faut trouver de nouvelles couleurs pour ouvrir la porte à un nouveau monde.

---

# ADVANCE

20 Avril 1971

## En attendant le Club Méditerranée

Je connais une dame qui est venue de Paris, expressément pour faire un séjour au *Morne*. Elle ne pensa pas devoir réserver une chambre à l'avance. À la réception du *Morne Brabant*, on lui dit : « Tout est pris pour des mois ».

Il n'y a plus de saisons mortes au *Morne*, comme avant. Les chambres maintenant vont être réservées toute l'année. On a prévu à cela. On va construire un autre hôtel au *Morne* jouxtant le *Boat-House*. Mais cela aussi sera plein. Nous allons rejoindre et dépasser Tahiti, en tant qu'Éden du tourisme. On construira bientôt un hôtel sur l'île-aux-Cerfs. Mais cela aussi sera plein.

L'hôtel qu'édifie en ce moment la *Mauritius Hotels* à Trou-aux-Biches se remplira lui aussi.

Où va-t-on ?

On peut répondre. Les gens qui ont des moyens, partout dans le monde, veulent prendre congé de la civilisation – celle qui est bâtie sur la cité-robot et le monde des machines. Les gens riches veulent retrouver la vraie richesse qui est l'air libre et le retour à la vie simple. L'île Maurice a cela. *L'étonnant c'est que les Mauriciens ignorent qu'ils vivent dans une île enchantée*. Les étrangers le leur disent, mais ils ne les écoutent pas.

Et cependant, depuis Bernardin, les poètes n'ont cessé de le clamer.

Les Mauriciens riches n'ont qu'un but : quitter le pays, voyager afin de connaître des pays sublimes. Les étrangers font le contraire.

Au *Morne*, au *Chaland*, à l'*Hôtel Isle-de-France* et en d'autres lieux, on devrait avoir un livre aux pages blanches, où les touristes consigneraient leurs impressions. Périodiquement, on y puiserait les commentaires les plus appropriés et on les enverrait aux journaux. Et l'on s'en servirait comme une propagande à l'étranger.

Cette semaine j'ai rencontré au *Morne*, un couple de la Martinique, Claude et Carmen. Les deux travaillent à Paris. Le mari voyage beaucoup pour ses affaires. Ce couple a passé deux semaines au *Morne*. Tout ici les enchantait. La femme surtout était enthousiasmée. Elle comme le mari parlent un français qui coule des sources. C'est même plus beau que le français de la Touraine, le plus pur de France.

Mais voici la grande question. Depuis peu des touristes qui nous viennent, veulent avoir un pied-à-terre à Maurice. Certains, m'a-t-on dit, ont acheté des terrains sur les plages, en attendant de construire.

Nous, ex-coloniaux, nous allons avoir une colonie d'étrangers – qui deviendront nos amis.

Mais puisque nous sommes sur le plan de l'amitié, parlons du *Club Méditerranée*.

À la Pointe-aux-Cannoniers, nous aurons notre *Club Méditerranée*.

Que se passera-t-il là-bas ?

Il n'est plus question d'étrangers se côtoyant. Là tout le monde se dira « bonjour », sans être présenté. Tout un chacun appellera tout le monde par son prénom. Aussi quand Edmond de Rothschild, qui est copropriétaire du *Club Méditerranée*, vient dans un *Club*, n'importe où dans le monde, personne ne l'appelle Monsieur de Rothschild, mais Edmond.

Le staff est ami des clients. Il n'y a pas de compartimentage entre celui qui sert et celui qui est servi.

Plus de différences entre le riche et le pauvre. C'est la personne qui compte, ou plutôt la *personnalité*, qui en fait, est la vraie valeur.

Nos hôtels – partout sur nos plages – vont constituer une chaîne d'amitiés. L'île Maurice ne profitera pas uniquement des revenus que lui apportera le tourisme. Mais aussi de ce côté *Humain*, qui est le seul trésor.

Notons, en passant, le grand bond que font les Mauriciens dans le domaine de l'art.

Des dodos en cartons, nous passerons aux tableaux. Des *robes-robes*, nous passerons aux *robes-fées*. Et du sourire composé au sourire vivant.

Sourire aux étrangers, n'est-ce pas là la clé du tourisme ? Être aimable, n'est-ce pas un capital ?

Devenir *tourist-minded*, n'est-ce pas faire un grand pas dans l'humanisme ?

Mais n'est-ce pas une Nouvelle île Maurice qui voit le jour, par le seul fait du tourisme ? L'île Maurice va s'ouvrir au monde. Or il n'y a qu'une porte unique, c'est la *Porte de Poésie*.

La poésie, jusque-là, a été un délassement d'intellectuels. La poésie maintenant, avec le tourisme, va faire corps avec la vie.

Car l'île Maurice est avant tout l'île de Poésie. Nous avons connu *Paul et Virginie*. Nous allons connaître le nouveau Paul et la nouvelle Virginie, faisant corps avec leur île, la chantant et émouvant le touriste.

M. Trigano, connu dans le *Club Méditerranée* uniquement comme Gilbert, bien qu'étant le Président de tous les *Clubs Méditerranée* – M. Trigano a bien dit : « Les gens ne viennent pas dans les tropiques pour humer le ciel bleu ou passer leurs doigts dans le sable. Ils viennent avant tout pour la chaleur humaine ».

Cette « chaleur humaine », a été, est et sera toujours, la base du tourisme.

---

# ADVANCE

28 Avril 1971

## L'Histoire des bâtiments

L'homme qui va à Athènes, ira d'abord à l'Acropole. Là, il retrouvera le siècle de Périclès, l'art de Phidias, le culte grec et l'épopée.

À Rome, il voudra voir le Colisée, l'emplacement entouré de ruines du Forum.

À Londres, le visiteur ira à la Tour de Londres, à Westminster Abbey et à Stratford-on-Avon, dans cette vénérée maison où œuvra Shakespeare. (On dit que la reine Victoria, la première fois qu'elle entra dans la maison de Shakespeare, en baisa le seuil).

À Paris, c'est la Sainte-Chapelle, le Louvre, le musée de Cluny.

Le bâtiment et l'homme sont liés. Le bâtiment est, pour l'homme, comme un second habit.

Qu'avons-nous à Maurice ? Vers quoi mener les étrangers en pèlerinage ? Il y a des bâtiments historiques. Mais qui en connaît l'histoire ?

Cet Hôtel du Gouvernement qui fait face à la mer est muet pour le plus grand nombre. On y entre, on en sort comme d'un monde inconnu.

Et ce musée, au sein du Jardin de la Compagnie, qui en sait l'origine ?

Les Mauriciens passent et reviennent dans Port-Louis, étrangers à leur histoire.

Or, ignorer l'histoire de son pays, c'est se couper de ses racines. On vit alors à porte-à-faux dans le temps.

Pour renforcer notre entité, il faudrait réécrire l'histoire de l'île Maurice. Et je suggère que cela se fasse par *Une histoire de nos bâtiments*, qui engloberait tout.

Les anciens manoirs ont disparu. Il ne reste que le château de la Ville-Bague, qu'a habité Mahé de Labourdonnais. Et puis il y a le château de Belle Ombre, qui a son histoire.

L'Hôtel de Ville de Curepipe fut l'ancienne *La Malmaison*, sise à Moka, et transférée sur les hauts-plateaux.

L'ancien manoir des Robillard est devenu le musée naval de Mahébourg, grâce à l'initiative de M. Austen.

Mais voilà, les touristes arrivent à flots à Maurice. Eux, du moins, ils veulent connaître notre passé.

Il eut été sage et instructif de faire, par moments, des rétrospectives historiques pour les visiteurs et pour nous. Ainsi une belle fête dix-septième ou dix-huitième siècle au château de la Ville-Bague. Ce serait rouvrir notre histoire en plein air. Et ce serait une école par images.

On filmerait cela et ce serait de la propagande touristique.

Le visiteur ne vient pas ici uniquement afin de parcourir nos plages. Il veut se plonger dans le passé.

Tout se dépoétise dans le monde, avec le siècle de la mécanique. Réanimer le souvenir de Baudelaire chez nous serait énorme. Bernardin de Saint-Pierre s'estompe, Baudelaire est éternellement vivant.

Toulet est un poète mineur. Mais il entre dans le tableau.

Un petit livre concernant nos bâtiments imprégnés de poésie aurait un grand effet sur les touristes.

Nous en venons ainsi à ce folklore impalpable. À ce parfum de passé, à cette fragrance qui emplit les versets de *La Dame Créole* de Baudelaire.

Faire revivre le passé, c'est donner un élan à l'avenir. Car l'avenir n'est-ce pas encore le passé ressuscité ?

---

## ADVANCE

28 Avril 1971

### L'Histoire des bâtiments

L'homme qui va à Athènes, ira d'abord à l'Acropole. Là, il retrouvera le siècle de Périclès, l'art de Phidias, le culte grec et l'épopée.

À Rome, il voudra voir le Colisée, l'emplacement entouré de ruines du Forum.

À Londres, le visiteur ira à la Tour de Londres, à Westminster Abbey et à Stratford-on-Avon, dans cette vénérée maison où œuvra Shakespeare. (On dit que la reine Victoria, la première fois qu'elle entra dans la maison de Shakespeare, en baisa le seuil).

À Paris, c'est la Sainte-Chapelle, le Louvre, le musée de Cluny.

Le bâtiment et l'homme sont liés. Le bâtiment est, pour l'homme, comme un second habit.

Qu'avons-nous à Maurice ? Vers quoi mener les étrangers en pèlerinage ? Il y a des bâtiments historiques. Mais qui en connaît l'histoire ?

Cet Hôtel du Gouvernement qui fait face à la mer est muet pour le plus grand nombre. On y entre, on en sort comme d'un monde inconnu.

Et ce musée, au sein du Jardin de la Compagnie, qui en sait l'origine ?

Les Mauriciens passent et reviennent dans Port-Louis, étrangers à leur histoire.

Or, ignorer l'histoire de son pays, c'est se couper de ses racines. On vit alors à porte-à-faux dans le temps.

Pour renforcer notre entité, il faudrait réécrire l'histoire de l'île Maurice. Et je suggère que cela se fasse par *Une histoire de nos bâtiments*, qui engloberait tout.

Les anciens manoirs ont disparu. Il ne reste que le château de la Ville-Bague, qu'a habité Mahé de Labourdonnais. Et puis il y a le château de Belle Ombre, qui a son histoire.

L'Hôtel de Ville de Curepipe fut l'ancienne *La Malmaison*, sise à Moka, et transférée sur les hauts-plateaux.

L'ancien manoir des Robillard est devenu le musée naval de Mahébourg, grâce à l'initiative de M. Austen.

Mais voilà, les touristes arrivent à flots à Maurice. Eux, du moins, ils veulent connaître notre passé.

Il eut été sage et instructif de faire, par moments, des rétrospectives historiques pour les visiteurs et pour nous. Ainsi une belle fête dix-septième ou dix-huitième siècle au château de la Ville-Bague. Ce serait rouvrir notre histoire en plein air. Et ce serait une école par images.

On filmerait cela et ce serait de la propagande touristique.

Le visiteur ne vient pas ici uniquement afin de parcourir nos plages. Il veut se plonger dans le passé.

Tout se dépoétise dans le monde, avec le siècle de la mécanique. Réanimer le souvenir de Baudelaire chez nous serait énorme. Bernardin de Saint-Pierre s'estompe, Baudelaire est éternellement vivant.

Toulet est un poète mineur. Mais il entre dans le tableau.

Un petit livre concernant nos bâtiments imprégnés de poésie aurait un grand effet sur les touristes.

Nous en venons ainsi à ce folklore impalpable. À ce parfum de passé, à cette fragrance qui emplit les versets de *La Dame Créole* de Baudelaire.

Faire revivre le passé, c'est donner un élan à l'avenir. Car l'avenir n'est-ce pas encore le passé ressuscité ?

---

# ADVANCE

5 Mai 1971

## Disneyland ou la fausse innocence

Quand on remonte dans l'antiquité, on s'aperçoit que l'homme a un besoin inné de s'amuser, comme de manger, de boire.

Il y eut les jeux de cirque chez les Romains. Les Grecs eurent leurs amusements théâtraux avec Aristophane. La satire, dès lors, naissait. Il fallait rire. De quoi ? De tout.

Le théâtre antique eut la comédie et le drame, l'un servant de contre-poids à l'autre.

Les Grecs avaient le théâtre en plein air. Le théâtre était lié aux jeux.

Concurremment, il y eut la foire, les bateleurs et le reste. En Europe, une race d'*amuseurs* était les Bohémiens, race migratoire, venant de nulle part, allant n'importe où.

Vint le théâtre à demeure dans les bâtiments. La farce avait alors chapiteau sur rue. Et ce furent les masques. Ce n'est que plus tard qu'on grime les acteurs. On prenait la « peau » de son personnage. Au commencement, les femmes ne jouaient pas en scène. Des hommes « costumés » les remplaçaient.

On connut ce nouveau mode d'« acceptation » : l'applaudissement... en attendant le sifflet.

Le théâtre devint la projection de la sensibilité humaine.

Selon le mode de Freud, le théâtre grec serait un dévouement, une *catharsis*. De même d'Ibsen, dans les temps modernes, remplaçant Euripide, Sophocle.

Des bouffons des rois, nous passons aux comédiens des salons. De la moquerie en scène, on passe à la moquerie de tous les jours.

Et voici le monde moderne qui plus que tous les autres, s'ennuie. Et surtout en Amérique.

Là on recherche à redevenir enfant. Car nous savons que les enfants ne s'ennuient jamais, même s'ils sont seuls. L'enfant joue tout le temps, avec tout, avec rien.

En Californie, un Monsieur – comme tout le monde, dénommé Walt Disney, s'ennuyait. Il voulut se désennuyer en créant un jeu.

Walt Disney se rappela que le cinéma est fait de clichés. Et les clichés se suivant, ça fait un mouvement sur la vue.

Pourquoi ne pas créer des personnages mythiques et les faire s'animer par une succession de clichés qu'on fabriquerait ? Walt Disney embaucha des dessinateurs, une légion. Vinrent les fameux *dessins animés*. Il y eut le personnage qui est *Mickey Mouse* et puis il y eut *Pinocchio* et tant d'autres.

Le conte de fées à la Walt Disney vit le jour. À la place de la Fontaine et d'Esopé voici les personnages à la Walt Disney.

Tout un monde d'animaux est ici personnalisé, rendu *êtres sociaux*. C'est une grande farce. Les enfants s'amuse avec *Mickey Mouse* et *Pinocchio*. Car l'enfant s'amuse avec tout : il recrée. Mais les adultes ?

L'enfant échappe à l'artifice. L'adulte y tombe en plein. Car l'adulte *mythifie*. Il le fait à chaque instant.

Au début de ce siècle, il y eut *Coney Island* à New York. Enfants et adultes y vont encore. Et il y a eu *Alice in Wonderland*, qu'on a vu à Maurice.

Mais les commerçants s'y mêlant, la bande à Walt Disney se demanda : « Pourquoi ne pas créer un monde à la Walt Disney ? »

Fut construite à Anaheim, en Californie, toute une cité de fées fabriquées : *Disneyland*.

La « fée » ici est liée à la machine. C'est du pur guignol. Cela alla très bien avec les adultes, qui restent enfantins quand ils s'amuse. Je ne parle pas de l'innocence, mais de l'infantilisme.

Comme l'Amérique commercialisant tout, voici ce que vint et qui fait rêver.

Près de Tampa, en Floride, se présente une immense section de pays, couverte de citronniers ou de terrains marécageux. La *Walt Disney Production* acheta 24 000 arpents, combla les marécages et va bâtir ici un *Disneyland* huit fois plus grand que celui d'Anaheim.

Résultat : montée en flèche des terrains avoisinants. Hôtels et routes qui se construisent. Car on aura 10 millions de visiteurs par an.

*Disneyland* portera avec lui tout un enfer : la beauté du lieu s'en ira, envahie par une foire géante, mécanique et burlesque.

Mais il faut s'amuser, rire à tout prix, devenir enfant de force. C'est le rictus des temps modernes.

Après *Disneyland*, il y a l'ennui. Avant *Disneyland*, il y a l'ennui. *Disneyland* est une oasis entre deux ennuis.

Les enfants, eux, ne s'ennuient jamais. Pourquoi ? Parce qu'ils jouent. Et s'ils jouent, c'est parce qu'ils sont 100 % poètes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pardon. Quand ils dorment, ils sont poètes. Ils rêvent aux fées.

Qu'est-ce que la vie ? C'est la fée. Et qu'est-ce que la fée ? C'est la vie.

---

# ADVANCE

13 Mai 1971

## Le temps génial

Il y a des écoles de guerre un peu partout. Tel aspirant sort « gradué » de l'école, fort en thème, qui fera peut-être un piètre général ou commandant d'armée.

Si bien qu'on a séparé le *stratège* du *tacticien*. Le stratège est celui qui conçoit. Le tacticien est celui qui agit.

À la guerre, sur le champ de bataille, on n'a parfois que quelques secondes pour penser et pour agir. La bataille se joue contre le temps.

Dernièrement, on a parlé de la montre d'Austerlitz.

Aux premières phases de la bataille d'Austerlitz, Napoléon, en stratège, s'était fixé un temps pour agir. Il avait une montre à la main. Je suppose que c'est la seule fois où il se servit de sa montre.

Alexandre ne s'est pas servi d'une montre, ni César.

À Waterloo, tout avait été merveilleusement conçu par Napoléon. C'était la logique même. Mais vint la pluie dans la matinée. L'armée française n'attaqua qu'à midi. Napoléon ainsi n'eut pas assez de temps pour enfoncer les carrés anglais, quand vint Blucher.

C'est beau de dire que Waterloo fut perdu à cause de Grouchy, qui n'arriva pas au canon. Mais l'ordre qu'avait adressé le maréchal Soult, chef d'état-major à Grouchy, était ambigu. L'équivoque avait trait à la Wavre, rivière belge. Napoléon s'était-il nettement exprimé ? Cela reste dans le mystère.

Entre un bon général et un général génial, il y a le *sixième sens* que le second possède et que le premier n'a pas. Le *sixième sens* ici est de surplomber le temps, de prévoir par divination.

À Waterloo, Napoléon était parfaitement logique, mais non pas génial. Il voyait en étendue, mais non pas en hauteur.

L'école de guerre fournit à l'aspirant les connaissances du passé, mais n'apprend pas au futur général à penser.

De plus, la bataille est en grande partie de l'*imprévu*.

Or, pour gagner une bataille, il faut *prévoir l'imprévisible*, penser plus vite que le temps, être au-devant du temps.

On a dit que Liddell Hart a été le capitaine retraité de l'armée anglaise qui a enseigné aux généraux. On

prend, comme exemple-type le cas de Rommel qui, dans le désert d'Afrique, avait le livre de Liddell Hart dans sa poche et qui souvent se demandait : « Comment agirait Liddell Hart dans mon cas ? »

Il est possible que Liddell Hart n'aurait pas agi et qu'il aurait eu son esprit paralysé.

Le stratège et le tacticien, tous deux d'ordre génial, se conjuguèrent chez Napoléon au pic de sa gloire.

Napoléon avait le génie de repenser sa stratégie au sein de la bataille. Et il *pensait* son armée. Il *pensait* le terrain. Il *pensait* le général en chef qui lui était opposé.

La guerre est un jeu, qui demande de *devenir* la chose qu'on fait.

On a dit que Charles de Gaulle avait prévu la guerre des chars et l'armée de métier.

Si Guderian assimila la leçon de Charles de Gaulle, il y a autre chose : l'*audace*. En l'espèce, le franchissement par des chars de la forêt et des montagnes des Ardennes.

Stratégie ou tactique, il y a, avant tout, RISQUER. Et qu'est le risque, sinon un jeu de poker.

On joue le poker à la guerre, aussi bien si l'on est faible que si l'on est fort.

Mais c'est toujours le même problème : *jouer avec le temps*.

Le temps couvre tout : le terrain, la pensée, et c'est encore le temps dans l'homme comme le temps climatique qu'il faut.

La chance souvent à la guerre, c'est d'attraper le temps, courir devant lui et finalement laisser le temps nous porter.

Entre les gens géniaux et ceux qui ne le sont pas, il y a la question du temps.

Le temps est dans l'homme et en dehors de l'homme – dans les autres hommes et dans la géographie des lieux.

À Waterloo, le sens du temps génial, Napoléon l'avait perdu.

Porté hors du champ de bataille à la défaite dans une calèche qui alla à fond de train, Napoléon fit, à un rond-point, arrêter la calèche, descendit et regarda vers le champ de bataille.

La canonnade se mourait. Les Anglais et les Prussiens poursuivaient l'armée française en fuite.

Là Napoléon pleura.

Entrant à l'église, Napoléon dit : « L'armée française a fait des prodiges, mais elle a été prise de panique. »

Puis, il y eut une pause.

Et Napoléon dit, le regard hagard : « Par trois fois, je tenais la victoire. Par trois fois, la victoire m'échappa. Ô destinée ! »

À Waterloo, il y eut autant de soldats anglais que de soldats français – 90 000 hommes des deux côtés.

Mais à Waterloo – la seule fois qu’il le fit – Napoléon ne manœuvra pas mais attaqua de front.

Mais cela encore n’est rien.

Ce qui perdit Napoléon, c’est que sa pensée avait faibli. Il n’était pas à l’avant du temps. Le temps le précédait. Il fut le jeu de l’événement. Il ne commanda pas à l’événement. C’est ça qu’il appela la fatalité.

---

# Le MAURICIEN

21 Mai 1971

## Picasso et les enfants

Mon cher André Masson,

Comme la presse l'a annoncé, se tiendra du 4 juin au 15 juin, une exposition conjointe de mes gouaches et de la peinture des enfants, au Centre Culturel Français.

La promotrice en est Guillemette de Spéville, qui a adressé une lettre à cet effet au Journal de la Réunion.

L'homme le mieux fait à la Réunion pour connaître mon œuvre est le Dr David Moreau. Madame Sonia Moreau a organisé, récemment, une exposition Chazal au C.R.A.C (Centre Culturel à Saint-Denis). Cette exposition était sous le vocable : L'humanisation des objets.

À mon exposition chez Charpentier à Paris, dont le catalogue fut préparé par Jacques de Lacretelle, la meilleure critique fut celle-ci : Si Baudelaire revenait, la seule peinture qu'il accepterait est celle de Malcolm de Chazal.

Or, nous savons que Charles Baudelaire a été le plus grand critique d'art de tous les temps. Baudelaire face à mon cas aurait parlé en poète.

La question capitale qui se pose est : Qu'est-ce que l'art ? Il n'y a jamais eu une définition valable de l'art.

Il y a une chose sûre : seul l'homme est capable d'exprimer des images personnelles, de se dire, de NOMMER.

Or l'art reste imitation et influences. Quand l'originalité s'y mêle, c'est forcé.

Qui est l'être humain qui est TOTALEMENT ORIGINAL ? C'est l'enfant. L'enfant exprime son arbre, sa fleur, son poisson, son oiseau. Et quand il dessine une chaise, il donne une chaise personnelle.

Or, l'originalité ne peut venir d'autre source que par l'HUMANISATION, qui donne l'arbre personnel, la fleur personnelle, le poisson personnel, l'oiseau personnel, la chaise personnelle.

Personne, en ce pays ou ailleurs, n'osera dire que je ne peins pas, comme l'enfant, un arbre personnel, une fleur personnelle, un poisson personnel, un oiseau personnel, une chaise personnelle.

Mon pire détracteur ne se permettra pas de dire - sans se rendre ridicule - que tout ce que je fais n'est pas sans une frappe personnelle, qui donne mon sceau et ma signature à l'image.

L'art étant ÉCRITURE, j'impose donc mon vocabulaire, j'étales mon style imprescriptible, j'énonce ma phraséologie et ma syntaxe. JE ME DIS par l'arbre, par la fleur, par le poisson, par l'oiseau, par la chaise.

Je signe mes tableaux Chazal, mais c'est parfaitement inutile. Ma signature est DANS mes images.

Je me sers de ma plume. Mais je couronne par le pinceau. N'est-ce pas vous, mon cher André Masson, qui en compagnie de Camille de Rauville, au Morne, me disait : « Malcolm, je vous considère plus grand peintre qu'écrivain ? »

Tout cela nous mène à Picasso. À la pseudo-originalité de Picasso.

J'ai toujours soupçonné Picasso d'héberger un grand drame. Je me disais : « Cet homme si sûr de lui-même ne l'est pas ».

D'autres croient que Picasso mystifie. Nullement, il s'agit de quelque chose de plus grave : UNE IMPUISSANCE CRÉATRICE.

Un pur hasard m'a mis sous les yeux un aveu de Picasso. Je donne, ci-après, ce passage extrait du livre de BRASSAI (éditions Thames and Hudson) : L'autre jour, en présence d'Étienne et de sa mère, ce ne me fut pas possible de parler des dessins de l'enfant avec Picasso. Ce matin je portai une petite gouache, Les Trois mousquetaires, qui avait été faite par le garçon quand il avait sept ans. Étienne avait considéré cette gouache une faillite et l'avait déchirée et jetée au panier, mais je repris la gouache, en collai les morceaux. Voici les commentaires de Picasso : « C'est un joyau. Le garçon que vous aviez amené est prodigieux. À cet âge, j'ai rarement vu autant d'élan, une telle assurance, un si fantastique don pour la peinture. Cela m'a donné un choc. Vous pouvez voir à quel point il est poussé, obsédé par les images. Mais quelque extraordinaire que soit son dessin, ce don ne lui appartient pas. Contrairement à ce qui se passe parfois en musique, les enfants-miracles n'existent pas en peinture. Ce qui peut être pris pour un génie précoce, est LE GÉNIE DE L'ENFANCE. Quand l'enfant grandit, ce génie disparaît sans laisser aucune trace. Il se peut que ce garçon devienne un peintre de valeur et même un très grand peintre. Mais alors il aura à tout recommencer, à partir de zéro. Quant à moi, je n'eus pas ce génie. Mes premiers dessins ne purent jamais être exposés dans une exposition des dessins des enfants. La gaucherie et la naïveté de l'enfance étaient presque complètement absentes de mes dessins. Je sortis de la période de la vision du merveilleux des enfants rapidement. À l'âge de l'enfant, je faisais des dessins qui étaient complètement académiques. Leur précision, leur exactitude m'effraient. Mon père était un professeur de dessin, et c'est probablement lui qui me poussa prématurément dans cette direction ».

Ainsi Picasso a toujours su quelle était la VOIE. Cependant il ne l'a pas prise. Il a pris la contre-voie, celle qui s'éloigne de l'enfant.

Nelly Ardill, dans L'Express, l'autre jour (interview donnée par elle à Pierre Renaud, qui s'intitulait sur papier Nelly au Pays des merveilles - Nelly Ardill, professeur au collège La Bourdonnais, disait que les enfants DÉTESTENT Picasso. Et pour cause !

Que fait Picasso ? Incapable d'aller à l'entité qu'est la fée, Picasso charcute l'image pour voir ce qu'il y a dedans. Réédition de la poule aux œufs d'or. Avec la différence ici que la poule ne pond jamais. L'image, chez Picasso, est enfermée en elle-même. Celui qui regarde un tableau de Picasso est à la prison de l'image.

À l'exposition conjointe de mes œuvres et de la peinture des enfants c'est l'OUVERTURE - la libération par la JOIE. Dois-je insister ? Non. Sauf sur un point. L'art de l'innocence, qui s'étalera au Centre Culturel le 4 juin, est INSTRUCTION - l'instruction immédiate, donc SCIENCE. Cette science des images est l'UNIQUE SCIENCE qui explique tout.

La leçon qui se dégagera de l'exposition du 4 juin -une date incommensurable - c'est que l'enfant CONNAÎT. Il désapprend à la puberté.

Mais comment revenir à l'enfant quand on est adulte ? Ça, c'est une autre question. Il s'agit de la voie personnelle.

La société actuelle regimbe contre le carcan qui brise l'individu et le ramène au collectif. Par exemple, on veut des robes personnelles.

Mais quelle est la robe où toute femme peut se retrouver entière, et exprimer la totalité de sa personne, sans la prison qu'est la robe de jadis ? C'est la ROBE-FÉE.

Georgina Souchon en présentera quelques-unes au Centre Culturel le 4 juin.

Les difficultés sont pour transcrire. Il y a les encres magiques qu'on ne trouve pas. Et les tissus magiques à inventer. Et le style à créer de toutes pièces. parler de l'ADAPTATION qui est infinie ! Tout cela taxe à plein la conscience féminine.

Seule, dans tout ceci, la POÉSIE donne la clé.

La robe fée va permettre de RÉINVENTER la femme. La robe-fée, c'est la nouvelle Ève véritable retrouvée, c'est toute l'humanité ressurgie.

Picasso, traitant les personnages féminins, procède par une DICHOTOMIE de la face comme l'homme de science charcute l'atome, pour en connaître le secret.

Léonard de Vinci et Boticelli IDÉALISAIENT le visage humain. C'est bête. L'idéal est une concoction.

Moi qui ne peins jamais le visage humain, je cherche le visage féminin dans une fleur. Le Verbe qui nous entoure ici donne la CLÉ DE L'HOMME. À la femme-fleur répond la fleur-femme.

L'écho des correspondances fait vibrer tout. S'en dégage un principe qui est le PRINCIPE DE VIE.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

27 Mai 1971

## De la Royauté et des Empires

Le roi a ceci de parfait, qu'il n'a aucun intérêt de gaspiller l'héritage. L'« héritage » est le pays tout entier. Le roi donc cherchera à conserver le royaume pour son fils, de le faire fructifier.

Le parallèle c'est l'homme d'affaires qui travaille pour son descendant.

Le roi ainsi est à l'image du *pater familias* courant. C'est pourquoi la royauté est dans l'ordre naturel.

La République est anonyme. Aussi Napoléon comme César ont voulu créer une dynastie.

Napoléon ne pouvait cependant se proclamer roi. On aurait ri de lui. Il créa un empire.

La mode de la monarchie existera toujours – avec des éclipses. Les empires sont aléatoires et passagers.

En France, à la mort d'un roi, un maître des cérémonies à Versailles se mettait au balcon de la cour d'honneur et, en grand habit, proclamait le nouveau roi. *Le roi est mort ! Vive le roi !*

Quand Henri IV, poignardé par Ravailac, fut ramené, sanglant, au Louvre et qu'il eût exhalé son dernier soupir, quelqu'un ayant dit dans la grande salle d'apparat : « Le roi est mort ! » le maître des cérémonies monta sur ses hauts talons et claironna : « Les rois ne meurent pas en France ! »

Et le maître des cérémonies désigna le petit Louis XIII, peureux et effacé.

L'éducation des rois en attente était rigoureuse. Louis XIII, enfant, recevait le fouet. Aucune flatterie. Il fallait attendre Louis XV pour cela.

Le roi enfant et adolescent allait à l'école des rois – plus dure que celles des autres enfants. On *formait* le roi. Le duc de Bourgogne, le petit dauphin, eut pour professeur Fénelon, qui écrivit un livre célèbre, *Télémaque*, uniquement pour instruire son élève. Car il y allait du destin de la France.

Les rois, aux temps anciens, incarnaient le royaume.

Ce qui a jeté à bas la royauté en France, c'est les nobles. Et les abusifs, rapaces, corrompus, veules et oisifs, avec leurs châteaux et leurs maîtresses, les nobles ne voyaient qu'eux-mêmes. La France, ils s'en moquaient. Ils ne voyaient que *leur* France, la France de leurs privilèges.

Le peuple français a toujours aimé ses rois. Jusqu'aujourd'hui ce culte a duré. *Paris-Match* l'a si bien compris qu'il joue sur la carte royauté à fond.

Ainsi la Révolution française n'a pas été faite contre le roi, mais contre les nobles, contre la classe privilégiée. La Révolution française, vue l'intransigeance des nobles, était inéluctable.

Les nobles abaissés, vint le bourgeois – le riche sans titre, le capitaliste sans blason. De là, le *Bourgeois Gentilhomme* de Molière qui a fait rire tout Versailles.

Car le bourgeois, après avoir eu hôtel et château, veut être anobli !

La royauté est un principe, que ni vous ni moi, nous ne pouvons effacer. Car le *pouvoir* ici est lié au sens de la *famille*. Et la famille est la loi de société.

Je veux bien que le premier roi fût un général heureux. Mais il y a la suite. Il y a Hugues Capet. Mais il y a eu les Capétiens, qui s'assirent dans la fonction de rois. Et qui connurent alors le métier de rois par atavisme.

Louis XII s'habillait plus simplement que tous ses courtisans. Il avait la politesse innée. Il gardait toujours son chapeau. Mais il le retirait devant les dames qu'il rencontrait dans les avenues de Versailles, à Marly ou à Trianon. Et Louis XIV, le plus puissant roi de l'Europe d'alors, soulevait même son chapeau à plumes devant les soubrettes.

Les empires sont venus quand tel dictateur non-titré ne pouvait se proclamer roi. Ou que les pays à gouverner étaient hétéroclites. Alors que la France et l'Angleterre constituent un tout.

Les rois peuvent se limiter à leur patrimoine. L'Empire, c'est la conquête. Quand Saint-Louis revenait de la Croisade, il venait chez lui. Napoléon ne pouvait dire de même. À preuve, la conjuration du général Mallet pendant la campagne de Russie.

La royauté ainsi est un ordre naturel. L'Empire est une construction artificielle.

Ce qui consolide l'Angleterre et lui donne sa pérennité et son équilibre, c'est la royauté anglaise, gage de sa continuité. Si l'Angleterre devenait une République, elle ne serait plus l'Angleterre, mais autre chose.

Le roi avait des obligations (*Noblesse oblige*). Alors que le Président François Duvalier de Haïti, n'en avait rien. Le « bon plaisir » des rois de France était le bien du royaume. Tandis que « le bon plaisir » de François Duvalier (*Papa Doc*) était le « *bon plaisir* » de François Duvalier.

*Qui a fait la France ?* Les rois de France, de Louis XI à Louis XIV, surtout.

La grandeur de Rome date de ses rois. L'empereur Claude, l'empereur Caracalla, c'est autre chose.

Alexandre le Grand, c'est la conquête ; Périclès était pratiquement un roi.

Pierre le Grand était un roi. Comme la Grande Catherine, comme Frédéric le Grand.

Le *Livre des rois* dans l'ancien Testament pivote la Bible juive.

Les rois d'Égypte firent la gloire de ce pays fabuleux.

Le Pharaon était le « père » de son peuple.

La royauté a le malheur cependant que tels rois ABUSENT de leur royauté. Ce n'est pas l'institution monarchique qui est mauvaise, mais *l'abus*.

Ivan le Terrible, le tsar moscovite, était un tyran. On en a vu d'autres.

Mais l'expression de ROI est restée. Pour parler du multimillionnaire, riche en charcuterie, on parle en Amérique du *roi des saucisses*. Et le *roi des saucisses* voudra que sa fille épouse une altesse européenne, un marquis ou un duc.

Mais on parlera de tel écrivain, qu'il est un roi du style. Et d'une femme roturière mais qui a infiniment de classe, comme une princesse.

Le mot « seigneur » est resté dans la langue – pour mille attributions de qualité.

Car le roi, qu'est-ce en dernier ? C'est plus dans le principe simple, le plus pur, le plus digne. Celui qui peut être un exemple. Qui commande le respect et l'amour.

---

# ADVANCE

3 Juin 1971

## La Société de demain

On ne connaît pas l'origine de l'homme sur terre. Anthropologues, archéologues, d'autres encore travaillant sur l'origine des langues et leurs affiliations, ont tenté de découvrir comment est venu l'*homo sapiens*.

Enfin, voici Darwin qui a cru y donner une réponse.

Charles Darwin est venu à l'île Maurice, en route pour l'Australie et la Polynésie.

C'était du temps des bateaux à voile et des longues escales.

Que connaît-on du passage de Darwin à Maurice ? Le Dr Auguste Toussaint est le seul à pouvoir y répondre. Lui qui est le plus grand expert mondial aujourd'hui sur l'histoire de l'océan Indien.

Darwin bâtit tout une théorie au sujet du surgissement de l'homme hors de l'animal. Je dis bien « *théorie* », puisque Darwin n'a pu rien prouver. Il ne put trouver le lien entre le singe et l'homme. Nous savons que le singe est le plus « évolué » des animaux.

Par absence du *missing link*, la *Théorie de l'évolution* est encore une de ces nombreuses hypothèses, relevables du *Musée des Incertitudes*.

Un siècle après Darwin, vient le R. P. Pierre Teilhard de Chardin qui, adhérant au principe de l'*Évolution*, y greffe un thème spirituel. Nous aurons alors un hybride scientifico-religieux. François Mauriac en a parlé comme d'une nouvelle *science-fiction*.

Le *Point Omega* à quoi tend l'homme, d'après le R. P. de Chardin, est une abstraction philosophique comme le *Point Unique* des surréalistes, qui ne répond à rien.

Donc, on ignore l'origine de l'homme.

Mais autant qu'on remonte dans le temps, on s'aperçoit que tous les peuples anciens ont un point commun : l'*organisation familiale*.

De sorte que la loi de la tribu est la *loi de la famille*. Élargissons cela à l'échelle planétaire, et avec la *famille des peuples*, nous avons l'organisation sociale des *Nouveaux Temps*.

Mais n'anticipons pas.

Au Pérou, parmi les Incas, le roi était avant tout le Père de son peuple.

Comme au père appartiennent les biens de la famille et le commandement sur le *household*, - au roi, au Pérou, tout appartenait.

Mais on pourra dire à ceci que le sens de *communauté* ici s'estompait.

Or, voyons ce qui va se passer en Europe.

Charles de Gaulle voulait une *Europe des patries*. Ce qui n'aurait rien donné, par manque d'unité.

On peut dire que pendant les deux journées historiques de la rencontre du Président Pompidou et de Edward Heath, Premier anglais, à Paris, il s'est passé quelque chose de plus fort qu'une seconde *Alliance Cordiale*.

À l'Élysée, pendant ces deux journées historiques, la *Nouvelle Europe* a pris son départ.

Charles de Gaulle voulait d'une *Europe des patries*, alors que Pompidou et Heath veulent d'une *Fédération*, mais où chaque peuple conserverait son imprescriptible entité. Il y aurait des échanges, mais le caractère distinctif de chaque peuple demeurerait.

On avait parlé d'une *super-nationalité*. C'est tombé ! L'Européen découlera donc, pas d'un « système », qui implique *nivellement*. Mais ce qui est visé dans l'accord Pompidou-Heath, c'est le principe de *l'unité dans la diversité*, qui se marie totalement avec le sens de *l'humain*.

La société de demain se liera donc à un *nouvel humanisme* – respectant le droit de l'individu, tout en sauvegardant le sens communautaire.

C'est ce que Karl Marx n'a pu faire. Aussi, le communisme est-il un « système » qui ne saurait jamais résoudre le *problème de l'humain*.

La nouvelle Europe, infiniment mieux qu'une conciliation d'intérêts dans le *Marché Commun*, la Nouvelle Europe est avant tout une *expérience* – au-delà de Marx et de Marcuse.

L'Europe de jadis, colonisatrice et impérialiste, s'efface. La Nouvelle Europe prend un sens planétaire des *Nouveaux temps*.

L'Europe depuis des siècles gouvernait tout. Aujourd'hui l'Europe donnera la *direction* – sans s'imposer.

La culture universelle y bénéficiera.

Monnaie commune, droits de douane effacés, le passeport européen devenant passeport unique, ou sans passeport, tout cela est secondaire. Ce qui compte, c'est l'*orientation nouvelle*, qui sera en tous domaines.

*L'Est et l'Ouest* se rejoindraient.

Déjà on parle d'une *seule économie*, pour toute la planète.

La Terre *se resserre* avec les découvertes et les communications qui s'accélèrent. Mais en même temps, la Terre *s'élargit* – par l'humain, pour un nouveau sens de l'homme.

Quoi qu'il en soit, l'année 1971 est un *grand tournant*. Que sera demain ? Tout l'annonce. Il est possible maintenant d'apercevoir la perspective qui vient.

## ADVANCE

14 Juin 1971

### L'île Maurice mystérieuse et magique

Le Dr Auguste Toussaint est en passe de devenir – s'il ne l'est déjà – le plus grand historien de l'océan Indien.

Georges Guimbeau y a mis sa part par des découvertes concernant les Portugais.

Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y a de nombreuses années, des boutres arabes touchèrent l'île. Pourquoi ? Pure énigme. Aucune trace visible ne demeure quant aux visiteurs arabes. Dans les archives, on sait qu'ils donnèrent à notre pays le nom de *Dinarobime*.

Les Portugais y ont laissé ce nom mystérieux : *Cirné*. Cela a-t-il trait au *Cygne* et par le fait au dodo ? Ou cela se réfère-t-il aux *signes* dans les montagnes ?

Car nos montagnes sont animées. Elles portent des figurines, des signes parlants.

Ainsi, quand vinrent les Hollandais, ils nommèrent la montagne du sud-est la *Montagne du Lion*. Ils auraient pu aussi bien la désigner comme le *Sphinx*.

Les Hollandais identifièrent la montagne du nord-ouest à un signe humain. Et ils la nommèrent *Le Pouce*. Et enfin vint le *Pieter Both*, à cause d'un naufrage.

Les Hollandais nommèrent l'île Maurice *Mauritius*, en hommage à leur *stadhouder* Maurice de Nassau.

Nous savons que les Hollandais laissèrent vaquer des animaux domestiques qui devinrent sauvages – ce que nous appelons « marron ».

Du dodo, on en a assez dit.

Des Français, nous tenons l'île actuelle dans sa nomenclature : Port-Louis, Rivière Noire, Montagne du Rempart, Mahébourg et le reste.

L'île, ensuite, fut débaptisée et devint l'île de France. Sous l'Empire, Port-Louis (nommé à cause du roi de France) devint le Port-Napoléon.

Mais il y a des noms mystérieux, sujets à ambiguïté. Quelle est la véritable origine du mot *Curepipe* ? Quel est l'écrivain mauricien qui dressera une étymologie des noms des lieux de leur pays ?

Mais tout cela encore a été dit et redit. Le moindre de nos prospectus touristiques contient la version courante. C'est l'histoire tout extérieure et en surface de notre île. *Rien pour notre proto-histoire*.

Il y a plusieurs mystères « mauriciens ».

L'un deux est le *puits-sans-fond* sur le versant du *Pieter Both* à Crève Cœur. Un autre est le *Trou-des-Hollandais*. Un autre encore est la *Pointe du diable*, aimantée, qui dévie les compas en mer. Et enfin – couronnant le tout – est les *Terres de couleurs* de Chamarel. (Chamarel vient de mon ancêtre. Toussaint de Chazal de Chamarel, à qui appartenait ces terres, où les *terres de couleurs* sont enclavées).

Mais l'île Ronde donne une *somme de mystère* insoluble.

Un jour, je causais avec Jean Vinson à l'Institut.

Vinson me dit qu'on ne s'explique pas pourquoi ce petit rocher est totalement différent de l'île Maurice. Cependant seulement un bras de mer de 20 milles sépare les deux îles.

À quoi attribuer cela ? Le fait est que, outre les cabris et la flore, il y a ici un serpent qui n'a pas son parallèle dans le monde.

Tous les serpents portent leur venin dans une poche et qu'ils transmettent par une dent perforée.

Or, le serpent de l'île Ronde a la poche de venin. Mais la dent qui doit transmettre le venin n'est pas perforée.

Ce cas extraordinaire n'a pas été élucidé.

Ma thèse est la suivante :

L'île Ronde, aux temps protohistoriques, formait partie, avec l'île Maurice en propre, du *Grand continent Lémurien* qui remplaçait le bassin de l'océan Indien.

Le *Grand Continent Lémurien* s'effondra sous les flots grâce à un cataclysme planétaire. (Le thème en est repris dans *Petrusmok*)

Et dans le processus, l'île Ronde se détacha.

*Aux deux bouts, il y a donc le dodo à Maurice et le serpent de l'île Ronde.*

Encore un « mystère » concernant l'île Maurice, c'est que le serpent en propre ne peut s'acclimater à l'île Maurice.

Quand le caprice me prendra, j'écrirai une *Histoire magique* de l'île Maurice pour les touristes, avec une *mappe folklorique* à moi. J'y mettrai les montagnes parlantes, les lieux quintessenciels, les fables et les légendes de noms, la poésie qui humecte le tout. Il y a là un *trésor touristique* inexploité.

\*.\*.\*

P. S : Jean Vinson me disait encore ceci : sur la *Montagne Ory*, ont été trouvés des insectes qui n'existent aucune part dans le monde.

Il est possible qu'il y a d'autres « mystères » encore, non pas seulement sur les montagnes et les terres, mais sous la mer... *concernant le Grand Continent Lémurien* disparu.

# ADVANCE

22 Juin 1971

## L'argent sans l'argent

Dans l'Évangile, on lit ces paroles du Christ : « Tu ne peux servir Dieu et Mammon ».

Faut-il dire, se basant sur ces paroles, que le Chrétien sincère doit faire fi de l'argent ? Non, car comment vivrait sa famille ? L'argent est le moyen de se procurer le nécessaire.

*Mammon* donc a trait à autre chose. Quoi ? Le socialisme édicte que tout le monde doit avoir le nécessaire. Donc *Mammon* se réfère à un *ex luxu excessif*.

Et le luxe excessif est le produit de l'accaparement.

Un exemple. En Russie, au début de ce siècle, les grands ducs et les boyards possédaient une multitude de serfs. Leurs fortunes personnelles étaient incalculables. Leur luxe était démesuré.

Le communisme, donc, eut un terrain propice pour agir. Résultat : tel grand duc devint, après la Révolution russe, chauffeur de taxi à Paris.

Ce qui était néfaste avec les grands ducs, c'est qu'ils dépensaient leur argent à l'étranger. On les voyait étaler leur faste sur la Riviera et ailleurs.

*Mammon*, donc, concerne ce luxe insensé, produit de l'accaparement qui prive les autres du nécessaire.

Mais si *Mammon* ne se référait qu'à ce seul accaparement, le terme n'en serait que partiel.

Car *Mammon* est aussi un esprit, un mode de placer l'argent au-dessus des valeurs spirituelles et humaines.

Aujourd'hui *l'argent n'est plus l'argent*. Ne parlons pas des pièces de monnaie, qui ne sont pratiquement rien auprès des billets. Non seulement le papier-monnaie couvre la plus grande partie des achats mais l'or a remplacé l'argent.

Pendant tout le premier millénaire avant l'arrivée des Romains, on faisait le troc, l'échange en nature.

Un fermier venant d'Apulie ou de Toscane vendait des boisseaux de blé contre tant de mètres de textiles. De là est venu le *marchandage*.

Le fer étant assez rare alors, on en vint à utiliser des barres de fer comme valeurs marchandes et qui prirent une valeur fluctuante. Vint ici avec la barre de fer, l'étalon monétaire.

Puis on frappa des pièces de monnaie, rondes, carrées, hexagonales et qui contenaient du cuivre (autre métal rare). Des noms furent accolés à ces devises.

C'est ainsi que, de nos jours, nous avons la roupie, le dollar, la livre et autres monnaies d'échange dans le monde.

Mais tout vint bientôt à être axé sur l'or, le plus rare de tous les métaux. On stocka de l'or. En voyageant, les gens emportaient des pièces d'or avec eux. Car l'or avait *une valeur universelle*. Il l'est resté.

Le désagrément de ce temps-là, c'est que les routes n'étant pas sûres, les voyageurs étaient détroussés. Il fallait voyager avec une garde.

J'ai déjà raconté comment a été créé le *chèque*. J'y reviens.

Il vint à l'esprit du frère viennois d'envoyer à ses deux frères des reconnaissances d'achat et de vente. Les deux autres frères entrèrent dans le système. Et sur le témoin de ces *billets* (pures lettres), on réglait les comptes annuellement.

Ainsi l'or ne se déplaçait pas entre Vienne et Londres, entre Londres et Paris, entre Paris et Vienne.

Les choses marchèrent rondement. Car il y avait là une *question de confiance*. C'était pure affaire de famille.

Mais l'idée du Rothschild viennois gagne du terrain.

Du billet (lettre) vint le billet de banque. Et de l'esprit du billet (lettre) vint le *chèque*.

Les chèques aujourd'hui passent de banque en banque par le *clearing*. L'argent circule, de pays en pays, non seulement par courrier postal, mais télégraphiquement.

*Et l'or partout est stocké*. Il ne circule pas.

Mais la livre sterling qui était axée à l'or, sortit de cet état fixe. Elle prit une valeur variante par la *dévaluation* ou la *réévaluation*.

Finalement, on se dit – c'était à *Bretton Woods*, en Amérique où il y eut grande conférence monétaire : « Faisons du dollar une valeur universelle fixe axée à l'or. » Et on stabilise le dollar à 135 onces d'or.

Mais quel dollar ? Car il y a *le dollar de Washington* et il y a *le dollar européen*, celui qui quitte l'Amérique et s'installe ailleurs.

Aujourd'hui, l'argent devient anachronique. L'or de même.

Par exemple, l'Allemagne possède plus d'or que l'Amérique. Cependant que l'Amérique surplombe de très haut l'Allemagne comme puissance économique et financière.

Tout récemment, l'Europe des Six (le *Marché Commun*) s'est donné un but : avoir une monnaie unique pour l'Europe. Mais cela implique une union politique.

Aussi l'argent et la politique sont liés, qui régissent l'économique.

Le monde, comme un tout, aura-t-il une *monnaie unique* ? Cela voudrait dire, en même temps, qu'une union politique de la planète se fera.

C'est alors *qu'on n'aura plus besoin de l'or*.

L'or sera remplacé par la *confiance* et une *sécurité indivisible*.

Ce qui veut dire, en dernier, que l'argent se sépare de la *mentalité humaine*.

Le problème de l'argent sera résolu quand on aura résolu le *problème humain*.

On n'en sort pas, *l'humain* ou *l'humanisme* régit tout, est la clé de tout.

---

# Le MAURICIEN

## Le crabe danse le séga

Mardi 22 juin 1971

Mon cher André Masson,

Le tourisme mauricien n'a d'avenir que s'il révèle *l'ancien*, tout en présentant du *nouveau*. Or, nous cachons *l'ancien* et nous ne donnons rien de *nouveau*.

Le masque mis sur le folklore, c'est la modernisation du séga. En Afrique du Sud, les gens disent : « Nous sommes venus ici voir le séga originel. On nous donne un séga électronique ».

Alors qu'on masque l'ancien, on croit donner du nouveau en présentant le moderne.

À ce jeu, le tourisme mauricien est dans le bain. Il faut réagir.

Je ne parle qu'en images. Je me servirai d'une image.

Le lendemain de la clôture de l'exposition conjointe, on me téléphona, du *Centre Culturel*, pour me dire que le *crabe dansant* avait été acheté par une personnalité curepienne.

Qu'est le *crabe dansant* ? C'est un crabe humanisé, qui danse sa joie.

Pour les bien-pensants, un crabe ne peut être qu'un crabe. Le crabe doit marcher de côté, faire le crabe. Un *crabe qui danse* est un non-sens, une ineptie. Les enfants, eux, pensent autrement. Ils ont nommé le *crabe dansant* : « Le crabe qui danse le séga ».

Que nous mettions des crabes, des homards, des poissons, des coquillages sur nos timbres-poste, ça n'intéresse personne. On voit cela partout. Mais un *crabe-qui-danse-le-séga*, c'est unique au monde. Maintenant posons-nous la question. Qu'est-ce qui est plus RÉEL : le séga qu'on danse au *Morne*, ou le séga que danse le crabe chazalien ?

Le *crabe-qui-danse-le-séga*, les touristes en raffoleraient. Le crabe sur les plages, on s'en fout. Le premier crabe est de l'Art pur, un *fantastique folklore*. L'autre crabe on le voit dans le Pacifique comme dans l'Atlantique.

Il ne manque maintenant que d'assaisonner les touristes de *ségas électroniques* et de *crabes stylisés* faits par nos artistes. La mesure serait comble si on imprimait des crabes stylisés sur les robes des ségatières. Alors là, ça n'irait plus !

Vous voyez, lecteurs, à quoi je veux en venir. Inutile d'en parler.

Le mot « diversification » est sur toutes les lèvres. La première « diversification » est le tourisme. C'est une équation : *Tourisme = folklore*.

Mme Huguette Dubar, une Réunionnaise de passage à Maurice, et ayant visité l'exposition conjointe au *Centre Culturel*, m'écrivit son enthousiasme et me parla du *homard narquois*.

Le *homard narquois* est la clé de notre tourisme futur.

Et quand Georgina Souchon crée des robes-fées, elle sert le tourisme au premier chef. Mais qui s'en aperçoit ?

Jour après jour, mes tableaux dans les chambres au *Morne* font la délectance des étrangers. Les chambres du *Morne*, ainsi, sont animées. Il y a là une *présence*. Retirez ces tableaux et les chambres sont vides.

Après mon exposition à Johannesburg, qui s'ouvre le 29 juillet, de nombreux touristes viendront à Maurice à cause de la magie de mes images.

Une affiche avec le dodo chazalien, acheté par M. et Mme Loïs Levieux et tirée à des dizaines de milliers d'exemplaires, causerait un *rush* touristique. Une robe-dodo (mauve sur soie blanche) mettrait fin au règne de Paris.

Mais la *famille-ananas* ? Ça dépasse tout.

Par personne interposée, j'ai contacté le *Mimosa Studio*, pour faire des cartes postales. Impossible, ça coûte 75 sous pièce. Et encore, il faudrait un tirage de 15 000.

L'impasse est totale. Comment aider l'*Office du Tourisme* à s'aider lui-même ? On me dit que mon ami Régis Fanchette n'a pas des fonds adéquats. Et nous parlons de « diversification ! » On jase sur le tourisme. Parlotes et contre-parlotes. L'action dans le domaine du folklore ? Zéro à contre-sens.

Le *crabe-qui-danse-le-séga*. Fumisterie. Nous payerons cher pour notre impéritie.

À moins qu'on exploite ce que nous méprisons. En Afrique du Sud ou ailleurs.

Car le *crabe-qui-danse-le séga* n'est nullement un folklore mauricien. C'est un *folklore universel*. Mais ça part d'ici. C'est cela qu'il aurait fallu exploiter.

\*.\*.\*

P.S. : Faut-il insister ? La révolution actuelle dans le monde est *une révolution du sens de l'humain, une remise en question de l'homme*.

L'humanisation en art, ou l'art de l'innocence, met donc l'île Maurice au premier plan de *l'actualité mondiale*.

Si les Mauriciens ne voient pas, les étrangers les forceront de voir. Mais alors peut-être la chance aura passé.

---

# ADVANCE

29 Juin 1971

## Le prince des diplomates (Le génial Talleyrand)

Il est universellement accepté – en Europe du moins – que le prince duc Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord fut le roi des diplomates. Mais en quoi consiste la diplomatie ? On dira : afin d'éviter les guerres, et si, la chose est impossible, de négocier le traité de paix ?

On pense que la qualité maîtresse du diplomate est de savoir garder sa langue. Mais si le diplomate ne parlait pas, il n'y aurait pas de diplomatie.

Talleyrand ne se permettait pas des jeux d'esprit, – ce qui amène des ennemis inutilement. Mais Talleyrand avait LE TRAIT... utile.

Un jour, Napoléon lui dit : « Vous êtes le roi de la conversation. »

Talleyrand réplique par une question : « Quand vous faites la guerre vous voudriez bien choisir toujours vos champs de bataille ? »

Napoléon répond qu'il n'en a pas toujours la possibilité.

« Eh bien, Sire, dit Talleyrand, moi je choisis le terrain de la conversation. Je ne l'accepte que là où j'ai quelque chose à dire, je ne réponds rien au reste. En général, je ne me laisse pas questionner, excepté par vous, ou si on me demande quelque chose, c'est moi qui ai suggéré la question. »

Tout le diplomate est là : éviter les questions, questionner si on peut, ou appeler les questions *là où on est sur son terrain*.

Talleyrand était un sceptique. Il a servi Napoléon, Louis XVIII et Charles X. Il ne servait pas *l'homme* – en l'espèce le souverain – mais la nation à travers l'Empereur ou le roi.

On accuse Talleyrand d'être l'éternel traître. Talleyrand répond : « Je n'ai conspiré dans ma vie qu'aux époques où j'avais la majorité de la France comme complice et où je cherchais avec elle le salut de la patrie. »

Mais on peut se demander ce qu'aurait fait Talleyrand, s'il était Louis XVI, Napoléon, Louis XVIII ou Charles X. Talleyrand aurait-il empêché la Révolution française de se faire et porté la France à une monarchie constitutionnelle ? Talleyrand était POUR la monarchie constitutionnelle. Mais, s'il eût été le souverain, aurait-il réduit les degrés des marches du trône ?

Chez Talleyrand, il y a le personnage qui parle et le personnage qui agit. Il prêche dans un sens et il vit dans l'autre sens.

C'est une espèce de philosophe assez irritant... et énigmatique.

Grand financier et voulant sauvegarder les deniers de l'État, Talleyrand s'enrichit sur la bosse de l'État.

Il se proclame libéral, mais il vit en grand seigneur.

Le cerveau de Talleyrand – il faut le dire – est compartimenté. Il met les femmes – ses innombrables maîtresses – dans un casier. La politique entre dans un autre casier. Sa vie publique et sa vie privée sont scindées.

Ainsi pour tout.

On peut dire de cet homme qu'il n'a jamais aimé et qu'il n'a jamais haï. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord est SANS PASSIONS. La raison le commande. Et la souplesse l'agit. Mais ce qui dirige ses actions, c'est cette confiance lapidaire : « Je me suis toujours mis à la disposition des événements. »

Talleyrand est-il un opportuniste ? Non. De même, il n'est pas un idéaliste. Il pense – c'est mon opinion personnelle – qu'on NE FAIT PAS l'Histoire, mais que l'Histoire SE FAIT. Pour tout dire, la vie est faite de grands courants.

Contre cela, on ne peut rien.

Les rois de France se limitaient à leur héritage. Ils ne voulaient pas S'ÉTENDRE en Allemagne. De même des Habsbourg avec leurs ÉTATS HÉRÉDITAIRES.

Napoléon était un parvenu, ne possédant aucun droit sur l'héritage de Louis XVI. Pour lui donc CONQUÉRIR était un moyen de s'affirmer. Napoléon voulut éternellement SE PROUVER.

Pour tout résumer, Napoléon avait le COMPLEXE du *souverain*. Talleyrand le sentait et il savait que le Corse ne convenait pas à la France car le génie de la France est LA MESURE.

Mais on peut se demander ceci : *Pourquoi fallait-il que Talleyrand trahît au seuil même du Gouvernement de la France ? Pourquoi n'a-t-il pas démissionné et quitté la France ?*

C'est justement ce qu'il n'aurait jamais fait. Car DANS LA PLACE, il pourrait servir la France.

Mais cette position encore est inacceptable. Il y a AUTRE CHOSE que l'on ne connaîtra jamais.

La comtesse de Kilmannsegge, à cette question de Talleyrand sur le jugement que la postérité aurait sur lui, répondit : « Que vous avez voulu être un homme autour de qui les opinions sont toujours discutées ? »

Talleyrand, étonné et ravi, répond : « C'est beau cela, c'est tout à fait cela. Je veux que pendant des siècles on continue à discuter sur ce que j'ai été, j'ai pensé, j'ai voulu. »

Ici Charles de Gaulle rejoint Talleyrand, en bonne part. Celui qu'on a mis à l'égal de Jeanne d'Arc et de Louis XIV dans l'Histoire de France, donnait comme deux qualités de la grandeur : LE SILENCE et LE MYSTÈRE.

Pour le « mystère », je suis totalement d'accord, mais pour le « silence » sans plus, voilà je ne suis pas d'accord.

Je connais des bavards qui sont les gens les plus renfermés du monde. Il y a *parler pour ne rien dire* et il y a *parler pour cacher sa pensée*. Ces deux SUPRÊMES QUALITÉS rejoignent le « mystère ».

Je reproche à Talleyrand de n'avoir pas été suffisamment bavard.

Et cependant ! C'est lui qui quand il convoquait un ministre ou un ambassadeur, parlait de tout, sauf des problèmes de l'Europe. Il les convoquait afin de causer avec eux de problèmes de famille...

Ça, c'est un diplomate ! À travers les affaires, il voyait l'humain. Et à travers l'humain, il voyait les affaires.

Car qu'est-ce que le diplomate ? Rien qu'un PROBLÈME HUMAIN.

Pour être un excellent diplomate, il faut d'ABORD être humain. Et tout le reste s'arrange.

Toute la politique repose sur la POLITIQUE DE L'HUMAIN.

---

# Le MAURICIEN

3 Juillet 1971

## La clé de l'absolu

« *Le soleil qui palpète, c'est les pulsations de ton propre cœur.* »

Edgar Poe, *Eureka*

Mon cher André Masson,

Tout l'hindouisme repose sur ce fondement : *la recherche de l'ABSOLU par le cycle des réincarnations*. L'absolu lui-même, l'hindouisme n'en parle pas. Ça le dépasse.

René de Renéville, dans son livre célèbre *L'Expérience poétique*, dit que l'absolu n'est même pas concevable. Car cela impliquerait l'abolition de l'état de sujet-objet.

Aussi René de Renéville voit-il la poésie de tous les temps se balançant aux deux pôles du conscient et de l'inconscient. La méthode de l'*attention*, d'une part, et la méthode de la *disponibilité*, d'autre part. Ce qui rejoint la méthode des Yogis, qui fluctue entre la *concentration* et la *déconcentration* (ou faire le vide).

Jouant sur ces deux pôles, se présente la méthode prophétique de Delphes, par la collaboration de la pythonisse et du collègue des oracles.

Or la voie de la connaissance est autre.

Edgar Poe, dans son poème *Eureka*, se questionna sur le soleil et, finalement, dit ceci : « *Le soleil qui palpète, c'est les pulsations de ton propre cœur* ».

Est esquissée ici la méthode d'*identification*, que le zen bouddhique cherche en vain à atteindre.

Le processus d'identification, c'est *Sens-Plastique* : devenir la fleur qu'on voit – c'est ainsi qu'au Jardin botanique de Curepipe, je vis, pour la première fois, une fleur d'azalée *me* regarder. Lire la postface de *Sens-Plastique* (édition Esclapon).

Et cela explique toute ma peinture.

Des hommes du *peuple* qui ont été à l'exposition conjointe au *Centre Culturel*, en même temps qu'ils ont vu la reproduction de la famille-ananas dans *L'Express*, ces gens disent : « *Zanana-là look ou. Fleurs look ou. Zarbés look ou* » : (L'ananas vous regarde. La fleur vous regarde. L'arbre vous regarde).

Avec la fleur qui regarde le spectateur, nous avons *la fleur qui parle*. Le mouvement ici est un mouvement de quatrième dimension, un mouvement d'essence. *C'est le mouvement de l'absolu*. Par l'humanisation, il n'y a plus opposition de sujet et objet. *Un plan humain immédiat dès lors lie l'homme à l'arbre, lie l'homme au fruit, lie l'homme à la fleur*.

Et le verbe de l'homme est la vie - la vie au-delà du fonctionnel, la vie en essence.

Tout serait dit si un autre problème ne surgissait.

L'ananas dans les terres est dans le cycle des saisons et dans l'ordre des climats. Alors que l'ananas-fée, lui, échappe aux cycles des climats, des saisons. L'ananas ici est *forme-essence*.

L'ananas dans les terres est lié à la reproduction cyclique. Alors que l'ananas-fée ne l'est pas. Il est *en soi*. C'est le verbe du poète. Il n'a pas connu la pousse. IL EST LÀ. Son principe est éternel.

Si, dans les terres, le *sexe* couvre tout - sans quoi rien ne se reproduirait - le sexe de l'ananas-fée, lui, est un *sexe d'essence*. C'est un *sexe spirituel*, le SEXE SACRAL.

Cela, le monde l'ignore totalement. Je ne vais pas lui dessiller les yeux. Et je m'arrête là.

Une chose que je puis dire, c'est que *ce sexe sacré est indissoluble de l'absolu*.

La révolution sexuelle actuelle veut briser les liens de l'AMOUR ancien - afin d'atteindre au *sexe-au-delà-du-sexe*, clé de la libération.

Sigmund Freud, hélas, ne sut pas *psychoanalyser l'art de tous les temps*.

Mais s'il y a une révolution sexuelle aujourd'hui, c'est parce que Freud l'a commencée.

L'hindouisme, dans sa recherche de l'absolu, a laissé la clé du sexe au bas de la porte - une clé qu'il ne connaissait pas. Pareillement du *zen* bouddhique.

L'extraordinaire chose, c'est que l'absolu n'a rien à voir avec le *surhomme* (faute incalculable commise par Frédéric Nietzsche). L'absolu c'est uniquement le retour à l'humain, tel que le révèle l'état de l'innocence et dont l'art de l'*innocence* donne l'aboutissement.

*Le Mauricien* est une tribune libre. JE DÉFIE QUICONQUE EN CE PAYS OU AILLEURS DE CONTREDIRE LE CONTEXTE DE CETTE LETTRE.

Je suis sûr, mon cher André Masson, que vous accueillerez, dans les colonnes du *Mauricien*, toute contradiction qui vous sera présentée.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

15 Juillet 1971

## Qu'est-ce que la civilisation ?

Platon, dans son *Critias*, parle d'un continent hyperboréen, habité par des hommes blancs et qui aurait disparu grâce à un cataclysme planétaire. Cette légende ou cette réalité aurait été racontée à Platon, par quelqu'un qui l'aurait puisée dans les cercles ésotériques de l'Égypte.

Le fait est que lorsque Cortés vint au Yucatan, – prélude de la conquête du Mexique par les Espagnols – la même légende avait cours présumément parmi les Aztèques.

On attendait la venue de l'homme blanc, portant barbe. Le tout était relié au serpent *Quatzocoalt*, dieu des Aztèques et des Toltèques.

C'est pour cela que les habitants et les dirigeants du Mexique Ancien ne firent aucune résistance à l'« invasion » des Espagnols. Puisque *c'était écrit*.

Mais ils durent déchanter et ils résistèrent. On connaît le reste.

Ce qui effraya les Aztèques, c'est le cheval que montaient les Espagnols. Le cheval était inconnu au Nouveau Monde. On crut d'abord que l'homme et le cheval *formaient corps*. D'où l'épouvante.

Les civilisations sont venues et ont disparu.

Aujourd'hui, en Amérique, à la place des Incas et des Peaux-Rouges, nous avons la race blanche qui s'est implantée du Labrador à la Patagonie.

À quoi tient la civilisation ? À la culture, qui donne son moule aux sociétés.

Or, la culture, aujourd'hui, telle qu'on la connaît, est mise en doute.

Quoi qu'on puisse penser, on ne peut effacer l'homme. Et l'homme est fait de l'homme et de la femme.

Donc, la *révolution sexuelle* remet en question le sens de culture.

On s'est penché sur l'art de tous les temps afin d'arriver au sens de culture qu'avait chaque peuple au cours de son histoire. Et l'on n'apprend rien.

Et tout tourne en rond. Picasso rejoint les masques nègres et les totems d'Afrique. La sculpture de Henry Moore croit innover, alors que les dessins dans les cavernes de la Dordogne, cherchent comme Moore *le squelette de l'image*.

Le rôle du sexe dans l'art n'a pas été approfondi. Les civilisations, donc, dans le sens de culture, *restent en suspens*.

En fait, qu'est-ce que la civilisation ? Qui l'a définie ? L'Européen est-il plus civilisé que le Nègre du Dahomey ? Qui, entre eux deux, possède une meilleure structure sociale ?

On veut que la civilisation c'est l'humanisme. Mais quel humanisme ? L'habitant de Tombouctou est-il moins humain que l'Européen ? Buchenwald et Auschwitz ne semblent pas le prouver.

Pour ma part, je ne vois pas de *civilisation réelle*, tant que l'homme reste coupé de la vie. Les Grecs se croyaient proches de la vie. Mais leurs mythes et leurs affabulations le déniaient.

Qu'est-ce que le sauvage ? Est-il *plus coupé* de la Nature que le citoyen américain ? Alors...

Pour ma part, je crois – et je peux le prouver – que nous entrons dans L'ÈRE COSMIQUE. Et que l'homme rejoindra l'Univers. Non en allant dans la Lune ou dans Mars. Mais en rejoignant l'Univers par l'esprit – par la poésie.

Le « civilisé » sera un homme à la fois *naturel et spirituel*. Tous deux dans le vrai sens : la communion avec la vie. Un pont sera établi entre la rose dans le jardin et le Ciel, entre l'orchidée et l'Absolu.

On ne deviendra pas *meilleur* – qu'est-ce qu'être *meilleur* ? où ça mène-t-il ? – mais on sera plus *vivant*. C'est cela qui compte.

La communion avec l'Univers amènera la fraternité parmi les hommes. Un nouveau sens de l'*Homme* naîtra : à la fois *être humain et principe de forme*. On sera proche de l'oiseau parce qu'on sera devenu plus HUMAIN.

Les préjugés entre races, dès à présent, tombent (et à quelle vitesse !). Le patriotisme béat – qui est patriotisme contre un autre patriotisme – fera place au *patriotisme planétaire*.

Les classes sociales cloisonnées – axées principalement sur l'argent – disparaîtront. Non pas qu'on aura une classe unique, comme le veut le communisme – mais il y aura une AUTRE HIÉRARCHIE, liée à une nouvelle culture.

D'un nivellement vers le bas, nous aurons passé à une montée – où le plus bas *sert* le plus haut et où le plus haut *sert* le plus bas. L'échelle de VALEURS HUMAINES remplacera L'ÉCHELLE D'ARGENT.

L'argent qui avait un sens absolu aura un sens relatif.

L'argent qu'on a mis plus haut que l'homme prendra sa vraie place, qui est de SERVIR.

Tel dira que tout cela est utopique. Mais c'est à nos portes.

Le communisme se MUTE – grâce à Marcuse et à la vie qui évolue. Le communisme de Karl Marx est dépassé. Il y aura d'autres écoles de communisme. Mais tout cela n'avancera à rien. Ce qu'il faut, c'est une RESTRUCTURE de l'esprit : changer la conscience de l'homme en marche vers l'*ère cosmique*.

Ce qu'on voit compliqué dans cet écrit est simple. Une clé unique : L'HOMME – mais un nouveau sens de l'Homme.

Cela est dans l'air.

Ce qui vient, c'est une *civilisation planétaire*, qui durera.

Lisez *Time*, *Newsweek* et vous verrez que tout cela est écrit. Les hippies et autres contestataires ne font que souligner la demande d'une nouvelle manière de voir et de sentir.

Donc, le monde actuel n'évolue pas, ni devient-il meilleur. Il devient *autre*.

Nous entrons dans une *nouvelle civilisation*, dans la *vraie civilisation* – que le monde ancien n'a pas connue.

Et cela est possible, justement par les moyens de communication qui simplifient les rapports. Mais surtout nous en venons à cela, parce que la *mentalité* des peuples change. Jusqu'où ?

Pas loin. On revient à l'*Homme*, mesure de toutes choses, dont nous ont parlé les philosophes grecs, sans rien démontrer.

La démonstration, c'est la civilisation qui vient – non pas une civilisation de l'homme pour l'homme, sans plus. Mais une *civilisation de l'Homme* reliée à l'Univers – *une civilisation*, non pas uniquement terrestre, mais *cosmique*.

---

# ADVANCE

29 Juillet 1971

## Le « Nouveau » Nouveau Monde

L'Amérique est faite d'une multiplicité de races et de croyances.

En Pennsylvanie, il y a les Allemands. À New York, il y a les Juifs. En Louisiane, il y a les Français. Aux Massachusetts, il y a les Irlandais. Un peu partout, les Italiens, les Polonais, les Grecs, les Scandinaviens. Toute l'Europe y est. Et toute l'Afrique. L'Asie même. Et l'Indonésie. Des Japonais se trouvent aux alentours de San Francisco. Et aussi des Chinois. Des Espagnols. Enfin des Peaux-Rouges.

Toute cette masse ne parle pas anglais, mais je dirai *américain*. Le président Georges Pompidou a dit, au sujet du *Marché Commun* : « Où est la langue anglaise ? En Angleterre sans doute. Mais les Américains ne parlent, ni n'écrivent l'anglais. »

Lisez *Time* ou *Newsweek*. Il y a ici des locutions comme *gambit*, inconnu ailleurs. Des expressions croisées. Même une rhétorique unique. Et que l'anglais d'Angleterre lui-même ne comprend pas.

Cependant, ces 180 millions de personnes dont est constituée l'Amérique vit comme un tout : par le baseball, par les cafétérias, les *soda fountains*, le *hamburger*, les *hot dogs* et cet « affairisme » qui couvre l'Amérique comme un tout. On connaît ce proverbe d'un juge de Californie : *Make money, honestly if you can, but make money.*

Or, il y a une certaine fraction des Américains – dont le nombre s'accroît de jour en jour – qui se révoltent contre la vie américaine de A à Z. Tout est rejeté par ceux-là. Mais ils ne peuvent avancer par manque d'un NOUVEL HUMANISME.

Les *hippies* ne sont pas que des drogués. Beaucoup sont des altruistes qui se considèrent frères du reste de l'humanité. Leur religion veut être AMOUR.

Les Américains, dès maintenant – et un grand nombre – veulent fraterniser avec les *Viêt-Cong*.

La Révolution en Amérique est une révolution paisible, mais implacable.

On croyait l'Amérique inaltérable. Elle bouge. Et dans tous les domaines.

L'œcuménisme ici est un *fait*. Les prêtres de toutes les confessions chrétiennes fraternisent.

Le problème noir sera rapidement résolu. (Même l'*apartheid* sud-africain maintenant bouge).

Où va-t-on ? À mon sens, l'Atlantique, le Pacifique, l'océan Indien, la Méditerranée, deviendront des LACS HUMAINS. Le monde marche vers une *nation planétaire*, comme une gigantesque Suisse.

Cette *fédération des peuples* est là.

On parle du *Marché Commun*. Le *Marché Commun* s'adjoindra l'Amérique. Et ensuite, nous aurons le *Marché Commun Universel*, une monnaie planétaire. L'O.N.U. fera place à « autre chose ».

Mais j'ai la ferme conviction que tout viendra d'Amérique. Pourquoi ? Mais à cause des multiples races.

Le « drug culture » n'est qu'une anecdote. La révolution sexuelle continuera, mais deviendra « autre chose ».

On parle déjà en Amérique d'un nouveau sens de la famille. L'affaire des documents du Pentagone signifie que tout le « système » de gouvernement va changer.

Je pense que les deux plus importants journaux à l'heure actuelle sont *Time* et *Newsweek*. Il y a ici *tout* ce qui se fait sur la terre – de semaine en semaine.

Mais ce qui change dans le monde n'est pas ce qui change *en dehors* de l'homme, mais *dans* l'homme. C'est la mutation de la conscience humaine qui est le Grand Événement. Tout ici va *se retourner*. On pensait de A à B. On pensera maintenant de B à A. Ce qui va changer, c'est la vision de l'homme.

Sur ce point, je me suis largement exprimé dans les journaux.

Ce *retournement* remet tout en question.

Les Américains ont déjà, dès maintenant, un autre concept du *patriotisme*. Eux, naguère, si chauvins, commencent à comprendre que, avant d'être un citoyen d'un pays, on doit être avant tout citoyen de l'univers.

Les étudiants dans les universités américaines sont déjà comme des habitants d'une autre planète. L'écart entre les générations est fantastique.

En Amérique, on se questionne sur tout. Rien ici n'est plus *chose acquise*. Le sens de *liberté* s'est muté. On est arrivé à comprendre qu'il ne peut y avoir de liberté personnelle, si on entrave la liberté d'un autre. Autrement dit, la liberté est réciproque ou inexistante.

De même de la fortune. Les produits japonais commencent à inonder l'Amérique – surtout dans l'ordre des textiles.

Pour tout dire, il faut un *accord*. Dès à présent, la prospérité de l'Amérique est inséparable de la prospérité du Japon.

Sait-on que le pays même de l'auto, l'Amérique, subit en ce moment une invasion de voitures allemandes, italiennes, et japonaises ?

Il y a le *vrodollar* mais en retour, il y a le nouveau *Marché Commun* qui, avec l'Angleterre, tiendra tête à la prédominance américaine.

La conclusion demeure celle-ci : les forces physiques ne peuvent plus comme avant assurer l'hégémonie d'une nation ni son pouvoir monétaire et financier. Il faut autre chose. Quoi ? L'esprit d'entraide et de coopération.

Bientôt, l'Europe sera *dans* l'Amérique et l'Amérique sera *dans* l'Europe. Le continent européen sera *dans* le continent américain, et le continent américain sera *dans* le continent européen.

Pour ma part, je ne conçois pas un humanisme réel sans l'art. On connaît mes idées sur ce sujet. Il est inutile d'insister.

*L'art est le seul viatique qui peut unir tous les hommes dans une même famille. Car nous avons ici un langage unique qui jette à terre la Tour de Babel.*

La révolution universelle se fera par un nouveau concept de l'IMAGE. Car sans l'image, rien n'existe. Sans l'image, que serait le verbe ? Et sans le verbe, que serait la vie ?...



# ADVANCE

9 Août 1971

## L'Engouement Artistique

Dans les maisons à Maurice, il n'y a pas de tableaux de maître. Personne – même les plus riches – n'a voulu investir en ce domaine. Et pourtant !

Si quelqu'un se trouvait à Tahiti quand mourut Gauguin, voici ce qu'il aurait vu.

À Papeete, la capitale, le commissaire-priseur vendait les tableaux de Gauguin.

— Voici le tableau No 28. Au preneur !

La cote ne monte qu'à 8 francs. Environ 8 roupies de notre monnaie.

Quelqu'un avait demandé :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le commissaire-priseur dit :

— Les chutes du Niagara !

Le tableau avait été retourné sur le chevalet. Redressé, c'est le célèbre *Paysage breton sous la neige*. Et qui se trouve au Louvre, acheté naguère pour 103 000 000 francs, soit Rs 1 000 300.

On peut parler de cela à l'infini.

Deux records du monde ont été atteints récemment.

*La mort d'Actaon* est acheté par Paul Getty, le plus riche homme du monde, pour 4 000 000 dollars, soit Rs 20 000 000. C'est un Titien.

Et c'est un Renoir pris pour 1 159 200 dollars, soit près de Rs 6 000 000 et qui a été vendu, le siècle dernier, à Rs 85.

L'art est devenu valeur boursière. Pourquoi ?

Quand un Américain s'enrichit anciennement, il visait à marier sa fille à un duc ou à un marquis. Ou encore, il faisait transporter un château et l'installait dans l'Illinois ou le New-Jersey.

Aujourd'hui, le signe même de la richesse et de l'élégance est de se constituer un petit musée personnel.

Donc, l'Américain riche paie n'importe quel prix pour asseoir son prestige. Ainsi, nous avons la hausse vertigineuse des prix.

Ainsi toute l'Europe est drainée de ses œuvres d'art. Et il faut conserver cela, garder à l'abri des intempéries. Mais le temps fait son effet. Le nombre de tableaux anciens diminue, mais d'autres œuvres d'art se constituent.

Chez *Sothebys*, la plus grande salle de vente d'Angleterre, il y a eu du nouveau dernièrement.

Une petite table, avec des pieds très fins, faite de bois de tulipe, fut mise aux enchères. Cette table était incrustée de plaques de porcelaine de Sèvres.

Elle datait de Louis XVI et elle était signée Martin Carlin.

La table fut adjugée à 415 800 dollars à un M. Henri Sabet, un Iranien millionnaire (un *oil-man*).

Que déduire ? Une petite table Louis XVI (il y en a beaucoup d'autres) payée plus de Rs 2 000 000 ! Pour faire quoi avec cela ? Pour question mentale ! Comme on collectionne des timbres. Manie, luxe, tout ce qu'on veut.

Ceci prouve que l'*Art* et l'*argent* sont choses différentes. Et les valeurs boursières de l'art montent et baissent. Selon les lubies ! Selon ce que l'Anglais appelle *The fad* !

À Maurice, il doit y avoir des meubles anciens. (Quant aux tableaux de valeur à Maurice, il n'y en a pas).

Que quelqu'un collectionne des meubles et les vende. Il fera fortune.

---

# ADVANCE

19 Août 1971

## La Chine de toujours

La Chine est de très loin la plus grande civilisation que le monde ait connue. Le Chinois est le peuple le plus courtois de la terre. Il est aimable de nature, de tendance et de goût.

Dans *Time*, récemment, était présentée une rue de Pékin. Les gens circulaient le plus naturellement du monde, sans se presser et sans nonchaloir. Et chose inouïe, tout le monde semblait se connaître.

Je comprends parfaitement pourquoi les Chinois ne s'entendent pas avec les Russes. Le communisme russe est anonyme. Le communisme chinois lui, est *humain*. La plus extraordinaire chose qui soit, c'est que Mao Tsé Toung, le leader, est un poète – et il se veut un poète de la vie.

Quand Marco Polo, un Portugais, alla en Chine, traversant l'Asie de part en part, il trouva un peuple à tel point civilisé et humain, qu'il se crut *chez lui* et resta quelques années.

Pour l'Européen, le Chinois vit à *l'envers* de ce qu'il vit. Il faut tout retourner. C'est pour cela que les Chinois sont incompréhensibles aux Européens. La famille, en Chine, prend un autre sens qu'en Europe. Il y a moins le *clan* dans la société chinoise qu'une association à l'image de l'État. C'est ainsi que le communisme en Chine a pu être implanté, sans avoir à forcer les gens.

Le communisme chinois sur le type des *cent fleurs* a très peu à voir avec le communisme russe, qui est une mécanique. Il est risible de dire que les gens ne sont pas libres en Chine.

Dans un sens, les Chinois peuvent mieux s'entendre avec les Américains impérialistes qu'avec les Russes.

Ce que Marx a peut-être perdu de vue, c'est qu'avec chaque peuple, il faut un *nouveau communisme*, car quels que soient les « systèmes », il faut revenir à *l'humain*.

La grandeur de la Chine, c'est encore sa géographie qui est *cohérente*. En Chine, géographiquement parlant, il y a vraiment *tout*.

L'Amérique aidant la Chine *financièrement* et y déversant ses produits, – avec une alliance sino-américaine, la paix est pour longtemps.

Ce qui sépare la Chine de l'Amérique, cependant, c'est *la mentalité*. Mais ne faut-il pas de « différences » pour l'harmonie ?

On peut voir l'avenir comme ceci : le *Marché Commun* englobera l'Amérique du Nord, puis l'Amérique du Sud, puis l'Afrique, puis l'Inde et ainsi de suite.

Le Marché Commun universel effacera les guerres.

Mais il faut se dire ceci : la Chine n'est même pas un continent. Elle est une planète : une planète dans une autre planète – un monde *trans-terrestre* et, cependant, bien de la Terre.

La Chine elle-même est faite de différents peuples. Mais le tout est cohérent - par la culture, par la mentalité, par la façon de voir la vie.

Ce que la Chine va donner, personne ne peut dire. Une chose est claire : la Chine existe, avant que l'Europe ne fût.

L'Europe décline et la Chine monte.

---

# ADVANCE

27 Août 1971

## « L'autre » Hitler

En juin 1940, l'offensive allemande contre la France commence. Il y a le plan Slieffen, qui a réussi en 1940, mais qui a raté en 1914, parce que le généralissime allemand, Von Moltke, l'avait amendé en dégarnissant sa droite.

En 1940, l'état-major allemand décide de reprendre le plan Slieffen, c'est-à-dire l'enveloppement par l'aile marchante droite du dispositif allemand.

Un personnage légendaire alors entre en jeu. Le général Guderian propose à Hitler – contre l'opinion concertée de l'état-major – de percer sur les Ardennes.

L'état-major réplique que la forêt des Ardennes est infranchissable. Guderian maintient son point de vue. Et Hitler l'appuie.

On change tout l'ordre de bataille. On connaît le reste. Les faibles troupes du général Corap sont défoncées. L'armée allemande traverse la Meuse et c'est la déroute.

Adolf Hitler avait des pouvoirs supranormaux. Il « captait ». Donc, la défaite de l'armée française en 1940 est due à un général génial et à un civil.

Hitler n'a pas été mû par rien. Il avait une mystique. Laquelle ?

J'ai parlé ici-même de la *Société du Vrîl*, d'ordre théosophique, à laquelle appartenait le créateur des *contre-rimes*, le Mauricien Jean-Paul Toulet. Cette société cherchait à remonter aux origines de l'homme, à une race élue.

On connaît le thème des Hyperboréens, race blanche originelle, qui était supposée venir du nord de la planète, quand le Pôle Nord était des *tropiques*. (La terre, depuis, se serait « débalancée » sur son axe et aurait donné les Grands Cataclysmes).

Une autre thèse était que les Germains étaient venus d'Asie et qu'ils se seraient ensuite établis au Caucase, avant de se fixer définitivement dans l'ancienne Europe.

Quelle est la vraie thèse ? Ceci est secondaire.

Mais Hitler croyait à une race élue. Cette doctrine l'amena à vouloir imposer la race allemande au monde, comme le Peuple des Seigneurs.

Mais il n'y a pas la seule *Société du Vrîl*, à laquelle Hitler était affilié ; il y a aussi la *Société Thulé*, créée par le baron Lebottendorff.

La *Société Thulé* avait comme emblème une épée couronnée de feuilles de laurier et de la croix gammée (retournée).

Par ces deux sociétés secrètes, la *Société du Vrîl* et la *Société Thulé* – le mythe de la race élue était né.

Aussi Hitler ne se basait pas sur rien, mais sur une mystique. Cette mystique entraîna le cercle intime de ses initiés. Ouvertement, ce fut le nazisme et l'emblème de la *Société Thulé*.

Mais le fait est que Hitler fut « entraîné » lui-même par sa mystique, qui le dévora.

Hitler se vit un super-homme connaissant tout. La victoire sur la France lui tourna le cerveau.

De mystique, Hitler devint stratège. Pour l'armée, la guerre c'est la guerre. Le but est de détruire les forces adverses. Hitler ne le voyait pas de cet œil. Croyant innover, il associa l'économie à la stratégie.

Pour l'offensive allemande contre la Russie, l'état-major, Guderian en tête, voulait refaire la campagne de France : percer et envelopper.

Hitler dit : « Non ! Prenons d'abord les pétroles du Caucase ». Donc, l'armée allemande dévia et se porta vers le sud. On prit Kharkov et de gigantesques armées russes furent faites prisonnières. Et l'offensive sur Moscou sera *trop tard*. L'hiver vint. On connaît le reste.

Comme Napoléon, comme tous les grands capitaines, Hitler était fataliste. Mais il croyait que la fatalité jouerait toujours en sa faveur. Alors que Napoléon parlait de son « étoile », Hitler ne croyait qu'en lui-même.

On dira ce qu'on voudra d'Hitler. Il reste l'*être magique* qui avait des pouvoirs, que d'autres humains ne possèdent pas.

On peut maintenant épiloguer à l'infini sur le thème : *Qu'aurait été Hitler s'il n'y avait pas eu le nazisme ?* Ceci est bête. Comme de se demander : *Qu'aurait été Napoléon Bonaparte sans la Révolution française ?*

Il y eut la Révolution française, il est vrai. Mais il y eut Napoléon Bonaparte.

Hitler, comme Napoléon, ne sont pas des « anecdotes ». Ce sont deux faits humains. L'Histoire ne se fait pas avec des « événements » mais avec des *Hommes*. Sans les *Hommes*, point d'événements.

Cela paraîtra une assertion de M. de la Palice. Non pas. Les hommes commettent éternellement la même gaffe : *d'oublier l'homme dans tout*.



## ADVANCE

6 Septembre 1971

### Einstein face à lui-même

Les génies sont des êtres désopilants, fous, fantastiques et apparemment *inutiles*. C'est pourquoi on ne les comprend pas. L'être des contradictions, c'est ça le génie.

Albert Einstein ne fait pas exception. À neuf ans, il était un âne. Il ratait tous ses examens. Ses parents avaient longuement attendu cet enfant. Ce fils unique fut une totale déception.

Einstein n'avait aucune mémoire. Et sa distraction est célèbre. Un exemple. Madame Einstein dit à son enfant : « Albert, va dans la chambre d'à côté. Prends-moi une pelote de laine. » Albert dit : « Oui, maman ». Madame Einstein attend, attend. Albert ne revient pas. Madame Einstein se lève, va dans la chambre d'à côté. Albert n'y est pas. Elle passe aux autres chambres. Son enfant a disparu. Et tout à coup, Madame Einstein voit Albert dans la cour. Elle l'interpelle : « Et la pelote de laine, Albert ? »

Albert lève la tête et semble quelqu'un dans un autre monde, absorbé, perdu. Madame Einstein répète sa question. Enfin, Albert revient à lui-même et répond : « J'ai oublié, maman ». D'une chambre à l'autre, l'enfant avait oublié.

La mémoire est nécessaire à tout le monde – sauf pour les hommes de génie.

La mémoire, pour eux, est un défaut. C'est la queue de cerf-volant trop longue et trop lourde, qui retient l'*imagination* à l'arrière.

La parfaite mémoire est le *computer* (l'ordinateur en est le mot français). Le *computer*, c'est la mémoire mécanique, – qui n'imagine pas, qui ne crée rien, mais annone.

Qui était Einstein ? Un être fondamentalement paresseux (pour l'homme de génie, la paresse est la suprême qualité. Si l'homme de génie travaillait comme tout le monde, comment pourrait-il penser ? L'homme de génie œUVRE. Les autres travaillent).

Einstein *méprisait* les hommes. « Je n'aime pas les hommes, disait Einstein. J'aime l'humanité ».

À Princeton, États-Unis, où il s'était réfugié à la suite de la persécution des Juifs, Einstein s'en allait à sa petite maison de brique rose, avec son gilet rose, ne regardant personne. Il ne disait bonjour à quiconque. Appelez cela « distraction ». Mais il y avait « autre chose ».

Voici comment Einstein s'est « lancé ». L'homme n'acceptait rien. Il faisait table rase de tout. Il n'acceptait aucune « idée acceptée ».

On lui avait dit : « La loi de gravitation universelle d'Isaac Newton est infaillible. »

« Oui, disait Einstein, mais comment expliquer que le mouvement de la planète Mercure ne répond pas à la loi de Newton ? »

« Bah ! lui répondait-on, ce sont les mathématiciens qui se sont trompés. »

Pour les hommes de science du début du siècle, on ne se posait pas de question : « Newton a parlé. C'est la vérité absolue. »

Einstein pensa autrement. Il créa la *Théorie de la Relativité* qui jette la loi de

Newton à terre. Et, cependant, aujourd'hui encore, la science repose sur la loi de Newton. Comprenez qui pourra !

Pourquoi le plancher de la science n'a pas cédé ? C'est simple. Malgré toutes les superbes théories d'Einstein, cet homme n'a pu découvrir le « champ unifié ». Donc, le vide scientifique demeure. Or, le vide est un concept abstrait. Il a manqué à Einstein de découvrir le milieu unique. Mais ça, c'est une autre histoire !

Einstein se voulait musicien. « Je ne fais pas de la musique, dit Einstein. Ou plutôt, je fais de la musique pour exercer mes mathématiques. »

Ce que Einstein cherchait, c'était le *rythme*. D'autres n'y voient que des *chiffres*.

Einstein reçut le Prix Nobel, « costumé » d'un habit qui lui était trop grand. Personne ne songea à rire.

Einstein connut-il le bonheur ? Pourquoi se poser cette question ?

Un fait demeure historiquement. On connaît – ou plutôt on n'a jamais compris – la *Théorie de la Relativité*. Mais Einstein, l'homme, est resté une énigme. Einstein se comprenait-il lui-même ? On peut en douter.

L'espace courbe d'Einstein on s'en fout. *La Théorie de la Relativité*, on s'en fout. Mais ce dont on ne se fout pas, c'est la *bombe atomique* qu'Einstein ne voulait pas, mais qui est venue grâce à Einstein et *malgré Einstein*.

---

# ADVANCE

11 Septembre 1971

## Raphaël Touze, écrivain

En 1947, Léopold Sedar Senghor m'écrivait de la Chambre des Députés. Il s'agissait de *Sens-Plastique* qui venait de paraître. J'ai appris depuis à connaître Léopold Sedar Senghor. De député, il est devenu Président de la République.

C'est lui qui a écrit la préface du livre de Raphaël Touze, *Bignona en Casamance*.

Raphaël Touze, était, pendant les années 50, administrateur au Sénégal. Léopold Sedar Senghor – le plus grand écrivain d'Afrique avec l'auteur de *Batouala*, René Maran, qui eut le Prix Goncourt – Léopold Sedar Senghor dit ceci au sujet de Raphaël Touze : « C'est qu'il avait su montrer, en pays diola, la vraie figure de la France et, grâce à lui, l'ère du colonialisme était dépassée. » Ceci résume l'œuvre d'un homme, qu'on connaît peu sous cet aspect à Maurice, bien qu'on le devine. Dans le diplomate actuel, il y a cet homme qui voyait, en 1950, déjà la France d'aujourd'hui.

*Bignona en Casamance* – quel doux et imposant nom ! – relate la terre africaine, dans l'humain et dans la nature.

Le premier chapitre «... *Et penchés à l'avant des blanches caravelles...* » fait voir l'auteur entouré inspectant les îles vertes sur l'Atlantique. Tir aux oiseaux de mer. Sur la côte fourmillent les fromagers et les mangroves. La ligne d'horizon au loin. Tout au loin le vaste espace.

Raphaël a de la tenue comme écrivain : style direct et simple, le style du conteur, coloré par le poète et jaillissant. On croit entendre l'auteur parler. *Bignona en Casamance* se lit d'un trait. On lit sans se presser, en savourant. Ce qui m'intéresse le plus dans le livre de Raphaël Touze, c'est le peintre. On voit l'Afrique.

Ah les rizières ! Ah les femmes ! À *Bignona en Casamance*, les hommes ne travaillent pas, ils restent à l'intérieur des villages, principalement aux abords immédiats de l'arbre À palabres. Le travail est pour les femmes. Elles travaillent jusqu'à un « *état de grossesse avancée, ou même portant sur le dos un enfant en bas âge, maintenu par un pagne noué sur sa poitrine. L'homme nageant dans un doux farniente, au milieu des palabres, des chicanes judiciaires, s'occupe guère plus que de la réfection de la maison, de la vente des produits et... de la recherche de nouvelles épouses chargées d'augmenter le rendement de ses terres.* »

Le fétichisme lié à l'animisme, c'est l'Afrique. Mais ce sont les *Bois sacrés* qu'on retrouvait en Grèce, au temps de Périclès et d'Orphée. À la boisson amère et enivrante des Pythonisses se substitue le vin de palme. Cette Afrique, qui est un *autre monde*, Raphaël Touze nous le présente sur un plateau. Du village, on passe aux champs et au rite du repiquage du riz « *la femme assise dans la vase de l'eau souvent jusqu'aux épaules.* »

Mais un des thèmes les plus curieux du livre de Raphaël Touze, c'est la *Pièce I* de l'une des *annexes*, intitulée : *Du mariage et de la mort en coutume diola*. Il y a des préliminaires au mariage – les courtoisies et les dons – et, enfin, le mariage lui-même : grands festins de plats de riz « à l'huile de palme et de viande de porc ou de volaille ». Et les danses ! Et les réjouissances ! Et cette manière très simple de se séparer entre époux – sans divorce autour de la fête d'*Ébonnage* ! Cette vie libre, cependant, est réglémentée. Un point capital : quoi qu'il arrive, les enfants reviennent irrévocablement au père.

L'Afrique, c'est un peuple-enfant. Tout se fait ici sur le plan de l'humain. Le colonialisme n'a pas changé cela. Le colonialisme ayant pris fin, l'Afrique se retrouve comme de toujours.

Le livre *Bignona en Casamance* m'a aidé à mieux comprendre l'Afrique par l'anecdote romancée dans un style alerte et prenant.

On ne peut que souhaiter que les libraires à Maurice, après mon article, se mettent à diffuser ce livre. Il le mérite.

L'ouvrage a été publié à Dakar. Il pourrait même être réédité – s'il en est besoin.

\*.\*.\*

P.S. – Dans la préface de Léopold Sedar Senghor, on lit ce terme Wolof, associé aux tribus. À Maurice, nous avons eu le Camp Wolof, où habitèrent des Sénégalais.

---

# ADVANCE

23 Septembre 1971

## Si... Hitler avait gagné

À la débâcle française, en 1940, il ne restait à Hitler qu'à mettre l'Angleterre à genoux, afin d'être maître à l'Ouest.

Ce qui le trompa, c'est Hermann Goering.

Goering avait été un as de la guerre aérienne en 1914-1919. Second dans le parti nazi, il n'était que naturel que Goering prit charge de la *Luftwaffe*, la flotte aérienne allemande de combat.

Goering trompa Hitler en lui disant qu'il aurait raison de la *Royal Air Force*. On sait le reste.

Ainsi Hitler perdit du temps. Si après la victoire sur la France, il s'était retourné sur la Russie avec toutes ses forces, c'est la Russie qui aurait été mise à genoux. Elle n'était pas prête. Elle ne le devint que durant le cours de la guerre elle-même. Et malgré tout, elle n'aurait pu résister aux Allemands, si l'Angleterre et l'Amérique ne lui avaient fourni des armes.

Les fautes maintenant vont s'accumuler. Je les ai déjà énumérées.

Mais venons-en à la Nouvelle Europe sous la férule de Hitler.

La Belgique, comme la Hollande, devenaient des protectorats allemands. L'Alsace-Lorraine était reprise et toute une partie de l'est de la France passait aux Allemands.

Paris devenait une succursale de Berlin. Un grand nombre d'Allemands colonisaient la France. L'empire de Charlemagne reprenait.

L'Italie devenait une alliée qui prenait des ordres de Berlin. L'Espagne avait son économie directement sous la gouverne des grandes entreprises allemandes.

L'Angleterre aurait été respectée. Mais on lui prenait ses colonies. Cesse, en fait, l'Empire britannique.

Les Balkans, n'en parlons pas. La Suède, la Norvège, le Danemark, les pays baltes étaient de purs serviteurs de la gloire allemande.

Tout l'Ukraine passait aux Allemands. Le bolchevisme s'effaçait. La Sibérie devenait le réservoir de richesses de la nation allemande.

Mais commençait alors la grande confrontation de l'Europe allemande et de l'Amérique. Guerre économique d'abord, débouchant sur une guerre réelle. L'Amérique vaincue, la planète devenait allemande. Et Hitler, dépassant Napoléon de très loin, serait considéré comme le plus grand capitaine qui ait vécu. Or – extraordinaire comme cela semble être – tout cela aurait pu se passer si...

Si Hitler avait simplement conféré à ses généraux la responsabilité de faire la guerre. Mais Hitler se croyait Napoléon. Alors que le maréchal Blunier, qu'il limogea, nous dit dans ses *Mémoires*, qu'il dut enseigner à Hitler les rudiments de la stratégie.

Mais voici la chose la plus grave. Si Hitler avait gagné, il aurait imposé au monde la culture allemande « nazifiée ». Et ç'aurait été – pire que la servitude du corps – la servitude de l'esprit.

On aurait résisté, certes.

Mais à cette domination de l'esprit, on peut dire sans se tromper, que la nation allemande elle-même aurait résisté. Et tout se serait désagrégé au centre.

Ce qui domine le monde aujourd'hui – et universellement, – c'est la technocratie. C'est l'homme de science qui est roi et qui façonne le monde. Et cela Hitler ne l'a pas compris.

Il a « bloqué » les techniciens qui auraient pu lui donner la bombe atomique.

Le drame du type d'homme comme Hitler, c'est qu'il devient finalement sourd à tout. Il n'a écouté que lui-même.

Aujourd'hui, nulle nation ne peut dominer nulle autre nation. Le phénomène Hitler ne se représentera pas.

Hitler clôt un cycle – celui de l'*homme personnel*, fut-il roi ou dictateur.

Pour être dictateur, il faut être *dictateur avec* la technocratie.

---

# ADVANCE

6 Octobre 1971

## Le Tourisme et nos routes

Les étrangers à Maurice sont étonnés de l'excellent système routier dont nous disposons. Qui ne sera d'accord !

Mais voilà, il y a le tourisme et il nous faut :

1°) des routes scéniques, courantes ;

2°) ouvrir des bijoux champêtres et des sites insoupçonnés aux étrangers.

On a déjà commencé. Il faut continuer.

La route qui part de Curepipe côtoie la Mare-aux-Vacoas, traverse la Plaine Champagne et à mi-côte du Piton de la Rivière Noire, gagne la route vers le Morne, via Case Noyale – cette route, par beau temps, est une révélation. Goyaviers de Chine, arbustes de forêts, profusion de plantes dites « graines rouges » et que sais-je, on passe dans du velours. Et ce ciel clair des hauteurs, cet air diaphane, cet embrun et cette clarté – c'est somptueux !

Cependant, passé à bas flanc le Piton de la Rivière Noire, il y a là deux milles de route en pente abrupte qui a été molestée par les pluies. On roule sur des pierres qui roulent. C'est très désagréable. Il s'agit de refaire cela... pour les touristes.

Les Romains, à chaque fois qu'ils prenaient un pays nouveau, leur première occupation était de créer des routes. Chez eux, il y avait la Voie Appienne, colossale route de ce temps-là, qui parcourait toute la botte italienne, de Rome à Brindisi. Et la profondeur de la base était impressionnante. Tout cela a été si bien fait, que les routes romaines sont utilisées encore en France après vingt siècles.

À Maurice, on se demande comment aujourd'hui, avec le trafic routier (les véhicules automobiles ne font qu'augmenter) tout ce monde en augmentation aurait pu voyager de Curepipe à Port-Louis via Rose Hill sur la route actuelle en lacets, étroite et bondée de monde parfois sur les bords – sans la nouvelle route.

On parle d'un autostrade gagnant le Nord, de Port-Louis via Roche Bois.

Et surtout il s'agit de la route Curepipe-Mahébourg, débordant Rose-Belle, passant par Riche-en-Eau.

...En attendant un autostrade à la Rivière-Noire desservant le *Morne*. Cette dernière route s'imposera tôt ou tard. Pourquoi ? Le *Mauritius Hotels*, il y a quelques mois – je veux dire *Rogers & Co.* – a acheté la propriété sucrière *Bel Ombre*. De ce fait, le *Mauritius Hotels* « tient » toute la côte, de l'usine Bel Ombre au village du Morne. Ajoutez à cela l'îlot Brocus qu'on peut utiliser. Mais ce n'est pas tout. La propriété de Bel Ombre, qu'a achetée *Rogers & Co.*, s'étend le long de la côte, vers le Nord, jusqu'à Case Noyale.

Mais qui plus est, les journaux ont annoncé que le *Mauritius Hotels* ou *Rogers & Co.* avait acheté les salines Koenig.

Donc, d'ici quelques années, *tout le littoral*, passé Baie du Cap, sera plein de bungalows, le genre de ceux que le *Mauritius Hotels* installe à Trou aux Biches. Et cela continuera, par virement de la côte jusqu'à Tamarin. Le tourisme prendra tout cela. La route actuelle de la Rivière Noire deviendra donc tôt ou tard inadÉquate.

Il faut penser à tout cela et dès maintenant.

Maintenant, du point de vue du commerce.

L'île Maurice n'aura d'ici quelques années que *six usines* ou un peu plus. Il y aura alors des routes concentrÉes. Là encore, l'autostrade sera en demande.

Mais ici encore n'est pas tout mon point.

Il a fallu ouvrir une route vers les *terres de couleurs de Chamarel*. De partout, on peut se rendre maintenant en ce lieu. Or les *terres de couleurs de Chamarel* sont uniques – sauf en un lieu au Mexique.

À la Vallée des Prêtres, il y a une route qui monte et puis retourne par deux voies différentes. On peut emprunter un sens ou l'autre. La vue du haut est splendide. Et le *Pieter Both* se détache. Manguiers, pêcheurs et quelle atmosphère !

Mais il faudrait d'à partir de la « pointe » de la route vers en haut, dresser une route pour atteindre la coupée entre la Vallée des Prêtres et Crève-Cœur – parmi le foisonnement des bégonias et des lianes, des fleurs et l'encens des hauteurs. Et faire cette route d'à partir de la coupée descendre sur Crève-Cœur. Sur le haut, pourrait être installé un restaurant, un jour, en attendant les motels.

L'île Maurice, vue de la côte, paraît un pays plat, strié de montagnes comme sculptées. Mais qu'on s'élève sur ces montagnes dressées sur les plaines et tout change. On a une vue alpestre.

Je cite plusieurs cas. Passé la Plaine Champagne, de Curepipe, voilà la large vallée des Gorges de la Rivière Noire, qui serait inconnue sans la nouvelle route forestière.

Pourquoi pas une route en corniche – le tracé est là – afin de s'élever au haut du Pouce. Ouvrant ici un site aux touristes. (Plus tard on ferait descendre cette route, via Dauge, vers Port-Louis).

Et le défilé qui lie Crève-Cœur avec la Plaine de Moka, la route ici n'est que rudimentaire. Pourquoi ne pas créer une route carrossable ici ? Et une route longeant les montagnes de Moka, au bas de la pente. Car ici c'est le jardin de l'île Maurice se liant par la coupée avec les pentes de Crève-Cœur.

Remplir l'île Maurice d'un réseau de routes – non pas seulement pour nous, mais pour les touristes – est une œuvre capitale, si l'île Maurice doit devenir un nouveau Tahiti, – mieux, un monde touristique de luxe attirant les milliardaires.

D'autre part, on ne doit pas s'attendre que les étrangers uniquement nous visitent, mais qu'ils s'établissent passagèrement ou à demeure chez nous. Ce sera alors le tourisme *extended* (comme dit l'Anglais) – appelant les placements d'argent.

Qu'importe le plus beau pays du monde – il faut les routes, sans quoi les bijoux qu'on a à offrir restent dans leurs écrins. Il faudra voir à cela.

# ADVANCE

19 Octobre 1971

## *Beau Bassin, petite ville*

par Pierre Renaud et Marcel Cabon

Ce sont deux articles de journaux juxtaposés dans un petit livre.

Ce qu'écrivit Renaud *donne à voir*. Lui, Cabon, appelle par l'intellect. Deux effets, discordants et qui se rejoignent.

Le côté le plus émouvant de la partie Cabon, je le détache de l'opuscule :

*Dans une boutique, face à la gare, on trouvait, dans de petits volumes à quinze sous pièce, Homère, Cicéron, Racine, Diderot, Hugo et Daudet.*

Je gardais les trois sous de mon « tiffin » d'écolier pour avoir droit, à la fin du mois, à la *Légende des siècles* ou aux *Lettres de mon moulin*.

Tout Marcel est là. Ces « trois sous », c'est son être, le poète mis à vif, l'homme, l'amour des lettres, l'amour de la vie.

Beau Bassin est un monde. On a parlé de l'île Maurice globalement. Mais Renaud et Cabon ressuscitent. Ce petit livre, *Beau Bassin, petite ville*, est vécu. Beau Bassin serait comme tous les petits villages au monde – sans passé, sans présent, sans avenir, rien qu'une petite ville avec le petit train-train de tous les jours. Mais en « poétisant » la ville, on la retrouve.

Cabon et Renaud *s'effacent*. Ils laissent passer la vie. D'autres parleront de Cabon à Beau Bassin. Et d'autres encore parleront de Renaud à Beau Bassin.

Je trouve ce petit livre, *Beau Bassin, petite ville*, trop esquissé, trop rapide. Il faudrait un autre livre où on « pèserait » sur les personnages.

Un *Edwin Michel* à *Beau Bassin* résumerait dans ce cas humainement la ville.

Cette stance d'Edwin Michel :

*Lorsqu'un désir de moi voudrait bannir ces voiles*

*Où se brise l'élan de vos doubles colombes*

Certes on pense à Mallarmé, on pense à Valéry. Mais il faut fouiller l'œuvre de Michel et extraire de ses coups d'aile sa vision en esprit de Beau Bassin.

Il faut résumer l'Île Maurice par ses poètes. Ce livre est encore à faire. L'ouvrage de Urutty sur Toulet est encore assez loin de nous.

Le vendeur de poissons à Beau Bassin hurlant sa marchandise, en faisant danser le panier de poissons sur sa tête – ça, c'est l'île Maurice enchantée. C'est les côtes et l'embrun *humanisés* dans les rues de Beau Bassin.

Renaud, lui, est l'enchanteur. Son verbe oscille entre l'*ivresse* et cette *maîtrise*, sans quoi point de style, entre Dionysos et Apollon.

Pierre Renaud cisèle, tourne et retourne le mot, comme le bijoutier l'or fondu. Chaque mot, chaque phrase chez Renaud a sa place. C'est ajusté et ça brille, nul lyrisme, comme un regard fixe qui voyage.

On *sente* Renaud qui voyage dans Beau Bassin, comme un peintre qui peindrait en marchant. Renaud « quitte » sa table de travail quand il écrit. Il voyage dans son *double*. Aussi son style nous prend.

Renaud a commis une immense erreur dans sa vie : il n'est pas un Écrivain, c'est un peintre. Son violon d'Ingres est la littérature. Il n'est pas fait pour cela.

À le voir, on le prendrait pour un idéaliste en perpétuel rêve intérieur. Or l'homme, mieux que personne ici, extériorise. Mais il y a quelque chose qui *le noue* intérieurement. Sans doute une pudeur de l'homme mais que la peinture corrigerait. Car avec le pinceau, on peut tout extraire de ses plus profonds sentiments et les donner à voir au monde. Avec le verbe des couleurs, on peut tout dire. Arthur Rimbaud l'a senti.

*Beau Bassin, petite ville* doit être un album. Qui le fera ? Glorifier Beau Bassin par le pinceau, voilà la tâche.

Cabon est *aussi* peintre. Mais sa plume l'emporte.

Le poète n'écrit pas, il ne pense pas, il ne vit même pas. Il est vÉcu.

Pierre Renaud et Marcel Cabon n'ont pas écrit sur le village de Beau Bassin. Ils sont Beau Bassin. C'est l'essentiel de ce que j'ai retenu de leur livre.

---

# ADVANCE

25 Octobre 1971

## La crise du dollar

Au siècle dernier et jusqu'à la première guerre mondiale (1914), la livre sterling régnait dans le monde. Et elle était rattachée à l'étalon or.

Londres régnait commercialement et financièrement sur l'univers. Elle était la Capitale Bancaire de la Planète.

Les bateaux de commerce anglais sillonnaient les mers. Le *gold standard* était tel que sterling (en monnaie) et barre d'or, c'était la même chose. C'est-à-dire contre chaque livre sterling en papier monnaie, on pouvait réclamer son correspondant en or dans n'importe quelle banque anglaise.

La révolution industrielle, l'Angleterre l'avait faite dans le Lancashire et dans le Nord. Les produits anglais étaient hors pair.

Acheter un couteau de Sheffield, c'était avoir ce qu'il y avait de mieux dans le monde dans cet ordre. Les produits anglais étaient *reliable, sound*. Tout le monde était sûr qu'en achetant anglais, on avait *the best obtainable anywhere in the world*.

L'Angleterre vendait ses produits en Argentine, par exemple, et se faisait payer par le *beef* argentin. Les produits de base que l'Angleterre n'avait pas, elle les obtenait en vendant des *sewing machines*, du *charbon de terre de Cardiff* et le *matériel d'usine*.

Mais la première guerre mondiale affaiblit l'Angleterre. Peu après, elle dut abandonner *l'étalon or, the gold standard*. La livre sterling devint un moyen fiduciaire courant, avec en plus le prestige et en fait le *sound banking* anglais.

Puis vint la seconde guerre mondiale, après quoi, tout devait changer.

Entre-temps, les États-Unis, fortifiés par la première guerre mondiale, se virent porter au pinacle. Après la seconde guerre mondiale, New York devenait le centre financier du monde à la place de Londres. Le dollar domina la livre sterling sur tous les marchés.

Enfin, cela obligea les autres nations de reconnaître, à la Conférence Monétaire de Bretton Woods, qu'il fallait donner au dollar une place prédominante.

L'Amérique accepta à Bretton Woods de fixer le dollar à une parité avec l'or (35 onces d'or). Cela est resté depuis voilà deux décades. C'est-à-dire le dollar n'importe où dans le monde valait l'or. Le dollar devint ainsi comme un produit de *gold standard*.

Que se passe-t-il aujourd'hui ?

L'Europe s'est ressaisie après la catastrophe de 1939-1945. Le *Marché Commun* a créé un *boom* financier et économique, face à quoi le dollar n'a plus le même sens. Quelque chose devait craquer.

Le dollar s'était mis à envahir l'Europe : placements industriels, vacanciers, coût de l'armée américaine en Allemagne, et surtout la guerre vietnamienne pour laquelle il a fallu exporter 100 000 000 de dollars (cent billions de dollars). La balance des paiements ne tenait plus (ah ! j'oubliais : les prêts et dons américains aux pays sous-développés).

L'Amérique, aujourd'hui, quoiqu'extraordinairement prospère, est déficitaire face à l'univers.

Le président Nixon a réagi, poussé sans doute par les financiers américains et aussi par les travailleurs. Car l'auto japonaise envahit l'Amérique. Des autos viennent d'Allemagne et d'ailleurs. Il a fallu protéger l'industrie automobile américaine – elle qui avait régné sur le monde jusqu'ici.

Il a fallu protéger le coton des États du Sud de l'Amérique contre les produits cotonniers du Japon qui inondent l'Amérique.

Pour conjurer le tout, une barrière douanière de 10% a été proclamée par le président Nixon.

Tout cela vise à forcer les autres pays, comme le Japon et l'Allemagne, à réévaluer leur propre devise.

Qu'est-ce qui va se passer ? Dernièrement, on a parlé *d'une monnaie commune européenne*. Ce qui paraissait un *rêve* est dépassé. Aujourd'hui on parle ouvertement d'une monnaie commune internationale.

Le général de Gaulle a dit que la monnaie devrait être axée sur l'or. On lui a ri au nez. Et, cependant, on en parle aujourd'hui. Le passé revient.

Aujourd'hui, la monnaie n'a plus le même sens qu'avant. Et je m'arrête pas. Car aller plus loin réclame tout une dissertation à l'infini.

---

# ADVANCE

4 Novembre 1971

## La Révolution française

La Révolution française a-t-elle changé la France ? Je répondrai : non. La France a évolué comme les autres peuples. Mais ce que la Révolution française a changé, c'est le *déplacement des classes*.

Le bourgeois – tel que nous le comprenons – est une création récente. *Bourgeois* est un terme français, que les autres peuples ont adopté, pour exprimer un même phénomène.

Jacques Cœur était un bourgeois. Mais un bourgeois riche. C'était un cas assez rare. Ce qu'il y avait sous Louis XI, par exemple, c'est le noble et le paysan. Le commerçant alors n'est qu'un commerçant et rien autre. Il n'est pas un bourgeois. La bourgeoisie prend naissance quand le commerçant s'enrichit à un tel point qu'il dresse la tête grâce aux nobles. Et souvent il prête de l'argent aux nobles. Il n'est pas reçu dans le château du noble. Il est encore hors-classe.

Mais le nombre de bourgeois enrichis s'accroît. La raison en est claire. Le noble ne fait pas de commerce. C'est soit la robe ou l'armée. Le noble n'a pas d'autres professions. Il sert le roi dans les plus hautes charges. Et la noblesse se marie entre elle. Le roturier, c'est cette classe de personnes qui ne sont ni nobles ni paysans. Le roturier n'a pas droit à certaines charges. Pour certaines charges, il faut avoir des *quartiers de noblesse*. Et cela ne s'achète pas. (Les rois confèrent et très rarement des titres aux bourgeois, ceux ayant accompli des actions d'éclat ou ayant servi exceptionnellement l'État).

Donc, le bourgeois s'écarte du paysan et ne peut entrer parmi les nobles. *D'où un mécontentement*. L'ambition ici est arrêtée. Car la « naissance » confère tout – jusqu'à la Révolution française.

C'est ça à qui la Révolution française s'est attaquée. Le thème a été : *abaisser les nobles pour élever les bourgeois*.

Au XIXe siècle se créèrent deux types ou deux catégories de bourgeois : le grand bourgeois et le petit bourgeois, la *Haute Bourgeoisie* et la *Basse Bourgeoisie*. Cela basé sur l'état de richesse.

Louis XVI, faible, velléitaire, tantôt lamentable, tantôt rigide – n'a pu rien endiguer. Car la lutte se passait entre les nobles et les bourgeois. Les nobles ne voulaient pas céder, voyant à côté les bourgeois monter à leur niveau, dans l'ordre de la propriété et de la richesse.

Le roi ne pouvait être un arbitre. Car il vivait à Versailles, entouré de nobles qui pressaient sur ses décisions. Il aurait fallu trancher dans le vif. Louis XVI n'était pas Louis XIV. Il laissa aller les choses et la Révolution française vint.

Marie-Antoinette ? Elle ne pouvait rien sur un époux velléitaire. Mirabeau ? Tantôt il était *pour* la monarchie, tantôt *pour* les bourgeois, tantôt pour lui-même – on le payait souvent pour agir.

La Fayette ? C'était une girouette, il ne savait pas ce qu'il voulait. C'était un noble démagogue ou un démagogue noble. Il n'avait jamais la barre en main.

Le peuple ? Lisez Gustave Lebon. Le peuple français voulait avant tout du *pain*. Si on lui avait donné du *pain*, il n'aurait pas agi.

Pourquoi Louis XVI s'enfuit et fut rattrapé à Varennes ? On n'a jamais su pourquoi. Louis XVI a dit qu'il allait s'arrêter à la frontière, rester en France et de là agir – ce qu'il ne pouvait faire à Paris.

Les hommes de la Révolution française : les Danton, les Marat, les Robespierre, les Saint Juste. Ils n'ont en fait rien dirigé. Ils ont été dirigés par les événements.

À quoi donc se ramène la Révolution française ? C'est simple : à l'institution du bourgeois, comme une nouvelle classe, dont la puissance n'a fait qu'augmenter.

La République, telle qu'elle fut proclamée, était une République de bourgeois. Et le bourgeois, depuis, a fait le tour du monde.

Mais efface-t-on la noblesse ? Sûrement pas.

Qu'a fait Napoléon, sinon imiter les nobles. À cause du prestige que confère la noblesse ? Oui. Et Napoléon fit mieux : il créa des nobles. Puisque les vrais nobles ne voulaient pas collaborer avec lui.

Napoléon épouse une archi-duchesse. Il copia la Cour de Versailles. Il ne put anoblir sa mère. Il la fit Madame Mère.

Mais voyons le bourgeois américain.

Le serrurier devenu maître-serrurier, puis propriétaire d'usines à serrures, se voit bientôt devant une fortune colossale. Mais il ne veut pas que ses filles épousent des serruriers. Qu'a-t-il à faire ? Rechercher des nobles sans argent. Les faire épouser M. le marquis, M. le duc, M. le prince.

Mais ça ne trompe personne.

Le théâtre français a eu *La petite chocolatière*. C'est pas si mal. Et à Versailles, on joua *Le bourgeois gentilhomme* devant un parterre de princes et de ducs.

Quand Napoléon fut déchu, Louis XVIII entra en France et le tout reprit. Sauf sur un point : une nouvelle classe sociale avait vu le jour : le bourgeois Était À demeure.

Quelqu'un a dit : plus ça change, plus c'est la même chose. Montaigne a parlé d'une Branloire Perrens.

Le bourgeois, en fait, c'est un homme comme un autre, mais *un ambitieux*. Et cela existera toujours.

---

# ADVANCE

23 Novembre 1971

## Le Marché Commun

Il serait intéressant de donner l'histoire des guerres qui ont été perdues en raison de la question économique.

Lorsque Hitler décida d'imposer ses volontés, il y avait à ce moment un professeur bavarois (j'oublie son nom) qui l'initia à un nouveau concept de nation.

Cet professeur disait qu'une nation est la nation + l'économie. Cet homme avait établi une politique nouvelle, la *géo-politique*. C'est-à-dire qu'une nation, si elle veut s'imposer, doit *d'abord* s'assurer de ses matières premières. Surtout celles sans quoi on ne fait pas la guerre moderne.

Ce concept fit sans doute Hitler édifier sa thèse de l'*espace vital*. L'Allemagne devait trouver son *espace vital*. Cet *espace vital* devait être l'Ukraine, grenier à blé géant.

L'Allemagne manqua de tout pendant la dernière année de la Seconde Grande Guerre. Mais surtout de pétrole.

On connaît l'importance que l'Angleterre attachait au Canal de Suez. C'était en raison de la route des Indes, d'où lui venaient des matières premières indispensables.

Nous en venons au *Marché Commun*, qui fera que l'Europe deviendra la seconde plus grande entité économique du monde après les États-Unis. Et cela grâce à l'entrée de l'Angleterre dans le *Marché Commun*.

Ici, l'Europe devenant une entité économique, nulle guerre n'est plus possible entre Européens.

Mais voyons les choses plus largement.

Le *Marché Commun* deviendra, après l'Union des Sept, l'Union des Dix Nations. Et puis, ce sera l'Espagne. Et puis...

Déjà le *Marché Commun* s'est agrandi vers l'Afrique, par *des marchés communs subsidiaires*.

L'Angleterre, entrant dans le *Marché Commun Européen*, que va faire l'Amérique ? Y aura-t-il un *marché commun global* des deux Amériques ? Peut-être. Mais ne devra-t-il pas y avoir un PONT entre l'Amérique et le *Marché Commun Européen* ? Sûrement. Du moins des accords. Et puis le Canada demandera à se joindre au *Marché Commun Européen*. Et puis ce sera le tour de l'Australie. Et de la Nouvelle-Zélande. Et de l'Afrique du Sud. Le *Marché Commun Européen* est appelé à faire boule de neige.

Déjà, à l'Est de l'Europe, il y a le *Marché Commun Communiste*, sous l'égide de l'U.R.S.S.

Il y aura un *Marché Commun Asiatique*.

Et finalement tous ces *marchés communs* de la planète se constitueront en une *Fédération*. Et le *Marché Commun Mondial et unique* sera la vie. C'est alors que des guerres ne seront plus possibles. L'économie mondiale aura mis fin aux guerres.

Bien avant cela – c'est pour demain – on aura une monnaie internationale.

Alors ? Mais le fait est clair. Nous arrivons à un internationalisme dans tous les sens. Personne ne peut savoir *comment* cet internationalisme se présentera. Chacun peut ici avoir ses théories.

Quand Jean Monnet proposa le *Marché Commun Européen*, il mit la boule en marche.

La chose la plus bête qui puisse être, c'est l'*isolationnisme*. Il y a un GRAND COURANT HUMAIN qui joue en ce moment.

N'approfondissons pas.

Constatons.

---

## ADVANCE

30 Novembre 1971

### Aménagement du tourisme

Le mot « utopie », aux temps actuels, devrait cesser d'avoir cours. Ce qui, au siècle dernier, dans les romans de Jules Verne, paraissait « utopie », cette même « utopie » est aujourd'hui dépassée.

*Le voyage dans la lune* de Jules Verne s'est réalisé. Et comment ! On a même fait « se promener » une auto sur la lune.

Demain, c'est le voyage dans Mars. L'imagination se perd. Notre terre devient bien petite – un *playground*.

Que dire de notre île Maurice ?

Que sont nos montagnes ? Des collines. Est-ce difficile de permettre aux touristes de prendre le thé sur le *Morne Brabant*, de dîner sur le *Pouce* ? Et le lendemain d'aller déjeuner sur un contrefort du *Pieter-Both* ?

La route du *Pouce* existe. Elle a été créée par Sir Hesketh Bell, un ancien Gouverneur. Il s'agit de « compléter ». Cette route en corniche est magnifique. Et on pourrait la faire descendre, du haut du *Pouce* sur Port-Louis.

Par ailleurs, un téléphérique installé d'à partir du nouvel hôtel en construction au *Morne Brabant*, élèverait les touristes sur le haut de la montagne. Ici *Night Club*, casino, sous les étoiles. Le seul dommage, ça effrayerait les paille-en-queue qui ont ici leur demeure.

Un téléphérique coûterait, je présume, Rs 100 000. Avec 20 000 aller et retour à Rs 10 la place, le téléphérique se payerait en deux ou trois ans.

Mais on peut construire des villas sur les pentes de nos montagnes et les louer. Et quoi encore ? Créer des réserves de montagnes pour l'horticulture. À de hauts niveaux, nous aurions des fleurs d'Europe. Et encore des fruits nouveaux, comme des pommes et des poires. Et des oiseaux nouveaux. Tout cela avantagerait le tourisme.

Nous avons deux atouts inexploités : nos montagnes féeriques et nos récifs coralliens.

Il faut aménager des chambres sous-marines, pour voir les poissons à partir d'une chambre de verre. Tout cela est pour le proche avenir.

Par ailleurs, la principale demande que nous font les touristes est celle-ci : *Donnez-nous des mets mauriciens, des fruits mauriciens, une cuisine mauricienne, des boissons mauriciennes.*

Au *Morne*, à toucher les écuries, on a planté une abondance de papayers. Les menus au *Morne* comportent aujourd'hui : *crêpes à la papaye, tartes à la papaye*. Le terrain sablonneux de *l'ancien Morne* convient admirablement aux papayers. Le papayer – le sait-on ? – est le fruit mauricien que les Sud-Africains, nos meilleurs clients touristiques, préfèrent à tous nos fruits.

Il me semble que la grande chose du moment est de créer de petites fermes à foison. Lier plantes vivrières à l'élevage. Et viser *premièrement* les touristes et *deuxièmement* l'exportation de nos produits fermiers. Faire coup double. Nous avons tout pour cela.

Le tourisme ne doit pas Être quelque chose en marge, mais intÉgrÉ À notre Économie.

Mais ne nous arrêtons-nous pas là. Le tourisme doit co-exister à notre société. Faire des touristes des *amis*, c'est réussir le tourisme. Que le touriste venant à Maurice se sente chez lui et il reviendra. Il ne s'agit pas seulement d'amabilité, mais d'ouverture du cœur. Il faut un *tourisme de sentiments*.

Je parle d'humanisme qui résume tout.

---

# ADVANCE

9 Décembre 1971

## Le génie politique des États-Unis

Si l'Angleterre a la meilleure constitution du monde avec un *monarque*, l'Amérique a la meilleure constitution de l'univers avec un *président*.

Lorsque les barons anglais imposèrent à leur monarque la *Magna Carta*, les libertés anglaises prirent leur essor. Les Anglais doivent leur prodigieuse ascension à deux valeurs : *le sens de la liberté et le sens de la discipline*.

Mais cette liberté, ils eurent à la conquérir. Après la *Magna Carta*, vint Montfort qui fit que le monarque octroya une charte parlementaire à son peuple.

Le génie des Anglais a voulu que les partis politiques ne se multiplissent pas. L'Angleterre n'a jamais eu vraiment que deux partis politiques se confrontant, l'une servant de contre-balance à l'autre. Ici pas de *démagogie*. Le Parlement gouverne sous l'égide du Premier ministre, *primus inter pares*. Le contrepois de la Chambre des Lords a été en diminuant. Le monarque, lui, soude la nation tout entière.

La monarchie, c'est la continuité. Que demander mieux !

Aussi quand les colons d'Amérique se révoltèrent et qu'ils arrachèrent l'indépendance par les armes, que cherchèrent-ils d'abord ?

À Philadelphie, ceux qui allaient écrire la Constitution américaine pensèrent à imiter, point pour point, la Constitution anglaise.

Georges Washington, patricien de Virginie, avait conduit les armées américaines à la victoire. On pensa d'abord à élever Washington au titre de roi. (Le premier monarque n'a-t-il pas été un général victorieux ?) Washington refusa. On le fit donc le premier président des États-Unis. Et on lui donna les deux titres essentiels : chef de la République et commandant en chef des armées – *le pouvoir civil et le pouvoir militaire* réunis. Mais afin d'empêcher que pareil homme ait trop de pouvoir, ceux qui écrivirent la Constitution à Philadelphie créèrent les deux chambres : le *Congrès* et le *Sénat*.

Les dépenses militaires et civiles devaient être approuvées par les deux Chambres pour avoir force de loi.

Ainsi le président des États-Unis devait dépendre pour les dépenses de l'assentiment des Chambres. Il ne pouvait ainsi faire tout ce qu'il voulait.

Mais on mit encore un frein au pouvoir du président. Il fut décidé qu'on aurait une Cour de Justice, uniquement pour voir que les actes du président et des Chambres se conforment aux principes établis dans la Constitution.

Les garants de la loi constitutionnelle furent constitués de huit juges, plus un chef-juge – soit neuf membres.

Ainsi, sans roi, les États-Unis conservent une continuité grâce à leur Constitution. Au-dessus des neuf juges de la Cour Suprême des États-Unis, il n'y a pas d'appel.

Il y a eu, il est vrai, dix-huit amendements à la Constitution. Mais l'essentiel demeure.

Qu'a fait Charles de Gaulle en instituant la Ve République ? Uniquement imiter, ou si l'on veut, adapter la Constitution américaine au génie du peuple français. Il fallait renforcer l'exécutif. Et, depuis, les choses vont très bien en France. Finis les gouvernements innombrables ! Il y a maintenant la continuité.

La Constitution remarquable qui régit le peuple américain a permis à des gens venus de toutes les parties du monde de se dire à la seconde génération de purs américains.

On a des Irlandais autour de Boston dans le Massachusetts. Les Allemands sont en partie à New York, mais le plus grand nombre en Pennsylvanie. Les Juifs sont à New York. Les Français sont dans le Sud, en Louisiane. Les Polonais, les Italiens sont un peu partout. Et le « stock » anglais parsème le pays.

Qu'on le veuille ou non, grâce à la liberté, il y a un *Humanisme* en Amérique.

Mais l'Amérique est avant tout le *Pays des Expériences*. C'est un creuset. Personne ne peut dire ce qui va se passer en Amérique dans les années qui viennent.

Une chose est sûre : l'Amérique peut s'étendre vers l'Ouest jusqu'en Californie. Elle a de vastes espaces et des ressources quasi illimitées.

Mais sans le génie politique anglais, est-ce que l'Amérique serait ce qu'elle est ? Non. L'Amérique ne tient pas seulement à l'Angleterre par la langue, mais l'Amérique est aussi liée à l'Angleterre par une manière d'être – un *humanisme apparenté*.

Le génie politique anglais ainsi, moins rigide que le génie politique romain, a fait ses preuves. On n'en parlera jamais assez.

---

## ADVANCE

### Le pique-nique yachting

Au *Morne*, je vois journallement un autobus bleu ciel sur lequel sont inscrits ces deux mots : *Rainbow Tour*. C'est très bien organisé. Je ne sais si c'est le *Mauritius Hotels* ou le *M.T.T.B.* qui s'occupe de cela. À toucher le patio du *Morne* un grand écriteau annonce les heures de départ et d'arrivée du *Rainbow Tour*. Et cette promenade journalière est grandement appréciée des touristes.

Je pense que des paniers à provisions sont mis dans l'autobus. Il y a un guide stylé qui connaît le pays. Et on change les itinéraires.

Ce qui nous manque, ce sont des routes touristiques. Il y a bien des sites merveilleux à Maurice que le touriste ne connaît pas, faute de routes.

Mais la mer ? Là, il y a la route des eaux ouverte à l'étrave.

Le yachting a bien pris à Maurice grâce au *Grand Bay Yacht Club*. J'y ai été. Le site est merveilleusement approprié. Une presqu'île où dansent les rochers. Le tout multicolore et vivant. On ne se croirait pas à Maurice et, cependant, c'est *tout Maurice* : sa lumière, son atmosphère, son ciel et cette riche brise qui mêle les eaux à la lumière.

Le *Grand Bay Yacht Club* permet un sport royal, imprégné de poésie. Les régates à Grand Baie sont comme des confettis avec les voiles multicolores qui pailletent la lumière.

Et c'est la course vers la Réunion et retour.

Mais il me semble qu'il y a quelque chose de nouveau à faire.

Par exemple, le *Grand Bay Yacht Club* devrait créer un tour de l'île avec arrêts au *Morne*, à *Touessrok*, à *l'Hôtel Ile de France*. Déjeuner, thé, dîner. Avec prix à l'appui, pari mutuel et un concours de beauté, si l'on veut. Enfin une kermesse nautique et terrestre.

Mais ceci encore serait pour certains jours. Ce serait quelque chose de très mondain. Je voudrais parler maintenant du *pique-nique yachting*.

Le *Mauritius Hotels* pourrait louer des yachts à des propriétaires privés. On irait d'île en île, d'îlot en îlot. On descendrait à terre et on pique-niquerait. Cela offre des possibilités illimitées. Et qui complèterait – et comment ! – les *Rainbow Tours*. Et ce serait l'île Maurice vu de la mer.

Mais je pense à quelque chose d'absolument nouveau : les *hôtels mobiles*.

On ne ferait pas que pique-niquer. On aurait des tentes pour couples et familles. On passerait la nuit à l'île Plate, à l'île aux Cerfs, à l'île-aux-Aigrettes. Ce serait un formidable retour à la nature. Et ça emballerait les touristes. Que veulent les touristes à Maurice ? Oublier la vie sophistiquée d'Europe et d'Amérique. Retrouver *Paul et Virginie*.

# ADVANCE

27 Décembre 1971

## Le dilemme monétaire international

L'argent a, depuis assez longtemps, été lié au nationalisme. Sur les pièces de monnaie sont des effigies frappées aux gloires nationales – comme les timbres.

Le dollar représente l'Amérique. C'est son étendard économique et la clé même de sa puissance mondiale. On ne conçoit pas une Amérique pauvre. *Uncle Sam* représente l'homme fort parce que riche.

Or, l'argent n'existe pas sans le travail.

Nous sommes ici devant un complexe géant, où tout entre en jeu.

Connally, en défendant le dollar, défend ce qu'il représente.

Avec le plan Nixon, c'est l'affrontement. On a parlé de *Trade War*. Je ne crois pas qu'on arrivera à cela. On s'arrangera par un *give and take*. Pourquoi ? Parce que la planète est de plus en plus liée. Ce qui affecte l'un affecte l'autre mondialement.

Ainsi, après la seconde guerre mondiale, l'Amérique a dû fonder le Plan Marshall. Pourquoi ? C'est très simple. Si l'Amérique n'avait pas agi ainsi, elle serait allée à l'encontre de ses propres intérêts. Car le marché européen se serait effacé. Et les exportations américaines auraient souffert. Il fallait, en ce cas, aider les autres, afin de s'aider soi-même.

Il en est de même avec les pays pauvres aujourd'hui.

L'Afrique a des ressources naturelles quasi illimitées. Et du point de vue agriculture, tout est possible. Ce continent géant pourrait avec l'aide américaine, devenir à la fois un fournisseur de *matières premières*, en tous domaines et un marché vaste pour l'exportation. Donc, l'aide à l'Afrique est, pour l'Amérique, une clé de voûte pour son économie. Mais dans tout ceci, il faut quand même des devises de change, une forme de monnaie qui convient à ces échanges.

Qu'avons-nous ? Chaque monnaie nationale est derrière sa barrière de change. La *livre sterling* vaut tant. Le *franc* vaut tant. Le *mark* vaut tant. Est-ce arbitraire ? Oui et non, à cause de la loi de l'offre et de la demande.

On a voulu remédier à cela en laissant *flotter* la devise, lui laissant prendre sa place dans le marché monétaire de l'offre et de la demande. Au lieu d'être fixe et rigide, la monnaie devient alors *élastique*. Le Japon aussi a dû laisser *flotter* sa devise. L'Allemagne a dû laisser *flotter* son *mark*.

Mais cela encore ne résout rien. Car *flotter* contre quoi ? Flotter contre qui ? Mais c'est flotter contre le dollar – qui, malgré tout, reste la monnaie forte. À cause de sa quantité et de la puissance économique de l'Amérique.

Les temps vont vite. La monnaie européenne unique est pour demain, – peut-être même en 1972. Avant la fin de cette décade – bien avant – nous aurons une monnaie internationale. Chaque pays aura *sa monnaie* et en plus *la monnaie internationale*. Et la première dépendra de la seconde.

Sur quoi s'appuiera cette monnaie internationale ? Il faut une base reconnue. Est-ce que ce sera l'or ? Qui sait ? Est-ce que ce sera autre chose ? Qui sait ? Ici les plus grands experts monétaires internationaux restent pantois. Le problème les dépasse.

Derrière tout cela, il y a *la confiance*. La confiance suppléera-t-elle à l'or ou effacera-t-elle l'or ? Qui sait ?

Derrière le tout, comme l'internationalisme gagne de plus en plus, il faut *une autre mentalité d'argent*. L'argent, oui. Mais l'argent, sans plus, non.

L'homme aujourd'hui face à lui-même sait de manière définitive que le seul problème de l'humanité, c'est l'homme. Nous revenons à l'humanisme et à ses applications. Mais ça, c'est une autre affaire.

---

# ADVANCE

5 Janvier 1972

## La résurrection économique de la France

En juin 1940, la France est définitivement vaincue par l'armée allemande. Mauvaise stratégie de l'état major français, certes. Mais le fait est là. L'essor économique français est tenu en échec.

Le *Marché Commun* va arranger les choses, mais jusqu'à un certain point. La France est avant tout un pays agricole. Elle n'était pas, en 1940, industrialisée comme l'Angleterre et l'Amérique par exemple.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la France a l'hégémonie en Europe – dans les domaines politique, militaire, économique et culturel.

Mais l'Angleterre, par la révolution industrielle, la dépasse bientôt économiquement, aidée en cela par son Empire. Londres est le centre bancaire universel. La livre sterling rattachée à l'or est la monnaie qui prime sur tous les marchés, ayant valeur absolue.

Puis l'Amérique prend son élan. Et elle-même domine l'Angleterre économiquement. La livre sterling sort du *Gold Standard* et le dollar prend sa place sur les marchés mondiaux.

Le franc ne fait que décliner, sauvé de justesse d'un cataclysme par M. Pinaud.

Parallèlement à la perte de l'Empire anglais, la France perd son Empire.

Mais c'est alors qu'en France on s'aperçoit que l'Empire a été un poids pour la France. Sauf prestige, il ne lui profite plus. Le général de Gaulle l'a très bien compris. Mais la France, de manière généreuse et par intérêt, aide les contrées de son ancien Empire. La France est le pays qui, *proportionnellement*, aide le plus le Tiers-Monde.

Mais voici la résurrection qui s'opère aujourd'hui. Elle est due en tout premier lieu à la politique du général de Gaulle qui, régénérant la politique de la France, régénéra son économie. En tout premier lieu, le général de Gaulle a *refondu* la technologie française, par apport de nouveaux cerveaux et de nouvelles méthodes. C'est lui, de Gaulle, qui a donné l'élan. Et la France est en plein dans la mise en branle générale déclenchée par de Gaulle.

La France a maintenant, depuis Colbert, le plus grand ministre des Finances de son histoire avec Valéry Giscard d'Estaing.

Voyons l'état actuel de son économie.

Alors que le taux de croissance économique et tout l'échafaudage financier de l'Europe ont été affectés par la sensationnelle décision de Nixon sur la valeur de l'or et la surtaxe, la France n'a nullement accusé le coup. Tout au contraire, elle rebondit. C'est parce que son commerce est *mondial*, non orienté dans quelques canaux. Et son économie est merveilleusement diversifiée.

Extraordinaire chose : le revenu des Français a dépassé aujourd'hui le revenu de l'Allemand *per capita*.

Voici comment les peuples de l'univers se présentent comme *gross national product* (G.N.P.) : l'Amérique en tête, second la Russie, puis vient le Japon et ensuite l'Allemagne. La France est *cinquième*.

Mais avec le taux de croissance économique de la France les experts disent que dans *cinq ans*, la France dépassera l'Allemagne en *gross national product*. C'est-à-dire qu'elle sera la *quatrième puissance la plus riche du monde* – et cela malgré qu'elle ait perdu son Empire.

La France alors reprendra son *leadership*.

---

# ADVANCE

13 Janvier 1972

## Les grands projets

On a parlé des projets d'Hercule et des grandes œuvres du passé – par exemple le colosse de Rhodes, les jardins suspendus de Babylone, le phare d'Alexandrie. Toutes ces œuvres étaient des choses grandioses. Culminant le tout, c'est la grande pyramide de Kheops, dont on ne connaît pas le mode de construction.

Voici la légende concernant le Nil, liée à un projet stupéfiant.

Le Sahara aurait été un pays vert et fleurissant, mais la nature paradisiaque aurait été effacée pour des raisons inconnues. Ici passaient des fleuves immenses, dont le départ aurait été le Kenya actuel et qui se jetaient dans la Méditerranée.

Une chose reste de cette légende : les caves peintes au Sahara et qui sont signes d'une civilisation disparue.

Les eaux dans les hauts plateaux d'Éthiopie et du Kenya ne pouvant plus s'écouler vers la Méditerranée, gagnèrent l'Égypte.

Il y a aujourd'hui les eaux stagnantes du Haut Nil et ensuite les cataractes. Et le Nil lui-même se présente comme un canal. Aurait-on ici « aidé » le Nil à couler, en le creusant ? ç'aurait été encore un des grands projets de l'humanité.

Donc le Parthénon et autres magies du verbe architectural ne sont encore que choses récentes, comme la cathédrale de Chartres et Notre-Dame. Les sculptures à même la montagne au Népal c'est plus ancien. Comme les temples de Angkor Vat au Cambodge.

Mais que dire des monolithes sculptés de l'Île de Pâques ! Très grand mystère ! Qui le résoudra ?

Il est dans la nature de l'homme de sculpter la pierre et même les montagnes.

À Stonehenge dans les Cornouailles, l'homme a associé la pierre au soleil, dans un *culte cosmique*, dont on ne connaît pas le *rite*, bien qu'on sache qu'il est lié aux *solstices*.

Mais voyons les tunnels modernes.

Il y a plusieurs décades, on sculpta dans une montagne de la Caroline du Nord, aux États-Unis, les visages de Lincoln, Washington et autres grands américains.

Avec les moyens ultra-modernes dont on dispose, qu'est-ce qu'on ne ferait pas !

Tout ceci a trait à l'histoire humaine dans la pierre.

Voyons les projets dits utilitaires.

Les routes que construisirent les Romains servent jusqu'aujourd'hui. En Italie, c'est la *voie appienne* qui traverse la péninsule de part en part. Les vacanciers en France prennent chaque année la voie romaine pour atteindre la Méditerranée.

Mais avec les moyens modernes, on a fait des œuvres stupéfiantes comme le creusement du tunnel sous les Alpes, liant la France et l'Italie.

Le *Transsibérien*, au temps du tsar Nicolas II, a été une œuvre colossale, passant par des lieux incultes et sauvages, afin de lier Moscou au Pacifique.

Le Canal de Suez de Ferdinand de Lesseps n'avait pas eu de précédent. Le Canal de Panama est encore plus grandiose.

L'Europe aujourd'hui – surtout l'Allemagne et la France, – est parcourue de canaux. Et les routes d'Europe sont des patinoires. En Amérique, on fait mieux. La Californie et New-York sont liés par des autostrades *en ciment* indestructibles.

Quant aux digues, le projet du Tennessee n'a pas de parallèle. On va faire mieux en Sibérie.

Une seule différence avec les anciens.

Les anciens liaient leurs grands projets à l'*art*. Aujourd'hui, on ne connaît que l'utilitaire qu'on camoufle sous le vocable : *art utilitaire*.

Il reste que l'homme veut *se dépasser* – se porter au-delà de l'Humain au *surhumain*, où l'art n'a absolument aucun rôle.

C'est le cas du voyage dans la lune que Jules Verne poétisa.

Les grands projets futurs liés au surhumain, c'est le passage de l'homme dans d'autres planètes. Où le voyage de la lune représente un timide essai comme l'expérience de Orville Wright pour l'aviation.

La planète Mars est visée. Déjà les Soviétiques y ont déposé un « engin ».

On peut se demander ceci : « Jusqu'où l'homme ira-t-il ? »

Pas très loin, parce que le monde moderne s'éloigne de plus en plus de l'humain.

Le *grand projet* absolu est de redécouvrir l'*homme*. Tout reste à faire de ce côté. Tant que l'on n'aura pas découvert l'*homme*, on ne connaîtra rien.

Mais l'*homme*, quel est-il ?

Ça, c'est une autre histoire.

---

# ADVANCE

20 Janvier 1972

## L'Afrique

On parle de civilisations. La civilisation se déplace, a-t-on dit. Je ne le crois pas. La civilisation ne consiste pas dans le confort, la profusion de commodités matérielles. La civilisation, c'est l'*humanisme*.

Les peuples de l'Afrique sont très humains. Ils ont une organisation sociale, qui, peut-être, nous étonne, mais qui est très près de la terre. Ainsi l'Africain veut prolonger l'humain dans la nature par l'*animisme*.

Pour l'Africain, tout est *animé*. Un *esprit* est dans chaque chose. L'Africain se sent *entouré*. Ses familiers sont les arbres, les sources, les collines. Mais les Grecs étaient ainsi. Leurs rites ne se passaient pas dans des temples — je parle des premiers Grecs — mais en pleine nature parmi les bosquets et près des rivières, avec tout l'univers comme témoin. Or, quelle personne aujourd'hui nierait que les Grecs avaient une haute civilisation ?

On parle de l'Est et de l'Ouest, de l'Orient et de l'Occident. Mais où placer l'Afrique ?

Au Basutoland, parmi les *bushmen*, dans le sud de l'Afrique, les grands ethnologues ont placé *les premiers humains* de notre planète. Cela nous fait remonter bien plus loin que les squelettes trouvés en Chine.

Par ailleurs, voilà comment on s'explique le charbon de terre dans le sous-sol d'Afrique encore inexploité. Par un cataclysme cosmique qui a débâculé les pôles, des étendues de terre ont été ensevelies. Les forêts d'Afrique des premiers temps auraient été alors enfouies et auraient donné le charbon de terre. Il en serait pareillement de l'or qu'on retrouve à Johannesburg. L'or aurait été un *produit végétal* qui se minéralisa.

Mais voici qu'une autre preuve nous vient à l'appui au sujet du grand cataclysme cosmique Lémurie ou Atlantide ou encore le Grand Déluge de la Bible.

Au haut de la Sibérie, proche du pôle nord, on a découvert sous d'épaisses couches de glace, des animaux fabuleux, genre mammoths, qui avaient de l'herbe verte dans l'estomac. Ce qui signifie que le grand cataclysme les surprit d'un seul coup. Ce qui prouve qu'au pôle nord existaient des conditions tropicales.

La Terre ainsi se fait et se défait. Les courants marins changent. Ce qui était terre devient mer et la mer se déplace. Comme on peut le vérifier par la Mer Morte en Palestine qui est une ancienne mer.

Et comme changent les lieux, change l'humanité.

L'Afrique va-t-elle changer avec l'industrialisation, les autos, l'avion et tout l'apport de la civilisation extérieure ? On peut le penser. Mais il restera un *fond* qui fait l'Afrique et qui se résume par un comportement à l'égard de la nature et qui ne changera pas.

On ne peut connaître l'Afrique qu'en y vivant. Ce que nous possédons de l'Afrique et qui constitue notre folklore, c'est le séga. Qu'est-ce que le séga ? C'est une manière de *joie*. Et qui est empreinte d'une certaine liberté – liberté de l'esprit et du corps.

La démarche de l'Africain est très proche des gestes de la nature. Ce qui prouve encore que les Africains sont très proches de la nature, c'est leur institution patriarcale, qui est la manière *naturelle* de s'organiser.

L'Africain *danse* ses gestes. Le séga en est une extension. Notre séga est plus proche de l'Afrique que le séga réunionnais. Tout à la fois dans l'intonation des chants que dans le rythme et la couleur.

Mais en Afrique, la danse prend une valeur *sacrale*. Il en fut de même avec Moïse dansant devant l'arche.

Ce qui distingue les Africains des Européens, c'est leur sens des *couleurs*.

L'Africain excelle dans l'art de mêler le blanc au noir en les faisant *éclater* par des rapprochements avec le rouge et le vert. Point de gris en Afrique. Le noir chante, mais le gris éteint !

Par reflux de la civilisation, il est intéressant de noter comment le *jazz* en Amérique est venu du chant d'Afrique. Et comment la danse en Amérique a été influencée par la danse d'Afrique.

Plus extraordinaire encore est ceci : si Picasso est ce qu'il est devenu, c'est à cause des *masques* d'Afrique. Les *Demoiselles d'Avignon*, où on voit Picasso changer de cap, c'est l'influence d'Afrique qui *fait* Picasso. Donc, le maître de Vallauris n'a pas d'originalité intrinsèque.

On peut donc dire que tout l'art moderne part d'Afrique. Et que la *culture africaine* a tout envahi en Occident.

---

# ADVANCE

24 Janvier 1972

## Hitler politicien

Faut-il juger les hommes à travers les événements ou les événements à travers les hommes ?

Le cas de Hitler est typique.

Aurait-il existé le nommé Hitler, maître du Reich, si n'avait existé le *Traité de Versailles* ? Certes pas. Parce que le *Traité de Versailles* déclassait l'Allemagne et la mettait parmi les pays européens de second ordre. Et cela le peuple allemand ne pouvait l'accepter. Donc Hitler, avec ses théories, s'imposait.

Le malheur de Hitler, c'est qu'il voulut aller trop loin.

Le national-socialisme liait la notion de patrie non pas à une classe ou à une catégorie de gens, mais à tout le pays. Il y avait ici un principe : l'amour du pays et l'amour de l'humain associés. Mais Hitler, avec le *racisme*, liait l'humain à la seule race allemande. Alors que Rabindranath Tagore disait : « Au-dessus de l'Inde, j'aime l'humanité. Au-dessus du citoyen de l'Inde, il y a en moi un citoyen de la planète ». Rabindranath Tagore était dans la vérité. C'était un poète et il prônait l'*humanisme*.

Ce qui a jeté à terre le national-socialisme allemand, c'est le *racisme*. Par le racisme, Hitler a ligué le monde contre lui. Le racisme a été sa perte.

Mais qui était Hitler ? Un dément ? C'est trop facile. Il n'y avait pas chez Hitler un état de confusion, mais plutôt un état *obsessif*. Tous les fanatiques sont ainsi.

D'abord, Hitler était obsédé par lui-même. Il se croyait un prophète. Il avait exalté son *moi* à un tel point qu'il eut l'aberration de se croire un *stratège*. Pour tout dire, Hitler se voulait Napoléon. Et il commit fautes sur fautes, n'écoutant personne, méprisant ses généraux.

Mais tout part du thème de *surhomme* qui obséda Hitler. Il y avait été initié par la *Société de Thow* et tout un ramassis occultiste.

Le *surhomme* que Hitler identifia à l'Allemand, devenait aux yeux de Hitler, la *race des Seigneurs* et devait, de ce fait, dominer l'Europe. Donc les Allemands devaient avoir *un espace vital*. L'espace vital devait d'abord être l'*Ukraine*. Et puis...

On peut dire, sauf les sociétés occultistes, qu'Hitler ne subit pas d'influences. Mais, voici sa tare : Hitler manquait de culture. En art, ce n'était même pas un peintre du dimanche. Il n'avait aucune idée sur la musique, ni sur la statuaire. Il n'était même pas un autodidacte. Et en poésie, il était nul (n'oublions pas ces paroles de John Kennedy, président des États-Unis : « Un chef d'État doit être un poète. »).

Comme tout dictateur, Hitler était entouré de nullités. Joachim de Ribbentrop, ancien vendeur de vins, était minable, bien que plastronnant. Goering fit voir son impéritie lorsqu'il s'agit d'envahir l'Angleterre. Hitler élimina peu à peu tous les généraux capables : Brauchitsch, Guderian, vainqueur de la France. Dans l'affaire de Stalingrad, Hitler fit voir son inconscience. Le caporal Hitler ne connaissait qu'une tactique : *ne*

*pas bouger*, tenir sur place, même si ça va mener à l'encerclement. La retraite, dans n'importe quel cas, lui semblait inconcevable.

La campagne de Russie, tel que menée par Hitler, fut une bêtise inouïe.

Son État-major lui avait dit :

- Re commençons la campagne de France. Enveloppons par l'aile, remontons vers le nord l'arrière des armées russes et annihilons-les.

- Non, dit Hitler, il faut avant tout capter le grenier de blé qu'est l'Ukraine afin d'affamer la Russie.

Les généraux dirent :

- La guerre consiste avant tout à battre les armées opposées. La question économique, on la voit après.

Et encore si Hitler avait accepté de faire vite : prendre rapidement l'Ukraine et ensuite jeter tout le poids de l'armée allemande sur Leningrad ou Moscou.

Non, Hitler scinda son armée. Et après l'Ukraine ce fut trop tard. Nous savons le reste : la contre-attaque des Russes devant Moscou avec les armées venues de Vladivostok et enfin les grands froids.

Quand Hitler rencontra le général Franco et demanda libre passage de ses troupes à travers l'Espagne afin de prendre Gibraltar d'à partir de la terre ferme et que Franco refusa, il fallait passer outre. Car c'était alors toute l'Afrique du Nord prise, la Méditerranée fermée aux navires anglais, Alexandrie entre les mains des Allemands. Et, finalement, la Russie prise à revers par le Caucase et attaquée sur deux fronts. L'issue de la guerre contre la Russie était alors assurée en faveur des Allemands.

Hitler, avec sa supposée fulgurance, était au fond un homme des demi-mesures, un timide, un craintif, qui faisait le matamore.

L'homme n'avait aucune originalité. Un seul point, ce qui fit sa fortune, Hitler sut capter les masses par sa parole et une certaine puissance d'envoûtement.

Sa conduite aux derniers jours du Reich dans le *bunker* à Berlin fut piteuse. Ici aucune grandeur.

Ce n'est pas Hitler qui devint Hitler. Ce sont les événements qui créèrent Hitler. Hitler était un *fétiche*, un pentacle, qui polarisait les Allemands complexés par la défaite de la Première Grande Guerre.

Hitler, homme génial, est un mythe. C'est pour cela que les historiens ne peuvent le circonscrire de « personnage ». L'homme n'avait pas une vraie personnalité.

---

# Le MAURICIEN

28 Janvier 1972

## La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (I)

M. le rédacteur en chef du *Mauricien*,

*L'homme est la mesure de toutes choses* (Dicton de l'antiquité)

Une personne m'écrit et me demande d'expliquer ce mystère. « Les arbres, me dit-elle, ont des attitudes humaines, mais comment expliquer que vus d'en haut, ils présentent un pur aspect géométrique ? »

Voici l'explication. Mais d'abord passons à l'artificiel.

Un architecte construit un gratte-ciel à l'aide d'une mathématique chiffrale associée à une géométrie euclidienne. Un ingénieur construit un avion à l'aide d'une mathématique chiffrale, associée à une géométrie euclidienne.

Afin de BAPTISER l'avion, en série, on y mettra un numéro, une MATRICULE accolée à un sigle et ce sera 4695 B.T.O.Z. L'avion est une *chose*. L'avion imitera l'oiseau.

Il est ainsi clair que Dieu n'a pas créé l'univers avec des chiffres, appuyés sur une géométrie euclidienne. Mais comment Dieu a-t-il construit l'univers - ce Dieu qui n'est ni *architecte* (les francs-maçons le croient) ni *ingénieur* ?

Voici une fleur à cinq pétales. « Cinq » ici n'est pas un chiffre. Mais « cinq » est lié à la prononciation de la fleur en elle-même, à la perspective florale, un relief de la fleur elle-même.

En COMPTANT les pétales de la fleur, l'homme a inventé la *botanique*. Par le DÉNOMBREMENT, l'homme a obtenu d'une part, l'astronomie, plus loin la minéralogie, ici la zoologie, et là l'anatomie. Or Dieu n'a pas construit l'univers en *sections*, mais comme un *tout*. Donc, UNE SEULE LOI gouverne l'univers. C'est LA LOI DU NOMBRE. Ceci nous porte à la MATHÉMATIQUE SANS CHIFFRES.

Quand le zéro fut inventé par les Hindous, la porte fut ouverte à Pythagore – Pythagore aurait été un Hindou : (*Pytha Guru*) pour la *table de multiplication*, associée aux chiffres.

Or que voyons-nous dans la vie ? *Le livre de la Genèse* dit : *Croissez et multipliez*. S'agit-il ici d'une multiplication chiffrale dans le thème de Pythagore ? Non. Un homme et une femme se marient. De leur union vient l'enfant. Les deux yeux du père et les deux yeux de la mère ne donnent pas *quatre* yeux chez l'enfant ( $2 \times 2 = 4$ ) mais deux yeux ( $2 \times 2 = 4$ ). Il s'agit ici d'une *multiplication trinitaire* associée au

*nombre. Par la multiplication trinitaire, l'univers dans son geste de reproduction sans fin conserve sa cohésion. La multiplication trinitaire jette à bas la table de multiplication dualitaire de Pythagore et, du coup, anéantit le chiffre, en tant que réalité.*

Donc, l'univers physique construit par les hommes de science n'existe pas. Le monde physique est une affabulation.

Maintenant passons à l'art.

Paul Cézanne a cherché à *construire par les couleurs*. Cézanne, par ses blocs de couleurs, n'a fait qu'ouvrir la voie au *cube*. Or, l'enfant, quand il peint, *construit par les couleurs* en se jouant.

Pour ma part, *je construis par les couleurs* en les associant à l'*humain*. Je bâtis mes images en les *humanisant*.

Les anciens avaient dit : *L'homme est la mesure de toutes choses*.

La *mathématique sans chiffres* le démontre.

Bien à vous.

---

# Le MAURICIEN

1<sup>er</sup> Février 1972

## La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (II)

*Celui qui me parlait avait pour mesure un Roseau d'or afin de mesurer la ville, ses portes, et sa muraille. Il mesura la muraille, et trouva cent quarante coudées, mesure d'homme, qui était celle de l'ange.*  
APOCALYPSE

Il n'y a qu'un problème - il n'y en a pas eu d'autre et il n'y en aura jamais d'autre - comment concilier le multiple et l'unique, expliquer la *diversité dans l'unité, clé d'harmonie*.

Le Christ le résout ce problème d'un seul coup par la *communion des douze*. Mais il s'agit de retrouver ce principe dans l'Univers.

Le *nombre* se lie à l'*analogie* (1) qui unit et tient distincts. C'est le régime des *correspondances*.

Charles Baudelaire, dans son sonnet des *Correspondances*, dit : *Les parfums, les couleurs et les sons se répondent*.

Ici, Baudelaire parle des correspondances des cinq sens, mais il ne mentionne pas le *sixième sens*, qui diversifie et unifie, qui harmonise. Or le *sixième sens* est associé au *sexe*.

Dans le *sixième sens*, nous avons le *nombre*, le principe *Harmonisation*.

J'ai dit, dans ma précédente lettre, que l'Univers, étant un Tout, ne peut être conditionné que par une *unique loi*, loi d'Harmonie qui rejoint le *nombre*.

Notez maintenant - et le point est capital - que le principe harmonisateur qui régit le Grand Tout, est *dans l'homme* par le *sixième sens*.

Par le *sixième sens* vient le pouvoir poétique conféré à l'homme. L'impuissance créatrice de l'homme provient donc de la perte du *sixième sens*. L'homme ne peut dès lors que *fabriquer*.

Mais puisque le *sixième sens* est associé au *sexe*, donc, par le péché contre le sexe est venu le CHIFFRE, élément de division qui sort de l'harmonie et porte à la confusion.

Est-ce clair maintenant ?

L'homme de science va dorénavant s'échiner par des lois infinies sans raccord à expliquer la vie. Sans espoir, puisque *la clé du NOMBRE*, il ne l'a pas.

L'homme de science, dès lors, construira des « systèmes ». Ce sont des « faiseurs de mondes » : Copernic, Ptolémée, Isaac Newton, Képler, Galilée, Einstein, qui, par le GÉOCENTRISME DES MESURES ET DES DIMENSIONS affubleront un Univers construit d'à partir de la Terre, où le *mètre terrestre*, par exemple, sera vu comme étalon de mesure de l'Univers. Et c'est l'*Uniformisation*.

La *Grande Falsification* se continue avec le GÉOCENTRISME HUMAIN, ou l'HUMANOCENTRISME faisant de notre planète le seul monde habité et conférant à notre Terre l'exclusivité de la vie. Alors que nous savons que *l'homme est la mesure de toutes choses*.

Le chiffre étant l'élément de division, voyons maintenant comment le chiffre va être exhaussé jusqu'aux cieux.

La Tour de Babel est présentée comme la confusion des langues. La confusion des langues, c'est le *verbe dispersé*. Et les « *briques de Babel* », ce sont les CHIFFRES.

La *Tour de Babel*, dès lors, va être élevée DANS l'HOMME. Ce que je vais dire va mettre cette lettre à la portée de tous.

Un homme possède 10 millions de dollars. Cette somme, on la lui accrédiitera comme une *qualité*. Le chiffre, pure quantité, ayant été élevé à la QUALITÉ, le chiffre est devenu un TOTEM.

Tel peintre achalandé verra son tableau coté 100 000 dollars. Le chiffre est confondu ici avec la *qualité*. Le chiffre est devenu un TOTEM.

Nous pouvons continuer ainsi à l'infini.

Le *culte des objets* s'ensuit. L'artificiel devient moi. La grandeur d'une nation sera jugée selon la quantité d'objets qu'elle peut produire.

Le chiffre ayant absorbé tous les attributs de l'homme, se présente aujourd'hui l'HOMME-CHIFFRE, comme l'HOMME-CALENDRIER, l'*Homme-cliché*, le YES-MAN, l'*Homme-écho*, l'homme en série, le robot humain, l'automate.

Le *dépersonnalisé*, le *déshumanisé*, ce sera lui l'Homme-Chiffre, qui produira l'ordinateur (*le computer*), le cerveau mécanique qui pense comme pense l'Homme-Chiffre, qui en est le *DUPLICAT*.

Reste une petite élite où l'homme ose être soi-même, et où la *personnalité* de l'homme se manifeste par son œuvre ; le créateur toujours le même et jamais le même dont l'*originalité* imprescriptible se lie à un pouvoir de renouvellement sans fin.

C'est par cela que consiste le NOMBRE - la mathématique sans chiffre - refaire et RECONSTRUIRE L'HOMME. Après cela on parlera d'HUMANISME.

Bien à vous.

(1) *Notons que le Christ s'exprime par la parabole et l'analogie (soyez comme... !) qui est le verbe poétique.*

# Le MAURICIEN

4 Février 1972

## La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (III)

Venons-en *Langage*.

J'ai dit que la Tour de Babel était le verbe dispersé. Et que les « briques de Babel » étaient les CHIFFRES.

Voyons maintenant comment sont venus les MOTS.

Les poètes, par les onomatopées, les allitérations, qui sont la rime intérieure, les poètes, par le rythme et la rime, par le lyrisme, cherchent à dégager un langage qui s'identifierait à la vie.

Voici Paul Verlaine :

*Les sanglots longs*

*Des violons*

*De l'automne*

Il n'y a ici qu'une MUSIQUE DES MOTS et rien de plus.

Stéphane Mallarmé lui, cherche une ALCHIMIE DES MOTS, non comme sonorité, mais essence. Il n'avance guère plus loin.

Baudelaire parle de *correspondances*. Il est dans la voie de l'ALCHIMIE DES SENS qu'il n'atteint pas, par manque du SIXIÈME SENS.

Enfin Arthur Rimbaud, dans son *Sonnet des voyelles*, cherche à lier couleurs et lettres de l'alphabet.

Mais l'alphabet lettral, existe-t-il ?

Le langage originel était un langage par onomatopées. On le retrouve chez l'enfant qui, pour nommer le chien, imite l'aboïement du chien.

Par le langage par onomatopées, l'homme, de l'Origine, parlait à l'oiseau et l'oiseau lui répondait.

Ce langage a été perdu et le poète cherche en vain à le retrouver.

En désarticulant les onomatopées, l'homme a découvert *l'alphabet lettral* comme en désarticulant *les substances*, l'homme a obtenu *la table moléculaire*, comme en démantibulant le NOMBRE, l'homme est arrivé aux *chiffres*.

Aux « briques de Babel » qui ont mené par le chiffre à la *mathématique chiffrale*, vont maintenant répondre les *mots*, basés sur l'alphabet lettral !

De même que l'homme de science bâtit une machine avec des chiffres, l'homme a construit les mots avec l'alphabet. C'est une DOUBLE FABRICATION.

Et c'est avec les mots qui ne signifient rien et qui sont de purs désignatifs dans le code, que l'homme a construit le *Babel des langues* qui ne rejoint pas la vie !

Mais lorsqu'un poète honni en ce pays dit :

*La marguerite*

*Avec ses doigts*

*Faisait*

Belle menotte

*Des yeux*

le mot ici n'est que le *support* d'un verbe qui *s'élançe* et qui est AU-DELÀ DES MOTS.

Mais voyons maintenant comment Arthur Rimbaud s'est égaré - du fait qu'il n'a pu se porter AU-DELÀ DES MOTS.

En associant les couleurs aux lettres de l'alphabet, Rimbaud revient à la Tour de Babel.

Il y a un autre alphabet, le réel, que sont *les couleurs de l'arc-en-ciel*. Et cet alphabet qui est réel, se lie au *signe de l'homme* (je ne dirai pas comment c'est lié, c'est mon secret).

Nous arrivons alors au VRAI POÈME DE CRÉATION, À L'UNIQUE qui lie l'homme et l'univers auquel tend le poète, mais en vain. Mais nous ne sommes pas encore au but. Le but c'est l'ART.

De ces couleurs de l'arc-en-ciel – palette immédiate – le poète puise et construit alors des IMAGES où la lumière et l'homme se lient. Et c'est l'HUMANISATION qui dépasse la CRÉATION. Puisque le poète ici projette des images qui ne sont pas dans le temps.

Et je conclus.

L'art de l'innocence est le LANGAGE UNIQUE ET UNIVERSEL, *d'ordre immédiat*, valable pour tous les êtres, dans tous les astres et pour tous les temps, liant au VERBE UNIQUE, tout en permettant

les différences à l'infini, donnant un NOUVEL HUMANISME d'ordre cosmique, associé à une CULTURE UNIQUE.

La Tour de Babel dès lors s'effondre.

Et tout SE RECONSTRUIT dans l'homme et dans la vie.

Nous revenons alors au NOMBRE et à son sens de STRUCTURE, et qui associé au NOM donne tout.

Est atteint alors LE LANGAGE UNIQUE, clé de voûte de la conscience. RECONSTRUIRE LE LANGAGE, C'EST RECONSTRUIRE L'HOMME.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

7 Février 1972

## Les élections présidentielles en Amérique

Il est de coutume que les élections présidentielles en Amérique aient lieu tous les quatre ans, au mois de novembre. Le président élu est le *President Designate*. Il ne prend son poste que le 4 janvier de l'année suivante. C'est-à-dire après un mois et demi d'à partir de son élection. Entre-temps le président en fonction continue.

Le passément de pouvoirs a lieu avec grand apparat sur la haute terrasse du bâtiment du *Congrès*. Et il est d'usage que les deux présidents, le président sortant et le nouveau président, voyagent en auto découverte de la Maison Blanche au Congrès.

Quand Franklin Roosevelt fut élu, il voyagea en auto de la Maison Blanche au Congrès avec Herbert Hoover, le président sortant qui l'avait fortement opposé. Hoover ne desserra pas les lèvres. Et Roosevelt ne faisait que sourire. *What ordeal!* dirent les Américains.

En février-mars commenceront en Amérique ce qu'on appelle les *primaries*. Expliquons-nous.

Le président en Amérique n'est pas élu, comme dans d'autres pays démocratiques, par une majorité de votants au suffrage universel.

Mais il s'agit de *collèges électoraux*.

Chaque État américain possède un nombre fixe de membres dans son collège électoral, selon sa population.

Les *primaries* – c'est facultatif – c'est afin d'élire le collège électoral par un vote dans l'État. Si un État par exemple a droit à cinquante membres, on élit ces cinquante membres dont la majorité donnera l'opinion politique de ces États. Et ces cinquante membres devront voter en faveur du candidat se référant à cette opinion politique lors du vote pris à la Convention de ce parti.

Tous les États ne font pas des *primaries*, mais quelques-uns seulement dont le nombre augmentera considérablement en 1972.

Les *primaries* commencent traditionnellement au New Hampshire dans le Nord. Ce *primary* est capital, car il donne le pouls du pays.

(Naturellement, il y a le *primary* démocrate et il y a le *primary* républicain).

La *Convention* démocrate et la *Convention* républicaine se passent en deux villes différentes en juin de l'année présidentielle.

À ces deux *Conventions*, on décide du *candidat démocrate* à la présidence et du *candidat républicain* à la présidence.

(En 1967, ce furent du côté républicain Nixon et Agnew et du côté démocrate Humphrey et Muskie).

Les délégations ou collèges électoraux qui ne sont pas venus d'un ballottage dans les *primaries* sont *picked-up* de manière très élastique par les partis dans les États. *Et eux, ils pourront marchander*, faire du *lobbying* – comme disent les Américains – à la Convention.

La chose devient assez curieuse quand avec deux candidats qu'on ne peut départager, après de multiples ballotages, il faut bien décider sur un troisième candidat ou non-candidat.

Les *Conventions* sont très colorées – musique, slogans, costumes, confettis et ballons. C'est une véritable fête. Et la ville qui a l'honneur d'avoir une *Convention* dans son sein se fait beaucoup d'argent.

Pourquoi cette grande mise en scène avec ses préliminaires tous les quatre ans ? La raison en est simple. Le Congrès (Sénat et Chambre des députés réunis), ne dirige pas le pays. C'est le président qui gouverne, aidé du Congrès. Pour les *lois* et les *finances*, le président propose et le Congrès vote. Mais si le président n'est pas satisfait, il a le droit de *veto*. Alors pour que la loi passe, il faut un vote de deux tiers.

Le président Nixon sera sûrement élu – personne à ce sujet n'a aucun doute – comme candidat républicain à la *Convention* de son parti. Il est de tradition qu'on donne une chance au président sortant, dans un parti. Jusqu'ici, personne ne s'est aligné contre Nixon comme candidat républicain sauf Mc Closkey, pour faire division.

Mais chez les Démocrates, c'est autre chose.

Muskie, sénateur du Maine, a une avance. Cela ne veut rien dire. Il peut baisser le pas d'ici juin 1972.

Muskie est un homme du centre, assez terne comme caractère et personnalité. Un homme moyen, sans grands concepts ni audace. Mais c'est un homme loyal, sûr. Son père était un Polonais émigré.

Le curieux est ceci : à la *Convention* démocrate à Chicago en 1967, Humphrey, élu candidat du même parti, choisit Muskie pour la vice-présidence. Cette fois, Humphrey revient en liste et il sera opposé par Muskie. Ainsi le veut le jeu de la politique.

Humphrey, ex-vice président des États-Unis sous Johnson, est un homme brillant très « *temperamental* » comme disent les Américains. Mais c'est un excellent orateur, très sincère, instruit.

Mais voilà, lui aussi, il n'est pas assez de la gauche. Et on pense que la gauche régira la *Convention* démocrate.

Reste le sénateur Edward Moore Kennedy, qu'on appelle familièrement *Ted*. Il est le dernier frère Kennedy. Il a un prestige inouï. Son affaire de Chappaquidick commence à être oubliée. Le peuple l'adore. L'homme est direct, très à gauche, courageux, audacieux et capable de faire un président exceptionnel. Mais depuis l'affaire de Chappaquidick, il dit qu'il n'est pas candidat à la présidence des États-Unis.

Cependant, le *Gallup* le met en tête. Il aura avec lui *toute* la jeunesse, les Noirs, le *Labour*. Ne serait-ce pas assez ?

La famille Kennedy a un destin. Si Edward Kennedy était choisi à la *Convention* démocrate et qu'il était élu, ce serait un record : deux frères élus président des États-Unis.

La grande affaire aux élections présidentielles est l'argent dont peut disposer le candidat d'un parti.

Ici les Républicains dament le pion, puisque le parti des Républicains est le parti des riches.

\*.\*.\*

Pourquoi tant d'argent pour faire élire un candidat ? C'est simple. La TV joue un grand rôle. Car elle couvre *tout* le pays. (Tous les Américains ont des appareils de télévision). Et c'est direct dans le *home*. Mais coûte énormément.

En Amérique, on ne prend pas compte si le candidat est millionnaire ou pauvre. On voit l'*homme*. Les Américains, en politique, sont très humains.

\*.\*.\*

P.S. – En Amérique, une élection présidentielle n'est basée que sur le nombre de votes des collèges électoraux mis ensemble. Rien n'est départagé. Chaque État vote en groupe. John Kennedy passa largement. Mais il y a quelques années, il n'eut que 100 000 votes de plus que Nixon au suffrage universel.

---

# Le MAURICIEN

11 Février 1972

## La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (IV)

On doit bien se douter que les trois articles qui ont paru dans *Le Mauricien* ont un départ. Ce départ est *Sens-Plastique* qui révolutionne la pensée.

Dans sa critique de *Sens-Plastique* dans *Le Figaro Littéraire*, Jean Paulhan prit un verset de *Sens-Plastique* pour tout résumer : *L'homme, s'étant mis sur les deux berges du ruisseau, vit que le ruisseau courait dans le sens contraire.*

Il y a ici un RENVERSEMENT, qui révolutionne la pensée.

Voyons ce qui se passe chez les enfants.

Quand l'enfant goûte un fruit, il se sent goûté par le fruit qu'il goûte. Quand l'enfant touche l'eau, il se sent touché par l'eau qu'il touche. Quand l'enfant regarde une fleur, il voit la fleur le regarder.

Nous avons eu le *retour de sensation* ou la *sensation en retour* qui met sur les deux berges de la vie.

Par le *renversement poétique*, l'enfant est au-delà du *monde des apparences*.

*Sens-Plastique* n'est rien que ça et il n'a d'autre but que de remettre l'homme dans la vie.

Pour tout dire, les gens voient A à B. Quant à moi, comme les enfants, je vois de A à B et de B à A. conjointement et simultanément.

Il s'agit ici d'une PENSÉE DE RÉVERSIBILITÉ, cette forme de pensée se lie au MILIEU RÉVERSIF de la perspective qui met sur les deux berges de la vie.

L'homme courant a une pensée centrée. *Sens-Plastique* décentralise la pensée humaine.

La pensée décentralisée ôte l'EGO, qui se lie à une dualité, puisqu'ici l'homme se fixe, se pense, se vit, s'auto-goûte.

De la pensée dualitaire est venu le CHIFFRE. Par la *pensée de réversibilité*, nous avons le *nombre*, clé de la vision poétique et de l'AMOUR.

La pensée sens-plasticienne ôte l'opposition *sujet-objet*. C'est ce que fait l'amour véritable qui est communion et qui réclame l'identification : devenir l'autre pour le connaître. Où le trinitaire joue, où le NOMBRE règne.

Maintenant tout va s'expliquer.

La science part d'une PENSÉE CENTRÉE. Et c'est la vision statique et morte. Alors que l'analogie enjambe et se marie au mouvement de la vie.

La *pensée centrée* a donné le GÉOCENTRISME DES MESURES ET DES DIMENSIONS et le GÉOCENTRISME HUMAIN ou L'HUMANOCENTRISME dont j'ai parlé. Et c'est le mouvement à angles, dit physique, tout l'échafaudage de la géométrie euclidienne et des chiffres.

Un exemple type de la PENSÉE CENTRÉE.

Un homme est debout à un bout de la terre. Un autre homme est debout à l'autre bout de la terre. Le premier homme verra le soleil MONTER au-dessus de l'horizon. Le second homme verra le soleil TOMBER derrière l'horizon.

Or, il ne s'agit pas de DEUX soleils, mais d'un seul et même soleil.

Avec deux hommes debout à deux bouts de la terre, Isaac Newton a établi la *gravitation universelle*, liée au sens des *antipodes* (antipode vient du latin *anti-podos*, s'opposant par les pieds.)

Or, avec la terre qui tourne, haut devient bas et bas devient haut.

Il s'agit ici du MOUVEMENT DIALECTIQUE, d'ordre trinitaire, qui explique les deux propositions.

Le mouvement dialectique associé à la PENSÉE DE RÉVERSIBILITÉ révolutionne le SENS DES PHÉNOMÈNES.

La poésie étant maintenant mise à nu et l'univers étant sorti du *monde des apparences* - venons-en à l'ART.

L'art de l'innocence est une conséquence directe de *Sens-Plastique*.

Va s'expliquer maintenant comment ma peinture rejoint la peinture des enfants.

Voyons comment les enfants, jouent.

Quand l'enfant joue -la petite fille avec sa poupée, le petit garçon avec son cheval de bois ou son petit bateau - l'enfant anime son joujou en l'humanisant. Il s'agit ici d'une projection de sa conscience qui s'accompagne d'un acte créature qui génère la fée. Et se présentent la poupée-fée. Et se présentent la poupée-fée, le cheval-fée, le bateau-fée.

L'enfant *converse* avec son joujou, donnant le *langage* immédiat.

Aussi, quand l'enfant peint, « *seul l'enfant crée* », dit Paul Guth.

Paul Gauguin renchérit qui, écrivant de Tahiti à un ami, dira son désir de se porter au-delà des chevaux du Parthénon au cheval de bois de son enfance. L'art pour lui n'est que la continuation de ses jeux.

S'explique maintenant, d'un seul trait, la cause de la JOIE des enfants. Cette joie vient de ce que l'enfant *communie* avec tout. D'où son paradis.

Mais comme l'enfant n'est pas encore à l'état de puberté, l'art de l'innocence chez lui est d'ordre EMBRYONNAIRE.

Ce que je fais est de porter l'art de l'innocence à son ÉPANOUISSEMENT. La fée ici devient adulte.

Récapitulons.

Le CHIFFRE nous coupe du réel et nous met dans le monde des apparences - ce monde objectif où l'image est un MUR et qui met l'homme à la prison de ce qu'il voit et qui le fera dire que la vie n'a pas d'issue.

Alors que le NOMBRE, lui, est lié au RÉEL et c'est l'OUVERTURE. J'ai parlé de reconstruire l'homme. La PENSÉE DE RÉVERSIBILITÉ le fait.

Revenir à la pensée de l'enfant, c'est ça qui est difficile. Ça demande à la fois le dépouillement et le don gratuit de soi.

Pour cela, il faut sortir de la COMPTABILITÉ -celle du cœur et des sens, celle des intérêts - qui est liée à l'EGO.

Libre de l'EGO, -et par cela seul - l'homme est LIBRE.

Paraît alors le VRAI INDIVIDU. Lequel ? Mais l'homme réel, le propre, nous-même que nous avons refusé.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

14 Février 1972

## Le roi-poète

L'État, comme tel, n'existait pas dans le passé.

Aussi quand Louis XIV disait « L'État, c'est moi ! » il disait exactement la vérité. La France, avant la Révolution française, a été toujours un royaume.

Et le royaume *appartenait* au roi. Il pouvait en disposer comme il l'entendait : en aliéner une partie, partir en guerre afin d'acquérir de nouveaux territoires. Mieux encore : le Trésor lui appartenait. Louis XIV disait à Colbert « Prélevez cette somme pour Versailles, cette autre somme pour la marine » et Colbert obéissait.

Mais l'important est ceci : par mode d'héritage, la propriété privée allait au fils aîné. Ainsi les biens fonciers restaient dans la famille. De même que le Royaume appartenait à la dynastie.

Le roi modelait le Royaume. S'il était poète, le royaume devenait un royaume de poésie.

On connaît comment François Ier littéralement « transporta » l'Italie en France. Le roi vivait en « ami » avec Léonard de Vinci. Les châteaux de la Loire, Chambord, Chenonceaux furent créés par François Ier, qui suivit à la lettre la Renaissance italienne.

Le roi de France, à ce moment, n'a pas été seulement un mécène, mais un esthète.

À la Cour de France, le Roi Louis XIV mangeait seul. Son service était un rite. Monsieur, frère du roi, présentait la serviette à Louis XIV. Par exception que Louis XIV disait à son frère, Philippe d'Orléans « Monsieur, voulez-vous dîner avec moi ? ».

Or, Louis XIV a dîné seul avec Molière devant toute la Cour. Molière était un homme du peuple. Mais vu le génie de Molière, personne ne s'offusquait à Versailles si le Grand Roi s'asseyait à table avec un roturier. L'art, en ce temps, sanctifiait.

Mais l'exemple le plus frappant est celui du roi René, de la famille d'Anjou, qui possédait en plus du duché d'Anjou, la Provence, le royaume de Naples et de Sicile.

Le roi René était un poète. Quand Bizet crée *L'Arlésienne*, il prend sa fameuse marche d'une composition du roi René.

Le roi René est peintre. Il peignait en même temps qu'il composait. Il « illustre » sa musique.

Mais le roi René a passé dans l'histoire surtout comme le roi chevalier.

Les tournois, au Moyen-Âge, résumaient le Moyen-Âge. C'était la chevalerie même, la courtoisie en excellence. Et peut-être que c'est là où la France a atteint son plus haut point de civilisation.

Il y eut deux tournois, qu'organisa le roi René, qui restent dans la légende.

D'abord, le tournoi de la *Joyeuse Garde* à Saumur en 1446.

Rois et princes, seigneurs et chevaliers vinrent de toutes les parties d'Europe y assister. Déploiement de richesses inouïes, festins, bals et le tournoi lui-même dans les oriflammes et l'allégresse.

Dans le défilé, le roi René paraît le dernier, « monté sur une haquenée blanche, qu'une jeune fille guidait par une longue écharpe aux couleurs du roi ».

Au pied du poteau, timbré de l'écu du roi René, où des lions rugissaient, l'adresse et la force se rencontraient, au sein de l'amour courtois et l'exaltation de la culture.

(Ainsi le voulaient les Jeux Olympiques en Grèce : allier les prouesses du corps aux prouesses de l'esprit).

Mais, voici l'essentielle révolution qu'opéra le roi René.

Dans ses terres de Provence, le roi René organisa un tournoi d'un nouveau genre.

À la place des pavillons croulant sous les oriflammes, des cabanes de verdure « inondées » par les fleurs, un lieu pastoral était choisi. Les joutes prirent une autre forme. À la place du tournoi du corps, le tournoi de l'esprit.

Nous sommes ici au-delà des *Jeux Floraux* et de l'*Académie française* : un exemple typique de la vie en poésie.

Aujourd'hui pareille chose n'aurait aucun sens. Depuis est venu Jean-Jacques Rousseau qui prêchait un « retour à la Nature ». Mais Jean-Jacques Rousseau était un philosophe, il n'était pas poète.

Mais quand même il y a des étincelles de poésie dans les temps modernes.

Lorsque la reine Victoria se rendit à Stratford-on-Avon pour la première fois et qu'on la conduisit à la maison de Shakespeare, la reine, au seuil de la demeure du grand Will, mit genoux à terre et embrassa le seuil de la maison où avait vécu l'auteur immortel de *Tempest*.

La reine Victoria avait parfaitement compris qu'il y a la *royauté physique* et qu'il y a la *royauté spirituelle*. Et que Shakespeare résumait le génie anglais.

---

## ADVANCE

21 Février 1972

### Jules Verne et William Shakespeare

Peut-on parler de Jules Verne comme d'un homme de science ? Non. Jules Verne faisait de la *science fiction* avant la lettre.

*Vingt mille lieux sous les mers*, certes, annonce le sous-marin. Mais il y a ici une relation poétique. *De la terre à la lune*, pareillement. Si l'on veut, Jules Verne est un poète égaré dans le domaine de la science.

Alors que Shakespeare est véritablement un poète qui se perd dans le théâtre, et qui fait des *thèses*.

*A Midsummer Night's Dream* est une thèse au sujet de la jalousie, l'amour aveugle. Mais le mauvais goût et l'anti-poésie est d'y mettre le monde des fées, et cela malgré cette admirable phrase : *Weed wide enough to wrap a fairy in*.

Nous pouvons continuer ainsi au sujet de toutes les pièces de Shakespeare : la thèse portée au théâtre et qui est un mode de philosophie.

Alors que Jules Verne ne fait pas de philosophie : *il raconte*.

Il faut *pénétrer* dans Shakespeare. Ça demande un effort. Il faut expliquer Shakespeare. On n'a pas à expliquer Jules Verne. On le lit. Et on *imagine* après la lecture.

Une fois la pièce de Shakespeare jouée, on quitte le théâtre et on n'y pense plus. Alors que Jules Verne *suscite*, Shakespeare *étale*.

Molière, lui, amuse et c'est tout. Ce n'est pas profond. Mais l'imagination de Jules Verne continue jusqu'aujourd'hui. On a été dans la lune. Mais on relit *De la terre à la lune* avec plaisir. C'est ça la magie – au-delà du réel courant.

S'il y a un certain snobisme avec l'engouement pour Shakespeare, nul snobisme ne s'attache à l'engouement pour Jules Verne.

Et j'ai un point capital à marquer : Jules Verne est adoré par l'enfance, alors que Shakespeare ne touche que les adultes.

Mais je voudrais ici parler d'un point connexe qui lie Jules Verne à Shakespeare. Il s'agit pour Shakespeare de parler de choses où il n'a pas été mêlé, par exemple la Cour d'Élisabeth, les événements en France, en Italie, au Danemark et qui paraissent comme vécues, alors que Shakespeare n'y a pas été. Si même qu'on dit que Shakespeare n'est pas Shakespeare, il ne pouvait pas connaître ce qu'il raconte. Il y aurait donc un prête-nom pris par Francis Bacon, chancelier de la reine Elizabeth. Ne pouvant signer une œuvre théâtrale, Shakespeare, un acteur du *Théâtre Globe*, le fit pour lui. Or, Francis Bacon était un homme infiniment instruit, dans tous les domaines.

On a parlé aussi, au sujet du faux Shakespeare, d'autres hommes de Cour : William Stanley, dixième comte de Derby, qui était prétendant à la Couronne d'Angleterre. D'autres notamment Raleigh, Christopher Marlowe et le comte de Rutland et même une femme, Lady Pembroke.

Personne n'a attribué à d'autres qu'à Jules Verne la paternité de *La Jacanda*, *Les enfants du Capitaine Grant* et autres chefs-d'œuvre.

Or, Jules Verne n'a pas bougé du nord de la France. Il n'a jamais voyagé. Il a tout imaginé face au papier blanc dans l'encoignure d'une fenêtre donnant sur des pâturages et des herbages. Le fort du poète est de prendre tout de lui-même – sans être aidé ni par un autre, ni par la nature elle-même. Il s'agit ici d'une création intérieure.

Si on accepte que *Shakespeare n'est pas Shakespeare*, mais que les œuvres de Shakespeare ont été écrites par Francis Bacon, parce que Shakespeare n'a pas vu, tout le *génie* des œuvres de Shakespeare tombe.

On a voulu « démêler » l'œuvre de Shakespeare par des arguments extérieurs. *Seul l'argument intérieur vaut.*

La poésie est une *Alchimie*. La nature est un *support*. Mais tout vient de l'homme. Autrement, il n'y aurait qu'à *photographier* la vie et appeler cela la *poésie*.

---

# Le MAURICIEN

22 Février 1972

## La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (V)

Voyons maintenant le NOMBRE et l'ART.

Un jour je me trouvais à la mer. Quelqu'un présentait mes tableaux.

Une dame - une étrangère - fit cette remarque : « Il n'y a pas de personnages dans les tableaux de Chazal. Il ne doit pas y en avoir. Si on y mettait des personnages on détruirait le tableau. Le personnage - l'unique - c'est le SPECTATEUR qui est DANS le tableau. »

Cela paraît une énigme ? Nullement.

Continuons.

À Londres, à la Mercury Gallery, lors de mon exposition, les gens se mirent AU MILIEU de la salle. Les images sortaient du tableau, venaient vers les spectateurs. Les images REMPLISSAIENT la salle.

Encore une énigme ? Nullement.

Le vendredi 18 février 1972, quelqu'un me sonna à l'*Hôtel National*. C'était un Sud-Africain de Cape Town. Il était en séjour à l'*Hôtel de Trou-aux-Biches*.

Il avait vu mes tableaux. Sa femme est un peintre. Voici ce qu'il me dit : « *The extraordinary thing about these paintings, apart from their colours and their simplicity, is their UNITY. Other paintings remain as STRANGERS. Here is an INTEGRATION to the human being who sees them.* »

Le Sud-Africain avait compris.

L'UNITÉ dont il parle est ici liée à la DIVERSITÉ : toujours la même et jamais la même.

Voyons maintenant l'art courant.

Chaque peintre est dans une *école*, au sein d'une *chapelle* : *impressionnisme, expressionnisme, surréalisme, cubisme*, et que sais-je !

Les « ISMES » ici sont liés à des « SYSTÈMES ».

*Tous* les tableaux impressionnistes se ressemblent. *Tous* les tableaux expressionnistes se ressemblent. *Tous* les tableaux surréalistes se ressemblent. *Tous* les tableaux cubistes se ressemblent.

Alors qu'avec *l'humanisation en art*, c'est l'originalité imprescriptible et le renouvellement sans fin.

Par l'humanisation en art, le tableau *donne place* au spectateur dans son sein et en même temps les images *viennent vers le spectateur*.

L'humanisation en art donne le PRINCIPE DE COMMUNION. C'est ce que le Sud-Africain de Cape Town avait parfaitement compris. C'est génial de sa part.

Donc, ce que disait la dame étrangère à la mer et ce qui s'était passé à la Mercury Gallery à Londres, ces deux propositions se rejoignent.

L'UNIFORMISATION EN ART qui rend le tableau ÉTRANGER au spectateur rejoint la MÉCANIQUE, les objets en série liés aux CHIFFRES.

De sorte que la CONSTRUCTION MÉCANIQUE et la FABRICATION EN ART partent d'un même principe.

Cela nous mène à une seule et unique constatation.

Tout ce qui est associé aux *Chiffres* et aux « Systèmes » SORT DE L'HUMAIN.

Tout ce qui abolit les *chiffres* et les « Systèmes » rejoint L'HUMAIN.

Le NOMBRE, L'HUMANISATION EN ART ET L'HUMANISME C'EST LE MÊME MOT.

Bien à vous.

\*.\*.\*

P.S. : M. de Chazal tient à déclarer que les cinq articles qu'il a publiés ne donnent pas la synthèse de l'ouvrage *L'homme et la connaissance* qui, est en ce moment, à la librairie Stock.

---

# ADVANCE

28 Février 1972

## Le Théâtre et la vie

Il y a mille formes de théâtre.

Enfin toute la vie est un théâtre.

Les *paraboles* du Christ sont un petit théâtre de vie. Le sens de la parabole, William Shakespeare l'avait très bien compris quand il dit « Books in stones and sermons in the running brook ».

*Petrusmok* a traité à des *paraboles naturelles*, un théâtre dans la pierre à l'île Maurice.

Et quand Honoré de Balzac crée *La Comédie Humaine*, il établit un théâtre de société.

À Versailles, il y a un théâtre qui servait à la Cour du Roi Soleil. Mais la Cour du Roi Soleil était elle-même un théâtre où Louis XIV tenait le principal rôle. Ce théâtre de la Cour, le duc de Saint-Simon le donna par sa plume dans des *Mémoires* célèbres.

Dans ce sens, Molière a créé un théâtre, dont l'autre partie est l'œuvre de Balzac.

Mais il y a le théâtre qui se joue dans la vie et il y a le théâtre qui se joue en scène.

Le théâtre de Shakespeare sous Elizabeth d'Angleterre se passait en plein air : une estrade découverte où évoluaient les acteurs et puis la foule et quelques estrades pour les notabilités et la noblesse.

À Athènes, dans l'antiquité, il y avait le théâtre à gradins en demi-lune. (Cette forme de construction est restée dans les hémicycles des Parlements). L'acteur, ici, sous le verbe d'Euripide et de Sophocles traitait des grands thèmes humains cosmogoniques, associés aux dieux. Le théâtre en ce temps, était avant tout religieux. C'était le théâtre sacré.

Cela a été repris au Moyen-Âge avec les « mystères » joués sur la place de Notre-Dame. Il y avait là comme une kermesse. Le théâtre « entraînait » dans la foule.

Le théâtre a subi des transformations au cours des temps, mais il est resté un pilier de la culture.

Le théâtre, mêlé à des danses, était le fort des cultures de l'antiquité.

Richard Wagner avec son opéra intermêle la danse aux phraséologies musicales.

Et c'est Serge Diagheliev qui avait, avec des décors de Cocteau et de Picasso, révélé le grand Nijinski. Diagheliev voulait abolir les frontières en art.

Nous sommes ici dans le thème moderne, qui va plus loin avec les *happenings*, qui veulent couper tout pont entre le théâtre et la vie.

Quoi qu'il en soit, au siècle dernier, c'est Victor Hugo qui veut briser avec le passé. Sa pièce *Hernani* est de l'anti-Corneille. Victor Hugo cherche le *naturel*, le vécu.

Sans lui, il n'y aurait pas eu Brecht, ni même Giraudoux.

Comme le théâtre évolue, les acteurs évoluent.

Ibsen voulait un théâtre de l'inconscient. L'acteur qui joue Ibsen doit créer un jeu intérieur.

Il s'agit de dépasser la scène, mais *de l'intérieur*, en touchant l'inconscient des spectateurs.

Edmond Rostand, par contre avec *L'Aiglon* et *Cyrano de Bergerac* a créé un théâtre tout extérieur. Cela a été admirablement joué par le talent de Sarah Bernhardt, qui déclamait. Ce jeu est fini. Et ceux qui écouterait Sarah Bernhardt aujourd'hui sur des disques seraient étonnés combien anti-naturel a été son jeu. Mais cela plaisait à son époque. Les goûts ont changé.

Le « précieux », on le voit chez Sacha Guitry.

L'opéra, comme tel, a beaucoup décliné justement à cause de son caractère artificiel. Mais il faut encore une discipline dans le théâtre.

Aujourd'hui, on a passé à l'autre extrême : le *débridé*.

Le cinéma, aux temps actuels, a pris la place du théâtre populaire. Et du cinéma, on a passé à la télévision. Un jour, nous aurons le cinéma sans écran et qui rejoindra le théâtre qu'on jouait à l'air libre.

Mais comme l'Histoire est un théâtre à rebours, l'Histoire est encore un cinéma qui se déroule hors du temps présent.

Mais, tout pris dans le tout, le théâtre ventable est la vie projetée dans le cosmique ! Ce théâtre est devant nous. Le poète cherche à le décoder. C'est ainsi que le poète est avant tout homme de théâtre, dont la scène est l'univers.

---

# Le MAURICIEN

9 Mars 1972

## Interview de Malcolm de Chazal

« Si S.M. la reine portait une robe-fée, Maurice détrônerait Paris et deviendrait le centre mondial de l'élégance féminine ».

\*.\*.\*

Malcolm de Chazal nous fait part dans une lettre que nous publions en hors-texte, de son intention d'offrir à Sa gracieuse Majesté la reine Elizabeth une robe-fée.

Nous avons interviewé Chazal hier qui nous a répondu avec l'originalité qu'on lui connaît.

Ajoutons qu'il est persuadé que la reine sera très sensible à son présent et demandera à porter des « robes-ananas », des « robes-oiseaux », des « robes-poissons ».

« Si la reine portait une robe-fée, lors d'une visite d'État en France, nous dit Chazal, elle ferait pâlir d'envie le monde élégant des Champs-Élysées ».

Enfin, il croit que sa « robe-fée » contient un « principe éternel indestructible » en cela qu'elle ramène la femme qui la porte à l'état d'innocence.

\*.\*.\*

Q. — *Faites-vous confiance à Mme Lan ?*

R. — Elle est un professeur d'art et une artiste distinguée. C'est la seule personne capable de « transférer » rigoureusement des images sur un tissu. Des images qui parlent grâce au mouvement bien décalqué. D'habitude, dans ce genre d'opération, on strangule les couleurs et on met les images en prison.

M. Cafarelli, peintre réunionnais, m'a fait dire que mes images devraient être imprimées directement sur des tissus. Selon lui, ma peinture est la seule qui n'accepte pas le travail d'impression.

Mme Huguette Dubar, sœur de M. Cafarelli, est de la même opinion. Donc, si on décalque mes images, on perd 90 % ou plus du message de ma peinture.

Le grand drame, pour ce qui est de mes tableaux, est le suivant : le fond de mes fleurs est blanc ou noir. Comment faire une robe à fond noir ? Peindre sur le noir ? Je n'en sais rien...

Q. — *Les autorités sont-elles au courant de votre intention de faire cadeau d'une robe-fée à S.M. la reine ?*

R. — Si j'offre cette robe à Sa gracieuse Majesté et qu'elle se décide à la porter au déjeuner qui sera donné en son honneur au *Morne Hotel*, voici ce qui se produira :

Du fait que la reine d'Angleterre serait photographiée dans une robe-fée, dans l'ambiance paradisiaque du Morne, la *Mauritius Hotels* devrait me donner un chèque de DIX MILLE ROUPIES, au minimum, en raison de la propagande que cela lui ferait.

Imagine-t-on ce qui se serait passé si Mme Patricia Nixon avait porté une robe-fée à Pékin ? Si Miss Monde 1971, une Brésilienne, avait porté une robe-fée à Londres ? Cela aurait créé une grande sensation.

Si la reine d'Angleterre consent à porter une robe-fée au Derby 1972, elle fera éclater les tribunes et on assistera à l'arrêt de la principale course. Ce sera l'habillement féminin porté à sa dernière limite.

La reine d'Angleterre dans une robe-fée : quel sujet d'affiche ! Ce serait, pour la propagande touristique mauricienne, le summum du summum.

Je me résume : la reine d'Angleterre est la reine des reines, si elle portait ma robe-fée, ce serait une fleur miraculée qui sortirait de l'île Maurice, une « totalité ».

Si la reine d'Angleterre consentait à porter une robe-fée, il serait inadmissible que la haute couture internationale ne tente non seulement de révolutionner la mode universelle, « mais de mettre l'île Maurice au pic de l'élégance et de la féerie absolue ».

Q. — *Que penserait Paris, capitale de l'élégance féminine.*

R. — Si Sa gracieuse Majesté la reine d'Angleterre consent à porter la robe-fée, Paris sera détrôné et Maurice deviendra le centre mondial de l'élégance féminine.

---

## **Le MAURICIEN**

**9 Mars 1972**

### **La robe-fée**

J'ai le plaisir d'annoncer que Madame Anna Lan a gracieusement accepté, sur ma demande, de confectionner une robe-fée qui sera offerte à la reine Elizabeth.

Comme l'on sait, Madame Anna Lan est aussi créatrice de mode.

Ce qui m'enchant, c'est que, au lieu de décalquer mes images, Madame Lan les peindra elle-même directement sur tissu, assurant ainsi le mouvement et faisant parler les images.

Madame Anna Lan aura la collaboration inappréciable de Marguerite Labat dont on connaît le sens artistique et dont le rêve a toujours été d'aider à la réalisation de cette robe.

---

# Le MAURICIEN

9 Mars 1972

## Le tourisme, cet internationalisme

Lundi 6 mars 1972

Mon cher Yves Ravat,

Avec le tourisme, on n'a pas affaire à quelques personnes, mais à l'humanité tout entière. Qui dit *humanisme*, dit *folklore*.

Quand Robert Mallet vint à Maurice, il dit aux Bermondy (Jacques Bermondy était consul de France) qu'il était stupéfiant qu'à Maurice, *Sens-Plastique* était totalement inconnu, alors qu'on étudiait cet ouvrage dans les collèges et les universités de France.

Aujourd'hui, il ne suffirait que de se rendre à la Bibliothèque Carnegie, d'y prendre copie de quelques pages de *Sens-Plastique* pour que les élèves du Collège Labourdonnais soient mis au courant de cet ouvrage. La même chose s'applique à l'université de Maurice.

Mon théâtre, *Judas*, a été joué au *Plaza*, avec Yves Forget tenant le principal rôle et étant lui-même à la fois le directeur et le metteur en scène.

Le cyclone *Carol* interrompit la pièce. En même temps, il y eut intervention de quelques prêtres. La pièce *Judas* tomba. Alors que le R.P. Jean Margéot (il n'était pas encore évêque) avait lu la pièce au presbytère de la cathédrale St Louis et n'y avait trouvé rien à redire, sauf quelques termes.

Aujourd'hui, les temps ont changé. Il y a le *Judas* de Marcel Pagnol et le *Judas* de Papini.

*Judas* est un « mystère ». La religion chrétienne n'a pu résoudre ce mystère.

J'ai fait de *Judas* une pièce allégorique. Les personnages ici sont représentatifs des principes éternels. *Judas* est une œuvre pour faire penser.

Or, mon *Judas* a été traduit en espagnol et a été joué à la radio de Buenos Aires.

Mais à Maurice, on n'en veut pas. Est-ce un tabou ?

*Petrusmok* est un livre entièrement sur l'île Maurice. On y trouve un nouveau folklore, inconnu dans le monde : LE FOLKLORE DES MONTAGNES. Nous avons ici un prodigieux appoint touristique. Ce livre, traduit en anglais, en allemand, en hindi, deviendrait le LIVRE DE CHEVET du tourisme mauricien.

Les robes sens plasticiennes, elles, les étrangers les ont jugées. (Comme je l'ai dit dans le *Cernéen*, une robe-fée, une robe-ananas, créée par Georgina Souchon, a produit une sensation à l'*Hôtel du Morne*).

Heureusement, quelques-uns réagissent. Je lis ces lignes dans le *Cernéen* de vendredi : « *The fairy gown is a blend of flowers and gorgeous colours, which revel their own glory through the magic wand of a genial artist* ».

J'ai demandé qu'une robe-fée soit offerte à la reine Elizabeth. On pourrait en ajouter une autre pour la princesse Anne.

Des journalistes accompagneront la reine. Il y a là une propagande touristique énorme.

Seychelles avec ses 93 îles - le seul paradis terrestre dans le monde - forcément nous concurrencera. On *comparera*. Seul le folklore peut nous aider.

Le folklore a deux sources : le poète et le peuple.

Le peuple a donné tout ce qu'il pouvait donner. Reste le poète.

Personne ne parlera à la reine de *Sens-Plastique* (Et cependant, par télégramme à *Herder and Herder*, mon éditeur à New York, des exemplaires de *Sens-Plastique*, en anglais, pourraient être acheminés à temps et offerts à la reine et au prince Philip).

Personne ne parlera à la reine de *Petrusmok* et du *Folklore des montagnes*.

Offrira-t-on une robe-fée à la reine et une autre robe-fée à la princesse Anne ? Attendons.

Ce qui va souffrir du Refus de poésie est notre tourisme.

Au-delà de l'industrie du tourisme, il y a un miracle qui surplombe l'île Maurice.

Ce « miracle », *Petrusmok* le dit : Ces montagnes, purs étendards claquant dans le *pérenniel*.

Mademoiselle Christine Skorupha, de *Dupont de Nemours*, avait, avec l'enthousiaste adhésion de l'*O.R.T.F.*, pensé à des robes-fées, comme des roses ensemençant nos montagnes. On attend un son-lumière de la robe-fée et de la montagne mariées.

Notre tourisme manque d'imagination... et d'audace, sauf exceptions. (l'*Hôtel du Morne* est une des exceptions). Le séga se meurt par le modernisme.

Je parle d'un FOLKLORE ÉTERNEL sur lequel le temps n'a pas de prise. Parce qu'il s'agit de l'immatériel, de l'impalpable, touchant le cœur de l'éternel humain. L'île Maurice attend d'avoir UN NOM. Ce nom est un nom d'homme et du pays indivisibles.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

16 Mars 1972

## Dunkerque

Dans toutes les guerres, il y a des moments décisifs.

Hannibal est parti de Carthage avec ses légions. Il a traversé l'Espagne, passé au sud de la Gaule (la Riviera actuelle), culbuté les armées romaines et pénétré en Italie.

Ses généraux l'exhortèrent de foncer sur Rome et d'en finir. Que fait Hannibal ? Il s'arrête. Il a tout son temps, pense-t-il. Et c'est Capone et ses délices – Rome étant à l'horizon.

Hannibal, à Capone, a perdu la guerre.

En 1919, les armées allemandes foncent en Belgique, battent les armées françaises qui reculent. En vue de Paris, le haut état-major allemand hésite. Quoi ? Se heurter contre les défenses extérieures de Paris ? Pas la peine. On tient la proie. « *Contournons Paris*, dit l'État-major allemand, *et prenons la ville à revers.* »

On connaît le reste. Attaque de flanc du général Gallieni. Et c'est la victoire de la Marne, victoire décisive.

En juin 1940, après la percée de Sedan, c'est la ruée vers l'océan. Des armées françaises et *toute* l'armée anglaise sont encerclées.

L'État-major allemand réclame la ruée des tanks allemands et la curée.

Hitler dit : *Non !*

Le général Von Bock à Bruxelles insiste. Il tient tête à Hitler : « *Non !* dit Hitler, *je ne veux pas embourber mes tanks dans les mares des Flandres.* »

Le général Von Kleist vient à la rescousse du général Von Bock. Hitler ne démord pas et trouve d'autres excuses : une remontée des tanks français – idée chimérique – à partir de Paris.

Mais finalement le général Von Rundstedt arrive avec des arguments massue. Rien n'y fait. Hitler avait décidé. Il s'en tenait là.

Les armées françaises et *toute* l'armée anglaise se retirent sur le camp fortifié de Dunkerque.

De Douvres, les bateaux de plaisance, les yachts, les torpilleurs affluent pour l'évacuation. Les avions-bombardiers en piqué, les *Stukas*, font un carnage. L'évacuation en plein jour ne peut plus se faire. C'est pendant la nuit du dimanche 2 juin qu'allait se jouer la partie.

Mais déjà le sort avait joué. Hitler, par un autre caprice, avait décidé ceci : l'aviation allemande devait s'arrêter de bombarder Dunkerque et se porter sur les aérodromes de la région parisienne et les neutraliser.

Hitler croyait que dans huit jours, l'Angleterre allait demander la paix.

Si toute l'armée anglaise avait été faite captive, à Dunkerque, tout changeait.

Dunkerque, malgré tout, a été une épopée.

Deux cents divisions allemandes se ruaient sur Dunkerque. L'amiral Abrial secondait la *Royal Navy* du côté de la mer.

Le général Montgomery « présidait » à la bataille, à bord du *Codrington*. Alexander dirigeait le mouvement à terre, nu-tête parmi les obus, en croquant une pomme. Le colonel Cazenove sur les dunes, se faisait la barbe. Son ordonnance tenait le miroir. Le flegme britannique gagnait jusqu'au dernier soldat. À Dunkerque, il n'y eut pas l'ombre de panique.

Le torpilleur français *Le Foudroyant* sombrait. Le capitaine de corvette Paul Fontaine voyait passer les marins français happés par le courant, chantant *La Marseillaise*.

À Steene, un distillateur belge eut un geste admirable : voyant venir les tanks allemands, il fit ouvrir les robinets de vidange de ses cuves géantes et déversa deux cent mille hectolitres d'alcool dans la campagne où les obus allemands mirent le feu arrêtant la ruée allemande.

Mais le plus extraordinaire arriva.

Le soldat britannique Horlock descendait vers le môle par une échelle, avec un bébé dans les bras. L'enfant, exalté par le feu d'artifice des bombes, poussait des cris de joie. L'enfant innocent voyait des fées.

Avec le courage des soldats britanniques comme carte maîtresse, avec cet héroïsme inouï, Winston Churchill, quand il vint devant le Parlement, put présenter à ses pairs l'atout des soldats rapatriés. Et Churchill décréta la lutte à outrance sous les acclamations des membres du Parlement.

Dunkerque, affreux désastre, allait sauver l'Europe.

---

# ADVANCE

20 Mars 1972

## L'ancien et le nouveau Morne

La presqu'île du *Morne*, il y a vingt ans ou moins, pouvait sembler comme un « bout du monde ».

Passant par la Grande et la Petite Rivière Noire, traversant les villages de Case Noyale et La Gaulette, on ne s'arrêtait pas. On montait la rampe et on descendait vers le sud-ouest de l'île pour prendre les chemins en lacets qui, via *Macondé* ou Petit Cap, gagnaient vers Riambel et Souillac.

À partir de *Case Noyale*, les grands champs de maïs – vert émeraude ou couleur paille – déversaient leurs cascades sous le ciel bleu.

Ici et là, des singes qui traversaient la route. Les bois noirs en fleurs à la montée de *Bois Puant*, égrenant leurs bruits en castagnettes, quand les fleurs étaient devenues des causses.

Tout cela est-ce le passé ? Non. L'atmosphère est restée. Sauf les singes en moins et moins de champs de maïs.

Mais qu'on entre au sein de la presqu'île du *Morne* et tout a changé.

Ce qui était le vieux Morne consistait uniquement en un campement. Partout des filaos rectilignes, des allées à l'herbe plate. Des trouées de lumière et la paix inexprimable.

Au haut le *Morne* lui-même, citadelle de pierre que la lumière colore et sur laquelle se juchent les paille-en-queue.

Les troupeaux de bœufs sont encore là. Mais leur pâturage s'est resserré.

De tous les sites touristiques de l'île, la presqu'île du *Morne* est de loin le plus beau joyau.

Depuis, le Vieux Morne s'est transformé. On y a mis des logis pour les employés de l'hôtel. Le coquet chalet est devenu un magasin.

À côté, tout l'attirail pour la pêche. Et voici les écuries. Une plantation de papayers. La verdure ici est luxuriante.

De là, les *bungalows* se suivent le long de la plage jusqu'à l'hôtel du Morne.

Voici le champ de golf. Les fleurs. (Il manque des bougainvillées à foison. Mais ça viendra). Que demander de plus ?

L'extraordinaire, c'est que des couples partent de Londres pour venir jusqu'à nous. Et ils reviennent. Alors qu'il y a les Bahamas, la Riviera. Mais voici la raison : le pays est encore frustré. Cela est rare dans le monde actuel. Et puis, il y a ici une pluri-culture, une naïveté, qui enchantent les étrangers.

Au *Morne* s'édifie en ce moment un second hôtel totalement distinct. La vista ici est plus large, qui, vers la montagne du *Morne*, s'épand sur un vaste espace.

Les deux hôtels du *Morne* se concurrenceront-ils ? Non, ils se complémentent. Ils feront comme un couple. Les gens pourront passer d'un hôtel à l'autre pour prendre l'apéritif et humer les deux atmosphères, les deux « climats ».

Une excellente initiative est de créer une nouvelle route donnant sur le *Morne* à partir de la route de la Rivière Noire. Il fallait cela. La mer envahit la route actuelle en serpentins par grandes marées. Et cette route est étroite.

Mais ce qui est vraiment colossal est ceci : on va créer une route circulaire, permettant de voir la montagne du *Morne* sous toutes ses faces. Et donnant ainsi deux routes liées soit que l'on vienne du nord ou que l'on vienne du sud.

Mais avec le nombre de touristes qui augmentent et le *booking* couvrant bien des mois à l'avance, le *Morne*, avec ses deux hôtels, deviendra trop petit.

Heureusement, on a tout prévu. La *Mauritius Hotels* s'étendra vers Case Noyale d'une part et même jusqu'à Tamarin et on continuera les villages de vacances par le sud jusqu'à Petit Cap.

La clé maîtresse de notre avenir touristique est le *folklore*. Il ne suffit pas que nous ayons le *folklore* du passé. Il faut créer un nouveau folklore. Mais ça, c'est une autre affaire qui déborde les limites de cet article.

---

# Le MAURICIEN

21 Mars 1972

## Magie au *Morne*

Lundi 20 mars 1972

Mon cher Yves Ravat,

La confrontation a eu lieu au *Morne*, le dimanche 19 mars 1972.

À Maurice en ce moment est un cinéaste français : M. Maurice Gauthié. Il a été commandité par la Maison *Rogers-Air-France* et apparemment la *B.O.A.C.*, pour tourner un film sur l'île Maurice.

Naturellement, ce sont les mêmes images : séga sur commande, surfing, platitude des rues et contre-rues.

Je proposai à M. Maurice Gauthié quelque chose d'absolument NOUVEAU, filmer une robe-fée dans le paysage du *Morne*.

Quand je fis voir à Maurice Gauthié la *Pointe du Morne*, il ne voulut rien d'autre.

La robe est noire. Tissu grège, extrêmement luxueux, ni vaporeux ni lourd.

Le problème No 1 de la robe-fée est l'ADAPTATION. Anna Lan évita le défaut capital : le PLAQUÉ. Elle jeta les fleurs sur la robe et les fit tourner.

La robe-fée est extraordinaire par ceci : comme la mer on peut la voir sans jamais s'en lasser, Ses deux thèmes liés sont : sérénité et paix. Il en découle de la joie. Paix et harmonie. Un point c'est tout.

Mais le tout vous *tient*. La robe-fée est une chose *familière*. C'est un *être*. Et on vient à l'aimer comme on aime un *être*.

À mon sens, avec ce que je fais, le *critique d'art* a vécu. Pourquoi parler de choses qu'on SENT et qu'on n'explique pas ?

Si on veut d'un juge, le seul juge est la Nature.

Placez un tableau — n'importe lequel — en pleine Nature contre un arbre. Reculez. Le tableau sera ÉTRANGER au monde qui l'entoure. L'œuvre d'art ici est jugée. De la même manière qu'un tracteur ou un avion, en ÉTRANGER au paysage.

Ici par son Art de FABRICATION l'homme prouve qu'il est sorti de la vie.

Le mannequin, Mlle X., est une jeune fille ravissante. Les appareils de M. Gauthié sont extraordinairement compliqués.

Tout un groupe de gens nous suivent.

M. Gauthié a choisi la pointe extrême de la *Pointe du Morne*. Sur le sable, Mlle X. évolue gracieusement. Et le cinéaste tourne. La robe-fée se présente contre la montagne du *Morne*. Et le décor tourne vers Tamarin.

Je suis en retrait, à une grande distance, une Française à mes côtés.

Voici la Grande Confrontation.

D'abord la robe-fée et la nature du *Morne* se marient. Mais la robe-fée se DÉTACHE et TRANSCENDE.

À distance, la fleur blanche sur la robe est à la fois *corolle* et *coquillage*.

Le blanc de la fleur n'est pas du blanc. Car le blanc, ici NOUS REGARDER — la Française et moi. Le blanc vient vers nous.

Le vert passa la main sur l'épaule du jaune qui eut un frisson mauve. (*Sens Magique*)

\*.\*.\*

Le blanc ici est un PERSONNAGE. La couleur A PARLÉ, et tout est dit.

Si la *Mauritius Hotels* demandait à M. Gauthié de lui fournir une photographie en couleurs de Mlle X., une Mauricienne, se plaquant en gros plan sur la montagne du *Morne*, la *Mauritius Hotels* n'aurait pas besoin, à tout jamais, d'autre réclame. Une affiche de cette sorte ferait le tour du monde. Une seule image et c'est la PROPAGANDE ABSOLUE.

Tahiti a la vahiné, coiffée de fleurs de frangipane et habillée de son *paréo*. L'ILE MAURICE N'A RIEN DE CETTE SORTE.

La robe nationale ? Laissez-moi rire ! Où est-ce ? Quelle est la personne qui en ait la plus faible idée ? Qui puisse faire *une synthèse* de la femme et de notre pays — et qui aurait un SENS UNIVERSEL ?

La robe nationale, M. Maurice Gauthié l'a filmée. Que la *Mauritius Hotels* s'en serve !

Mais cette robe ne se fera pas en série. *Cendrillon* est à exemplaire unique.

J'ai donné à Madame Anna Lan les instructions suivantes : UNE ROBE, UNE GOUACHE. On viendra à Maurice, de partout pour la robe-fée. C'est le cadeau que je fais à mon pays.

Madame Anna Lan a opéré des prodiges. Mais il lui faudrait un atelier, une série de couturières, un grand salon de réception, un vaste assortiment de tissus, une salle d'essayage. Et une salle encore où seraient stockées mes gouaches en grand nombre, où chaque cliente pourrait choisir son sujet. Il faudrait de l'argent. Je ne sais d'où il viendra.

Un dernier mot dans le domaine de la *magie*.

L'apprenti sorcier est finalement prisonnier de son œuvre. Pygmalion façonne une statue qu'il anime et il crée Galathée dont il tombe amoureux.

Cela est du NARCISSISME.

À l'extrême pointe de la *Pointe du Morne*, une robe s'anime. Et elle est AUTONOME. Elle vit de sa propre vie, détachée de l'auteur.

Ça, c'est *la magie*. Le propre de l'artiste est *d'enfanter comme Dieu*, de donner la vie — comme Dieu crée l'univers, où chaque chose a sa vie AUTONOME.

La robe-fée n'est pas une fabrication mentale sortie du cerveau d'un homme. La robe-fée est un PRINCIPE. L'île Maurice peut l'accepter ou la refuser. Mais elle fera le tour du le monde.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

3 Avril 1972

## Le mystère de l'Atlantide

Tout commence avec une relation de Platon dans le *Critias*. Selon les renseignements qui lui furent passés par des prêtres égyptiens, Platon parle d'une île au-delà des Colonnes d'Hercule (aujourd'hui Gibraltar) où des hommes extrêmement versés dans l'alchimie, produisaient de l'or à volonté. Ce métal magiquement obtenu était appelé l'*oricalque*.

(Notons qu'au cœur de la religion des Atlantes était le *bœuf sacré*).

Puis, en un jour et une nuit, l'Atlantide sombra sous les flots. On a essayé par des plongeurs de situer sous les eaux l'Atlantide disparue. Mais en vain !

Et la légende court.

D'autres parlent d'une Atlantide associée à une race blanche, celle des *Hyperboréens*. L'Atlantide, en ce cas, aurait été une Ile-Continent au haut de l'océan Pacifique. De la race *hyperboréenne* seraient descendus les Nordiques (Suédois, Norvégiens) et les habitants de la Prusse Orientale et enfin les peuples du Népal dans le nord de l'Inde et ceux des hauts-plateaux du Pamir (Afghanistan).

Mais voici une troisième version. L'île d'Helgoland, au large de l'Allemagne dans la Mer du Nord, serait un reste de l'Atlantide disparue.

Une quatrième version de l'Atlantide concerne le territoire de l'Atlas en Afrique du Nord. Là, Pierre Benoît créa son célèbre roman l'*Atlantide*, avec la mystérieuse *Antinea*.

Qui croire ?

Heureusement il y a du nouveau.

Un mystère aujourd'hui est l'*île de Crète*, au large de la Grèce. Il s'agit ici de *Minos*, dieu d'une civilisation disparue. Et encore ici le *bœuf sacré*, avec le *Minotaure*.

Mais voici que la plus grande découverte archéologique de tous les temps a été faite dans l'île Santorini qui est toute proche de la Crète et à mi-chemin entre la Grèce et la Turquie.

L'île *Santorini* est une île « *coupée* ». Le versant nord est le rebord d'un cratère volcanique géant. Le reste de l'île jadis existante est sous l'eau.

Selon la science, l'île aurait « explosé » 1 500 ans avant Jésus-Christ.

L'île aurait « sauté » en partie dans l'air. Et la mer se serait ensuite engouffrée, débasculant les eaux de la Méditerranée.

Il y a quatre ans, le professeur Marinatos, archéologue, se promène sur l'île *Santorini*. Qu'est-ce qui se passe dans sa tête ? Il commence *au hasard* des excavations, comme pour s'amuser.

Et il tombe sur une cité totalement scellée par les cendres volcaniques comme à Pompeï. Des fresques incalculablement belles se présentent, infiniment plus belles que celles de Pompeï.

Il y a ici un singe étiré, un singe bleu qui bondit. Pareil mouvement ne s'est vu nulle part dans l'art. Et des athlètes. Et deux oiseaux, l'un voltigeant à l'envers et becquetant l'autre oiseau comme un baiser.

Mais chose curieuse, pas un reste d'homme. On suppose que *tous* les habitants de l'île *Santorini* avaient fui avant la catastrophe, avertis par les grondements annonciateurs du volcan.

Selon les sismologues, le volcan de *Santorini* aurait été le plus grand cataclysme que notre planète ait connu.

La vraie Atlantide aurait-elle existé dans la Mer Égée ?

À juger par les fresques de *Santorini*, nous serions ici à un *Pic de l'Art*. Tout ce qui existe depuis cela ne serait qu'un rabâchage. Et ce serait une vision dans l'inconscient à jamais disparue.

Pour moi, il s'agit, dans l'art de *Santorini*, d'un *Art naïf* allié à une *inconcevable maîtrise*.

À mon sens, l'art se ramène à la *couleur* et au *mouvement*. Mais naturellement l'art de *Santorini* n'est même pas dans le parvis de l'*humanisation*.

Le verdict donc est le suivant : depuis *Santorini*, l'art n'a fait que décliner.

Ce qui est extraordinaire, c'est que, à l'ouest de *Santorini*, il y a le Parthénon, l'Acropole, les œuvres de Phidias.

Une *pré-Grèce* donc existait avec *Santorini*.

Cette partie de l'Europe – ce divin sud-est – était vouée à une gloire incomparable.

---

# ADVANCE

10 Avril 1972

## La Cour de France

Quand il fut question de marier Henri III, alors duc d'Anjou, avec Elizabeth d'Angleterre, une des préventions de Henri III était qu'à la Cour d'Angleterre, les filles d'honneur de la Reine étaient accoutumées de manger de grands lambeaux de pain avec d'immenses pièces de lard, mises à même le pain.

Henri III fut le premier à manger avec une fourchette... à deux dents. Henri VIII d'Angleterre mangeait avec ses doigts comme tous les gens d'alors : rois, princes et paysans.

La grande affaire des Cours était le brocard d'or. La perle était plus prisée que les gemmes. Tout le monde portait chapeau à dîner, dans les réceptions et les bals. Et tout le monde se découvrait quand passait le roi qui seul conservait son chapeau en toutes circonstances. Le chapeau, les gants et la canne. En plus l'épée. Ainsi était la Cour.

Jusqu'à Charles IX, tout gentilhomme entraînait partout où il voulait au Louvre. Et même dans la chambre du roi. Henri III fut le premier roi de France à établir l'étiquette.

L'étiquette fut continuée par Henri IV et Louis XIII et devint une véritable corvée sous Louis XIV.

L'étiquette permettait de donner une valeur sacrée au roi. Par l'étiquette les rapports des gens de Cour étaient rigoureusement réglés. La préséance étant tout. L'étiquette avait ceci de bon qu'elle créait une discipline. Cependant l'étiquette installa le *Rite de Cour*. C'était une nécessité pour la dignité du roi et des autres. Et ça exaltait la courtoisie, sans quoi il n'y a pas de *Cour*.

Les jours ainsi étaient réglés. Mais ça n'empêchait pas la fantaisie. L'étiquette exacerbait la fantaisie.

Aussi Louis XV eut ses cabinets particuliers, où il recevait ses intimes. On était ici entre familiers. Mais à chaque fois que quiconque dépassait les bornes, Louis XV frappait trois coups sur son verre ou sur la table et on comprenait.

La Cour de France avait l'*aisance*. Un naturel affecté peut-être. Mais toujours une certaine *majesté*. On peut dire qu'à Versailles, il n'y avait pas de *laisser-aller*.

Aussi la Cour de France fut-elle imitée partout chez les rois d'Europe.

Frédéric II – le Grand Frédéric – parlait un français impeccable. Tout le monde s'exprimait alors en français.

Et Voltaire traitait le roi de Prusse comme un ami. Et *vice-versa*.

Les mœurs à Versailles n'étaient pas pires qu'ailleurs. Mais tout se passait avec élégance. La jalousie était mal vue. On pouvait être jaloux, mais on ne devait pas le faire voir.

Lorsque le marquis de Maintenon fit des scènes à Versailles, parce que sa femme l'avait quitté pour Louis XIV, tout le monde trouva cela de mauvais goût.

La perfidie existait à Versailles, mais en dentelles. Versailles n'était que sourires, mais sourires de tous genres. Le grand éclat de rire était mal vu.

À la Cour de France répondait la vie de château, qui naturellement imitait Versailles.

On peut donc considérer le roi – surtout Louis XIV – comme un génial *maître des cérémonies*. Louis XIV comprenait très bien qu'il y avait l'homme et qu'il y avait le monarque. À Trianon, Louis XIV se détendait. Mais il n'oubliait jamais qu'il était le roi et que tous les regards étaient tournés vers lui. Et qu'il ne pouvait jamais manquer au décorum.

Mais comme *noblesse* est *synonyme* de simplicité (*noblesse oblige*), les rois étaient simples, de port, de manières. Cela, on ne le dira jamais assez. Et par la simplicité, le noble tranchait.

Il en a toujours été ainsi en Angleterre. Le Lord anglais – tel Marlborough – était beaucoup plus poli avec son maître d'hôtel qu'avec ses proches.

Mais regardez dans la nature, où tout est noblesse. Peut-on être plus simple que la colombe ? Et marcher plus harmonieusement que le chat ? Et être plus dépouillé que l'eau qui court ?

La noblesse n'est pas seulement un homme, c'est un état d'être.

J'admets que la simplicité était souvent une *attitude* à Versailles mais mieux vaut l'attitude de noblesse que rien.

---

# Le MAURICIEN

12 Avril 1972

## À la mi-voie

Mon cher Ravat,

Le samedi 8 avril, au *Morne*, un boy vient vers moi, le dénommé Labisse :

« Monsieur, me dit-il, hier, j'ai servi à la *Mivoie* pour le festival de l'Élégance. Madame Anna Lan portait une robe-fée. Les fleurs sur sa robe bougeaient leurs têtes et causaient entre elles. »

Lundi 10 avril, toujours au *Morne*. On me sonne de la *Mivoie*.

Quelqu'un au bout du fil : « Monsieur, quand madame Lan monta sur le podium, avec sa robe-fée, ce fut un éclatement. Les fleurs sur sa robe bougeaient, toute la robe bougeait. Les plus exaltées parmi les femmes étaient les Allemandes, les Anglaises, les Françaises, les Sud-Africaines, les Réunionnaises. On vous cherchait. On voulait acheter des robes-fées. »

Que se passa-t-il exactement à la *Mivoie* ? Purement un mouvement inconnu dans notre monde du Trois-Dimensionnel et étranger jusqu'ici à l'art. « Un mouvement de quatrième dimension ».

Ceci explique tout. Après qu'elle eut créé sa première robe-fée, je demandais à madame Anna Lan : « Quel a été l'effet ressenti par vous, face à votre œuvre ? » Anna Lan me répondit : « Un effet de grandeur ».

La robe-fée donne ainsi une *autre dimension à la femme*.

Mais qui dit *grandeur*, dit *élévation*. Donc la robe-fée *élève* la femme et lui donne sa *vraie dimension*.

Corollairement, la robe-fée, à la *Mivoie*, avait grandi la *Mivoie*.

L'art de l'innocence a grandi l'homme et le met dans sa *vraie dimension*.

Dans *Le Mauricien* j'ai parlé de la *mathématique sans chiffre*. Nous y sommes en plein.

Bien à vous.

P.S. : Mettons maintenant les points sur les I.

\*.\*.\*

Le drame du tourisme à Maurice, c'est que nous *offrons aux touristes* (je dirai même nous leur imposons), *ce qu'ils ne demandent pas, alors que ce qu'ils veulent, nous le leur refusons.*

\*.\*.\*

À la *Mivoie*, des femmes venues des points les plus éloignés du globe ont dit sans équivoque *ce qu'elles veulent*. Allons-nous nous mettre en travers du désir de ces femmes ? C'est un petit jeu qui nous coûtera très cher.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

17 Avril 1972

## Batailles navales décisives

L'Empire perse dominait le monde antique. Cet Empire s'étendait de l'ouest de l'Inde jusqu'en Égypte, remontait les plaines du Turkestan et descendait jusqu'au Golfe persique.

Mais la Perse veut encore mieux. Elle veut « absorber » la Grèce et se rendre ainsi maîtresse de la Mer Égée.

Les armées de la Perse descendaient via l'Hellespente périodiquement afin de déborder la Grèce par l'est.

On connaît l'épopée des Thermopyles où trois cents Spartiates arrêtaient l'armée perse dans un étranglement entre la montagne et la mer. Mais une trahison eut raison de ces héros.

La Grèce était perdue lorsque fut décidé que pour « avoir » les Perses, il fallait battre leur flotte. Et ce fut Salamine.

Il est curieux de noter que les plus grandes victoires – celles qui ont changé la face du monde – ont été toujours acquises par un petit nombre sur le grand nombre.

De plus, c'est toujours ceux qui sont maîtres du terrain – autrement dit ceux qui ont choisi le lieu où la bataille doit avoir lieu – qui cueillent les fruits de la victoire.

À Salamine, la bataille eut lieu proche de la côte, là où les petits vaisseaux grecs purent évoluer. À Salamine, David battit Goliath – l'intelligence vainquit la masse.

De la flotte persane, passons au-dessus des siècles et arrivons en ce temps où Philippe II, roi d'Espagne, voulut avoir raison de l'Angleterre d'Elizabeth.

Ce fut encore la masse contre l'intelligence.

La Grande Armada remonte vers le nord sous la direction d'un Grand d'Espagne, le duc de Médina-Sidonia. La gigantesque flotte espagnole passe au large de la Bretagne et de la Normandie. À Paris, Henri III craint à tout moment que cette remontée de l'Armada n'ait comme but l'invasion de la France par l'infanterie espagnole, la plus grande infanterie de ce temps.

Déjà, il y a eu tractation avec Henri de Guise, chef des Ligueurs, pour livrer Boulogne.

Non, la Grande Armada remonte vers l'Île de Wight où cinquante navires de guerre anglais sont embossés.

La reine Elizabeth, comme Philippe II, avait donné des instructions rigides à leurs amiraux, ordonnant avant tout la prudence.

Donc, le duc de Médina-Sidonia désengage à l'île de Wight et la flotte espagnole, toutes voiles dressées, cingle vers la côte belge pour embarquer les troupes espagnoles dans les Flandres qui constitueront l'armée d'invasion.

Mais Drake, l'amiral anglais, désobéit aux ordres de la reine Elizabeth. Pourquoi cette désobéissance flagrante ? La reine Elizabeth n'est pas capitaine sur les mers. Drake seul ici peut prendre une décision.

La flotte espagnole est gigantesque. Les bateaux espagnols sont des géants pour l'époque. Leur victoire est certaine contre ces frelons que sont les bateaux anglais.

Or Drake raisonne ainsi : « A distance, ma flotte est canonnée et je suis perdu. Il s'agit pour moi, coûte que coûte, de foncer. Et arrivé à bout portant, les canons espagnols ne pouvant se pencher et tirer de près, deviennent caducs. Ainsi, *j'aurai* la Grande Armada ».

Et ce fut fait. La flotte anglaise ultra rapide fonce aveuglément sur les navires espagnols. Et à bout portant c'est le carnage.

La nuit vient, la flotte anglaise se retire. Dix vieilles embarcations sont remplies de poudre et lancées sur l'Armada. La poudre est mise en feu et l'Armada flambe.

Puis c'est la tempête. On connaît le reste.

À Trafalgar, il n'y a pas eu bataille. Trafalgar ne fut que le duel entre le génie d'un homme et la masse.

La règle d'or, jusqu'à ce temps, était de former la flotte en *croissant*. C'est ce que fit la flotte mixte française et espagnole, qui était plus nombreuse.

Que fit Nelson ? Il établit sa flotte, un bateau devant l'autre à la file. Et il fonça. Ceci était une folie parce qu'il exposait les bateaux anglais aux feux croisés de la flotte ennemie. Et c'était marcher vers une hécatombe.

Mais la discipline fut parfaite : des bateaux tombaient, mais d'autres passaient. Et enfin, la flotte anglaise coupa la flotte franco-espagnole en deux et l'encercla. La victoire fut totale.

Il faut dire que Napoléon lui-même causa en partie Trafalgar. Napoléon était à Boulogne avec son armée prête à envahir l'Angleterre. Mais il fallait traverser la Manche.

Napoléon avait dit à ses amiraux : « Donnez-moi une journée. Écartez la flotte anglaise. »

Des instructions donc furent données d'attirer la flotte anglaise vers les Indes orientales. Mais la flotte anglaise était revenue.

La flotte française était commandée par l'amiral de Villeneuve, qui ne voulut pas engager ses bateaux, proche la côte d'Espagne. Napoléon, pressé d'agir, *força* Villeneuve. Et l'amiral de Villeneuve agit sous l'effet de la contrainte.

Nelson avait révolutionné le principe de la guerre navale. Intelligence ? Non, génie. Le génie consiste à faire des choses absurdes. Et dans ce cas, plus c'est absurde, plus c'est génial.

---

# Le MAURICIEN

21 Avril 1972

## La culture-fée ou la révolution de l'art universel

*Le monde aujourd'hui s'éloigne de l'humain.*

*La « fée » ramène à l'humain.*

Mon cher Ravat,

Sous la présidence de M. Maurice Paturau et la direction de Mme Langlois, de Mademoiselle Esclapon et d'autres, une fabrique de tapisserie a été établie à la Cité Lucas à Curepipe.

Que chantent nos tapisseries ? Les grâces d'antan. Parlera-t-on dès maintenant d'une *tapisserie nationale FOLKLORIQUE* apte à exalter le tourisme mauricien ? Attendons.

Voici ce que je propose : créer des *tapisseries-fée*. La presse a annoncé qu'à la Cité Lucas, il y a entre 500 et 750 écheveaux de couleurs pour « nuancer » les tapisseries. Mes gouaches ne « nuancent pas ». Les couleurs plaquées sont juxtaposées. Il faudrait pour chaque tapisserie au maximum vingt-cinq (25) couleurs. Travail ultra rapide, permettant la production en grande série. Voilà où un NOUVEAU FOLKLORE servirait le tourisme !

On peut faire de *abat-jour-fée*. On pourrait créer des *assiettes-fée*. Des *théières-fée*. *Toute une céramique-fée*. Je le répète : la simplicité de mes couleurs (Je ne peins qu'avec des couleurs pures), cela rend possible la création d'OBJETS-FÉE en kyrielle. À la fois pour les touristes localement et pour l'exportation.

Pour réussir dans ce sens, il ne faut pas des artisans, mais des artistes.

Peut-être, à l'exception de la robe-fée, la plus extraordinaire réalisation – et qui transfigurera le visage de nos hôtels - est la PEINTURE MURALE-FÉE, la décoration intérieure.

Ainsi, au *Morne*, au *Chaland*, au *Park Hotel*, à *Touessrok*, à *l'Hôtel Isle de France*, par un jeu de lumières, les dîners en couleurs seraient des féeries. Et d'immenses *poissons-fées*, des *bateaux-fée* feraient concurrence – et comment ! – à la mer lapis-lazuli et les barques auréolées de vent à Grand Baie, à Blue-

Bay, et dans les lagunes du *Morne*. La merveille alors ne se présentera pas sur la plage mais DANS les hôtels. D'autre part, mes gouaches, c'est l'idéal pour la MOSAÏQUE, pour les VITRAUX D'ÉGLISE.

Des *tentures-fée* translucides donneraient un nouveau sens et une nouvelle dimension à l'« intérieur » des maisons.

Dans les prochains mois – non, dans les prochaines semaines – des *robes-fée-ersatz* paraîtront dans les vitrines des magasins et seront enlevées par les touristes. Mais à moins qu'on utilise mes gouaches, ce sera un guignol. On aura la *robe-peinte*, mais pas la *robe-fée*.

À la *Mivoie*, Madame Anna Lan a porté une robe-fée noire à unique fleur. Cette fleur est une des plus belles que j'aie créées : jaillissante au pistil géant crénelé, aux pétales fabuleux, le tout tourne et danse comme une ballerine et la fleur parle un langage ineffable.

Madame Anna Lan a fait photographier en couleurs cette robe-fée qu'elle portait. Cette photographie en couleurs annonce les *cartes postales-fée* répandues non pas seulement ici mais ailleurs.

Que va faire l'Office du Tourisme devant cette poussée géante – cet intérêt national ? Et que vont faire les propriétaires d'hôtels et de restaurants, les municipalités ?

La CULTURE-FÉE sera-t-elle refusée à Maurice et prise ailleurs ? La parole est aux femmes. Car la CULTURE-FÉE s'adresse, avant tout, à la femme, laquelle a toujours eu le premier et le dernier mot.

Bien à vous.

\*.\*.\*

*P.S.* : Ne perdons pas de vue les *meubles-fée*, les *maisons-fées*, les *jardins-fée*. Le burlesque, c'est qu'avec le génie de l'imitation inhérent à l'humanité on créera des *automobiles-fée*, des *avions-fée*. Le clown alors entrera en jeu. Notons que Charlie Chaplin n'était pas un clown (ce poète, *il se moquait du clown*).

*Disneyland* est en Californie et à Miami. Tout cela est grotesque. L'île Maurice deviendra l'ILE-FÉE. Magistral moyen de tenir tête à Seychelles, appelée le *Dernier Paradis terrestre*.

Mais au fait, à quand un *prospectus-fée* pour touristes... avec pour titre : MAURITIUS, THE FAIRY ISLAND IN THE INDIAN OCEAN ? La fée donnant une AUTRE DIMENSION à la vie, l'île Maurice deviendra une grande île, une très grande île.

*Le plus extraordinaire* serait le JOUJOU-FÉE qui, affectant l'état de l'enfance, révolutionnerait L'HOMME FUTUR.

---

## ADVANCE

24 Avril 1972

### Admirable Joséphine !

Le conflit qui opposa Lucien Bonaparte à son célèbre frère vint du jour où Napoléon Bonaparte se fit empereur (à *Notre-Dame*, ce n'est pas le Pape qui couronna Napoléon. Il y eut là un acte inouï : Napoléon prit la couronne impériale et la mit sur sa tête).

On peut imputer tous les malheurs de Napoléon à sa décision de se faire empereur. Car cela entraîna toute la famille. La faute capitale de Napoléon fut de couronner son frère Joseph, roi d'Espagne.

Pire encore, comme suite de cette inconséquence : Napoléon se voulut une dynastie. D'où sa décision de divorcer d'avec Joséphine. D'où encore l'alliance avec l'Autriche qui le trahit en Saxe et entraîna le désastre de Leipzig.

Joséphine (elle s'appelait Rose, Napoléon la rebaptisa Joséphine). Joséphine était une créole, c'est-à-dire née dans les îles, à la Martinique.

Joséphine n'était pas belle, mais infiniment gracieuse. Avec cela un charme incomparable qui lui faisait pardonner tous ses défauts.

Comme nous, à Maurice, Joséphine élidait les « r ». Elle disait « théat » au lieu de théâtre. Comme nous, elle chantait en parlant, comme nous, Mauriciens, nous chantons en parlant.

Elle disait « Bonaparte est droll » (pour drôle). Joséphine appela Napoléon, du seul nom de Bonaparte, même lorsqu'il fut couronné.

Le mariage de Napoléon et de Joséphine était l'alliance de la *force et du charme*. Ça s'attire !

L'extraordinaire chez Joséphine, c'est qu'elle resta femme jusque sur le trône. Et Joséphine était excessivement femme. En cela résidait son pouvoir. Alors que Bonaparte devenu Napoléon Ier avait changé.

Joséphine eut de nombreux amants. Mais elle n'aima personne. Chose curieuse, Joséphine n'aima pas Napoléon Consul et avant. Mais devenu empereur, Joséphine aima son mari. Essayez d'expliquer cela !

Les historiens – sans exception – ont dit que Joséphine fut, pour Napoléon, une mascotte. Après le divorce, l'étoile de Napoléon pâlit.

Apparemment au grand homme manqua alors un *appui affectif*, un soutien, une Égérie. Car Napoléon, à travers ses passades, *aima* Joséphine. Il avait besoin d'elle. Sa présence le délassait. Auprès d'elle, il revenait aux sources.

Une phrase résume tout.

Au balcon des Tuileries, l'homme, après Marengo, était acclamé frénétiquement à Paris par une foule immense, pendant que sous le balcon, la musique de la garde tonnait.

Napoléon se tourna alors vers Bourrienne, son secrétaire, qui se trouvait à ses côtés et lui dit : « Entendez-vous ? Eh ! bien, ces acclamations sont aussi douces à mon cœur que la voix de Joséphine. »

Napoléon Bonaparte eut deux maîtresses : Joséphine et la gloire. Mais le maître de l'Europe d'alors était sous l'empire total de sa femme.

Une scène à *La Malmaison*. À un balcon, Napoléon demande une carabine à Roustam, son mamelouck, et il tire sur des cygnes superbes noirs et blancs dans un étang artificiel.

Joséphine, au bruit de l'arme à feu, se précipite en chemise. Elle crie : « Bonaparte, ne tire pas après mes cygnes. » Et elle arrache l'arme de la main de son époux, comme une mère soustrayant un joujou de son enfant. Le petit caporal avait trouvé ici son maître.

Voici, pour moi, cependant, le côté le plus extraordinaire de la nature de Joséphine.

*La Malmaison* avait été achetée de la famille Lecoulteux de Moley. C'était alors un manoir, moins qu'un château. *La Malmaison* fut agrandie. Des terrains furent achetés. On y établit un parc immense. Tournant le dos aux *jardins à la française* (dont Versailles fut l'essentiel exemple), Joséphine créa à *La Malmaison* les *jardins à l'anglaise*.

Joséphine avait une passion : les fleurs. Elle introduisit des fleurs de toutes les parties du monde. Elle paya un oignon de tulipe quatre mille francs. Après la rose, elle aima les tulipes.

Mais c'était aussi l'amour des arbres. Et la passion des oiseaux. Les salons de *La Malmaison* hébergeaient des gerbes de fleurs de tous les climats et de tous les pays.

Joséphine jouait de la harpe et elle faisait des tapisseries exquises.

Si Napoléon régnait sur l'Europe, Joséphine était la reine des jardins. Et ce qui étonnait les visiteurs étrangers à *La Malmaison*, c'était autant Joséphine que Napoléon.

Mais curieuse chose, excessivement féminine, Joséphine ne s'occupait pas de politique. Elle n'était ni une Pompadour ni une Marquise de Maintenon. L'Empire de Joséphine s'établissait sur le cœur de son mari. Et elle influençait l'homme en plein dans sa volonté, mais indirectement.

Joséphine, répudiée, ne fut pas une épave. Elle avait conservé son titre d'Impératrice. Elle continuait à recevoir et elle régnait sur la société d'alors.

On peut dire de Joséphine qu'elle eut une vie bien remplie. Elle ne connut pas les atroces désillusions de son époux, qui but la coupe de l'ambition jusqu'à la lie.

Joséphine aurait-elle été ce qu'elle fut si elle n'avait pas vécu dans les îles ? Sûrement pas. La Martinique l'avait marquée et elle marqua l'histoire.

# ADVANCE

2 Mai 1972

## Le journalisme américain

On connaît le dicton américain *Time is money*. Le journalisme américain est bâti sous le signe de la *vitesse*, clé de la concurrence du *média*.

Au siècle dernier, Stanley, journaliste américain, est commandité par un grand journal de New York pour aller retrouver et interviewer Livingstone, perdu dans les forêts d'Afrique.

Enfin Stanley rencontre Livingstone. Que fait Stanley ? Il se précipite vers l'Éthiopie, à, Addis Abeba, où se trouve le seul poste télégraphique à l'est.

Là, il s'aperçoit que la nouvelle concernant Livingstone a « suinté ». Arrivé au poste télégraphique, à peine Stanley a-t-il commencé à télégraphier que d'autres journalistes font leur apparition.

Lueur de génie : son message envoyé, afin de bloquer la ligne, Stanley, qui avait toujours une bible dans sa poche, se met à télégraphier sans discontinuer des passages de la Bible. Le temps passe. Les autres journalistes trépignent. Mais le préposé au télégraphe remplit la consigne. Il continue à prendre le « message biblique » de Stanley. Enfin Stanley tire sa montre. *Il a télégraphié la Bible depuis une demi-heure*. Le tour est joué. Et Stanley laisse place aux autres journalistes.

Résultat : le journal de Stanley publia la grande nouvelle concernant Livingstone dans la largeur de ses colonnes. Et le message des autres journalistes est du réchauffé.

Il s'ensuit que le tirage du journal de Stanley monte. Ainsi par la *vitesse*, le journal se fait ou se défait.

Mais il n'y a pas seulement la *vitesse*, mais aussi le *mystère*. Qu'est-ce que le *mystère* en Amérique ? Ce sont les *potins*. L'Américain aime qu'on lui raconte des histoires, dont il lui faut lui-même trouver la solution.

Madame X ou Mademoiselle Y est une *strong personality*, très dynamique, très causante et très écoutante.

Un journal l'approche et lui demande si elle accepterait de lui passer les *petites nouvelles* concernant les *Salons* – là où va le grand monde.

Si la dame ou la demoiselle accepte, il lui faut une garde-robe adéquate. Cela le journal la fournit. Et tous les frais : autos, argent pour *entertain*, etc.

Ainsi « munie », la représentante du grand journal fréquente le grand monde. Et a un œil et une oreille non seulement là où l'on parle de grandes choses, mais surtout où on apprend les « trivialités », ces riens qui font la vie de société, mais qui ont une grande influence dans tous les domaines.

Le journalisme américain ainsi est *humain et vivant*.

Le journaliste américain, à moins de cas exceptionnels, ne prend pas de notes. Il a entraîné sa mémoire à cela.

Sans notes ainsi, l'interview est *vivante*.

Ce qui est extraordinaire avec le journalisme américain, c'est qu'il n'y a pas *l'événement pour l'événement*, mais l'événement par rapport à un homme ou des hommes. L'interview ainsi devient *visuelle* et excite l'imagination du lecteur. Ici, partout *l'image* règne. Non pas seulement la photographie, mais le fait *pictural* exposé par la plume.

Ainsi, il n'y a pas la présidence des États-Unis comme élément à part. Mais *la présidence des États-Unis + Richard Nixon, indissolubles...*

Les grands journaux américains qui atteignent les petites localités, apportent ainsi *l'image* des grands centres, le *visage* des choses. Et ça distrait. Il y a ainsi en même temps que *l'information*, le fait de *distraindre*. Tout le journaliste américain est contenu dans ces deux mots.

---

# Le MAURICIEN

6 Mai 1972

## En marge du tourisme – Robes-fée, tapisseries-fée, objets-fée

Vendredi 5 mai.

« *Je est un autre* » (Arthur Rimbaud)

« *Seul l'enfant crée* » (Paul Guth)

Mon cher Yves Ravat,

Il faisait un temps exceptionnel au *Morne* hier. Pirogues et bateaux à moteur déversaient les membres du *Maxim's Club* sur la plage. Les Parisiens venaient de l'Île-aux-Bénitiers où ils avaient pique-niqué : au *Boat House* ce sera le bain et le thé servi sur la plage.

Je suis au bar de l'hôtel du *Morne*.

Deux dames passent. L'une est une Mauricienne que je connais. La Mauricienne me désigne. L'autre femme, une étrangère, vient vers moi et se présente. Elle est une Parisienne, un des membres du *Maxim's Club*.

Voici la conversation qui se poursuit :

Elle - J'ai vu le défilé de robes-fée qui a eu lieu au *Grillon*.

Moi - Pouvez-vous, Madame, me donner votre opinion sur la robe-fée ?

Elle - La coupe de la robe est courante. Mais c'est les fleurs. La robe-fée tient en ces fleurs.

Moi - Mais avez-vous quelque chose de la sorte à Paris ou ailleurs ?

Elle - Nulle part ! Ça révolutionne tout !

Moi - Alors, la robe-fée à Paris ?

Elle - Grand succès...

J'avais devant moi, par pur hasard peut-être, la seule compétente parmi les membres du *Maxim's Club* pour se prononcer sur la robe-fée.

La Française, qui avait une robe de plage exquise, ajouta avec un sourire en coin, comme d'elle à moi, comme un sous-entendu : « Ah ! vous savez, je m'y connais, je suis STYLISTE. »

(Pour ceux qui ignorent le mot « styliste », cela concerne ceux ou celles qui « font » la mode à Paris). Cette conversation avec la Parisienne met un point final.

Pour ma part, je pense que la MAXI pour la robe-fée est contre-indiquée. Tout sens du DRAPÉ doit être exclu. La robe-fée ne doit pas être lâche. Elle doit épouser la forme humaine. Le tissu doit être léger. Ce qui convient, c'est un tissu grège. Les trois couleurs maîtresses pour la robe-fée, c'est le BLANC, le NOIR et la COULEUR CHAIR. Jamais de manches. Le col dégagé. Ouverture sur les épaules. Toutes les formes de coiffures vont avec la robe-fée.

La robe-fée s'accommode de tout : jolies et laides. Mais la robe-fée est surtout pour les femmes qui ont une *personnalité* : La Callas plutôt que Grace de Monaco, Jeanne Moreau plutôt que Jacqueline Onassis.

À la *Cité Lucas*, à Curepipe, Madame Gaëtan Langlois, secondée par Mademoiselle de Gersigny, a réalisé deux tapisseries-fée. Par la tapisserie-fée mes gouaches sont exaltées, les couleurs chantent.

Dans l'exquis atelier et la non-moins parfaite atmosphère de cet atelier, ces *tapisseries-fée* - si ce n'était que par leurs couleurs - rejettent dans le terne et le gris les autres tapisseries.

La *Cité Lucas* est un lieu rêvé de tranquillité. Excellamment, se trouve dans le même bâtiment un *Relais Hôtel Isle de France*.

Madame Gaëtan Langlois, dont le sens artistique m'a frappé, va réaliser, dans une semaine, un magistral dodo humanisé jaune, sous une lumière luni-solaire. Au loin des montagnes de l'île Maurice et le sable qui marche sous les pas du dodo.

Il s'agit ici d'une tapisserie grand format. Le problème, c'est la laine. Avec le dodo, toute la laine jaune disponible de l'atelier va passer. (« Voyez-vous, me dit Madame Langlois, nous n'avons pas de fonds »). Ne peut-on aider les magnifiques efforts de ce groupe de jeunes filles et de dames qui se dévouent à la cause du tourisme mauricien et dont une des œuvres se trouve au Château de Windsor ?

La tapisserie-fée tient en ces quelques mots : ELLE ÉLARGIT L'ESPACE PSYCHIQUE. Une tapisserie-fée murale - des bateaux ou des crabes, des poissons ou des paysages -*multiplierait* l'espace dans nos hôtels, agrandirait les salles du *Morne*, du *Chaland*, du *Park Hôtel*, de *Trou-aux-Biches* - donnant à ces hôtels de choix un ESPACE FÉERIQUE.

À *Tourissimo* que dirige avec une maîtrise à la fois artistique, humaine et commerciale, Mademoiselle Gladys Bradshaw, est exposé un abat-jour-fée créé par Mademoiselle Marguerite Labat. Des barques volent sur une mer faite de bandes de noir et de blanc. L'objet-fée est né pour la première fois dans le monde.

Mademoiselle Marguerite Labat va produire incessamment des *assiettes-fée*, des *théières-fée*. Elle vise à la *peinture murale-fée*.

Conclusion. Quelque chose BOUGE à Maurice pour la gloire de notre admirable patrie.

Madame Langlois et Mademoiselle Labat œuvrent dans la VRAIE DIRECTION.

Quelques indications :

J'apprends que la radio-télévision parisienne a donné sur ses ondes en couleurs - et pour la première fois dans le monde - une ROBE-FÉE. (Il s'agirait présumément de la robe-fée filmée à la *Pointe du Morne*, dont j'ai parlé dans la lettre au *Mauricien* intitulée *Miracle au Morne*).

À l'île de la Réunion, il n'est question que de la robe-fée. Des Réunionnaises entrent dans nos magasins et disent : « Je veux une robe-fée ». On entend cela partout.

Une journaliste française de passage à Maurice, s'exclame : « J'ai été à la Mi-Voie. J'ai vu la robe-fée. J'ai tenté de la décrire. Mais quels mots pourraient DIRE la robe-fée ? Ça révolutionne tout. C'est inconcevable et c'est indicible ! »

Nous arrivons maintenant au point capital.

Peut-on imiter la robe-fée ?

Toutes les formes d'art peuvent être imitées parce qu'elles partent d'une école, d'une chapelle. L'art de l'innocence n'a pas d'origine. *L'art de l'innocence EST L'ORIGINE*.

On pourra emprunter à l'art de l'innocence SA MANIÈRE. Mais cela est facilement décelable. Et ça ne produit rien. Le juge sera l'enfant. Il s'éloignera de cette « chose ».

La robe-fée part de *Sens-Plastique*. Mais qui a écrit *Sens-Plastique* ? Ce n'est pas moi. « *Je est un autre* », dit Arthur Rimbaud. Ainsi parle le POÈTE INSPIRÉ.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

8 Mai 1972

## L'Angleterre en mutation

Comme tout pays d'Europe, l'Angleterre s'est construite, hors d'une multiplicité de comtés, de baronnies, de duchés.

Ces principautés étaient indépendantes en elles-mêmes et dépendaient du bon plaisir de seigneurs.

Mais comme l'on sait, la féodalité avait une règle de conduite : le principe du *suzerain*.

On connaît le cas du roi d'Angleterre faisant visite à son « cousin », le roi de France et pliant genou devant lui comme féal pour ses terres d'Aquitaine.

Il y avait, en raison du principe de suzeraineté, un code d'honneur. Forfaire à l'honneur consistait avant tout à trahir son suzerain. Le seigneur qui avait ainsi trahi, était un félon et se trouvait porté au ban de la société européenne.

Théoriquement, tous les nobles d'un pays étaient censés tenir leurs terres du roi, qui devenait, de ce fait, le suzerain à tous. Mais il y avait des dérogations qui entraînaient des guerres intérieures.

En Angleterre, il y eut ainsi le comte d'Essex et le comte de Wessex qui se révoltèrent. Mais quand Guillaume le Normand conquiert l'Angleterre, il y eut une codification serrée des rapports entre seigneur et sujet.

De Guillaume le Conquérant, on peut dire, vint l'Angleterre organisée.

Les abus du souverain ensuite entraînèrent la *Magna Carta*, qui établit les rapports du sujet avec son roi.

Ensuite encore, vint le Parlement. (Le Parlement anglais, on le sait, est la mère de tous les Parlements).

L'étonnant avec l'Angleterre, c'est qu'elle n'a pas de Constitution écrite, comme en France et aux États-Unis. La *tradition* tient lieu ici de Constitution. Et cela a bien marché en Angleterre depuis des siècles.

Rien n'indique aujourd'hui que cet état de fait doit changer.

Donc, qu'est-ce qui a changé en Angleterre ?

Purement une *manière d'être, une manière d'être Anglais qui se mute.*

Le changement, ce n'est point le petit-déjeuner au porridge et à la marmelade d'orange. Ni le lunch. Ni les sports, comme le cricket. Mais, curieuse chose, le mode d'habillement a changé.

L'Anglais traditionnel avec *bowler hat* (*melon*) et parapluie va devenir chose du passé.

À *Carnaby Street*, l'excentricité vestimentaire a « propulsé » les hippies en Californie.

L'Anglais, qui était l'élément stable dans le monde, bouge.

Alors que tout Anglais était un conservateur de pensée, aujourd'hui toute théorie neuve trouve son terrain idéal en Angleterre.

Mais le plus important est ceci : au temps du Grand Frédéric ou de la Grande Catherine, l'Europe acceptait Paris comme la *capitale de l'art*. Il n'en est nullement ainsi aujourd'hui. Londres s'est substituée à Paris – pas seulement comme marché d'art, mais comme avant-scène culturelle.

Au temps de l'Empire britannique, l'Angleterre se calfeutrait en elle-même. Aujourd'hui qu'elle a perdu son Empire, l'Angleterre a une *ouverture* sur le monde. Le *Marché Commun* fera le reste.

L'Europe maintenant va se faire *avec* l'Angleterre. Ce qui signifie que la *manière d'être* des Anglais va littéralement *se muter*. Et en retour, la *manière de vivre* des Anglais influencera le continent européen. Il y aura ainsi *osmose*, pour l'avantage des Anglais et des Européens.

Le génie politique anglais influencera la politique européenne. La grâce et la nonchalance des peuples européens atténueront la *rigueur* anglaise.

L'Europe ainsi ne se construit pas seulement comme une *entité économique* par le *Marché Commun* mais une *nouvelle Europe* va jaillir en tant que mentalité neuve.

Et la *Nouvelle Europe* influencera le reste du monde. Car le même principe tient partout. Le but est *une co-existence planétaire*.

---

# Le MAURICIEN

12 Mai 1972

## Deux événements

J'invite le public à aller voir au magasin *Bocado*, sous les Arcades, à Curepipe, une robe-fée créée par Madame Anna Lan. Une seule et unique fleur, par une inconcevable magie, couvre toute la robe, des épaules aux pieds, enveloppant, tournoyant dans un jeu fantastique de couleurs. Il faut être aveugle pour ne pas s'exalter devant cette féerie.

\* \* \*

Le *Reader's Digest* a publié un texte de *Sens-Plastique*. Dans un article intitulé *La presse américaine (Histoire pour tous mars 1972 N° 143)* Roger Delorme parle du *Reader's Digest* en ces termes :

« Le magazine le plus important des États-Unis, et du monde, est le *Reader's Digest*, dont la trentaine d'éditions américaines et étrangères atteignent un tirage global de plus de 20 (vingt) millions ».

Ni les touristes ni personne ne peuvent obtenir un exemplaire de *Sens-Plastique* dans les librairies à Maurice.

---

# ADVANCE

15 Mai 1972

## Le Jeudi Noir (Wall Street – 1929)

Les plus grands financiers du monde, les économistes de renom, les banquiers par toute la planète se posent la question : *Qu'est-ce que l'argent ?*

Car les nations aujourd'hui sont interdépendantes. Faut-il une monnaie internationale ?

Le président Nixon, dernièrement, a donné un coup de barre à droite, pour conjurer la balance des paiements déficitaires des États-Unis. Puis Nixon a abrogé la mesure. Il n'y a pas eu de crise.

Une chose est claire : le *mode* actuel de l'argent n'a plus de sens. Je parle de la *rigidité* du système monétaire.

Si l'Europe se « fait » rapidement, une monnaie globale pour tout le continent sera créée.

Il y aura ainsi le *Bloc américain* et le *Bloc européen*, qui devront forcément s'allier. En découlera-t-il une monnaie commune aux deux côtés de l'Atlantique ? Qui sait ?

Le curieux, c'est la Bourse. Qu'est-ce ? Qui pourrait le dire ?

Le 24 octobre 1929, une panique s'installe au *Stock Exchange* de New York, à Wall Street. Tout le monde vend ses actions. Pour quelle raison ? Nul ne le sait.

Le 24 octobre 1929, un jeudi, a été appelé le *Jeudi Noir*.

Jusqu'à ce jour, toute crise de Bourse avait été conjurée. Ainsi, John Pierpoint Morgan, en 1907, jette une fortune dans les cours qui s'effondrent et colmate les « trous ».

Cette fois, le *Jeudi Noir*, on se réunit à la Banque Morgan. Qui est le « on » ? Les plus puissants banquiers des États-Unis. M. Whitnez, leur porte-parole, le melon de côté, entre désinvoltement dans le « cirque » de la Bourse et passe des commandes d'achat monumentales. Mais la panique continue. C'est l'affolement en faveur de la vente.

De sa demeure de *Pontico Hill*, John D. Rockefeller déclare que l'économie américaine est saine, et que lui et son fils achètent. Autre coup de clairon de Ford à Detroit, dans le même sens. Rien n'y fait. Et c'est la dégringolade.

Quand les actions de Bourse globalement sont arrivées à la *moitié* de leurs valeurs, le marché se stabilise. Mais c'est la débâcle financière des États-Unis.

Le pire est maintenant en vue.

Cinq mille cinq cents (5 500) banques ferment leurs portes. Dans l'absence de crédit, les sociétés industrielles font casse-cou. Et c'est les faillites en chaîne, avec comme conséquence le chômage. Il y aura 12 millions de chômeurs, et c'est la soupe populaire et l'emploi à *un dollar* par semaine.

Les Républicains étaient au pouvoir. Ils tombent. Les Démocrates inondent le Congrès de leurs membres. Et Franklin Roosevelt est élu à une écrasante majorité. C'est alors le *New Deal* (la nouvelle donne).

Que fait Roosevelt ? Roosevelt avait été élu en novembre 1932 et il prend le pouvoir en mars 1933. Entre-temps, il s'était constitué un groupement d'experts pour le conseiller. C'était le *Brain Trust*, terme qui prit place dans la langue.

Que fait Roosevelt ? Il change toute la structure économique et financière des États-Unis. D'une économie purement régie par un groupe de banquiers, Roosevelt passe à une *économie socialiste*.

Les banques rouvrent à nouveau leurs portes. Le chômage s'atténue. Et c'est à nouveau l'*élan*.

La crise du *Stock Exchange* de New York est une crise d'argent. L'économie est saine. Aussi l'essentiel que fit Roosevelt fut l'*abandon de l'étalon-or* (mode rigide), la dévaluation du dollar de trente à quarante pour cent. Et des avances énormes faites par l'État à l'industrie privée.

Le drame de l'argent, c'est qu'il n'est pas *élastique*. L'argent *ne joue pas*. Il y a ici un automatisme. Et quand cette mécanique de l'argent est affectée, tout est détraqué.

Résoudre le problème de l'argent, c'est résoudre le problème de l'*homme*. Nous arrivons toujours à cela : le *problème humain* couvre tout.

---

# ADVANCE

23 Mai 1972

## Midway

J'ai parlé des grandes batailles navales décisives. Voici *Midway*.

Récapitulons.

En 1941, *Pearl Harbour* a anéanti la puissance navale américaine dans le Pacifique. Mais les porte-avions américains n'étaient pas tombés dans l'hécatombe. Ils étaient en manœuvre hors des eaux des îles Hawaï quand se produisit l'attaque japonaise sur Pearl Harbour. Ces porte-avions américains épargnés sont le *Yorktown*, le *Hornet* et l'*Enterprise*.

Après *Pearl Harbour* dans le fond du Pacifique, l'invasion japonaise s'est accélérée. Les Philippines ont été prises. L'Indochine a passé sous le joug japonais. Singapour, verrou entre le Pacifique et l'océan Indien, a été conquis par les forces nippones, après que deux cuirassés anglais aient été coulés par les avions japonais. Au large de Ceylan, deux croiseurs anglais ont été détruits par une escadre japonaise. Un sous-marin japonais a même bombardé Diégo Suarez à la pointe nord de Madagascar. Quatre sous-marins japonais ont tiré au canon sur Sydney, la grande ville australienne. Et enfin Java, Sumatra, Bornéo sont entre les mains des Japonais. Les troupes nippones avancent en Birmanie.

Le défaut, cependant, est que les lignes de communication navales des Japonais s'étirent démesurément. Et le Japon dépend totalement des contrées du Sud-Pacifique pour ses matières premières. Que faire ?

L'état-major impérial de Tokyo est profondément divisé.

La thèse de l'amiral Yamamoto est que le Japon doit gagner la guerre dans un an au plus ou succomber sous les forces américaines vu la puissance industrielle des États-Unis qui va se déployer à long terme.

Trois thèses s'affrontent au sein du grand état-major nippon : 1°) pousser au sein de l'océan Indien ; 2°) attaquer l'Australie ; 3°) détruire la flotte américaine dans le Pacifique.

Les deux premières thèses sont écartées puisque cela allongerait infiniment les lignes de communication japonaises. Il reste donc le Pacifique et le plan de destruction de la force navale américaine.

La troisième décision est prise unanimement quand le lieutenant-colonel Doolittle opère son raid sur le Japon d'à partir du porte-avions *Hornet*. Les avions américains décollent à 800 milles de la côte japonaise et, au ras des toits des grandes villes japonaises, laissent tomber des bombes incendiaires de grande puissance sur un peuple atterré.

Finalement, il est décidé que l'attaque japonaise contre la flotte américaine se fera autour de l'île Midway au nord-ouest de Hawaï.

Un élément de surprise va maintenant jouer en faveur des Américains.

Le 10 décembre 1941, le capitaine de vaisseau Joseph J. Rochefort réussit à décrypter le code naval secret des Japonais. Tout le plan d'attaque nippon est ainsi révélé.

L'île de Midway, simple atoll, se couvrira maintenant d'une centaine d'avions américains de grande puissance. Et cet atoll constituera un porte-avions insubmersible.

À Midway, les Japonais devaient immanquablement vaincre. Ils allaient déployer huit porte-avions contre les trois porte-avions américains. Les Américains n'auraient aucun cuirassé sur les lieux, alors que les Japonais disposeront de onze cuirassés de dernier modèle. Contre quatre cent dix avions japonais sur porte-avions, les Américains n'auront que deux cent trente-trois avions à opposer. D'autre part, les avions japonais sont beaucoup plus modernes.

La bataille de Midway est un cas classique d'une force inférieure numériquement battant une force qui lui est très supérieure en nombre.

Cependant les cuirassés japonais ne tireront pas un seul coup de canon. De même des croiseurs. Toute la bataille se fera entre porte-avions.

Les Japonais appliquent dès le départ une tactique totalement désuète. Ils mettent leurs porte-avions en carré. (On croit retrouver le « dernier carré » de Waterloo).

Deux cents avions torpilleurs et bombardiers en pique américains attaquent. Ils réussissent à traverser le mur de feu des porte-avions nippons. En vingt-huit minutes, quatre porte-avions géants japonais sont détruits. Pire encore : les avions japonais qui avaient quitté les porte-avions ne peuvent plus apponter (revenir sur leurs porte-avions) et se perdent en mer.

C'est, dès lors, le déséquilibre entre la puissance aérienne des forces américaines et celle des forces japonaises. Pour ne pas être coulée en série par les avions torpilleurs américains, la flotte japonaise doit se retirer.

*Midway* ainsi va entraîner la défaite nipponne inéluctable.

Les causes de Midway sont d'abord la mauvaise tactique navale des Japonais, ensuite le code secret nippon décrypté par les Américains.

Vainqueurs à Pearl Harbour par leurs avions, les Japonais, à Midway, sont vaincus par les avions adverses.

Il y a ici un parallèle entre la tactique napoléonienne basée sur la *manœuvre* et que Napoléon a écartée à Waterloo car, à Waterloo, et pour la première fois, Napoléon attaqua de front.

---

# ADVANCE

30 Mai 1972

## La Nouvelle Europe

On a défini l'Europe comme une presqu'île asiatique.

Les Grecs n'étaient pas des Européens. Ils tenaient de l'Asie. La pensée grecque est une pensée orientale. Le Grec ignorait la logique. On peut définir la religion grecque comme un panthéisme-polythéisme. L'olympes grecque se voulait cosmique.

Platon a tout rapporté aux *Idées* créatrices des mondes. Et le temple d'Eleusis rejoignait le temple de Thèbes. Il y avait un rapport strict entre la pensée grecque et la pensée égyptienne.

Aussi n'y eut-il pas seulement un commerce entre l'Hellade et le pays des Pharaons, mais dans les temps modernes, il y eut un échange de cultures.

Aristote fut le premier parmi les Grecs à orienter la pensée grecque hors de ses bases pluri-centenaires.

D'Aristote est venu, à l'ouest, Francis Bacon – duquel a hérité Isaac Newton. Le concept grec de l'Univers change avec Aristote.

Et ainsi par une orientation vers la logique, l'Europe naîtra.

Dans cette Europe qui n'était pas l'Europe, mais qui était « autre chose », nous avons les Druides, ou des Celtes autochtones.

C'est le culte solaire avec *Stonehenge* et les pierres dressées dans les Cornouailles. Et nous arrivons à la presqu'île Armoricaïne qui est aujourd'hui la Bretagne.

Mais plus mystérieux encore sont les Basques dont on ne connaît pas l'origine et que certains attribuent à un peuple disparu dans l'océan Atlantique et qui a trait à l'*Atlantide*.

Au centre de l'Europe qui n'était pas l'Europe, il y avait les Germains, assez associés, au bord de la Baltique, aux Nordiques, eux-mêmes considérés comme des descendants des Hyperboréens. Les Hyperboréens relevaient d'un peuple habitant les régions qui sont aujourd'hui couvertes de glaces mais qui étaient en un temps protohistorique un pays verdoyant.

L'Europe avant l'Europe était un mystère. Ce mystère s'intensifie avec les peintures des caves de la Dordogne.

Mais venons aux temps historiques proprement dits.

Tout surgit avec Rome maîtresse de la Méditerranée après la destruction de Carthage.

Rome, de ville, devenue nation. Et on ne parle plus du peuple latin mais du peuple romain.

La force de Rome a été la discipline et l'organisation de la famille autour du *pater familias*. Cette discipline fut d'abord militaire et guerrière. La cohorte eut raison de la phalange macédonienne. Et la Grèce cessa d'être une entité politique distincte. Elle fut intégrée à l'empire romain. Mais dans ce cas, le vaincu vainquit le vainqueur.

Le prestige de l'art grec inonda littéralement l'empire romain. Et on eut la civilisation gréco-romaine.

Ce qu'on a appelé la chute de l'empire romain n'a été autre que l'affaiblissement de la discipline. Vint alors la domination du peuple germanique. Charlemagne était un Germain.

\*.\*.\*

Par un mélange des Germains et de la civilisation gréco-romaine, nous eûmes le Moyen-Âge, la féodalité et le reste.

Il y eut à ce moment *l'Europe des princes* qui morcela l'Europe et la mit dans l'appartenance des familles.

La Révolution française en jetant la dynastie des Bourbon à bas du trône, donna le bouleversement qui, de *l'Europe des princes*, donna *l'Europe des nations*.

Deux grandes guerres mondiales firent comprendre aux Européens qu'il leur fallait arriver à une entente permanente.

En tant que prophète politique, Charles de Gaulle a parlé d'une Europe s'étendant de l'Espagne à l'Oural.

Nous sommes encore loin de cela. Mais une *Nouvelle Europe* s'esquisse.

La marche vers l'Union est le *Marché Commun*. Il manquait l'Angleterre. Elle y entre en janvier 1973.

Mais la plus extraordinaire chose est la *refonte des cultures* qui s'opérera pour former une *culture européenne*. Ainsi on verra que Shakespeare et Corneille sont apparentés et que Beethoven et Claude Debussy ne sont pas des étrangers.

Par cette mise en commun des cultures (suite au *Marché Commun*), on verra qu'un *héritage commun de culture* lie l'Europe tout entière.

La *Nouvelle Europe* alors sera née, comme du génie dispersé des Grecs est venue la *grande Grèce*.

L'Europe qu'on avait cru avoir fini son temps, ressurgira alors comme le phœnix avec un nouveau visage. Ce temps est très proche.

---

# ADVANCE

6 Juin 1972

## Deux géants de l'industrie : Ford et Rockefeller

Il est presque dans l'ordre des choses qu'un homme ait une idée qu'un autre exploite.

Deux brillantes exceptions : Henry Ford et John D. Rockefeller.

Mais voyons la contrepartie.

Fulton présente à Napoléon à Schoenbrun un moyen d'envahir l'Angleterre. Il s'agit de bateaux propulsés par des moteurs à vapeur.

Napoléon ne prend aucun compte de la proposition de Fulton. Qui exploitera l'invention de Fulton ? L'Angleterre toute entière.

Grâce à son charbon de terre et du moteur à vapeur de Fulton, l'Angleterre, dans la seconde moitié du XIXe siècle, devint la plus grande puissance du monde. L'industrialisation est née au Royaume-Uni.

Mais voici que se présente John D. Rockefeller.

Dans les états du Nord des États-Unis, on avait remarqué que les Peaux-Rouges se servaient d'un genre de naphte affleurant sur le sol pour faire des flambeaux.

Des prospecteurs américains, sans organisation, allèrent de-ci de-là forer des puits, obtenant quelques barillets de ce qu'on a appelé depuis le pétrole.

John D. Rockefeller eut l'idée de faire chauffer les générateurs à vapeur avec le pétrole. Car Rockefeller pensa le premier à faire *distiller* le pétrole.

Au même moment, Henry Ford faisait son apparition.

Ford, fils de fermier, eut une passion pour la mécanique dans son enfance. Ainsi il démontra l'horloge familiale et la remonta, étant gamin et la remit à l'heure.

Ford ainsi, adolescent, réparait toutes les horloges du quartier. Mais si ce n'était que ça ! Ford eut *une idée*.

Voyant des mastodontes traîner des wagonnets à l'aide de machines à vapeur, Ford eut l'idée de *l'automobile*.

Mais, pour cela, il fallut que John D. Rockefeller entrât en scène. Rockefeller va créer la *Standard Oil de New Jersey*, introduisant sur le marché le gazoline, le pétrole distillé.

Aussi, grâce à Rockefeller et à Ford conjugués - de l'automobile, l'on passe à l'avion, au sous-marin. Car parallèlement l'électronique était entrée en scène.

Mais la passion de l'argent dévora Ford et Rockefeller. L'argent, pour eux, était devenu un *sport*.

Aujourd'hui, nous avons la *Fondation Rockefeller* et la *Fondation Ford*. La plus grande partie de leur fortune, Rockefeller et Ford la consacrerent à des œuvres sociales.

Ford était un peu plus humain. Mais Rockefeller était implacable en affaires.

Aujourd'hui, la *Standard Oil* n'appartient pas uniquement aux descendants de John D. Rockefeller. Et le *trust* Ford n'est pas uniquement la propriété des descendants de Henry Ford.

On a justement parlé des rois de l'industrie. Car ici, nous avons une autre aristocratie : celle de l'argent.

Les nobles en Europe avaient des terres. N'existaient pas vraiment alors les capitaux.

Avec l'industrialisation, on peut dire que *l'argent est né*. Avant cela, il y avait la fortune, qui était terrienne.

Mais quand on parle de la terre, il y a le *sous-sol* contenant le pétrole, les gisements de minéraux.

En fait, tout part de la terre, même l'industrialisation. Mais il y a les fonds sous-marins et les richesses enfouies sous les mers.

Quoi qu'il en soit, le *moteur* que découvrit Ford devint la clé des temps modernes. Et l'essence ou le gazoline fit que le *moteur se meut*.

Troublante destinée que celle de ces deux hommes et qui se trouvent liés.

Nous entrons aujourd'hui dans l'ère de l'infiniment petit avec *l'atomisme*.

Le monde devient magique. Grâce à la puissance atomique, on peut concevoir le passage de l'homme dans Mars comme une promenade.

Au fond, ce qui change sont les moyens de communication. Cela change-t-il l'homme ? Non. Ça permet les contacts de bout en bout du monde. Je parle de contacts physiques. Ce qu'il faut, c'est les *contacts intérieurs*.

Et, pour cela nous ne sommes pas plus avancés qu'au Moyen-Âge et avant.

Il faut trouver d'autres moyens de communication. L'art en est la clé.

---

# ADVANCE

12 Juin 1972

## Les conquérants

Il ne s'agit pas des amazones. Mais des femmes qui ont vécu dans le sillage des rois et des puissants et qui ont influencé le sort des peuples.

Si la France s'est fait battre par les armées du Grand Frédéric, ce n'est point que les armes françaises étaient inférieures, mais à cause des généraux français qui étaient incompetents.

À la cour de Louis XV, il était un incapable de choix : le prince de Soubise. Mais ce grand seigneur avait l'avantage de plaire à la marquise de Pompadour, maîtresse du roi. Soubise partit donc pour l'Allemagne avec tout son panache commander les armées françaises. Pourquoi la marquise de Pompadour, qui avait à cœur le destin français et qui adorait son roi, poussa le prince de Soubise au premier rang ? Mais c'est que le jugement de la femme est faussé à cause de son cœur. C'est pour cette raison que les femmes ne peuvent se mettre à la tête des grandes affaires.

La marquise de Maintenon régissait la volonté de Louis XIV. Il était donc impératif, même si l'on devait obéir aux volontés du roi Soleil, d'obéir avant tout à la volonté de la marquise de Maintenon.

Mais les femmes sont-elles *heureuses* en régissant la volonté mâle ? On peut en douter. Ni la marquise de Pompadour, ni la marquise de Maintenon ne furent heureuses même hissées aux plus hauts échelons des honneurs. Mais elles avaient pris une *pente*. Il fallait la suivre. C'est ce qu'on appelle l'*entraînement*.

Une Écossaise qui se fit appeler Lola Montez en était venue après de multiples aventures à dominer l'esprit du roi de Bavière, jusqu'à amener des émeutes par sa présence. Lola Montez eut une fin misérable.

Elle était allée au bout de sa domination. Par manque de jugement et par abus de son pouvoir sur les hommes, son propre pouvoir la brisa.

Catherine II de Russie fut une grande souveraine pour l'unique raison *qu'elle domina son cœur*. De la sorte aucun homme ne put la dominer. Le jugement de Catherine II était parfait. Ainsi tout en aimant le prince Olof, elle le jugea. Elle fit de lui son amant, mais ne lui permit pas de dominer l'État.

On ne peut dire la même chose de Cléopâtre, qui mêla le cœur et la raison d'État.

Elle avait *eu* Jules César. Elle avait *eu* Marc-Antoine. Mais lorsqu'elle voulut *avoir* César-Auguste, elle échoua. Et cela parce que César-Auguste avait mis les affaires de l'État *au-dessus* des femmes. Donc le sortilège de Cléopâtre ne joua pas.

Philippe II d'Espagne était immunisé contre les femmes. Puisqu'il avait fait de la gloire de l'État son suprême but.

Si Henri II de France n'était pas tombé, grâce à la lance de Montgomery dans la fatale joute, c'est Diane de Poitiers qui aurait été roi de France.

Par contre, Catherine de Médicis fut un grand roi parce qu'elle ne mêlait jamais *l'homme* à ses affaires d'État. Catherine de Médicis n'eut pas d'amants.

Point que le cœur doit être amputé. Mais le cœur demande à être *dirigé*. Le cœur doit être lumineux.

Un cœur lumineux fut la sœur du roi Louis-Philippe, Son Altesse la princesse Adélaïde. La princesse Adélaïde aimait la France avant tout. Louis-Philippe était l'outil. La princesse Adélaïde associait son cœur de femme à l'amour de son pays.

Cette « inséparabilité » donna Jeanne d'Arc, qui fut la plus grande Française qui eut jamais vécu.

Il n'a manqué à Jeanne d'Arc que d'avoir un roi fort. Malgré tout, la jeune fille de Domrémy galvanisa la France. Elle a été le *medium* parfait.

Le couple humain est fait de complémentaires, où chacun a un rôle. Le tout est de connaître le rôle à tenir. D'instinct la femme connaît ce rôle. Au faite des grandeurs, l'être féminin ici est alors désenchanté.

On a parlé d'Héloïse et d'Abélard, de Tristan et d'Yseult et d'autres couples célèbres.

Mais quand il s'agit des rois et des reines c'est autre chose.

Louis XV et la marquise de Pompadour, simples bourgeois, auraient peut-être connu le bonheur.

L'extraordinaire c'est que dans le faste de Versailles, il y eut parmi les nobles des amours simples. Pourquoi ? Parce qu'ils n'oublièrent pas qu'ils étaient des hommes.

Les conquérantes ? Mais ce sont les déçues. Car le vaincu du cœur est presque toujours le victorieux.

---

## ADVANCE

20 Juin 1972

### En marge des élections présidentielles américaines

Le 7 novembre 1972 sera élu le futur président des États-Unis. Cette élection présidentielle américaine est un événement mondial, qui influencera le sort des peuples pendant quatre ans.

Pourquoi ? Mais parce que le président américain est à la tête de la plus puissante nation du monde. Et en même temps la plus riche.

Le président américain a des pouvoirs civils et militaires. Cela est inséré dans la Constitution américaine.

Le Congrès peut se mettre en travers de la volonté du président. Mais le président a droit de *veto*. En ce cas, on ne peut effacer le *veto* que par un vote des deux-tiers des Chambres. Et cela est difficile puisqu'il y a deux partis politiques. Et il est rare qu'un parti ait une majorité aussi grosse que des deux-tiers. Il faut donc pour que le *veto* du président soit brisé, qu'il y ait un consensus assez large des deux partis.

Les *Primaries* (pré-élection purement indicative) ont changé du tout au tout l'échiquier des Démocrates.

Le *front-runner* Edmond Muskie a mordu la poussière. Muskie, d'origine polonaise, est un homme d'une grande honnêteté. Le gouverneur du Maine et sénateur est cependant un indécis (grave défaut) et aussi ce que les Américains appellent *erratic* (instabilité d'humeur). Il ne ferait donc pas un bon chef d'État. Avec cela trop sensible et émotif.

Muskie avait les chefs du Parti démocrate pour lui. C'étaient eux qui dans le passé menaient la danse à la convention. Et le candidat démocrate est choisi. Je dis « étaient », parce que les règlements du Parti démocrate concernant le choix du candidat ont été changés. Cela afin d'obvier à la dictature des chefs du Parti démocrate.

Maintenant le choix va être plus « large ».

Dans le peloton pour la course plusieurs candidats ont été éliminés. Au *primary* de Wisconsin, les jeux étaient faits. Deux candidats passaient en tête : Humphrey et Mc Govern. Les autres se retiraient.

Hubert Humphrey est un prodigieux orateur, à l'éloquence mordante et percutante. Humphrey « atteint » l'auditoire. Ses atouts principaux, c'est qu'il tient le *labour* et presque la totalité des électeurs noirs. La droite n'est pas pour Humphrey, ni est-elle en fait pour Mc Govern. La droite est pour Nixon, le Républicain.

Humphrey – on le craint – est un malchanceux. Il a été battu aux dernières élections à cause du Vietnam. Il suivait de trop près le président Johnson. En tant que vice-président, il a eu un rôle effacé. Humphrey ayant perdu l'élection contre Nixon, a repris son travail de professeur. Il a été réélu au Sénat.

Alors que Humphrey est centre-gauche, Mc Govern, lui, est beaucoup plus à gauche. Or, on ne peut savoir comment un groupe de gens nouvellement admis à voter, va agir. C'est ça le point mystérieux.

Les femmes, elles, fluctuent.

Elles voient beaucoup plus l'homme que le parti.

Or Nixon n'est pas aimé. C'est un homme froid, grand politique il est vrai, et apparemment d'une forte volonté. Mais surtout doué d'un grand pouvoir de décision, agissant comme l'éclair, et de manière imprévisible.

Nixon certainement a de l'équilibre. S'il n'est pas brillant, il sait écouter. Et il a un grand don pour les affaires étrangères. Par ailleurs, le côté financier est son point faible.

À la Convention républicaine en Floride, en août, on peut dire sans aucun doute, Nixon sera proposé et accepté comme porte-drapeau des Républicains.

Les cartes décisives aux élections américaines sont les états monstres de New York, Californie, Ohio et ensuite Illinois, Pennsylvanie et Texas.

Un élément imprévisible est Wallace, conservateur, démagogue (si nous pouvons nous servir de ce terme). Wallace, dit-on, vise ultimement la vice-présidence du côté des Démocrates. Wallace a de l'élan. Maintenant c'est un homme vulgaire, antipathique dans ses idées extrémistes. En aucun cas il ne pourrait ni faire un bon président, ni en devenir un : Wallace c'est pour brouiller les cartes – avec pour menace ultime un troisième parti.

La Convention démocrate de Miami, ce sera la grande chose. Hubert Humphrey ou George Mc Govern ? On ne peut savoir. Mais s'il y a *deadheat*, il faudra choisir un troisième homme. Qui ? Muskie, lui, croit qu'on le choisira. On en doute en Amérique.

Alors sera-ce Edward Kennedy ? Or le dernier des Kennedy s'est retiré de la course.

L'Est des États-Unis est démocrate. Le Middle-West est républicain. Quant au Sud, il se départage entre Démocrates et Républicains. Reste l'Ouest. Et nommément la Californie. La Californie décidera-t-elle des prochaines élections présidentielles américaines ?...

\*.\*.\*

*P.S. – Cet article étant écrit, deux événements capitaux viennent changer les choses. D'abord l'attentat contre Wallace. Puis la Californie qui a passé à Mc Govern.*

*On parle maintenant d'un tandem Humphrey-Wallace. Attendons.*

---

# ADVANCE

29 Juin 1972

## La civilisation européenne

On a parlé de la Renaissance. C'est faux. Il y a eu *des* Renaissances.

Le monde n'évolue pas. Il procède par bonds et par sauts. Il y a des périodes obscures et il y a des périodes claires.

Le musée n'est pas seulement un immeuble où l'on présente des antiquités.

L'Acropole à Athènes est par elle-même un musée. Il y a les musées à l'air libre que sont les vestiges de la grandeur égyptienne, à Thèbes et à Memphis.

Les fouilles archéologiques ne visent qu'à cela : retrouver les gloires enfouies par des millénaires.

On a cru qu'Athènes a été le commencement de la civilisation en Europe. Or on s'aperçoit que plus bas, dans l'île de Crète, il y avait une civilisation transcendante détruite par des Barbares. Ici, dans des temples se présentent des fresques inouïes, un assemblage de couleurs fantastiques, un sens du mouvement et de l'élan.

Après cela, la Grèce flambe. C'est l'impérissable architecture du Parthénon associé au *nombre d'or*. Ici dans le ciel bleu d'Athènes, les colonnes doriques du temple présentent les projections de leur exaltation. Et vient Praxitèle. Et la *Vénus* de Milo qui ornait une barque grecque. De même de la *Victoire de Samothrace*, statue de femme où on sent la brise faisant flotter des voiles transparents.

Précédant tous les dramaturges et les transcendant, Eschyle, Sophocle annoncent la psychanalyse de Freud. Les penseurs grecs n'ont pas voulu d'autre chose que la libération de l'homme.

Puis les légions romaines font leur entrée en Attique. Les Romains n'ont rien détruit dans la divine péninsule. Tout au contraire. Ils ont cherché à transporter Athènes à Rome.

La civilisation romaine fut par-dessus tout une civilisation gréco-romaine. Ici l'homme corrigea l'*énorme* (inhérent à la pensée romaine) par l'*harmonieux* (clé de la civilisation grecque).

Mais voici qu'aujourd'hui on retrouve par les fouilles au nord du Latium, en Étrurie, la civilisation étrusque. Ainsi, dans un pays barbare qu'était l'Italie avant les Romains, fleurissait une culture exceptionnelle chez les Étrusques et que peu à peu on découvre.

Les siècles se succèdent. Rome tombe. La civilisation grecque devient le passé.

Nous allons voir maintenant comment est venue la Renaissance.

La Renaissance est moins un emprunt à la culture grecque resurgie qu'*une manière d'être, un mode de vivre* emprunté par les Italiens aux Grecs. L'orientation change. L'art fait, dès lors, partie de la vie – en Italie comme il était à Athènes.

Ici transformation totale : habits, meubles, mœurs.

Tout cela va donner les troubadours en France, les chansons de gestes et une littérature meublée de métaphores.

Tout commence avec les grandes chevauchées de Charles VIII et de Louis XII en Italie.

Charles VIII, arrivé à Naples, écrit à la Cour de France, parlant des jardins de la ville : « Sur ma foi, il semble qu'il n'y faille que Adam et Ève pour en faire un paradis terrestre. »

De même que les Gaulois se sont *mutés* avec la venue des Romains, la France se *mute*, après les guerres d'Italie.

Voient le jour alors, inspirés par les édifices de la Renaissance, les châteaux de la Loire. Léonard de Vinci devient un commensal de la Cour de France.

La féodalité alors prend fin. Vient la noblesse en tant qu'*ordre*. Le noble se pique dès lors de culture. L'apogée est la Cour de Versailles, jamais dépassée et sur laquelle Frédéric le Grand prend son modèle pour Potsdam.

Il y a eu ainsi un courant de civilisation d'est en ouest qui a parcouru l'Europe et a atteint l'Angleterre et l'Espagne.

La civilisation européenne alors se transplante et gagne le Nouveau Monde. Valparaiso, Buenos Aires, Lima sont ce qu'on pourrait nommer des succursales de la culture européenne.

L'Europe ainsi n'est pas seulement en Europe, mais partout où fleurit la culture européenne.

Ainsi le monde s'interpénètre. En vue de quoi ? Mais d'un *universel humanisme*. Là est la clé des temps futurs.

---

# ADVANCE

7 Juillet 1972

## L'Université

L'Université, à l'origine, était une fraternité. Il n'y avait pas le professeur *et* l'élève. Mais une *communauté*. Le terme générique de *universitas* est communauté.

La première université fut établie à Paris. Montpellier, Oxford, Cambridge et d'autres vinrent après.

Avant l'Université, il y avait les lieux d'enseignements dans les monastères. L'étudiant était alors en même temps copiste. Les clercs exclusivement enseignaient.

L'enseignement à Paris au XIIIe siècle ne se faisait pas comme aujourd'hui, où le professeur déploie ses monologues. L'enseignement, il y a sept siècles, était un *dialogue* incessant entre le professeur et l'étudiant.

Il y avait, certes, des livres. Tout commençait avec la *lecture*, liée à la partie grammaticale. Puis on cherchait le sens du texte. Et enfin venait la *sentence*, le résumé, l'essence du sujet.

C'est à ce moment que commençait le *disputatio*. On arguait entre maîtres et élèves. L'école devenait un lieu où, en dernier, se dégageaient les *idées* qui faisaient le tour du monde ancien.

Ainsi l'Université devenait *le lieu de la pensée*.

Au cœur de tout était la dialectique ou la manière de penser. On allait à *l'outil de penser*. On étudiait les fonctionnements de la pensée. C'était Freud avant Freud. Et la psychologie avant la psychologie. Mais la psychologie était liée à la *linguistique*.

Aujourd'hui, nous avons *l'enseignement* et la *recherche*. Ces deux au XIIIe siècle étaient liés.

On a cru que l'enseignement aux temps féodaux et au Moyen-Âge était abstrait. Nullement. L'enseignement ne visait alors qu'à un humanisme. On ignorait la *machine* et la mécanique des mots. Le mot, à ce moment, était plus *vivant* qu'aujourd'hui - proche de la terre et de l'homme.

Nous avons, depuis, augmenté fantastiquement la masse des mots, résultant de l'augmentation phénoménale des besoins et de la complication de la vie de l'homme.

La vie au XIIIe siècle était plus simple qu'aujourd'hui. Et pareillement des plaisirs et des joies. On demandait peu d'excitants.

Si les maîtres et les élèves vivaient en fraternité, l'étudiant s'intégrait à la ville. Aujourd'hui, l'université de Californie est une véritable cité par elle-même.

Il est à noter que rien de grand n'est arrivé sans une conjonction entre le savant et le peuple. Tout Shakespeare est là. Et Isaac Newton était accessible. Le savant en tour d'ivoire est une chose d'aujourd'hui.

L'étudiant avait des privilèges aux siècles passés. L'Université était autonome. À Paris, on l'a compris très tôt : point de grandeur de l'État ou de la capitale du Royaume sans le rayonnement de la pensée, qui partait de l'université.

En fait, Oxford et Cambridge par les hommes qui en sont issus, ont *fait* l'Angleterre.

Mais au XIII<sup>e</sup> siècle, il n'y avait pas de cloisons étanches comme aujourd'hui. Toute l'Europe étudiante venait à Paris, qui se projetait sur les autres villes d'Europe. Et c'était l'échange du savoir – sans restrictions.

Le patriotisme du savoir est quelque chose de relativement neuf.

Il est à noter la part énorme qu'avaient la *musique* et le *chant* dans la formation de l'écolier du Moyen-Âge.

L'art pictural allait de soi.

Il est vrai qu'alors, on ne parlait pas d'*institutions* mais de groupements humains qui n'avaient rien d'exclusifs.

Tous ces « acquis » des universitaires premiers doivent être retenus pour nous rendre compte à quel point la *mémoire* a un rôle exagéré aujourd'hui. Car ce qu'on acquérait au XIII<sup>e</sup> siècle était *tout ce qui concerne l'homme directement* et non un amas de connaissances abstruses.

L'art alors était lui aussi plus humain. Depuis, on a acquis la dextérité en perdant le mouvement. Nul artiste aujourd'hui « n'approche » le mouvement des dessins des caves de la Dordogne.

Mais l'Université pouvait-elle résoudre le problème de la vie ? Non. Abélard avait cela pourtant comme but.

Le drame est le *mot*. La pensée n'évolue et ne se transcende qu'avec une revalorisation des *mots*.

Les Anciens n'avaient donc pas tort de parler de la *rhétorique* comme étant le départ de l'enseignement. Mais qu'est la *rhétorique* ? Il s'agit ici de s'entendre sur son sens. On reviendra toujours à cela : le véhicule d'extériorisation de la pensée.

Il y a ici un dépassement.

Il n'est pas question d'en parler dans ce modeste article.

---

# ADVANCE

21 Juillet 1972

## Le déplacement démographique à Maurice

L'île Maurice – alors Ile de France – prend naissance au moment où elle cesse d'être un point d'eau et devient agricole.

C'est le temps des plantations. Le colon est un planteur. Et il habite sur sa plantation. Il cultive une grande diversité de plantes, où la vanille, la canne à sucre sont au premier plan.

Chaque « plantation » porte le nom du propriétaire.

La ville, c'est le Port-Louis naissant. Il y a la bourgade des Pamplemousses et naturellement Mahébourg.

On se déplace difficilement. Quand un colon va chez un autre colon, c'est pour passer la nuit.

Puis Port-Louis se développe, avec la route des Indes. Le colon a alors sa maison de propriété et sa maison en ville.

Peu à peu, on prend beaucoup plus l'habitude de résider à Port-Louis. N'importe comment, le colon alors habite à Port-Louis en hiver.

Puis c'est Curepipe qui devient hameau, bourg et enfin ville. Et les plus riches habitent sur les hauteurs des Plaines Wilhems.

Ainsi la maison de propriété – sauf à de rares exceptions – a cessé d'exister. Le Mauricien riche devient urbain. Et il y a déplacement des serviteurs.

Vacoas, Quatre Bornes, Rose Hill, Beau Bassin se constituent. Il y a aujourd'hui pratiquement continuité entre Curepipe et Port-Louis. Nous sommes toujours à ce régime.

Mais voici que le travailleur en vint à habiter de plus en plus dans les villes. Il y a déplacement démographique accéléré. Mais comme l'île est petite et les routes sont bonnes et il y a le camion et l'autobus, le déplacement journal est très facile.

Mais il y a du nouveau maintenant.

De plus en plus, les gens riches ont tendance à prolonger leurs séjours dans les campements, qui deviennent comme une « habitation » du temps passé.

Et le Mauricien qui n'a pas de campement se déplace vers la mer continuellement. Il y a ici comme une migration journalière.

On sait que les terrains à la mer ne cessent de monter de prix.

On construit dans les terres de l'autre côté de la route sur le littoral. De nouveaux villages estivants vont se constituer.

Sur le tout est greffé le tourisme – les hôtels, et pas seulement les hôtels, mais les villages de vacances pour touristes. Ceci va attirer tout un monde – pour le travail et le séjour. Et ce sera comme un retour au passé, lorsque pratiquement tout le monde vivait à la campagne.

Ainsi la densité de la position démographique à Maurice va changer.

Pour les touristes, c'est jugé. Ils réclament la mer.

Donc la congestion démographique dans les villes, dont on se plaint partout, nous allons obvier à cela.

Ce qu'il nous faut, c'est de nouvelles routes et encore de nouvelles routes. Si l'eau est la priorité numéro 1, le problème des routes ne vient pas beaucoup après. Car développer un pays, c'est créer toujours de nouvelles routes. Les Romains le savaient.

Par le déplacement démographique forcément une nouvelle île Maurice naîtra, avec les rajustements psychologiques annexes. Tant mieux ! Par les déplacements démographiques, nous nous *modernisons*, tout en nous *dé-modernisant*

---

## ADVANCE

29 Juillet 1972

### Thérèse Humbert et l'Oncle d'Amérique

Les femmes d'affaires sont légion aujourd'hui. Il n'en était pas de même au début du siècle.

Thérèse Humbert était petite, rondelette, avec un visage quelconque. Elle zézayait et paraissait naïve. Avec cela, une conversation perpétuelle – pour ne rien dire. Tout était derrière le « décor ». En fait, à première vue, Thérèse Humbert paraissait une idiote. N'est-ce pas cela la qualité même du génie ? Ne pas paraître ce qu'on est.

Le nom de jeune fille de Thérèse Humbert était Daurignac (retenez ce nom).

Le père de Thérèse était un marchand de vin, qui se disait descendant d'une riche châtelaine, enfant naturel confié à une autre femme, la veuve Daurignac. C'est la première affabulation « Qualité » que Thérèse Humbert aura à résoudre.

Mais voilà qu'il se fait que sans crier gare, le père de Thérèse Humbert, – alors Thérèse Daurignac, – achète la propriété dénommée *L'Éillet*. Et cela avec 70 000 francs-or, dont on ne connaît pas la source.

Ça commence bien.

La petite Thérèse a un père qui lui raconte toutes sortes de délires d'argent. L'imagination de Thérèse s'égaré. Et elle se met à rêver comme son père. Non du marquis de Carabas, mais d'un oncle d'Amérique.

Le mythe va être maintenant créé.

Thérèse se met en quête d'un mari. Qui vise-t-elle ? Mais le plus beau parti de Toulouse : le fils de Gustave Humbert, ex-Garde des Sceaux, un personnage considérable.

Aussitôt conçu, aussitôt fait. Thérèse Daurignac « enlève » le fils Humbert, Frédéric.

Et pour se faire épouser, elle « invente » une dot de 300 000 francs. Et d'abord, elle fausse son âge, en se prétendant plus jeune que son fiancé, ce qu'elle n'est pas.

Le couple s'installe à Paris. Et, dare-dare, Thérèse Humbert fait voir sa vraie nature : menteuse et mythomane.

Mais le mari est sous sa coupe, ensorcelé. Et il est très intelligent, avec une bosse pour la question légale.

Thérèse Humbert donc commet une série d'abus de confiance et soutire des sommes qui permettent au couple de vivre dans l'aisance. Mais cela ne suffit pas à Thérèse Humbert qui veut le « grand coup » qui lui permettrait de vivre dans le grand monde.

C'est alors que l'imagination délirante du père de Thérèse Humbert envahit la jeune mariée. Le père avait *inventé* un oncle d'Amérique. Thérèse Humbert, grâce à son mari et à son propre génie, va rendre l'oncle d'Amérique affabulé *légal*.

Voici la trame. Un multimillionnaire, Robert-Henry Crawford, valant 100 millions de francs-or et supposé oncle de Thérèse Humbert, a légué, par testament, toute sa fortune à sa nièce française. Un testament est fabriqué à ce sujet.

Mais comme tout cela est inventé, et puisque Thérèse veut de l'argent contre cet héritage inexistant, voici ce que Thérèse Humbert « concocte ». L'oncle d'Amérique a deux neveux américains. Il y a un autre testament de l'oncle d'Amérique en faveur de ses deux neveux américains. La question est de savoir quel est le testament valable – celui en faveur de Thérèse Humbert ou celui concernant les neveux américains.

À cet imbroglio s'ajoute une « idée » à la Thérèse, à savoir que le digne oncle d'Amérique a voulu marier un de ses neveux d'Amérique à la propre sœur de Thérèse Humbert.

On est en plein vaudeville. Mais personne ne s'en aperçoit, puisque l'ex-Garde des Sceaux se met à aider sa belle-fille avec tout son savoir légal, doublé du génie légal de son fils.

La France tout entière, pendant vingt ans, suivra avec passion l'échauffourée légale entre deux neveux d'Amérique qui n'existent pas et Thérèse Humbert maintenant dans le grand monde.

Car, se basant sur tous les *papiers légaux* qui certifient le fabuleux héritage, tout le monde prête.

Thérèse Humbert acquiert le château des *Vives-Eaux*, un appartement princier à Paris et le reste.

Mais Thérèse Humbert ne se tient pas à cela : elle invente des châteaux mythiques comme le château de *Marcotte*. Elle vit en plein rêve, prisonnière de ses affabulations.

Mais en fait rien n'existe : ni l'oncle d'Amérique, ni les deux neveux américains, ni la fortune. Le tout sort de la tête d'une femme et toute la France a été prise à la fable. Les perdants sont ceux qui ont prêté. Car, comme une bulle de savon qui éclate, bientôt on voit que, dans le tout, il y a le vide.

Thérèse Humbert eut deux passions : la fable et son mari.

C'était une détraquée géniale et rien de plus.

Rêver en plein jour, ça arrive à beaucoup de monde. Avec différents effets et différents mobiles.

Mais le drame avec Thérèse Humbert, c'est qu'il ne s'agissait pas de rêves anodins, mais de mensonges.

Thérèse finalement a été victime de son mensonge. Elle et son mari écopent de cinq ans de prison. Ils quittent la salle d'audience amoureusement.

Une autre Thérèse Humbert alors paraît, quand les cinq ans prennent fin. Thérèse Humbert est devenue une petite bourgeoise aisée vivant avec son mari adulé.

Thérèse Humbert a dès lors tout amené à une seule passion. Elle aurait dû commencer par ça et s'y tenir.

# ADVANCE

10 Août 1972

## Le Chevalier

On peut se demander d'où est venu le terme *chevalier* ?

Ce qui a entraîné des termes comme : *Chevalier de la Légion d'Honneur*, *Chevalier de l'Ordre de la Jarretière* et ainsi de suite.

Il faut d'abord se poser la question : *d'où est venue la féodalité ?*

Avant Charlemagne et peu après, il y eut l'Empire, qui commence avec les Francs Clovis et Pépin le Bref et grandit avec Charles Martel, pour culminer sur Charlemagne.

Il y eut alors l'ÉTAT, incarné dans un homme.

Après Charlemagne, l'ÉTAT comme tel périclita.

Les gens du Nord – les Normands – commencèrent leur invasion du continent européen. Ils s'introduisaient par les fleuves, pillaient, puis se retiraient. L'ÉTAT ne put défendre les peuples contre ces incursions. Les propriétaires de terres alors s'organisèrent. Avec des chefs et des sous-chefs, liés par *un serment*. Il y eut ainsi le suzerain et le vassal. Vint la *féodalité*.

Les choses continuèrent ainsi pendant longtemps. Puis la stratégie militaire se muta. Jusqu'à ce moment n'existait que l'infanterie. Mais on fit appel au cheval.

Le cheval utilisé jusque-là pour les convois, le labour, donc comme animal de trait, devint un *engin militaire*. Rapidement, de la cavalerie légère, on en vint à la cavalerie lourde.

Pour posséder l'équipement, il fallait de l'argent. De sorte que seul le propriétaire de terre pouvait se payer un cheval de bataille et les équipements connexes.

Ce qui permit au cheval de devenir un *outil de combat*, ce fut l'invention de l'*étrier* et du *fer à cheval*. L'homme alors « tenait » sur sa monture pendant la charge. Et le cheval déboulait sur n'importe quel terrain.

Le cheval allait maintenant départager la nation en deux classes : *ceux qui montaient à cheval et ceux qui circulaient à pied*.

Le *noble* dès lors fut le *chevalier* et le *roturier* couvrait le reste de la nation.

Si l'infanterie continue, la cavalerie devint cependant la reine des combats. La charge décidait du sort de la bataille.

La grande faute de Jean Le Bon à Poitiers face au Prince Noir fut d'avoir ordonné aux cavaliers de mettre pied à terre et de combattre à l'arme blanche.

Mais la prédominance de la cavalerie subit le premier accroc à Azincourt. Ici la cavalerie lourde chargea. Les chevaliers portaient les plus grands noms de France.

Mais les longs arcs de l'infanterie anglaise à grande portée décimèrent la cavalerie française qui « s'embourba » avec ses armures et la bousculade.

Point que la cavalerie allait disparaître. Nous la retrouvons tout le long de l'histoire de France.

À Austerlitz, Napoléon acheva sa victoire avec la cavalerie de Murat. Mais déjà *l'artillerie* était devenue la reine des combats.

Avant cela, Louis XIV avait fait faire inscrire sur ses canons : *ultima ration regum*, l'ultime argument des rois.

À Sedan, en 1870, la cavalerie française chercha en vain à désencercler l'armée de Napoléon III. Ce fut la charge inutile de Reichswoffen.

Pendant la première grande guerre mondiale à Ypres, la cavalerie « donna ». Puis vinrent les premiers tanks, invention anglaise.

Aujourd'hui, il y a les chars.

Les deux dernières utilisations de la cavalerie furent par les Polonais pendant la seconde guerre mondiale et la charge des Russes à Toula, en dehors de Moscou, encerclant les tanks allemands immobilisés par les glaces.

Le cheval aujourd'hui est à peine une bête de labour. Le tracteur l'a remplacé. Il n'y a plus ni carrosses ni calèches traînés par des chevaux. Il y a l'*automobile* et il y a les *camions* pour voiturier les hommes et les marchandises.

Et l'*avion* a ouvert une ère nouvelle.

Quant au cheval, il ne sert guère plus aujourd'hui qu'à l'équitation et aux courses de chevaux.

Le cheval maintenant est un *luxe*.

Mais les ordres de chevalerie continuent – sans le cheval.

Le terme *chevalier* se vide de plus en plus de son sens. Comme tous les *mots usés* par le temps.

Le mot *noble* lui-même est *usé*. Les mots ne sont que ce que sont les hommes.

Le *mot* est éphémère. Seul le *verbe* demeure.

# ADVANCE

30 Août 1972

## Les femmes-roi

Les deux plus célèbres dans la lointaine histoire sont Cléopâtre et Bérénice.

Je me sers du terme femmes-roi pour parler de celles qui ont régné *de fait*, qu'elles fussent reines ou manipulatrices de rois.

Cléopâtre régna sur l'Égypte d'abord en co-gouvernante avec son frère qu'elle écarta. Cléopâtre *savait* que l'Égypte ne pouvait d'aucune façon dominer le monde antique. Aussi Cléopâtre chercha-t-elle à régner à Rome en « manipulant » d'abord Jules César et ensuite Marc-Antoine. Elle échoua avec César Auguste. Que voulait Cléopâtre ? Il est à parier que même si Cléopâtre avait eu la domination sur le monde antique, cela ne lui aurait pas suffi. Car le règne de la femme est d'abord sur le cœur de l'homme – ou *des* hommes. Et c'est là qu'elle veut avant tout régner.

Aussi la femme ambitieuse voudra-t-elle l'empire des hommes, à tout coup. Ceci acquis, elle pensera alors bien avoir le reste. Mais voilà, Cléopâtre – faut-il le dire – au fond ne savait pas ce qu'elle voulait.

Un cas plus curieux encore est celui de Bérénice, reine de Palmyre.

Tout vraiment commença quand Titus, pas encore empereur, rencontra Bérénice. Ils s'aimèrent. Puis le père de Titus, Vespasien, mourut. Et Titus devint Empereur de Rome. Tout changea.

Mais par un curieux détour du cœur, Bérénice se mit en travers de la politique romaine. Et tout l'échafaudage du cœur tomba. Titus agit politiquement et Bérénice fut brisée. Mais y avait-il eu ici de l'amour réellement entre ces deux êtres ?

L'amour eut le dessus avec Edouard VIII, qui quitta la couronne pour une femme. Madame Simpson devenue épouse de l'ex-Edouard VIII régna sur un roi mais un roi sans couronne. Madame Simpson, il faut le dire, n'épousa pas un roi, mais un homme. Pour elle, ce dut être une conquête plus grande qu'un empire. Madame Simpson vécut pleinement sa vie.

Par ailleurs, Madame de Maintenon qui régna sur le Grand Roi, et qui ne fut pas reine, lia le cœur d'un homme et la politique. Mais elle eut une vie amère dans la prison de Versailles. Le cœur joue mauvais ménage avec l'ambition.

Le cas le plus vertigineux est celui de la Grande Elizabeth, qui, à cause de la politique, ne se maria pas. Elle dut avoir peur à cause de l'amour, d'avoir à cesser d'être reine dans la plénitude. Aussi devint-elle une femme-roi.

Mais elle aima – sans permettre à son cœur de lui dicter ses décisions. Le comte d'Essex, son dernier ou peut-être son plus grand amour, malgré tout, ne la *tint pas*. Essex mourut sur l'échafaud pour avoir voulu braver la reine, se croyant assez sûr de la femme pour tout oser.

Il y a eu les reines et qui étaient aussi femmes-roi. C'est le cas de la Grande Catherine de Russie. Ici, la Sémiramis du Nord prit des amants à la suite, l'un chassant l'autre. Catherine la Grande ainsi garda son cœur intact. Point de grandes amours, mais seulement des passions successives. Mais Catherine la Grande a-t-elle vécu ?

Qu'est-ce que vivre pour une femme, si le cœur n'y est pas ?

Pour ma part, je ne connais pas un cas plus exceptionnel que celui de la Marquise de Pompadour.

Pour la première fois, dans la ligne des Bourbons, un roi eut une favorite roturière. Et quelle roturière ! Avant de rencontrer Louis XV, la « fine » épousa un quelconque titré, un hobereau, qui était riche. Elle eut des équipages. Et elle était très belle. Avec cela, beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition.

Extraordinaire chose ! La future Marquise de Pompadour *décida* qu'elle allait être la maîtresse du roi. Que fit-elle ? J'ai dit qu'elle avait de beaux équipages. Le roi Louis XV chassait dans une forêt proche de la demeure de la future Pompadour. Celle-ci simula un accident et Louis XV tomba dans les rets de l'amour.

La Pompadour comprenait Louis XV – d'abord comme homme. Ce qui était l'essentiel. Ceci fait, elle pénétra dans l'esprit du roi.

Pour ceux qui ne savent pas, le roi est l'homme le plus *seul* de la terre. Jamais *seul* physiquement, il est toujours seul. Or Louis XV ne se sentait pas *seul* qu'avec la Pompadour. Donc, la compagnie de la Marquise de Pompadour était pour Louis XV indispensable, pour oublier sa solitude.

Louis XV eut un nombre infini de maîtresses. Il avait cessé dès longtemps de cohabiter avec la Pompadour. Cependant il venait tous les jours chez elle, dans ses appartements à Versailles.

Sauf le roi et la reine, personne ne mourait à Versailles. Or, la Pompadour, comme exception, mourut dans le Palais de Versailles.

Qu'était la Marquise de Pompadour ? Pas une femme-roi, pas une reine, purement une femme.

Être femme, que faut-il de plus à une femme ? Car étant femme, la femme a tout.

Mais voilà, Louis XV ne pouvait aimer. Entre lui et l'amour, il y avait l'État – cet autre amour absorbant.

La solution, la duchesse de Bourgogne, princesse de Savoie, la donna.

Louis XIV adorait la femme de son petit-fils et lui passait tout.

En pleine Galerie des Glaces, l'espiègle dit à Louis XIV, devant toute la Cour : « Quand un roi est sur le trône, la femme gouverne. Quand une reine est sur le trône, l'homme gouverne ».

Et Louis XIV qui prit cela comme une boutade, en rit.

Louis XIV devait ignorer que Madame de Maintenon le gouvernait. Madame de Maintenon était une sottise en politique. Madame de Maintenon – c'est le cas de le dire – est fautive femme-roi, celle qui gouverna *contre le cœur*, bêtement.

# ADVANCE

9 Septembre 1972

## Les jeux

Il y a deux formes de jeux : les jeux d'enfants et les jeux d'adultes.

L'enfant joue pour jouer, naturellement, pour le plaisir de jouer. L'adulte, lui, joue avec intention. Au bout, il y a le sens de gagner. Il ne s'agit pas ici du plaisir de jouer, mais du désir de se prouver. D'être plus qu'un autre, thème considéré critère de l'excellence – même si le concurrent est faible. Au-dessus de tout il y a *le record*, le temps à la montre.

Ainsi les jeux Olympiques à Munich seront présidés par le chronomètre. Et cela au millième de seconde enregistré électroniquement.

Mais il ne s'agira pas seulement de la force, mais des jeux d'adresse. Qu'est-ce l'adresse ? Une technique qu'on apprend. Il s'agit ici de la manière.

Ainsi le *pole vault* (NDLR : saut à la perche) réclame une connaissance, gouvernant l'élan et le *tempo*.

Donc le *pole vault* est carrément un jeu d'habileté. Et la « technique » s'améliore – de jeux Olympiques aux autres jeux Olympiques.

Pour les compétitions groupées, il y a certes, l'esprit du corps. Mais toujours, aux moments cruciaux, joue le flair, l'à-propos, le jugement à la vitesse de l'éclair.

Le sport change-t-il l'homme ? ça dépend de l'individu. Le mot « sport » implique « beau jeu ». Il faut savoir perdre galamment.

En Islande, s'est joué le concours mondial des échecs entre le Russe Boris Spassky et le « challenger », l'Américain Bobby Fischer.

Deux méthodes : Spassky joue dans le mode classique. Les manœuvres ici sont stéréotypées. Tout cela se trouve dans les livres. Spassky ne fait qu'appliquer magistralement. Il fait très peu de fautes.

La qualité maîtresse de Fischer est l'audace, qui désorganise l'adversaire qui est alors à court de méthode.

On a dit que le jeu d'échecs est, sur une table, un véritable champ de bataille, un genre de petite guerre avec des pions.

À ce taux, toute la vie est un jeu d'échecs, la lutte pour la vie. Le roi en tient garant, qui arbitre la lutte de la vie. La reine aux échecs est le compagnon du roi, qui sert de rempart. Et il y a les autres pions, auxquels on pourrait donner d'autres significations transposées.

L'ennui avec le jeu d'échecs c'est qu'on y joue sérieusement. Alors que pour l'enfant, le seul sérieux est ses jeux.

On pourrait avoir une prévention contre le jeu d'échecs, en ceci que les échecs ignorent *l'humour*, qui est l'âme des jeux des enfants.

Pour ma part, je crois que les échecs, comme certains autres jeux, déforment l'esprit de l'homme en le retirant de plus en plus de la vie. Et cela par *une dépoétisation de la pensée*.

Car la poésie réclame une pensée analogique ou d'associations. Alors qu'avec les échecs, on est en perpétuelle analyse. Cela réclame de la mémoire. Or, nous savons que la mémoire ne construit rien.

Donc les échecs, au fond, ne mènent à rien.

Ainsi de tous les jeux des adultes qui ne sont que passe-temps et ne conduisent pas à la connaissance.

Alors que l'enfant qui joue est tout le temps en plein dans la connaissance.

Car la vie elle-même est un jeu. Il y a les jeux des amants, le jeu de l'eau en gouttelettes tombant sur la main de la feuille et par quoi se fait une *communication*.

En jouant, l'enfant *communique avec la vie*. D'où sa joie.

L'homme ne sait plus jouer dans le sens de l'enfant. Il a eu ainsi à créer les jeux pour chasser l'ennui, comme passe-temps.

D'où cet éternel besoin de se prouver, de dépasser l'autre. Alors que les jeux d'enfants ignorent la compétition.

Les jeux d'enfants sont ainsi le *sport même*, purgé de la compétition.

Il y a *jeu et jeux* – selon la qualité de la joie ou du plaisir résultant de l'imprévu.

Jamais l'humanité a tant joué qu'aux temps actuels. Est-elle plus heureuse ?

L'athlète qui gagne a une joie féroce. À côté est le perdant. L'enfant, en jouant ni ne perd ni ne gagne. Ou plutôt, il gagne à tout coup. Avec les enfants qui jouent, *tout le monde gagne*. Et c'est cela qui est merveilleux !

---

## ADVANCE

19 Septembre 1972

### Les fiascos géniaux

Richard Wagner, au siècle dernier, vient donner *Le Hollandais Volant* en Prusse Orientale.

Cet opéra wagnérien est encore sous l'influence de la musique italienne. Mais voici Wagner a réalisé *Tanhaüser* et c'est la géniale ouverture où Wagner œuvre sur champ neuf.

Pour cela le compositeur s'est déplacé à Paris. Là un intermédiaire fait agir sur l'Impératrice Eugénie qui gagne Napoléon III.

Et la grande première a lieu. À peine la célèbre ouverture est-elle attaquée par l'orchestre qu'on entend des coups de sifflet venant de bouches humaines, mais via des sifflets d'argent. Les membres du *Jockey Club* conspuaient Wagner, de la hauteur de leur loge. Pouvait-on expulser les membres du *Jockey Club* ? Non. Donc *Tanhaüser* tomba.

Mais l'œuvre de Wagner survécut à cela. Et qui parle aujourd'hui de ces membres huppés du *Jockey Club* ?

À Paris encore dans des décors somptueux et une mise en scène extraordinaire, Stravinsky présente son œuvre maîtresse *Le Sacre du Printemps*.

Cette musique était révolutionnaire pour l'époque. Le parterre en grande partie était fait de snobs et d'idiots.

La bataille se déchaîna lorsqu'aux premières notes, les idiots conspuèrent la pièce, pendant que les snobs l'exaltaient. Ce fut un tintamarre, une bousculade. On dut arrêter la pièce.

Une marquise – mélomane célèbre – se leva et dit : « C'est la première fois qu'on se moque de moi » et s'en alla. Elle n'avait rien compris. Et personne n'avait compris.

*Le Sacre du Printemps* est aujourd'hui un classique.

Continuons.

On jouait *Hernani* de Victor Hugo. Salle comble.

Mais stupéfaction ! L'auteur ici fait parler des personnages naturellement. Jusque-là on déclamait. Ce *naturel* horrifie les spectateurs. *Hernani* est conspué.

Hugo chercha alors à se faire « comprendre ». Quand il écrivit *Cromwell*, Victor Hugo, dans l'édition de cette pièce, lui donna une préface. C'est *la fameuse préface de Cromwell*, qui posa un problème révolutionnaire au théâtre.

*La préface de Cromwell* est aujourd'hui de l'eau de rose. ça va de soi.

À la fin du siècle dernier, un homme fit éditer un livre qu'il intitula *Les fleurs du mal*.

Horreur pour deux raisons. Premièrement Baudelaire intercalait des mots mal-sonores au sein de ses vers. Ainsi le mot « brûle-gueule » se présente dans *Le sonnet des correspondances*. Ceci fut considéré une dépoétisation du vers. Puis Baudelaire, pour faire comprendre les correspondances des cinq sens, exalta le sens de volupté, ce qu'on prit pour de l'obscène.

*Les fleurs du mal* est lu aujourd'hui par des fillettes et personne ne s'en offusque.

Mais Baudelaire eut un procès et on épura le livre.

Avant Maurice Ravel, la musique était faite d'assonances. Ravel y inséra des dissonances. On appela cela des cacophonies. Alors que l'harmonie est faite d'assonances et de dissonances conjuguées. Exagérez cela et vous avez le jazz.

Monet, le fameux peintre impressionniste, exposait une œuvre extraordinaire. À cela personne ne trouvait à redire. Mais on poussa des cris parce que dans un groupe d'hommes déjeunant sur l'herbe se présentait une femme nue. Avant Monet il y avait le *nu* et l'*habillé* dans des tableaux séparés. Monet les associa.

Les autorités retirèrent *Le déjeuner sur l'herbe* de Claude Monet de la salle d'exposition. Cela fait rire aujourd'hui.

Mais le cas le plus extraordinaire est celui de Paul Gauguin.

À Tahiti, Gauguin s'avisa que les couleurs n'existent pas séparément, mais associées. Le tableau ainsi n'est pas fait de couleurs, mais d'un *rapport de couleurs*.

Ainsi Gauguin peignit des chevaux *roses*, ce qu'on ne trouve pas dans la nature.

Depuis Gauguin, les peintres ont compris qu'il ne faut pas copier la nature. Cela est un concept courant aujourd'hui.

Henri Matisse tombait sous la faux des critiques. On disait de Matisse : « Cet homme ne sait pas dessiner ».

Matisse ne voulait pas d'un dessin qui *enferme* la couleur.

Depuis, on l'a suivi – en exagérant. Raoul Dufy *décale* la couleur de la forme.

Il en sera toujours ainsi. *Fiasco* et *génie* sont solidaires.

---

# Le MAURICIEN

18 Octobre 1972

## La roupie et la fée

Mardi 17 octobre 1972

Mon cher Ravat,

Je publiai, il y a quelques mois, dans *Le Mauricien*, une série d'articles intitulés : « *La révolution des révolutions ou la mathématique sans chiffres* ».

L'incompréhension des lecteurs fut totale.

Je suis en mesure maintenant d'illustrer cette thèse qui a trait à LA CONSTRUCTION DE L'UNIVERS.

À mon exposition du *Centre Culturel*, aussitôt entré, le visiteur voit, haut sur le mur, une *tapisserie-fée* représentant un dodo sur fond de paysage.

L'image, ici, surgit par un effet de *relief unique*. Le dodo, qui se détache, prend une vie autonome. Le poète ici suscite, donne vie à un animal qui est censé n'avoir pas d'âme. Alors qu'en Inde, depuis des millénaires, on parle de l'ÂME DE L'UNIVERS.

Maintenant, faisons un bond. L'île Maurice n'a pas d'unité, parce que l'île Maurice n'a pas d'âme. Vouloir que les touristes se promènent parmi les champs de cannes à sucre ou se désaltèrent de soleil enchanté, c'est substituer le paysage à l'humain. Ce que je propose c'est un PAYSAGE HUMAIN qui est l'âme du folklore.

Cela, les Mauriciens n'en veulent pas. Ils veulent du *paysage géographique*. Un point c'est tout. Cela avec les promenades, les plongeurs dans la mer bleue et les filaos à foison.

Est-ce avec cela qu'on fait le tourisme ?

L'engouement touristique arrive et part et fluctue comme le prix du sucre. St Tropez tombera. Il y a Acapulco. Acapulco a eu son commencement. Il aura sa fin.

Mais là où le folklore se maintient et se renouvelle, l'attrait est éternel.

On s'échine en ce moment à imposer un folklore par l'artisanat. L'artisanat n'a pas d'âme. Parce qu'il ne ramène pas aux sources.

Ici, l'on construit sur du sable Je propose une construction qui n'a ni commencement ni fin, une construction QUI EST.

C'est ça la *mathématique sans chiffres* - le sens de STRUCTURE au-delà des pays et des races, la structure par quoi l'univers est bâti.

C'est ce message que porte la *tapisserie-fée* au Centre Culturel de Curepipe - une *construction par les couleurs*.

Avec pareille œuvre, le dessin a vécu. Il faut ressusciter l'image en la portant au-delà du dessin.

La preuve de ce que je dis va maintenant éclater.

Je reçois de Rome une lettre très importante. M. Carmine Siniscalco, directeur propriétaire de la *Galleria San Sebastinello* m'annonce qu'un graveur célèbre de Paris voudrait graver mes œuvres et présenter mes gouaches et les gravures dans sa galerie de Paris.

Pourquoi la gravure ? C'est en raison de *la construction des images*.

Dans ce thème, les BIJOUX-FÉES sont à la porte. La ciselure, l'émail, le repoussé, la mosaïque – tous les métaux, toutes les substances – tout s'y prête.

*La tapisserie-fée a donné le départ*. Les autres formes d'art se succéderont à l'infini.

Construire au-delà de construire c'est ça *LA mathématique sans chiffres*.

C'est la venue du NOUVEAU RELIEF, qui donne une autre dimension aux choses et à la vie.

Dans son train-train à courte vue, le tourisme mauricien s'enlisera. Seul peut sauver le tourisme d'avenir un folklore qui, *partant de la terre mauricienne*, gagnera le monde entier.

JE SAIS que cette lettre que je vous écris, mon cher Yves Ravat, tombera dans les oreilles de sourds et suscitera une incoercible indifférence.

L'île Maurice insistera à lancer le tourisme comme on fouille des fossés de cannes.

Attention ! Le président Nixon, dans son adresse inaugurale, en 1969, a dit : « *To a crisis of the spirit, we need an answer of the spirit* ».

En Amérique, on parle couramment, en ce moment, de *primordial vision born of transcendent knowledge*.

Or, chez nous, sur la vision féerique de la vie se greffe une question de GROS SOUS.

L'âme du pays va se lier à l'économique. Le folklore fait le pont entre les berges du SPIRITUEL et du MATÉRIEL.

La ROUPIE et la FÉE vont se donner le bras.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

6 Novembre 1972

## Les bijoux

La légende grecque nous apprend qu'existait au-delà des colonnes d'Hercule dans l'Atlantique un pays appelé *Le Jardin des Hespérides*, où se présentaient des arbres donnant des *fruits d'or*. Ce serait l'*or végétal*.

Curieuse chose. On parle aussi d'une île où un peuple arrivé à un haut degré de spiritualité obtenait par *pouvoir de l'esprit*, la mutation des métaux vulgaires en or. Cette alchimie qui livrait de l'or en masse permet que les temples de cette île enchantée fussent tapissés d'or – l'or alchimique appelé encore l'*oricalque*.

La transmutation du plomb en or – que Cagliostro chercha à retrouver – et dont le secret venait des prêtres alchimistes à Thèbes et à Memphis – cette transmutation du plomb en or dans l'ancienne Égypte était-elle reliée au pouvoir de magie que détenaient les très lointains Atlantes et sans doute les pommes du *Jardin des Hespérides* ?

Il y a une autre thèse au Sud-Afrique qui, avec le Pérou, possède les plus riches mines d'or du monde.

On avance l'hypothèse au Sud-Afrique que l'or, à l'origine, était strictement *d'origine végétale*. Et les plantes produisant des fruits d'or auraient été ensevelis par un cataclysme. Et là, sous l'effet du feu, cet *or végétal* se serait *minéralisé* par alchimie.

Quoi qu'il en soit, on pourrait attribuer la venue des *pierres précieuses* au même effet du feu, lié à de semblables cataclysmes.

(Pour ma part, je pense que Chamarel et ses terres de couleurs ont la même origine).

Une pierre précieuse, qu'est-ce ? Elle n'est précieuse que par la lumière qui y filtre et y cause une magie.

Ce qui est précieux, c'est la lumière. La pierre, elle, permet à la lumière de jouer.

Donc, il faut tailler la pierre. Et un art de reconstruction de la pierre entre en jeu.

Le *Régent*, un des plus beaux diamants du monde, est remarquable pour sa taille en rosace.

À ce titre, la Sainte Chapelle, à Paris, est une « pierre précieuse » avec ses vitraux. Car ce qui compte avant tout, c'est la lumière.

Un artiste dans ses toiles peut créer des « pierres précieuses » par les couleurs.

Mais voyons la pierre précieuse dans la vie.

Voici une gouttelette qui perle, au bout d'une tige. Ce joyau, bien qu'éphémère, vaut le plus pur diamant qui soit.

Et la chrysalide mêle le diamant à la perle. Mais cette gouttelette au bout des cils d'une fougère contient *toutes* les pierres précieuses – de l'émeraude au rubis, du saphir à l'inconcevable opale.

Et le ruisseau qui coule sème ses perles. Et la rosée étend dans le jardin des rivières de diamants.

Tout cela l'enfant le voit. D'où sa joie quand au matin, il circule parmi les fleurs.

La femme se met des bijoux pour rehausser sa beauté. Mais ici, hélas ! l'argent fait son entrée.

Le joyau est devenu de ce fait une marchandise. Et il est associé aux gens riches.

L'enfant, lui, a une autre richesse – celle du regard. Et quel plus beau gemme que le regard humain, – nourri des feux de l'amour.

Il y a or et or. Et bijoux et bijoux. Certaines femmes s'en passent – par l'or de leur regard, par les bijoux de leur sourire, par les chatoiements de leur vie et de leur voix.

La poésie est le joyau en soi.

Le joyau ici est esprit.

---

# Le MAURICIEN

14 Novembre 1972

## Le préjugé de couleur en art

*Dans les tableaux de Chazal, le noir éclaire.* Yves Ravat

*Chez Chazal, le noir est solaire.* Marcel Cabon

Le préjugé de couleur chez nous a eu une cause économique. Le préjugé de couleur à Maurice s'effrite et va disparaître. Mais il y a un préjugé de couleur infiniment plus grave : *le préjugé de couleur en art.*

À une première exposition de tapisseries-fée dans le nord, récemment, les spectateurs se lamentaient sur ce que *tous* les sujets n'étaient pas sur fond noir.

Quel est le mystère, mon cher Yves Ravat, qui fait, comme vous le dites, que *le noir éclaire* !

Uniquement à cause des couleurs-fée.

À un diplomate qui me questionnait sur mes tableaux, je dis : « Le noir et le blanc ne s'opposent pas. Le noir et le blanc sont complémentaires ».

Pour tout dire le blanc et le noir sont des *pôles d'infini* et assurent, dans leur association, *la totalité du relief* – à condition, naturellement, que l'artiste « tienne » la couleur-fée.

Mais puisqu'ici *l'humanisation* joue, il faut « personnaliser » le noir et « personnaliser » le blanc. Et l'on parlera du *noir chazalien* et du *blanc malcolmien*.

Là est le mystère : créer son *propre* noir, créer son *propre* blanc.

Le *blanc-fée* et le *noir-fée* rendent ma peinture *inimitable*.

Le tout se lie à un nouvel espace.

Tout le secret de la tapisserie-fée est cet *espace nouveau*, *l'espace personnifié*.

Par cela j'obtiens cette quatrième dimension, grâce au *relief-fée* qui fait que les tapisseries-fée remplissent la salle – assurant ainsi la *décoration absolue*. Avis aux hôtels assoiffés d'attirer les touristes et qui nous présentent des décorations *collant* aux murs.

Sacraliser le noir, sacraliser le blanc c'est *angéliser* les couleurs – et vice versa.

Il n'est de blanc réel que le noir n'illumine. Il n'est de noir céleste que le blanc ne sanctifie.

Le noir, dans la peinture courante, est signe de deuil, de désespoir, d'angoisse. Le noir ici est le *complexe* même. Avec le noir-fée, nous avons le noir nu, le noir qui défoule et libère. Mais tout ici repose sur une alchimie entre la conscience de l'homme et son œuvre.

*La révolution du noir et du blanc* révolutionne les couleurs et les formes, donne une autre dimension à l'image.

Au *Centre Culturel* une tapisserie-fée présentant un dodo blanc atteint au surnaturel. Mais ôtez « la *Mer Noire* » sur laquelle le dodo se profilise et tout s'effondre.

Le noir – selon son usage – *tue* ou *ressuscite*. C'est le test absolu.

Le noir et le blanc, dans leur mariage, donnent la puissance.

Les impuissants du verbe sont ceux que la grâce du blanc et du noir n'a pas touchés.

Bien à vous.

---

# Le MAURICIEN

18 Mai 1972

## L'« argent et la fée »

Mon cher Yves Ravat,

Ouvrez *Newsweek* (livraison 13 novembre, 1972).

À la page 49 vous trouverez un avis publicitaire qui commence ainsi : *Mauritius, home of the extinct dodo, of the famous expensive Blue Penny Stamp*. Il est parlé aussi des « lagoons », du « blue sea », de la conduite à gauche. Pense-t-on avec cela attirer les touristes américains ?

Dans le *Time* de la même date est annoncée la Grande Tornade Spirituelle avec *Jonathan Livingston Seagull*, de Richard Bach.

Cet ouvrage secoue l'Amérique de fond en comble. Il donne un autre sens à la vie. Il prône le Retour À la joie par la joie de l'innocence.

Richard Bach present La FÉE. Il fait de l'avion une *personne*. C'est le monde de l'enfance qui revient. Dans cet ouvrage il est question de NÉOPARABOLE et de donner un autre sens – d'ordre conscienciel à la MATIÈRE.

*Jonathan Livingston Seagull* à contre-sens du monde actuel – augure le monde de demain, UN MONDE NOUVEAU, le retour à l'état de l'innocence.

Que faisons-nous dans *Newsweek* ? Nous glorifions le dodo historique et le *Blue Penny Stamp*.

On croit rêver.

Le tourisme mauricien vivotera tant que nous n'aurons pas attiré les Américains. Faire venir les Américains à Maurice, c'est amener des investissements phénoménaux et changer la face de cette île – mettre la prospérité à la portée de tous.

Extraordinaire chose, vu le livre *Jonathan Livingston Seagull*, L'Argent et La FÉE sont liés et c'est le Monde de Demain.

Au pays des records, *Jonathan Livingston Seagull* bat tous les records. Le livre va bientôt dépasser *Gone with the wind* en tirage. « *The whole earth will be covered about two feet deep in copies of Jonathan Livingston Seagull* »

Je conseille aux libraires mauriciens de ne faire venir aucun exemplaire de *Jonathan Livingston Seagull*. Ils en seront pour leurs frais.

*Vive Paul et Virginie !*

Vive le dodo en carton pâte ! Vive le séga !

Tourisme ? Oui. Mais où sont les Américains ? *Anne ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?*

Bien à vous.

\*.\*.\*

P.S. : La chose inouïe, c'est que la fée est RENTABLE. *Jonathan Livingston Seagull* le prouve.

---

# ADVANCE

29 Novembre 1972

## La jeunesse américaine

Tout a commencé dans un faubourg de San Francisco, proche de la campagne.

Ils étaient là, assemblés, des garçons et des filles enthousiastes qui voulaient faire de la vie autre chose que la recherche béate de l'argent.

On a parlé en Amérique d'une *société de consommation*. Ainsi, selon ce thème, le seul but de l'humanité serait d'acheter des produits finis venant des usines. C'est mettre l'industrialisation au pinacle de la société. Et forcément déifier le capitalisme.

Cela la jeunesse actuelle en Amérique ne veut pas de ça. Elle entend se conformer à d'autres valeurs.

Pour signifier leur révolte, les jeunes dans le faubourg de San Francisco établirent *la fleur* comme symbole. À ces jeunes, on donna le nom de *Hippie*. On les appelle encore *the flower children*.

Ces jeunes entendaient vivre en fraternités, face à la nature. (Jean-Jacques Rousseau n'avait-il pas parlé de ça ?).

Bientôt des garçons et des filles, las de la vie des riches quittèrent leurs foyers et vinrent grossir le nombre des *hippies*.

Mais comme il n'y avait point de discipline dans ce groupe, tout cela s'embrouille. Et vint *Woodstock* un assemblage de jeunes en désordre, un rassemblement fou.

Entrons dans le principe qui veut que les jeunes veulent d'une autre vie, que celle de leurs parents. Et pour cela remontons l'échelle des civilisations.

En Grèce, il n'y avait pas de grand écart entre les générations. Le peuple était homogène. Car tout dépendait d'une *même culture*.

Il en fut de même à Rome, où le *pater familias* et sa famille vivaient des mêmes idéaux.

En fait, chez les Romains de la grande époque, il n'y avait pas, comme aujourd'hui, un grand écart entre maîtres et serviteurs, qui vivaient communautairement. De cette cohésion vint la grandeur romaine. Et même dans les armées, le chef était proche des soldats et vivait en communauté avec eux. Et cependant existait cette extraordinaire discipline qui fit la force des légions romaines.

On peut continuer ainsi et parler de Paris, creuset de la civilisation occidentale.

Dans Paris du Moyen Âge, il y avait amitié et compagnonnage de professeurs et élèves, de la grande dame et de sa servante. Et jusqu'à la familiarité des hommes dans la rue.

Or en Amérique, c'est *l'anonymat*. Chaque homme ici est un pion au sein d'un échiquier abstrait. Sur le tout règne *l'argent*, état de fait que nulle civilisation n'a connu auparavant.

Or, la jeunesse américaine actuelle refuse cet anonymat. On peut dire donc que les jeunes en Amérique – *les teenagers*, au-dessous de 20 ans – veulent revenir à l'antique. C'est donc la marche vers une *réhumanisation* de la société. On cherche ainsi à déboucher vers *un nouvel humanisme*.

Un étranger au *Morne*, voyant un *Newsweek* et un *Time* entre mes mains, me demanda : « How is it that you a Mauritian of French descent read *Newsweek* and *Time* ? »

Je lui répondis : « Everything now will start from America. The United States is the *great experiment* of the present times ».

Il y a *l'homme* et il y a *la machine*. Qui vaincra ?

Les *Hippies* sont un peu fous. Mais comment les blâmer ? Ils n'ont pas de guide. Ils cherchent une *voie* et ils ne la trouvent pas. Leur élan donc est brisé. Mais ils ne veulent pas des valeurs du passé. Il reste *la fleur*. *The flower children*.

Comme c'est émouvant. Et comme c'est admirable !

---

# Le MAURICIEN

2 Décembre 1972

## *Petrusmok* ou l'« île-fée »

Mardi 28 novembre 1972

Mon cher Yves Ravat,

Un document qui a été publié à New York donne la relation du voyage d'un Américain à l'île de France dans la seconde moitié du XVIIIème siècle.

Le visiteur américain a été frappé surtout par la forme de nos montagnes.

Vues de la mer, nos montagnes sont comme taillées en dents de scie. Elles paraissent artificielles.

Ces monts de formes dantesques semblent lunaires.

D'aucuns y ont vu un décor idéal wagnérien.

Approchez-vous et tout change. Ces montagnes sont hantées par des « personnages ». Ces montagnes sont « habitées ». Les Anciens auraient parlé des « dieux ». Il ne s'agit que des « fées ». Nous sommes devant des montagnes-fée. *L'humanisation* touche ici à la nature même de la pierre. (*Books in stones*, a dit Shakespeare, *sermons in the running brook*).

*Petrusmok* est à la fois une épopée (traitant du paradis perdu), une œuvre protohistorique, dont le fondement est *le langage de la pierre*. Car la pierre ici parle.

Nos montagnes ont été muettes jusqu'aujourd'hui, par manque de pouvoir visionnaire.

*Petrusmok*, par intra-vision, réveille et suscite les « personnages » ensevelis dans la pierre de nos montagnes. Nous avons donc ici affaire à un livre occulte et poétique, dont il n'y a pas de parallèle dans l'histoire de la pensée mondiale.

À l'île de la Réunion, un livre parut au début de ce siècle sous la signature de Jules Hermann et intitulé *Le Mystère du Grand Océan*.

Jules Hermann reprenait la thèse du Continent qui se trouvait à la place de l'océan Indien et de l'océan Pacifique et qui disparut à la suite d'un cataclysme cosmique.

Le *Grand Continent*, nous le voyons inscrit dans les tablettes d'argile de l'Indus, sous le terme *Gondwana*. En Extrême-Orient, le Grand Continent est dénommé « Mû » (avec un accent circonflexe).

En Europe, on parle de *La Lémurie*, qui disparut dans le Grand Cataclysme qui précéda le drame de *L'Atlantide*.

L'île Maurice est donc un des pics de ce continent disparu. Ceci explique la présence du *dodo* à Maurice, colombe géante qui s'atrophiant, donna l'oiseau naïf, dont une figuration reconstituée est au Musée de Port-Louis. Le dodo ne pouvant s'envoler vers les espaces libres, prit l'île Maurice comme pigeonnier.

L'originalité de la thèse de Jules Hermann réside dans le thème des « montagnes taillées » dont le *Corps de Garde* à Maurice serait un prototype.

*Petrusmok* a été écrit par moi à mesure que la *Standard Printing* à la rue Félicien Mallefille à Port-Louis publiait le livre.

Cet ouvrage est aujourd'hui introuvable. Personne n'en voulant à Maurice, j'ai envoyé le lot en France à des adresses de hasard.

Arthur Rank, la grande firme cinématographique anglaise a voulu filmer *Petrusmok*, sous le titre *Montagnes de diamant*. Attendons. *Petrusmok* sera tôt ou tard porté à l'écran, assurant à l'île Maurice une publicité touristique inouïe.

Écrire *Petrusmok* a été pour moi une aventure spirituelle inconcevable.

Ma première rencontre avec la pierre eut lieu à une « coupée » entre Port-Louis et Plaine-Lauzun sur la voie ferrée.

Puis je me suis mis à regarder les montagnes avec ce regard visionnaire que j'avais acquis avec *Sens-Plastique*.

Je vis alors que les monts *parlaient*.

J'en vins à associer nos montagnes à nos plages.

À Pointe d'Esny, à marée basse, dans les environs de Blue-Bay, je vis dans les galets patinés par la vague, des formes *d'oiseaux*. Et sur les contreforts du *Pieter Both*, je vis dans la pierre du mont des formes de *poissons*.

Ce renversement m'intrigua.

Puis, ce furent les « mythes » à la *Vallée-des-Prêtres*, dans le cirque de *Crève-Cœur* et du côté de Moka – ces corps allégoriques d'ordre pétré me firent comprendre que la *montagne s'animait*. Je connus alors le *langage de la pierre*.

*Petrusmok* est un parallélisme des « montagnes taillées » et des allégories dans la pierre. L'un portant au sens *protohistorique* et l'autre prouvant la liaison de notre planète au cosmique.

\*.\*.\*

Par une *psychanalyse de la pierre*, nous atteignons ainsi au *Grand Inconscient de l'Univers*. L'étonnant dans *Petrusmok* c'est que la vie mauricienne dans nos rues et nos cités se lie au « mystère » dans les monts là-haut. Et sur l'île Maurice de tous les jours, s'associe l'*île-fée*. L'ensemble empêche la

séparation de la chair et de l'esprit. Il se dégage avec le folklore des montagnes ceci que *Petrusmok* révèle une *Poésie Pérennelle*, visage de la réalité, qui échappe à tous, et qui est à l'honneur du poète de dévoiler.

Le tout implique que notre propagande touristique est *périphérique* et ne touche pas à l'âme de l'île Maurice.

Il serait oiseux de séparer *Sens-Plastique* de *Petrusmok* et de dissocier les deux de ma peinture. Car le *dénominateur commun* est *La Fée*.

Tout part de ce jour où, au jardin botanique de Curepipe, je vis une fleur d'azalée me regarder. (*Sens-Plastique* est lié à la vision de l'enfant pour qui la fleur qu'il regarde, le regarde en retour. Tout le secret du regard visionnaire est là). Au sein de cette trilogie, *Sens-Plastique*, *Petrusmok*, *l'art de l'innocence*, un composant entraînant l'autre, et se compénétrant, ma peinture mettra *Sens-Plastique* à l'avant-scène. Et ma peinture passant la rampe *Petrusmok* deviendra actualité.

Le monde aujourd'hui marche à pas de géants.

L'occulte est devenu la manne de tous les jours. André Malraux s'est écrié : « Le XXIème siècle sera métaphysique ». Il s'est trompé. La métaphysique a déjà jeté au rancart la physique. On ne parlera bientôt plus de *Nature*, mais de l'Univers en tant qu'habitat pour l'homme, fait pour l'homme, à la mesure de l'homme. Cela l'enfant le sait, lui qui personnifie tout et qui voit dans la vie un monde familier.

Ramené à la mesure de l'homme, l'univers dès lors est *très petit* malgré son immensité, puisque tout est fait à la mesure de l'homme, cordeau d'Ezéchiel, roseau d'or de l'Apocalypse qui rejoignent le *nombre d'or*. *Microcosme* et *macrocosme* ne s'opposant plus, puisque l'un est dans l'autre et, inversement, tout se rejoint.

L'*humanisation* n'est pas une découverte faite par un poète à l'île Maurice. L'*humanisation* est la *loi de la vie*, et l'*Unique loi*. Cela l'enfant dans les langes le sait, qui met tout à la *mesure de l'homme*.

Et tout se simplifie. Les monts parlent, la fleur sourit, l'eau du ruisseau nous chante sa chanson, les couleurs donnent des baisers au soleil. *Le Conte de fées* est là en permanence.

\*.\*.\*

Que l'île Maurice devienne l'*île-fée*, cela dépend des Mauriciens.

Je crois que les Mauriciens ne seront convertis à la fée que par les *Gros Sous*. L'intérêt d'argent prime tout. *Le tourisme commercialisé* n'est que ça.

Mais attention ! Ce n'est pas avec des touristes de bourse moyenne que l'île Maurice deviendra *La métropole du tourisme mondial*.

Au tourisme quantitatif nous devons associer le tourisme *qualitatif*. Les touristes hauts huppés doivent venir : milliardaires américains et maharadjas.

Et pour cela l'île Maurice doit *s'enchanter* dans le sens magique. *L'île féerique doit voir le jour*.

*Disneyland*, quelle rigolade ! C'est un guignol du plus mauvais goût, lié à une mécanique.

L'*île-fée* c'est le *très humain* lié à la vie.

M. Trigano, du *Club Méditerranée*, a dit : « Les touristes ne viendront pas à Maurice pour le bleu de la mer et le soleil des tropiques, mais surtout pour la chaleur humaine ».

\*.\*.\*

D'accord, M. Trigano ! Mais il y a l'*humain* qu'on voit dans tout. Et ça, c'est *la fée*.

Il faudra maintenant *Monnayer la fée* – et surtout avec les Américains.

Bien à vous.

\*.\*.\*

Post scriptum : On l'a dit : L'île de la Réunion est *masculin* par ses sites rugueux. Alors que l'île Maurice est *féminin* par ses paysages onduleux. C'est pour cela que l'île Maurice exerce sa fascination sur les touristes.

Aussi la *robe-fée* et nos *montagnes-fée* se lient-elles totalement et sont les produits d'un même *mystère*.

---

# ADVANCE

15 Décembre 1972

## Les héros de l'air

Jusqu'au début de ce siècle, l'homme ne s'était rendu maître que de la locomotion terrestre.

Naturellement les rivières avaient, dans les temps protohistoriques, précédé les routes. Les grandes cités de l'antiquité se sont bâties sur les fleuves.

Puis l'homme songea qu'il pouvait naviguer sous les eaux, comme il le faisait à la surface des mers.

Et l'homme se dit « Pourquoi ne voyagerai-je pas dans l'air ? »

Léonard de Vinci, continuant le rêve d'Icare, dessina des oiseaux volants aptes à véhiculer l'humain dans les airs.

Mais le dessin de Léonard de Vinci visait à faire battre les ailes de l'objet volant, de la manière que l'oiseau se déplace.

Au début de ce siècle, un homme extraordinaire, Louis Blériot, né à Cambrai, allait réaliser le rêve millénaire de l'homme.

Certes, Orville Wright, aux États-Unis, avait été le premier au début du siècle à élever un objet plus lourd que l'air à quelques mètres au-dessus du sol.

Quel fut l'exploit de Blériot ?

Avec son propre génie de l'invention, Blériot partit de la roue de la bicyclette comme support. Et il construisit une carlingue ou un coffre rudimentaire, auquel il attacha des ailes, faites de cadres supportant de la toile à matelas.

Et Blériot se servit du moteur d'une motocyclette pour « tenir » son oiseau volant dans l'air et pour le faire se déplacer.

Avant cela, il y avait eu le *ballon* qui flotte dans l'air comme un bois poreux flotte dans l'eau.

Mais le ballon est encombrant. Il ne file pas, parce qu'il flotte trop. Il s'agissait de faire *fler* l'objet.

Et cela par des ailes fixes que l'oiseau n'a pas et lesquelles associées au moteur, feront que cette « chose » se comporte comme un oiseau.

Après des expériences successives, Blériot réussit à se déplacer dans l'air, de Calais à Douvres et franchit ainsi le Pas de Calais sur un objet volant. (Notons que les Français nomment ce « goulet » entre la Mer du Nord et la Manche, le *Pas de Calais* alors que les Anglais disent *The Straits of Dover*). Nationalisme géographique sans doute !

Pour la première fois, l'Angleterre, par l'exploit de Blériot, cessait définitivement d'être isolée. On avait escamoté la mer entre l'Angleterre et le Continent par la route des airs.

Les exploits ne tiennent souvent qu'à très peu de chose.

Quand Charles Lindbergh pour la première fois, lia l'Europe à l'Amérique par l'avion – le seul problème de Lindbergh fut *de ne pas prendre sommeil* dans l'avion. Le reste sembla une simple promenade.

Aujourd'hui, le *héros de l'air*, grâce à la technique, n'a pas grand sens. Le « héros » c'est la machine.

L'homme qui va dans la lune n'a besoin que du cerveau du *computer*.

Seule la bataille d'Angleterre a ramené l'épopée dans les airs. Car alors l'homme dut combattre l'homme.

Le héros de l'air cependant se retrouve avec les intempéries. Car la machine, en ce cas, tend à perdre la maîtrise du milieu.

L'homme voyage maintenant dans un oiseau volant. Il parcourt la profondeur des mers dans un poisson mécanique.

Mais en ce faisant, l'homme s'éloigne de la vie. Ainsi le veut le *progrès*.

L'homme est-il plus heureux du fait de ses conquêtes sur les éléments ? Sûrement pas. On va *plus vite* aujourd'hui. Mais pour aller où ? Puisqu'on tourne en rond et, par conséquent, on ne va nulle part.

---

# ADVANCE

4 Janvier 1973

## Le sous-sol de l'île Maurice

Une dame belge aurait découvert ici même à Maurice une radioactivité dans le sol qui augure des sources d'eau minérale. Or des sources thermales existaient lors de la colonisation française sur le versant du Pouce, face à Port-Louis. Ces sources thermales qui se trouvaient plus haut que Dauguet étaient utilisées par les Français.

Naturellement c'était exploité sur une faible échelle – lorsque Port-Louis ne faisait que prendre son essor.

Il s'agit de retrouver ces sources thermales maintenant bouchées.

Ça saute aux yeux que si des sources thermales étaient retrouvées à Maurice, ce serait un apport pour le tourisme.

La Réunion et Maurice sont deux îles d'origine volcanique ; Or à Cilaos, il y a des sources thermales.

Une chose est claire : il y aura une radioactivité à la Pointe du Diable au sud-est de l'île. Trouverait-on ici de l'uranium ?

Il est inadmissible qu'une île d'origine volcanique comme la nôtre n'ait pas des gisements de minéraux dans le sous-sol.

À mon sens, Chamarel et ses terres de couleurs sont la preuve même de la richesse de notre sous-sol.

Il s'agirait de faire agir des instruments électroniques. Et méthodiquement.

On a parlé dans les ouvrages sur Maurice de la présence de l'or à Midlands, du charbon de terre et du fer dans le Nord. Il y aurait peut-être du pétrole. À la fois sous terre et proche de nos côtes.

Il y a vingt ans de cela, personne ne songeait qu'on pût exploiter les terres de la Rivière Noire ou les étendues arides du Nord-Est de l'île. Or, sous le terrain pierreux des plaines du Nord, il y a de l'eau. Depuis, nous avons l'irrigation aérienne qui a changé la face agricole du de notre pays.

Nos terres ont été utilisées à outrance. On est même monté sur les rampes des collines. Le déboisement a fait que la pluviométrie a baissé. Nos rivières s'assèchent. Heureusement nous avons l'eau dans le sous-sol. Car le pays étant caverneux, l'eau s'emmagasine dans les réservoirs naturels souterrains.

À Trinidad, à la Barbade, partout dans les îles tropicales, le sous-sol est exploité. Et on en retire de gros revenus.

Allons-nous découvrir des gisements minéraux chez nous par effet fortuit ?

Quoi qu'il en soit, l'expérience méthodique tentée par la dame belge est passionnante.

Attendons la suite.



# Le MAURICIEN

6 Janvier 1973

## Malcolmland ou la poésie incarnée

*La poésie doit être faite par tous.* Comte de Lautréamont

Mon cher Yves Ravat,

*Malcolmland*, qu'est-ce ?

L'idée et le mot viennent d'Hélène Langlois, directrice de *S.P.E.S.* Je n'aime pas ce terme, mais il n'y en a pas d'autre.

En Amérique, *Disneyland* soulève l'enthousiasme des foules. Il s'agit ici de la fausse fée.

*Mickeymouse* est une confusion de l'homme et de la souris. *Mickeymouse* est une mythologie moderne.

Ici, des baudruches mues par une mécanique font parler Pinocchio, Donald-le-Canard. Pur guignol que complètent les *dessins animés*.

À *Disneyland* répondent les livres de fées pour enfants, fabriqués par des artistes selon toutes les règles académiques.

Il en est de même partout en Amérique : avis publicitaires, affiches que Walt Disney a fécondées et où la fausse fée explose.

\*.\*.\*

*Disneyland Incorporated* est coté à la Bourse de New York. Le guignol du Moyen-Âge ici s'est déplacé. Les fils de lin sont remplacés par les fils électriques. À la main se substituent les rouages d'une machine. Le guignol du Moyen-Âge avait de l'HUMOUR, cela amusait les enfants. *Disneyland* ne fait que les étonner, yeux écarquillés. *Malcolmland* est l'antithèse de *Disneyland*. C'est la fée véritable donnée à voir.

Le lieu ? D'abord la *Vallée des Prêtres*, vers le haut, à toucher les contreforts du *Pieter Both*.

Ici, parmi les manguiers et les ébéniers, nous aurons le *VILLAGE-FÉE*. Style mauricien, greffé de la « fée ». Un restaurant-fée où ne seront servis que les plats du pays. L'île de *Paul et Virginie* ici surgira dans les décors du « *temps margose* ». On se verra transporté deux siècles en arrière en même temps que projeté dans l'avenir.

Là seront des ateliers-fée. On y créera, à la vue de tous : tapisseries-fée, ronfées, robes-fée et les vêtements-fée à l'infini. Le touriste trouvera ici, des céramiques-fée, des bijoux-fée, des joujoux-fée, de la verrerie-fée – le tout lié à une *CULTURE UNIVERSELLE ET UNIQUE*.

\*.\*.\*

Le monde des adultes fera corps dans ce lieu avec le monde des enfants. Là joueront les enfants. Ils peindront, modèleront, livreront l'expression de leur génie. Les gosses ici, auront leurs maisons-fée, liliputiens et exquis, avec tout le décor intérieur, féérisé et divin.

De la *Vallée des Prêtres*, un *Jardin suspendu* contournera le mont et gagnera le cirque de *Crève-Cœur* dans l'enfoncement par la coupée.

Le *Jardin des Pamplemousses* a fait la gloire de notre passé. Le *Jardin du Pieter Both* sera notre gloire des temps nouveaux.

\*.\*.\*

Il y a une autre alternative : *Malcolmland* au *Morne*. Mais le projet du *Pieter Both* a l'avantage de lier *Malcolmland* à *Petrusmok*, d'associer la fée créée par la main de l'homme avec la fée nommée par Dieu dans le mont.

Une lointaine alternative est le bas de la *Montagne du Lion*, face à la baie de Mahébourg à la hauteur de la *Vierge Noire* là où la route remonte vers le nord.

*Malcolmland*, c'est l'incarnation poétique dans son dernier terme : le paradis perdu retrouvé, issu de la main de l'homme.

Ce projet – comme au temps des cathédrales – fera de l'ouvrier ès choses-fée, un homme engagé et intronisera le *TRAVAIL*, lui donnera une valeur nouvelle : le *travail par la joie*. Dès lors les paroles du comte de Lautréamont reviennent : « *La poésie doit être faite par tous* ».

*Malcolmland* demande la collaboration de tout un pays. Là, l'île Maurice se retrouvera et obtiendra son entité et son identité : par l'union de tous dans une même œuvre, glorifiant la terre natale.

L'artisanat, ici, se dépassera dans un même but. Et l'artiste lui-même prendra un autre sens : rejoindre la vie par un folklore qui se transcende.

Il est inconcevable que *Malcolmland* soit un produit d'exportation, car ce serait transporter l'île Maurice ailleurs et la vider d'elle-même. Ce serait nous appauvrir de ce qui fait *NOUS*.

L'argent dès lors prend un autre sens, à savoir : féconder la poésie. Cela afin que le tourisme ait un avenir et qu'une communion des esprits règne parmi nous.

Bien à vous.

---

# Le MAURICIEN

23 Janvier 1973

## L'île Maurice et le pétrole

Mon cher Yves Ravat,

Je viens annoncer à mes compatriotes que l'île Maurice possède des richesses minières assez variées, dont le *pétrole* et l'*uranium*.

Je suis prêt à en révéler les emplacements contre paiements et « royalties ».

Il y a trois gisements pétrolifères - pas un de plus, pas un de moins.

1. Un à terre.
2. Un dans nos lagons.
3. Un en mer, au-delà des récifs.

Un des gisements pétrolifères est d'une TRÈS GROSSE MASSE (je m'exprime en lettres capitales). Les deux autres gisements sont d'un moins gros volume.

L'île Maurice, outre deux gisements d'uranium, contient du fer (un gisement), de l'or (deux gisements), du cuivre (un gisement), de l'étain (un gisement), du charbon de terre (trois gisements), du cobalt (un gisement), deux poches de gaz naturels.

Cobalt, or, cuivre, charbon de terre sont en quantités insignifiantes ou négligeables.

Mais le fer est en grosse quantité, comme l'étain, tout comme les deux poches de gaz.

Un des gisements d'uranium est très important. L'autre gisement est inférieur quantitativement et qualitativement.

Il y a quelques emplacements où peuvent être exploitées les émeraudes.

Couvrant l'île avec ses archipels de lumière, les montagnes-fées nous découvrent les richesses de leur ciel de pierre. À ras de sol, les champs de cannes à sucre dont les masses somptueuses nous ont permis de vivre pendant les 250 ans de notre histoire.

C'est le sous-sol maintenant qui va nous donner la poussée vers les temps futurs. Reste le problème humain. *Malcolmland* ce n'est pas « la fleur bleue ». C'est la « fée » qui donne un sens à la vie. C'est le couronnement du *problème humain* et sa solution.

Bien à vous.

22 janvier 1972.

---

# ADVANCE

29 Janvier 1973

## Humaniser le travail

À mon sens, l'Amérique est le creuset de la civilisation future. Ici se font toutes les expériences – et dans tous les domaines.

Les États-Unis sont un « *melting-pot* » où toutes les races se rencontrent et c'est le lieu de jonction des cinq continents.

Ce qui permet à ces ethnies de se rejoindre. C'est en raison de l'inconcevable liberté – de langage et d'action – dont jouit le citoyen américain.

Le drame de la Rome antique a été le jeu de mosaïque de races et de peuples que ne liait que la force des légions romaines et cette organisation civile dont l'Empire romain était doté.

Donc par cette liberté d'agir et de penser, le génie américain à multiples fleurons s'est épanoui à nulle autre pareille.

Il y a une mutation en ce moment en Amérique quant à la notion du travail.

Le travail était fait dans l'Antiquité par des esclaves, à qui n'était accordée aucune forme d'instruction.

L'esclavage a pris fin dans le monde. Et la machine a pris la place de l'esclave, se substituant aux efforts des muscles et aux animaux de trait, la machine a libéré l'homme du *gros travail de vivre*.

On ne lave plus le linge avec ses mains. La machine à laver fait cela pour la ménagère. À la place des chevaux de traction, il y a la traction automobile.

L'homme devient de plus en plus le cerveau directeur auquel la machine obéit.

L'esclavage du muscle a cessé en grande partie.

Le muscle dès lors c'est pour le plaisir des hommes. Le muscle c'est les jeux des stades : les prouesses du footballeur, l'adresse des pongistes, l'habileté du *tennisman*.

Le *jeu* est en train de remplacer le *travail*.

En Amérique, on cherche en ce moment à associer *les jeux de l'esprit* et le labeur du travailleur attelé à sa tâche quotidienne. Autrement dit, on cherche en Amérique la formule par laquelle le *travail serait humanisé*.

Lorsque se construisirent les cathédrales de l'Europe moyenâgeuse, l'ouvrier était un artiste : il œuvrait avec amour. Car par le *nombre d'or*, il accomplissait avec joie son labeur. Car le *nombre d'or est la clé d'harmonie, par laquelle l'univers est construit*.

L'harmonie de construction se liait alors à l'harmonie dans l'homme. Le travail en ce temps était une délectation. Et on œuvrait par groupes associés par un même idéal.

L'Amérique comme un tout – maintenant que la machine fait le gros ouvrage – l'Amérique veut le *leisure*, le délassement. Et elle cherche à organiser le *leisure*.

On arrive aux États-Unis à la semaine de 40 heures. Que faire le reste du temps ? Aussi le problème du *leisure* devient en Amérique un problème majeur. Et pour cela il faut organiser les jeux, les saines distractions.

Et, en même temps, à l'usine et aux champs, il faut retrouver un nouveau sens du travail.

Premièrement on veut de la participation du travailleur aux décisions des entreprises.

Ce problème est vaste. Il s'agit pour le chef d'entreprise non d'imposer ses vues, mais de voir ce que le travailleur veut – afin de susciter sa *participation*.

Les Américains comprennent qu'il doit y avoir un *rapport flexible* au sein de la hiérarchie du travail et non un automatisme – autrement dit il faut remplacer la hiérarchie rigide par une échelle élastique des volontés, qui humanisera ainsi les rapports.

Avant tout s'éloigner du geste répétitif des « *assembly lines* » moqués par Charlie Chaplin dans *Les temps modernes*.

Et ensuite *instruire* les travailleurs, du bas au haut de l'échelle au sujet des *intricacies*, ou complexités de tous les rouages du processus de production. Et cela afin que le travailleur comprenne ce qu'il faut faire au sein de l'agencement du tout.

Et encore agir en sorte que les heures de travail soient élastiques.

Le curieux c'est que l'Américain commence à comprendre – surtout les nouvelles générations – que l'argent n'est pas un but et que le succès n'est pas le but du but. Mais que la satisfaction compte. Le bonheur d'œuvrer est capital et la joie du travailleur est indispensable. Dans ce thème, les Japonais donnent la direction. Les travailleurs japonais commencent leurs journées de travail par des chants.

L'Amérique aujourd'hui veut donner au travailleur une dignité, un pouvoir d'agir. De façon à ne pas se sentir comme une fiche sur l'échiquier, mais comme un *co-responsable*.

On parle même de mettre de l'*âme* dans le travail. N'est-ce pas merveilleux ? La voie est ouverte vers des réalisations impossibles.

---

# ADVANCE

7 Février 1973

## Les montagnes habitées

Deux éléments dominent ce qu'on pourrait appeler *le problème mauricien*. À savoir : le taux de croissance de la population qui devient fantastique pour un si petit pays.

D'une part, c'est l'accroissement des naissances. Et d'autre part, c'est la culture de la canne à sucre qui couvre de plus en plus l'étendue des terres.

Les lieux boisés se réduisent de plus en plus. Les grandes habitations diminuent pareillement. Chaque maison a de moins en moins de cour.

Et on tend de plus en plus vers des maisons à étages. C'est la construction verticale qui rejoint la construction des grands centres urbains.

Sur les lignes bleues de nos montagnes en arrière-fond, le profil des lieux habités change.

Les terrains pour construction ont de plus en plus de valeur — surtout sur les côtes où les touristes affluent.

Il n'y aura plus bientôt à vol d'oiseau que les champs verts de canne à sucre à perte de vue, des pâtés de maisons et quelques taches vert foncé des lieux boisés et le cours sinueux des rivières.

J'ai parlé de la construction. Vient le temps où l'adjectif vertical prendra un autre sens et concernera nos montagnes.

Venons-en aux montagnes habitées — mais avec un autre sens qu'à La Réunion.

Sur nos montagnes-collines, de blanches villas vont apparaître. Cela est inéluctable.

Un fait capital va changer tout le principe de locomotion chez nous. Il s'agit de l'hélicoptère qui monte verticalement et descend verticalement et répond en tous points à nos besoins.

Au lieu de construire des routes coûteuses sur les versants de nos montagnes, il s'agit de façonner de courtes esplanades pour la descente des hélicoptères.

Dès lors, les montagnes mauriciennes pourraient être habitées.

Je prends deux exemples types.

Au *Morne*, avec le complexe hôtelier, on peut facilement établir au haut de la montagne du *Pouce* : un téléphérique aérien ; un service-hélicoptère et créer un *night-club* au haut de la montagne du *Morne*.

De là on obtiendrait une vue inénarrable sur la mer et le pays.

L'on danserait et l'on souperait sous les étoiles.

Et la valeur globale des deux hôtels du *Morne – Brabant Hotel* et *Dinarobin-Pierre Desmarais* augmenterait d'autant.

Ce que je préconise va paraître pure utopie. Mais l'audace — voire la témérité — est le *sine qua non* de l'hôtellerie. Car il faut à tout prix trouver du nouveau — pour attirer de nouveaux touristes.

Autre projet qui paraîtra insensé.

On peut, de l'*hôtel du Chaland*, grâce à l'hélicoptère, agrandir la perspective pour touristes, justement par l'hélicoptère. Je m'explique.

Première idée : rendre l'*île aux Aigrettes* un lieu enchanté qu'on aura pas à atteindre par bateau.

Il est 6 heures au *Chaland*. L'hélicoptère s'envole. Dans cinq minutes, on est arrivé sur l'*île aux Aigrettes* au sein de la baie odorante de Mahébourg. Et c'est le dépaysement.

Je répète le mot : *dépaysement*. Notre île est petite. Il faut l'agrandir par le *dépaysement*, qui augmentera l'*horizon psychique*.

Et puis il faudra un *night-club* au haut de la montagne du Lion.

Ce principe tient pour l'île Maurice toute entière.

Une population ancrée aux versants des montagnes, d'une part, et des touristes qui s'envolent vers les hauteurs. Et c'est l'adoucissement du climat en été pour les villégiaturistes.

Nous avons l'*autobus*. Viendra l'*aérobis*. Port Louis-Curepipe en sept minutes ou moins. Curepipe à Grand-Baie en dix minutes.

Et ce seront les îles habitées : l'*île Plate*, l'*île aux Bénitiers* et les autres.

En attendant qu'on crée des îles artificielles sur la mer. Avec ou sans Walt Disney.

D'une part, l'hélicoptère. D'autre part, l'*île-fée*. Tout change. Tout passe... et tout se refait.

\*.\*.\*

P.S. : Si je ne me trompe, il y a en ce moment que deux habitations des montagnes : le cottage-villa qu'avait créé M. Austen à la trouée de Crève-Cœur et la splendide villa de M. Alain Cambier sur le versant de la montagne du *Morne*.

Il y a des décades, Sir Hesketh Bell, gouverneur de Maurice, avait créé un *log cabin* sur le haut du *Pouce* regardant sur Moka. Sir Hesketh Bell avait créé une route et il montait au haut du *Pouce* à cheval.

---

# Le MAURICIEN

8 Février 1973

## L'architecture-fée

Mercredi 7 février 73,

Mon cher Yves Ravat,

Le boom touristique s'exacerbe. Personne ne peut l'arrêter.

J'ai été visité l'*Hôtel de Trou-aux-Biches* pour la première fois. C'est l'ancien *Morne* réédité, en plus luxueux.

Dans le restaurant-salon, il y a trois gouaches de poissons. Ce sont des « fées ». Ici la « fée » est *dans* la maison. Pourquoi ne pas créer une maison-fée qui serait un poisson ?

On a bien le *Concorde* qui est à la fois oiseau et poisson. Et des gens voyagent dedans.

Pourquoi n'habiterait-on pas des maisons-poisson à la plage ?

D'un geste timide, il y a *La Pirogue*, hôtel en projet à Wolmar. Le toit de chaque bungalow est une *pirogue renversée*. Pourquoi tout le bungalow ne serait-il pas pirogue - une pirogue ancrée dans le sable, la voilure en étant le « toit ». Pourquoi pas une *pirogue fée* qui serait une maison ? Barques en mer et barques à terre. Pourquoi ne pas marier l'océan et le sol ?

Pour cela, il faudrait une nouvelle architecture, une *architecture fée* dont l'île Maurice serait l'initiative.

C'est ça qui serait du folklore. Et comment !

On pêche le *Blue Marlin*. Pourquoi le *Blue Marlin* ne serait-il pas à terre, sous forme de maison ?

Il y a le paille-en-queue. Pourquoi ne pas *humaniser* le paille-en-queue pour en faire une maison ? Et mettre le paille-en-queue sous forme de maisons sur les versants de montagnes.

Il y a le dodo au musée de Port-Louis. Pourquoi ne pas faire une maison-dodo ?

Les matériaux pour tout cela ne manquent pas.

Dans les vitrines de nos magasins, il y a le dodo en carton pâte et le chapeau. Pourquoi ne pas faire un chapeau-dodo ?

Il y eut les sirènes. Pourquoi pas la robe-poisson ?

Il y a des ananas au bazar. Pourquoi pas la maison-ananas ? Et des bungalows-melon ?

Mais tout ça ne vaut que par la couleur.

Disons que quelqu'un puise de mes gouaches et cherche à construire une maison-fée. Cette personne pourra le faire qu'en prenant *couleur pour couleur*, telles qu'elles se présentent sur mes gouaches. CAR JE CONSTRUIS PAR LES COULEURS.

Ainsi, la maison-fée a une *charpente de lumière*. D'où l'effet éblouissant qu'aurait la maison-fée sur nos plages.

Le tourisme en ce moment connaît un *boom*. Mais c'est un *boom quantitatif*.

Ce qu'il nous faut, c'est attirer à Maurice des artistes, des écrivains, des poètes, des penseurs. Et amener, en même temps, des millionnaires.

Ce qui est merveilleux avec la fée, c'est qu'elle n'a pas besoin de propagande - cette propagande courante qui doit *vanter sa marchandise*.

La fée n'a qu'à paraître et elle convertit. Comme le soleil qui n'a pas à se définir. Comme tout ce qui est *vrai*.

Bien à vous.

---

# Le MAURICIEN

15 Février 1973

## La robe-fée et l'île-fée

*Mercredi 14 février 1973*

Mon cher Yves Ravat,

Observez une fleur. Il n'y a ici rien de *trop*.

Voyez maintenant les œuvres des peintres. Tous pèchent par le fait qu'il y a, chez eux, un *excès* dans un sens ou dans l'autre.

L'excès en soi est le *plus* et le *moins*. Ainsi, l'homme a perdu le sens de la vie et s'est coupé du réel lorsqu'il a inventé le chiffre.

Dans la peinture des enfants, on ne voit rien de *trop*.

Le type même du mauvais écrivain, c'est qu'il surabonde en adjectifs.

Lorsque l'homme a inventé *le chiffre*, il est sorti du simple, du pur et du nu.

Il n'y a rien de plus affreux qu'une femme mal habillée. La beauté des monuments grecs vient de leur simplicité.

*Or*, la fée c'est la simplicité même, l'essence du dépouillement.

Tout ce que je viens de vous dire peut sembler banal. Il y a mieux.

Matisse a dit : « Je ne m'occupe pas du détail ».

On lui a répondu « *Henri Matisse ne sait pas dessiner* ». Résultat : Matisse est considéré comme le plus grand coloriste de tous les temps.

Mal dessiner, c'est faire flamber les couleurs. Plus une peinture a de détails, moins la couleur est vivante.

La minutie, c'est le chiffre. Les femmes qui comptabilisent sont les mathématiciennes du réel. Une petite fleurette mise au haut du corsage. Des petits plis ici et là et une exactitude sur le tout qui ennuie.

Ce qui fait le suprême de la robe-fée c'est que c'est JETÉ. Mais, dans ce « jeté », il y a une discipline.

Regardez la nature. La nature n'est pas faite à la « va où ça te pousse ». La nature est disciplinée. C'est la discipline dans l'élan. Là, il y a un ordre. Cet ORDRE, c'est ça le NOMBRE, la mathématique sans chiffre.

L'Ordre dans la nature, c'est qu'il n'y a ici rien de TROP. Pas un geste en surnombre. Rien d'étudié. Mais quelle concordance ! Et quel sens de l'ensemble !

Des temples de l'Ancienne Égypte aux monuments sur l'Acropole, ce qui frappe ici c'est la recherche du simple, du pur et du nu.

La maison-fée dont j'ai parlé ramènerait l'architecture à la *Construction naturelle*.

Un bungalow-melon n'aurait rien de trop. Une maison-ananas serait super-disciplinée, mais il y aurait l'élan.

Voyez maintenant les coquilles. Il y a ici une *géométrie*. Cette géométrie est le *Nombre*. On a inventé la géométrie euclidienne qui a donné les gratte-ciel. C'est l'artificiel. Une maison-coquillage, ce serait la plage agrandie. Et les personnages vivant au sein d'une suite de bungalows-coquillages, seraient en harmonie avec la nature.

L'homme y habitant se sentirait REFAIT, porté à une nouvelle vie.

Un aquarium doit prendre forme de *poisson humanisé*. Les poissons dans le GROS POISSON-FÉE se féériseraient.

Et j'en arrive au JOUJOU-FÉE, associé à L'HUMOUR.

L'enfant fait de toutes choses un joujou - du petit caillou au brin d'herbe.

Si une compagnie hôtelière créait des bungalows-melons, des bungalows-coquillages, des bungalows-dodos, les touristes venus à Maurice retrouveraient les joies de leur enfance. Il n'y aurait alors qu'à photographier ce genre de *Malcolmland* pour avoir toute la publicité touristique qu'on voudra. Et l'île Maurice deviendrait le PAYS DES GRANDS JOUJOUX, le *pays des joujoux-fées*.

Ce que je blâme avec Brigitte Bardot comme avec le Douanier Rousseau, c'est qu'ils intellectualisent la fée. Brigitte Bardot FAIT la poupée. Elle n'est pas poupée.

La robe-fée, c'est la poupée pour femmes adultes, et qui fait que des femmes adultes deviennent des femmes-enfants.

La robe-fée et le joujou-fée s'identifient. C'est ça qui est fantastique !

Le temps vient où, parmi les bungalows-coquillages, à l'île Maurice, des femmes évolueront avec leurs robes-fées, donnant une nouvelle dimension à la vie.

La robe-fée rejoignant la *mathématique sans chiffre* fera que les femmes, ne CALCULANT PAS, retrouveront le charme d'Éden.

PLUS-et-MOINS nous a retirés de la vie. La fée nous y ramène.

Mon cher Yves Ravat, regardez, le soir, l'harmonie des astres dansant dans la robe-fée de la nuit.

Ce ballet de robes-fées célestes, c'est la danse disciplinée de la lumière. La lumière n'a rien de *trop ou de trop peu*. Si cela était, la lumière ne serait pas.

Robes-fées, bungalows-fées, femmes-fées, tout cela participe à une même lumière.

Il y a deux décennies, un prodige vit le jour. C'était Minou Drouet.

Minou Drouet avait 5 à 6 ans. Elle habitait avec sa tante. Cette tante publia le livre de Minou Drouet. Le titre en était : *Arbre mon ami*.

Il y eut polémique. Jean Cocteau conclut : « Tous les enfants sont des génies, sauf Minou Drouet ».

Minou Drouet avait « intellectualisé » la fée.

On intellectualisera la fée à Maurice. Le guignol sera devant nous. On va rire.

Nulle fleur ne prête à rire. Personne ne peut se moquer d'un arbre. Aucun oiseau n'est bouffon. Car la nature a du GOÛT.

Le bouffon commence avec l'homme.

Si un enfant est bouffon, c'est qu'on l'a déformé.

Car l'enfant est simple comme la fleur et comme l'arbre.

La robe-fée n'est pas un habillement. La robe-fée, c'est *toute la femme*.

La robe-fée est-elle un rêve ? Non. La robe-fée est pour demain. L'ILE-FÉE est son berceau. Et elle conquerra le monde.

Bien à vous.

---

# ADVANCE

23 Février 1973

## Humaniser l'argent

Les capitalistes deviennent socialistes. Nous sommes loin du temps où un abîme séparait le *capital* et le *travail*. On a enfin compris dans le monde des affaires que le propriétaire et l'employé sont solidaires. Et que la prospérité est indivisible.

Le premier effort de résoudre le problème *Capital-Travail* vient d'un génie financier qu'est Ford, petit-fils du célèbre milliardaire Henry Ford.

Pour la première fois, sur une large échelle, le travailleur devient co-propriétaire de l'entreprise. Il touche des dividendes et par le fait il a un intérêt vital à œuvrer au maximum.

Forcément un *élément humain* dès lors se joue entre le propriétaire du bien et celui qui le fait fructifier par son labeur. L'entreprise rejoint alors *la famille*.

Les conflits dès lors diminuent. Et tout tourne rond, pour l'avantage de tous.

Fini le temps des serfs en Russie et des grands ducs.

En même temps, les sociétés anonymes, les entreprises prennent *un visage humain*.

Au sein des grandes sociétés actuelles, Ford est ainsi un prodigieux pionnier des Temps Heureux qui viennent.

Si l'expérience-Ford se généralise, un socialisme totalement humain serait appelé à se former.

L'Argent s'humanisant, on peut tout espérer.

Après Ford, vient aujourd'hui David Rockefeller.

David Rockefeller est le petit-fils du célèbre John D. Rockefeller, le titan du pétrole.

Alors qu'Henry Ford permet que l'automobile ne soit plus le joujou des millionnaires, mais soit accessible à tous, John D. Rockefeller lui donne le pétrole lampant à la Chine et multiplie les lampes à huile dans le monde.

David Rockefeller, petit-fils du célèbre John D. Rockefeller, a créé une sensation il y a un mois à New York.

David Rockefeller qui est un amateur d'art éclairé est le président de la *Chase Manhattan Bank*, la troisième plus grande banque dans le monde.

À la dernière réunion de la *Chase Bank*, David Rockefeller, après avoir expliqué le bilan de la banque au Bureau de Direction, osa dire que *l'Audit courant* ne suffisait plus. Il fallait un *Audit Social* de la banque.

Ce terme est difficile à expliquer.

Jusqu'à présent, le propriétaire ne connaît que la loi de *l'offre* et de la *demande*. Ce qui se passe dans l'esprit du travailleur, il ne s'en soucie pas.

La banque prête ses capitaux, opère ses transactions dans un automatisme total et le jeu des intérêts.

*L'Audit Social*, réclame un *bilan humain*. Car le bilan humain, qui alimente les entreprises et les industries touche la *Fibre humaine* dans l'homme et tout ce qui s'y rattache.

Humaniser l'industrie, le commerce, la finance, c'est donner à *l'argent une dimension humaine*.

Cela change du tout au tout le concept même de la vie en société et pénètre profondément dans la conscience humaine.

Les paroles de David Rockefeller visent à faire de la banque une *institution humaine*, la sortant de son automatisme aveugle.

Le « business » dès lors n'est plus le « business ». Le « business » demeure, mais muté.

L'argent désormais sort de son concept ancien et ne peut d'aucune manière être un but, mais devient un *moyen*, le but dernier étant *l'homme*.

*L'Audit Social*, lié aux transactions bancaires, force l'homme à *se confesser* ouvertement et à reconnaître les erreurs du passé.

Mais ce qui est formidable avec *l'Audit Social* des banques, c'est que le mot *capital* prend un nouveau sens. *L'Audit Social* fera que l'homme nouveau se verra, dans l'ordre bancaire, responsable envers la société. Le *Capital* dès lors s'intègre à la vie.

Le *Capital*, devenant humain, les rapports sociaux dès lors s'humanisent. En attendant qu'un *cœur* soit donné à l'unité fiduciaire, des *sentiments* aux transactions les plus banales.

Les paroles de David Rockefeller annoncent un nouveau monde.

---

# Le MAURICIEN

6 Mars 1973

## Lettre au président du comité de l'O.C.A.M.M.

« *Dans les tableaux de Chazal le noir éclaire.* » Yves Ravat

« *Chez Chazal, le noir est solaire.* » Marcel Cabon

Monsieur le Président,

Je crois comprendre qu'après-demain, mercredi 7 mars, le comité de l'O.C.A.M.M. se réunira sous votre présidence pour statuer sur la décoration intérieure des bungalows de l'O.C.A.M.M., à Trou-aux-Biches.

Veillez, je vous prie, transmettre aux membres de votre comité l'offre gratuite que je lui fais de deux gouaches à être appendues dans la chambre du Président en exercice de l'O.C.A.M.M., M. Léopold Sédar Senghor.

Ces deux gouaches seront sur fond noir. Le *Noir-fée* opère une révolution mondiale dans le domaine de l'art. Cela ne pourrait que passionner les 450 délégués de l'O.C.A.M.M. Les journalistes en parleront. Et cela fera le plus grand bien à notre pays.

Bien à vous

---

# ADVANCE

9 Mars 1973

## Le règne du pétrole

Tout commença un jour dans le Nord-Est des États-Unis.

Des gens avaient remarqué dans le New-Hampshire que dans certaines régions, une substance gluante se présentait à la surface du sol. La même chose avait été observée au Moyen-Orient aux temps bibliques. En appliquant une flamme à la substance noire, on voyait que cela prenait feu. La substance combustible trouva ainsi un usage dans les maisons pour l'éclairage et pour cuire les aliments.

Puis vint D. John Rockefeller qui pensa à faire distiller cette substance gluante. Et cela donna la gasoline.

L'essence combustible prit son élan.

Le pétrole devint un concurrent pour le charbon de terre. Juste avant la Première Guerre Mondiale, les navires de guerre furent actionnés au pétrole.

Les grands champs pétrolifères actuels sont : le Moyen-Orient, le Mexique, le Venezuela, les Indes Orientales, la Libye, et en dernier l'Alaska.

Il est reconnu aujourd'hui que la demande pour le pétrole dépasse l'offre.

Se basant sur cette vérification commerciale, les pays pétroliers actuels ont pu exiger de plus grands « royalties ».

Donc le Moyen-Orient s'enrichit démesurément.

On parle même que dans une décade ou moins, de par le seul fait du pétrole, le centre des richesses mondiales se déplacera de New York vers ces banques du pétrole qu'est le Moyen-Orient.

À Kuweit, dans la Péninsule arabique qui pointe vers Aden, de nouveaux pays surgissent grâce au pétrole en jardin des « mille et une nuits ».

Il y avait naguère le désert. L'« Or Noir » a tout changé.

Il manquait de l'eau. On distille maintenant l'eau de mer par les moyens ultra-modernes et on suscite des jardins enchantés. Et toute une vie nouvelle se déploie, qui fait rêver, les fleurs embaument le désert. Au pays de la soif, on a des piscines, des jets d'eau, une profusion de fraîcheur.

Mais un extrême appelle un autre.

Les prix du pétrole terrestre étant montés à un niveau inconcevable, l'homme s'est dit : « *Dans l'histoire de notre planète, là où il y avait des terres, ce fut naguère la mer. Et là où il y a la mer, ce fut autrefois les terres. Donc, fouillons le sol au fond de la mer et nous trouverons peut-être du pétrole* ».

Le grand événement du moment est le pétrole sous-marin au sein de la Mer du Nord.

Des îles Skotland aux approches de la côte allemande, des abords de l'Angleterre aux côtoiements de la Norvège, l'or noir sous-marin a été découvert.

Des superstructures, comme des *dreadnoughts* monstrueux ancrés forment en ce moment des îles métalliques en pleine mer du Nord, éclairant la nuit comme des phares.

On dit que pour la seule Angleterre, cette découverte en Mer du Nord du pétrole est aussi révolutionnaire que lorsque le charbon de Cardiff donna l'élan à la révolution industrielle.

Bois de combustion, moulins à vent, force hydraulique, charbon de terre, pétrole, se présente maintenant à l'horizon la force nucléaire.

On peut philosopher à l'infini sur les conséquences de la révolution du combustible.

L'homme est dépassé par ses propres découvertes. Aujourd'hui, le pétrole mène le bal. Demain, l'atome. Après...

---

# ADVANCE

2 Avril 1973

## Le tourisme, ce trait d'union

Dans les commencements de son histoire, l'île Maurice s'appelait Ile de France.

Les voiliers – les fameux trois-mâts – prenaient six mois pour gagner l'Europe d'à partir de Port-Louis. Et on avait à compter avec les risques de naufrage, surtout en doublant le Cap de Bonne-Espérance.

Écrire une lettre et recevoir une réponse à sa lettre impliquait un an d'attente au bas mot. L'Ile de France se trouvait alors au bout du monde.

L'arrivée de chaque voilier, surtout le courrier français, était un événement.

Le nombre de gens qui partaient de l'île et le nombre de gens qui revenaient dans l'île étaient à peu près le même.

L'Ile de France menait au XVIIIe siècle une vie isolée. Il n'y avait que des nouvelles locales, sauf quand un grand événement se passait dans le monde.

Puis au XIXe siècle fut percé le Canal de Suez. Le voyage de notre île en Europe prit trois mois avec moins de risques. On ne débarqua plus à Brest comme avant mais à Marseille.

Le trajet maritime ainsi raccourci, notre pays – dès lors appelé l'Ile Maurice – se rapprochait des « grands centres ».

Nous devînmes moins insulaires.

Et enfin la première voie télégraphique fut installée, passant par Seychelles qui était alors notre dépendance. Les nouvelles du monde entier dès lors furent données quotidiennement dans nos journaux.

On s'habitua à vivre au rythme local et au rythme de l'Europe.

Les choses prirent une accélération quand vint la radio. Dorénavant on allait pouvoir écouter l'Europe sur disques radiophoniques.

Mais que dire de l'état des choses lorsque la télévision entra en scène ! On voyait alors et on écoutait tout à la fois. Et les événements du monde entier étaient à nos portes.

Avec le *Telstar*, le contact devint instantané.

La technique avait raccourci le temps.

On pourrait croire que tout dès lors avait été dit concernant les contacts de l'homme avec l'homme.

Mais voici que vint le tourisme. Aujourd'hui, chaque soir, on voit évoluer, à l'apéritif sur la terrasse du *Morne Brabant Hotel*, une vie cosmopolite. Des femmes superbement habillées et des hommes élégants circulent sous le badamier des tropiques. Le langage – hollandais, français, allemand, italien, anglais – résonne parmi l'affairement des serveurs et le jeu de lumières. Maurice dès lors n'est plus dans Maurice. On est ailleurs.

Sans le parler créole chantant et cette douce nonchalance qui est nous, on se croirait ailleurs. Nous sommes cependant chez nous, bien chez nous. Mais nous voyageons.

Le tourisme fait voyager le pays là où viennent les touristes. Le tourisme est pour nous un voyage. Pourquoi ne l'a-t-on pas dit avant ?

Oui, nous ne sommes plus une île – telle qu'on la concevait au XVIII<sup>e</sup> siècle et au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes une *île touristique* et beaucoup de choses ont changé.

À mon point de vue, par le tourisme, l'île Maurice s'enrichit de tous ces contacts. Le tourisme c'est pour nous *l'ouverture sur l'univers*. Et cela est sans prix.

Entendre le parler italien, c'est encore être en Italie. Et ces vêtements ! Et ces démarches ! Et ces modes de vivre ! On peut rester profondément mauricien et en même temps vivre le *ailleurs humain*.

Tout homme vraiment homme s'enrichit du contact avec un autre homme. Le tourisme ainsi sert l'humanité comme un tout.

Les touristes nous regardent avec de grands yeux. Nous les regardons avec de grands yeux.

Notre séga rapproche les touristes de nous. Notre séga est donc un trait d'union.

Quand un touriste goûte un de nos plats et qu'il est content, nous sommes contents. L'amour de la vie est fait de réciprocité. *Soyons accueillants aux touristes*. Mais pourquoi dis-je cela ? Ne sommes-nous pas un peuple profondément hospitalier ? Et tous les touristes qui viennent chez nous le disent.

La presque-île du *Morne* – hier le pays des troupeaux de bœufs, des oiseaux et du bruit des filaos – a changé de visage.

On s'y promenait jadis avec joie. La joie y est restée, mais a pris une autre forme. Pourquoi ? Mais parce que le *Morne* héberge des étrangers. Et ces étrangers sont nos frères. Si le *Morne*, par le tourisme, multiplie le bonheur pour tous, tant mieux !

Ne soyons pas égoïstes de notre pays. Que dis-je, nous ne l'avons jamais été. Pour preuve, l'accueil que nous faisons aux étrangers.

Certes, le tourisme nous apporte des devises. Mais le tourisme nous porte d'autres richesses : celles que les hommes communiquent aux autres hommes.

L'île Maurice touristique est une merveilleuse expérience. *De l'humain à l'humain, dans l'humain*. Que pourrait-on rêver de mieux ?



# ADVANCE

11 Mars 1973

## Les Hommes d'« un seul livre »

Gustave Flaubert avait écrit un livre qu'il voulait un second Faust. Flaubert, pendant trois nuits successives, lit l'ouvrage à des amis.

Quelqu'un lui dit : « *Gustave, ce n'est pas bon ; écrit l'histoire de Delamare* ».

Dès lors pendant cinq ans, Flaubert s'attela à son œuvre essentielle *Madame Bovary*.

*Madame Bovary, c'est moi*, dit Gustave Flaubert.

On ne pouvait mieux dire.

L'histoire tragique de Madame Delamare n'avait été qu'un prétexte. Madame Bovary, c'était Flaubert. Car par Madame Bovary, Flaubert *s'était accouché*.

Puis Flaubert créa *Salammbô, L'éducation sentimentale, Bouvard et Pécuchet*. Peine perdue. L'histoire ne retiendra que le livre *Madame Bovary*.

Pourquoi les écrivains insistent-ils à allonger la suite de leurs œuvres, qui ne sont que des reproductions d'une même chose ?

Ainsi Pierre Benoît, avec ses romans dont les héroïnes ont toutes un nom commençant par la lettre A ?

Cent fois l'unique *Sonnet d'Arvers* !

Tout Baudelaire est contenu dans le *Sonnet des correspondances* et *l'Albatros*. Ces deux poèmes résument *Les fleurs du mal*.

Est-ce que Shakespeare a eu à écrire toutes ses pièces de théâtre pour devenir le « divin Will » ? *Tempest*, à lui seul, fait la gloire de Shakespeare.

*Le banquet* de Platon suffit.

Aussi, Simenon avec son œuvre quantitative fait sourire. De même de la multiplication des romans policiers.

Victor Hugo a fait un seul roman *Les Misérables, Notre-Dame de Paris* et *L'Homme qui rit* sont superfétatoires.

Il a suffi du *Grand Meaulnes* pour faire de son auteur un écrivain durable.

François Mauriac, lui, fait des créations sur le même plateau. Ici, rien ne tranche. Et on ne retient rien.

Mais voici Goethe. C'est le géant. C'est l'homme d'un seul livre : *Faust*. Il y a ici tout un programme, une leçon de vie.

Et c'est Cervantès avec son *Don Quichotte* qui résume les deux aspects de l'être humain : le rêveur et le réaliste.

*La Divine comédie* de Dante est un genre. Il est inutile de rien ajouter.

*L'éventail* de Mallarmé résume Mallarmé.

*Le bateau ivre* est tout Rimbaud. Qu'aurait-il pu dire de plus ? *Le sonnet des voyelles* n'est qu'un amusement.

L'ennui est que beaucoup d'écrivains écrivent beaucoup de livres, dont aucun n'est *un livre*. Alors à quoi cela sert-il d'écrire ?...

---

# ADVANCE

17 Mai 1973

## La poésie de l'argent

L'argent est une convention. L'argent n'existait pas à l'origine des nations.

En Europe, on voit l'argent, en tant que pièces de monnaie, apparaître au temps de l'Empire romain.

Avant cela, il y avait l'échange en nature. Ou le « token » qui peut être n'importe quoi : des grains ou des barres de fer.

Sur les pièces de monnaie romaine était imprimée à la fonderie l'effigie de l'Empereur romain.

Mais l'Empire romain couvrait l'univers ancien – tout le bassin de la Méditerranée.

À travers le Moyen-Âge, la pièce de monnaie en or devint l'universel moyen d'échange en Europe.

Et les choses évoluèrent. Le système bancaire devint de plus en plus compliqué.

Les masses d'argent dans le monde ne sont plus des masses de monnaie. Le chèque depuis a vu le jour. Le carnet de chèques est le passe-partout de toutes finances.

Mais le fait capital aujourd'hui est le commerce international. Dès lors, l'argent d'ordre rigide n'a plus aucun sens. Il faut trouver autre chose.

Il y eut au siècle dernier, l'*Or* et la *Livre sterling*. La livre sterling donnait le *gold standard*. Le tout était appuyé par la puissance britannique, la première du monde d'alors. Et aussi la puissance économique de l'Angleterre.

Et Londres était la capitale bancaire de la planète.

Mais après deux guerres mondiales qui affaiblirent l'Angleterre, l'Amérique prit sa place. De Londres, la puissance financière passa à New York. Le dollar devint roi.

Cela a duré jusqu'à tout récemment. Le dollar n'est plus le roi incontesté.

Tout a commencé avec une Amérique qui n'est plus maîtresse mondiale du produit manufacturé. L'industrialisation mode-américain a gagné le monde tout entier.

Si bien que la *balance commerciale* de l'Amérique est déficitaire. Ce qui a affaibli le dollar.

Pour rectifier la balance commerciale déficitaire des États-Unis, le président Nixon a dû trouver une parade. La principale parade est la dévaluation du dollar. Il a fallu une deuxième dévaluation.

Mais le problème n'est pas résolu. Car il faut prendre compte de la puissance financière grandissante de l'Europe, surtout celle de l'Allemagne.

L'élément crucial du moment est que le dollar a émigré. L'Europe en est pleine, par les placements, par l'industrialisation de l'Europe avec l'argent américain. Il y en a pour *cent billions de dollars*. Cela, c'est l'*Euro-dollar*. Ainsi l'Europe est assiégée par l'argent américain.

Il est stupide de penser que la planète puisse devenir un *tout*, si l'argent n'est pas un *tout*. Sans l'unité de l'argent, comment penser à un *humanisme réel* ?

Le problème de l'argent est un problème humain. Un problème de *confiance*, un problème d'*amour*.

L'argent est une *convention*, sans plus. Il faut à la place de la convention, substituer l'*entente*. Or cela vient.

Les hommes d'affaires ne peuvent rien résoudre. Encore moins les philosophes. Mais il faut une *Poésie de l'argent*. À la valeur physique, il faut ajouter une valeur spirituelle.

Et penser que l'argent n'est pas seulement *nous*, mais aussi les autres. Autrement dit : penser des deux berges de l'argent.

Cette *poésie de l'argent* est à nos portes. De même que la *poésie du travail*.

Par poésie, je veux dire amour. À l'amour de l'argent, il faut substituer l'*argent-amour*. Là est la solution.

---

# ADVANCE

5 Juin 1973

## L'île de France XVIIIe siècle

Georges Videlon-Guimbeau a fait un travail précieux en cherchant à « localiser » l'apport portugais à notre pays.

Avant cela, les Arabes venus du Moyen-Orient avaient passé ici et ils appelèrent l'île *Dinarobin*. Les Portugais trouvèrent le nom *Cirne*, qui signifie cygne. (Est-ce le dodo ?)

Quoi qu'il en soit, les Hollandais, les premiers, s'établirent dans ce qui était alors *L'île Verte* (car Maurice était en ce temps couverte de forêts).

Le porc fut introduit, qui devint sauvage. Nous eûmes alors les cochons marrons. Les singes étaient partout en abondance. Et les perroquets. Et les oiseaux de mer. Et enfin le dodo qui, lui, disparut, détruit par la main de l'homme.

\*.\*.\*

Les Hollandais limitèrent leur présence au littoral entourant la baie de Mahébourg. Et ils firent, dit-on, des « promenades maritimes » jusqu'à la baie de la Rivière Noire. Mais partout ailleurs, l'île resta vierge.

Vint l'amiral hollandais Pieter Both au point d'eau au nord de Port-Louis et qu'on nomma plus tard la Baie du Tombeau (puisque Pieter Both y mourut, raconte-t-on).

Mais voici au lieu qui est aujourd'hui le Fort Blanc ou l'implantation française. La colonisation véritable commence alors.

Trois agglomérations humaines. D'abord Mahébourg, port et capitale. Ensuite Port-Louis et en même temps les habitations des Pamplemousses.

Trois églises autour desquelles se construisirent les maisons : l'église de Mahébourg, l'église de Port-Louis (la cathédrale) et l'église des Pamplemousses.

L'île de France est administrée par un gouverneur et un conseil. Tout se fait au nom du roi (qui est la personne légale).

Mahébourg abandonné (les vents contraires « bouchaient » le port aux voiliers), Port-Louis devint port et capitale.

Il y eut le Faubourg de l'Ouest, Cassis, où résidèrent les gens riches.

Mahébourg se dépeuple alors et le bourg des Pamplemousses se constitue.

Ce qui va venir ce sont les *habitations*. (On parlait naguère des « zhabitants » pour désigner les provinciaux.

Mais il fallut relier Port-Louis à Mahébourg. Le chemin via Curepipe n'était qu'un sentier qu'on élargit pour les diligences.

Mais il y avait le *Chemin Français* qui partait de Mahébourg via Riche-en-Eau et Quartier Militaire, pour atteindre la Nouvelle Capitale.

L'origine des noms de lieu est un mystère. Le nom de Curepipe, qui étonne les étrangers, est la curieuse rencontre de deux mots : *cure* et *pipe*. On raconte que les « voyageurs » s'arrêtaient dans ce lieu pour « curer leur pipe ». Assez amusant. Mais est-ce vrai ?

Les vents du sud-est venant ici condenser leur humidité il y eut là où sont aujourd'hui les arcades, le collège royal de Curepipe et toute la rue Lees et le Boulevard Victoria, un immense étang ouvert de joncs où s'ébattaient des canards sauvages. Et au pourtour, une forêt impénétrable.

La plage, elle, est restée la plage. Mais on n'y allait pas. Point de chemins et point de moyens de locomotion.

Les montagnes étaient les mêmes.

Mais ce qui a complètement changé ce sont les cours d'eau.

Les forêts en ce temps « faisaient » les cours d'eau.

Au commencement de la colonisation française, on allait uniquement de Port-Louis aux Pamplemousses par la route et de Port-Louis à Mahébourg par terre ou par mer.

Mais ce qui changea tout ce furent les « habitations ». Du manioc et de la vanille et du coton, on passa à la canne à sucre.

*L'île Verte* devint *L'île d'Émeraude* avec la canne à sucre.

Il y a maintenant une nostalgie. On veut retrouver cette Ile Maurice disparue avec le défrichement. Et tout le monde parle aujourd'hui de *parcs*.

Les parcs ne sont pas seulement un besoin esthétique et de délasserment. Il faut penser aux touristes et leur donner une idée de *l'île de France, XVIIIe siècle*.

Pourquoi ne pas reconstituer un *village-du-temps-des-Français* ? Avec un immense parc tout autour. Un village tel que l'a vu Bernardin de St Pierre et qui serait un *Musée d'Histoire* en plein air ?

\*.\*.\*

Nous avons les noms de nos rues qui déroulent leurs pages d'histoire par les vocables.

Mahébourg va devenir une Municipalité. Pourquoi pas une « reconstitution » minimale sur ce que fut Mahébourg-du-temps-des-Français ?

Nostalgie ? Oui – Mais il y a ici les touristes. Et il y a les écoliers, pour qui le futur ne peut se séparer du passé.

# ADVANCE

16 Juin 1973

## Albert Einstein

Son origine est juive. Son père était un technicien quelconque. On parle à peine de sa mère. Albert Einstein serait, dans toute l'acceptation du terme, un homme de ses œuvres.

Physique ordinaire. Ses cheveux bouclaient naturellement. Le regard est doux – voyant au-delà de voir. Avec cela, un caractère flegmatique.

Einstein a 9 ans.

Sa mère se plaint qu'il n'a pas de mémoire. Voici ce que la mère d'Einstein raconte : « *Je dis à mon fils : Albert, va dans la chambre d'à-côté, rapporte-moi la pelote de laine qui est sur le lit.* »

Les secondes, les minutes passent. Madame Einstein impatiente passe dans la chambre contiguë. Elle circule de chambre en chambre. Pas d'Albert. Enfin, la mère retrouve son fils dans la cour, appuyé contre un arbre... et rêvant.

Madame Einstein dit à son fils : « *Albert, où est la pelote de laine ?* » Albert répond comme en sortant d'un songe : « *J'ai oublié, maman.* »

La distraction – donc le manque de mémoire – est la caractéristique du génie. (Pour ma part, je dirai que l'homme génial a de la mémoire, mais une *mémoire dirigée* – dans la direction qui l'intéresse. Il oublie le reste. D'où la distraction qu'on rencontre chez les très grands penseurs. (L'on connaît l'histoire d'Euclide).

Albert Einstein manque tous ses examens. C'est le parfait cancre ; ses parents – il est leur fils unique – acceptent qu'ils ont un fils crétin (on dit aujourd'hui *mentally retarded*.)

Mais voici Einstein a des bosses : la bosse de la mathématique d'abord.

Albert Einstein a 4 ans. Son père qui est un ouvrier électricien devenu propriétaire d'un petit atelier, pense en fin d'après-midi dans son atelier que son fils a 4 ans ce jour même. Tiens, il n'a rien acheté pour lui. Soudain son regard se pose sur un « manomètre ». Il prend ce manomètre, le met dans sa poche. Et le soir après dîner, il remet l'instrument à son fils.

Albert Einstein regarde cette *chose*. Le père et la mère se questionnent : « *Pourquoi regarde-t-il cette chose ? Il ne peut la comprendre.* »

Le soir, Albert Einstein, enfant de quatre ans, se met au lit avec son manomètre et il ne le quitte plus, le regard perdu dans cette *chose*.

L'homme découvreur de mondes était tout entier dans le regard inquisiteur de l'enfant de 4 ans.

L'enfant grandit. Il paraît idiot.

Il faut penser l'envoyer à une université. Mais l'enfant échoue aux examens d'entrée. En tous les sujets d'étude, c'est la catastrophe, sauf en mathématiques. Son professeur dit : « *Ce jeune garçon en connaît plus que moi !* ».

Le père d'Einstein, juif allemand, fait une faillite. Il décide d'aller refaire sa vie en Italie. Il ne peut y entraîner son fils, qui doit se débrouiller.

C'est alors qu'Einstein obtient un poste de statisticien dans un office de Zurich.

Einstein se marie. Il a deux enfants. Et là, son fils sur ses genoux, le cancre écrit sa *Théorie de la Relativité*. Avec l'image du train sur le quai de la gare qui démarre et où le spectateur, dans l'autre train stationnaire, croit que c'est ce train-ci qui se déplace.

Avant Einstein, il y avait Sir Isaac Newton qui avait établi la *Loi de la Gravitation Universelle* qui passait pour un *dogme infrangible*.

La loi de Newton ne pouvait expliquer les mouvements de la planète Mercure. La planète Mercure faisait comme une exception à la loi de Newton.

C'est de cette exception que partit Einstein. Il démolira la loi quadri-centenaire d'Isaac Newton.

À Londres, la savante *Société d'Astronomie* est en session – jour et nuit.

Il y a une éclipse qu'on observe aux deux bouts : sur la côte africaine et sur la côte brésilienne.

On attend les résultats. Soudain, le télégraphe sonne. Le chiffre obtenu entre l'Afrique et le Brésil – ô stupeur ! – donne tort à Isaac Newton et donne raison à Einstein.

Naît dans cette confrontation, la théorie einsteinienne de la *courbure de l'espace*. La *théorie de la Relativité* était née.

Le drame – et Einstein le reconnaît en ces termes : « *Je ne peux mettre ma théorie à l'épreuve des faits, confronter mes formules avec la réalité.* »

Le drame de l'expérience mémorable dont je viens de parler, c'est que les hommes sont perdus dans les chiffres et qu'ils escamotent l'*image*. Sans l'image, on n'est que dans des *abstractions*.

La *théorie de la Relativité* est une abstraction. Ainsi du R. P. Pierre Teilhard de Chardin, dont toutes les thèses sont des *abstractions*.

Arrivons maintenant à Einstein l'homme.

À Stockholm, pour recevoir le Prix Nobel, Einstein se « costume » en un *smoking* loué et trop étroit qui le rend ridicule.

Et comme toujours, il est sans chaussettes.

Einstein jouait au violon. Il avait l'inconscience de demander aux plus grands virtuoses de l'accompagner.

On aurait cru qu'Einstein jouait au violon à cause de la musique. Non. Einstein nous explique : « *Je joue au violon afin d'améliorer ma mathématique !* » Ici curieuse chose, pas de violon d'Ingres. C'est autre chose.

Einstein en tant que Juif, dut fuir la persécution nazie. Il gagna l'Amérique. On lui donna une chaire fictive à Princeton : Einstein allait à l'université méditer sur la *Structure de l'Univers*. Et l'après-midi, il revenait à sa maison de briques roses, ne voyant personne. On croyait qu'il était fier.

L'attitude d'Einstein à l'égard des femmes est tout entière dans cette anecdote.

Einstein se remaria – avec sa cousine.

La première femme était une mathématicienne célèbre. Elle demanda le divorce. Lorsque le juge la questionna : « *Mais Madame, pourquoi divorcez-vous ?* »

La première femme d'Einstein répondit : « *Parce que M. Einstein méprise ma mathématique* ». Et pour cause ! La femme d'Einstein ne pouvait comprendre la *Théorie de la Relativité*.

À un journaliste, qui questionnait Madame Einstein N° 2, la cousine : « *Madame, dites-moi, comprenez-vous M. Einstein ?* »

Cette seconde femme – considérée parfaitement idiote, répondit : « *Je ne comprends pas M. Einstein, le mathématicien, mais je comprends M. Einstein l'homme.* »

Albert Einstein chercha le *champ unifié*, milieu unique des phénomènes universels. Il ne le découvrit pas. L'eut-il découvert qu'il *aurait découvert, via ce champ unifié, la preuve de l'existence de Dieu* – pas directement, mais indirectement.

La découverte *directe* de l'existence de Dieu, c'est autre chose.

---

# ADVANCE

3 Juillet 1973

## Le pétrole et l'or

Tous deux sortent de la terre. Mais on appelle le pétrole l'*or noir*.

Un peu avant la Première Guerre Mondiale, l'Angleterre se trouvait en directe confrontation avec l'Allemagne de Guillaume II.

Les Allemands poursuivaient des croiseurs de guerre coup sur coup. Et les *dreadnoughts* sortaient avec une fréquence extraordinaire.

Comment l'Angleterre allait-elle tenir tête ? Car si l'Allemagne n'avait à s'occuper que du bassin restreint de la Mer du Nord, l'Angleterre avait toutes les mers du monde à « policer ». L'Angleterre avait un empire et elle avait son commerce à protéger. La route maritime vers l'Orient était capitale. Parce que c'est de là que lui venaient ses matières premières. Or, ne l'oublions pas, l'Angleterre était au commencement de ce siècle, la première puissance industrielle du monde.

L'Angleterre répliqua à l'Allemagne en faisant marcher ses cuirassés et autres navires de haut-bord au pétrole.

C'était au Moyen-Orient, que se trouvait surtout le pétrole. En même temps, c'était là où passait la route des Indes.

Mais pendant que l'*or noir* devenait impératif pour « policer » les mers, l'autre or, l'*or jaune* était découvert en masse au Sud-Afrique, dans les environs de Johannesburg.

Les deux « ors » allaient se conjuguer.

Les choses allèrent ainsi pendant cinquante ans.

La puissance américaine s'est établie sur les deux *ors*, l'*or noir* et l'*or jaune*.

Or le déséquilibre est maintenant total.

Un groupe de nations – celles du Moyen-Orient – détient les deux-tiers du pétrole mondial. Et ces pays – fors l'or – ont un commerce faible. Peu de ressources agricoles. Et pas d'industrialisation pour compter. Rien que cet *or noir* – et le désert.

Les pays du Moyen-Orient sont très riches – surtout l'Arabie. Et ces pays possèdent des monceaux de devises.

Koweït, dans le Golfe Persique, c'est géographiquement Crésus.

Or, nous savons que la vraie richesse est *la terre*. Alors qu'au Moyen-Orient, c'est le désert.

Il y a donc ici une contradiction. Riche et pas riche. Le monde actuel est plein de ces contradictions. Aussi le Moyen-Orient importe fabuleusement pour son existence et n'exporte que le pétrole.

Il y a aussi Koweït, petite principauté et le gigantesque New York... qui vit à cause de Koweït.

Tout cela est arrivé quand on s'est servi du pétrole et de ses dérivés pour faire fonctionner un moteur, générateur d'électricité.

Ce qui veut dire qu'une chose artificielle, la machine, a amené le déséquilibre.

Là-dessus se greffe l'*or jaune*.

L'or – venant de pépites aurifères – qu'on extrait aux alentours de Johannesburg – cet *or jaune* n'est autre qu'un produit minier, comme le minerai de fer et la bauxite.

Mais une fois que l'or a été mis en barres et en lingots, l'or prend un *sens monétaire*. L'or devient alors un *complexe* – bien vite changé en complexe mental par la concupiscence.

L'or de métal devient ainsi *psychique*. L'or prend alors un pouvoir étrange. Et l'or devient le gage de la puissance des nations.

L'argent – je veux dire la monnaie – est en crise.

Or, en même temps, la crise de l'énergie a commencé en Amérique.

Extraordinaire rencontre : crise d'énergie et crise de la monnaie.

L'*or noir* et l'*or jaune* sont secoués de fond en comble.

Tout pourrait être résolu si on s'entendait. Mais il reste que deux monnaies entrent en jeu : la *monnaie-or* et la *monnaie-pétrole*.

On se croirait revenu au temps des échanges en nature.

Oui, un autre *modus vivendi* doit entrer en scène. Mais quoi ? Personne ne le sait.

Notre monde – les temps actuels – vivent sur l'artificiel. Avec l'artificiel, on ne sait où se tenir. Car un problème en amène d'autres.

Et le *problème de vivre* prend une acuité exceptionnelle.

Revenir aux temps-sans-pétrole, ce n'est pas possible.

Mais le problème s'atténuerait si on s'entendait.

Là où l'on se tourne, on voit le même problème : *le problème humain*, qui commande tout.

La solution n'est pas la machine puisqu'une machine entraîne d'autres machines. Cependant tout le monde reconnaît : on ne peut aujourd'hui se passer de la machine.

Il s'agit d'*humaniser la machine*. Mais comment ? ça, c'est un autre secret – un secret de *poésie* !

# ADVANCE

20 Juillet 1973

## L'Afrique Noire

Découpez la carte d'Afrique et découpez la carte de l'Amérique du Sud. Maintenant rapprochez les contours ouest de l'Afrique avec les contours est de l'Amérique du Sud. Vous verrez alors que les contours se marient. Il y a signe ici que ces continents ne formaient qu'un seul continent. Leur séparation dérive par ce qu'on a appelé « *la dérive des continents* ». Et se constitua alors l'Atlantique sud.

Du côté de l'Océan Indien, le Président Senghor a parlé de la liaison de l'Afrique avec les Dravidiens, peuple originel de la Grande Péninsule avant que vinrent les Aryens.

Ainsi l'Afrique donnait le bras, à l'est et à l'ouest, à l'Asie et à l'Amérique.

Par ailleurs l'Afrique formait corps avec l'Asie au nord par la langue de terre que traverse maintenant le Canal de Suez.

Et au Nord-Ouest la fissure de Gibraltar n'existait peut-être pas à l'origine. C'est-à-dire l'Afrique et l'Europe formaient alors un tout.

Étrange constatation. Alors que jusqu'au siècle dernier l'Afrique était un monde à part au sein de la planète, l'Afrique aujourd'hui rejoint les autres pays de la planète par le commerce, par les multiples échanges culturels.

Mais voyons tout maintenant d'un autre angle.

En 1946, *Sens-Plastique* venait de paraître.

André Breton, chef du surréalisme, était à Washington. (Il avait quitté la France pendant la Seconde Guerre Mondiale). André Breton m'envoya le catalogue de l'exposition des œuvres de la femme de l'ambassadeur brésilien à Washington et dont il avait écrit la préface. Breton se référa à *Sens-Plastique* et à son auteur.

Breton ne s'étonna pas qu'une œuvre titanesque eût vu le jour à l'île Maurice. Au contraire il s'y attendait. En voici la raison.

Si nous voyons une mappemonde, nous pouvons noter que l'hémisphère nord a beaucoup plus de *terres émergées* que l'hémisphère sud.

Une civilisation industrielle a fleuri dans l'hémisphère nord. L'hémisphère sud est resté aux origines.

Or, on note que le Sud-Afrique (révélé par des fouilles) aurait été présumément le berceau de la race humaine. L'hémisphère sud, de plus, est dépeuplé par rapport à l'hémisphère nord.

André Breton voit ici un retournement. Ainsi selon lui dans le domaine de la culture, de grandes œuvres littéraires et artistiques surgiront dans l'hémisphère sud.

Donc nul étonnement pour André Breton qu'une œuvre prophétique comme *Sens-Plastique* ait été créée à l'île Maurice.

L'Afrique vient aujourd'hui à l'avant-scène en tant que pays neuf et cependant combien ancien.

On connaît la thèse du président Léopold Sédar Senghor concernant *La Négritude*. Je disais à Senghor que la pensée nègre est le sauvageon.

Il n'est donc nullement étonnant pour tout un chacun qui entrerait dans son subconscient de retrouver la pensée nègre.

La musique en Amérique a trouvé son dynamisme grâce aux syncopations nègres. Les « Blues » du sud des États-Unis rejoignent le chant essentiel nègre – comme l'eau court à la mer.

L'Afrique fait voir sa *force exceptionnelle* dans ses masques.

Ici il y a une simplification plastique.

Picasso a dû revenir aux sources : à l'art nègre. Ses « Demoiselles d'Avignon » ne sont qu'une imitation de l'art nègre.

Le monde actuel est un monde d'échanges. C'est le brassage des continents. Chaque continent va « féconder » les autres. Il ne s'agit pas seulement du métissage des races, mais aussi du brassage de la pensée. Il en résultera un enrichissement des cultures dans le monde.

Ce sera comme si l'Afrique tout en restant distincte géographiquement des autres continents – ce sera comme si l'Afrique formait corps à nouveau avec les autres continents.

Mais en fait pourquoi parler de détroits, d'îles, puisque par l'avion tout se rejoint et le *Telstar* fait de la planète un tout ?

Une nouvelle géographie va voir le jour : la *géographie des cœurs* où les sentiments au lieu de séparer vont lier.

Un *humanisme* nouveau va naître, qui efface les lieux. N'existera que le *lieu humain*. « *Tu es avec tous ceux que tu aimes* ». Ceci efface les distances et fait de la planète un tout.

La réunion de l'OCAM\* à Maurice est la preuve du *lieu humain*.

\*.\*.\*

\*Note : Organisation Commune Africaine et Malgache

---

# ADVANCE

9 Août 1973

## L'impasse de l'énorme

Les usines sucrières à Cuba sont des centrales. Il y a ici des *tandems*, des doubles chaînes de moulins.

À Cuba, on a voulu centraliser à outrance. Voici ce dont on s'est aperçu. Avec l'agrandissement indéfini de l'usine, le coût de tirer les cannes à sucre vers le moulin augmente tant par la distance que ce n'est plus économique de centraliser encore plus. Il a donc fallu cesser cet état de pieuvre, sous peine d'absorber les revenus par le transport.

De même pour les gratte-ciel en Amérique. Il n'y a pas de limites pour l'élévation de gratte-ciel. Mais il y a ceci : pour élever les hommes à des hauteurs démesurées, la capacité des cages d'ascenseurs doit tellement être augmentée qu'elle « absorbe » le bâtiment. À ce taux, il restera peu de place pour les bureaux et les chambres.

*L'énorme ainsi mène à l'absurde.*

Les habitants du globe se déplacent de plus en plus. Il faut mobiliser les avions. Mais tout le monde ne peut voyager par avion. De même pour les trains. Par ailleurs, la route se congestionne de plus en plus. Voyager vers les lieux de vacances devient un supplice. Et il n'y aura jamais assez de routes pour les vacanciers. Donc les vacances qui exigent des migrations monstres taxent le système de transport au-delà des possibilités d'un pays.

On a augmenté la capacité des pétroliers. Mais si un pétrolier géant sombre en mer, l'huile s'étend et atteint les grèves et c'est la pollution et la destruction de la faune. Et le reste.

On augmente les appareils de radio. Mais dès lors dans les lieux publics, tout le monde doit entendre la radio – qu'on le veuille ou non. Le bruit assiège l'homme. Par l'énorme, la quantité détruit ici la qualité de la vie. L'énorme devient un ennemi du genre humain.

Tout le monde aujourd'hui photographie. On s'inquiète moins de voir que de photographier.

Les journaux sont remplis de clichés. Et cela remplace la vie. On ne voit plus un arbre. On voit la photographie de l'arbre. C'est la boîte de conserve.

À l'énorme se lie l'artificiel. Il n'y a pas d'énorme dans la vie. Le chêne n'est pas énorme. Sa stature s'associe à la dimension de l'arbuste. Le tout forme une harmonie.

Le voyage vers la lune est un projet énorme. Cela ne nous apprend rien – ni sur l'homme, ni sur la vie, ni sur l'univers.

Il en est ainsi de tous les *records*. Ça ne prouve rien.

L'univers ignore les records. Nul astre ne court pour battre un record.

Les bruits énormes sont ventriloques. Les couleurs qui éclatent sont des anti-couleurs. Tout ce qui dépasse la mesure sombre dans l'artifice.

Le quantitatif en art n'a aucun sens. Ce n'est pas en agrandissant la fleur de myosotis qu'on exaltera la fleur de myosotis.

Mais il y a une *dimension* d'amour, où le gros est *expansion du cœur*.

À ce taux, deux tableaux de même dimension physique ont deux différentes dimensions – selon le psychisme.

Le monde aujourd'hui se perd dans l'énorme. « *The greatest in the world* », disent les Américains. Tout cela mène au robot.

Mais le monde aujourd'hui est devenu prisonnier de l'énorme. Il s'agit du *compétitif* partout. Et c'est le besoin de dépasser. Pour aller où ?

La cité présentement – New York est un cas typique – ne vit que de l'énorme. Et se présente le *culte du quantitatif*. Ici le chiffre est roi.

Ainsi se constitue l'impasse du monde actuel. Comment en sortir ?

Mais en revenant à cette *mesure humaine*, clé des formes naturelles.

À noter que les habitants des provinces sont moins asservis que les gens des villes à l'énorme. Parce que les premiers sont plus proches de la vie.

Le sens de l'*énorme* ira croissant à mesure que l'ère moderne s'accroîtra. Chacun voudra avoir *beaucoup* pour mieux vivre. Et ce sera l'encombrement psychique, en même temps que l'encombrement physique.

Pour le poète n'existe ni le grand ni le petit. Le poète ne parle pas de quantités. Pour un poète, un jardin vaut une forêt. Pour un poète, il n'y a pas de petites montagnes. Tous les lacs sont des lacs de poésie.

Car le poète possède le *langage*. Pour le poète, il n'y a pas de grands mots et de petits mots. Le poète ne mesure pas les images avec une tresse à mesurer. Il en est de même du musicien.

Pour le peintre, il n'y a que le qualitatif des couleurs.

Ainsi est l'amour, pour qui le gros et le petit n'ont pas de sens.

Mesurer, en amour, c'est nier l'amour.

Nous arrivons ainsi au *principe d'harmonie* qui ignore l'énorme.

Le gros et le petit sont des *rapports*. *L'énorme*, en soi, est un mythe.

---

# ADVANCE

29 Août 1973

## Les repenties

La plus célèbre est Marie-Madeleine – dans l'ordre sacré. J'en ai fait l'héroïne de mon théâtre *Judas*.

Ici, Pierre, l'apôtre, représente un homme éternel, un type d'humanité. Ainsi des autres personnages. *Judas* lui-même est un prototype d'humanité. J'ai voulu *Judas* représentant les thèmes éternels.

Il existe trois *Judas* : celui de Papini, celui de Marcel Pagnol et mon *Judas*.

L'originalité de ma thèse est que je confronte l'amour temporel et l'amour éternel dans la même femme, qui, poussée aux plus hautes spiritualités, est amoureuse de Judas.

Se dégage, grâce à Marie-Madeleine un Judas déchiré qui fait éclater la fine texture de nos préoccupations et de nos préjugés.

Marie-Madeleine repentie semble vouloir sacraliser l'amour temporel, selon un thème accessible à toute femme totale.

Mais venons-en à un sujet plus laïque, où l'amour de l'homme prend toute la place.

Théodora, à Byzance, est la fille d'un dompteur d'ours. La petite fille voit de ses grands yeux ouverts sur la vie le mieux et le pire. Elle est séduite de bonne heure. Mais comme elle a de la volonté, en pleine chute, elle s'accroche. Ses amants sont nombreux, mais elle conserve encore une certaine respectabilité.

La chance soudain lui sourit sous le visage d'un pro-consul s'apprêtant à partir pour le Cyrénaïque, colonie de Byzance. Le pro-César s'amourache de la déclassée et l'élève jusqu'à lui.

Mais il y a un retour, une chute de la femme dans le pays qui est aujourd'hui la Libye. Et le pro-consul jette à la rue la pécheresse.

Théodora doit refaire la route jusqu'à Byzance. Son esprit travaille. Elle fait retour sur elle-même. Son destin voudra qu'elle ait une seconde chance.

Justin était monarque de Byzance. Il avait adopté un jeune homme appelé Justinien qui, du vivant même de son père adoptif eut en main une partie du pouvoir.

Justin meurt et laisse la couronne à son protégé. C'est alors que par acte fortuit, Théodora entre dans sa vie et de plain-pied.

La courtisane de jadis change alors sa vie du tout au tout. Elle atteint un repentir total et épouse Justinien. Voici Théodora devenue impératrice. Elle s'adapte totalement à son rôle et se rend maître de la personne de son maître.

Jamais au cours de sa vie, Théodora n'eut à nouveau une rechute. C'est un cas extraordinaire.

Une autre repentie.

Celle qui devint Madame Tallien s'appelait Thérésia Cabarrus. Et elle était espagnole de naissance.

Thérésia épousa un noble français. Mais la Révolution mit un terme à ce ménage.

Thérésia court sa chance et évite de justesse la guillotine. La voilà à Bordeaux où elle croise le chemin du conventionnel Tallien, un « dur », envoyé en mission afin de mater la ville de Bordeaux où l'émeute gronde.

Tallien est sans pitié. Mais Thérésia ose affronter le monstre en requérant la clémence pour certaines femmes de la noblesse. Elle domine le « monstre ». Et Tallien finalement emmène sa maîtresse à Paris.

À Thermidor, Robespierre veut se rendre maître absolu de la France. Il joue le tout pour le tout à la Convention. Grâce à Tallien « propulsé » par sa maîtresse, Robespierre est abattu.

Peu après, Tallien est mis de côté et Thérésia vole de ses propres ailes. Elle devient la maîtresse de Barras, maître du Directoire. Elle est l'amie intime de Joséphine, femme de Napoléon Bonaparte.

C'est ainsi que d'échelon en échelon, l'ancienne courtisane atterrit dans les plus hautes sphères et devient par mariage la princesse de Caramanchinay, une femme totalement rangée qui est un exemple pour la haute aristocratie.

Quatrième histoire.

Marie-Louise, aussi appelée Maï est une bergère. Son père fait tourner un moulin à eau. La petite fille s'occupe de surveiller un poulailler et quelques brebis. Et la fille grandit.

En visite à Paris à l'occasion de l'enterrement de Victor Hugo, la petite Maï prend contact avec la grande vie. Peu après elle s'établit courtisane.

Mais avec le temps, elle pense qu'il faut se ranger. Elle épouse un certain Simon Gugenheim, tenant d'une petite industrie. Le mari meurt et Maï prend le nom de Mrs Symons et gagne l'Angleterre.

Là, elle a la chance inouïe de devenir la maîtresse du prince Antoine d'Orléans, immensément riche et débauché. Et la belle fille veille au grain. Car après sept ans de vie commune, son compagnon la quitte.

C'est alors que la chance tourne.

Maï fait la connaissance à Londres de Robert Maud, nouveau anobli et multimilliardaire. Robert Maud est le « roi du nickel » et avec cela un être exceptionnel. Robert Maud est un mécène incomparable, généreux dans tous les domaines, un collectionneur d'art célèbre. Cet homme hors pair s'amourache de l'ex-bergère. Et Mrs Symons devient Lady Maud.

Voici la repentie aimant au délire son mari. Tous deux accompagnent les expéditions archéologiques que Robert Maud commandite.

Il faut maintenant conclure.

Toutes ces femmes cherchaient soit la respectabilité ou un but élevé.

Elles eurent toutes la force de caractère de « tenir ». Car le tout dans ces cas est de tenir.

Les repenties sont avant tout des repenties de l'esprit. Mais sans le cœur qui sanctifie l'esprit, point de conversion réelle.

Les repenties ont ceci de grand qu'elles *méritent* ce à quoi elles atteignent. Car souvent elles eurent la vie contre elles. Elles surent éviter la boue par le miracle de la volonté.

---

# ADVANCE

22 Octobre 1973

## Les affaires et la confiance

Le terme affaire, comme le mot *res* en latin (République) vient de *respublica*, la chose publique – le terme « affaire » a des acceptions à l'infini.

Prenons-en quelques acceptions.

La bataille a commencé à midi sur la plaine de Waterloo – la pluie avait retardé la confrontation. Malgré la charge malheureuse du Maréchal Ney, malgré le fait que Napoléon pour la première fois avait fait une attaque frontale au lieu de manœuvrer – il ne reste qu'un carré anglais à enfoncer.

C'est à ce moment que l'horizon se couvre de poussière. On attend Gronchy. Ce sera Blucher (« *L'espoir changea de camp. Le combat changea d'âme* » dit Victor Hugo dans son fameux poème).

Vint la mêlée. Et enfin la panique du côté français. C'est la débandade et la débâcle.

Le combat fini, Wellington rencontre le maréchal Blucher.

Wellington, noir de poussière, en sueur et comme hagard, s'adressant à Blucher, dit en français : « *Quelle affaire !* »

Un autre cas. En Amérique on dit pour signifier qu'un homme a eu une aventure amoureuse avec une femme : « *He had an affair with her.* »

On a dit : « *Les affaires sont les affaires* », concernant les transactions commerciales.

Et on parle de petites affaires et de grandes affaires. Et on nomme les affaires d'État.

« *Ça, c'est votre affaire !* », « *Ça ne vous concerne pas* », « *Ne vous mêlez pas de mes affaires* ».

« Affaire » est un mot élastique. Tant qu'il s'agit de petites affaires, c'est encore banal.

Mais les affaires concernant la monnaie internationale, ça commence à être sérieux.

Mais en fin de compte, il y a mille manières de traiter les affaires.

Un ami m'a raconté comment se faisaient les affaires de jute à Calcutta.

Le centre mondial du jute est Calcutta, la grande ville au bord du Gange.

On fait des transactions ici sur parole. Mais tout doit avoir été réglé à midi juste chaque samedi.

Si par exemple, un commerçant ou homme d'affaires ne respecte pas ses engagements et ne paie ce qu'il doit à midi le samedi, il n'aurait qu'à décamper. Il ne pourrait plus faire des affaires. On ne croirait plus à sa parole.

À Londres, pour toute une ville, les banquiers, les grands financiers font des affaires sur parole. Dans la cité, la motto est : « *Your word is your bond* ». Et ça marche parfaitement. Il y a ici une défense collective contre le manquement à la parole donnée.

Dans les universités américaines, les examens se font selon le « *honor system* ». Les étudiants en compétition ne sont pas surveillés. Toute la classe surveille.

On peut ramener toutes les crises financières à un manque de confiance... ou à un excès de confiance.

Le grand krach de New York, il y a plusieurs décades, fut causé par un excès de confiance. Les prix de stocks montèrent vertigineusement. Ce fut le boom.

Le krach vint par manque de confiance, ayant eu des causes très déterminées qu'on finit par connaître.

Qu'est-ce qui fait la crise actuelle du dollar ? Uniquement le mode par lequel le président Nixon mène la situation. Le monde financier mondial n'approuve pas la manière que le président Nixon mène les affaires d'argent.

\*.\*.\*

Dans tous les cas, où il y a crise, il s'agit toujours de rétablir la confiance.

Le président Poincaré le fit en France. Et ensuite le ministre Pinay.

La confiance est aussi un sentiment humain. Car au fond tout se ramène à l'homme et aux réactions humaines.

Un couple est en crise quand la confiance ne règne pas entre la femme et l'homme. Alors chacun soupçonne l'autre.

Le monde actuel se portera-t-il au-delà des contrats et des traités ? On n'a pas toujours eu la *parole écrite*. Il y eut la parole des rois. Quand un roi avait donné sa parole, c'eut été forfaire à l'honneur que renier sa parole.

Mais voici aujourd'hui tout se rejoint entre États comme entre individus. Les intérêts vont être interchangeables et interliés.

Vient le moment où briser un contrat ne profitera plus à quiconque à cause des répercussions sur d'autres plans.

On peut envisager un temps où les affaires se feront sur une vaste échelle – entre États et entre individus – sur la parole donnée.

C'est alors qu'on verra un monde nouveau qui comprendra que l'honnêteté est la meilleure tactique et que le mensonge ne paie pas.

À cause des liens universels, tromper deviendra alors une idiotie.

Dans la cage d'acier inter-astres qui portait les premiers astronautes vers la lune, un des participants voyant la Terre au lointain, s'écria : « *La Terre forme un tout. C'est comme une même maison. Pourquoi donc les gens d'une même famille se disputent-ils de chambre en chambre ?* »

On pourrait ajouter : « *Pourquoi n'ont-ils pas confiance les uns dans les autres ?* »

Répondre à cette question, c'est remettre en jeu le principe humain qui nous lie tous. Et c'est engager un rapport cosmique. Et c'est alors qu'on pourrait dire avec justesse : « *ça, c'est une autre affaire.* »

---

# ADVANCE

7 Décembre 1973

## La matière existe-t-elle ?

La matière existe-t-elle en dehors de l'esprit ? S'il en était ainsi le corps humain se dissolverait. De même pour les arbres. S'il n'y a pas l'esprit de l'arbre, l'arbre dit de matière n'existerait pas.

Dans le salon du Morne Brabant, je suis à la droite de Léopold Sédar Senghor. Autour de nous, des personnages du Sénégal et deux Mauriciens.

Senghor et moi discutons. Nous sommes dans le domaine de la matière. Je dis ceci : « *La matière c'est le mode par lequel l'image se présente dans le monde du trois-dimensionnel.* »

Je ne « regarde » pas la réaction de Senghor. Mais je « sens » qu'il a compris.

La grande mystification de la science dite physique, c'est de « figurer » la matière détachée de l'image par des formules. Tout cela est de l'abstrait.

Les formules suivent les formules. Et finalement, on arrive à une impasse.

Le professeur Heisenberg a dit que ce que nous croyons être un noyau de matière, vu au microscope, n'est autre que le *sillage* du supposé atome. Si la matière existait en soi en tant qu'atome, sa vitesse de poussée serait trop grande pour que le spectateur puisse le voir. Donc, on *suppose* que la matière existe.

Aussi les théories suivent les théories. On en construit et on en détruit. C'est éternellement à recommencer.

Le professeur James Jeans dit qu'on ne connaît rien de la matière. Pour le célèbre astronome, la matière ne peut être exprimée que par la mathématique.

Mais si la mathématique était elle-même matière ? Puisque la vibration, clé de l'énergie, est *mathématique*.

Donc il faut un *autre langage* pour exprimer le sens de matière.

Mais le langage essentiel est l'*image*.

Donc il faut *consciencialiser* le sens de matière : y mettre l'esprit. C'est alors que nous verrons que le duel matière-énergie est une concoction de l'homme.

Nous arrivons alors à la vie essentielle : révéler le sens de matière par l'*image*.

En d'autres mots, atteindre au sens de matière non pas des formules et des équations, mais par l'*analogie*, méthode poétique.

Il s'agit ici de remplacer les deux branches de l'équation par le *parallélisme magique* qu'est l'analogie.

Le Lithuanien O. de V. Miloscz, dans un moment d'illumination, a consigné sa vision dans l'*Epître à Storge* : « *L'espace, le temps, la matière ne nous sont pas donnés séparément mais en bloc dans la loi du mouvement.* »

Ce qu'il faut savoir, c'est *de quel mouvement s'agit-il ?*

Du mouvement physique ? Il n'existe pas. Puisque l'atome est supposé se mouvoir dans le vide. Or, le vide peut-il supporter quoi que ce soit ? Ainsi on tourne dans le non-sens et l'absurde.

Nous en revenons au Grand But d'Albert Einstein, à savoir de trouver le *milieu unique* au sein duquel se meuvent toutes les formes des choses. Et qu'Albert Einstein n'a pas pu révéler.

Ce qui est en jeu, en fin de compte, c'est la supposée opposition *matière-esprit*.

Car si l'esprit meut le corps – la supposée matière – peut-elle se séparer de l'esprit ?

Ce que les hommes ignorent c'est qu'il y a différentes formes de matière sur différents plans de vie.

Ainsi toute chose doit se voir à partir du *spirituel*.

Le baiser est à la fois chair et esprit. Le regard est à la fois vibration et amour. Le goûter est tout en même temps le goûter de la chair et le goûter de l'esprit. Ainsi des sons qui sont rythmes et musique.

Le divorce entre matière et esprit a amené l'aberration de l'humanité.

N'existent que des *images* – comme je le disais à Léopold Sédar Senghor. Or l'homme de science écarte l'image et veut connaître la matière directement.

Ainsi l'homme de science parlera, avec le prince Louis de Broglie, de la *mécanique ondulatoire* qui est supposée être la lumière. Mais comment expliquer alors que la lumière *épouse* les images ?

Ce que l'homme a perdu est le *sens du langage*. C'est Babel qui en a résulté.

Formules, formules, formules ! Chiffres, chiffres, chiffres ! Pur désert !

La pensée humaine est un désert, où des mirages artificiels jouent.

Mais la *pensée vivante*, qu'est-ce ? ça, c'est une autre affaire.

---

# ADVANCE

9 Janvier 1974

## L'île Maurice permanente ou Le patriotisme du sol

Je voyageais en auto, le 3 janvier, sur les plaines du Nord. Je ne m'y étais pas rendu depuis assez longtemps. (Je suis « possédé » par le *Morne* qui me donne tout. C'est l'éternel voyage.).

Les routes dans le Nord sont maintenant des tapis de billard. Et ceinturant les routes avec les flamboyants en fleurs, c'est toute une course du rouge sur le fond bleu de la mer.

Tout cela est venu depuis quelques années — progrès de beauté que l'indépendance a accéléré.

Je me suis dit ceci : « Ces routes émerveillées, voilà une chose dont les riches et les pauvres bénéficient conjointement. Car la route n'est pas taxable. Elle est à tout le monde. »

Ici on jouit de la « beauté à l'œil ». C'est le don du pays. Les pauvres en jouissent mieux, qui circulent à pied et ont tout le temps de voir.

Les Romains, avant toute chose, construisaient des routes.

Je crois que c'est Thiers qui a dit que l'île Maurice (alors *Isle de France*) est la Grèce de l'océan Indien. L'île Maurice s'est toujours enorgueillie d'une certaine classe. Ceci frappe encore aujourd'hui les étrangers.

Mais faut-il s'arrêter aux routes ? Non, car du côté de la vie de notre peuple, son sort s'est amélioré.

D'abord l'instruction est plus répandue. Nous avons même une université.

Si nous n'avons pas de troupeaux de moutons ou de bœufs, la culture vivrière est en hausse.

Le peuple mauricien est heureux. Les touristes s'en aperçoivent. Peu de sourires en Europe. Ici, le peuple sourit. Pourquoi ? Mais d'abord parce qu'il connaît une plus grande sécurité d'existence. La très grande misère est inconnue à Maurice. On est souvent aidé par des parents. C'est rare ailleurs.

Pour tout dire, les Mauriciens vivent proches de la terre. Même les riches, par leurs campements, peuvent sentir battre le pouls du sol natal.

Donc qu'est-ce qui nous manque ? Uniquement ceci : *savoir que nous sommes heureux*. Hélas ! C'est quand un homme, une famille a gagné l'Australie qu'ils savent qu'ils ont été heureux à Maurice. Et c'est la nostalgie.

L'étonnant de notre vie, c'est cet alliage du moderne et de l'ancien. Les avions s'immobilisent à Plaisance en même temps qu'on verra des cabris déambuler dans une rue passante de Port-Louis.

On va vers tel hôtel voir un « show » européen et sous les étoiles au retour, on entend chanter la nuit.

Je suis partisan du tourisme, si ce n'est que pour cette simple raison : les touristes nous apprennent l'étendue de notre bonheur.

Autour de la « boutique chinois » — ce folklore pérennien — tous les cœurs se donnent la main. Il n'y a ici aucun sens de communautés distinctes. Et puis il y a les « palabres » — ces rencontres près de la « boutique chinois », sous un badamier ou un multipliant. Où l'on parle de tout comme l'eau court. Où la langue du cœur dresse ses panoplies. Où s'égrènent les chapelets des rêves dans la vie de tous les jours. Où le temps est aimable. Où l'on tue le temps à force de l'aimer.

*Rouge* des flamboyants. *Jaune* de la casse. *Bleu* du ciel tropical au zénith. *Vert* de la cascade végétale. Notre drapeau.

Il y a les hommes. Et il y a la terre. C'est tout le patriotisme. Le Mauricien — on a tant dit sur lui — est avant tout le *patriote du sol*. Cela résume.

---

## ADVANCE

15 Janvier 1974

### Les grands hommes et les femmes

On peut dire sans se tromper que les grands hommes sont les êtres les plus malheureux avec les femmes. Dans ce cas, on peut énoncer un fait : la grandeur est l'ennemie de la femme, parce que cette grandeur prend trop l'attention de l'homme. Cette grandeur empêche l'homme d'être pleinement un amant. Mais heureusement, il y a des exceptions.

Prenons le cas de Dante. Béatrice pour lui n'a pas été tellement la femme aperçue auprès d'un pont à Florence et avec laquelle il n'eut aucun colloque. Béatrice pour le poète Dante était la femme idéale qui l'aida à créer la *Divine Comédie*.

Si Richard Wagner n'avait pas rencontré Mathilde Wesendouck, femme mariée, donc exclue, il n'aurait pas créé le chef-d'œuvre *Tristan et Yseult*.

Et si l'inspiratrice du *Sonnet d'Anvers* avait comblé le poète, ce chef-d'œuvre littéraire ne serait pas né.

Honoré de Balzac disait : « Une nuit d'amour. Que de pages en moins. »

Le sonnet de Baudelaire *À une passante* a été ce miracle prosodique, justement parce que la femme ne fut qu'aperçue dans la rue, en vision fugitive :

« Ô toi que j'eusse aimé !

Ô toi qui le savais. »

La Muse de Musset fut cette George Sand qui l'aima et lui échappa.

Mais il y a ceux qui convolèrent en justes noces. Victor Hugo a aimé farouchement sa femme Adèle, mais il lui fallait créer des chefs-d'œuvre. Sa maîtresse Juliette Drouet lui *permit* d'écrire, alors que sa femme le « bloquait ».

Isaac Newton, lui, ne se maria pas. Mais il n'était pas un poète. Pour l'homme de science, c'est autre chose. Aucune femme n'est jalouse de la « science ».

Mais Mozart, lui, était marié et il aimait sa femme. Mais sa femme ne l'aimait pas — du moins comme Mozart l'entendait — à la fois comme homme et comme artiste.

Abraham Lincoln aimait sa femme. Mais Madame Lincoln n'était pas à la hauteur du grand homme. Elle tracassait son mari parce qu'elle ne le comprenait pas. Il y a là la question du *hiatus* — du fossé entre l'homme et la femme. Lincoln n'eut pas de maîtresse. Ça n'aurait pas arrangé les choses.

Marlborough adulait sa femme. Et sa femme l'aimait moins. Mais tous deux aimaient la gloire. Pendant que le grand Marlborough gagnait ses victoires, Sarah Marlborough gouvernait la reine Anne. Mais la femme de Marlborough abusa de son pouvoir et elle eut une concurrente sur le cœur de la reine. Et c'est cette concurrente qui vainquit et Marlborough avait perdu. Ceci est le cas de deux êtres qui s'entendent en mariage, mais où l'un défait l'autre. La femme de Marlborough causa la disgrâce de Marlborough.

Disraeli était un homme étrange. Très versatile en politique et excessivement fidèle en ménage. La femme de Disraeli était beaucoup plus âgée que lui. Elle passait comme fort bête, mais elle avait du jugement. Le grand homme Disraeli aurait-il été aussi grand, sans sa femme ?

Napoléon a fait ses plus grosses bévues à cause de ses sœurs, dont il fit des reines et des princesses. Le mariage autrichien amena Leipzig, où Napoléon vit soudain l'Autriche dans son dos. Ste Hélène aurait-elle eu lieu, si Joséphine était restée aux Tuileries ?

Liszt qui finalement entra dans les ordres aimait les femmes. Il les aima tant qu'il rata l'unique. Ici, c'est le cas de l'homme adulé par les femmes et dont l'adulation amène la perte.

Goethe avait pour maîtresse une des femmes les plus intelligentes de l'époque. Avec cela riche et titrée. Mais Goethe finit par épouser sa servante... pour avoir la paix.

Pablo Picasso a dit : « *La femme est un paillason ou une déesse.* » Laquelle eut-il ? Picasso alla aux femmes par la route de l'art. Sa seule maîtresse était l'art. Pour ceux-là la femme est un prétexte et nullement le but.

Lamartine aima les femmes dans les vers. *Virginie* fut pour Bernardin de Saint-Pierre l'amour frustré. Bernardin de Saint-Pierre flirta entre la science et la poésie.

Les femmes dans la Bible sont à la fois femmes et perdues dans la grandeur. Elles *sont* grandeur. Elles sont des allégories ou des représentantes de l'Absolu.

Une héroïne comme Charlotte Corday est une grande amante... sans homme. L'amour ici devient sacrifice.

L'homme et la femme sont comme deux êtres sur deux berges d'un ruisseau. Ils passent, par moments, d'une rive à l'autre. Mais ils ne peuvent effacer le ruisseau.

Effacer le « ruisseau », c'est ce qu'ont voulu faire Tristan et Yseult. Le « ruisseau » est le ruisseau du temps qui ferme l'éternité.

Tous les romans cherchent cette *Impossible Rencontre*. La dernière page d'un roman rejoint la première page. Entre les deux, il y a le mot : *impuissance*.

L'art cherche à résoudre le *problème humain*, dont l'essentiel est le couple.

Résoudre ce *problème*, c'est résoudre le *problème de Dieu*.

---

# ADVANCE

31 Janvier 1974

## Notre trésor touristique

Un étranger qui avait séjourné dans notre île pendant plusieurs années et qui était de retour en passage chez nous, me disait dernièrement : « L'Europe est devenue un désert humain. » Et il expliquait : « Là où jadis j'allais en dehors des villes et que je me trouvais à la campagne, ces lieux sont envahis aujourd'hui par des complexes d'usines. Et c'est le tintamarre, la cohue. Où aller ? »

J'allai lui dire : « *Venez habiter l'île Maurice.* » Mais je savais que ses occupations le tenaient ailleurs.

En août, chaque année, toute la planète se déplace. Paris se dépeuple. Les gens pauvres comme les gens riches courent les routes au sein d'un embouteillage innommable. Les vacances, à ce taux, sont un supplice. Mais il faut aller, s'échapper à tout prix — coûte que coûte.

Le boom touristique à Maurice est la conséquence de cette migration en masse.

Avec l'avion, Maurice qui était au bout du monde, est désormais à la porte de l'Europe.

Ce que me disait mon ami — l'étranger — nous rend songeurs.

Dans son bureau à Londres — l'homme a un haut poste — chaque vendredi, les employés et même les plantons lui annoncent qu'ils iront en week-end, qui à Majorque, qui à Rome, qui aux îles Canaries. Comme ça !

Je voyais qu'en Amérique, le couple ainsi se disloque. Si le mari et la femme travaillent, par exemple, comme professeurs dans deux universités différentes, ils se retrouvent en week-end. À noter que si c'est la femme qui se déplace, le mari, lui, doit tenir le ménage et s'occuper des enfants.

Donc le tourisme — le simple fait des vacances annuelles, que chacun ne veut pas passer chez soi — cet état de fait, la migration perpétuelle, a changé la vie des peuples.

Ainsi va le monde moderne. On ne peut rien à cela. Les communications accélérées et multipliées ont voulu cela. Et l'inflation ne changera rien à l'habitude des peuples.

Ô ce temps, où l'empereur Néron se déplaçait à Baïa, ville estivale à quelques lieues de Rome ! Et ce déplacement de Louis XIV à Marly, à la porte même de Versailles.

Donc, tout le monde se déplace. Et l'on n'est pas trop content. À cause de la cohue.

Rome, grâce à l'envahissement des touristes, est devenue un bazar.

Alors que les Américains vont à Rome et que les Allemands, les Anglais gagnent la botte italienne, les Italiens, eux, quittent Rome et vont à Londres et à Berlin. C'est un chassé-croisé. De la sorte, les restaurants italiens se multiplient à Paris et les bars anglais se multiplient à Rome.

Le Mauricien, lui, ne se déplace pas. Pas encore.

Mais nous avons déjà une population qu'on pourrait dire ambulante, à cause des touristes. Ça donne, à mon sens, d'autres couleurs à notre pays. On ne peut que s'en louer. Car c'est un apport nouveau constant.

Mais mon propos aujourd'hui est de parler de notre trésor national touristique.

Ce trésor consiste d'abord à conserver notre pays intact — sans pollution — et à garder le cachet essentiel de notre île.

Moderniser, oui. Il le faut. Le frigidaire, la climatisation, le *swimming pool* et toutes ces aménités que nous a valu la civilisation.

Mais je crois quand même que nous faisons bien les choses. Il y a partout dans nos hôtels un exotisme qui charme les étrangers. Et ce délicieux nonchaloir, ce parler traînant empreint de grâce et ces sourires amicaux. Ça, c'est un trésor touristique certain. Les communications entre les serveurs chez nous et les clients d'hôtels sont *directes* et pas du tout anonymes. N'existe pas à Maurice le *désert humain*, dont me parlait mon ami l'étranger.

Le séga ? Très bien. Un peu plus de cuisine locale serait bien aussi. Un peu plus de promenades siérait — et surtout des pique-niques promenades où les clients iraient déjeuner sur l'herbe.

Notre trésor touristique, ce sont nos plages immaculées, notre air pur et cette joie de vivre de la lumière.

Les plages mauriciennes incitent à la paix — la paix intérieure comme la paix extérieure.

Il faudra cependant veiller au grain : faire en sorte que nous ne nous modernisions pas trop.

Nous devons conserver notre cachet, notre personnalité, garder notre style, rester nous-mêmes. Ceci fait, le tourisme chez nous a de beaux jours en perspective.

---

# Le MAURICIEN

5 Février 1974

## Du pétrole en terre mauricienne : Malcolm de Chazal révèle et pose ses conditions

L'île Maurice est dotée de trois importants gisements de pétrole, dont l'un serait de capacité égale à n'importe lequel des gisements d'Arabie Séoudite.

*C'est Malcolm de Chazal qui l'annonce. Il se tient d'ailleurs prêt à en révéler l'emplacement. Mais à certaines conditions. Il dit, ici, lesquelles.*

\*.\*.\*

« Il y a du pétrole à Maurice. J'étais péremptoire à ce sujet dans un article au *Mauricien*. Je procède par mode occulte, dont le secret reste jalousement gardé. C'est une méthode poétique d'ordre occulte qui est rigoureusement donnée dans mon livre, à paraître bientôt : *L'homme et la connaissance*.

« Ici, la perception se lie à la divinisation. J'ai fait une carte pétrolière de tout l'océan Indien, comprenant Maurice, la Réunion, Rodrigues, les Seychelles, Madagascar, les Comores. L'île Maurice a trois gisements pétroliers, deux sur terre et un dans les environs immédiats de l'île.

« Un des gisements dont je connais la profondeur dans le sol, est d'une capacité égale à n'importe lequel des gisements d'Arabie Séoudite, et, sauf le gisement maritime, les deux autres sont extrêmement exploitables parce que de faible profondeur. Je ne parlerai pas, ici, de la qualité du pétrole mauricien.

« Je m'arrange afin de ne jamais me rendre dans ces lieux, car on soupçonnerait alors qu'il y a quelque chose là-bas. Je suis toutefois prêt à révéler toutes mes informations aux conditions suivantes : Un homme de loi à ma gauche. À ma droite, le représentant d'une compagnie pétrolière internationale, chèque en main. Une enveloppe à ma gauche contiendrait le secret des gisements mauriciens. À ma droite, dans une autre enveloppe ce serait un chèque dont j'établirai le montant. Naturellement, il y aurait des *royalties*.

Quel est mon but ? Avoir au moins Rs 20 millions ou Rs 30 millions afin de faire de Maurice un centre poétique mondial et international avec Malcolmland.

« Dans mon livre *L'Homme et la connaissance*, qui paraît à la fin du mois, et qui est préfacé par l'un des plus grands du monde actuel, je révèle le principe analogique de divinisation par des parallélismes magiques, processus jamais appliqué jusqu'ici. Mais, même si je révèle le mode par lequel je travaille, personne ne pourrait le faire car je travaille par le sixième sens, par un processus de divinisation personnelle. »

## ADVANCE

18 Février 1974

### Fleurir l'île Maurice

Je crois que c'est François 1er qui a dit : « Une cour sans femmes, c'est un jardin sans fleurs. »

C'est dommage que le *Livre de la Genèse*, en nous parlant de la chute, ne nous parle pas des fleurs dans le Jardin d'Éden. Car la pomme vient de la fleur de pommier.

On peut associer la fleur à tout : au visage humain comme aux étoiles. C'est Victor Hugo, qui, pour illustrer poétiquement la fleur de pommier, se sert de la métaphore « neige odorante du printemps ».

La fleur a un visage. En fait, tout a un visage. Mais la fleur associe les yeux aux lèvres. La fleur est à la fois un regard et un baiser dans l'espace. C'est pourquoi on offre des fleurs aux femmes. En Amérique, les fleuristes disent : *Say it with flowers*.

Or notre douce patrie manque de fleurs. Toulet a parlé du « jardin sur les eaux ». Et cependant les touristes affluent. Il s'agirait pour leur plaisir de multiplier les fleurs dans les jardins pour leur agrément.

Tiens, pourquoi nos routes ne seraient-elles pas bordées de poinsettias, de mourouli, de flamboyants ? Ces routes « fleuries » par des arbres-fleurs, les touristes les verraient dès l'avion marquées de beauté avant de les parcourir.

L'île Maurice se présente comme des champs d'émeraude — les cannes à sucre — que strient les routes. Les arbres-fleurs viendraient *souligner* et atténueraient par leur kaléidoscopie ce que les damiers de cannes à sucre ont de monotone.

Et puis l'aérodrome de Plaisance atteint, s'il y avait ici des *vendeuses de fleurs*, quel accueil !

On connaît le versant de *Crève-Cœur*, où accrochés à la montagne sont des jardins : multitude de bégonias qu'enserrent des colliers de marguerites blanches.

La veille de la fête des morts, de grands paniers croulant sous les fleurs offrent leurs bouquets aux vivants se rappelant de leurs morts.

Ne pourrait-on multiplier ce lieu de délices qu'est le versant du *Pieter Both*. Cela donnerait une autre dimension à la vie mauricienne.

Le jardin Telfair est un miracle de paix. Pourquoi les fleurs à foison ne feraient-elles pas ici un encorbellement à la mer ?

Un jardin-parc remarquable est le jardin Balfour à Beau Bassin. Ici toujours des plate-bandes. Et combien cela se lie à ce « pont » qu'est le jardin Balfour fixant les parapets bleutés de la chaîne de Moka à Montagne Ory.

Le jardin Robert-Edward Hart tôt ou tard disparaîtra. Ce jardin a eu ses beaux jours avec ses goyaviers-fleurs et ses plate-bandes de flox et de pétunias — autant de tapis persans face à la mer.

Que nous reste-t-il à Port-Louis ? Beaucoup de place pour beaucoup de fleurs, dans les lieux publics.

À noter le grand effort de fleurir Curepipe. Ainsi à la place d'autobus, de nouvelles plate-bandes s'étaient tout le long de la rue Jerningham.

Mais Curepipe est pluvieux. Seuls deux mois incomparables dans l'année : mai et octobre.

L'île Maurice devrait être couverte de bougainvilliers — le bougainvillier couleur bordeaux est le plus rutilant.

Pour Curepipe, les hortensias, les plants de camélia. Et partout les cannas.

On parle de développement. Pourquoi pas le *développement des fleurs*. On réussit bien les anthuriums. Pourquoi pas les autres fleurs.

En d'autres mots, le commerce des fleurs comme des légumes.

Les roseraies devraient se multiplier. Surtout à Vacoas et à Moka où elles viennent si bien.

Il y a aussi les fleurs sauvages. Pourquoi pas un bouquet de *longoses* (je dis bien longoses, ces fleurs jaunes et blanches au parfum entêtant) ? Ces longoses sur nos nappes d'hôtel, auprès de la senteur de l'ananas et de la goyave.

Il faudrait cultiver les *fleurs-d'eau* et les commercialiser en étendant des nappes d'eau artificielles.

Et les immortelles ! Qu'on pourrait expédier par avion.

Nous avons un *soleil perenniel* — le soleil des tropiques — qui nous donne des fleurs éclatantes.

Notre grand atout est le jardin des Pamplemousses, qui toute l'année est fleuri.

Il faudrait *d'autres* jardins des Pamplemousses — par exemple à Mahébourg, dont la rade est un lac de *lapis-lazuli*, de rubis et d'opales.

Avec le tourisme, la fleur est un *capital*. Ça coûte peu. Ça rapporte infiniment.

J'ai parlé du sourire des fleurs. Ce *sourire-à bouche-ouverte*, qui est en même temps un baiser.

Les fleurs parlent. Elles ont un langage. La fleur est le folklore immédiat. C'est le livre de poésie, sans mots. Multiplions les fleurs à cause des touristes. Quel meilleur accueil — au-delà des prospectus touristiques.

Si nos hôtels croulaient sous les fleurs — leur valeur marchande aurait un *capital humain* à nulle autre pareille.

« Une cour sans femmes, c'est un jardin sans fleurs », dit François Ier, ami des femmes et des jardins.

# ADVANCE

11 Mars 1974

## Indépendance an six (Donner un nom à l'île Maurice)

Une des grandes illusions des temps actuels est de croire que l'indépendance existe sans interdépendance.

Jamais l'île Maurice n'a été autant *dépendante* d'autres nations que du jour où la Grande-Bretagne lui a octroyé l'indépendance.

Nous sommes dépendants pour nos sucres de marchés loin de nos côtes. Les « nouvelles » nous rendent dépendantes du monde entier.

Naguère nous étions dans le cercle fermé des échanges entre l'Angleterre et nous — et dépendants pour notre nourriture de l'Asie.

La seule indépendance réelle est la *dépendance associée*.

Ce que l'indépendance nous a donné avant tout est de nous avoir mis sur la carte du monde. Depuis l'indépendance nous ne nous sentons pas isolés.

Il y eut l'ONU. Nous avons un représentant à l'ONU. Notre drapeau flotte auprès de ceux des autres pays à New York. Nous avons des ambassadeurs – ce qui nous donne un statut national et international.

*Mais sommes-nous une nation ?*

Lorsqu'existait le système colonial, nous n'y pensions pas. Pourquoi ? Parce que le terme « sujet britannique » (*British subject*) semblait nous unir. Nous étions fiers d'appartenir au Commonwealth. Et le drapeau britannique nous protégeait, cela était notre sécurité.

Depuis l'indépendance, nous réalisons que nous sommes Mauriciens (ce qui est bien différent de *British subject*). Mais qu'est-ce que cela implique : être Mauricien ?

À New York, l'homme de chez nous qui dirait à un Américain dans Broadway : « *I am a Mauritian* » laisserait l'interlocuteur se demander : « *A Mauritian ? We do not know what does it mean.* »

Avec l'indépendance, nous devons viser à obtenir un *nom*. C'est-à-dire *qualifier* l'île Maurice. Et pour cela susciter chez nous le sens de la *personnalité*. Pour tout dire, une petite île comme la nôtre ne saurait s'imposer par le *quantitatif*.

Dans *Advance*, récemment, quelqu'un faisait noter que les Mauriciens ne lisent pas les livres d'auteurs mauriciens, parce que ces livres sont inaccessibles.

Or, pour donner un *nom* à l'île Maurice, il faut que les œuvres qui *qualifient* l'île Maurice puissent être lus dans les écoles. C'est très bien de lire Shakespeare ou Corneille, mais Shakespeare et Corneille ne sauraient d'aucune manière *qualifier* l'île Maurice.

On a voulu que *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre *qualifiât* l'île Maurice. Mais dites-moi : qu'à *Paul et Virginie* à voir avec l'année six de l'indépendance ? Peut-on donner un *nom* à l'île Maurice avec le romantisme français ? Non.

Donc, puisqu'il faut donner un *nom* à l'île Maurice, il faudra *construire l'île Maurice*.

Hourrah pour le développement ! C'est nécessaire. Mais le développement ne donnera pas un *nom* à l'île Maurice. Ce *nom* qui liera tous les Mauriciens et qui nous « fera ».

Pour cela – et pour que l'île Maurice ait un nom, il faut un *don de soi*, une *projection*. Nous arrivons alors à l'*art* et au pouvoir créateur.

Notre système éducatif ne peut viser uniquement, comme ultime but, de faire des lauréats. Il me semble que dans nos écoles et dans notre université, il doit régner un esprit nouveau, visant de faire des *créateurs*.

Nous arrivons alors au sens de *personnalité*, sans laquelle un pays ne peut avoir un *nom*.

Et pour cela prôner tout *esprit d'indépendance de la pensée*, sans laquelle il n'y a pas de réelle indépendance d'ordre durable et profond.

L'école donc doit avant tout développer la *personnalité*.

Mieux que le sens de *connaître* (dans l'ordre restreint du mot), l'homme mauricien doit se mettre à *créer*. Car *créer*, c'est lui qui donne la connaissance.

Et pour cela, il faut toute l'aide possible aux jeunes qui ont la passion de créer.

J'établis le principe. Qu'on voie le *modus d'application* – à savoir *comment* aider les créateurs.

Une île Maurice créatrice est sûre de s'imposer dans le monde – quelle que soit l'exiguïté de son territoire.

Athènes était moins grande en superficie et en habitants que notre Port-Louis. Or, le *nom* d'Athènes rayonne jusqu'aujourd'hui.

Pourquoi ? Parce que les Grecs révéraient la personnalité, cette essence de l'humain, qui ne connaît ni bornes ni frontières, qui est au-delà des races : la *personnalité*, qui nous élève aux réalisations suprêmes. Tel un Tagore qui résume l'Inde, tel un Goethe qui est toute l'Allemagne, tel un Dante qui est l'Italie.

Le *nom* c'est l'indivision de l'homme et de la terre natale. Ici *Paul et Virginie* est un non-sens.

Point de nation véritable sans l'homme qui résume la nation – l'homme qui est la nation *plus* la terre natale.

Faire des hommes qui soient la terre natale, tel est le but.

Il n'y a pas de plus haut but que de donner un nom à l'île Maurice – nom ajouté aux noms des autres pays et qui par un humanisme global fait de l'humanité tout entière une même famille.

# ADVANCE

19 Avril 1974

## L'île Maurice routière

Avec le tourisme, c'est une grave lacune que nous n'avons pas une route côtière faisant le tour de l'île. Par exemple, c'est idiot que passé Souillac, il faille faire le grand détour par Bénarès pour atteindre l'aérodrome de Plaisance. Je parle des touristes passant par le sud à partir du *Morne Brabant* et de *Dinarobin*.

La côte surplombant les parapets de Gris-Gris et ensuite *Le Souffleur* est très belle.

Je pense que les temps sont arrivés pour qu'une autostrade Phœnix – Mahébourg soit construit. Indéniablement, Mahébourg est appelée très bientôt à être notre second port, avant de devenir le premier.

Tout le centre de l'île est congestionné – entre Curepipe et Port-Louis, c'est une constante habitation, sauf pour cette partie qui part de Pont-Fer (Phœnix) pour atteindre St-Jean. Mahébourg est idéale pour une grande cité !

On a parlé du *Chemin Français* qui de Riche-en-Eau courait jusqu'à Quartier Militaire au temps des Français. Qu'en est-il advenu ?

La route qui passe par Les Mares est un régal par beau temps. On ressent ici un état d'élévation parmi les arbustes rabougris (témoin de la forêt originelle). La route ici glisse avec le ciel bleu. Et puis c'est cette descente (genre de route de La Réunion) pour atteindre les hauts de la Rivière Noire et Chamarel. Mais il faut rendre cette route plus carrossable dans la descente. Il y a longtemps que je n'aie été sur cette route en corniche qui de Chamarel atteint Petit Cap ou Macondé.

De l'avis des touristes, une des plus belles routes de l'île est celle qui part du Morne pour atteindre Souillac par Riambel. Un tronçon mène à Chemin Grenier, ce village pittoresque et qui semble appartenir à un autre temps et à tous les temps. Une route qui paraît sortir le visiteur de l'île Maurice tant elle fait voir un nouvel aspect de notre folklore géographique, est cette route en lacets qui du Vieux Grand Port et le Bois des Amourettes atteint la Grande-Rivière Sud-Est par Bambous Virieux et Anse Jonchée.

Le phénomène ici est que la même route est faite comme deux routes – selon qu'on la parcourt de Grande Rivière Sud-Est à Mahébourg ou dans le sens inverse. Dans le premier cas c'est comme un *départ* et dans le second cas c'est comme un *retour* – tant Mahébourg est le centre d'attraction, un pur aimant.

Les routes du Nord me donnent l'effet – je parle de la route de Cap Malheureux à Belle Mare – comme d'être sur le pont d'un bateau.

La merveille de nos routes c'est le jeu en lacets – ces virevoltements, cette danse de la route, qui fait danser le paysage. Il ne faut rien changer à cela.

Nos maisons – très humaines – sont des joyaux. Elles sont assises au bord de la route, et nous regardent passer. Ce sont des *maisons familiales*, comme nos montagnes si proches de l'humain.

Notre pays a une diversification inouïe. À Souillac, à Gris-Gris, on se croirait en Bretagne. Dans les plaines de Flacq on se croirait dans Les Landes. Si Tahiti est ici, il y a aussi l'Europe. Alors que La Réunion c'est les montagnes rocheuses de l'Amérique en miniature.

L'île Maurice est ciselée. L'orfèvre est la lumière.

L'île Maurice change comme le regard d'une femme. Nous avons une lumière émotive, qui pense, qui a des sentiments. Peu voient ça. C'est dommage.

---

## ADVANCE

11 Mai 1974

### La viabilité du tourisme mauricien

On a dit que la vendeuse de gâteaux piments, de samoussas et de bringelles frites est une représentante authentique du folklore mauricien. Mais la question est dès lors posée : « Est-ce que les touristes mangent des gâteaux piments qui sortent de la caraille ? » La vendeuse de gâteaux piments est là. Les bringelles frites sont là, les samoussas sortant de la cuisson en plein air sont là. Mais le touriste ignore tout cela. On lui sert des « beefsteaks » à *gogo* – chose qu’il connaissait avant de venir à Maurice.

Donc la vendeuse de gâteaux piments est un folklore nullement utilisé pour le tourisme.

Aussi va pour les « beefsteaks aux pommes ! ». C’est plus moderne.

On dit que nous avons un séga. Que voit-on ? Des danseurs et des danseuses « costumés ». Et c’est la guitare électronique et le rythme « *rendered tame* » ou gueulant. Donc, parler du séga mauricien, c’est comme déterrer un dodo vivant. Le séga réel est inconnu par les touristes.

*Gâteaux piments* et *séga* sont deux exemples. Nous pourrions en citer à foison.

Donc, il n’est nullement étonnant qu’une journaliste suédoise ait dit que « l’île Maurice est extraordinairement pauvre en folklore ».

Quant à lui, M. Trigano, directeur général du *Club Méditerranée*, il a dit ceci : « Les étrangers ne viendront pas à Maurice pour jouir du soleil mauricien ou des plages de sable fin, mais ils viendront surtout pour la chaleur humaine. »

Or qui dit « chaleur humaine » dit folklore.

Dans mon petit recueil illustré *L’île Maurice, protohistorique, folklorique et légendaire*, je proclame que le folklore est parmi notre peuple.

Mais quelles sont les tournées touristiques à Maurice qui comportent un arrêt prolongé dans un village ? Est-ce qu’un seul touriste depuis plusieurs années a eu l’avantage à Maurice de s’asseoir au sein d’une seule demeure villageoise et de causer avec l’habitant simple et émerveillé ?

N’est-ce pas ici l’essentiel : prendre contact avec cette « chaleur humaine » qui forme corps avec notre terre bénie ?

Donc le tourisme mauricien pêche par l’essentiel : il s’écarte des sources.

Le tourisme devient alors une tournée Cook : l’Hôtel de Ville de Curepipe, les terres de couleur de Chamarel domestiquées et l’inénarrable dodo du musée de Port-Louis. (Le président Senghor dit que le dodo pullule à Maurice, mais issu du pinceau d’un peintre).

Je parlerai donc du *tourisme automatique* – le robot touristique qui repousse la poésie de notre île.

Il faut donc repenser le tourisme mauricien afin de le rendre vivant.

Je suggère une école hôtelière d'un nouveau genre, où des hôtesse triées sur le volet iraient suivre un cours sur la *Poésie de l'île Maurice* dont notre peuple est intégrant.

On apprendrait à ces hôtesse à voir notre île d'un regard neuf.

« *Il faut redécouvrir l'île Maurice et la révéler aux étrangers* », serait le motto.

Sinon, le tourisme mauricien deviendra fade – avec une répétition de Tahiti et des Caraïbes – dont on s'est lassé.

La vendeuse de gâteaux piments est une toile de fond. Brodons devant le reste. Mais quoi ?

M. Trigano, directeur général du *Club Méditerranée*, a dit : « Là où il n'y a pas de folklore, il faut le créer ».

Qui va créer ce folklore ?

Toute la question est là !

---

## ADVANCE

5 Juin 1974

### L'Europe se fera-t-elle ?

Au début de ce siècle, alors qu'un épais brouillard couvrait l'Angleterre, les gens et les journaux anglais disaient : « *L'Europe est coupée de l'Angleterre* ». Ainsi l'Europe était considérée par les Anglais comme périphérique et l'Angleterre comme le centre du monde.

Le Pas-de-Calais (*The Strait of Dover*) est un petit canal océan. Cependant l'Angleterre, hautaine et impériale, se trouvait comme à des milliers de lieues.

Entre l'Anglais du Devonshire ou du Kent et les Français, Allemands, Espagnols, il y avait un abîme de séparation. D'abord par les menus. L'Anglais considérait sacré son *porridge*, son *bacon and eggs*, son *mutton chop*. Et le *plum pudding* considéré immangeable par les gens du continent, était, le jour de Noël, le délice des délices pour les Anglais.

Le *bowler hat* (chapeau melon) et le parapluie classaient le gentleman. Wellington avait ceci à dire sur Napoléon : « *He is not a gentleman.* »

On pouvait identifier un Anglais à vue. Et chose curieuse, pendant le règne de la reine Victoria, les Anglais considéraient que c'eût été déchoir de voyager par chemin de fer autrement qu'en première classe.

Tout cela a changé. L'Anglais préfère aujourd'hui le vin à la bière et au *stout*. Et Carnaby Street a révolutionné la mode vestimentaire des jeunes. Les traditions anglaises se meurent. Le Lord devient démocratique et bourgeois. Il n'est pas mal vu aujourd'hui en Angleterre de vivre en Européen. Or, rappelons-le, l'Anglais n'avait jamais vécu en Européen. (Le général de Gaulle ici a parfaitement raison).

Qu'est-ce que l'Europe ? Un promontoire du continent asiatique, a-t-on dit.

Qu'est-ce qui a mis l'Europe en existence ? Purement l'Empire romain, maître de la Méditerranée et du monde antique.

L'Angleterre a été romanisée. La France, elle, est romaine, comme l'Italie – régies toutes deux par la langue latine.

Les Germains, en se saisissant de Rome, furent « romanisés ». Charlemagne, le plus grand des Européens était un germano-latin.

Donc l'Europe a existé à partir de Jules César.

L'Europe ensuite a été christianisée. Et l'on a parlé de l'Europe chrétienne.

Mais il y avait les Grecs, qui peuvent être considérés par leur pensée comme d'appartenance orientale. Tout cela est entré dans le contexte – qui avec Aristote, Plotin, Platon, Euclide ont aidé à fonder la pensée européenne qui remplit les bibliothèques – de la Bibliothèque nationale à Paris à la librairie du Congrès à Washington.

La pensée européenne, qu'est-ce ? Elle est fondamentalement raisonnante. Descartes n'a fait que suivre.

Résultat ? Avec la pensée analytique, on a eu la science. Le robot en a découlé. Et ça a été l'industrialisation. Et le mythe du progrès.

Or, tout cela s'écroule aujourd'hui. L'Europe doit se chercher et se trouver une nouvelle âme.

L'Europe se fera-t-elle ? Mais ce ne sera plus l'Europe – cette Europe de Cervantès, de Milton, de Goethe et de Dante.

L'Europe nouvelle sera un autre monde – à la fois liée à l'Afrique, au Moyen-Orient et à l'Asie.

L'Europe qui va trépasser se tournait vers l'Ouest. L'Europe nouvelle se tournera vers l'Est.

Déjà, la jeunesse est « abîmée » dans le *Zen*. L'Europe devient bouddhique, occulte et métaphysique.

L'Europe, d'ici quelques années, deviendra un vaste musée, côte à côte avec un nouveau monde.

L'Angleterre rejoint l'Europe en ce moment. Et forcément l'Europe deviendra anglaise – par osmose.

L'art européen aura vécu – rigide, cerné, serré dans des écoles. Et ayant la religion de la forme aux dépens de la couleur. L'inconscient avec la nouvelle Europe jouera un rôle de plus en plus grand.

L'Europe, de colonisatrice, deviendra aimable, beaucoup plus humaine. La nouvelle Europe comprendra les peuples primitifs – et cette pensée proche de la terre qu'est la pensée africaine.

L'Europe aura perdu alors cette force qui vient des armées et aura trouvé la vraie force qui est l'intégration. L'Europe nouvelle, de cloîtrée, deviendra planétaire.

Alors l'Europe renouvelée débordera sur le monde autrement que par ses armées. L'Europe nouvelle ? On n'en a pas encore les bergers. Ça viendra.

Il y a une indication de l'Europe qui vient dans tout ce qui se passe en ce moment. Mais c'est Goethe, c'est Lautréamont. C'est Baudelaire. C'est Hölderlin – ces rares flambeaux ressurgis qui referont la nouvelle Europe – puisque pratiquants de l'humanisme. L'Europe humanisée trouvera ses assises éternelles dans la symphonie des peuples.

---

## Le MAURICIEN

21 Juin 1974

### Du pétrole dans les eaux mauriciennes ?

Malcolm de Chazal réitère son offre

Malcolm de Chazal nous a fait, ce matin, la déclaration suivante :

« Je lis ce matin dans *L'Express*, une déclaration concernant le pétrole, sous le titre *Des possibilités de pétrole dans les eaux mauriciennes*. Pour la troisième fois, je répète l'offre que j'ai faite dans *Le Mauricien*, à savoir la révélation de trois gisements pétroliers à Maurice : deux sur terre et un à proximité des côtes.

« Un des gisements est aussi considérable que les grands puits de l'Arabie Saoudite. Ces deux gisements sur terre sont éminemment exploitables car ils sont à une faible profondeur sous terre.

« Par le même procédé, j'ai fait une carte pétrolière de l'océan Indien, *viz* Maurice, Réunion, Madagascar, les Comores, Rodrigues, Seychelles et les îles. Ce principe divinatoire étant donc unique à moi-même et est du même ressort que mon pouvoir poétique créateur, mon pouvoir artistique...

« Les conditions financières posées par moi ont été explicitées dans *Le Mauricien* en détail.

« Dans un monde matérialiste comme le nôtre, cela dépasse l'entendement humain que l'Homme par son 6e sens peut connaître les secrets de la vie. Que les incrédules, qui sont légion, nient les facultés supranormales, tant pis pour eux. Le pays en subira les conséquences ».

---

# ADVANCE

6 Juillet 1974

## La troisième force et le pétrole

Le mentor d'Hitler, le professeur Hansshofer, un Autrichien, avait découvert le terme *géopolitique*. Qu'est-ce que la géopolitique ?

C'est la politique liée aux lieux où se trouvent les matières premières.

Le professeur Hansshofer enseigna à Hitler la géopolitique. Il avait dit à Hitler : « *La guerre ne se fait pas seulement avec les armes à feu, mais surtout avec les matières premières.* »

Tenant les océans, l'Angleterre et l'Amérique avaient forcément gagné la seconde guerre mondiale, puisqu'en tenant la mer – voie par laquelle sont amenées les matières premières. On peut dire que le colonialisme avait d'abord comme but : obtenir des matières premières à *bon compte*.

Naguère, il y eut la guerre des épices – dont l'océan Indien fut le témoin. La guerre du caoutchouc mena à Sumatra et à Java. On s'est battu pour les minerais de fer. Et ainsi de suite.

Le pétrole, c'est infiniment plus important puisque du pétrole vient l'énergie qui anime tout. Sans le pétrole, point de civilisation industrielle.

La montée des Anglais dans le monde, c'est qu'ils avaient dans leur sol des gisements houillers. Le *Royal Navy* policant les mers (*Rule Britannia*) ouvrit tous les débouchés de matières premières. La guerre du Transvaal se fit pour l'or.

Mais maintenant il y a un or infiniment plus précieux : *l'or noir*.

Le sens de politique séparé de l'économie a vécu.

*La politique du pétrole est la politique universelle.*

Dans ce sens, on ne peut plus parler de grandes puissances et de petites puissances. Les États, par conséquent, deviennent interdépendants par le pétrole. C'est le dénominateur commun.

*Si ce n'était que pour le pétrole, on devra s'entendre.* Et l'on s'entendra.

La guerre étant la guerre des matières premières grâce au terme de *géopolitique*, la guerre prend un nouveau sens. Il n'y a au fond que la *guerre économique qui commande tout*. Plus nous irons, plus cela sera ainsi.

Les pays forts sont ceux du *give and take, live and let live*. Le pétrole et ses incidences sont en train de tout changer de la face du monde – faisant comprendre que la planète terre devient une même nichée. Se disputer dessert tout le monde.

Résultat : de même que la guerre devient indivisible, la prospérité deviendra de plus en plus indivisible.

Mais l'extraordinaire, c'est le concept actuel de l'argent qui ne répond plus aux besoins actuels. Résoudre la crise du pétrole réclame à la fois une refonte du sens de la politique, mais corollairement, il devient impératif de changer le sens de l'argent – et même de le muter.

Qu'est-ce que l'argent ? Un pur code. Donc on peut changer le code. L'or, qu'est-ce ? Un métal rare. Si on faisait de l'or alchimique – par une méthode bien moins coûteuse et en masse – l'or lui-même n'aurait plus de sens. Donc, nous dépendons d'un *token*. C'est bien aléatoire.

On nous dit que le pétrole a monté de prix. Mais où tout cet argent ira ? Forcément ça rentrera dans l'industrie. Donc on tourne en rond.

Développer ? Mais pour aller où ? Pour augmenter phénoménalement la pollution ?

Le progrès, qu'est-ce ? Qui nous le dira ? Et le bonheur, qu'est-ce encore ? Nul ne le sait.

Heureuses les peuplades d'Afrique, heureuses puisque toute la terre est à elles. Merveilleux pays vierge ! Boire une bière glacée, c'est bon ! Voir la TV c'est épatant. Circuler en auto, c'est exaltant. Mais comment faisait-on au Moyen-Âge ? On était heureux. L'argent avait un moins grand rôle. On n'avait pas besoin de pétrole. On ignorait la TV. On n'avait pas d'autos.

Faut-il acquérir des « choses » pour être heureux ? À ce titre, les milliardaires auraient un bonheur en progrès géométrique avec leurs millions.

Problème sans réponse ? Non.

On peut être heureux ayant une auto. À condition qu'on soit poète et que l'auto ne nous envahisse pas. On peut être heureux ayant une TV. À condition que la TV ne nous devienne pas indispensable.

La crise du pétrole fait réfléchir l'humanité. Le pétrole fait penser. Vive le pétrole ! ...

---

# ADVANCE

17 Juillet 1974

## Le temps margoze

Les fanatiques du progrès vous diront que le passé ne vaut rien. C'est une absurdité : le passé c'est les racines des peuples. D'abord par la culture et le folklore. Nous sommes fils d'héritage. *Nos aïeux nous font.*

*Le temps margoze*, c'était le temps de Pierre Magalon :

\*.\*.\*

*Pierre Magalon dire moi*

*qui to l'état ?*

*Mo l'état tailleur de pierres*

*Dans l'allée des filaos.*

\*.\*.\*

La France a le *Temps des cerises*. Nous avons *Mo passé la rivière Taniers*.

*Le temps margoze*, c'est tout ça : cette nostalgie qui épouse la légende. *Le temps margoze*, c'est le parfum du passé. Ah ! si dans nos écoles, nous faisons nos enfants chanter : *Pierre Magalon dire moi qui to l'état ! Et Mo passé la rivière Taniers !*

Mais il s'agit maintenant de parler du *bon côté* du passé dans l'ordre de la vie du peuple.

Connaissez-vous la « tonnelle de choux » que possédait chaque famille du petit peuple — à la campagne comme à l'entour des villes. Et les quelques « pié », « arouille violette ». Et les brèdes gandoles. Ces menus « riens » qui « aidaient le riz ».

Et les quelques volailles et « mères-poules ». Et les œufs à domicile. Tout cela n'est plus ! Il faut faire revenir *le temps margoze*.

Chaque coin de terrain dans les cours, chaque jardin devrait avoir son potager minuscule. Il faut « aider » le villageois par tous les moyens à se tendre vers la terre, mère d'amour et source de vie.

La pioche, la charrue ont fait les peuples. Il n'y a rien de plus noble que ça.

Il y a le tracteur. Mais il faut retrouver la pioche. Afin de planter l'arbre fruitier et mettre en terre le fruit à pain — ce pain suspendu sur les branches.

Il faut dire au peuple que l'amour de la terre est le premier amour. Car la terre est notre mère à tous et qui nous permet de communier dans un même amour.

Un empereur romain, après avoir gouverné le monde antique, revint à la terre et se mit à planter ses choux. Quel signe d'incommensurable grandeur !

*Le temps margoze ?* Mais voyez comme on vivait bien en ce temps. Le *cash*, le *sou*, avaient alors une valeur (aujourd'hui le cinq sous n'achète rien). Le pain se débitait en morceaux. Et on avait des pastilles de limon (cinq ou plus pour un sou).

*Le temps margoze* — et cela est capital — était le temps où on se contentait de peu. Tout faisait plaisir. Manger les gâteaux-la-malle, c'était toucher au sixième ciel. Les enfants, eux, heureusement, sont toujours heureux.

La merveille, c'est que le gosse du peuple avait le bonheur plein les bras. Le plus malheureux de tous était l'enfant des gens riches, qui entouré de ses jouets, regarde avec envie l'enfant du petit peuple avec un bout de bambous entre ses jambes et qui faisait *dadac* (c'était le temps des calèches).

Ce qu'il nous faut, c'est une *confraternité de la terre*. Et une *fête des champs*, — comme dans l'antiquité. Un *rite*. Une *consécration*.

Là est l'avenir qui rejoindra le passé.

---

# ADVANCE

5 Août 1974

## Le sport chez les animaux

De tout temps, l'homme possédait les jeux. Le sport est venu ensuite.

Nous avons le jeu de cartes. Ça vient du *Tarot*. Depuis on en a perdu le sens.

Les jeux de société ont eu leur départ et leur signification, à la fois dans l'ordre humain et cosmique.

Mais il y a les jeux cruels comme le combat des gladiateurs. Et enfin la guerre qui est un sport horrible et sans signification.

Mais il y a surtout les jeux de l'amour. Il faut alors donner une autre signification au terme sport.

Le chevalier du Moyen-Âge avait la prétention de se battre en honnête homme.

Après Poitiers, Jean Le Bon dîne à la table du Prince Noir.

---

# ADVANCE

16 Septembre 1974

## Hymne à la Rivière Noire

Connaissez-vous le district de la Rivière Noire ? Au temps des Français (*létemps français*), on parlait alors du *Quartier de la Rivière Noire*.

Il y a un quart de siècle de cela, un sentier brinquebalant liait le village de Bambous au village du Morne.

Sauf aux alentours de Médine, point de cannes à sucre. Dans ce pays vaguaient les singes. Et à la montée de Bois Puant, les acacias embaumaient l'air vierge.

Tamarin était encore dans l'enfance. La Petite Rivière Noire était quasi inexistante. À la Grande Rivière Noire, on était coupé de tout sauf les campements des riches ; on aurait pu se croire au « bon vieux temps » légendaire.

Tout cela a changé. La Rivière Noire, avec l'hôtel *Le Morne* et sa consœur *Dinarobin*, est en passe de devenir la capitale touristique de l'île. Les singes maintenant sont rares. Le bois noir a encore ses houppettes. Mais les autobus circulent, gaillards, neufs. Et des vans portent légumes et marchandises sur les lieux. La Rivière Noire a disparu. Il y a une nouvelle Rivière Noire où le village de *La Gaulette* est appelé à être un chef-lieu.

Qu'est-ce qui a causé tout cela ? Les moyens de locomotion ont changé et bien entendu les routes aussi. Et puis un nouvel esprit est là, que l'arrivée des touristes a suscité.

Certes, le plus beau panorama de Maurice est la vue extasiée que le visiteur à la Pointe des Régates à Mahébourg contemple. Ici l'étendue, espace butant la Montagne du Lion et cet humus des mers que l'odeur de varech fait monter sur les eaux. Tout ici enchante. On se sent dans le « grand large ».

Rien de tel à la Rivière Noire où tout serpente, où rien n'aboutit. Mais on n'est pas fermé quand même. On voyage. Mais comme ces dentelles qui reviennent sur elles-mêmes, la Rivière Noire est une *danse*.

L'eau ici a donné vie aux cannes à sucre, mais a effacé nos forêts. La Rivière Noire est appelée à être identique aux autres districts dans le contexte mauricien en perdant tant soit peu son cachet, sa personnalité. N'oublions pas que la canne à sucre uniformise.

Des « tapis verts », disent les touristes. Mais l'œil se perd dans cette mer végétale, dont les villages sont les récifs.

Malgré tout, j'aime la Rivière Noire par cet état de *paix* que je ne vois nulle part ailleurs à Maurice au même degré.

L'air ici est une huppelande. La nuit est touchable et les étoiles semblent plus près. Puisque chaque partie de l'île a son odeur, je parlerai du district de la Rivière Noire comme de l'odeur d'un éternel matin.

Les touristes ici viendront-ils tout gâcher ? Je ne le crois pas. Parce que les touristes se renouvellent. Et ils ont l'amour de ce que nous aimons. Je crois que certains diront : « J'ai deux pays : l'un est mon pays, et mon autre pays est l'île Maurice. »

Je crois fermement que le propriétaire d'hôtel aujourd'hui est dépassé. Il y a ici, pour les touristes, un *business* tellement humain, qu'il se voit pris au piège.

Le propriétaire d'hôtel se dit d'abord : « *Je veux faire de l'argent.* » Puis il voit qu'il fait de l'argent avec amour – à cause des gens, à cause du contact humain : le propriétaire d'hôtel, à ce petit jeu, devient touriste. Ça, c'est quelque chose ! Lier le *business* à l'*art* – ce qui aurait dû toujours exister.

Allez au Morne. Avec la nuit qui tombe, parcourez la longue plage qui part de l'ancien Morne à la Pointe Marron. Et revivez l'île Maurice. Et vous aurez un autre amour pour votre pays.

*Paul et Virginie* est très peu l'île d'Ambre du roman. *Paul et Virginie*, c'est le district de Pamplemousses. Mais le sang sauvage de l'île Maurice est ce quartier de la Rivière Noire qu'ont foulé les pieds de *Paul le peureux* et de *Virginie la refoulée*.

Il y a un roman de la Rivière Noire qu'on n'a pas encore écrit.

Il faut faire un *Paul et Virginie* fin XXe siècle – deux âmes exaltées que Bernardin de Saint-Pierre a gâchées en y infusant la pudeur.

Bernardin de Saint-Pierre était un hypocrite et un refoulé. Mais un grand écrivain. Il n'a pu devenir Mauricien. Tout est là. Et qui nous dit qu'il n'y a pas des touristes à Maurice qui, à première vue, sont devenus plus Mauriciens que nous ?

---

# ADVANCE

16 Novembre 1974

## Un homme appelé Nixon

L'homme a un physique quelconque – avec un nez spécial, un parler nasillard, des yeux petits, des gestes inexpressifs.

Mais Nixon est un politicien consommé, ayant du flair et du jugement.

Son origine, en Californie, touche par son père à l'épicerie.

Une Américaine millionnaire qui avait fait un séjour à Maurice, me dit qu'à la même université où elle avait pris son diplôme, Richard Nixon était un des condisciples. Donc cette dame américaine à *Duke University* avait connu Nixon. L'opinion de l'Américaine partagée par tous à l'université : « *He does not mix* ». C'était un isolé. Là il n'y a rien de spécial. Beaucoup d'hommes d'État étaient ainsi et dirigeaient à partir d'une tour d'ivoire. Mais voici où l'Amérique est spéciale.

En Amérique, le peuple veut voir son président à la fois comme chef d'État et comme un *père de famille*. Le rapport ici entre les Américains et leur chef veut être *personnel*. Aussi les défauts de l'homme qui devient président ont une importance capitale.

On fit grief à Johnson, le prédécesseur de Nixon, de ce qu'il avait « suspendu » son chien par ses oreilles. Les peccadilles du chef d'État aux États-Unis sont vues à la loupe.

Mais on permet tout à ceux qu'on aime. Nixon n'a jamais été populaire. Raison ? « *He does not mix* ».

Nixon – il faut le dire – s'est isolé. Non pas à la manière de de Gaulle distant et parfois hautain – Nixon, lui, s'est isolé de *ses propres collaborateurs*. Il « communiquait » par deux personnages, Haldeman et Erlichman, de souche américano-allemande. Ces deux hommes étaient donc comme un mur entre le président et l'Amérique. Et comme c'étaient des zélés, ces deux hommes exacerbèrent les rapports.

Ainsi – vu comme un tout – Nixon était isolé de l'Amérique. Ses conférences de presse, tout à la fois officielles et sans chaleur, étaient rares.

Nixon était un excellent époux et un père attentionné. On ne peut qu'admirer sa vie privée.

Mais Nixon – comme Louis XIII – sut choisir un suprême esprit pour le seconder. Louis XIII s'assura les services du cardinal de Richelieu. Nixon eut Kissinger.

Avant que Kissinger fit son ascension, cet « effacé » était professeur à Harvard. Mais aussitôt que, par un hasard, il entra dans l'équipe de la Maison Blanche, il brilla.

Kissinger n'a fait qu'appliquer la méthode britannique, qui a tant payé : le *balance of power*.

Kissinger a préconisé une diplomatie d'équilibre des forces et qui a amené l'Amérique à être en bons termes avec la Chine et la Russie, tout en étant l'alliée de l'Europe.

Kissinger possède un atout majeur : *l'humour*. Il prend les choses de manière calme et se fait l'ami de tout le monde, sans trahir personne.

Kissinger est un Juif allemand, devenu, très jeune, citoyen américain. Et il fascina Nixon par sa diplomatie bon enfant. Sans un certain humanisme, Kissinger n'aurait pas été ce qu'il est devenu.

Et comme Kissinger se mêle très facilement – très avenant et très communicatif, partout chez lui – l'esseulé qu'est Nixon trouve chez Kissinger ce qu'il ne possédait pas, lui, Nixon. Et la paire s'est très bien entendue. L'accord entre Nixon et Kissinger a amené à la *détente internationale*.

Merveilleux résultat. Et tout le monde a profité.

On écrira plus tard des volumes sur l'affaire *Watergate* et ses séquences.

Mais quoi que l'on fasse, on devra revenir à la nature de Nixon.

En mon opinion, Nixon est un grand timide – une timidité maladive, qu'il cacha soigneusement. Un complexe, je ne dirai pas d'infériorité, mais d'extradition. Nixon était un extradé de la société – complexe dont il ne s'est jamais guéri.

Nixon, de par son isolement, a trop laissé les rênes à d'autres.

Le drame Nixon est une déformation de la personnalité. Un certain génie et beaucoup de réticences. Exceptionnel dans le domaine extérieur et de la diplomatie, assez faible dans les affaires intérieures. En fait, Nixon est un homme entre deux eaux, pas assez précis et fixe. Avec cependant de fulgurants éclairs de décision. Les timides sont ainsi.

S'il me fallait résumer Nixon, je dirai que voici un homme dont tous les malheurs viennent de *n'avoir pas su se faire aimer*, ce qui a tordu sa personnalité.

Nixon a manqué de chaleur humaine – grâce à quoi on pardonne tout. Cette chaleur humaine était peut-être rétractée. L'avenir nous renseignera à ce sujet.

Quoi qu'il en soit, dans sa grande épreuve, Nixon est plus seul que jamais.

Mais voici un homme d'une fantastique constitution psychique. Il encaisse ses malheurs extraordinairement.

L'Histoire dira de Nixon qui tint tête à tout qu'il était un *spécimen d'homme*. Et certes une volonté de fer et une obstination à toute épreuve.

Le divorce du cœur et de la raison a été donc au fond du drame de Richard Nixon.

Le génie, dans toute sa hauteur, n'est rien d'autre que le mariage du *cœur* et de l'*intellect*, clé de voûte de la réussite, intérieure et extérieure.

---

## ADVANCE

25 Novembre 1974

### L'inflation mauricienne — La misère au sein de l'abondance (I)

Tout le monde dit en ce moment à Maurice : « Le cinq sous, que vaut-il ? Rien. » Bientôt – si ce n'est déjà fait – le 10 sous suivra le même chemin. Puis ce sera au tour du 25 sous. Et ensuite le 50 sous. Pour aboutir à la roupie.

La monnaie dépréciée est un obstacle à tout. Si notre monnaie ne vaut rien, comment apprécier les choses ? Et ce que personne n'a vu : *l'effet psychologique* et je dirai même *psychique* de cette cavalcade de notre monnaie vers le *rien*.

Ce qui est au fond de tout cela, c'est une perte de confiance dans notre roupie. Ça, c'est *très important*.

Peut-être que certains le savent, j'ai écrit naguère une plaquette sur notre change. Voici la position.

Nous avons, en tant que lien d'attache entre l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Australie un siècle devenu une kyrielle d'espèces fiduciaires : le dollar, oui le dollar, par exemple. (Le dollar est resté avec les commissaires-priseurs).

Puis tout cela s'est volatilisé, quand l'industrie sucrière s'est développée et que nos sucres à 96 % de titrage furent expédiés exclusivement dans l'Inde. Que fimes-nous alors ? Nous importâmes des *roupies indiennes* et les entreposâmes au Trésor. C'était au temps de la reine Victoria. La roupie indienne avait un fort pourcentage d'argent et elle était plus grosse que notre roupie actuelle.

La roupie *indienne* avait un *taux fermé* qu'établissait le gouvernement anglais. Et naturellement nous suivions ce taux à Maurice.

Pour atteindre Londres et le reste du monde, nous passions par New Delhi.

Les navires de la *British India* (appelé le B. I) portaient nos sucres à Bombay et Calcutta.

Et cela marchait bien. Personne ne s'en plaignit.

Mais en 1925 (je crois) tout allait changer. Afin d'éviter de payer sur le change au sein de transaction, les commerçants locaux exportèrent en caisse les roupies indiennes qu'ils retiraient des banques.

L'argent bien vite commença à être drainé au-delà des limites permises. Et la *Banque Commerciale* (elle seule existait alors avec la *Mercantile Bank*) dut intervenir auprès du gouvernement colonial afin que fût imposé un embargo sur les devises.

Mais vint ceci : nos sucres allaient maintenant (avec titrage de 98 %) être expédiés aux raffineurs de Londres.

La *roupie indienne*, dans ce cas, était-elle nécessaire ?

Une conférence sur le change eut lieu à Maurice.

Il y eut deux courants : ceux qui voulurent que notre monnaie devienne la *Livre Sterling* et ceux qui optèrent pour la *Roupie mauricienne*, je répète *une roupie mauricienne*. C'est cette dernière orientation qui fut acceptée.

On fit alors frapper à Londres une *roupie mauricienne* surchargée de nickel, une roupie considérablement dévaluée par rapport à la *roupie indienne*. Le gouvernement de Maurice fit dans cette mutation un profit de Rs 4,000,000. C'était énorme pour ce temps où notre budget était de Rs 15 millions.

Ça « roula » comme on dit plusieurs décades. La roupie mauricienne est encore là.

Cette *roupie mauricienne* ne part ni à Londres, ni à Paris, ni à New York, ni à la Nouvelle Delhi. Elle est un *argent local*, entre nous. Un *pur code* – n'ayant aucune valeur internationale.

Mais depuis, nous avons eu l'indépendance, un pavillon national, un hymne national qui sont accrédités partout dans le monde, à Paris, à Londres, à la Nouvelle Delhi, à Washington et à l'ONU.

Je ne dis pas qu'il faut changer le mot *roupie*. C'est lié à notre folklore. Mais ce qu'il faut changer c'est *la valeur de notre roupie* – maintenant que la somme fabuleuse obtenue pour la vente de nos sucres va se déverser sur nous, sans compter le *pétrole de St Brandon*.

Quoi faire ? Nous allons en parler dans un autre article.

---

# ADVANCE

26 Novembre 1974

## L'inflation mauricienne — La misère au sein de l'abondance (II)

Ce qu'il nous faut c'est une *roupie flottante*. Toutes les devises du monde devraient *flotter* – rendant l'argent *élastique*.

LA FIXITÉ DE L'ARGENT EST AU CŒUR DE L'INFLATION

C'est cette *fixité* sur l'or qui est la cause de tous nos malheurs.

L'argent doit être basé sur le *jeu du commerce*. Le blocage qui vient des déficits de la balance de paiement vient de ce que *l'argent est rigide*.

C'est insensé que les États-Unis infiniment riches souffrent d'une balance de paiement déficitaire qui influence sa politique.

Au cœur de tout est le système capitaliste actuel *sans cœur, sans humanisme*, qui ne voit que le profit – qu'importe le reste.

Pour que l'inflation cesse, il faut deux choses :

- 1°) Une révolution du sens de l'argent
- 2°) Une révolution dans le principe du capital.

Qui fera cela ? Un esprit poétique, donc foncièrement humain.

La réforme bancaire – je dirai même une révolution du sens de la Banque – est impérative et urgente. Car la Banque est la plaque tournante. La Banque ne doit pas exister en soi – elle transmet. La Banque doit avoir un *cœur*. Elle est aujourd'hui un *robot*.

Pour nous, c'est bête de dire que l'on a le Cola I, le Cola II, le Cola III, le Cola IV, le Cola à l'infini, si une poignée de brèdes va valoir une roupie. Et si les chaussures sont à Rs 135.

Tout cela n'a pas de sens *pour le moment* – en attendant mieux – il faut ramener la poignée de brèdes à 25 sous. Et produire plus de brèdes afin que la poignée de brèdes puisse valoir cinq sous.

Mais en *réévaluant* la roupie mauricienne, cinq sous vaudra quelque chose, alors que cinq sous aujourd'hui ne vaut *rien*.

Par la *réévaluation* de la roupie, on tiendra plus à ses sous. On économisera. Ça touche à la mentalité, où la mentalité touche à l'argent.

Je reviendrai sur toute la question. Car elle est d'importance vitale.

---

# ADVANCE

2 Décembre 1974

## Un homme appelé Ford

Il a un visage quasiment rond. Un corps d'athlète, une expression franche et ouverte. Il n'est ni audacieux ni timide. C'est un homme bien assis et équilibré. Grand nageur, extrêmement moral. Mais cela suffit-il pour faire un président des États-Unis ?

Pour commencer, on peut se demander : Pourquoi Nixon l'a-t-il choisi ? Il y avait quand même Rockefeller. Et d'autres. Pourquoi Ford ? Énigme.

Ford aime cuisiner. Mais Louis XVI était serrurier.

Que faut-il posséder pour diriger la plus puissante nation du monde ? Le jugement. On dit que Ford n'en a pas. Et plus la promptitude, la décision. Or cela Ford l'a. Son pardon de Nixon l'a prouvé. Une carte maîtresse que Ford possède est l'honnêteté en politique. Cela, il en est nanti. Et avec cela, le pouvoir de se faire aimer. Ceci est énorme.

Mais voici où les choses prennent une autre tournure.

Une faute capitale, a-t-on dit, c'est le pardon de Nixon.

Pouvait-il faire autrement ? Peut-on traduire en cour un président des États-Unis ? Là aurait été la *faute*. Et Ford l'a évitée.

On ne joue pas avec le *prestige* de tout un peuple. Nixon a été la *nation américaine*. Ce rapprochement est capital. Les Anglais disent : *King can do no wrong*.

Même si en ce cas le « King » est déchu.

Mais Ford a réussi un coup de maître : la nomination de Nelson Rockefeller à la vice-présidence.

Rockefeller est un archi-millionnaire, mais il est un libéral. Il s'oppose aux conservateurs, bien qu'étant lui-même un conservateur. Rockefeller fait pont entre la haute finance et le peuple – pôles de la vie américaine. Il est aussi, de par son état, un *réconciliateur*.

Mais voilà. La rencontre Ford et Rockefeller donne une présidence inattaquable. À condition que Ford fasse mieux qu'utiliser Rockefeller.

Mais il le fera. Pourquoi ? Parce qu'il y a une troisième partie à ce triangle : Kissinger, « *the dear Henry* » – le génie du lot.

Rencontre historique époustouflante.

Kissinger est un magicien. Il n'est pas un logicien. Il fait de la *politique poétique*. (N'oublions pas que John Kennedy a dit que l'homme d'État doit être poète). Kissinger fait de toutes ses rencontres des poèmes – des *poèmes d'humour*. Cela explique le succès de Kissinger. Le président Sadate le porta en suprême affection. Et Madame Meir ne le détestait pas.

Comment procède Kissinger ? Il crée l'atmosphère. Il prépare l'interlocuteur en le mettant à l'aise. Et puis il parle en se mettant dans l'esprit de son interlocuteur. Il n'argumente pas. Il parle *comme l'autre* – avec des rectifications. Et l'autre est gagné. Les *rectifications*, tout est là – non imposées mais gentiment proposées.

Kissinger est un as du : *si tu veux gagner un autre, deviens comme l'autre*. Or Kissinger, entre Ford et Rockefeller, sera le trait d'union absolu.

*Et le trio fera marcher l'Amérique* – chacun gardant sa personnalité. À mon avis, les Arabes ont fait le plus grand bien au monde – en faisant l'humain penser *pétrole* non pas seulement comme *énergie*, mais en termes d'une *solidarité* du genre humain.

Par le pétrole, la terre a enfin compris – par ce trait d'union – qu'elle ne pouvait se passer les uns des autres.

Donc ce *trio* Ford-Rockefeller-Kissinger devra penser d'abord *pétrole* et proposer une *confédération d'amitié à la planète* – en partageant les biens de la vie.

Nixon était un égocentriste. Le *trio américain* va décentraliser le pouvoir tout en le conservant dans une seule main.

Ford est une *nécessité*. Grâce à lui, il y aura le *trio*. Jusqu'à présent, nous avons eu des *duos* : tel Louis XIII et Richelieu.

Le *trio* a ceci d'excellent qu'il arc-boute.

Ford ne fera sûrement pas un mauvais président, à cause du prodigieux politicien qu'est Rockefeller et du génial diplomate qu'est Kissinger.

Mais on dit que Nancy Kissinger, la femme du « *dear Henry* » mène son mari. Ce n'est pas mauvais. Car la femme arrondit les différences. Car Kissinger a des sautes d'humeur. Par Nancy Kissinger, il n'y aura pas de secousses dans le *trio*.

Heureuse Amérique.

---

## ADVANCE

14 Décembre 1974

### Poésie et tourisme (I)

Quand on va en Espagne, on ne s'y rend pas afin de prendre connaissance des usines, des parcs modernes, des magasins qu'a créés le régime du général Franco. Ça, c'est bon pour l'Amérique qui n'a pas d'histoire. On va en Espagne pour voir Tolède et les œuvres de El Greco, pour voir les courses de taureaux et pour voir danser le flamenco. On va en Espagne pour parcourir à rebours le temps et goûter le passé dans les œuvres artistiques et le folklore qui résume le passé. Quant à l'avenir, ça, on l'obtient en parcourant les statistiques. L'avenir réel, c'est celui que l'art nous porte par le passé qui fleurira dans demain.

Quand notre petit esprit insulaire mauricien s'enorgueillit de l'hôtel de ville de Port-Louis et de telle laideur concrétisée par cette tour qui, devant l'hôtel de ville, monte comme un escargot à la recherche de sa tête – ça – pareille laideur – laisse le touriste parfaitement indifférent. De ce genre, on voit mieux ou pire ailleurs.

Nos gratte-ciel lilliputiens, nos routes asphaltées, nos autobus, ça c'est pour les Mauriciens. Les étrangers veulent de notre passé. Qu'avons-nous à offrir ici ?

J'ai dit dans un article dans *Advance*, intitulé *Où sont les neiges d'antan ?* que le menu purement créole s'en va. Où trouvera-t-on des brèdes mouroum, des brèdes gondole ? Qui connaît encore le « quatre quatre manioc » ? Et les gaufres ? Et la compote de papayes ?

Ce qu'il faudrait faire, c'est de pêcher le poisson et le faire frire en plein air pour la joie des étrangers. Notre *barbecue* doit être local à notre façon, rappelant les pique-niques d'antan.

Faire revenir le « bon vieux temps », c'est cela qui ferait venir les touristes – en flottes, par masses humaines. Les touristes viennent ici pour voir ce qu'ils n'ont jamais vu, pour goûter des plats nouveaux. Et surtout pour vivre « paysan » au sein de la somptuosité et le confort des grands hôtels.

Ce que le touriste veut, c'est le *dépaysement*, le voyage hors du temps.

Or, ça les îles Seychelles peuvent le donner. Mais pour encore combien de temps ? Car à Mahé, à La Digue, à l'île Praslin, les Américains affluent. Et il y aura le contre-tourisme avec le *Coca-Cola* et les machines à sous.

La grande affaire du temps – pas ici seulement, mais dans le monde entier – c'est que la poésie est enfin payante, par le folklore. Mais ce folklore, on l'a commercialisé.

Prenez Tahiti.

Quand Paul Gauguin mit les pieds à Papeete, il y avait encore des terres vierges et des consciences non labourées. La *vahiné* était réelle et vivante. Et les colliers de fleurs de frangipanier autour de leurs cous étaient une offrande, un don d'amour. Tout cela aujourd'hui est confectionné, industrialisé. On vend la beauté des *vahinés* comme on vend des saucisses. Alors que les Américains vont chercher à Tahiti la romance comme ils disent, que voient-ils ? Un commerce touristique.

Allons-nous faire pareillement ? Notre boîte à bijoux va-t-il devenir un écrin d'exhibitionnisme avec grand fracas de publicité ?

Quelqu'un est venu ici récemment et il a dit : « *Amusez vos touristes. Ne les laissez pas à eux-mêmes. Et cependant ne les envahissez pas. Laissez-les libres, mais discrètement, dirigez-les, suggérez.* » Tout est là : indiquer et laisser faire.

---



# 1975

---

## ADVANCE

8 Janvier 1975

### Poésie et tourisme (II)

Mais pour que les touristes voient l'île Maurice, il faut du moins qu'il y ait des routes. Nos routes sont commerciales (pour notre sucre) et desservent les agglomérations. Tout ce qui est *à côté* dépend des hasards de chemins inaccessibles ou inexistants.

Une nommée *Fabienne*, qui a une plume alerte et qui écrivait jadis dans *Week-End*, disait que tout le nord-est de l'île nous reste inconnu – de l'extrême est de Grand Gaube à l'île d'Ambre. Ici, aucune route ne desservait ces lacets de verdure qui prennent à même la mer dans leurs bras. Des anses suivent, des anses esseulées, fermées non seulement aux étrangers mais aux Mauriciens, par manque de routes. Et nous pourrions continuer ainsi indéfiniment.

Je trouve scandaleux que sur de vastes distances, où les campements se suivent à la queue leu leu à perte de vue, aucune trouée ne permet au public d'accéder à la mer. Tout le littoral mauricien devient ainsi, à de rares exceptions, propriétés privées.

Non seulement le public mauricien est ainsi fermé vers la mer, mais il en est de même des étrangers. Et c'est plus grave.

Et que dire des petites îles minuscules semées près des côtes qui ne servent à rien – même pas pour les cabris comme à l'île Ronde.

Pourquoi ne pas créer ici des édens de poésie, des bijoux de toutes nuances, sur la mer bleue. On y accéderait présentement par bateaux et plus tard par hélicoptères – comme Aristote et Jacqueline Onassis le font à Skorpis. Il y a l'île Maurice entourée de plages. Mais par les petites îles redonnées à la poésie des plages s'ajouteraient à nos plages, augmentant notre capital de beauté.

Le tourisme à Maurice est plein de bonnes volontés, mais manque d'idées. André Masson eut une splendide idée sur *L'île aux Aigrettes* qu'il exprima dans *Le Mauricien*. Mais en tiendra-t-on jamais compte ?

Avec le tourisme, la poésie qui n'était jusque-là que les vagissements des gens en mal d'utopie, avec le tourisme, la poésie prend la voie royale qui mène à la découverte de l'âme d'un pays.

Or ce que viennent chercher les touristes à Maurice, c'est son âme suave, naïve et pure, non gâtée par les machines. On vient à Maurice fuir les robots. Il faut faciliter la tâche aux étrangers.

Pourquoi pas un *night-club* sur le versant du *Pieter Both* ? Pourquoi n'irait-on pas faire la pêche sous-marine au Coin de Mire et dans les eaux de l'île Ronde ? Et permettre à tous de marcher sous les creux de nos récifs ?

Sous le ciel bleu, dans les lagunes vertes, dans le bruit chantant des cocotiers et le murmure des filaos, la fée attend. Mais la fée ne peut être forcée. Elle ne vient que sur les ailes de la poésie.

Notre histoire – mieux que partout ailleurs – mêle la nature à l'homme.

Le séga doit être dansé en plein air. Et au *Morne-Plage*, on l'a bien compris. Chaque dimanche – et parfois dans la semaine – les accents mélodieux et doucement corrosifs du séga ici lancent leurs gammes dans la nuit bleutée. L'atmosphère ici résonne d'un lointain passé. Et ce passé revient, embaumant le présent.

Nous sommes du vingtième siècle, mais comme l'étoile de la comète entraîne sa queue brillante dans le sillage de notre présence, nous ramenons tout l'enchantement du passé.

S'opère alors une *magie*, le temps prend une nouvelle dimension. Et le touriste se sent échapper à ces temps durs des grandes cités et des implacables métropoles.

Le touriste, comme nous, alors goûte au « bon vieux temps », à cette hérédité créole où la joie de vivre était dans le fruit du corossol et le quatre-quatre manioc ramenant à la vie des plantations.

*Paul et Virginie* alors s'efface pour laisser place au *Pieter Both* altier, le même qui entendit les chansons des habitations, comme ce bruit lancinant des feuilles de cannes.

---

## ADVANCE

16 Janvier 1975

### L'Inde éternelle (I)

C'était par une belle matinée où ciel et mer mêlés semblaient ne mettre aucune limite à la vie. On était en groupe en villégiature à Pointe d'Esny. Le groupe était allé chercher des victuailles au bazar de Mahébourg.

Au sein de touffes d'oignons, de melons d'eau, de concombres et du mauve améthyste des arouilles coupées, se tenait un bel Indien tout droit, rêvant et vendant tout à la fois. Il devait me connaître, car peu à peu, il engagea la conversation. Voici ce qu'il me dit : « Monsieur, comment vous qui n'êtes pas un oriental, connaissez-vous si bien l'Inde ? Vous voyez, je suis un *baboojee*, un *maraz*, un *brahmine*. Cependant, votre science de l'Inde m'abasourdit. Vous connaissez autant l'Inde que nous ! »

Oui, je connais l'Inde, sans y avoir jamais été. Mais qu'est-ce que l'Inde ? Est-ce un pays dans le sens géographique du terme ou une contrée spirituelle, un pays d'âme.

L'Europe – cette projection de l'Asie, promontoire jeté dans l'Atlantique – l'Europe est une nouvelle venue. Et les Grecs que sont-ils sinon une projection spirituelle de l'Asie ? Et Pythagore (*Pythagoras* en hindi) ? Et tous ces sages – de Solon à Socrate – n'ont-ils pas puisé de l'Asie leur sagesse ?

Et qu'est la sagesse hindoue ?

Quand parut *Sens-Plastique* à Paris, Jean Paulhan m'écrivit : « Si on cherche un parallèle à votre livre, il faudrait remonter à la métaphysique hindoue. ».

Pour l'Hindou – comme me le disait avec emphase le chef-juge Neerunjun – pour l'Hindou, la Terre où nous vivons est une *Maya*, une illusion par rapport à la réalité suprême, à l'absolu. Nous vivons ici-bas comme en rêve, d'une réalité qui ne dépasse pas l'homme mais qui est l'homme lui-même dans son essence.

Et comme l'a bien établi le Dr Hazareesingh dans sa magistrale causerie à la TV, l'Hindou ne conçoit pas l'abstrait. Et pour essayer d'expliquer cet absolu vers quoi tend tout son esprit, l'Hindou se sert d'*images représentatives*. Son temple veut symboliser l'Univers. Pieds sur terre, l'Hindou se veut en même temps dans les cieux.

J'ai été converti – s'il fallait que je le fusse – une après-midi où sur la berge du petit lac du jardin botanique de Curepipe des femmes hindoues opéraient un service divin. Ici les saris multicolores faisaient flamber les fleurs d'offrandes. Le cosmos était témoin et le ciel bénissait d'en haut. Panthéisme ? Non, c'est trop facile, mais plutôt conjonction de l'homme et de l'Univers, comme moyen d'atteindre Dieu.

Le rite ici est fondamentalement poétique. Nous sommes au cœur même de la communion de l'homme et de la vie.

---

# ADVANCE

17 Janvier 1975

## L'Inde éternelle (II)

Ce qui jaillit, c'est le détachement. L'homme se livre à la vie et la vie ouvre à l'homme un dépassement de joie. Nulle intellectualité, nulle coercition sur l'invisible, mais pur don de soi afin d'éveiller le culte de vivre.

L'hindouisme ? Pas une secte, point une religion mais une manière de vivre. Toute l'Inde est comme cela – consacrée du matin au soir et qui dans les attributions terrestres, opère un rite perpétuel au sein de cet univers devenu un temple sacralisé, béatifié par la vie de tous les jours.

Et cela nulle technologie, nulle industrialisation n'effacera, car il s'agit ici d'une *manière d'être*, que rien ne peut abolir.

L'Inde me touche de près comme peintre, par ses couleurs, si bien mariées dans ce solfège de lumière que sont les saris. Et c'est cette prédominance de la *couleur solaire* qui présente l'Inde tout entière et fait la couleur de son âme.

Ce qui me stupéfie dans le contexte hindou, c'est le mariage incomparable de l'actif et du passif. L'époux précède et l'épouse suit, pas dans leurs pas intégrés, mais où l'homme dirige.

La preuve même que l'Inde est dans le cœur de vérité, c'est le rapport de l'homme et de la femme et qui ici répond concrètement dans la chair et le spirituel.

Il y a donc dans l'Inde un équilibre dans l'ordre humain, qui ne vient pas d'une *égalité des sexes*, monde d'horreur qui sévit en ce moment en Occident, mais où le compagnonnage en amour exige que l'homme soit le *maître*, parce que lui seul a la *direction*.

Ainsi si l'homme, ayant atteint l'état du prophète, peut connaître Dieu directement, nulle femme ne pourra appréhender jamais le divin, si elle ne passe pas par un homme. Et cela la femme hindoue le sait et le pratique. Ainsi nulle prophétesse en Orient, ce qui serait intervertir l'ordre divin.

Bâtie sur ce principe, la famille hindoue se dirige elle-même et vit au-delà de toute contrainte.

Voyez marcher les femmes dans l'Inde. Elles ont une démarche aisée. Ni vassale de l'homme, encore moins son esclave, la femme ici est libre en étant totalement femme. Et elle se laisse porter par la vie dans la barque de l'homme, lui le nautonier et le guide.

---

# ADVANCE

18 Janvier 1975

## L'Inde éternelle (III)

La sagesse vient de l'Orient. La Bible juive la proclame. L'histoire l'inscrit en lettres de feu. Cette sagesse qui veut que nul ne sera heureux, ni n'aura la connaissance, s'il se détache de la vie et s'il passe dans l'abstrait.

Donc toute l'Inde est un jardin de symboles, qui passe éternellement devant mes yeux. Tout parle ici. Tout a une pensée. Tout vit et tout s'anime. L'Inde peut être donc considérée comme un peuple-enfant, macérée d'innocence.

*L'esprit aura toujours raison de l'épée...* disait Naholen. Cette vérité est valable en tous temps, à jamais.

La bombe atomique dévorera la bombe atomique. La technologie mourra de ses propres excès. Le monde des machineries n'est que pour un temps. Revient la vie humaine. La mesure homme a toujours le dessus.

L'Inde était là dans les temps millénaires changeant et ne changeant pas. Présent et passé se modèlent ici pour projeter l'avenir et qui dans le vase du temps, font fleurir les fleurs du passé. Dans l'Inde, le temps danse comme danse la divine Apsara, chantant les fastes de l'*IN-VU*.

L'invisible au visible ici se mêlent, la pensée et l'action se donnent le bras. Tout se réconcilie.

Et l'Inde qui vit dans le temps connaît déjà une éternité. Pour nous, Occidentaux, tout cela paraît irrationnel, même ceux que Descartes a blessés de l'épée tranchante de son rationalisme.

Car la vie est la vie. Et nul ne pourra l'appréhender que par la tolérance du cœur. Car si la vérité est une, elle est à la fois multiforme et infime.

Et seul pourra atteindre la vie ce qui est *humanisme* et qui a la poésie comme fondement.

Aussi l'Hindou ne parle pas poésie. Il vit la poésie.

Et la poésie portée à son essence divine, n'est-ce pas la chose même qui soude les cœurs et qui fera un jour de cette planète un seul esprit ?

L'Inde, pour moi, est le pays où tout un peuple vit la poésie, par les saris de ses femmes, par les couleurs des temples, par ce jaune solaire par quoi l'Inde tout entière se résume.

Panthéisme ? Non, mais vie de signes et de symboles à tout instant, où tout a une voix, où tout parle, où tout raconte ce jeu de mystère entre l'homme et la vie. Là nous avons une clé de demain. Quand l'Occident, avec ses machines, aura atteint la pleine impasse, alors elle se tournera vers l'Inde pour appréhender la sagesse antique.

*L'Inde est éternelle*, comme ces visages des astres qui nous regardent et ne nous regardent pas du phare de leur infini.

Car l'Inde est plus qu'un pays, une race. Avec sa manière de vivre donnée au monde, l'Inde est un *principe*. C'est ce *principe* que j'ai voulu amener à mes lecteurs.

---

# ADVANCE

30 Janvier 1975

## La Monarchie déguisée

L'Amérique est-elle une démocratie ? Non. Elle est une monarchie déguisée.

Lorsque le président – ou plutôt son parti – a la majorité à la Chambre et au Sénat – le président n'a qu'à commander. On lui obéit. Affaire d'appuyer le parti. L'ennui avec Nixon, c'est qu'il n'avait pas de bonnes manières. On ne regarde pas par le trou de la serrure. On n'écoute pas aux portes. J'ai toujours pensé que le drame de Nixon venait de ce qu'il était un homme mal élevé.

L'Amérique est une monarchie déguisée. Le « monarque » en tous points a été le président Kennedy. Et il avait une reine : Jacqueline Kennedy.

Le monarque qui se veut démocrate est Giscard d'Estaing. Tout chef d'État ne représente pas que lui-même, mais la nation. Et il faut du *décorum*. Que le président marche du Carrousel à l'Arc de triomphe, sur les Champs-Élysées, il ne gagne rien. Il fait de la présidence une chose assez petite. Pourquoi pas un banquet offert à l'Élysée en complet veston ? En ce cas, on reviendrait à Diogène.

La monarchie anglaise, *c'est l'Angleterre*. Retirez le tout de Londres. Vendez les *Crown Jewels*. Faites la reine marcher de Buckingham Palace à Westminster pour ouvrir le Parlement, et tout s'écroulerait. S'il n'y avait pas Versailles et sa pompe, il n'y aurait pas eu Louis XIV.

Puisque la monarchie *résume* la plus haute forme du *décorum* – tout État dans ses réceptions doit être monarchique.

Le champagne est monarchique.

Le plus brillant monarque en ce moment avec la reine d'Angleterre est le Chah d'Iran au sein de ses somptuosités.

Ce qu'on ignore – ou ce qu'on veut ignorer – c'est que le peuple aime le « *display* »\*.

On a parlé de *panem et circenses* – du pain et des jeux – concernant l'époque romaine. Mais il y avait aussi à Rome les grands défilés et les mises en scène incomparables.

Le maréchal Tito était un maquisard. Mais il a aujourd'hui l'île de Boroni sur l'Adriatique où il reçoit comme un roi.

Whitlam, premier ministre de l'Australie, a dû lui aussi recevoir le Chah d'Iran comme un roi.

Charles de Gaulle était le roi d'une monarchie déguisée. La Chambre des députés et le Sénat ne faisaient que sa loi à lui, de Gaulle. Et Pompidou n'était sous de Gaulle, qu'un exécutant. Mais de Gaulle était raide. Il n'était pas un roi. Giscard l'est. Mais il a choisi d'être un roi démocrate. Ce qui ne lui va pas.

La plus grande monarchie déguisée a été le règne de Staline. Staline vivait au sein des somptuosités du Kremlin. Ce n'étaient pas des « camarades » qui servaient aux festins officiels, mais des maîtres d'hôtel stylés. Alors ?...

\* la parade, l'ostentation

---

# ADVANCE

17 Mars 1975

## La poésie de l'espace (I)

Disons qu'à la fin du millénaire, l'homme aille dans Mars et dans Vénus. Aura-t-il vraiment appris alors quelque chose ? Non, parce qu'il n'aura rien appris de nouveau sur l'homme. Or, la *science de l'homme* couvre tout et c'est cela qui importe.

Ainsi nous nous égarons en voulant nous dépasser.

Le poète dit : « Mon jardin me suffit. Pourquoi aller dans Vénus et dans Mars puisque mon jardin contient tout » !

Le poète devant la fleur passe dans des correspondances infinies. Par une unique fleur, il connaît l'univers tout entier. Mais il s'agit de voir. Ainsi l'enfant voit. Dans la goutte de rosée, l'enfant passe au sein du col de galaxies. Et le bébé dans les langes veut attraper la lune et il veut se saisir des étoiles comme d'un collier de perles. Tout est *proche* pour l'enfant parce que son cœur est partout.

Ayant perdu le cœur universel, l'amour sans limites, l'homme veut saisir, s'approprier, comme on fait un contrat pour saisir une épouse et suppléer à cette conquête du cœur, qui seule donne tout.

Que la lune ? Avec les scaphandres de l'espace ? Que tient-on ? Rien. Les Russes se voudront le propriétaire de la lune. Les Américains aussi. On se fera peut-être la guerre pour la lune. Comme on s'est battu pour tant de mythes dans le passé.

Or, les amoureux n'étaient pas si bêtes. La lune présentait pour eux autre chose : les cœurs projetés dans l'espace, l'expansion de leur amour.

Que la lune devienne prosaïque, tout s'en va. Comme avec la fleur artificielle, la lune est devenue artificielle puisque la mécanique y aura fait son entrée.

Par clair de lune, les amoureux désormais ne regarderont pas vers le ciel. Mais ils regarderont la terre vers leur verre de whisky et ne pouvant poétiser le whisky, ils auront la lassitude de l'amour.

On ne parlera plus des gens lunaires, comme des fous. Le mot « lune » deviendra aussi banal que le mot *Coca-Cola* ou le mot *Martini*.

Ce qui s'opérera avec les voyages dans l'espace, c'est la dépoétisation progressive de l'univers. La science aura tout pris. Et le monde serait damné – si quelques poètes, ici et là, sur les grèves et dans les bocages, ne s'élevaient en esprit, via le sacré dans la vie, vers un Dieu qui est poésie.

# ADVANCE

22 Mars 1975

## La poésie de l'espace (II)

Prométhée voulait saisir le feu. Aujourd'hui, on le fait dans des laboratoires nucléaires. Et le feu forcé a donné la bombe nucléaire.

Mais un homme parla d'un autre feu jadis, il y a deux mille ans, c'est le feu qui est dans le cœur de l'homme et qui est bien près de disparaître. L'homme de Nazareth véritablement nous parlait de ce feu du ciel. Et j'ose dire que ce feu on le retrouve aussi dans l'œuvre du peintre, comme dans le feu de la rosée qui nous regarde à travers ses cils de lumière.

Prométhée est là. Et l'amour a disparu.

Or faut-il aller dans Mars et Vénus pour savoir de quoi l'univers est fait ? Ne suffit-il pas du seul regard de l'enfant sur une fleur, pour que toute la connaissance du Cosmos soit à nous ?

Donc deux voies : celle que suivent les cosmonautes, qui cherchent la connaissance en forçant l'Univers, et l'autre voie, celle du poète qui dans le sillage de l'enfant, obtient l'âme d'une fleur, et par le regard de la fleur passe au regard de Dieu.

Mais voilà – et tout est là – il s'agit *de voir*. Mais comment voir, puisque nous sommes entourés d'aveugles en lumière ?

Le grand télescope de Palomar ne nous mènera pas plus loin que notre nez – si dans notre regard qui voit, il n'y a pas le don de nous-même.

Qui voit, crée, et qui crée connaît. Ce don de soi, le poète le connaît lui qui possède la connaissance.

Aller dans la lune ? Mais le poète recrée la lune. Le soleil ? Le soleil ? Il l'émane de lui-même. Les astres, il les possède, puisqu'il est en communion avec eux. Et tout lui parle. De cette conversation cosmique, il déduit tout.

Dans l'Éden, l'homme n'avait pas un maître d'école. Dieu lui enseignait tout par le regard des choses. Tout parlait à l'homme.

Notre effort de nous mener dans la lune et dans les étoiles est la conséquence de notre impuissance d'aimer, de vivre.

Et j'arrive à cette forme de poésie – la seule vraie – à la poésie qui est connaissance. Sans se déplacer, l'homme ici comprend tout. Et par les ailes des correspondances, il passe de chose en chose par l'échelle de Jacob jusqu'au Dieu.

Plus l'homme voudra atteindre d'autres astres, plus il sera prisonnier de lui-même. Ici il forge ses fers, construit ses propres chaînes.

La connaissance est poétique. Les paraboles du Christ ne sont que cela. Et tout cela l'enfant le sait. Donc nous nous perdons, nous nous égarons. Mais on persistera, accroissant l'impasse.

---

# ADVANCE

2 Avril 1975

## Le journalisme international (I)

Le journal le plus « sérieux » du monde a été – et l'est encore – le *Times* de Londres. Ici toutes les informations sont vérifiées. Les ambassades, la diplomatie internationale se fient à tout ce qui y est dit.

Par sa précision, le *Times* de Londres a eu un auditoire international.

Le *Times* de Londres a été de tout temps *objectif*, bien qu'il reste lié à la tradition. (Quel est le pays qui peut faire fi de ses traditions ?) Ce serait comme d'un arbre qui renoncerait à ses racines. À noter que les Russes ont conservé intact le Kremlin, résidence des tsars. Le Palais d'Hiver est toujours là. La *Commune* à Paris, suite à la guerre de 1870, a eu le tort de brûler les Tuileries. Et le Palais de Versailles conserve toute la splendeur bien que la monarchie ait vécu.

Il y a les journaux satiriques à Paris. Mais il y a *Le Monde* qui, avec *Le Figaro*, témoignent de l'équilibre et de la mesure. Car *Le Monde* veut de la stabilité. Même en Union Soviétique, on veut d'un État stable. Point de bonheur sans cela.

Mais le journalisme a le devoir d'informer les lecteurs de tout ce qui est instable, afin qu'on puisse y porter remède.

Tout le monde sait aujourd'hui que sans le *Washington Post* qui s'est acharné contre Nixon, « Watergate » n'aurait pas eu lieu. Mais forcément le journalisme peut comporter des abus, si les ambitions jouent. Les journaux américains ont-ils abusé de leurs pouvoirs ? On se l'est demandé. Le résultat a été que Nixon est tombé. L'histoire jugera.

On commence à comprendre que Nixon est tombé, en tout premier lieu, parce que Bob Haldeman, son conseiller et secrétaire, a fait installer des écouteurs électroniques à la Maison Blanche. Le but ? Garder pour l'Histoire les hauts faits de son patron. Nixon s'est laissé faire. Cela a causé sa perte. C'est alors que les journaux américains sont entrés en scène. Et l'« affaire Nixon » a pris une extension nationale.

---

# ADVANCE

21 Avril 1975

## Le journalisme international (II)

Indéniablement, les journaux dans le monde étant liés à une entreprise commerciale, la presse, pour subsister, et damer ses concurrents, a dû faire des articles à sensation. Par cela monte le tirage. Et le journal est rentable. Mais, malgré tout, il y a une éthique professionnelle, des règles et des tabous. On ne doit pas dépasser la mesure.

La France est le pays de la mesure. Or dans une circonstance, la mesure a été dépassée.

Parlons de l'affaire Cailloux.

Cailloux était un homme de gauche. On appelait cela en 1910-1920, être Radical.

Cailloux voulait la paix internationale coûte que coûte. Il voulut l'entente de la France et de l'Allemagne. Comme on était en 1914 au bord de la première guerre mondiale, et la France voulait reprendre l'Alsace-Lorraine, Cailloux n'était pas aimé. Les journaux français lui coururent sus.

Cailloux – homme à femmes – avait divorcé et s'était remarié. Derrière ses ennuis, il y eut une affaire de femmes.

Un Calmette, directeur du *Figaro*, lui avait fait une campagne atroce. Et pour l'abattre définitivement, Calmette, poussé par les partis de droite, était au moment de publier des lettres privées concernant la seconde femme de Cailloux. Celui-ci abattit le journaliste Calmette dans son bureau au *Figaro*. La mort de Calmette suscita un beau tollé. Et puis tout se tassa. La guerre 1914-1918 fit oublier tout.

Les journaux ont perdu un peu de leur intérêt avec la *radio* et le journal parlé et visuel qu'est la TV.

Les journaux aujourd'hui ont à côté les illustrés qui sont légion.

Mais la curiosité des gens est inlassable. Les goûts des femmes ne sont pas les mêmes que les goûts des hommes. Que *Manchester United* passe la première division ou pas, cela intéresse peu les femmes. Mais le sort de Jacqueline Onassis, ex-Kennedy, les passionne autrement.

Le problème du journalisme – je dirai le premier problème – consiste à contenter et les hommes et les femmes. Cela est difficile. Comment faire ? L'unisexe ici ne joue pas. Il faut donc faire une refonte du journalisme et repenser le tout. Le journal – où qu'il soit – qui le premier aura trouvé la formule fera fortune.

Les journaux – partout dans le monde – manquent d'une qualité maîtresse : l'*humour*. Pas l'humour selon le *Punch* de Londres. Cet humour est tant soit peu fabriqué.

L'humour concerne la poésie. La poésie agissante. Et je donne la clé.

Le journal qui aura enfin su que sans humour, point de vie réelle, *aura trouvé la formule pour rendre ses feuilles*

*attrayantes tant aux hommes qu'aux femmes.* Mais comment demander cela aux temps actuels, où les journaux sont souvent si peu attrayants ?

Il faut au monde des journalistes-poètes – je ne dis pas des poètes-journalistes. Des journalistes qui peuvent d'abord se moquer d'eux-mêmes et abattre leur amour-propre.

---

# ADVANCE

12 Mai 1975

## Le Dieu-pétrole

Les Peaux-Rouges de l'Amérique centrale avaient divinisé le maïs d'où ils puisaient leur subsistance. Ce qu'on ne sait pas, c'est que le naphte ou le pétrole a été lui aussi divinisé.

En Europe, pour dire le moins, le pétrole qui venait du latin *petrae oleum*, huile de pierre, a été associé au *dieu de la guerre*. Le feu grégeois (alliage de naphte, de salpêtre et de soufre) a protégé longtemps Byzance contre les invasions.

Donc on connaissait le pétrole, de Babylone au Pérou, de Bakou à la presqu'île du Yucatan. Usage ? Principalement l'éclairage.

On dit aujourd'hui que Sodome et Gomorrhe ont été détruits non par le feu du ciel, mais par la mise à feu de nappes de naphtes souterrains.

Les choses allèrent leur train quand un beau jour, au siècle dernier, un certain Edwin Drake, en Pennsylvanie, s'avisait d'aller chercher le pétrole dans le sous-sol. Jusque-là, on le puisait à la surface.

De l'idée d'Edwin Drake vint le *derrick*, la tour de forage.

Mais la révolution du pétrole, nous le devons à John D. Rockefeller, l'ancêtre de l'actuel vice-président des États-Unis, Nelson Rockefeller.

John D. Rockefeller songea à extraire du pétrole brut, ce que nous appelons l'*essence*, l'esprit du pétrole.

De là est venue la *Standard Oil Company* de *New Jersey*. À la suite vinrent les nababs du pétrole du Texas.

Ce qu'on ne sait pas, c'est que les Indiens du Pérou distillaient le pétrole par un processus naturel : vases en grès et exposition au soleil des hautes altitudes des Andes.

Mais d'où vient le pétrole ? Sans doute comme le charbon de terre, de la pression sous terre de mondes ensevelis.

L'essentiel est que sans le pétrole et l'essence – ne serait pas venue l'automobile. Et sans le pétrole, la civilisation industrielle n'aurait pas connu son essor. Et nous serions restés au siècle de la vapeur.

Aujourd'hui le pétrole est considéré l'*or noir*. Mais il y a encore les *pétrodollars*. Quand on aura trouvé le pétrole à St Brandon, nous aurons nos *pétroroupiés*.

Serons-nous plus heureux ? ça, c'est une autre affaire.

Ce que le pétrole nous a apporté au monde, c'est la vilification de l'environnement. Par le pétrole extrait du sol, nous détruisons l'habitat de l'homme.

Au Koweït et ailleurs dans la péninsule arabique, le pétrole devient un bienfait. Avec le naphte, on distille l'eau de mer. Et des jardins comme ceux d'Ispahan surgissent.

Pendant que la raffinerie est à l'horizon – là dans les villes les fleurs embaument. Le pétrole a installé au sein de la terre brûlée des oasis artificielles.

Le Canal de Suez se ferma, vite on passe par Le Cap. Mais quand les super-tankers ont une avarie auprès des côtes – adieu les paradis maritimes.

Le charbon de terre se meurt. Le pétrole a pris sa place. Et l'argent ? Il n'est plus l'argent. Le dieu argent a une succursale : le dieu pétrole, qui tend à supprimer le premier.

Quelle différence avec le *dieu-maïs* des Toltèques de l'Amérique Centrale ?

Après le pétrole, ce sera le *dieu-uranium*. Et enfin le *dieu-rayon-solaire*, le *dieu magnétisme*.

Mais dans tout ceci, où est la fleur, la montagne bleutée sous les rayons mauves de soleil incandescent ? *Où est la vie ? Où est la poésie ? Où est l'homme ?* Où allons-nous – sur les ailes enflammées de pétrole ? Quel est le destin de l'humanité ?

---

# ADVANCE

20 Mai 1975

## L'Amérique (I)

Qu'est-ce que l'Amérique ?

Bêtement on dira : un méli-mélo, une mixture de peuples qui est encore à former une nation. Ceci est une idiotie.

Si l'Amérique n'était pas une nation cohérente, le scandale Nixon aurait causé une disruption.

Ici le disparate se rejoint. La diversité obtient une liaison.

Connaissez-vous la statue de la Liberté dans la baie face à New York ? C'est l'œuvre du sculpteur Bartholdi. C'est un don de la France.

Ce qui a « fait » l'Amérique, c'est le principe anglais de tolérance transporté dans le Nouveau Monde.

Avez-vous été en Amérique ? Avez-vous vu comment on y circule à l'aise, au sein d'une discipline souple des règlements ? Rien ne vous importune. Même la cohue est ordonnée. On a le respect du voisin.

Le commerce est totalement libre. Il y a le dollar, oui. Mais il n'y a pas cette rigidité qu'on trouve à l'Occident. La publicité est partout. Mais elle n'est pas tapageuse. À *Time Square*, le plein cœur de New York, les globes électriques publicitaires scintillent. Tout cela bouge. Rien n'est fixe. Il s'agit ici d'une publicité mouvante et libre.

Les gens marchent dans les rues non pas nonchalamment, mais ici aucun geste saccadé. Cela vient de la liberté de l'esprit.

On a dit que le seul but de l'Américain est de gagner de l'argent. Cela est-il différent ailleurs ? Dans le monde matérialiste où nous sommes, le but ou la raison d'être de la vie n'est-il pas l'argent ?

Écoutez Aristote Onassis. « Ari » dit : « *Tout ce qui compte dans la vie est l'argent.* » Or Onassis était un Grec. Et la Grèce est la source de la culture occidentale. Ce qui est extraordinaire avec les Américains, c'est que chez eux, l'argent est certes un moyen, mais c'est aussi un sport. Passé cinquante ou cent millions de dollars, c'est uniquement un sport.

(à suivre)

---

# ADVANCE

27 Mai 1975

## L'Amérique (II)

Le sport en Amérique n'est pas seulement le base-ball, mais le sport en Amérique est toute la vie. Les Américains forment un peuple d'*enthousiastes*. En Amérique, on s'enthousiasme pour tout. C'est la raison – et l'unique raison – de vivre. Cela personne ne l'a compris – qui fait que l'Amérique est un *peuple-enfant*.

Le match Fischer (jeu d'échecs) enthousiasme l'Amérique tout entière. Ainsi de la coupe *America* (course de bateaux à voiles). La presse américaine est vivante. Elle est bien construite. Les titres résument. Et il y a ici du mouvement.

L'Amérique est faite d'États (chaque État a son gouverneur et son parlement). Si tout est *centralisé* à Washington, en même temps tout est *décentralisé* par les États.

C'est comme si la Bretagne avait un Parlement. Et le Pays de Galles de même.

Le chancelier Bismarck a commis une grosse erreur : tout centraliser à Berlin, sans plus.

Les États-Unis, eux, sont distincts, cependant qu'assemblés. Rien d'étonnant donc qu'on vote par États – pour le Congrès comme pour l'élection du président des États-Unis.

Ainsi on pourra dire : l'Illinois a été démocrate et la Pennsylvanie a voté républicain. Et ça change. Je le répète : en Amérique, rien de fixe. D'où l'extraordinaire civilisation américaine.

Et ce rapport souple du président des États-Unis et du Congrès. Où par une miraculeuse constitution, un président démocrate peut gouverner avec un Congrès républicain. Et *vice-versa*. Où trouve-t-on cela ailleurs ?

Et c'est cette *balance du pouvoir* obtenue par la Cour Suprême des États-Unis qui empêche les excès dans un sens ou dans l'autre.

On peut dire que le *droit constitutionnel* anglais a été amélioré en Amérique en soustrayant la monarchie. Aussi les États-Unis (avec son fort exécutif) est une République à part. Et cela n'a pu être imité nulle part.

En Amérique, il n'y a pas de frontière entre le *sérieux* et le frivole. Puisque toute la vie en Amérique est un sport, la vie américaine est un *jeu perpétuel*.

L'Amérique a *trouvé la formule* pour ce qu'il s'agit du commerce et de l'industrie. *Live and let live*. Ici *l'argent circule*. Les banques sont avant tout des prêteurs d'argent. Et l'argent fructifie.

Le sport bancaire est le risque calculé des Américains. Ainsi tout se projette en avant.

De la Californie à New Jersey dans l'Est, l'argent *flue et reflue* comme la mer.

Ce qui est étonnant, c'est la coexistence pacifique de tant de communautés raciales. Avec nulle part de champs clos.

Les universités obtiennent le *mixing*.

Toute l'Europe est en Amérique, mais pas en clans. Tout peut être vérifié par *Time* et *Newsweek*, qui donnent la preuve de cette extraordinaire *réussite*.

\*.\*.\*

*Time* et *Newsweek* peuvent être lus aux quatre coins du monde et intéresser tout le monde. Cela aurait-il été possible sans un *certain humanisme* ?

---

## ADVANCE

3 Juin 1975

### *Georges*, d'Alexandre Dumas (I)

Dans les librairies, en ce moment à Maurice, vous aurez un livre étonnant : le *Georges* d'Alexandre Dumas. Cet ouvrage, pendant des décades, était inconnu à Maurice et cependant il parle de l'île Maurice. Il s'agit du *préjugé de couleur* romancé, au dernier siècle.

Ce livre est certes, dans un sens, artificiel. Mais il s'en dégage un charme qui pardonne tout. C'est un livre faux et vrai tout à la fois. Style alerte. Mais un peu fabriqué. Alexandre Dumas n'est pas un Balzac, ni un Flaubert, ni un Stendhal. C'est l'homme des *Trois Mousquetaires* et du *Vicomte de Bragelonne* (Son fils fit *La Dame aux camélias*).

Voici ce qu'on raconte au sujet d'Alexandre Dumas :

Un Mauricien, Félicien Mallefille, fut ce qu'on a appelé son « nègre ». C'est-à-dire il débaya l'histoire, lui donna tous ses points de repère, l'assit. Dumas partit de là et fit le roman.

Les coups de théâtre sont assez primaires dans *Georges*. On s'y attend. Les coïncidences sont voulues. D'où la « fabrication » du roman. Mais c'est tellement sincère, si naïf que le *Georges* d'Alexandre Dumas, dépasse, à mon sens, de très loin, *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint Pierre, qui, lui, est *totalemt faux*. (Le cinéaste Gaspard-Huit y a ici rajouté).

Mais à cause de sa naïveté et de son charme, le *Georges* de Dumas se lit d'un trait. Et on y prend un véritable plaisir.

Il est faux de croire que l'esclavage date d'avant-hier. Il a toujours existé. Dès le temps des Romains. Dès le temps biblique. Les prisonniers de guerre étaient vendus comme esclaves. Sur les galères du roi de France, les rameurs étaient des esclaves européens.

L'esclavage peut être mental et physique. Les passions font de nous des esclaves. On peut en dissenter ici à l'infini.

*Georges* se passe pendant les premiers temps de l'occupation anglaise. Les élites s'étaient « réconciliées » à l'idée de la présence anglaise. Mais l'esclavage nègre demeurerait. (On en parle longtemps après dans *La Dame Créole* de Charles Baudelaire). Il est question alors d'une figure de rhétorique.

Les esclaves venaient à Maurice par des *bateaux négriers*. La *traite* avait été abolie. Mais on achetait encore des Noirs. Les *bateaux négriers* venaient la nuit. Et sur les plages étaient débarqués les nègres. Les commandants des bateaux négriers n'acceptaient que l'or en poudre. Et puis ils partaient. Pour revenir un autre jour.

M. de Malmédie n'était pas un homme pire que les autres. L'esclavage était partout dans le monde : à Haïti, à Tahiti, à la Martinique, à la Guadeloupe, en Louisiane et où encore.

L'Angleterre elle-même au XVIIe siècle en faisait un trafic lucratif.

Puis tout changea. Il y eut un mouvement en Angleterre contre l'esclavage, qui finalement fut aboli.

---

## ADVANCE

19 Juin 1975

### *Georges, d'Alexandre Dumas (II)*

Mais déjà s'était opéré le métissage. Les premiers colons, les Français, prirent femme parmi la population autochtone. Le plus célèbre métisse est Rémy Ollier, dont la statue fait face à la Chaussée à Port-Louis, au Jardin de la Compagnie.

Le *Georges* de Dumas enchante par ceci qu'on retrouve le Port-Louis ancien. Il en reste bien des vestiges. Ainsi le *Jardin de la Compagnie* qui est dans le roman de Dumas. Et puis le mode de vie de ce temps ancien, qui donne une nostalgie.

Naturellement Curepipe alors n'existait pas. On ne parle pas dans *Georges* du quartier de Flacq ni de celui de Rivière du Rempart. Rien de Mahébourg. Tout se passe à Port-Louis, aux Plaines Wilhems, à la Rivière Noire, autour de Mont de la Découverte à Port-Louis, au bas des Trois-Mamelles et aux commencements de la Rivière Noire.

Mais le Champ de Mars est en pleine lumière. Les courses de cochons, de poneys, les courses en sac.

Sara de Malmédie, fiancée à Henri de Malmédie, son cousin, est une jeune fille du temps de *La Dame Créole* et des palanquins. Le cheval alors est partout. Un cheval arabe commandé à n'importe quel prix.

Mais surtout les plaisirs sont simples. On s'enthousiasme de tout. Point que le luxe n'existe pas. Mais il vient surtout de la France et de l'Orient.

Le préjugé de couleur prend son grand départ à Maurice, quand viennent les métis, qui sont ni noirs ni blancs et qui tiennent les qualités des deux. C'est le métis qui fait la clé du roman *Georges*. Car Georges est un métis, mais hautement arrivé. Son père Pierre Meunier est un des plus riches propriétaires de l'île. Mais il vit en cloison étanche, car il n'est ni blanc ni noir.

Georges Meunier, le héros du livre de Dumas, est à mon sens un plagiat de *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. C'est le drame de l'orgueil, propulsé par le préjugé de couleur.

Georges Meunier est un complexé héroïque et cependant une figure admirable, aussi noble qu'il se puisse être. Un grand cœur, une grande intelligence que l'humiliation a meurtris.

Il aime Sara de Malmédie. On lui refuse sa main. Tout le drame vient de là. Or Sara de Malmédie aime Georges Meunier. Mais la société s'interroge.

Le *Georges* d'Alexandre Dumas est un document inappréciable. Il situe le climat de l'île Maurice à cette époque.

Mais le problème de *Georges* de Dumas est dépassé. Les nouvelles générations qui montent ne pourraient le comprendre, ne l'ayant pas vécu.

Mais j'écarte tout cela. Le *Georges* de Dumas m'a intéressé par ceci – moi qui ne lis jamais les romans – à cause du *contexte artistique du livre* et le rétablissement de l'époque ancienne.

L'histoire alors prend un nouveau sens : celui de susciter, d'humaniser, de donner à voir par un acte poétique.

Pour me résumer, je dirai ceci : *Georges* de Dumas est un beau roman. Il ne peut qu'élever les esprits.

---

# ADVANCE

30 Juin 1975

## Le créole et la fée – La désespérance mauricienne et l'espoir

Nous avons eu l'indépendance. Elle est là depuis sept ans.

Certes, il y a eu depuis ce qu'on appelle religieusement le *développement*. Bientôt dans le monde il n'y aura plus d'*humains* mais des *développés* et des *sous-développés*.

Puisque je n'ai pas d'argent, je ne suis pas un *sous-humain*, mais un *sous-développé*. C'est ça mon étiquette – fussé-je un génie.

À ce titre, pourquoi parler de culture ? Dans la Grèce antique, on ne pensait pas comme ça. L'humanisme grec était un fait. Mais il faut dire qu'à ce moment, il n'y avait pas des *développés* et des *sous-développés*. Il y avait des hommes. Le monde moderne n'était pas encore né.

Les Mauriciens se mettent les uns les autres dans des casiers. Mon casier à moi est un « *Blanc pauvre* ». *Sens-Plastique, Petrusmok*, ça ne compte pas.

Mais face aux étrangers, on me présente – quand j'accepte d'être présenté – comme *le poète national*. Ça m'humilie, puisque le terme « national » n'a aucun sens pour moi. Je ne suis pas seulement de l'île Maurice, mais de partout. On parle de la *nation mauricienne* ? Quelle est son entité, son identité ?

*Paul et Virginie* ? Cela devient une farce depuis que Gaspard-Huit a fait de Virginie une nudiste, une *streak-teaseuse*.

Le créole ? Laissez-moi rire. Écrivez une lettre créole et envoyez-la à des amis parisiens. Ils y liront *manzé*. Qu'est-ce ? diront-ils. Il faudra leur dire que G est remplacé souvent par Z. *Moi* par *mo*. Une maison, *lacaze*.

Les Mauriciens eux-mêmes s'exprimant en créole, certains disent *douri* et d'autres, pour faire élégant, *deri*. Les étrangers peuvent-ils savoir qu'il s'agit ici de l'élément riz ?

Un André Masson, un André Legallant, un André Decotter écrivent en français. Mais avec le peuple, ils s'expriment en créole. Un André Legallant, un André Masson, un André Decotter, auteurs créoles, ça n'a pas de sens.

Une *langue* n'a ses lettres de noblesse que par le dictionnaire, la grammaire, les règles d'écriture. Moi-même qui possède *mon* dictionnaire, *ma* grammaire, je dois quand même m'exprimer – tout au moins extérieurement – par la grammaire que j'ai apprise à l'école.

Je vais ici faire une confession. Je lis difficilement les phrases en créole insérées dans les journaux. Je dois faire un effort. Et cependant je suis Mauricien.

Voyez-vous cela : *L'Académie créole de l'île Maurice, The Kreol Academy of Mauritius.*

À ce taux, pourquoi ne pas appeler l'île Maurice *Moriss* ou *Morishus* ?

Ou recevoir des personnalités réunionnaises par ces paroles : *Bonjour ou. Qui manière ?*

Le créole est une langue divine d'une richesse inouïe farcie de métaphores. Les *sirandanes* sont des délectances.

Le créole est uniquement une langue parlée. Le créole est une langue chantée, amicale, vivante.

Mais arrêtons-nous là. Ne faisons pas comme Le Juge de Segrais ou Baissac qui écrivent des contes en créole. Le créole ne s'écrit pas. Il se parle. Il restera parlé – jusqu'à la nuit des temps.

Mais vous me direz : « *Où voulez-vous en venir ?* » Et bien l'hindi, le telugu, l'anglais, mais ce sont des langues grammaticales. La question est posée : « *Par quoi l'île Maurice obtiendrait une entité, une identité, une culture unique ?* »

Je répondrai *tout de go* : *Par l'art, par l'art de l'innocence, par la fée.*

Mais comment ? me dira-t-on. Je répondrai : Penchez-vous sur les enfants et récoltez la manne des cieux. *La fée est là.*

\*.\*.\*

P.S. – Mon conseil : continuez à parler l'hindi, continuez à parler le telugu, continuez à parler le français, continuez à parler l'anglais – et largement le créole dans le peuple – mais couronnez le tout par la *fée*, qui nous donnera notre entité, notre identité. Je dirai au gouvernement : *Aidez l'art de l'innocence et la patrie est sauvée.* Soulevez le tout à partir des enfants et aidez les suprêmes artistes.

---

# ADVANCE

8 Juillet 1975

## Le problème mauricien (Dilo ! Dilo ! dé verres ène sou)

En parlant du problème de l'eau, on oublie que l'île Maurice est une *île poreuse*, comme une pierre ponce.

L'île Maurice, apparemment, est comme une île flottante. Elle a très peu de racines – quelques supports seulement. Et les courants marins charrient les plages de-ci de-là. (Voyez la côte de sables à Pointe d'Esny et vous serez édifiés). Elle a complètement changé depuis 20 ans. Ôtez les « barrages » qu'on y a mis devant les campements. Et la mer entrera dans les terres.

A l'arrière – parfois très à l'arrière des campements – il y a des monticules étirés de sable, couverts d'herbe verte. Fouillez l'herbe et font surface des carrières de sable illimitées. Ainsi la mer venait là au « temps margoze ».

L'île Maurice est une *île poreuse*, toute en cavernes.

Jadis quand de vastes forêts – tambalacoc, bois d'ébène, bois noirs et autres – couvraient les terres, la pluviométrie était énorme. Depuis la pluie tombe moins.

Ces pluies d'antan – avant la venue des premiers colons – entraient au sein de l'humus des terres qui les percolait au sein des cavernes, et il y avait des nappes d'eau souterraines, des *lacs intérieurs* (il en est resté quelques-uns qui servent à l'irrigation aérienne).

Ainsi jadis l'eau était *retenue*. Aujourd'hui elle s'en va et cause l'érosion.

À Cuba – où on fait du charruage en profondeur – il y a trois pieds de terre arable. Chez nous à peine un pied. En certains cas, l'argile est presque au ras du sol.

Au sud-est de l'île des masses énormes de terre ont été portées à la mer et qui nourrissent les mangliers, ces arbres qui marchent dans la mer.

Cette *boue* que vous voyez à La Gaulette le long de la côte, c'est la terre de l'intérieur qui est venue là.

Le sol de Maurice s'appauvrit – il est *lavé*. Rien n'est fait pour *terrasser* et *retenir*.

On croit qu'il ne faut que mettre dans le sol des milliers de tonnes de fertilisants.

Et pire encore, on *brûle* les champs de cannes avant de les moissonner. Avant on savait mieux : on enfouissait les feuilles de cannes moissonnées pour en faire de l'humus.

Mais vogue la galère ! On puise sur son capital.

*Et pas d'eau. De moins en moins d'eau. Il faudra importer de l'eau par bateau-citerne.*

Importer de l'eau et exporter du sucre. C'est du joli.

J'ai toujours cru que ce qui manque aux Mauriciens c'est des *plans d'ensemble*. Chacun regarde dans son coin.

Mais que faire ? Rien. Il manque aux Mauriciens quelque chose ? Quoi ? *Des cerveaux*. Mais quels cerveaux ? Des cerveaux de poètes. Seuls les poètes ont des vues d'ensemble. Mais on les croit des fous.

Donc marchez au pas, hommes sages. Mais pour aller où ?

Au Champ de Mars, il y avait des vendeurs d'eau, ils s'époumonaient ainsi les jours de course : *Dilo ! Dilo ! deux verres ène sou !*

Bientôt on en viendra à cela. Mais cela : *Dilo ! Dilo deux verres dix sous ! Et bientôt deux verres vingt-cinq sous.*

---

## ADVANCE

17 Juillet 1975

### Des parcs ! Des parcs ! Des parcs !

Au « temps des diligences », l'île Maurice, alors l'île de France, vivait à la campagne.

Sur les propriétés sucrières, chaque « habitation » avait son verger. Ces vergers des propriétés, on les retrouve à *Labourdonnais*, à *Mon Désert*. Et on élevait les camarons, on faisait son pain. Il y avait les moutons. Le lait à *gogo*, et le beurre fabriqué sur place. Et *tutti quanti*. On vivait, en ce temps révolu, proche de la terre. Et la vie était pastorale. « *Où sont les neiges d'antan* ».

Fini les jamroses cueillies aux branches au-dessus des rivières. La pomme jacot n'est plus. Le bibacier passera aux limbes. Avec l'âtier. Les corossols. Même le plant de jamalacs aura vécu.

Aujourd'hui, c'est le fruit en boîte importé.

Mais le pire a été l'absence de parcs naturels et sur place, qui ramenait l'homme à la nature.

Il me semble qu'il n'y a rien de plus urgent qu'une aide donnée à tout un chacun pour planter dans son lot de terrain, en ville comme à la campagne, dans les cours, les arbres fruitiers – surtout ceux qui viennent vite.

Notre climat pour les arbres fruitiers est prodigieux – pluies abondantes, température idéale.

Il faudrait dès maintenant deux associations : *L'ami des fleurs* et *La confraternité des fruits mauriciens*, tous deux sous le vocable du *Mieux Vivre*.

Plane sur le tout une *suprême nécessité* : faire de l'île Maurice le paradis des parcs.

Prenez tout le sud de l'île – de Mahébourg à Macondé.

Rien, absolument rien ici comme parcs. Sauf le jardin Telfair à Souillac. Où aller le dimanche et les jours de congés ? Se traîner dans les rues ?

À Mahébourg, il y a proche du débarcadère, à la pointe des Régates, un semblant de jardin avec les hibiscus et les lauriers. Il faudrait étendre cela et en faire un rendez-vous familial et champêtre pour les Mahébourgeois. Avec des arbres, des bancs, des kiosques. Quelle vue de là sur la baie de Mahébourg qui est peut-être la plus belle perspective terre-eau-ciel de l'île. Avec les montagnes au loin et le majestueux *Lion*.

À la Réunion, on fleurit les routes du littoral de plants de bégonias qui égrènent la route, l'étirent en lumière, lui donnent une mesure d'infini. Pourquoi ne pas imiter l'île de la Réunion ? Le climat dans les deux îles est le même. Et ça ne coûterait pratiquement rien.

Quand on revient du *Morne* sur Quatre-Bornes, via Pierrefonds, il y a des arbustes rouges qu'a fait planter Médine. Et la route est joyeuse — joyeuse sur le ciel bleu et les touristes s'extasient.

Sous l'impulsion magistrale de l'administration de Curepipe, le jardin botanique de Curepipe prend grande allure. J'ai remarqué qu'on avait asséché un marécage. En drainant cet appendice de la *Mare aux Songes* qu'était Curepipe, on a eu le lac de l'hôtel de ville et le lac du jardin botanique de Curepipe.

À l'honneur des administrations qui se sont succédé à Curepipe – *toujours* l'espace de l'hôtel de ville a été fleuri.

Avec le bâtiment qui doit demeurer et qui est *la Malmaison* transportée de Moka à Curepipe – le tout qui fait le manoir et son entourage est magnifique.

Mais pour tout Quatre-Bornes, Phoenix, Rose Hill, Beau-Bassin – pour ce tout – il n'y a que le jardin Balfour, encorbellement et balcon des fleurs.

Il faut *créer de nouveaux parcs*. La population, depuis le « temps des diligences », est passée de 150 000 à 820 000 habitants. Il faut donc multiplier les parcs.

Pas seulement pour les adultes, mais surtout pour les enfants, pépinière des générations futures.

On ne vit pas que de pain. On parle de culture. Mais que vaut la culture si ce qui lui est inséparable, les beautés de la nature, les enfants en sont sevrés.

Et les touristes ? Ces touristes qui viennent ici baiser notre terre natale. Ces touristes qui vont restructurer l'île Maurice.

La chose à faire – à cause du folklore – est de *lier le temps des diligences aux temps actuels, brasser le temps mauricien total*.

---

# ADVANCE

11 Août 1975

## Port-Louis et Mahébourg

### (Où est l'avenir ?)

Port-Louis est une « ville de déplacement » Il n'y a pas ici une population fixe. Dès 3 ½ du matin, la ville commence à se remplir.

Les autobus affluent. Les autos « se multiplient ». On s'écrase bientôt sur la Chaussée. Face aux magasins à la rue Royale, c'est l'embouteillage humain. Une emplette prend un temps indéfini.

Mais que faire devant ce blocage ? Rien. Pourquoi ?

La ville comme un tout est « bloquée » en elle-même.

Fermée dans une crique de montagnes, l'entrée de Port-Louis est restreinte. Et la sortie vers le nord-ouest de même.

Si on veut « couper » des artères dans Port-Louis, faire de grandes avenues comme avec le baron Haussmann, ça coûterait les yeux de la tête. Et cela n'arrangerait pas énormément les choses.

Port-Louis est devenue trop petite pour nous – pour nos besoins de demain. Avec ou sans *skyscrapers*\*. Alors ? Que faut-il faire ?

Tout simplement créer une autre capitale ailleurs. Comme on l'a fait avec *Brasilia*. Le site indiqué est Mahébourg. Il n'y en a pas d'autre.

Rade fermée incomparable, Mahébourg a une ouverture en longueur et en profondeur de tous côtés. Les terrains libres ou achetables abondent. L'essentiel serait de prolonger la Route Nationale, derrière le *Phœnix Breweries*, au-delà du jardin de thé de Curepipe et filer sur Riche-en-Eau, laissant Rose-Belle à l'ouest, « débarquer » aux environs de la Pointe des Régates.

Le port ? Il est parfait. Pas de boue qui demande un dragage perpétuel comme la rade de Port-Louis. Là, le long du littoral mahébourgeois, on installerait les tanks du pétrole venant de St Brandon.

Port-Louis, coincé entre les montagnes, n'a pas d'étendue – sauf la plaine du Champ de Mars, qui sera, elle aussi, coincée par le « développement » Tandis que Mahébourg s'étend indéfiniment tout le long du littoral. On peut voltiger du Bois des Amourettes jusqu'à la Grande Rivière Sud-Est via Bambous Virieux et Anse Jonchée.

Partout le large ! Partout l'étendue ! Partout l'espace ! Et l'avenir !

On veut refaire Port-Louis. Mais l'espace ici manque. Peut-on inventer l'espace, même si on monte en hauteur ? Et les gratte-ciel ! Et avec cela des rues étroites. Tout cela ne va pas.

On ne peut qu'effleurer ici le thème Port-Louis. Mahébourg. J'y reviendrai. Cet article n'a pour but que de dire : « *Port-Louis, c'est le passé. Mahébourg, c'est l'avenir !* »

\* gratte-ciel

---

# ADVANCE

19 Août 1975

## Les fautes capitales

L'histoire a ceci de capital qu'elle nous fait comprendre les contemporains.

Et l'histoire est une suite de *fautes*. Mais il y a les fautes bénignes ; il y a les fautes capitales.

À Poitiers, le roi Jean Lebon fait descendre les chevaliers de leurs montures et leur ordonne de se battre à l'arme blanche. Ce fut une faute capitale. Car les chevaliers – l'élite de l'aristocratie française – écrasés sous leurs armures furent la proie des Anglais.

L'amiral Jellicoe perdit sa chance à la bataille du Jütland en *quinze minutes*, le temps qu'il fallait pour renverser la manœuvre anglaise. Ici faute d'indécision. La *faute* qui a donné la Réforme vient de ce que Rome ne sut pas amadouer le bouillant Luther. On le buta.

La faute de Charles Ier fut d'oublier qu'il y avait lui, plus le peuple anglais.

La faute de Marie-Antoinette fut d'ignorer qu'on ne peut être à la fois une femme et un homme. La Révolution française a été une faute de salon.

Hannibal aurait été le maître du monde sans la faute qu'il fit de s'éterniser à Capone.

Par contre, sauf Charles Ier, l'Angleterre n'a jamais commis une seule *faute politique capitale*. D'où sa grandeur. Le génie politique anglais n'a jamais été surpassé.

La faute de Rome fut d'avoir scindé l'Empire.

La faute du Français de la dernière guerre mondiale fut d'avoir cru aux fortifications statiques.

La faute de Marlborough a été d'être le dieu des batailles et un piètre homme de salon et de perdre la faveur de la reine Anne par les incartades de sa femme Sarah, qui était l'amie intime de la reine d'Angleterre.

La faute de Philippe II d'Espagne a été d'associer la religion et la politique.

Mais entrons maintenant dans la *faute monumentale* que commit Hitler.

L'armée défaite, Hitler veut avoir raison de l'Angleterre.

Il raisonne ainsi : *Je n'aurais jamais l'Angleterre si je ne me défais pas de la Russie.*

Il n'y a rien de commun entre ces deux propositions, car il y a l'*Amérique*, une troisième proposition.

Hitler rencontra le général Franco à Hendaye. Hitler demande libre passage pour ses troupes pour atteindre Gibraltar et fermer la Méditerranée. Franco refuse, Hitler pense un moment à forcer le passage. Il hésite et enfin abandonne le projet.

Ses experts militaires lui disent : « Fermez la Méditerranée entre la Sicile et la côte d’Afrique, par vos canons et vos avions. Et passez en Afrique. Là vos masses d’hommes entrent en trombe au Caire, passent le Canal de Suez, se dirigent sur la Turquie et l’Iran et prennent à revers la Russie, pendant que vos armées attaquent en direction de Moscou. La Russie, prise entre deux feux, capitulera. Personne dès lors ne pourra vous opposer ». « Non » dit Hitler.

Toutes les fautes capitales – qu’il s’agisse des hommes d’État, des grands capitaines, des diplomates, des industriels ou même des commerçants – sont des *fautes de jugement*, dont le départ est dans la personnalité.

Toute faute capitale ainsi se lie à une *dépersonnalisation*.

Il n’y aurait pas de fautes sur Terre si les hommes étaient parfaitement hommes. Si les hommes étaient eux-mêmes. Quand on veut être l’*aune*, on fait des fautes.

---

# ADVANCE

30 Août 1975

## Un substitut à l'argent

Le commerce international est quelque chose de relativement nouveau.

En Orient, on commerçait par caravanes. Sur des dromadaires venaient des étoffes de l'Inde par exemple. On échangeait ces étoffes contre autre chose.

Ce qui circulait, ce n'était pas l'argent, mais les produits.

Marco Polo s'en allant en Chine n'amenait pas avec lui des doublons d'Espagne pour ses achats. Pour les commerçants de l'Empire chinois, l'or n'avait aucun sens. On en faisait des bijoux. On ne vit pas que de bijoux.

L'argent est avant tout cumulatif.

Les anciens étaient riches de troupeaux ou de terres ou du nombre d'esclaves.

L'argent a fait son entrée avec le capital – notion relativement nouvelle. Qu'est-ce que le capital ? Personne ne peut répondre. Même pas Karl Marx qui a écrit un livre, *Das Capital*.

L'argent, en soi, est une chose abstraite. Quelqu'un vend ses terres. On lui donne de l'argent, qui n'est autre qu'une signature en banque.

Cet homme est riche, dit-on. Il est riche sous la forme de devises. Mais qu'est-ce que la devise ? Personne ne le sait. C'est une convention.

Nous disons que le dollar vaut cinq roupies. Sur quoi se base-t-on ? Sur la livre sterling à laquelle nous sommes rattachés. Or la livre sterling n'est plus liée au *Gold Standard*. Qu'est-ce que le *Gold Standard* ? Un rattachement à l'or.

L'or ainsi est un *token* – une convention.

La Russie est le pays qui produit le plus d'or. Mais à quoi sert cet or ? Et si on vend son or – je parle d'un pays – qu'en obtient-on ? Encore de l'or. On tourne en rond. Il y a inflation. Que se passe-t-il ? L'or devient hystérique.

Les monnaies flottent. Qu'est-ce qui flotte ? Personne ne le sait.

Il y a le « serpent monétaire » en Europe. Qu'est-ce que le « serpent monétaire » ? Une rigolade. Ce n'est pas sérieux.

Nous avons la roupie. Qu'est-ce que la roupie ? C'est une monnaie indienne. Aussi appelle-t-on notre roupie la roupie mauricienne. La roupie mauricienne est-elle cotée dans les bourses d'Europe et d'Amérique. Non. Alors qu'est-ce que nous tenons ? Une convention.

L'argent est abstrait.

Or voici nous ne sommes plus au temps des dromadaires et de Marco Polo. Des bateaux de 30 000 tonnes portent, de ports en ports, de vastes cargaisons. On traite de tout cela en argent. Et cet argent qu'en fait-on ? On le met en banque. Pourquoi ? Parce que c'est une convention.

Et les banques ? Elles s'y perdent. Faut-il la banque ?

On nous dira : « Où mettra-t-on l'argent ? »

*Eurodollars ! Pérodollars ! Et tutti quanti !*

Pour ma part, je dirai : « Je ne comprends rien à cela. »

J'ai écrit un *Traité sur l'argent*, où je nie l'argent. Je ne publierai pas cela. Qui me comprendrait ?

Laissons aller les choses. On verra bientôt que l'argent n'est pas nécessaire. On lui cherchera un *substitut*. Moi j'ai trouvé. Je n'en parlerai pas. Il faut laisser aux hommes leurs illusions.

---

# ADVANCE

4 Septembre 1975

## L'empire des mers

Il a été prouvé dans le passé que c'est toujours la nation qui détient l'empire des mers qui gagne les guerres.

Ainsi les Romains, étant maîtres de la Méditerranée, en firent un lac intérieur et régnèrent dans le pourtour, de l'Espagne au Moyen Orient.

Avant les Romains, les Carthaginois étaient tout-puissants sur mer. La guerre punique eut ainsi pour enjeu l'empire des mers. C'est Pompée, général devenu amiral génial, qui conquiert la couronne des mers pour les Romains.

Avant cela, il y eut la lutte pour la mer Egée, séparant l'Europe de l'Asie, où se confrontèrent les escadres grecques et perses. Grâce à la victoire des Grecs sur les Perses à Salamine, toute la question fut tranchée.

Les Grecs reprenant l'initiative, cela permit à Alexandre, roi de Macédoine, d'envahir le royaume du roi des Perses et de s'en emparer.

Au Moyen-Age, les peuples vivaient repliés sur eux-mêmes.

Mais plus tard, la victoire de Lepante trancha la question entre les Espagnols et les Turcs.

Et nous en venons aux Espagnols, le premier peuple colonisateur.

Grâce à leurs caravelles – commençant par Christophe – le Nouveau Monde devint la propriété des Espagnols.

Mais voilà, un peuple nouveau entra en lice, avec les vaillants marins anglais.

Raleigh, Drake et la lutte commença. L'Angleterre finalement l'emporta.

*Rule Britannia ! Rule the waves !*

Ce fut Trafalgar qui fut le commencement de la fin pour Napoléon.

Que se passa-t-il à Trafalgar ? Du camp de Boulogne, Napoléon donna des ordres à l'amiral de Villeneuve. *Foncez !* lui dit-il. Et Villeneuve tomba dans la gueule du loup au large du Cap Trafalgar.

Le dix-neuvième siècle vit le triomphe de l'Angleterre partout dans le monde à cause de sa flotte. L'Empire anglais vit le jour. *Britannia rule the waves !*

Mais quelqu'un s'interposa. Ce fut le Kaiser Guillaume. Ce seigneur de la guerre maladroitement provoqua les Anglais. La flotte de haute mer allemande vit le jour. Ce qui força l'Angleterre d'entrer en guerre en 1914.

A la fin de la guerre, l'Angleterre conserva sa flotte. Mais elle avait perdu des forces. Et c'est l'entracte entre les deux guerres mondiales. Hitler pointait à l'horizon.

Après Dunkerque, on crut que les jeux étaient faits. Mais l'Angleterre possédait sa flotte. Hitler ne passa pas.

Mais le grand tournant a été Pearl Harbour. Ici l'avion eut raison des *superdreadnoughts*\*.

La lutte entre le navire de guerre et l'avion fit des porte-avions les maîtres de la mer.

Dès lors, ce n'est plus la maîtrise des mers qui donne l'empire. Mais c'est l'objet plus lourd que l'air. La maîtrise de l'air devient alors *tout*.

Viendra ensuite la guerre de la stratosphère : dépasser la terre pour combattre.

Est-ce le point final ? Nullement. On trouvera autre chose.

Mais l'arme absolue, c'est la finance.

On ne se battra pas avec des canons. Mais avec l'argent.

Ce sera encore la guerre. Mais on ne parlera pas des empires des mers, mais de l'empire des matières premières.

Les peuples sans navires de guerre, mais ayant de gros sous, vaincront.

\* super cuirassés

---

# ADVANCE

13 Octobre 1975

## Un tunnel sous Le Pouce

Le Dr Reynolds Rohan était un étrange personnage. Outre sa profession, il s'était passionné pour l'administration de Curepipe. Il était membre de cette administration.

Le Dr Reynolds Rohan s'intéressait à la politique. Mais jamais il n'avait pu passer la rampe.

Une fois, à la veille d'une élection à Curepipe, soudainement il se porta candidat comme édile de la Capitale.

Et tout le monde eut l'étonnement de le voir proférer ce qui était alors une hérésie. Le Dr Reynolds Rohan se permit de dire qu'on devrait percer un tunnel sous le *Pouce*. Mais voilà l'utopie.

Le Dr Reynolds dit que ce tunnel porterait à Port-Louis l'air frais de Moka. Un simple orifice minuscule pouvait-il changer en quoi que ce soit le climat de Port-Louis ?

Le public laissa dire et la presse se gaussa. Mais le Dr Reynolds Rohan n'avait fait que passer à côté.

On peut lire avec vrai plaisir les excellentes suggestions faites par un groupe féminin tout dernièrement à la Municipalité de Port-Louis.

Il faudrait ajouter au dossier.

Passer le long de l'avenue Mgr Leen, très bien et le porter vers le nord par le Champ de Mars, la Vallée Pitot et Plaine Verte.

Mais si un tunnel était creusé sous le Pouce, *il n'aurait pas fallu pour arriver à Port-Louis* avoir à emprunter la rue Moka pour déboucher sur la capitale. On filerait d'à partir de la nouvelle route vers St Pierre et on passerait par le tunnel sous le *Pouce*.

Ce serait une *trouée* au sein d'une ville qui n'a que deux issues. Décongestionnement total. Allègement indéniable.

Le coût de ce tunnel ? Il ne s'agit pas de péage. Qui en ferait les frais ? C'est à décider. Avec le vrac, nos sucres arriveraient aux points d'embarquement par une voie directe. *Tout le monde profitera*. Pourquoi hésiter ? Merci, Dr Reynolds Rohan. Aux autres d'emboîter le pas.

---



# 1976

---

## ADVANCE

### 5 Janvier 1976

## Les Déracinés

Il y avait, dans la préhistoire, les nomades. Ceux-ci entraînaient leurs troupeaux, cherchant toujours de nouveaux pâturages.

En est resté, sans doute, les Bohémiens, qui courent les chemins dans leurs chariots, qui sont encore des maisons.

Puis est venue l'ère sédentaire. L'homme s'est mis alors à planter et à se créer des maisons à demeure. Avec étables. La famille devint fixe. On ne bougeait plus. Cette forme de société a existé jusqu'aujourd'hui. Pardon ! On revient au passé.

Que sont les villégiaturistes venant de toute l'Europe, à St-Tropez ou au Cap d'Antibes ? Mais ce sont des nomades modernes qui, la saison de vacances passée, reviennent à leurs habitations fixes.

Pendant deux mois, ces gens sont des *déracinés*.

Le Liégeois, le Parisien, le Breton deviennent alors des Provençaux. Et vice-versa, selon les pérégrinations annuelles.

Au temps passé, des rois — un Louis XIV par exemple — portaient avec eux leur vaisselle, leur literie, leurs tapisseries, quand ils voyageaient, afin de se trouver partout comme chez eux.

Mais il y a une autre manière de voyager pour milliardaires modernes.

M. et Mme X..., des New Yorkais disons, ont une maison à quelques kilomètres de New York. Puis une maison aux Bahamas, une autre en Suisse. Et un appartement à Paris. Ici rien ne se déplace. Tout est dupliqué. En se déplaçant, le milliardaire fait comme ne s'être pas déplacé. Les pyjamas y sont, les chaussures, autrement dit tout ce dont on a besoin. En voyageant, M. et Mme X ne portent que leurs papiers.

La France est de moins en moins chez elle. Non pas seulement qu'elle se déplace. Mais les villes françaises comme Paris sont encombrées d'étrangers.

Cela fait un brassage de races... et de cultures et de modes de vie. Tout se mélange.

Londres ne sera plus Londres et Berlin deviendra international. Tout va s'internationaliser. Et cela à cause des moyens de transport révolutionnés.

L'hélicoptère devient l'autobus aérien.

Allez à New York et vous verrez des restaurants de toutes nationalités.

Où sera bientôt *la nation* — puisque les frontières se volatilisent.

À Maurice, les étrangers vont s'établir, après des passages chez nous. Il y aura une colonie flottante. Puis pour certains, ce sera pour la vie. Le tourisme nous amènera à cela.

Les premières générations seront des *déracinés*. Et puis ce seront des *enracinés*.

L'île Maurice deviendra ainsi une *autre île Maurice*.

Que se passera-t-il alors quant aux valeurs fixes ?

Et le séga ? Va-t-il s'internationaliser — ce qui est un équivalent à disparaître.

On fera de la nourriture pour chaque nationalité. Alors ! La cuisine mauricienne ?

Et les modes ? Et les coutumes ?

Certes, le *Pieter Both* ne pourra être déplacé. On aura le même soleil. La mer sera encore une mer mauricienne. Mais on aura de moins en moins des maisons mauriciennes.

La vie nomade moderne — autre mot pour le tourisme — où chacun est chez l'autre, créera une nouvelle humanité *anonyme*.

On parlera de moins en moins de l'Européen. La géographie sera de moins en moins associée à une humanité. L'anonyme est la machine qui est partout et nulle part.

Où se place ici l'*individu* ? Telle est la question. Où, par la multiplication des *déracinés*, l'histoire sera lue à rebours.

---

## ADVANCE

3 Février 1976

### L'émigration des Mauriciens

Ils ont décidé. Ça a été l'Australie. On trouve maintenant des Mauriciens à Melbourne, Sydney, Perth, Canberra. Ce sont de toutes petites colonies, où l'on parle, je ne dirai pas français, mais mauricien. Avec l'éliision des r : *théat* pour théâtre, avec des glissements où des lettres sont avalées. Le tout émaillé d'*aio*, *alalila*, *eh vous zot*. Et c'est charmant. Ajoutez à cela, des gâteaux piments, des chatini de mangues vertes et vous aurez tout le parfum de l'île Maurice.

Pour les aînés, il y a une nostalgie de la terre natale. Pour les tout petits qui vont à l'école, il y aura des Australiens mauricianisés par leurs parents. Et puis tout rentrera par mariage dans la grande famille australienne. L'île Maurice sera des photographies, des légendes.

Mais sans doute je me trompe, car les Mauriciens d'Australie reviennent – en touristes.

Il en est tout autrement de la province de Natal au Sud-Afrique.

Au siècle dernier, un certain nombre de familles bien connues ont émigré à Durban. Et là ils forment une colonie cohésive. Les Mauriciens de Natal – qui appartiennent en grande partie à une même communauté – se fréquentent. Et sans doute se marient entre eux. Il y a aussi pas mal de Mauriciens à Johannesburg.

Les Mauriciens sont-ils heureux à l'étranger ? La question ne se pose pas. Ils ont émigré pour des raisons matérielles. Il fallait qu'ils émigrent. Un point c'est tout. Et ils s'adaptent.

Avec une exception. Je parle de la colonie mauricienne à Paris. Là les Mauriciens de souche française se sentent comme chez eux. Et la plupart ne désirent pas revenir. Ils deviennent des « Mauriciens de Paris ». Ils se voient entre Mauriciens. Ils vont au théâtre. Ils suivent des concerts. Ils vont aux courses. Mais, il faut le dire, très peu travaillent. Ils sont en grande partie des rentiers. Et cela a duré depuis deux siècles.

Il y a donc émigration et émigration. Il faut dire qu'il y a à Paris des « Américains de Paris », des « Allemands de Paris », des « Anglais de Paris », malgré l'insularité anglaise.

En fait, pourquoi parler d'émigration ? Chaque été, un grand nombre de Français « émigrent » vers la Côte d'Azur pour deux mois. C'est l'émigration partielle.

Il paraît que des étrangers viennent et reviennent à Maurice et voudraient résider. Mais ont-ils les moyens ?

On peut parler d'un désir de transplantation chez toute l'humanité. Notre planète est si petite et les moyens de communication sont si vastes et rapides.

Le « chez soi » prendra, avec les temps modernes, de moins en moins de sens. Et avec cela le sens de communauté faiblira. Viendra le brassage des races. Et l'humanité terrestre deviendra, de cette manière, comme une seule patrie, dans sa diversité infinie.

Le régionalisme – tel qu'on le voit aujourd'hui – ne sera plus qu'une notion du passé. Les villes deviennent si énormes qu'elles débordent dans la campagne. Avec la TV, aucun lieu dans le monde n'est isolé.

Mais on me demandera : « À quoi voulez-vous en venir ? » Je répondrai : « La planète Terre devient une grande famille. »

Quand l'astronaute Borman – le premier qui s'élança vers la Lune – et lorsqu'il vit la Terre comme un tout, cet homme s'écria : « La Terre est un tout. » Je ne comprends pas pourquoi dans une même maison, les terriens, membres d'une même famille, se disputent entre eux de chambre en chambre.

L'émigration – partielle ou totale – permet aux hommes d'avoir une *perspective* les uns des autres, efface leur cécité de près, donne du *recul* pour mieux voir, clé de la *tolérance*.

---

# ADVANCE

9 Février 1976

## Au-delà de la littérature

On parle du roman, du théâtre, des biographies et autres genres, mais au fond y a-t-il une démarcation pour ce qui a trait à l'expression de l'homme ?

Qui a défini le théâtre ? Au temps de Shakespeare, on jouait comme en chambre. La scène n'existait pas. Il n'y avait pas ce qu'on appelle la rampe. Les *Happenings* aux États-Unis veulent abolir « la rampe ».

Car le théâtre est une convention. Les décors ? On joue parfois aujourd'hui devant des draperies. Cela laisse aux spectateurs d'imaginer le décor.

La TV a-t-elle une scène ? Or qui dira que la TV n'est pas avant tout un théâtre ?

Jouez aujourd'hui du Sophocle ? ça ennuerait. Le théâtre du temps des Grecs était en plein air. Les « mystères » du Moyen Âge se jouaient à Notre-Dame dans l'île St Louis.

Le théâtre, en fait, est la rue. Où la scène est partout. En fait, toute la vie est un théâtre. On n'a pas inventé le théâtre. Il est là éternel, partout où sont les hommes.

Maintenant, quant au roman, j'ai relu dernièrement *Climats* d'André Maurois. *Climats*, a-t-on dit, n'est autre que la vie de Maurois romancée. Ici Maurois se raconte. *Climats*, c'est des mémoires animés.

Quand on lit le cardinal de Retz, la cour du temps d'Anne d'Autriche défile.

Il y a deux genres de romans : celui qu'on lit et celui que soi-même on imagine. À ce titre, tout lecteur est un romancier – sans la plume.

Et le roman est essentiellement un théâtre. La vie en famille est un théâtre en permanence. Qui y pense ? Et l'histoire est du théâtre *a retro*. En écrivant *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust écrivait du théâtre.

À tel point, dans aucune université, on n'apprend aux élèves comment écrire un roman. Les critiques n'ont pas fait avancer d'un pouce l'humanité. Ni à réaligner les écrivains à leur manière de voir. Je préfère le duc de Saint-Simon qui « racontait ». Il a fait revivre la vie de cour sous Louis XIV.

Mais il y a les faux historiens qui font des romans avec les faits historiques. Ainsi on a fait des romans sur Napoléon. De cette façon on n'obtient ni Napoléon ni rien.

Vu de près, à quoi sert la littérature ? Le *nouveau roman* a voulu abolir la littérature. Il n'a fait que le déplacer.

Seul abolit la littérature le poète – le vrai – ni n'invente rien, mais révèle la *vie essentielle*.

Ainsi l'enfant, perpétuellement en scène, fait du théâtre à toute minute. Ses jeux ne sont rien que ça.

Le théâtre, c'est les fleurs minaudant dans le vent. C'est la cascade dans son plain-chant. La lumière est en représentation perpétuelle. Voyez la mer. Elle est en scène 24 heures, nuit et jour.

La vie s'écoule. Mais l'homme ne la voit pas. Enfermé en lui-même, il fait du théâtre en lui-même. Il joue son propre personnage indéfiniment. Il est l'acteur, le sujet et le propre spectateur de lui-même.

L'enfant joue. L'homme *se joue*. Aussi nous avons les littérateurs – les gens les plus ennuyeux du monde.

Pourquoi lire ? Je vous le demande, lecteurs ! Qui a appris quoi que ce soit d'un livre ? Il n'y a qu'un livre valable, c'est *la vie*.

---

# ADVANCE

5 Mars 1976

## Formons-nous partie de l'Afrique ?

Léopold Sedar Senghor répondrait incontinent : OUI.

Senghor pense que l'Éthiopien qui n'a pas des traits négroïdes a beaucoup en commun avec la race dravidienne. Et par le fait que dans les temps protohistoriques, l'*Éthiopie* et l'*Inde* se touchaient géographiquement.

Ce n'est pas mon point de vue. L'Éthiopien est *peut-être* une race *pré-africaine*, mais l'Inde est autre chose. La partie sud de l'Inde la lie aux tablettes d'argile du bassin de l'Indus, où on parle d'un continent disparu couvrant l'Océan Indien actuel et qui a nom dans les tablettes d'argile de l'Indus : *Gondwana*. Un autre terme court sur le même fait en Extrême-Orient, où il est parlé de *Mû*.

Par ailleurs, Senghor me nomme l'Africain par la pensée. Je ne peux être Africain ayant écrit *Sens-Plastique*. Car je suis dans l'universel. L'Afrique est encore trop régionale.

Mais l'île Maurice appartient-elle à l'Afrique ? Non, géographiquement parlant.

L'île Maurice est *coexistante* à l'Inde. Car l'île Maurice était le *Pic* du grand continent qui a disparu, qui contournait Madagascar, passait au sud du Cap de Bonne Espérance et rejoignait la Patagonie en Amérique du Sud.

On retrouve à l'île Maurice faune et flore du sud de l'Inde, notamment *Ceylan*, comme cette même faune et cette même flore se retrouvent dans le sud de l'Argentine.

Donc nous appartenons à l'Inde géographiquement.

Les Hindous mauriciens sont venus de l'Inde. Mais ils ont compénétré la population existante avant leur arrivée. Aujourd'hui il y a *osmose* dans le contexte mauricien. Et cette *osmose* a enrichi le pays.

L'île Maurice – et c'est ça sa gloire – sert aujourd'hui de *rencontre entre l'Est et l'Ouest*.

On a cru ailleurs que l'Afrique et l'Inde m'ont *influencé*. Non. Mon œuvre est de tous les pays et au-delà des temps. Mon œuvre se présentait intégralement dans *l'humain*, n'a ni frontières ni limites.

Les sages de l'Inde me comprendront. Car avec *Rabindranath Tagore*, le visionnaire du Bengale, les sages de l'Inde savent qu'on est avant tout *patriote du Cosmos* avant d'être *patriote de son pays*.

Sommes-nous une partie de l'Afrique ? Non. Il n'y a ici qu'un rapprochement purement conceptuel.

J'avoue que nous sommes maintenant *définitivement* orientés vers l'Afrique – économiquement parlant. Dans ce domaine, nous serons forcés de passer par le *bloc africain*, pour arriver, dans le domaine économique, au reste du monde.

Mais l'Inde aura un plus gros effet sur nous dans le domaine spirituel – par cette impalpabilité qu'est le contact entre humains.

Grâce à l'Inde, l'île Maurice deviendra plus *tolérante*, donc plus compréhensive.

La culture européenne restera, car elle est le *sédiment*. On n'efface pas le passé chez les individus comme chez les peuples.

L'avenir ? N'en parlons pas. Ou plutôt discourons à ce sujet.

L'avenir est planétaire. Le citoyen du monde vient à grands pas, liant *l'arc-en-ciel humain*. Et c'est cela qui compte.

Mais tout cela est un beau discours. Car *l'avenir* sera ce que les *femmes* de cette planète le voudront. Les femmes de cette planète tiennent tout entre leurs mains.

Pourquoi ? Parce qu'elles sont *médiums* et *inspiratrices*. *Ce que femme veut, Dieu veut !* C'est pour ajouter ceci : plus que nous, hommes, la femme est proche de *l'enfant* et de la *terre*. Le terme *mater* couvrirait ces deux acceptions.

---

## ADVANCE

8 Avril 1976

### Le tourisme à Maurice, qu'est-ce ?

Personne ne peut dire quelle influence les touristes auront sur ce pays. Laissons les générations actuelles. Mais celles qui vont venir.

Une chose est claire. Par notre pluri-culture, par une rencontre de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, nous pouvons devenir un carrefour de civilisations.

Mais il y a le contexte mauricien. Quel effet le tourisme aura sur notre trésor à nous ? Qui peut le dire ?

L'âme de ce pays est certes dans les villages où plonge le folklore. Tel site dans une route qui tourne. *Quatre Cocos* ou *Montaigu*. Et on est en plein dans le passé. Quel pays peut se passer du passé ?

Les États-Unis sont neufs. Dans un sens, oui. Mais il y a chez ce grand peuple des « régions du passé ». Autour de Philadelphie, dans la Pennsylvanie, il y a une colonie allemande. En Louisiane, on parle français – autour des bayous, dans le delta du Mississippi.

Chez nous, c'est différent. Dans la haute classe créole, on dira *deriz*. Plus près du peuple, on dira *douri*. Cela ne semble rien, mais c'est énorme. Passer de *douri* à *deri*, c'est changer de classes.

On parle de nos communautés. Mais il y a des classes dans nos communautés. Des classes dans les classes, pourrait-on dire. Tout cela est compliqué. Mais que faire ? Nous sommes comme ça. C'est cela qui résistera à l'influence des touristes. Heureusement. Car ça fait notre charme.

Nos subtilités ? Les touristes – oiseaux de passage – ne pourront jamais les saisir. Nous nous défendons bien.

Une dame française me demandait : « Comment faut-il s'adresser à la domesticité ? » Je lui répondis : « Ce n'est pas tellement ce que vous dites qui compte. Mais le *ton* par lequel vous le dites. »

Nous, Mauriciens, avons un *ton chantant* qui a un pouvoir souverain. Car qui chante plaît. Et qui plaît se fait aimer.

Le Mauricien est dur envers ses compatriotes. Peut-être parce qu'il les veut parfaits.

Une exception. Dans le sport, c'est l'enthousiasme. Quel bien ne dira-t-on pas de ce *shooter* ? Et Gabriel Anazor ? Comme on l'aime. Comme on est fier de lui ? C'est émouvant.

Allez à Perth, Sydney, Melbourne ou Canberra et souvent les Mauriciens auront des larmes aux yeux, parlant de leur pays. On demandait à un Mauricien de Paris que souhaiterait-il qu'on lui donnât en cadeau. Du *mazavaroo* ! répondit-il.

\*.\*.\*

*Mon pays est dans une pomme, dit le Normand. Ici on dira Carri zourite.*

L'île Maurice sent la canne à sucre, la bagasse pressée. Cette senteur poursuit les Mauriciens aux quatre coins du monde. *Hé toi ! Alalila ! Eh zotte ! C'est charmant.*

*Divin langage créole ! Si vivant ! Si humain ! Si près de la terre !*

Le touriste sent-il tout cela ? Je ne le crois pas. Certes, il est ému quand à la Pointe des Régates, la montagne du Lion se détache comme un bateau sur l'azur ou à l'île aux Aigrettes posée sur les flots dans sa nacre et son porphyre.

Port-Louis ? Son trésor reste caché. On ne le connaîtra jamais en auto – mode touristique. Mais en marchant à la pointe du crépuscule quand les lumières s'allument. Et que le silence chante dans le soir.

L'île Maurice se garde jalousement comme une jolie femme. Les charmes de notre île sont infinis. Mais pour que la magie monte, il faudrait *s'oublier*. Combien le font ?

*Certains Mauriciens vivent en touristes parmi nous.* Ils ne sont pas dans le pays – *le pays réel*. Ils sont dans une île Maurice à part. Ça peut être charmant. Mais le terme touriste peut couvrir le touriste mauricien dans l'île Maurice. Mais il peut y avoir des touristes étrangers qui *sentent* l'île Maurice, bien plus que ne le font les Mauriciens.

Donc le terme *touriste* peut être *élastique* – surtout dans le *monde nomade* que nous vivons.

---

# ADVANCE

27 Avril 1976

## Les élections présidentielles américaines

Les États-Unis peuvent être considérés comme un alliage entre la monarchie et la démocratie.

Le président américain est le commandant en chef des forces de terre, de mer et de l'aviation. Son ministre de la défense n'a d'ordres à recevoir que de lui. Le ministre de la défense des États-Unis est un exécutant.

Le conseil de la défense conseille le président. C'est le président qui prend toutes les décisions.

Mais il y a le Congrès qui déclare la guerre, mais qui ne la fait pas. C'est le président qui la fait.

Après Pearl Harbour, les ordres vinrent du commandement en chef à la Maison-Blanche. Et c'est le président qui « ordonna » que la bombe fut jetée à Hiroshima.

La démocratie ce n'est pas comme ça. C'est la décision en groupe. Tout ici est plus lent.

Aussi on ne touchera pas à la prérogative du chef de la Maison-Blanche. Rien ne sera changé quant aux prérogatives du président des États, après les élections en novembre. Or, ces prérogatives sont énormes.

Napoléon avait ceci d'extraordinaire qu'il était chef incontesté du gouvernement et chef des armées sur le champ de bataille. Par ce fait, le *chef civil* et le *chef militaire* ici se confondaient.

Qui sera le *nominee* républicain cette année lors du Congrès républicain ? Apparemment ce sera **Gérald Ford**. Mais attention ! Si Reagan réussit à avoir un nombre adéquat de voix, Ford pourrait ne pas avoir le nombre de voix exigé au *premier tour* pour être élu. Les élections primaires décideront de cela.

Or si les participants de Reagan ne veulent pas lâcher, ce sera une impasse. Et il faudra arriver à un troisième candidat de compromis.

Il en a été ainsi quand Harding fut élu président. Il n'avait aucune chance au départ mais fut élu, à sa grande stupéfaction. Parti de chez lui *zéro*, il revint *tout*.

Que dire des candidats *démocrates* ? Edward Kennedy ne participera pas. S'il avait accepté, il aurait été *nominee*, puis président. Mais il ne le veut pas. Donc écartons-le.

**Carter** semble une étoile filante, et un emballement passager. Il n'est pas solide.

**Udal** ne semble pas avoir l'envergure.

**Jackson** a fait voir ses couleurs, mais très à droite. Aura-t-il les libéraux pour lui ?

C'est **Hubert Humphrey** qui prend position comme une grande possibilité bien qu'il ne brigue pas ouvertement la candidature.

Humphrey est un bon orateur. Et surtout il a une grande expérience, comme vice-président sous Johnson. C'est un homme qui a de l'imagination, de l'humour, de l'allant. Il ferait un président peu banal. Il mettrait du mouvement et de l'imprévu dans la politique.

L'opinion américaine en grande partie pense que le *nominee démocrate* aura plus de chances que le *nominee républicain* d'enlever les présidentielles. On verra.

Les États-Unis représentent la Rome antique dans l'ordre politique. Tout aujourd'hui dans le monde est à l'heure de Washington.

Celui qui sera nommé président des États-Unis pèsera sur le sort de la planète. Le choix en est donc *capital*.

---

# ADVANCE

13 Mai 1976

## L'avenir de Maurice — Routes et ports

Les Romains plaçaient la construction des routes avant toutes choses. Quand l'Empire romain s'étendit vers la campagne, il y eut la *Voie Appienne* qui partant de Rome parcourait l'Italie vers le sud. (De splendides mausolées furent à la sortie de Rome élevés le long de la *Voie Appienne*).

La Gaule prise par Jules César après sa victoire d'Alésia sur Vercingétorix, les Romains construisirent des routes partout.

À Maurice, nous eûmes à partir de 1870 les *Mauritius Government Railways* qui portèrent passagers et marchandises dans toutes les parties de l'île. Mais surtout les cannes à sucre et le sucre (des propriétés aux docks). Puis brusquement, les *Mauritius Government Railways* disparurent. Qu'a-t-on fait, dans l'intervalle, pour prendre tout ce trafic ?

On a amélioré nos routes, certes ! On les a asphaltées. Combien d'entre elles ont été élargies ? Et pourtant c'est nécessaire et urgent.

Heureusement le gouvernement eut la sagesse de créer la *Route Nationale* (l'autostrade Phoenix-Port-Louis). Ça allégera. Mais est-ce assez ? Sûrement pas.

A-t-on fait un *survey* des routes ?

N'importe comment entre Curepipe et Port-Louis, via Phoenix, Rose Hill, Beau Bassin, c'est une grande congestion, surtout aux heures de pointe.

À Rose Hill surtout la route est *rétrécie* par le stationnement des voitures et des camions. *Traverser la route à pied* devient un problème.

Que dire de la rue Moka à Port-Louis comme on pénètre dans la ville ! Et des grandes artères ? Les vendredis surtout. Faire une emplette devient un problème.

Et les *parkings* !

On a parlé de certains projets pour le décongestionnement de Port-Louis.

Connaissez-vous le cas du baron Haussmann ? Il dit à Napoléon III : « *Il faut faire tomber les édifices !* »

— Non, dit Napoléon III.

— Donc *perçons* ! dit le baron Haussmann.

Cela n'est pas possible à Port-Louis. Car même si on *perçait*, les routes seraient et sont trop étroites. Et on ne peut faire les deux à la fois.

Donc quoi faire ? Une route circulaire. Mais le centre de la ville où il y a la congestion continuerait.

Je prévois que Port-Louis cessera en temps voulu d'être la capitale. Port-Louis ne répond pas à nos besoins. Il est *engorgé*, un four en été. Port-Louis aurait dû rester une ville suppléante. C'est Mahébourg, développé, qui aurait dû être la capitale. Ici, il y a l'espace, une rade immense, un littoral qui s'étend.

On a construit le Port Nord-Ouest (appelé encore le Port Napoléon) à cause des *voiliers* qui n'entraient pas aisément dans la rade de Mahébourg et pas du tout quand le vent était contraire.

Mais avec la machine à vapeur et les *steamers*, tout aurait dû changer.

Puisqu'on ne peut désaffecter Port-Louis en tant que port, nous aurons *deux ports* : Port-Louis et Mahébourg. Est-ce trop ? Non !

Port-Louis a une *limite*. La minuscule rade ici ne permet pas des développements sans fin. Le *top* est peut-être déjà atteint, puisqu'on veut combler la petite rade face au *Chien de Plomb*.

Élever des gratte-ciel, en faire une réplique de Manhattan ? Dans quel but ?

Transporter le nombre énorme de gens à partir de 8 heures du matin et les ramener vers 3 heures devient un problème routier. On a même parlé de *métro* et d'un *mono rail*.

Alors que tout le sud-est de l'île culminant sur Mahébourg est ouvert. Totalement *ouvert*.

On ne peut se mettre *en travers* des besoins et des impératifs des temps modernes.

Mahébourg aura son heure, comme au temps de Mahé de Labourdonnais.

---

# Le MAURICIEN

25 Mai 1976

## Le pétrole et le sort de notre pays

Le 25 mai 1976.

Mon cher Lindsay Rivière,

Nous sommes au bout du rouleau. Les années de « vaches grasses » tirent à leur fin. Je me réfère à la déclaration de M. Peter White. La crise sucrière est à nos portes si ce n'était que par le coût de production astronomique.

La crise de main-d'œuvre est si aiguë que le gouvernement a été FORCÉ de permettre l'importation de machines à couper les cannes. Donc chômage, lui aussi *forcé*.

Aucun espoir d'élargir les champs à planter indéfiniment. On ne peut malgré tout cultiver la canne à sucre sur la crête des montagnes et dans l'arrière-cour des maisons.

Donc, veuille que veuille, il faudra trouver d'autres sources de revenus. Le *Family Planning* n'arrangera rien.

La politique, dès lors, cède le pas à l'économie. Ne peut s'opérer la « multiplication des pains ». Et on ne pourra pas continuer la mendicité internationale.

Que reste-t-il pour *sauver* le pays ? On a parlé du *pétrole*. Mais où est le pétrole ? On a essayé de chercher le pétrole dans les fonds de l'océan Indien. Les satellites eux-mêmes s'y sont mis de la partie.

On a oublié qu'il y a un moyen de trouver de l'eau dans le sous-sol autrement que par le forage, par la radiesthésie. On ne s'offusque pas de cela. Mais quand quelqu'un dit qu'il a une méthode pour révéler le pétrole dans le sol, on lui rit au nez. L'eau, dans ce cas, est-elle une exclusivité ?

L'espérance était grande quand ont commencé les forages à St. Brandon et à Saya de Malha. Dans ce dernier cas, l'étonnant M. Mancham, Premier ministre des Seychelles, a voulu avoir sa part pour sa douce patrie.

Je savais, quant à moi, que tout cela allait FOIRER. Je n'ai averti personne. Face à moi était le *préjugé de voyance*.

La conférence sur les droits de la mer a été un fiasco. Est-ce que TOUT l'océan Indien nous appartient du fait que des îles merveilleuses où poussent les cocotiers sont notre propriété ?

Je tranche dans le vif quand je dis qu'il y a du pétrole à l'île Maurice. Et je propose d'aider mon pays. La compagnie *Texaco* n'en prend aucun compte. Un représentant de la *Texaco* m'a dit : « Révélez les lieux où est le pétrole et nous fouillerons. Mais pas de somme à l'avance. » Ce serait donner un SECRET à la compagnie pétrolière contre rien. Cela, je refuse de le faire.

Un ministre important du gouvernement m'a dit : « Sir Seewoosagur Ramgoolam se trouve dans une drôle de position. Soit il vous ignore ou il vous prend au sérieux. S'il vous prend au sérieux, il doit agir. S'il vous ignore, il prend une très grave responsabilité envers le pays. »

Les mois sont comptés. Le pactole des hauts prix du sucre ne peut indéfiniment durer.

La question à savoir est celle-ci : « Oui ou non, le gouvernement mauricien a accordé le droit de forage à la compagnie *Texaco*, sur les TERRES FERMES de l'île Maurice ? »

Si c'est *oui*, *Texaco* est maître de forer pour le pétrole à travers l'île. Donc pourquoi il ne le fait pas ? Cela coûterait à cette compagnie très peu. Point de mer à traverser, point de frais onéreux. Ce serait parfait.

Mais si c'est *non*, donc n'importe qui — vous ou moi — pouvons nous adresser à d'autres compagnies comme la *Shell*. Et le gouvernement devra donner la permission. Car la compagnie *Texaco* ne saurait être une privilégiée.

Nouvelle question. S'est-on adressé aux autres compagnies pétrolières que *Texaco* quand il a été décidé en haut lieu de tenter l'expérience du pétrole ? Et cela avant de signer le contrat avec *Texaco*.

Une troisième question se pose. Si par hasard il se révèle qu'autour de l'île de Diégo Garcia il y a du pétrole, qui en seront les bénéficiaires : les Américains ou les Britanniques.

Tout cela est dans le FLOU. Il y a contestation entre les Grecs et les Turcs pour le pétrole autour des îles se trouvant dans la mer qui sépare ces deux pays.

Maintenant, je révèle la *grande affaire*.

Le pétrole on le trouve dans les mers ou dans des déserts comme ceux de l'Arabie. Là, on peut prospecter à l'aise. Mais peut-on prospecter à New York ou dans le sous-sol de Londres ?

L'île Maurice est pleine comme un œuf. La prospection terrestre ici est impossible. Les champs de canne ne sont pas des déserts.

Donc il faut trouver une AUTRE MÉTHODE. Cette méthode je la propose.

Donc qu'on ne me compare pas à quiconque. Mais qui sera mon juge ? L'île Maurice doit-elle *comme un tout* ME CONDAMNER ? Si elle le fait, ça va lui coûter cher. Car ne s'agit-il pas ici de la SURVIVANCE DE NOTRE PAYS ?

Bien à vous.

---

# ADVANCE

29 Mai 1976

## La propriété

À qui appartient la mer ? Cette question n'est pas nouvelle. L'Angleterre l'avait résolue dans la seconde moitié du XIXe siècle avec *Britain rules the waves*. Mais les vagues sont-elles la mer ?

Aujourd'hui, c'est plus profond. Il y a la mer et les poissons qui y sont. Cela a suscité *La guerre de la morue* entre l'Angleterre et l'Islande.

Nous connaissons les traités entre nations et les droits de pêche entre l'Angleterre et la France, concernant les bancs de Terre Neuve en Amérique au XVIIIe siècle.

Mais aujourd'hui, c'est plus profond encore. Cela concerne le pétrole dans les bas-fonds des mers. À qui le pétrole sous la mer ? Certains pays répondent « Aux riverains jusqu'à 200 milles en mer ». D'autres sont d'une opinion contraire.

Si l'on va comme cela, tous les océans y passeront. Lorsqu'on pourra forer le sous-sol des mers à des profondeurs inouïes, en plein océan Pacifique, qu'arrivera-t-il ?

On a parlé de l'*espace aérien*. Bientôt on parlera de la *propriété du soleil*. Un gratte-ciel *vole le soleil* à d'autres gens.

Où n'ira pas la propriété ? Un homme se croit propriétaire d'une femme parce qu'il l'a épousée. *La propriété des enfants* ? Le divorce met ça en jeu.

Louis XIV se croyait le propriétaire de la France. *L'État, c'est moi* !

Qui possède des chemins ? L'État. Mais les trottoirs ? L'État encore. Mais les ponts ? Dans certains cas, il y a le péage.

L'eau est-elle à tout le monde ? Sûrement pas. Même si les rivières le sont. Mais si une rivière traverse une propriété individuelle, la rivière étant au sein de cette propriété, ses berges appartiennent au propriétaire du terrain.

Le communisme en 1917 faisant son entrée en Russie a tout changé à la propriété. L'État devient le propriétaire. Mais a-t-on aboli le sens de propriété ? Non. On n'a fait que le déplacer.

On a parlé du capitalisme. Or il ne peut exister le capital sans la propriété. Ainsi puisque tel homme pauvre possède un pantalon, il est un capitaliste.

Le travailleur est capitaliste par la paire de chaussures qu'il porte.

Ainsi la propriété est totalement élastique – comme toutes les notions sociales.

La constitution russe édicte que *l'homme est propriétaire de son corps*. Mais le travailleur *loue* ses mains. Donc, il s'agit ici d'une *propriété en location*.

Au fond, nul ne possède rien. Excepté ses sentiments. À condition qu'il ne *loue* pas ses sentiments.

On ne possède que ce qu'on *donne*. Lorsqu'on a donné son cœur, on possède alors quelque chose.

Ça s'appelle *l'amour*.

---

# Le MAURICIEN

2 Juin 1976

## Malcolm parle pétrole, pétro-dollars et politique

Lundi 31 mai à 8 hres 30. À cette heure les bureaux de rédaction du Mauricien sont une ruche bruyante : la sonnette du rédacteur en chef qui appelle le planton, les machines à écrire et le téléscrip-teur qui crépitent, les reporters qui hurlent au téléphone, qui se bousculent dans les couloirs, les portes qui claquent. En voici une justement qui s'ouvre sur un ouragan. Il est sur vous la seconde d'après, la cravate papillon agressive, la veste jamais fermée montrant des bretelles rouges ou blanches, le feutre cachant un crâne que l'on dit chauve comme un œuf. Et l'inséparable tente fourre-tout... Malcolm...

*Pour les grands penseurs d'essence cosmique, le temps n'existe pas.*

*Le voilà donc parti dans une de ces envolées dont on ne voudrait pas perdre une syllabe même pas les silences car avec ce diable d'homme même les pauses veulent toujours dire quelque chose.*

*On est arrivé à parler pétrole. Et il décide d'un coup à nous accorder une interview. L'interview du siècle, qu'est-ce que vous croyez... ?*

\*.\*.\*

· **Ainsi, vous affirmez toujours qu'il y a du pétrole à Maurice. Est-ce une plaisanterie à la Malcolm ?**

- (*Furieux peut-être de cette première question*) Je ne plaisante jamais sur les choses sérieuses. Maintenant ajoutez : Je suis bouffon quand j'ai affaire à des couillons.

· Vous faites allusion à qui ?

— À beaucoup de Mauriciens.

· Qui ne vous croient pas ?

— Au fond personne ne me connaît et tout le monde m'attaque. Mes livres n'existent pas à Maurice et personne ne les lit. Mais on juge et on me calomnie.

· **Qu'est-ce qu'on dit ?**

— On a une haine pour moi, c'est le préjugé de la grandeur.

— Bien, descendez un peu au niveau du commun des mortels...

- (*Impatient*) Mais posez des questions précises...

· Où se trouve le pétrole ?

- Personne ne le saura. Sauf contre un gros chèque de la compagnie pétrolière. Plus garantie des royalties. Et quand je dis chèque, je parle de dollars pas de roupies. La roupie vaut un sixième du dollar. Si *Texaco* tarde, j'ai des amis en Amérique et ils verront pour moi les grosses compagnies américaines internationales.

· **Vous demandez un gros chèque. Combien ?**

— - Aujourd'hui le chiffre ne sera rien de moins que 10 millions de dollars, d'avance, c'est-à-dire Rs 60 millions. Et encore c'est bon marché. Parce que n'oubliez pas, je suis apte à toucher un héritage beaucoup plus fort que ça. En ce cas, j'enverrai balader pétrole et tout...

· Quelle est l'importance des gisements pétrolières mauriciens ?

— J'ai obtenu non seulement la profondeur des puits mais leur contenu en termes de barils. Il y a deux gisements pétrolières sur la terre ferme et un en dehors des récifs en mer. Deux des gisements sont moyens et un plus faible que moyen. Mais un des gisements contient autant de pétrole que les plus grands puits du Koweït ou de l'Arabie Saoudite. Là, pas de bateaux, pas de frais énormes. On n'a qu'à fouiller, faire un tuyautage au port et embarquer directement. Mais les frais étant moindres, la compagnie pétrolière sera obligée de demander un encaissement plus faible, beaucoup plus faible.

· Comment visualisez-vous l'île Maurice en tant que nouvelle puissance pétrolière ?

— Là je vais avoir un jugement très dur. Si ce n'était que moi et que je pouvais faire ce que je voulais à Maurice, j'aurais refusé le pétrole. Sur une petite île comme celle-là. Sans discipline. Avec les égocentrismes, les particularismes et les régionalismes, le pétrole chez nous sera un enfer.

Personne ne voudra travailler. Le vice se répandra, les mœurs se détérioreront, le folklore disparaîtra, les étrangers assiègeront l'île. Nous disparaîtrons sur la marée de l'or noir.

· **Si on découvrait le pétrole demain, quelles seraient les répercussions sur le plan social ?**

— Si on découvrait le pétrole demain, nous vivrions américanisés à cent pour cent. La civilisation du *Coca-Cola* nous inondera. Autour de Mahébourg, on verra des hot dogs et des hamburgers ; on mangera des doughnuts et tutti quanti. Les gens ne sauront pas comment dépenser leur argent : (Là je lève une grande baise avec vous là). C'est alors qu'il faudra appliquer ce qui a été fait en Suède : la taxe sur le capital.

Les propriétés sucrières qui font 50 % de profits tomberont sous le coup de la loi. Il y a eu le communisme avec Karl Marx. La Suède institue, avec la taxe sur le capital, le communisme capitaliste. Ils ont commencé à 102 pour cent. Ils monteront. Les gens paieront.

· **Il vaudrait mieux alors ne pas avoir de pétrole.**

— Il n'y a rien qui puisse empêcher le gouvernement mauricien de se jeter en plein dans le pétrole, même après ce que je vous ai dit.

Ce qui vient, c'est l'extrême misère, la misère dans l'abondance. L'inflation chez nous n'aura aucune limite, surtout avec le pétrole.

Il n'y aura pas seulement des touristes mais une colonisation de l'île Maurice par l'étranger avec toutes les apparences de la souveraineté.

· Le pétrole vous permettrait de créer Malcolmland ?

— Je n'en ai pas besoin. M. John Chase huit minutes avant la mort de sa fille, dans son palais à Los Angeles, a reçu les dernières paroles de sa fille Maureen : « Père, je te demande (la voix de Malcolm vibre

d'émotion contenue) de consacrer la plus grande partie de ta fortune pour la propagation de *Sens Unique* dans le monde ».

Le père s'est agenouillé auprès de sa fille et a juré solennellement qu'il le ferait. Maureen Chase n'est pas morte comme tout le monde. Elle s'est envolée.

Subitement, après avoir causé calmement avec les gens, elle cria trois fois : « Malcolm ! Malcolm ! Malcolm ! » et rendit l'âme.

Des ministres, des personnalités éminentes m'ont vu au *Morne Brabant* et m'ont dit que plusieurs journaux avaient raconté la mort de Maureen Chase à cause de son association avec Malcolm de Chazal. La presse mauricienne n'en a soufflé mot.

Tout cela explique les deux testaments. Ils sont essentiellement basés sur *Sens Unique*.

### • Pourquoi tant de bruit autour de *Sens Unique*. La politique ?

— Le plus grand centre de *Sens Unique*, à part Rome, est Francfort. Mais la grande affaire a été le rapport de Franco avec mon livre avant sa mort.

Le général Franco a reçu Mme Chase qui était en compagnie de l'ambassadeur américain en Portugal. Franco avait mon livre dans sa main. Quand on le lui a retiré, il est tombé en agonie... Il a dit ceci au prince Carlos : « Le franquisme a fait son temps. Actuellement il est dépassé par les événements. Il s'agit de l'autorité de la liberté ». Franco a fait remettre un exemplaire au prince Carlos et c'est aujourd'hui son livre de chevet. Des experts travaillent dessus. Ils veulent trouver un nouvel ordre pour l'Portugal.

Mario Soarès avait cherché, en vain, à dénouer la crise au Portugal, une voie de compromis entre le communisme et le socialisme. Il a dû se rabattre sur *Sens Unique*. Un prêtre catholique mauricien est venu me porter une traduction espagnole de *Sens Unique*. J'ai vu un tract signé José Balmati, chef de file de *Sens Unique* qui a circulé pendant la crise portugaise.

Voici la déclaration formelle et péremptoire que je veux faire sans possibilité d'équivoque : si le parti travailliste de Sir Seewoosagur adopte *Sens Unique*, ce parti est assuré d'une victoire totale et absolue aux prochaines élections. Parce qu'il se mettra illico facto au-delà de la gauche, du centre et de la droite. Et il ramassera tous les électeurs à travers l'île. Le gouvernement travailliste deviendra à ce moment le premier gouvernement qui se sera inspiré de *Sens Unique* à travers le monde.

\*.\*.\*

Malcolm de Chazal s'est levé brusquement, a saisi sa « tente » et a recommandé : « Vous ne mettez pas ma photo, hein ! »

Il est parti en déplaçant beaucoup d'air.

Il n'avait pas fini son thé.

(Propos recueillis par Pierre Benoit)

---

# ADVANCE

14 Juin 1976

## La joie des couleurs (I)

Je suis au manoir de la Ville-Bague, propriété de Gaëtan de Rosnay, le peintre très connu à Paris. Gaëtan de Rosnay a installé un atelier exquis dans la cour. Lieu rêvé, parmi les pépiements des oiseaux et les ombres bleues du nord de l'île.

Nous parlons peinture. Gaëtan de Rosnay dit, parlant de ma peinture : « Les autres se servent du trompe-l'œil. Ils créent une lumière artificielle. La lumière, dans leur cas, est illusion. Dans ton cas, c'est différent et révolutionnaire. La lumière dans tes tableaux vient des couleurs. C'est comme deux fils entre lesquels fuse la lumière par production de jeu. »

Je restai silencieux. C'est trop facile. Je n'ai pas répondu à mon ami Gaëtan de Rosnay.

Nouvelle scène. On est à l'*Hôtel National*. Iadzia Rostowska est à mes côtés. Quelques-uns de mes tableaux sont contre le mur. Iadzia Rostowska semble tout à coup absente. Elle fixe le tableau. C'est un tableau sur papier noir. Le sujet ? Cela n'importe pas.

Tout à coup, Iadzia Rostowska, qui a été aux plus grandes écoles d'art, dit :

- Mais explique-moi cela. La lumière ici n'est pas orientée.
- Oui, lui répondis-je, elle est partout dans le tableau.
- Mais d'où vient-elle ? reprend Iadzia Rostowska.

Je lui réponds :

- Elle est partout et nulle part, elle est immatérielle.
- Mais enfin, explique-toi, me dit Iadzia Rostowska.

Je réponds :

- La lumière vient des couleurs elles-mêmes. Mais dis-toi bien ceci : les couleurs chez moi ne sont pas des colorations, les couleurs sont esprit.

Nous voici, auditeurs, vous face à moi et je dis ceci : pour que l'art ait une valeur, il faut la spiritualisation. Il faut que la couleur soit au-delà de la couleur. Il faut que la lumière soit *au-delà* de la lumière. Il faut que les formes soient *au-delà* des formes. Et que tout cela se rapporte à la poésie. Il faut que le tableau soit poésie pure. Et atteindre ce que Alfred de Vigny a appelé *l'esprit pur*, l'essence des choses.

Mais c'est alors que la question est difficile.

Quand quelqu'un achète un tableau courant, il veut savoir ce que ça est, ce que ça représente.

Aussi Monsieur Un Tel dira : « Acheter les tableaux de Malcolm de Chazal ? Pourquoi ? ça ne représente rien. De plus, c'est mal dessiné. Cet homme ne sait pas construire. Tout ce charabia n'a aucune valeur ». Mais ce que cet homme ignore, c'est qu'il a une femme et les femmes comprennent mes tableaux. Et cet homme a des enfants et les enfants adulent mes tableaux. Alors que M. Un Tel veut voir *quelque chose*, une représentation dans mes tableaux – aux femmes et aux enfants, il suffit de la couleur, la joie de la couleur. Dans les couleurs, les femmes voient tout : la couleur de leur robe sera un printemps. La lumière vient après, la couleur y mène.

---

# ADVANCE

21 Juin 1976

## La joie des couleurs (II)

Yves Ravat qui est un de ceux à Maurice qui comprend le mieux ma peinture, a parlé d'un de mes tableaux qui est chez lui en ces termes : « *Il s'agit là d'une perspective par les couleurs. Ça révolutionne tout.* »

Mon cher Ravat, Marcel Cabon, face à des ciels noirs que j'avais mis dans mes tableaux, a dit : « *Le noir chez Chazal est solaire.* » Ravat a une variante : « *Alors que le noir chez les autres, dit-il, éteint, chez Chazal le noir éclaire.* »

Il y a une équivalence du blanc et du noir. C'est ce qu'ignorent les autres peintres, qui ont tous *les préjugés des couleurs*, artistiquement parlant.

La légende veut que lorsque l'Atlantide sombra sous les flots – peu avant la catastrophe, les magiciens blancs quittèrent l'île, emportant avec eux dans le lieu qui est aujourd'hui l'Égypte, leur *Livre des couleurs* qui renfermait toute leur connaissance ésotérique.

Or la Bible juive prend son départ avec l'arc-dans-la-nue, signe de la première alliance qui se continue par l'*Arche d'Or* dans le temple à Jérusalem et qui est un signe représentatif solaire.

On voit ainsi que les couleurs ont leur arcane. Cela, je l'exprime comme suit dans *Sens-Plastique* :

*Le vert*

*Passa la main*

*Sur l'épaule du jaune*

*Qui eut un frisson mauve.*

La couleur ici n'est pas une coloration, mais la couleur est à *l'état étral* dans l'ordre personnifié. Au-delà du symbolisme des couleurs, nous passons dès lors à la *couleur-fée*. C'est pourquoi les enfants comprennent si bien mes tableaux. Un enfant dans les langes, à qui on présente un collier de couleurs, voit dans chaque couleur un *être*, l'enfant perçoit la couleur-fée.

Tout cela se ramène à dire que puisque Dieu est Lumière, l'art mène au divin.

Et nous en venons aux couleurs de l'âme, aux couleurs appariées qui donnent les âmes-sœurs.

Ce que tout le monde ignore à Maurice, c'est que *Sens-Plastique* est considéré un *livre des couleurs* dans le monde. Nous sommes ici au-delà de la littérature.

Georges Braque l'avait bien compris. « Nous communions à travers les mers », m'écrivit le grand peintre. Et c'est Gaston Bachelard, l'étourdissant auteur de *L'eau et les rêves* qui voyait dans *Sens-Plastique* une *Bible des couleurs*.

Tout tableau est en fait une déclaration d'amour : l'homme ici se confesse et témoigne de la surnaturelle Lumière.

C'est ici que j'arrive à la grande question que Pierre Renaud a traitée dans *L'Express*. Dans un des plus magnifiques articles qui aient jamais été écrits à Maurice – à la hauteur des plus grands articles en Europe – Pierre Renaud conclut à la *fin de la littérature*. Je suis entièrement d'accord avec lui. Mais selon moi, là où Pierre Renaud erre, c'est quand il croit que Pierre Teilhard de Chardin a trouvé la voie du retour en Éden.

Le retour en Éden ne peut se faire que par un *nouveau langage*, langage immédiat que seul l'art permet. Mais cet art doit retrouver les paysages d'enfance, la vie édénique de notre enfance disparue.

L'art alors est *langage de l'univers*. C'est ce langage de l'innocence qu'il nous faut retrouver et que *l'art révèle*. Mais c'est ici *l'art au-delà de l'art*, l'art qui est déclaration d'amour, l'art qui est l'expression de joie, l'art qui est la poésie quintessentielle.

L'art alors est spiritualisation, mais à la manière des enfants. Et je parle de *l'homme-enfant* qui est le poète absolu.

Nous sommes ici dans le simple, dans le nu, dans le pur, dans le dépouillé et dans la totale gratuité. Mais le difficile est là : se dépouiller pour s'enrichir.

Au-delà de la surcharge est *le verbe*.

---

# ADVANCE

15 Juillet 1976

## Le bonheur

L'île Maurice est-elle plus heureuse qu'elle a été disons 25 ans, 100 ans avant ? En fait, en quoi consiste le bonheur ? Chacun a son bonheur. Le mot bonheur est très élastique.

Il y a le bonheur matériel. L'Amérique a le plus haut *Gross National Product* (GNP). La plupart des ouvriers en Amérique ont leur auto, frigidaire, laveuse automatique et le reste. Peut-on dire que les Américains sont plus heureux que les autres peuples ?

Chez nous, combien peuvent se payer *la poule au pot* comme du temps de Henri IV ? Homard ? Néant. Et le poisson ? En mange-t-on souvent ? Quant aux fruits, il n'en a guère d'accessibles que la banane. Et encore à 20 sous l'une... et à monter.

Des enfants qui sont nés il y a cinq ans — beaucoup n'ont pas goûté au cœur-de bœuf, au fruit de cythère, aux âtes. On n'en trouve pas. Les letchis ? Les mangues ? C'est pour les très riches.

Le cinéma ? Prix trop chers pour les petites bourses.

On nous dit que nous sommes au sein d'une prodigieuse prospérité. La voit-on ? Est-ce qu'on sourit plus ? Le rire est trop facile.

Les enfants — il y a deux générations de cela — jouaient à la marelle. Des marques à terre. Des pions à déplacer avec le pied. *Où sont les jeux d'antan* ? Ne parlons pas des jouets. Le prix en est prohibitif.

Chacun touche beaucoup d'argent. Mais cet argent achète très peu. On revient alors au temps jadis, lorsque la roupie avait une grosse valeur, mais où il n'y avait pas beaucoup de roupies. Mais naguère, il y avait l'enthousiasme. En trouve-t-on beaucoup à Maurice aujourd'hui ?

De toutes choses, on se désenchante. S'il n'y a pas le piment de vivre, que sont l'élan et l'enthousiasme ?

C'est partout ainsi dans le monde : *Pas de but, pas de raison de vivre*. Qu'y avait-il naguère ? Une certaine *naïveté* qui faisait le charme de la vie. Pas l'*illusion*, mais la *naïveté*. Cette naïveté est le sel de la vie.

Je suis certain qu'au ras du peuple on est heureux. Ici on ne demande à la vie que ce qu'elle peut donner. On n'ambitionne pas d'être heureux. On *est* heureux.

Le bonheur, on ne peut l'agripper, le saisir. Le bonheur est ce qui vient *par surcroît*.

Le *progrès* ? Pour aller où ?

On a été dans la lune certes, c'est le progrès. Qu'est-ce que c'est que le progrès de la nature humaine ?

N'a-t-on pas *régressé*, pour ce qu'il s'agit de l'*humain* depuis des décades.

On parle de civilisation. Est-ce que notre civilisation — je parle de l'occidentale — est supérieure à la *civilisation* des *Incas* par exemple dans l'Amérique du Sud ?

Est-on civilisé quand on ne vise qu'à détruire les autres civilisations ? Des civilisations ont été détruites par d'autres civilisations. Mais celles-ci étaient-elles supérieures ?

N'est-ce pas *le cœur* qui règle la question de civilisation ? On dira : « L'homme reste l'homme dans tous les pays et dans tous temps. » Mais quel homme ? Le collectif ou l'individuel ?

Faut-il associer le *bonheur* au terme de *civilisation* ?

Voyons en dernier la vie chez les Esquimaux. Sur les banquises éternelles, rien que de la *glace*. Le ciel et la mer (quand elle n'est pas glacée). Le ciel pas bleu souvent. Mais il y a le cœur de l'homme et les couleurs des sentiments et la grande joie de la *vie intérieure*.

Ici on se marie. On a des enfants. On mange du poisson éternellement. Est-on malheureux chez les Esquimaux ? Cela ne paraît pas. Les visages sont réjouis. Blanc partout — neige, glace. On sourit à la vie, sans *dancings*, sans courses de chevaux, sans cinéma et le reste. Les Esquimaux — petits et grands — ne changeraient pas leur vie pour rien au monde.

Les ressources de l'homme sont infinies. Qu'est-ce qui fait l'essence de la vie des Esquimaux ? *La liberté*. Voilà nous y sommes ! Mais une liberté *naturelle*, *vivre pour vivre*, *être pour être*. Mais n'était-ce pas ainsi au *temps originel*, au sein du Paradis terrestre ?...

---

# ADVANCE

6 Septembre 1976

## À bâtons rompus

En 1860 fut soulevée la question de créer des chemins de fer à Maurice. En Europe, il y avait longtemps qu'on utilisait les voies ferrées.

Il y eut des commissions d'experts qui vinrent étudier le problème à Maurice.

Voici ce qui se présenta. D'abord, il fallait relier Port-Louis aux Plaines Wilhems. On pensa naturellement à Rose Hill et Beau Bassin. Et l'on poussa jusqu'à Vacoas, car il y avait en ce lieu des Anglais. Jusqu'à leur départ, les Anglais ont fait de Vacoas leur lieu de prédilection.

On décida donc de commencer par la ligne du centre. Il y eut trois classes, 1<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>. Il y avait le *break-van*. Et le chef de gare galonné de vert avec son fameux sifflet à la bouche et son pavillon vert. Les bancs rotinés se faisaient face. Chacun cherchait à avoir le coin. Si bien que dans les bureaux tels se faisaient réserver le coin par un *messenger*.

À Port-Louis, il y avait une belle buvette avec des bouteilles de *Ice Cream Soda* à canettes. On palabrait en ce lieu.

Les petites calèches à poney amenaient les voyageurs cossus pour Rs 0.25. Il n'y avait pas de congestion de trafic. On se faisait signe de trottoir à trottoir. Et c'était le folklore.

Les gens se faisant face dans les wagons, on apprenait à se connaître.

Et il y avait l'impériale au haut des wagons de 2<sup>e</sup> classe.

Puis il fallut créer une ligne du nord. Que fit-on ?

On fit passer les voies ferrées de village en village avec des contours sans fin et d'innombrables ponts.

Et puis ce fut la ligne de Flacq. Et puis la ligne de Souillac, la ligne de Mahébourg, la ligne de Moka.

Le *Mauritius Government Railways* devint une grosse affaire – un bon tronçon du Service Civil.

Le *Mauritius Government Railways* eut sa section commerciale (sucres et cannes et marchandises diverses). Il y eut la gare centrale à la Place Victoria.

Quelle différence avec l'auto. Le chemin de fer était beaucoup plus magique.

Et puis tout d'un coup, patatras ! Le *M.G.R.* ne payait pas. On le liquida.

On allait passer aux camions et aux autobus. Mais les routes ? Il faudrait repenser nos routes.

Port-Louis, à partir de 1 h, surtout les vendredis, cause un problème d'embouteillage.

On va remédier à cela. Mais ce plan sera-t-il définitif ? Je ne le pense pas car tôt ou tard, on aura à créer des voies subsidiaires. Et Mahébourg ? Est-ce que Mahébourg ne concurrencera pas Port-Louis ?

Il y a deux possibilités : soit créer des *trains électriques* ou des transports par *hélicoptères*. Ou les deux.

\*.\*.\*

L'île Maurice a tendance à servir de carrefour entre les continents. Et à héberger une population flottante. On ne pourra bientôt plus s'accommoder des moyens de communication actuels.

L'île Maurice a ses limites à cause de l'exiguïté du territoire. On ne peut progresser qu'en *qualité*.

Tous nos problèmes sont interliés. Mais je pense que nos priorités doivent être les *routes* et *l'eau*.

\*.\*.\*

Qui aurait pensé que nous allions essaimer dans le monde ? Avant, il n'y avait que la région de Durban et quelques familles riches à Paris y avaient émigré. On parle des Mauriciens du Sud-Afrique. Il faudra parler des Mauriciens d'Australie en attendant autre chose.

Ainsi a procédé la Grèce antique, petit pays qui s'est répandu dans toute la Méditerranée.

Qui peut dire ce que deviendront les Mauriciens d'Australie ?

Nous sommes une petite île. Mais nous commandons d'innombrables îles.

Que deviendra l'île Maurice ? Personne ne peut le dire.

Aurons-nous une souche assez forte pour relier toutes ces « *îles Maurice* » répandues dans le monde ?

Quelle sera notre culture ? Heureusement, il y a le folklore qui demeure.

Ce folklore ne mourra pas. Et c'est lui qui fera palpiter tous les cœurs dans le monde entier où sont les Mauriciens. Le folklore, ce n'est rien et c'est tout. On ne définit pas le folklore. On le vit.

*L'odeur de mon pays était dans une pomme*, dit le Normand.

Pour moi, ce qui fait l'île Maurice, ce n'est même pas nos plages. Mais nos montagnes, ce qui demeure – quand tout passe.

Mais qui sont ceux qui, ici même, regardent les montagnes ? Les pailles-en-queue, oui.

Rappelez-vous le Sinaï, le Carmel, le Mont des Oliviers. On ne peut parler de grandeur humaine sans y rattacher les montagnes. Mais combien d'hommes sont assez grands pour tenir le coup, d'être associés aux montagnes ?...

# 1977

---

## ADVANCE

14 Janvier 1977

### L'île Maurice et le pétrole

Revient en ce moment dans le monde la croyance à la science occulte. Si les Français sont entichés de Descartes et croient que la *raison* a la clé de tout, d'autres peuples se laissent guider par une pensée supra-normale.

Les pyramides d'Égypte n'ont pas été construites par des moyens courants.

Aujourd'hui, on croit à la pluralité des mondes habités. Les « soucoupes volantes » occupent la conversation de tous les hommes de la planète.

À Maurice, parmi les bien-pensants, on ne l'entend pas de cette oreille. On dira : « Un chat est un chat ». Mais qu'est-ce qu'un chat ?

Au début du XIXe siècle, quelqu'un, un Français vivant à Maurice, avait découvert une manière de connaître la venue des bateaux à distance. À cette époque, il n'y avait pas le télégraphe. Ce Français avait légué son secret à M. Feillafé. Cette connaissance a disparu depuis.

Elle fut baptisée la *Nauscopie*. Il y a une anecdote à ce sujet concernant l'expédition militaire des Anglais qui prirent possession de notre île. Je ne parlerai de ce qui se passa.

Mais la *Nauscopie* est le moyen de connaître l'arrivée des bateaux à distance en observant les nuages. Il s'agit ici d'un acte de voyance.

Il y a la fourche du sorcier, en bois de cendrier. Ainsi des hommes jusqu'aujourd'hui peuvent révéler des nappes d'eau dans le sous-sol par le bâton de cendrier.

Mais venons-en au pétrole.

D'abord parlons de notre situation actuelle. Elle n'est pas gaie.

Sir Satcam Boolell, ministre de l'Agriculture, a quitté nos rives. Voilà un homme qui a fait du bon travail. Mais tout a changé. Les prix du sucre tombent en raison d'une surproduction mondiale. Les prix astronomiques sur le sucre acquis jusqu'ici ont incité des pays à élargir leurs plantations de cannes.

Pour notre part, notre coût de production a monté en flèche, avec les temps de prospérité. Avec la chute des prix du sucre, nous serons déficitaires.

Quelles sont nos autres sources de revenus ? Bien maigres.

Le thé ? C'est peu. La *zone franche* aide mais pas énormément.

Nous dépendons pour nos revenus à 95 % à monter, sur le sucre.

Il nous faut donc trouver d'autres sources de revenus. Au-dessus du sol ? Tout est planté, jusqu'aux pentes des montagnes. Atteindrons-nous 1 000 000 de tonnes de sucre ? Je ne le crois pas. Nos usines sont efficaces. Mais elles ont touché à leur maximum. Comment augmenter la teneur en sucre de notre canne ? Nous sommes là au bout du bout.

Restent les ressources du sous-sol, nommément le pétrole.

On ne peut prospecter pour le pétrole à New York. À moins de jeter à bas les gratte-ciel. L'île Maurice est pleine comme un œuf. La seule manière est la méthode directe : *la voyance*. Cela, je l'ai. Mais on se gausse.

Puisque les autres ne possèdent pas ce pouvoir, pourquoi l'aurai-je ? Ainsi raisonnent les bien-pensants.

*Une chose est certaine : seule la découverte du pétrole à Maurice peut nous sauver.*

J'ai fait des propositions dans les journaux à Maurice concernant le pétrole. Silence de toutes parts. Le sucre payait. On était tranquille.

Maintenant, c'est une autre affaire. Les prix du sucre tombent par la surproduction mondiale.

Il faudra penser au pétrole et sérieusement.

Je ne dis pas ici le dixième de ce que je pense à ce sujet. J'y reviendrai dans un très proche avenir.

La politique – vaille que vaille – devra s'occuper du pétrole. Vient la *pétro-politique* – bien différente du jeu de société qu'inventa le Mauricien, le baron de Rosnay.

Le pétrole ? Je dis que c'est une *affaire sérieuse*. On ne peut plus se gausser et rire. Il faut froncer les sourcils, réfléchir et agir.

Je reviendrai sur la question. Je laisse le suspense.

---

# ADVANCE

5 Février 1977

## L'économie mauricienne, participation et humanisme

Le Général de Gaulle se retira après avoir proposé au peuple français par référendum le principe de *participation* et que le peuple refusa.

La participation tend à réduire l'*écart* entre le capital et le travail. Karl Marx n'y avait pas pensé.

Puisque nous ne possédons pratiquement qu'une seule industrie, la participation peut être appliquée à l'industrie sucrière par une *loi simple*. On pourrait alors étendre la participation à d'autres domaines de notre économie.

La participation évite la *nationalisation* qui est *brutale* et *pas économique*.

Et qui mieux est, la participation résout le problème politique et atténue considérablement la contestation. La participation est au profit du capital comme du travail.

Mais il faut aller ici dans la voie de la modération et par étapes. Ne rien brusquer.

Avec la participation, notre pays devient la raison sociale : *Ile Maurice (compagnie illimitée)*.

La participation ne peut se faire que selon le quantum de salaire de chacun. Afin de susciter l'ambition, l'émulation, propulser l'effort.

On a parlé de la *diversification*. Nous pouvons la faire cette diversification d'une autre manière. Et voici comment.

Je voudrais parler de la *diversification* liée à la *participation*.

Les propriétés sucrières au siècle dernier avaient toutes leurs *vergers*. Un bon nombre de ces propriétés avaient leurs *barachois*, des *troupeaux*. Mais c'était strictement privé.

Il s'agit avec la participation de les *collectiviser*. Comment ? Par la *participation* et les *coopératives* liées. Et je veux parler de cultures autres que la canne à sucre.

Les *Kolkhozes* russes abolissent l'*initiative individuelle*. Ça crée une mécanique.

Alors que le *Quibutz* juif est *humain*. C'est sur ce modèle que nous devons œuvrer et l'associer à la participation.

Qu'en pensez-vous lecteurs ?

---

# ADVANCE

1<sup>er</sup> Avril 1977

## L'Angleterre et ses cousins américains

Veuille que veuille, l'Amérique c'est l'Angleterre transposée à Boston, en Virginie, qui non seulement parle anglais, mais a des *institutions anglaises*.

Les Anglais mettent au-dessus de tout *la liberté*, non pas la liberté que concevaient les hommes de la Révolution française. Mais une liberté dans la discipline et au sein d'une hiérarchie que l'Angleterre n'a pas perdue – une *liberté* associée à des *lois*. Nous sommes loin de la *liberté* associée à *l'égalité*. Où existe *l'égalité* ? On a voulu la femme l'égale de l'homme. Ça fait rire.

L'empire anglais vient des principes susnommés. Ça a commencé avec Cromwell qui a écarté Charles I<sup>er</sup>. La royauté de *droit divin* a cessé avec *l'habeas corpus*.

Le *Tel est mon bon plaisir* de... n'est plus d'usage.

Mais le peuple gouverne-t-il ? Sûrement pas. Il délègue des hommes qui le gouvernent. Et il peut les révoquer périodiquement. Telle est la démocratie, une soupape de sûreté contre la dictature.

Les étiquettes conservateur, libéral ne signifient rien aujourd'hui. Ce qu'il faut, c'est de bien gouverner tout en accordant la liberté à tout le monde. L'Angleterre fait cela. C'est pourquoi elle a été un modèle pour les nations.

Si l'Angleterre a pu gouverner un empire, c'est parce que chacun se trouvait libre des frontières du Punjab à la Jamaïque.

Je ne crois pas cependant que l'Angleterre aurait pu gouverner son empire sans les finances. Les Anglais sont des financiers incomparables parce qu'ils ont le bon sens.

Ce qui a mis fin à l'Empire britannique est simplement ceci : le charbon de terre de Cardiff ne jouant plus. Le monde avait adopté les méthodes anglaises et ça continue.

Qui l'a fait plus que l'Amérique ? Qu'est la Chambre des Représentants et le Sénat américains ? C'est la Chambre des Communes et la Chambre des Lords transposées.

Le roi, on l'a mis à la Maison-Blanche ! Mais l'exécutif est dans le *Oval Room*.

Jamais l'Angleterre n'a eu plus de trois partis politiques et même deux. C'est ici toute l'Angleterre transposée que nous voyons en Amérique.

Il n'y a plus de roi en Amérique. Mais il y a Richelieu. C'est Nixon et ses pouvoirs si étendus qu'on a dû procéder avec prudence pour le déboulonner.

La constitution anglaise est imbattable. C'est un prototype. La reine d'Angleterre ? Mais c'est nécessaire pour dire : *Nous formons une nation*.

Même la démocratie a ses *rites*.

Depuis les Anglais, l'homme n'a rien inventé ni ne peut rien inventer.

On va à *droite*. On va à *gauche*. Mais on revient au *centre*. C'est ça l'Angleterre. *Le bon sens*.

---

# ADVANCE

24 Mai 1977

## La leçon des races

Léopold Sedar Senghor me disait qu'on avait retrouvé une similitude entre les habitants du sud de l'Inde et Sri Lanka et les habitants des hauts plateaux de l'Éthiopie.

Une chose est certaine. Le peuple du Népal est blanc de peau. En Afghanistan se présentent hommes et femmes aux yeux bleus, le type même des habitants de la Prusse orientale. Au Kashmir, c'est la race aryenne qui est ici en plein.

Les peuples sont liés aux Grandes Invasions. Et on dit même que les Peaux-Rouges sont des peuples d'origine chinoise qui auraient pénétré en Amérique par le détroit de Behring.

On retrace l'origine des races par la langue.

Le nord de l'Inde – cela est certain – vient d'un peuple aryen. On parle même des Hyperboréens dont est issu tout le nord de l'Europe : Norvège, Suède, Danemark. Les Aryens auraient peuplé la Prusse orientale et se seraient dirigés vers l'Inde en passant par le nord de la Mer Caspienne, l'Iran, l'Afghanistan, le Népal, le Kashmir et se seraient arrêtés à Bombay. Les Dravidiens eux sont la race première de l'Inde.

En général pour tout ce qui concerne la partie septentrionale de l'Inde, on a parlé de la race indo-européenne. Ici la langue confirme. Européens et Hindous ont des racines communes de la langue.

Autour de la Méditerranée se présentent de nombreuses races dont on ne connaît pas l'origine.

D'où viennent les Juifs de race sémitique ? Les Sémites sont associés aux Babyloniens. C'est tout ce que l'on sait.

Mais les Noirs d'Afrique ? Les archéologues pensent que la première race sur terre peuplait l'Afrique australe.

Mais voici une curieuse chose. Au Japon, on rencontre la population *AINU* totalement blanche. D'où viennent les *AINU* ? Personne ne le sait.

Avec les moyens actuels, les peuples de la Terre sont appelés à se mélanger. Et les cultures se rejoignent.

Si d'autres planètes sont habitées, il doit se trouver là d'autres types humains. Ce qui demeure, ce sont les caractéristiques communes, à tous les peuples. Là il y a un point de rencontre.

Mais l'art est indicatif.

La chose absolument extraordinaire est l'apport des Nègres d'Amérique à la civilisation américaine et à sa culture : musique, peinture, danse.

Picasso a emprunté à l'art nègre et l'a même copié.

L'île Maurice est un carrefour de civilisations. Il y a beaucoup à méditer là-dessus. C'est là notre richesse. Le *Mahatma Gandhi Institute* est un apport considérable dans ce sens.

Que nous faut-il, peuple Mauricien ? Mais un *humanisme élargi*. Nous y marchons en plein. C'est cela l'espoir de demain.

---

# ADVANCE

7 Juillet 1977

## L'avenir de l'île Maurice

Indéniablement, il y aura une *Fédération des îles de l'Océan Indien* dont l'île Maurice aura la prédominance, à cause de son potentiel économique.

L'île de la Réunion se tiendra-t-elle en dehors ? Tout dépendra si l'île de la Réunion sera indépendante ou non.

Cette fédération sera culturelle – même langue, même histoire (la Réunion qui était l'île Bourbon était naguère rattachée à Maurice et les îles Seychelles étaient dépendantes de notre pays).

Quel serait l'avantage de cette fédération ? Une union culturelle et c'est beaucoup.

Politiquement, nous serons un éparpillement.

Ce qui demeure, c'est que *stratégiquement*, nous restons la *clé de l'Océan Indien*, le *verrou* comme au temps jadis.

Qui tient la rade de Mahébourg tient l'Océan Indien. Mahébourg est la troisième plus grande rade fermée de la planète, après Rio de Janeiro et Diego Suarez. De plus, l'île Maurice est un porte-avions naturel ancré dans l'Océan Indien.

Au temps de Rome, qui tenait la Méditerranée était maîtresse du monde. Et cela jusqu'à l'Empire britannique qui avait la maîtrise stratégiquement du fort de Gibraltar et Malte.

Tout a changé aujourd'hui. L'Empire britannique n'est plus. Nous sommes encore rattachés à la couronne britannique. Pour un temps seulement. Il faudra essayer de se rattacher à l'Afrique. Mais comment ? Il y a le bloc francophone d'Afrique et le bloc anglophone. Qui choisir ?

Chose curieuse : l'Europe est encore très forte, axée sur l'Allemagne de l'Ouest. L'Europe est cohésive géographiquement. Mais aujourd'hui l'Europe se replie sur elle-même. L'Amérique ? Elle est loin.

De plus en plus, nous devons dépendre de nous-mêmes.

L'île Maurice peut être *self-subsistent*. Nous avons des terres arables de grande valeur. Il suffit d'un épierreage systématique pour installer la mécanisation.

L'île Maurice est pleine de *bienfaits naturels*. Ce qui nous manque, c'est la cohésion humaine. Mais comment ? Cela ne peut se faire que par la *culture*. Or cela est le cadet de nos soucis. Une identité nationale ? Qui s'en préoccupe ?

Nous devrions avoir une *Maison mauricienne* à la Réunion.

Des *Maisons mauriciennes* un peu partout, aux Seychelles, à Madagascar et dans l'Inde, oui dans l'*Inde*, en Australie. N'oublions pas qu'il y avait la Grèce et *des* Grèces en Italie et tout autour de la Méditerranée.

L'île Maurice doit rayonner. En rayonnant, elle attirera nos compatriotes ailleurs. Cela résoudra le problème de l'*émigration* de manière naturelle.

Je traiterai bientôt de deux problèmes : celui du *tourisme* en rapport au futur et le problème *Port-Louis/Mahébourg* qui est crucial.

---

# ADVANCE

25 Août 1977

## Les courses à Maurice

Si un Mauricien, revenu à Maurice après un quart de siècle écoulé à l'étranger, se retrouvait dans son pays le 21 août 1977 et s'il regardait la file ininterrompue d'autos menant au Champ de Mars le jour du *Maiden*, il aurait eu une curieuse impression. À savoir : une île Maurice opulente.

Ce Mauricien venu de l'étranger, on devra alors le prévenir : que les Mauriciens *n'économisent pas*. Ils dépensent tout ce qu'ils gagnent. Ce sont des gens optimistes. Ils croient à la prospérité indéfinie de l'île Maurice.

Le *Maiden 1977* a été un bien beau jour. Grand élan. Puis la déception. Pour les parieurs *Esperanto a gagné mené par un jockey mauricien et sous le nom d'un propriétaire mauricien*. Mais il y a les parieurs. Où sont les pronostics ? Combien sont-ils les experts parmi nous dans l'ordre des chevaux ? Au fond, dans le monde, partout, personne ne sait rien dans ce domaine. On suppose... Et c'est le charme des courses hippiques. Ah ! si les chevaux pouvaient parler... !

On est stupéfait du progrès accompli dans le domaine des courses à Maurice.

Le football aura toujours un concurrent avec les concours hippiques. L'engouement n'a pas baissé pour les courses depuis que fut constitué le *Mauritius Turf Club*. Mieux, il a augmenté.

Là, tous les Mauriciens se rencontrent dans un même enthousiasme – et cela parmi tous les âges, hommes comme femmes.

La famille tranche sur le tout, depuis Rajcoomar l'ancêtre. La famille Gujadhur, qui possède une belle villa adossée aux bâtiments du *M.T.C* au Champ de Mars. On les voit le jour des courses entrer dans la cour des tribunes et sortir. On se dit : ils vivent avec les chevaux – par les belles matinées et après les courses. Ils reçoivent leurs amis dans leur coquette villa.

Les Gujadhur, c'est la *continuité*, la pérennité du turf à Maurice.

Ce qui a fait la beauté des tribunes du *M.T.C.*, ce sont les arbres que troue l'azur. Les toilettes des femmes portent ici la lumière feutrée sur le beau décor.

Notre poste au Champ de Mars suscite l'admiration du visiteur. Ici tout tourne avec les chevaux qui tournent. La piste et les chevaux font la course. C'est le sens de partir et de revenir, la lancée et la relancée.

Après les courses, il ne manque pas de restaurants exotiques et une chère exquise dans le vieux quartier de Port-Louis. Et ce *son* de Port-Louis unique au monde, la nuit !

Malgré l'appât du gain, le sport hippique reste le sport. Nos programmes de courses sont très variés, dans le multicolore des casaques.

Et puis après la saison, le champ de courses se rappelle son passé. Il y a une nostalgie ici. Tel enfant devenu homme se rappellera ses jours d'antan. Il y a ici un *Album du Souvenir*.

Il ne faut rien changer. Conserver les tribunes du M.T.C. intactes, avec de petits amendements, car là c'est notre passé qui revient pour orner l'avenir.

---

# ADVANCE

21 Octobre 1977

## Le tourisme mauricien

Connaissez-vous M. Trigano ? C'est lui qui lança le *Club Méditerranée*, avec le baron de Rothschild et d'autres. M. Trigano dit : « Tourisme égale folklore ». Qui l'a écouté parmi nous ? Cependant M. Trigano est bien venu à Maurice, il a créé le *Club Méditerranée* dans le nord.

Le *Club Méditerranée* et *St Géran* sont de parfaites réussites.

Un autre, le roi Pelé est venu à Maurice. Il a secoué tout le pays en disant : « On ne joue pas au football avec ses pieds, mais avec sa tête. » Et personne n'a ri. Pelé a dû sa grande réussite au fait qu'il *pensait le football*.

Le football est un jeu de l'esprit. C'est à quoi pensait Pelé.

Qui pense l'hôtellerie ? Qui voit un hôtel comme une personne ? Comme le voient les enfants ?

*L'ambiance* ? Est-ce que nos hôtels ont une ambiance, une atmosphère ? Il ne suffit pas de donner à manger. D'offrir des chambres confortables. Et le tra-la-la de la musique enregistrée. Il faut autre chose. Cette *autre chose*, et qui est tout, c'est ça qui fait le tourisme.

Incomparables îles Seychelles ! 60 000 habitants. Des moyens limités. Mais tout est sur les lieux : pêche, promenades en mer, fruits, plages comme chez nous. Mais il y a un *quelque chose* aux Seychelles. Qu'est-ce que ce *quelque chose* ? C'est le *folklore*, c'est le charme.

Une jeune femme avec du charme éclipsera toujours toutes les beautés. L'île Maurice a du charme. Mais on fait tout pour l'effacer. On veut *vendre* l'île Maurice. Vend-on le charme ?

Quelqu'un qui s'y connaît bien (Je ne nommerai pas son nom. C'est un étranger), il a dit parmi un groupe d'étrangers : « J'ai beaucoup voyagé. J'ai été dans tous les pays. Je connais l'hôtellerie à fond. Seules, à Maurice, les femmes n'ont pas un rôle de premier plan dans les hôtels ».

Aux Seychelles, les hôtels regorgent de femmes dans le service. Voilà l'ambiance !

Quand on parle de *poésie*, les gens sursautent. Quelqu'un disait : « La couleur des poissons ne m'intéresse pas ». Le poisson est ce qui est dans le poêle. Le poisson cuit, n'est-ce pas ?

Et les fleurs ? Fleurir les autels ? ça coûte trop cher. Ça ne paie pas.

L'île Maurice a tous les atouts. Mais on ne sait pas en tirer parti.

La réussite touristique fantastique des Seychelles n'est autre que le *folklore* exploité magistralement.

Voilà pourquoi l'hôtellerie à Maurice est dans une impasse.

---

# LE FIGARO LITTERAIRE

Samedi 10 - DIMANCHE 11 Septembre 1977

**MALCOLM de CHAZAL :**  
**"Je suis pour la liberté des cinq sens...**  
**Voyant, je suis voyant"**

Le 11 octobre 1947, Jean Paulhan annonçait une surprenante nouvelle aux lecteurs du Figaro littéraire il avait découvert un génie... Ce n'est pas si fréquent: l'article fit sensation. Trente ans ont passé et le mystérieux poète, Malcolm de Chazal, est aujourd'hui, confortablement installé dans les anthologies. Jean-Jacques Pauvert publiera l'an prochain, avec son Sens Unique, une suite attendue à l'Homme et la Connaissance. En dépit de cela, une sorte d'oubli est tombé autour de son nom. Qu'est donc devenu l'auteur de Sens Plastique, l'étonnant ouvrage dont Francis Ponge avait confié le manuscrit à Paulhan, provoquant son enthousiasme? Et tout compte fait, Malcolm de Chazal estil vraiment un génie?

Janine Warnood et Jean Prasteau, qui l'ont rencontré à l'île Maurice nous disent ici ce qu'est devenu le peintre et le poète des antipodes.

**par Jean Prasteau**

*"Chazal? Vous ne le verrez pas, dit-on au voyageur de passage à PortLouis, la capitale de Maurice, son île natale. C'est un sauvage, il se cache".*

C'est vrai, il se terre, mais en sachant laisser derrière lui assez de petits cailloux blancs pour qu'on le puisse trouver.

De passage sous les cocotiers de l'île chère à Bernardin de Saint-Pierre, j'ai patiemment suivi sa trace. elle m'a mené au Morne Brabant, au bord du lagon, par une fin d'après-midi. Le lieu est beau et troublant. La forêt peuplée de singes dégringole de la montagne et pousse ses dernier ébéniers jusqu'à un promontoire rocheux qui provoque l'horizon. On se croirait dans une illustration de **Paul et Virginie** s'il n'y avait au pied un hôtel pour milliardaires sud-africains entouré de filaos, ces sapins à l'envers des Mascareignes.

Des sirènes paraissent autour de la piscine irréaliste. Malcolm de Chazal, lui, rêvait au fond d'un salon désert vêtu d'un veston clair, un nœud papillon sous le menton, le chapeau mou sur l'œil à la façon de Carco, il passe à soixante-seize ans le plus clair de sa vie dans ce hôtel. Le matin, enfermé dans sa chambre, il écrit ou à quatre pattes peint des gouaches colorées. La nuit venant il s'en va errer sous les filaos, solitaire, puis revient prendre le thé en observant l'agitation des boys hindous. Parfois cependant il lit entre deux gorgées et si l'on se penche au-dessus de son épaule on constate que c'est un ouvrage d'André Castelot ou de Philippe Erlanger qu'il dévore. *"Je nage dans l'histoire"* confesse-t-il volontiers.

Pourquoi cet isolement étrange?

— **C'est mon instinct de bête. Je choisis mon poste. Et mon poste est ici**

Malcolm de Chazal appartient à une des vieilles familles créoles de l'île venues au temps de la marine à voiles.

— Ma famille est originaire du Forez... C'est Antoine de Chazal qui a quitté la cour de Louis XV pour l'île Bourbon, après avoir épousé une cousine de Charlotte Corday. Il a établi sa plantation près de Pamplémousse...

Pamplémousse où l'on peut admirer encore l'un des plus beaux jardins du monde.

— ...Un grand initié, Sigismund Backström, débarqua un jour, le rencontra et lui enseigna l'alchimie... La tradition l'affirme et je la crois; mais René Guénon a contesté le fait... Pour lui, ce fut le Comte de Saint-Germain qui donna à mon ancêtre les recettes du Grand Oeuvre. Quoi qu'il en soit, je ne crois guère à l'hérédité spirituelle...



Malcolm de Chazal a, plutôt pour sa part, pratiqué la mécanique. Il a été longtemps ingénieur dans une sucrerie.

— Les relations entre le voyant et l'ingénieur, chez moi, dit-il, sont parfaites. Mon professeur me disait toujours: vous faites très mal les chiffres, mais vous savez nager dans l'infinitésimal. La poésie est là: à la fois imagination et inconscience, mais aussi discipline et aventure.

Singulier poète! Calé dans son fauteuil, il parle d'abondance; il est à peu près impossible d'interrompre le flot de ses paroles. Chazal vous regarde à travers les verres de ses lunettes qui grossissent ses petits yeux bleus aussi naïfs que perçants. Les formules se succèdent. On perd pied. On est emporté dans un tourbillon d'incongruités, de farces énormes et d'images poétiques. Pourtant jamais on n'oublie que cet homme a écrit d'aussi ravissants poèmes que:

*"Le mauve  
Tomba  
Et se fit  
Une bosse  
C'était une perle."*

— Ma pensée ne peut être comprise en France, lance-t-il, elle ne rejoint pas la pensée cartésienne. Elle est marquée de la logique poétique et non de la raison cartésienne. Elle est même difficilement saisie par l'homme en général. J'ai détruit toute forme d'intelligence en moi. Je suis un infirme, mais un infirme voyant... Je suis pour la sensibilité des cinq sens...

Voyant... Je suis voyant... L'affirmation revient sans cesse dans la bouche de Chazal et il explique curieusement comment la conscience de sa voyance lui est venue.

— La voyance, c'est un ascétisme. La voyance dérive du cerveau total. Quand dans notre jardin de Curepipe, enfant, j'ai vu un jour une fleur d'azalée me regarder, j'ai eu le sentiment de voir Dieu. J'ai tout distingué avec la lumière de Dieu en moi... La fleur voit vivre... Elle est plus proche de

**moi que l'oiseau. Quand vous regardez la fleur, vous la voyez, mais vous êtes aussi dedans. Vous êtes à la fois dans le monde et dans vous-même.**

Il s'agite, tourne sa tasse à thé, regarde passer des jeunes gens dont le torse est moulé dans des tee-shirts célébrant les amours de Paul et Virginie.

— **Avec mon pendule, je vois ce qui se passe dans les autres planètes.**

Plus heureux que les techniciens de la N. A.S.A., il peut affirmer:

— **Oui, Monsieur, les Martiens ont les yeux bleus...**

Et de repartir dans une autre direction, avec la soudaineté du vent dans les filaos.

— **Mon malheur est de n'avoir connu qu'une seule femme qui me comprenne. Les autres? Non, car elles avaient toutes un préjugé du coeur... Les poètes inspirés ont des inspiratrices; pas moi. Je suis un cas: j'ai eu des accoucheuses...**

Il n'est pas simple de suivre un homme qui a détruit la logique. On titube dans la mousson du verbe. A moins d'être soi-même voyant, on sent le fil du propos glisser, glisser... Léopold Sédar Senghor en a été victime. Un jour il avait quitté une assemblée de chefs d'Etat africains à Port-Louis pour venir bavarder au Morne avec Chazal. Chez le gouverneur, la grande réception officielle commençait à trente kilomètres de là. Les serviteurs coiffés de turbans mauves, les ambassadeurs piaffaient devant les buffets et le président du Sénégal n'arrivait toujours pas. Comme les autres, il avait été pris dans les lianes de la pensée chazalienne.

— **Senghor, dit le poète, me considère comme l'homme d'Occident le plus intégré à la planète... L'Afrique trouve le moyen de lier la conscience et l'inconscient. L'avenir de l'Afrique sert de moyen et de moyeu à la conscience universelle. L'Africain, c'est l'homme originel en plein dans la vie...**

De son écriture, de, de ce geysier de sève, de ce torrent de lave, de cette brousse de métaphores, selon Senghor, il dit:

— **Je n'ai jamais écrit le français. J'écris mon français. E faudra u jour publier un dictionnaire de Chazal... J'écris sans relire... J'écris... J'écris... Un jour j'ai détruit une masse de papiers dans un moment de désespoir, une armoire de papiers... Onze pièces, quatre romans, trois recueils de contes... La nuit tombait, un Hindou me suivait avec une pioche. B a creusé un trou, jeté les papier dedans et allumé le feu. J'ai regardé brûler mon oeuvre devant la mer. J'ai cru que tout mon corps brûlait.**

C'est tout à la fin de l'entretien que Malcolm de Chazal s'est levé et a contemplé l'infini marin à travers la vitre.

— **L'humour, a-t-il murmuré, c'est tout... L'esprit à la Sacha Guitry, rien, rien du tout. Mais l'humour!... C'est l'enfant... C'est la fée!... C'est Dieu!... L'humour ce n'est pas la robe de Cendrillon, mais la structure de l'absolu...**

Ne serait-ce pas, aussi, la structure de Malcolm de Chazal?

JEAN PRASTEAU

## L'homme des paradoxes

**Pour ma peinture, me dit Malcolm de Chazal, tout est parti d'une lettre que j'ai reçue, un jour, de Braque. Il venait de lire mes poèmes "Sens Plastique" publiés par son ami Jean Paulhan et il m'écrivait: "Vous êtes un peintre, vous devriez traduire en peinture vos images poétiques".**

**Je ne savais pas peindre, je ne savais pas dessiner, mais la nuit, je voyais des couleurs. Pourquoi ne pas essayer? Je me suis mis à représenter pour les enfants des poissons, des dodos (les oiseaux-fossiles de l'île Maurice), de grosses fleurs tropicales. Et c'est comme cela que tout a commencé.**

La peinture de Malcolm de Chazal, c'est de l'art brut. Rien d'étonnant à ce que Dubuffet, grand prêtre de cette forme d'art, se soit enthousiasmé à la lecture des textes que le philosophe de l'art brut avait envoyés de l'île Maurice et qu'il découvrit par hasard chez Francis Ponge. Rien d'étonnant non plus à ce que Dubuffet, que Paulhan révéla, servit d'intermédiaire entre le poète mauricien et l'éminence grise des éditions Galimard. Ainsi avec la parution de *Sens Plastique*, Malcolm de Chazal entra dans le sérail de la N.R.F.

En fait sa peinture, on le voit beaucoup plus à Curepipe, à Trou aux Biches et aux Mornes dans les hôtels de luxe de l'île que dans les galeries parisiennes. Il y a quatre ans pourtant Malcolm de Chazal exposait à Paris dans la galerie Maître Albert et plus récemment à Londres à la Mercury Gallery. Mais cet autodidacte préfère rester solitaire dans son île, bien qu'il y soit souvent contesté, rarement pris au sérieux, plutôt que de partir à la conquête de l'Europe où il a beaucoup plus d'admirateurs.

Malcolm de Chazal est l'homme des paradoxes et le moindre n'est pas celui de sa peinture. Parti de ce qu'il y a de plus abstrait, le mot, de poèmes traduisant des rêves de couleurs, il arrive en arrive à fournir la plus concrète des réalisations, un art décoratif au service de la mode.

Cet adepte de l'art brut, voudrait comme Walt Disney, créer un Malcolmland, un univers où la poésie aurait droit de cité, où le rêve serait quotidien.

**Je serais le trait d'union entre le monde des enfants et celui des adultes**, annonçait-il. Cette phrase n'est-elle pas l'autoportrait le plus révélateur que le poète ait jamais tracé de lui-même.

**JEANINE WARNOD**

---

# ADVANCE

11 Novembre 1977

## Fleurs et Jardins

Maurice possède deux joyaux incomparables : le jardin des Pamplemousses et Le Réduit.

Le Réduit n'a pas son parallèle dans l'Océan Indien et peut-être partout ailleurs sous les tropiques.

Il y a d'abord le site : sur un éperon se projetant sur deux escarpements, le terrain du Réduit semble avancer vers la mer au lointain, vaisseau ancré sur le basalte bleu.

Quand on y entre après une route balancée, on entre d'un seul coup dans la magnificence. Arbres à droite, arbres à gauche d'essences rares. La route ondule à l'aller et au retour. Puis l'ouverture. Le château du Réduit qui jaillit comme du passé. Quelles pages d'histoire ! Les gouverneurs français, puis les gouverneurs anglais de l'époque coloniale. Les rutilants uniformes quand l'armée anglaise était à Maurice : les célèbres régiments et cette simplicité élégante qui était au cœur des *crack regiments* ou régiments d'élite.

À gauche, le grand potager. En face, le château. À côté, l'ouverture vers le second Réduit, l'arrière-cour immense.

Le château du Réduit a un style à part. Il n'est pas exactement colonial. La maison coloniale, c'est le château de la *Ville Bague*.

Le château du Réduit est colonial et vieille France.

Un autre château nous regarde d'à partir des hauteurs de *Bel Ombre*. Il est de style classique qu'on retrouve en Louisiane et au pays *Gone with the wind* de Margaret Mitchell.

Connaissez-vous le jardin Telfair à Souillac ? Il est un peu délaissé. Mon épopée *Petrusmok* commence de là – pas loin de la *Maison de Corail* de Robert-Edward Hart.

Mais, hélas ! la canne à sucre envahit partout. Tous les lieux de rêve ne seront plus bientôt que des oasis au milieu d'un désert vert.

Mais parlons des fleurs.

Le flamboyant apparemment est menacé. Va-t-il disparaître ? Le *banané* perdra beaucoup. Les cocotiers ont eu leur tour : résistent-ils ?

Il y a l'arbre-fleur : goyaviers fleurs, les mourouk. Mais il s'agirait d'associer les arbres aux fleurs, amener leur mariage.

Dans certains campements, les bougainvillées montent le long des troncs. Il faudrait répandre ça.

Pourquoi pas des mini-jardins de Pamplemousses ? Et ce genre jardin Balfour qui est une exqu Coasté !

Les jardins ne sont-ils pas un moyen essentiel de la régénération de l'homme ?

Mais voilà, qui y pense ?



# ADVANCE

10 Décembre 1977

## Un grand événement — La Bible ou les Bibles ?...

Lorsque furent découverts les *manuscrits de la Mer Morte* dans une jarre, il y eut un « suspense » dans le monde. On comprit dès lors qu'au temps du Christ existait une secte appelée les Esséniens qui vivaient dans des grottes surplombant la Mer Morte. Pour le Juif courant, l'Essénien était un hérétique. Or, les doctrines des Esséniens parallélaient les doctrines du Christ dans l'ordre ésotérique, telles qu'elles se présentent dans l'Évangile de St Jean.

Qu'est-ce qui serait arrivé si les « manuscrits de la Mer Morte » avaient été découverts il y a 2000 ans ?

La doctrine des Esséniens rejoint le fameux verset dans l'Épître aux Ephrésiens où il est question du Seigneur de Justice (Prince de Justice et Roi de Paix).

Le Maître de Justice, c'est le Christ Essénien inséparable du Christ Ésotérique – ou si l'on veut son *parèdre*, son pareil.

Ceci encore n'est rien.

En Amérique, à *Duke University*, le professeur James H. Charlesworth, assisté d'un groupe de 40 chercheurs et traducteurs, ont aligné 47 (quarante-sept) textes sacrés qui lient les Juifs aux Chrétiens.

On sait qu'au concile de Nice, comme il fallait donner un texte *définitif et unique* au Christianisme qui se formait, on présenta quatre Évangiles hors des *Apocryphes* (livres écrits après la mort du Christ), qui donnèrent *l'Évangile selon Mathieu, L'Évangile selon Marc, l'Évangile selon Luc, l'Évangile selon Jean*, qui ont constitué les *Livres Saints acceptés* du Christianisme.

Maintenant on a découvert qu'il existe 47 textes. Quels sont parmi ces textes les *livres inspirés* et les livres qui ne le sont pas ? Là est tout le *débat*. Les experts trancheront. En 1980, on aura la réponse définitive. Il y aura alors un *grand aréopage*.

Mais laissons cela.

Dans la Basse Égypte et sur des stèles coptes (les Coptes sont les Chrétiens d'Égypte) le tout associé aux *Papyrus d'Oxyrinque* sont inscrits des énoncés capitaux comme le *père* et le *premier père* – un seul Dieu dans deux modes.

Il y eut entre 200 ans avant Jésus-Christ et 200 ans après la mort du Christ, en tout 400 ans – soit entre la fin de l'Ancien Testament avec le livre de Daniel et les écrits de St Paul – un *gap*, un espace vide. Pourquoi ? Il faudra répondre à cela.

Il y a *l'Apocalypse* de Jean, mais il y a aussi *l'Apocalypse de Baruch* (Baruch en hébreu veut dire *béni*) qui font un curieux cousinage.

En Amérique, en ce moment, il y a un grand émoi. La secte protestante *Évangélique* se penche frénétiquement sur le Judaïsme.

L'énigme ? Y a-t-il *la Bible* ou *les Bibles* ? C'est cela la brûlante question.

---

# ADVANCE

14 Janvier 1978

## La roupie mauricienne

La valeur de la roupie mauricienne dégringole.

Les fractions de la roupie n'ont plus aucun sens. Reste seulement le 50 sous. Adieu le 25 sous. Les mendiants eux-mêmes n'en veulent pas. Chose curieuse, il n'y a plus de mendiants. Il aurait fallu que les mendiants mendient la roupie.

La monnaie de bronze, n'en parlons pas. Cinq sous, le cash, le sou, c'est une gaudriole. Le Rs 5 papier a baissé de valeur. Le Rs 10 périclite. Seuls le Rs 25 et le Rs 50 (papier) tiennent.

Notre roupie est au rabais. Les millionnaires en roupies sont légion.

Ce qui est grave, c'est que la roupie, avec la dépréciation de sa valeur, est devenue un problème *psychologique*.

On parle de prospérité. Prospérité en roupies devient un *anti-mot*.

Telle maison qui valait, il y a dix ans Rs 100 000, vaut aujourd'hui Rs 400 000. Mais les vaut-elle ?

On recevait les gens à dîner, il y a cinq ans, pour Rs 20 ou Rs 25. Aujourd'hui Rs 100 ne font pas l'affaire.

Tel hôtel affichait Rs 250 pour le réveillon de Noël. Une famille à ce taux irait réveillonner pour Rs 1 000 ou plus, sans compter les à-côtés, comme les apéritifs.

Nous parlions en termes de millions. Bientôt ce sera les milliards.

La *roupie psychologique* nous donne le sens d'une gigantesque propriété. Alors que ce n'est pas.

Avec la dégringolade de la roupie, le 13<sup>e</sup> mois, le 14<sup>e</sup> mois, le 15<sup>e</sup> mois ne nous font pas avancer. À quoi notre roupie est-elle rattachée ? Au bon vouloir des Bourses.

On se croit riche, alors qu'on ne l'est pas.

Qui peut nous donner une idée sur ce qu'on doit faire ? La valeur de la roupie ne peut être isolée. Elle est liée au tout qu'est l'île Maurice.

Changer le change ? Pour cela, il faudrait *repenser l'île Maurice*. Nous n'y sommes pas encore.





# Table des Matières

## Volume I

du 14 février 1948 au 31 décembre 1958

---

N°	Titre	Date	Journal	Page
001	<b>Georges Duhamel tel que je l'ai connu</b>	14/02/1948	Le Cernéen Le Mauricien Advance	001
002	<b>Raoul Guillet – l'homme et l'artiste</b>	14/08/1949	Le Mauricien Le Cernéen	003
003	<b>Robert Soëtens et Suzanne Roche (I)</b>	28/09/1949	Le Cernéen Le Mauricien	005
004	<b>Robert Soëtens et Suzanne Roche (II)</b>	08/10/1949	Le Mauricien	007
005	<b>Racisme ou Progrès ?</b>	11/11/1949	Le Mauricien	010
006	<b>Raymonde Kervern</b>	26/05/1950	Le Mauricien	012
007	<b>Robert Soëtens et Suzanne Roche (III)</b>	06/06/1950	Le Mauricien	014
008	<b>Edmée Le Breton – Une révélation poétique</b>	07/06/1950	Advance	016
009	<b>Robert Soëtens et Suzanne Roche (IV)</b> <b>Récital Beethoven</b>	21/06/1950	Le Mauricien	018
010	<b>La Musique - Robert Soëtens et Suzanne Roche (V)</b>	23/06/1950	Advance	020
011	<b>Portraits mauriciens – Marcel Cambon</b> <b>L'homme qui s'ignore</b>	07/07/1950	Le Mauricien	022
012	<b>Portraits mauriciens –Emile Labat</b> <b>Le Décivilisé-Roi</b>	28/07/1950	Le Mauricien	024
013	<b>Max-Pol Fouchet</b>	22/08/1950	Le Mauricien	026
014	<b>Souvenirs sur Max-Pol Fouchet</b>	07/09/1950	Le Mauricien	028
015	<b>Lettre de Malcolm de Chazal</b>	08/09/1950	Le Mauricien	030
016	<b>L'île des génies – Lettre à André Masson</b>	27/09/1950	Advance	031
017	<b>France de Lapeyre</b>	04/10/1950	Advance	034
018	<b>Paul et Virginie – Un mythe sans épaisseur</b>	10/10/1950	Le Mauricien	035
019	<b>Causerie du vendredi</b>	13/10/1950	Advance	038
020	<b>Causerie du vendredi</b>	20/10/1950	Advance	040
021	<b>Le pas de porte par André Masson</b>	22/12/1950	Advance	042
022	<b>Jules Hermann, génie méconnu</b>	29/12/1950	Advance	044
023	<b>Enigme</b>	06/03/1951	Le Mauricien	046
024	<b>Arthur Martial, le pur</b>	17/04/1951	Le Mauricien	048

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
025	<b>Jésus et l'Atome</b>	13/06/1951	Le Cernéen	049
026	<b>Un procédé</b>	03/10/1951	Le Mauricien	051
027	<b>Révélation de la nuit – (Manifeste I)</b>	06/10/1951	Le Mauricien	053
028	<b>Qu'est-ce que le monde vivant ?</b>	30/01/1952	Le Mauricien	055
029	<b>Un prodigieux évènement</b>	06/02/1952	Le Mauricien	057
030	<b>Civilisés et barbares</b>	13/02/1952	Le Mauricien	058
031	<b>La révolution scientifique</b>	05/03/1952	Le Mauricien	060
032	<b>Spiritisme et Voyance</b>	14/03/1952	Le Mauricien	062
033	<b>La quadrature du cercle</b>	29/03/1952	Le Mauricien	064
034	<b>Malim, Duhamel, Bedel et Cie</b>	05/04/1952	Le Mauricien	066
035	<b>Match et l'Acropole</b>	12/04/1952	Le Mauricien	068
036	<b>20 août 1953</b>	16/04/1952	Advance	071
037	<b>Entendu et vu</b>	22/04/1952	Le Mauricien	074
038	<b>Je suis un affreux grotesque...</b>	29/04/1952	Le Mauricien	079
039	<b>L'immortalité</b>	03/05/1952	Advance	081
040	<b>Aux hommes de la science et à tous ceux que la question pourrait intéresser – Déclaration</b>	05/05/1952	Advance	083
041	<b>Paul Mokko</b>	10/05/1952	Le Mauricien	084
042	<b>Prophétie sur l'île Maurice – L'île verte avec un pic en forme de cône, sur lequel luit un triangle, et qui n'a jamais été couverte d'un déluge.</b>	13/05/1952	Advance	086
043	<b>La fiction de l'argent</b>	17/05/1952	Le Mauricien	088
044	<b>Langue et langues</b>	07/06/1952	Le Mauricien	090
045	<b>Les présences invisibles</b>	10/06/1952	Advance	094
046	<b>Mauriciens remarquables et étonnants</b>	14/06/1952	Le Mauricien	097
047	<b>Les soucoupes volantes et leur explication</b>	21/06/1952	Le Mauricien	100
048	<b>Les prophètes</b>	04/07/1952	Advance	103
049	<b>Les soucoupes volantes et leur explication (II)</b>	05/07/1952	Le Mauricien	106
050	<b>L'Arche</b>	01/07/1952	Le Mauricien	108
051	<b>Le Soleil</b>	31/12/1952	Le Mauricien	110
052	<b>La poésie cosmique</b>	17/01/1953	Le Mauricien	113
053	<b>Histoire de fous</b>	24/01/1953	Le Mauricien	115
054	<b>Waterloo</b>	12/03/1953	Le Mauricien	118
055	<b>L'île des génies</b>	21/03/1953	Le Mauricien	121
056	<b>L'île des poètes</b>	05/05/1953	Le Mauricien	124
057	<b>Un phénomène</b>	12/05/1953	Le Mauricien	126
058	<b>Le phénomène du 9 mai</b>	20/05/1953	Le Mauricien	128
059	<b>A forum</b>	19/06/1953	Advance	130
060	<b>Ô passé, je te salue !...</b>	07/07/1953	Le Mauricien	132
061	<b>Christie ou le Barbe-Bleu atomique</b>	08/07/1953	Advance	135
062	<b>Economie poétique et astro-agronomie</b>	17/07/1953	Le Mauricien	139
063	<b>Destinée, ô destinée !...</b>	29/07/1953	Advance	142
064	<b>L'étoile et le passe-partout</b>	04/08/1953	Le Mauricien	145
065	<b>Einstein et Picasso – Sorciers d'éternité</b>	11/08/1953	Le Mauricien	149
066	<b>Babel et Abel</b>	21/08/1953	Le Mauricien	153

N°	Titre	Date	Journal	Page
067	<b>Dans les pommes...</b>	29/08/1953	Le Mauricien	156
068	<b>Jésus a-t-il existé ? (I)</b>	19/08/1953	Advance	159
069	<b>Le Christ cosmique (II)</b>	01/09/1953	Advance	163
070	<b>L'antéchrist (III)</b>	07/09/1953	Advance	167
071	<b>Cosmogonie – Le double héliocentrisme (I)</b>	22/09/1953	Advance	171
072	<b>Cosmogonie – Le double héliocentrisme (II)</b>	23/09/1953	Advance	174
073	<b>La terre promise</b>	24/09/1953	Advance	177
074	<b>La Belle et la Bête</b>	30/09/1953	Le Mauricien	182
075	<b>Les comédiens</b>	01/10/1953	Advance	185
076	<b>La Grande Pyramide</b>	09/10/1953	Advance	187
077	<b>Poésie ou mort</b>	10/10/1953	Le Mauricien	190
078	<b>A la découverte de l'amour</b>	19/10/1953	Le Mauricien	193
079	<b>La mort</b>	21/10/1953	Advance	196
080	<b>René Guénon – « Les jeux sont faits, rien ne va plus »</b>	28/10/1953	Le Mauricien	198
081	<b>La lune se réveille</b>	28/12/1953	Advance	200
082	<b><i>Kélibe-Kéliba</i> – Un classique de demain</b>	09/01/1954	Le Mauricien	202
083	<b>Ô espace, père de création !</b>	12/01/1954	Advance	204
084	<b>Génies, bourgeois, monstres et dieux</b>	04/02/1954	Advance	207
085	<b>Les Mascareignes</b>	09/02/1954	Advance	210
086	<b>L'art vivant</b>	10/02/1954	Le Mauricien	213
087	<b>L'élite</b>	27/02/1954	Le Mauricien	216
088	<b>Un pur – L'or brille par nudité</b>	02/03/1954	Advance	218
089	<b>Prophétie et réalisation</b>	12/03/1954	Le Mauricien	221
090	<b>Mokko et Moccoco ou l'île à tiroirs</b>	16/03/1954	Advance	224
091	<b>Le refus de poésie</b>	17/03/1954	Le Mauricien	228
092	<b>Pourquoi Einstein a échoué</b>	02/04/1954	Le Mauricien	231
093	<b>Changements</b>	09/04/1954	Le Mauricien	234
094	<b>Un poète parle d'économie politique</b>	10/04/1954	Advance	236
095	<b>Amour, où est-tu ?</b>	23/04/1954	Le Mauricien	238
096	<b>La monomanie de la monoculture</b>	27/04/1954	Advance	240
097	<b>Le capital indivisible</b>	03/05/1954	Le Mauricien	243
098	<b>De paradis en paradis (Le coco de mer et le dodo)</b>	08/05/1954	Advance	246
099	<b>Ces pauvres riches !...</b>	19/05/1954	Le Mauricien	248
100	<b>L'homme qui devint femme</b>	20/05/1954	Advance	251
101	<b>Plaisir des lettres – La critique est-elle possible à Maurice ? Les dieux en carton</b>	05/06/1954	Le Mauricien	254
102	<b>Serait-ce l'âge d'or ?</b>	08/06/1954	Advance	257
103	<b>Les courses à Maurice</b>	09/06/1954	Advance	259
104	<b>Robert et Roberta ou Le Couple en Un</b>	22/06/1954	Advance	261
105	<b>Le mystère du « Comet »</b>	22/06/1954	Le Mauricien	264
106	<b>Ânages et âneries</b>	29/06/1954	Le Mauricien	266
107	<b>Sommes-nous sûrs d'exister ?</b>	10/07/1954	Advance	271
108	<b>Souvenirs</b>	31/07/1954	Le Mauricien	274
109	<b>Les climats</b>	13/08/1957	Advance	277
110	<b>Avec Jean Fanchette</b>	13/08/1954	Le Mauricien	279

N°	Titre	Date	Journal	Page
111	<b>La musique et la danse</b>	21/08/1954	Le Mauricien	282
112	<b>William Blake – Ange ou dément ?</b>	04/08/1954	Le Mauricien	285
113	<b>Babel</b>	14/09/1954	Advance	287
114	<b>Nos « croisés »</b>	02/10/1954	Le Mauricien	290
115	<b>Soucoupes, cheveux, maisons hantées et cils</b>	05/10/1954	Advance	292
116	<b>La femme de lettres</b>	09/10/1954	Le Mauricien	294
117	<b>Héloïse et Abélard</b>	16/10/1954	Le Mauricien	296
118	<b>Le français à l'île Maurice</b>	29/10/1954	Le Mauricien	299
119	<b>Les soucoupes et la pluralité des mondes habités</b>		Advance	302
120	<b>Edouard Maunick – Le fascinateur</b>	08/11/1954	Le Mauricien	305
121	<b>Robert-Edouard Hart – Le poète ne meurt pas</b>	08/11/1954	Advance	307
122	<b>On vole un homme (Le cas Imrith Lutchmun , le transcopé)</b>	15/11/1954	Advance	310
123	<b>L'Inde, mère de la sagesse</b>	25/11/1954	Advance	314
124	<b>Churchill et de Gaulle</b>	13/12/1954	Advance	317
125	<b>Comment est né <i>Petrusmok</i></b>	11/01/1955	Advance	320
126	<b>La politique des femmes</b>	19/01/1955	Advance	323
127	<b>Hart versus Hart</b>	16/02/1955	Advance	326
128	<b>L'approche du commencement de la fin des temps ou l'Heure H</b>	17/03/1955	Advance	328
129	<b>Le poète, face à la société</b>	28/04/1955	Advance	330
130	<b>Les œuvres sociales</b>	15/06/1955	Advance	332
131	<b>Pour une élite</b>	23/06/1955	Advance	334
132	<b>Un cas extraordinaire – réincarnation ou possession ?</b>	07/07/1955	Advance	337
133	<b>Les couleurs et les femmes</b>	10/08/1955	Advance	341
134	<b>L'Histoire et les histoires de femmes</b>	15/09/1955	Advance	344
135	<b>Contre Claudel</b>	17/09/1955	Le Mauricien	347
136	<b>D'Adam à Bikini ou le Théâtre éternel</b>	27/09/1955	Advance	348
137	<b>Le poète et la femme</b>	18/10/1955	Avance	352
138	<b>Réflexions sur le sport hippique</b>	11/11/1955	Advance	356
139	<b>Pot-pourri</b>	22/11/1955	Advance	359
140	<b>Le préjugé de grandeur</b>	13/12/1955	Advance	363
141	<b>Claude Béthuel – une étoile à 'horizon</b>	27/12/1955	Advance	366
142	<b>Napoléon à l'envers</b>	11/01/1956	Advance	369
143	<b>A bâtons rompus – de l'antiproton à Minou Drouet</b>	19/01/1956	Advance	372
144	<b>Les courses de chevaux à l'île Maurice – (Plaidoyer et exposé pour 1956)</b>	28/01/1956	Advance	376
145	<b>La révolte des clercs</b>	11/02/1956	Advance	380
146	<b>L'île Maurice en cage (Ouvrons nos sites émerveillés)</b>	22/02/1956	Advance	383
147	<b>Le Père Pierre-Teilhard de Chardin et Minou Drouet ou la chute à rebours</b>	28/02/1956	Advance	385
148	<b>Un grand jockey (Gordon Richards)</b>	13/03/1955	Advance	388

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
149	<b>Concours hippique</b>	16/04/1956	Advance	391
150	<b>Israël et le sort du monde</b>	29/05/1956	Advance	393
151	<b>Autobus, route, logements et transport</b>	16/06/1956	Advance	395
152	<b>Des neiges de St Gabriel au cœur cosmique</b>	21/06/1956	Advance	398
153	<b>Hart vivant</b>	03/07/1956	Advance	401
154	<b>A propos de « Roseraie » et de « Le Castelet »</b>	12/07/1956	Advance	404
155	<b>L'industrie de la pauvreté</b>	28/07/1956	Advance	406
156	<b>Nos plages</b>	10/08/1956	Advance	409
157	<b>Monuments et boniments</b>	23/08/1956	Advance	412
158	<b>Séga à la Rivière Noire</b>	06/09/1956	Advance	414
159	<b>La visite de la princesse Margaret – Lettre ouverte à S. E. le Gouverneur</b>	25/09/1956	Advance	417
160	<b>« L'Autre » Minou Drouet – (Une fée à l'île Maurice)</b>	02/10/1956	Advance	419
161	<b>Paul de Tarse</b>	18/10/1956	Advance	423
162	<b>Deuxième lettre ouverte à Son Excellence le Gouverneur</b>	23/10/1956	Advance	426
163	<b>La route</b>	30/10/1956	Advance	429
164	<b>Les manuscrits de la Mer-Morte</b>	22/11/1956	Advance	431
165	<b>Forêts, cheptels, parcs, plantes vivrières et le bonheur du peuple</b>	08/01/1957	Advance	434
167	<b>Farouk (son histoire secrète)</b>	19/01/1957	Advance	437
168	<b>A quelle rue de Port-Louis donner le nom de Robert-Edouard Hart</b>	30/01/1957	Advance	440
169	<b>Pamplemousses – terre de miracle</b>	31/01/1957	Advance	442
170	<b>Colloque sur l'abîme</b>	22/02/1957	Advance	446
171	<b>L'eau, notre problème</b>	23/02/1957	Advance	448
172	<b>Lettre de M. Malcolm de Chazal</b>	05/03/1957	Advance	450
173	<b>Au peuple mauricien</b>	07/03/1957	Advance	451
174	<b>L'Inde, face à son destin</b>	25/03/1957	Advance	454
175	<b>Pour services rendus...</b>	01/04/1957	Le Mauricien	457
176	<b>Lettre de M. Malcolm de Chazal</b>	04/04/1957	Le Mauricien	459
177	<b>A un demi-génie</b>	09/04/1957	Advance	460
178	<b>Alain Le Breton, poète</b>	13/04/1957	Advance	462
179	<b>Le jardin R. E. Hart</b>	15/05/1957	Advance	470
180	<b>Parlons chevaux</b>	23/05/1957	Advance	472
181	<b>Les nouveaux temps</b>	29/06/1957	Advance	474
182	<b>L'amour du pays</b>	06/08/1957	Advance	476
183	<b>Un livre de Magda Mamet</b>	14/08/1957	Advance	478
184	<b>Lettre à un ami</b>	22/08/1957	Le Mauricien	480
185	<b>Comment j'ai écrit <i>Sens Magique...</i></b>	24/08/1957	Advance	483
186	<b>La réussite Le Roy</b>	05/11/1957	Advance	486
187	<b>Vers la lune</b>	12/11/1957	Advance	487
188	<b>L'énigme du Spoutnik II</b>	26/11/1957	Advance	489
189	<b>Raoul Rivet</b>	07/12/1957	Advance	491
190	<b>Lettre à André Masson</b>	07/12/1957	Le Mauricien	492

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
191	<b>Du nouveau sur Waterloo</b>	10/01/1958	Advance	495
192	<b>La politique de demain</b>	18/01/1958	Advance	497
193	<b>Pot-pourri</b>	23/01/1958	Advance	499
194	<b>Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Instruction Publique</b>	06/02/1958	Advance	501
195	<b>Politique et vie chère</b>	15/02/1958	Advance	504
196	<b>Richesse de l'île Maurice et pauvreté</b>	18/03/1958	Advance	507
197	<b>Prospérité fictive</b>	14/04/1958	Advance	509
198	<b>Lettre à André Masson</b>	01/07/1958	Le Mauricien	510
199	<b>L'instruction publique à Maurice</b>	11/07/1958	Advance	513
200	<b>Un mot pour André Masson</b>	26/07/1958	Le Mauricien	515
201	<b>De Ravat à Prosper</b>	13/08/1958	Advance	517
202	<b>Lettre aux peintres mauriciens</b>	16/08/1958	Le Mauricien	519
203	<b>Napoléon III ou le grand homme manqué</b>	21/08/1958	Advance	522
204	<b>A propos du tourisme</b>	29/08/1958	Advance	525
205	<b>Henry de Monfried, pirate écrivain et poète</b>	02/09/1958	Advance	527
206	<b>Magda Mamet et la poésie</b>	16/09/1958	Advance	530
207	<b>Précision</b>	25/09/1958	Advance	533
208	<b>Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Instruction Publique (I)</b>	07/10/1958	Advance	534
209	<b>Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Instruction Publique (II)</b>	11/10/1958	Advance	538
210	<b>Paul Gauguin ou le peintre maudit</b>	11/11/1958	Advance	541
211	<b>Un philosophe et un peintre</b>	28/11/1958	Advance	544
212	<b>Notre économie face à l'avenir (I)</b>	05/12/1958	Le Mauricien	546
213	<b>Notre économie face à l'avenir (I) – centralisation et décentralisation</b>	11/12/1958	Le Mauricien	549
214	<b>Lee et Napoléon</b>	13/12/1958	Advance	551
215	<b>Notre économie face à l'avenir (III) – une banque des pauvres</b>	18/12/1958	Le Mauricien	554
216	<b>Notre économie face à l'avenir (IV) – l'élan économique</b>	31/12/1958	Le Mauricien	556

---

# Table des Matières

## Volume II

du 12 janvier 1959 au 28 décembre 1962

---

N°	Titre	Date	Journal	Page
216	<b>Le système de l'argent et la charité</b>	12/01/1959	Le Mauricien	001
217	<b>Anecdote et mystère : D'une montre à un initié</b>	19/01/1959	Le Mauricien	003
218	<b>Sagesse et folie</b>	27/01/1959	Le Mauricien	007
219	<b>Science et poésie</b>	03/02/1959	Le Mauricien	010
220	<b>Une retentissante affaire</b>	10/02/1959	Le Mauricien	013
221	<b>Les idées acceptées</b>	16/02/1959	Le Mauricien	017
222	<b>La banque des pauvres et autres sujets</b>	23/02/1959	Le Mauricien	019
223	<b>L'évolution de la femme</b>	05/03/1959	Le Mauricien	023
224	<b>Le poète et le peuple</b>	16/03/1959	Le Mauricien	025
225	<b>Paul et Virginie (Du nouveau sur ce mythe)</b>	31/03/1959	Le Mauricien	027
226	<b>Vers un grand espoir ...</b>	07/04/1959	Le Mauricien	030
227	<b>Prise de position</b>	11/04/1959	Le Mauricien	032
228	<b>J'écris des romans</b>	18/04/1959	Le Mauricien	034
229	<b>Hart : symbole d'union entre les mauriciens</b>	02/05/1959	Le Mauricien	036
230	<b>Les trésors</b>	13/05/1959	Le Mauricien	038
231	<b>L'histoire de l'île Maurice : l'histoire, c'est des histoires</b>	21/05/1959	Le Mauricien	041
232	<b>Un miracle à Curepipe</b>	30/05/1959	Le Mauricien	043
233	<b>Ah, ces touristes !...</b>	05/06/1959	Le Mauricien	045
234	<b>Les jardins publics</b>	10/06/1959	Le Mauricien	047
235	<b>L'île des Génies ou apologie des photographes</b>	19/06/1959	Le Mauricien	048
236	<b>Une institution nationale : la librairie Sénèque</b>	25/06/1959	Le Mauricien	051
237	<b>La nécessité des forêts</b>	01/07/1959	Le Mauricien	053
238	<b>Les yeux qui s'ouvrent</b>	09/07/1953	Le Mauricien	055
239	<b>Frank Wilson</b>	17/07/1959	Le Mauricien	056
240	<b>L'Homme de Bonne Terre</b>	22/07/1959	Le Mauricien	057
241	<b>Notre monnaie</b>	03/08/1959	Le Mauricien	059
242	<b>Une université à Maurice</b>	11/08/1959	Le Mauricien	060
243	<b>Nos routes</b>	27/08/1959	Le Mauricien	062

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
244	<b>À propos de trésors</b>	03/09/1959	Le Mauricien	064
245	<b>Plaidoyer pour l'art enfantin</b>	09/09/1959	Le Mauricien	066
246	<b>Bravo, Messieurs les Commissaires</b>	16/09/1959	Le Mauricien	068
247	<b>Je reprends la question de la livre sterling</b>	21/09/1959	Le Mauricien	070
248	<b>Réponse à Edouard Maunick (la religion de l'art)</b>	22/09/1959	Le Mauricien	073
249	<b>Comment peindre au-delà de soi-même</b>	25/09/1959	Le Mauricien	076
250	<b>Les deux William (Blake et Shakespeare)</b>	09/10/1959	Le Mauricien	078
251	<b>Lettre à Mlle Janine Arouff</b>	14/10/1959	Le Mauricien	80
252	<b>Histoires de fous</b>	21/10/1959	Le Mauricien	083
253	<b>L'homme de Bonne Terre (11)</b>	27/10/1959	Le Mauricien	087
254	<b>Lettre à André Masson : de la méta-peinture à la méta- musique</b>	05/11/1959	Le Mauricien	089
255	<b>Faust (de Le Roy à Constantin)</b>	09/11/1959	Le Mauricien	092
256	<b>Judas et mon Judas</b>	12/11/1959	Le Mauricien	093
257	<b>Un esprit nouveau souffle sur l'île Maurice</b>	19/11/1959	Le Mauricien	096
258	<b>Mot à Max Moutia</b>	23/11/1959	Le Mauricien	099
259	<b>Les inondations dans le nord et un congrès de l'eau</b>	26/11/1959	Le Mauricien	100
260	<b>Le stratège et le tacticien</b>	01/12/1959	Le Mauricien	102
261	<b>Yves Forget</b>	05/12/1959	Le Mauricien	104
262	<b>Les Mauriciens et les dieux</b>	10/12/1959	Le Mauricien	105
263	<b>Pourquoi les femmes ne sont-elles pas des génies ?</b>	15/12/1959	Le Mauricien	107
264	<b>Lettre à M. Fernand Leclézio</b>	21/12/1959	Le Mauricien	110
265	<b>La collusion du capitalisme et du préjugé de couleur</b>	28/12/1959	Le Mauricien	113
			Le Mauricien	
266	<b>Une économie chrétienne à Maurice</b>	08/01/1960	Le Mauricien	116
267	<b>Quelques écrivains mauriciens nous répondent par téléphone</b>	09/01/1960	Le Mauricien	119
268	<b>L'oppression spirituelle du capitalisme à Maurice</b>	13/01/1960	Le Mauricien	120
269	<b>Un Gouvernement économique de l'industrie sucrière</b>	25/01/1960	Le Mauricien	124
270	<b>Notre problème vital</b>	02/02/1960	Le Mauricien	127
271	<b>Les voyages interplanétaires</b>	08/02/1960	Le Mauricien	130
272	<b>L'avenir du monde</b>	18/02/1960	Le Mauricien	132
273	<b>Déclaration de Malcolm de Chazal sur son Judas</b>	19/02/1960	Le Mauricien	134
274	<b>Comment j'ai écrit mes théâtres</b>	23/02/1960	Le Mauricien	135
275	<b>Lettre à une inconnue</b>	12/03/1960	Le Mauricien	137
276	<b>Un appel aux propriétaires sucriers</b>	17/03/1960	Le Mauricien	142
277	<b>Lettre à Jean-Georges Prosper</b>	19/03/1960	Le Mauricien	144

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
278	<b>Prophéties 1960</b>	25/03/1960	Le Mauricien	146
279	<b>Judas au Plaza</b>	28/03/1960	Le Mauricien	148
280	<b>Une offre de Malcolm de Chazal</b>	01/04/1960	Le Mauricien	149
281	<b>La fabrication des génies</b>	08/04/1960	Le Mauricien	152
282	<b>Education et culture</b>	22/04/1960	Le Mauricien	155
283	<b>Eloge de l'hindouisme</b>	29/04/1960	Le Mauricien	157
284	<b>Parlons théâtre</b>	05/05/1960	Le Mauricien	159
285	<b>Monsieur tout le monde</b>	13/05/1960	Le Mauricien	162
286	<b>Ô mon doux pays!...</b>	20/05/1960	Le Mauricien	165
287	<b>Le problème de Judas</b>	28/05/1960	Le Mauricien	168
288	<b>Billet pour Max Moutia</b>	04/06/1960	Le Mauricien	171
289	<b>L'art démasqué - en manière de réponse à André Masson</b>	10/06/1960	Le Mauricien	173
290	<b>Barbézieux-Colbertin et le sens de l'innocence</b>	17/06/1960	Le Mauricien	176
291	<b>Le voyant !</b>	25/06/1960	Le Mauricien	179
292	<b>Le sens unique (La Relativité d'Einstein dépassée)</b>	01/07/1960	Le Mauricien	183
293	<b>Lettre à un prêtre inconnu</b>	09/07/1960	Le Mauricien	189
294	<b>Au-delà de Freud et d'Einstein</b>	14/07/1960	Le Mauricien	192
295	<b>Lettre à un poète bien connu</b>	19/07/1960	Le Mauricien	198
296	<b>Deuxième lettre à un prêtre inconnu</b>	23/07/1960	Le Mauricien	201
297	<b>Courses 1960</b>	29/07/1960	Le Mauricien	204
298	<b>Le Révérend Hasler répond à Malcolm de Chazal</b>	02/08/1960	Le Mauricien	207
299	<b>Lettre à n'importe qui</b>	06/08/1960	Le Mauricien	210
300	<b>Colors, saints and self-love</b>	11/08/1960	Le Mauricien	213
301	<b>L'art et l'argent</b>	12/08/1960	Le Mauricien	216
302	<b>Deuxième lettre à un poète bien connu</b>	17/08/1960	Le Mauricien	219
303	<b>Deuxième lettre à un poète bien connu</b>	19/08/1960	Le Mauricien	223
304	<b>Les gens de la lune</b>	19/08/1960	Le Mauricien	228
305	<b>L'Apôtre de Yves Ravat</b>	24/08/1960	Le Mauricien	230
306	<b>Recréons le Cosmos : "Qui" répond à "N'Importe Qui" d'Action</b>	26/08/1960	Advance	231
307	<b>Courses 1960 (en marge du Maiden)</b>	26/08/1960	Le Mauricien	235
308	<b>L'art et la mode</b>	02/09/1960	Le Mauricien	238
309	<b>Le visage de la poésie</b>	09/09/1960	Le Mauricien	241
310	<b>Une femme me parle</b>	17/09/1960	Le Mauricien	245
311	<b>Amusons-nous</b>	23/09/1960	Le Mauricien	247
312	<b>Petrusmok</b>	01/10/1960	Le Mauricien	250
313	<b>La fin du monde</b>	15/10/1960	Le Mauricien	252
314	<b>L'homme et le sens d'éternité</b>	21/10/1960	Le Mauricien	254
315	<b>Jésus, historique et vivant</b>	28/10/1960	Le Mauricien	257
316	<b>Jésus et les enfants</b>	05/11/1960	Le Mauricien	259

N°	Titre	Date	Journal	Page
317	<b>De Einstein à Madame Einstein (où il est question de la poésie-science)</b>	11/11/1960	Le Mauricien	262
318	<b>Les sages et les fous (en forme de réponse à Juliette)</b>	18/11/1960	Le Mauricien	266
319	<b>Les frères de Taizé</b>	25/11/1960	Le Mauricien	269
320	<b>La pomme de discorde et la coexistence pacifique</b>	02/12/1960	Le Mauricien	271
321	<b>Le mythe du bonheur et le lys des champs</b>	10/12/1960	Le Mauricien	273
322	<b>Qui avait tort?</b>	16/12/1960	Le Mauricien	276
323	<b>L'industrie sucrière en panne</b>	21/12/1960	Le Mauricien	278
324	<b>L'île Maurice et la science infuse</b>	30/12/1960	Le Mauricien	280
325	<b>Copernic face au poète</b>	13/01/1961	Le Mauricien	283
326	<b>Peinture et folie</b>	18/01/1961	Le Mauricien	285
327	<b>Le secret de la personnalité</b>	21/01/1961	Le Mauricien	287
328	<b>Une nouvelle "religion"</b>	27/01/1961	Le Mauricien	289
329	<b>Le petit prince (poème gâteaux)</b>	04/02/1961	Le Mauricien	291
330	<b>Ponce Pons homme célèbre</b>	11/02/1961	Le Mauricien	293
331	<b>Les extraordinaires idées du comte de Filtrepresse</b>	18/02/1961	Le Mauricien	295
332	<b>L'esprit chrétien et le préjugé de couleur</b>	25/02/1961	Le Mauricien	298
333	<b>Philippin Dégécateur le mirifique</b>	03/03/1961	Le Mauricien	300
334	<b>Interview d'un fou</b>	10/03/1961	Le Mauricien	303
335	<b>Courses 1961 : suggestions</b>	18/03/1961	Le Mauricien	307
336	<b>To be or not to be!...</b>	25/03/1961	Le Mauricien	309
337	<b>Tourisme et poésie</b>	30/03/1961	Le Mauricien	311
338	<b>Une flamme d'espoir (L'art à la portée de tous)</b>	06/04/1961	Le Mauricien	314
339	<b>De Picasso à La Callas</b>	15/04/1961	Le Mauricien	316
340	<b>Ô Youri Gagarine !...</b>	21/04/1961	Le Mauricien	318
341	<b>Adorable langue créole !...</b>	29/04/1961	Le Mauricien	320
342	<b>Prophétie : En marge de la pluralité des mondes habités</b>	06/05/1961	Le Mauricien	322
343	<b>Mon Port-Louis</b>	12/05/1961	Le Mauricien	324
344	<b>Au-delà du bien et du mal (Au sujet de l'intégral humanisme)</b>	19/05/1961	Le Mauricien	326
345	<b>Paroles d'amour au peuple mauricien</b>	27/05/1961	Le Mauricien	328
346	<b>Le Roi de Mars</b>	03/06/1961	Le Mauricien	330
347	<b>L'île Maurice refléurie</b>	09/06/1961	Le Mauricien	332
348	<b>Les "autres" Judas : Au de-là de l'orgueil et de l'humilité</b>	17/06/1961	Le Mauricien	334
349	<b>La multiplication des pains (En parlant du nouvel homme)</b>	24/06/1961	Le Mauricien	336
350	<b>Au cœur de la bêtise</b>	01/07/1961	Le Mauricien	338

N°	Titre	Date	Journal	Page
351	<b>Le ventre de l'île Maurice (En marge de la Conférence de Londres)</b>	05/07/1961	Le Mauricien	340
352	<b>Des courses hippiques aux lapins</b>	15/07/1961	Le Mauricien	342
353	<b>L'âme et Dieu</b>	21/07/1961	Le Mauricien	344
354	<b>Monologue à quelques échos</b>	29/07/1961	Le Mauricien	346
355	<b>Charlie Smirke ou l'art du jockey</b>	05/08/1961	Le Mauricien	348
356	<b>Noir et blanc ou le préjugé contre Dieu</b>	12/08/1961	Le Mauricien	350
357	<b>Les courses hippiques dans une impasse ?</b>	19/08/1961	Le Mauricien	3552
358	<b>Ô divines mathématiques !...</b>	29/08/1961	Le Mauricien	354
359	<b>Ram Gopal et l'Occident (Sous le signe de la liberté et de la joie)</b>	08/09/1961	Le Mauricien	356
360	<b>"Le salut est par les Juifs"</b>	09/09/1961	Le Mauricien	358
361	<b>La sorcellerie</b>	16/09/1961	Le Mauricien	360
362	<b>Le complexe du Pieter-Both</b>	23/09/1961	Le Mauricien	362
363	<b>Hymne à la connaissance</b>	29/09/1961	Le Mauricien	364
364	<b>Oser être soi</b>	07/10/1961	Le Mauricien	366
365	<b>Pourquoi écrire ?...</b>	14/10/1961	Le Mauricien	368
366	<b>Le baron Sans-Canne et sa merveilleuse histoire</b>	19/10/1961	Le Mauricien	370
367	<b>Ô pays bien-aimé !...</b>	27/10/1961	Le Mauricien	372
368	<b>Le simple et le nu</b>	04/11/1961	Le Mauricien	374
369	<b>Le 7 novembre 1961 : Une date</b>	10/11/1961	Le Mauricien	376
370	<b>Petrusmok ou l'autre île Maurice</b>	15/11/1961	Le Mauricien	378
371	<b>Picasso</b>	24/11/1961	Le Mauricien	380
372	<b>Les milliardaires</b>	01/12/1961	Le Mauricien	382
373	<b>L'Île de la Prétention</b>	09/12/1961	Le Mauricien	385
374	<b>Le Poème du Chaland ou le patriotisme commercial</b>	15/12/1961	Le Mauricien	387
375	<b>François de Chazal de la Genesté ou l'histoire secrète de l'île Maurice</b>	22/12/1961	Le Mauricien	389
376	<b>Occultisme et magie</b>	29/12/1961	Le Mauricien Le Mauricien	392
378	<b>Le rire</b>	10/01/1962	Le Mauricien	394
379	<b>Le 5 février 1962</b>	20/01/1962	Le Mauricien	396
380	<b>Le magicien Yusultini et Malcolm de Chazal</b>	24/01/1962	Le Mauricien	398
371	<b>Chronique du Chaland</b>	27/01/1962	Le Mauricien	399
372	<b>Le 5 février 1962</b>	02/02/1962	Le Mauricien	401
373	<b>Du nouveau sur Toulet</b>	10/02/1962	Le Mauricien	403
374	<b>L'Inde et moi</b>	17/02/1962	Le Mauricien	406
375	<b>En marge de l'exploit du colonel Glenn</b>	24/02/1962	Le Mauricien	408
376	<b>Qu'est-ce que la folie?</b>	10/03/1962	Le Mauricien	410
377	<b>Christiane et Gordon Wells</b>	14/03/1962	Le Mauricien	412
378	<b>La langue française</b>	17/03/1962	Le Mauricien	414

N°	Titre	Date	Journal	Page
379	<b>Qu'était Napoléon ?...</b>	21/03/1962	Le Mauricien	416
380	<b>La chute</b>	27/03/1962	Le Mauricien	418
381	<b>La chute des dieux (1)</b>	06/04/1962	Le Mauricien	420
382	<b>La chute des dieux (11)</b>	14/04/1962	Le Mauricien	422
383	<b>Robert Mallet et moi</b>	18/04/1962	Le Mauricien	424
384	<b>Je brûle mes toiles au Chaland</b>	27/04/1962	Le Mauricien	426
385	<b>Chronique du Chaland</b>	05/05/1962	Le Mauricien	428
386	<b>Grand reportage d'Eugenio Turri sur l'île Maurice</b>	09/05/1962	Le Mauricien	431
387	<b>Les Juifs</b>	12/05/1962	Le Mauricien	434
388	<b>Un peu de tout</b>	19/05/1962	Le Mauricien	436
389	<b>À propos du cent cinquantième du Mauritius Turf Club</b>	23/05/1962	Le Mauricien	438
390	<b>Un robot au Champ de Mars</b>	01/06/1962	Le Mauricien	440
391	<b>Le Congrès Sucrier International</b>	08/06/1962	Le Mauricien	442
392	<b>Je fais un Guide</b>	15/06/1962	Le Mauricien	444
393	<b>Le colonel Draper et la course du Cent-cinquantième</b>	22/06/1962	Le Mauricien	446
394	<b>Après la grande course</b>	29/06/1962	Le Mauricien	448
395	<b>En marge du succès de K. Hazareesingh</b>	03/07/1962	Le Mauricien	450
396	<b>Il neigera sur le Pieter Both</b>	10/07/1962	Advance	452
397	<b>Aux quatre coins de l'île - M. Robert Ng Kwet Shing nous parle ...</b>	17/07/1962	Advance	453
398	<b>La route du bonheur</b>	20/07/1962	Advance	455
399	<b>Aux quatre coins de l'île - Interview au Bazar Central</b>	24/07/1962	Advance	457
400	<b>À des mécènes</b>	28/07/1962	Advance	460
401	<b>L'avenir en marche - un club d'aviation</b>	02/08/1962	Advance	462
402	<b>Le film mauricien</b>	06/08/1962	Advance	464
403	<b>Un parc national</b>	10/08/1962	Advance	466
404	<b>Aux quatre coins de l'île - Parmi les pêcheurs (I)</b>	20/08/1962	Advance	468
405	<b>Aux quatre coins de l'île - Parmi les pêcheurs (II)</b>	21/08/1962	Advance	470
406	<b>Bernardin de Saint-Pierre et Alexandre Dumas à l'île Maurice</b>	30/08/1962	Advance	472
407	<b>K. Hazareesingh à l'œuvre</b>	04/09/1962	Advance	474
408	<b>Choses hippiques</b>	07/09/1962	Advance	476
409	<b>En marge du tourisme – Entrevue avec M. Kistnasamy Sunassee</b>	13/09/1962	Advance	478
410	<b>Le Congrès Sucrier International : un génie de la canne à sucre nous vient</b>	19/09/1962	Advance	480
411	<b>Appel à la beauté - point de tourisme sans civisme</b>	22/09/1962	Advance	483

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
412	<b>Petites îles ... Beau pays!</b>	26/09/1962	Advance	485
413	<b>En marge du Congrès Sucrier International</b>	27/09/1962	Advance	487
414	<b>De Jésus à Gandhi</b>	04/10/1962	Advance	489
415	<b>Le préjugé de couleur et le christianisme</b>	08/10/1962	Advance	491
416	<b>La route du bonheur</b>	13/10/1962	Advance	493
417	<b>Billet à mes amis</b>	16/10/1962	Advance	495
418	<b>Le Marché Commun et le Concile Œcuménique</b>	23/10/1962	Advance	497
419	<b>Les re-civilisés</b>	29/10/1962	Advance	499
420	<b>"Mon" socialisme</b>	03/11/1962	Advance	501
421	<b>Le "mystère" Jésus</b>	07/11/1962	Advance	503
422	<b>Des noms ... des noms ... des noms ...</b>	10/11/1962	Advance	505
423	<b>Le Père Teilhard de Chardin</b>	16/11/1962	Advance	506
424	<b>Les âneries de Blaise Pascal</b>	26/11/1962	Advance	508
425	<b>Un restaurant au Trou-aux-Cerfs</b>	30/11/1962	Advance	509
426	<b>Nos climats</b>	03/12/1962	Advance	510
427	<b>Les dessous du Concile Œcuménique</b>	07/12/1962	Advance	511
428	<b>Hélène Perdrière parmi nous</b>	11/12/1962	Advance	513
429	<b>Lettre à mon ami</b>	18/12/1962	Advance	515
430	<b>Le roman mauricien existe-t-il ?</b>	22/12/1962	Advance	517
431	<b>L'île Maurice mise en scène</b>	28/12/1962	Advance	518

---

# Table des Matières

## Volume III

du 09 janvier 1963 au 17 décembre 1968

---

N°	Titre	Date	Journal	Page
432	<b>Choses hippiques</b>	09/01/1963	Advance	001
433	<b>Le journalisme mauricien dans une impasse</b>	12/01/1963	Advance	003
434	<b>Le Capital et le Travail</b>	22/01/1963	Advance	005
435	<b>Françoise et Marilyn</b>	30/01/1963	Advance	007
436	<b>Vers une féerie</b>	01/02/1963	Advance	009
437	<b>Avec Kenneth Alisop à l'Hôtel du Chaland</b>	04/02/1963	Advance	011
438	<b>Ollier</b>	15/02/1963	Advance	014
439	<b>Interview avec un turfiste inconnu</b>	23/02/1963	Advance	016
440	<b>En marge de l'hôtellerie - Monsieur et Madame Dourouze</b>	02/03/1963	Advance	018
441	<b>Les racines du coeur</b>	07/03/1963	Advance	020
442	<b>Hôtellerie et tourisme (I)</b>	09/03/1963	Advance	022
443	<b>Hôtellerie et tourisme (II)</b>	12/03/1963	Advance	024
444	<b>Hôtellerie et tourisme (III)</b>	16/03/1963	Advance	026
445	<b>En marge des prochaines élections</b>	22/03/1963	Advance	028
446	<b>Le Dr Seewoosagur Ramgoolam</b>	30/03/1963	Advance	030
447	<b>L'américanisation de l'île Maurice</b>	05/04/1963	Advance	032
448	<b>Causerie avec Madame Robert Mallet à l'Hôtel du Chaland</b>	13/04/1963	Advance	034
449	<b>Personnalités, pêche et yachting</b>	08/05/1963	Advance	037
450	<b>Courses 1963</b>	11/05/1963	Advance	039
451	<b>Une "Semaine de la Courtoisie"</b>	16/05/1963	Advance	041
452	<b>La nouvelle année des 90 shillings</b>	27/05/1963	Advance	043
453	<b>Le sucre et l'indépendance</b>	30/05/1963	Advance	046
454	<b>Les bootleggers de Kenneth Allsop</b>	04/06/1963	Advance	049
455	<b>Basil Paul Lewis - le jockey champion vous parle</b>	24/06/1963	Advance	051
456	<b>L'hindouisme et moi</b>	29/06/1963	Advance	054
457	<b>Sous le signe du tourisme - Interview de M. John Schoonewagen</b>	08/07/1963	Advance	056
458	<b>Avec Mukesh</b>	11/07/1963	Advance	059

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
459	<b>En marge de l'indépendance - Pour la création d'un sénat mauricien</b>	17/07/1963	Advance	061
460	<b>La Joconde et l'île Maurice</b>	20/07/1963	Advance	063
461	<b>Mahébourg l'enchanteresse</b>	25/07/1963	Advance	065
462	<b>Deux prodiges</b>	06/08/1963	Advance	067
463	<b>Cosima et Richard Wagner</b>	12/08/1963	Advance	069
464	<b>L'Évangile et les Évangiles</b>	20/08/1963	Advance	071
465	<b>Hitler et Napoléon - une affaire de moustache</b>	29/08/1963	Advance	073
466	<b>La belle et la bête (courses 1963)</b>	09/09/1963	Advance	075
467	<b>Les "dévoiyés" sublimes</b>	24/09/1963	Advance	077
468	<b>En marge d'une biographie - Ramgoolam et nous (I)</b>	02/10/1963	Advance	079
469	<b>En marge d'une biographie - Ramgoolam et nous (II)</b>	03/10/1963	Advance	081
470	<b>En marge d'une biographie - Ramgoolam et nous (III)</b>	04/10/1963	Advance	083
471	<b>En marge d'une biographie - Ramgoolam et nous (IV)</b>	05/10/1963	Advance	085
472	<b>Aunauth Beejadhur, l'homme et le serviteur du pays</b>	18/10/1963	Advance	087
473	<b>Le mythe Cocteau</b>	28/10/1963	Advance	088
474	<b>La destinée de M JMG Leclézio (une grande leçon mauricienne)</b>	07/11/1963	Advance	090
475	<b>Le rire</b>	19/11/1963	Advance	092
476	<b>Marcel Cabon, l'écrivain</b>	30/11/1963	Advance	094
477	<b>Interview au Chaland - M. le ministre Rajaonarivelo nous parle</b>	06/12/1963	Advance	096
478	<b>La Grande Catherine</b>	21/12/1963	Advance Advance	099
479	<b>Le diable et Gogol</b>	08/01/1964	Advance	101
480	<b>Une réforme du Mauritius Turf Club</b>	23/01/1964	Advance	103
481	<b>Le salut du pays est dans un homme</b>	24/01/1964	Advance	103
482	<b>Les Hindous et l'industrie sucrière (I)</b>	31/01/1964	Advance	106
483	<b>Les Hindous et l'industrie sucrière (II)</b>	01/02/1964	Advance	110
484	<b>Les Hindous et l'industrie sucrière (III)</b>	03/02/1964	Advance	112
485	<b>Les Hindous et l'industrie sucrière (IV)</b>	05/02/1964	Advance	114
486	<b>Sur une interview de M. Maurice Paturau</b>	19/02/1964	Advance	116
487	<b>Les attardés</b>	26/02/1964	Advance	118
488	<b>Réquisitoire des grands écrivains - En marge de Paul et Virginie</b>	03/03/1964	Advance	120
489	<b>Hart et les capitalistes</b>	07/03/1964	Advance	122
490	<b>M. Gustave Le Clézio : le poète et le voyant</b>	20/03/1964	Advance	124
491	<b>Brunepaille ou Cabon l'exilé</b>	09/04/1964	Advance	126

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
492	<b>Les reines de beauté - je vous présente Miss Irlande</b>	21/04/1964	Advance	129
493	<b>Les courses 1964</b>	05/05/1964	Advance	131
494	<b>La littérature mauricienne</b>	25/05/1964	Advance	134
495	<b>À la gloire du patois créole</b>	06/06/1964	Advance	136
496	<b>Un film mauricien</b>	12/06/1964	Advance	139
497	<b>Pour faire de La Citadelle un musée folklorique</b>	19/06/1964	Advance	141
498	<b>Biographie de Rémy Ollier (I)</b>	22/06/1964	Advance	143
499	<b>Biographie de Rémy Ollier (II) - L'ambiance</b>	23/06/1964	Advance	145
500	<b>Biographie de Rémy Ollier (III) - L'époque</b>	24/06/1964	Advance	147
501	<b>Biographie de Rémy Ollier (IV) - Le héros</b>	25/06/1964	Advance	149
502	<b>Arbre, mon ennemi !</b>	07/07/1964	Advance	152
503	<b>L'idole</b>	13/07/1964	Advance	154
504	<b>Le journalisme dans une impasse</b>	20/07/1964	Advance	156
505	<b>Personne ne l'avait vu rire</b>	28/07/1964	Advance	158
506	<b>Nominators et Commissaires</b>	03/08/1964	Advance	160
507	<b>M. Sookdeo Bissoondoyal sous un jour nouveau</b>	05/08/1964	Advance	162
508	<b>Football</b>	11/08/1964	Advance	164
509	<b>Si j'étais riche</b>	13/08/1964	Advance	166
510	<b>Avec M. Pierre Simonet</b>	01/09/1964	Advance	168
511	<b>Quelques poètes</b>	15/09/1964	Advance	170
512	<b>Le Père Laval et le Mauritius Turf Club - Admettez les Créoles au M.T.C</b>	22/09/1964	Advance	172
513	<b>Le Père Laval et moi</b>	25/09/1964	Advance	174
514	<b>Hitler était-il fou ?</b>	02/10/1964	Advance	175
515	<b>Lettre ouverte à M. le ministre Maurice Paturau</b>	06/10/1964	Advance	177
516	<b>Le tourisme - question primordiale</b>	12/10/1964	Advance	180
517	<b>Le tourisme - une femme m'écrit</b>	21/10/1964	Advance	183
518	<b>Du Guignol au merveilleux (I)</b>	26/10/1964	Advance	184
519	<b>Du Guignol au merveilleux (II)</b>	27/10/1964	Advance	186
520	<b>Du Guignol au merveilleux (III)</b>	28/10/1964	Advance	188
521	<b>Le poète face à lui-même</b>	07/11/1964	Advance	190
522	<b>Une poétesse - Marie-France Armstrong</b>	21/11/1964	Advance	192
523	<b>The City of Port-Louis</b>	02/12/1964	Advance	196
524	<b>L'Île Maurice et les Roses-Croix</b>	11/12/1964	Advance	198
525	<b>À qui appartiennent les montagnes de Maurice ?</b>	21/12/1964	Advance	200
526	<b>D'extraordinaires statistiques concernant le tourisme</b>	30/12/1964	Advance	202
			Advance	

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
527	<b>Lettre ouverte à M. John Mc Cormack</b>	07/01/1965	Advance	204
528	<b>Bravo, H.M.S London</b>	12/01/1965	Advance	206
529	<b>Le Bazar Central</b>	20/01/1965	Advance	207
530	<b>Atrocités et Exqu岸ités</b>	01/02/1965	Advance	209
531	<b>Un Musée Français</b>	19/02/1965	Advance	211
532	<b>La démocratisation de l'art</b>	02/03/1965	Advance	212
533	<b>Deux ânes savants : Descartes et Pascal</b>	10/03/1965	Advance	214
534	<b>Les Mauriciens dont un capitalisme centenaire a fait des parias</b>	12/03/1965	Advance	216
535	<b>Interview de l'évêque Trevor Huddleston</b>	22/03/1965	Advance	218
536	<b>Le Premier Mai ou le Nouvel Alléluia</b>	29/04/1965	Advance	221
537	<b>Après une exposition (I)</b>	06/05/1965	Advance	224
538	<b>Un affront du Conseil de Curepipe aux Lettres mauriciennes</b>	07/05/1965	Advance	226
539	<b>Après une exposition (II)</b>	11/05/1965	Advance	228
540	<b>Hitler, stratège</b>	21/05/1965	Advance	230
541	<b>La télévision locale</b>	27/05/1965	Advance	232
542	<b>La vie d'Einstein</b>	10/06/1965	Advance	233
543	<b>Picasso et les femmes</b>	24/06/1965	Advance	235
544	<b>Sans méchanceté - comment devenir un génie ...</b>	13/07/1965	Advance	237
545	<b>Les femmes ont-elles une âme ?</b>	16/07/1965	Advance	240
546	<b>L'entité mauricienne</b>	22/07/1965	Advance	241
547	<b>Le soleil et l'homme solaire</b>	29/07/1965	Advance	243
548	<b>Le cœur du robot</b>	31/07/1965	Advance	244
549	<b>L'anti-ego</b>	09/08/1965	Advance	246
550	<b>Un trésor du folklore : le Namasté de Marcel Cabon</b>	11/08/1965	Advance	247
551	<b>Questions insolubles ?</b>	20/08/1965	Advance	249
552	<b>Edmond de Chazal ou l'originalité</b>	02/09/1965	Advance	251
553	<b>En marge de la Conférence de Londres</b>	09/09/1965	Advance	253
554	<b>Points de vue - L'INDEPENDANCE, nécessité humaine et historique (I)</b>	16/09/1965	Advance	256
555	<b>Points de vue - L'INDEPENDANCE, nécessité humaine et historique (II)</b>	17/09/1965	Advance	259
556	<b>Sous le signe de l'Entente Nationale - L'indépendance et la réforme agraire (I)</b>	07/10/1965	Advance	261
557	<b>Sous le signe de l'Entente Nationale - L'indépendance et la réforme agraire (II)</b>	08/10/1965	Advance	263
558	<b>Chez les puristes</b>	15/10/1965	Advance	265
559	<b>Une deuxième Chambre</b>	05/11/1965	Advance	267
560	<b>Les deux Cabon</b>	17/11/1965	Advance	269
561	<b>Le problème racial</b>	26/11/1965	Advance	271
562	<b>Napoléon cet inconnu</b>	01/12/1965	Advance	273

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
563	<b>La faillite de l'Occident</b>	07/12/1965	Advance Advance	275
564	<b>Qui est Alfred de Vigny ?</b>	08/01/1966	Advance	277
565	<b>Mme Indira Gandhi - la femme, la fée, le chef d'État</b>	26/01/1966	Advance	279
566	<b>Les "pauvres" millionnaires !</b>	03/02/1966	Advance	281
567	<b>Messaline - Une femme fatale</b>	11/02/1966	Advance	283
568	<b>Une politique de l'homme</b>	16/02/1966	Advance	285
569	<b>L'industrie sucrière - L'urgence d'une réforme agraire (I)</b>	17/02/1966	Advance	286
570	<b>L'industrie sucrière - L'urgence d'une réforme agraire (II)</b>	23/02/1966	Advance	287
571	<b>Vive le tourisme !</b>	03/03/1966	Advance	289
572	<b>Le "mystère" Weygand</b>	09/03/1966	Advance	291
573	<b>Les causes du chômage</b>	10/03/1966	Advance	293
574	<b>Sous le signe du Tourisme - Le monde croulant de poésie</b>	18/03/1966	Advance	295
575	<b>La politique de l'eau</b>	15/04/1966	Advance	297
576	<b>Nos routes</b>	10/05/1966	Advance	299
577	<b>Un poète et un ami</b>	27/05/1966	Advance	300
578	<b>Beethoven et l'orgueil</b>	08/07/1966	Advance	301
579	<b>La musique</b>	23//7/1966	Advance	303
580	<b>Les Intouchables d'Europe</b>	29/07/1966	Advance	305
581	<b>"Piti vine Papa"</b>	02/08/1966	Advance	306
582	<b>"Canaille chaud"</b>	04/08/1966	Advance	307
583	<b>"Ça ène perdi bande"</b>	06/08/1966	Advance	308
584	<b>"Lizié na pas énan balisaze"</b>	09/08/1966	Advance	309
585	<b>Ma solution à la crise</b>	12/08/1966	Advance	310
586	<b>À la salle Louis Léchelle - Rétrospective de la peinture mauricienne</b>	13/08/1966	Advance	310
587	<b>"Roupie blanc, cash noir"</b>	18/08/1966	Advance	313
588	<b>Causé pou qui la gueule pas pi</b>	22/08/1966	Advance	314
589	<b>Le Port-Louis du poète</b>	24/08/1966	Advance	315
590	<b>Il faut filmer Namasté</b>	26/08/1966	Advance	316
591	<b>L'évolution de l'opinion à Maurice</b>	31/08/1966	Advance	317
592	<b>Après la célébration</b>	03/09/1966	Advance	318
593	<b>Ce qui a changé à Maurice 1900-1966</b>	08/09/1966	Advance	320
594	<b>Une légende</b>	12/09/1966	Advance	322
595	<b>"Ça ène grand noir"</b>	13/09/1966	Advance	324
596	<b>Namasté et non Hart</b>	15/09/1966	Advance	325
397	<b>Le commérage national</b>	21/09/1966	Advance	326
598	<b>Inde bénie - Mère de toutes les cultures</b>	28/09/1966	Advance	327
599	<b>Un Marché Commun Maurice-Réunion</b>	05/10/1966	Advance	328
600	<b>Ramgoolam et la France</b>	12/10/1966	Advance	330

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
601	<b>L'île Maurice face à son destin</b>	19/10/1966	Advance	332
602	<b>L'art mauricien - une découverte</b>	04/11/1966	Advance	335
603	<b>Le rendez-vous de Lucknow - un poète parle</b>	08/11/1966	Advance	337
604	<b>"Bourique mange jam"</b>	18/11/1966	Advance	339
605	<b>Le Parti Travailleiste et le contrôle des naissances</b>	25/11/1966	Advance	340
606	<b>Ramgoolam et Hervé Masson - Deux figures de proue</b>	21/12/1966	Advance	342
			Advance	
607	<b>Un plan révolutionnaire</b>	27/01/1967	Advance	344
608	<b>Le Morne fantastique</b>	03/02/1967	Advance	346
609	<b>Le paradis terrestre de Malcolm de Chazal</b>	???	???	348
610	<b>Fleur d'amour pour une femme ministre</b>	???	???	351
611	<b>Malcolm de Chazal</b>	???	???	352
612	<b>Manet et autres Velasquez</b>	10/02/1967	Le Cernéen	353
613	<b>Chazal et les temps futurs</b>	???	???	354
614	<b>Le contrôle des naissances</b>	16/02/1967	Advance	355
615	<b>Cézanne et Toulouse-Lautrec</b>	03/03/1967	Advance	357
616	<b>La poterie magique</b>	11/03/1967	Advance	359
617	<b>Réformer l'Information</b>	13/03/1967	Advance	361
618	<b>La politique de l'Eau</b>	23/03/1967	Advance	363
619	<b>Quand le coeur burlé personne na pas trouvé</b>	08/04/1967	Advance	365
620	<b>La peinture des enfants à Rose Hill</b>	13/04/1967	Advance	366
621	<b>L'humour</b>	17/04/1967	Advance	368
622	<b>La grande farce de l'exposition de Montréal</b>	20/04/1967	L'Express	370
623	<b>Serge Constantin, l'homme et l'artiste</b>	08/05/1967	Advance	372
624	<b>Courses 1967</b>	13/05/1967	Advance	373
625	<b>La Mauritius Hotels en pleine lancée</b>	18/05/1967	Advance	375
626	<b>La faillite de la littérature (I)</b>	26/05/1967	Advance	377
627	<b>Christianiser l'industrie sucrière</b>	06/06/1967	Advance	379
628	<b>Cabri manze salade</b>	07/06/1967	Advance	381
629	<b>Le 17 juin 1967 à l'Expo 67</b>	14/06/1967	L'Express	382
630	<b>La route ivre</b>	24/06/1967	Advance	383
631	<b>La Réunion ou l'île-fée</b>	03/07/1967	Advance	385
632	<b>Nauru ou le pays de cocagne</b>	12/08/1967	Advance	387
633	<b>En marge de l'Indépendance - La Réforme Agraire</b>	16/08/1967	Advance	389
634	<b>L'Inde et moi</b>	26/08/1967	Advance	391
635	<b>Le tourisme en Russie</b>	12/09/1967	Advance	393
636	<b>Nos lagunes ce mythe !...</b>	15/09/1967	Advance	395
637	<b>Le général Gordon à Maurice</b>	21/09/1967	Advance	396
638	<b>La Mauritius Hotels prend pied aux Cassis</b>	26/09/1967	Advance	398
639	<b>Baudelaire et La Dame Créole</b>	28/09/1967	Advance	400

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
640	<b>La faillite de la littérature (II)</b>	11/10/1967	Advance	402
641	<b>Le jeu</b>	20/10/1967	Advance	404
642	<b>Le bon vieux temps</b>	24/10/1967	Advance	406
643	<b>Le paradis du Morne</b>	31/10/1967	Advance	408
644	<b>Les grands capitaines</b>	08/11/1967	Advance	409
645	<b>Helena Rubinstein, un génie des affaires</b>	01/12/1967	Advance	411
646	<b>Marilyn Monroe ou la femme fétiche</b>	12/12/1967	Advance	413
647	<b>Le drapeau national</b>	19/12/1967	Advance	415
648	<b>Le 12 mars 1968</b>	04/01/1968	Advance	416
649	<b>L'art religieux à Maurice - une révolution</b>	09/01/1968	Advance	418
650	<b>Rodrigues – L'île harmonieuse</b>	13/01/1968	Advance	419
651	<b>Deux grands espions</b>	06/02/1968	Advance	420
652	<b>David Stein, le faussaire génial</b>	10/02/1968	Advance	422
653	<b>L'autre littérature</b>	15/02/1968	Advance	424
654	<b>Le tourisme inspiré</b>	21/02/1968	Advance	426
655	<b>L'Art et Mammon</b>	29/02/1968	Advance	427
656	<b>Le moine-poète</b>	05/03/1968	Advance	429
657	<b>En marge de l'Indépendance - Le Morne Brabant Hotel a ses lettres de noblesse</b>	19/03/1968	Advance	431
658	<b>La femme et l'art</b>	26/03/1968	Advance	433
659	<b>Le problème de l'or</b>	03/04/1968	Advance	435
660	<b>Les poupées</b>	18/04/1968	Advance	437
661	<b>Les Hippies</b>	23/04/1968	Advance	439
662	<b>L'ILE AUX TRESORS deviendra-t-elle un pays minier ?</b>	27/04/1968	Advance	441
663	<b>Du nouveau sur la Lémurie</b>	06/05/1968	Advance	442
664	<b>Namasté à l'écran</b>	09/05/1968	Advance	443
665	<b>Les forçats de l'argent</b>	11/05/1968	Advance	444
666	<b>HITLER stratège</b>	20/05/1968	Advance	446
667	<b>Les fables</b>	23/05/1968	Advance	447
668	<b>Sir Seewoosagur Ramgoolam, l'homme</b>	30/05/1968	Advance	448
669	<b>Evenor Mamet et Marcelle Lagesse</b>	04/06/1968	Advance	449
670	<b>Notre paradis touristique</b>	14/06/1968	Advance	451
671	<b>L'esprit nouveau</b>	20/06/1968	Advance	452
672	<b>La fin du mécénat</b>	27/06/1968	Advance	453
673	<b>L'Honorable V. Ringadoo l'homme du moment</b>	03/07/1968	Advance	455
674	<b>La civilisation Noire</b>	06/07/1968	Advance	457
675	<b>Charles XI et Charles II</b>	13/07/1968	Advance	458
676	<b>La vie des millionnaires</b>	27/07/1968	Advance	460
677	<b>Les élections présidentielles en Amérique</b>	09/08/1968	Advance	462
678	<b>LA DIGUE, petite île Maurice</b>	16/08/1968	Advance	464
679	<b>Rimbaud inconnu</b>	20/08/1968	Advance	466

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
680	<b>L'indéfinissable</b>	28/08/1968	Advance	468
681	<b>Lettre ouverte à M. André Malraux, ministre de la Culture</b>	05/09/1968	Advance	470
682	<b>À qui appartiennent les montagnes ?</b>	20/09/1968	Advance	472
683	<b>Les Mauriciens dans l'Antarctique</b>	28/09/1968	Advance	474
684	<b>Les femmes et le destin</b>	10/10/1968	Advance	475
685	<b>L'Entité Mauricienne (Mythe ou réalité)</b>	24/10/1968	Advance	477
686	<b>La Haute Couture</b>	31/10/1968	Advance	479
687	<b>Le Morne Miraculé</b>	06/11/1968	Advance	481
688	<b>Namasté et le tourisme</b>	08/11/1968	Advance	483
689	<b>L'anti-publicité</b>	14/11/1968	Advance	485
690	<b>Où sont les neiges d'antan ?</b>	16/11/1968	Advance	486
691	<b>Dialogue au Morne : La princesse Indira Devi</b>	19/11/1968	Advance	487
692	<b>Lettre ouverte à M. Norbert Poupard, maire de Port-Louis</b>	26/11/1968	Advance	489
693	<b>Hitler humain</b>	12/12/1968	Advance	491
694	<b>La réforme de nos lois</b>	17/12/1968	Advance	493

---

# Table des Matières

## Volume IV

du 06 janvier 1969 au 14 janvier 1978

---

N°	Titre	Date	Journal	Page
695	Éloge de la bêtise	06/01/1969	Advance	001
696	Les Kennedy et Onassis	08/01/1969	Advance	003
697	Deux priorités	17/01/1969	Advance	005
698	L'homme de Foison et les mutants	23/01/1969	Advance	006
699	Pensées pour lunatiques	28/01/1969	Advance	008
700	La vedette	04/02/1969	Advance	009
701	L'angoisse sucrière	10/02/1969	Advance	011
702	La niaiserie scientifique	14/02/1969	Advance	012
703	Mayerling	24/02/1969	Advance	013
704	Une évolution du séga	03/03/1969	Advance	015
705	Giordano Bruno	17/03/1969	Advance	016
706	Un festival de danse hindoue	25/03/1969	Advance	018
707	Du style	01/04/1969	Advance	020
708	Quatre Cocos	07/04/1969	Advance	021
709	Une fête sur l'Ile-aux-Bénitiers	11/04/1969	Advance	023
710	Quo Vadis Mauricia Insula ?	19/04/1969	Advance	024
711	Faire le bien	25/04/1969	Advance	026
712	Balzac et Simenon	28/04/1969	Advance	027
713	L'histoire	05/05/1969	Advance	029
714	Les suites d'un mensonge	16/05/1969	Advance	031
715	Les "Blues" et la religion profane	29/05/1969	Advance	032
716	Un exemple pour l'île Maurice	31/05/1969	Advance	033
717	L'affaire Confolens - Un test case	31/05/1969	L'Express	035
718	Après de Gaulle	03/06/1969	Advance	036
719	Lettre à l'Hon. V. Ringadoo, ministre des Finances	03/06/1969	Le Mauricien	037
720	L'exposition Picasso à la Galerie Max Boullé	03/06/1969	L'Express	038
721	Malcolm de Chazal parle de Picasso	03/06/1969	Le Cernéen	040
722	Pastiches et mélanges	05/06/1969	Le Cernéen	041
723	Poésie et occultisme	19/06/1969	L'Express	043
724	Sens-plastique et l'espace	17/07/1969	Le Ceméen	049
725	À la M.B.C.	23/07/1969	Le Ceméen	051

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
726	<b>Ce que pense Malcolm de Chazal (la lune)</b>	23/07/1969	Le Mauricien	053
727	<b>Le folklore des montagnes</b>	29/07/1969	Le Mauricien	056
728	<b>L'ère cosmique</b>	02/08/1969	Le Ceméen	060
729	<b>Namasté</b>	07/08/1969	Le Cernéen	065
730	<b>Lettre ouverte à Sir Seewoosagur Ramgoolam</b>	18/08/1969	Le Ceméen	067
731	<b>Petrusmok à l'écran</b>	21/08/1969	Le Cernéen	068
732	<b>Renuka Devi, peintre de l'âme</b>	23/08/1969	Le Cernéen	070
733	<b>Le sens du voyant</b>	25/08/1969	Le Mauricien	072
734	<b>Le nombre et le nom</b>	30/08/1969	Le Mauricien	074
735	<b>La prophétesse ou "Woman is a goddess or a doormat"</b>	04/09/1969	Le Mauricien	076
736	<b>Partings in Mimosa</b>	05/09/1969	L'Express	078
737	<b>Paris-Match et le reste</b>	23/09/1969	Le Cernéen	080
738	<b>M.1. Ramanankamonjy, peintre</b>	06/11/1969	Le Mauricien	081
739	<b>Loys Masson et les Mauriciens</b>	08/11/1969	Le Mauricien	082
740	<b>La Bible dépassée</b>	26/11/1969	Le Mauricien	084
741	<b>Le Révérend Père Dethise et le couple humain</b>	29/11/1969	Le Cernéen	086
742	<b>L'esprit pur</b>	01/12/1969	Le Mauricien	087
743	<b>Lettre à Pierre Renaud</b>	05/12/1969	L'Express	089
744	<b>Ramgoolam et l'Inde (I)</b>	23/12/1969	Advance	092
745	<b>Ramgoolam et l'Inde (II)</b>	24/12/1969	Advance	094
746	<b>À qui appartiennent nos montagnes et nos lagunes ?</b>	09/01/1970	Advance	096
747	<b>Le vrai Gaëtan Duval</b>	13/01/1970	Advance	098
748	<b>Pour un film sur Namasté</b>	14/01/1970	Advance	100
749	<b>Toulet parmi nous (I)</b>	15/01/1970	Advance	102
750	<b>Toulet parmi nous (II)</b>	16/01/1970	Advance	105
751	<b>La théorie de la convergence et L'île Maurice</b>	28/01/1970	Advance	107
752	<b>L'âme hindoue (I)</b>	04/02/1970	Advance	109
753	<b>L'âme hindoue (II)</b>	11/02/1970	Advance	111
754	<b>Le projet Sorrèze</b>	24/02/1970	Advance	113
755	<b>La maison de la culture hindoue</b>	27/02/1970	Advance	115
756	<b>Notre capital touristique</b>	07/03/1970	Advance	117
757	<b>L'âme des couleurs</b>	14/03/1970	Advance	119
758	<b>Poésie et art (I)</b>	20/03/1970	Advance	121
759	<b>Poésie et art (II)</b>	27/03/1970	Advance	123
760	<b>Une contradiction</b>	04/04/1970	Advance	125
761	<b>D'Osaka à 1 'le Maurice</b>	09/04/1970	Advance	127
762	<b>La case de l'onde Tom (Un livre immortel)</b>	14/04/1970	Advance	129
763	<b>L'histoire de nos rues</b>	22/04/1970	Advance	131

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
764	<b>Le broc d'eau qui parle</b>	29/04/1970	Advance	133
765	<b>L'art de l'innocence</b>	06/05/1970	Advance	135
766	<b>Shakuntala Hawoldar ou La recherche de l'absolu</b>	13/05/1970	Advance	137
767	<b>Le miracle du Morne</b>	20/05/1970	Advance	140
768	<b>En marge du tourisme - Des fleurs, des fleurs, des fleurs...</b>	28/05/1970	Advance	142
769	<b>Humanisations</b>	05/06/1970	Advance	144
770	<b>Les Amériques</b>	10/06/1970	Advance	146
771	<b>En marge d'une Kermesse : Parmi les anges</b>	18/06/1970	Advance	148
772	<b>Magie au Morne</b>	25/06/1970	Advance	150
773	<b>Une confédération de l'Océan Indien</b>	02/07/1970	Advance	153
774	<b>Agrandir I ile Maurice</b>	10/07/1970	Advance	155
775	<b>Le problème humain</b>	17/07/1970	Advance	157
776	<b>La fin de la littérature</b>	24/07/1970	Advance	159
777	<b>Une culture unique</b>	28/07/1970	Le Mauricien	161
778	<b>L'Exposition Lim</b>	31/07/1970	Advance	164
779	<b>Une révolution de la mode</b>	07/08/1970	Advance	166
780	<b>La fausse humanisation</b>	14/08/1970	Le Mauricien	168
781	<b>La poésie et la femme</b>	14/08/1970	Advance	170
782	<b>L'expérience Fard</b>	21/08/1970	Advance	172
783	<b>Le phénomène hippie</b>	28/08/1970	Advance	174
784	<b>Richard Nixon, Homme d'Etat</b>	04/09/1970	Advance	176
785	<b>Mauriac et Maurois</b>	23/09/1970	Advance	178
786	<b>L'exposition Pamela Larcher</b>	02/10/1970	Advance	180
787	<b>Les romantiques</b>	09/10/1970	Advance	182
788	<b>L'île de la Réunion</b>	16/10/1970	Advance	184
789	<b>Les Milliardaires (I)</b>	23/10/1970	Advance	186
790	<b>Les Milliardaires (II)</b>	30/10/1970	Advance	188
791	<b>Les Milliardaires (III)</b>	06/11/1970	Advance	190
792	<b>Les Milliardaires (IV)</b>	12/11/1970	Advance	192
793	<b>André Decotter et les jardins intérieurs</b>	19/11/1970	Advance	194
794	<b>Charles de Gaulle</b>	26/11/1970	Advance	196
795	<b>Une femme</b>	03/12/1970	Advance	198
796	<b>Le poète et le tourisme</b>	10/12/1970	Advance	200
797	<b>Le capital humain dans le tourisme</b>	17/12/1970	Advance	202
798	<b>Les amis de la nature</b>	23/12/1970	Advance	204
799	<b>L'engagement</b>	30/12/1970	Advance	206
800	<b>Lettre de Malcolm de Chazal</b>	05/01/1971	Advance	208
801	<b>Robinson Crusoe millionnaire</b>	08/01/1971	Advance	209
802	<b>Les couleurs de notre île</b>	15/01/1971	Advance	211
803	<b>Nouvelle ère en Amérique</b>	22/01/1971	Advance	213
804	<b>Femmes célèbres</b>	29/01/1971	Advance	215

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
805	<b>L'évolution de la stratégie</b>	05/02/1971	Advance	217
806	<b>L'île aux trésors</b>	12/02/1971	Advance	219
807	<b>Maria Callas</b>	19/02/1971	Advance	221
808	<b>Deux initiatives</b>	26/02/1971	Advance	223
809	<b>Nicholas et Alexandra</b>	05/03/1971	Advance	225
810	<b>Pierre Renaud : le reporter et l'écrivain</b>	15/03/1971	Advance	227
811	<b>Dumas et Mallefille</b>	19/03/1971	Advance	229
812	<b>Un rêveur nommé Hitler</b>	29/03/1971	Advance	231
813	<b>Gauguin et Van Gogh</b>	05/04/1971	Advance	233
814	<b>La robe-sentiment</b>	12/04/1971	Advance	235
815	<b>En attendant le Club Méditerranée</b>	20/04/1971	Advance	237
816	<b>L'Histoire des Bâtiments</b>	28/04/1971	Advance	239
817	<b>La robe-ananas</b>	03/05/1971	Le Mauricien	241
818	<b>Disneyland ou la fausse innocence</b>	05/05/1971	Advance	243
819	<b>Le temps génial</b>	13/05/1971	Advance	245
820	<b>Picasso et les enfants</b>	21/05/1971	Le Mauricien	248
821	<b>De la Royauté et des Empires</b>	27/05/1971	Advance	251
822	<b>La société de demain</b>	03/06/1971	Advance	254
823	<b>L'île Maurice, mystérieuse et magique</b>	14/06/1971	Advance	256
824	<b>L'argent sans l'argent</b>	22/06/1971	Advance	258
825	<b>Le crabe danse le séga</b>	25/06/1971	Le Mauricien	261
826	<b>Le prince des diplomates (Le génial Talleyrand)</b>	29/06/1971	Advance	263
827	<b>La clé de l'absolu</b>	03/07/1971	Le Mauricien	266
828	<b>Qu'est-ce que la civilisation ?</b>	15/07/1971	Advance	268
829	<b>Le "Nouveau" Nouveau Monde</b>	29/07/1971	Advance	271
830	<b>L'Engouement artistique</b>	09/08/1971	Advance	274
831	<b>La Chine de toujours</b>	19/08/1971	Advance	276
832	<b>L'autre Hitler</b>	27/08/1971	Advance	278
833	<b>Einstein face à lui-même</b>	06/09/1971	Advance	280
834	<b>Raphaël Touze, écrivain</b>	11/09/1971	Advance	282
835	<b>Si ... Hitler avait gagné</b>	23/09/1971	Advance	284
836	<b>Le tourisme et nos routes</b>	06/10/1971	Advance	286
837	<b>Beau Bassin, petite ville par Pierre Renaud et Marcel Cabon</b>	19/10/1971	Advance	288
838	<b>La crise du dollar</b>	25/10/1971	Advance	290
839	<b>La Révolution française</b>	04/11/1971	Advance	292
840	<b>Le Marché Commun</b>	23/11/1971	Advance	294
841	<b>Aménagement du tourisme</b>	30/11/1971	Advance	296
842	<b>Le génie politique des États-Unis</b>	09/12/1971	Advance	298
843	<b>Le pique-nique yachting</b>	22/12/1971	Advance	300
844	<b>Le dilemme monétaire international</b>	27/12/1971	Advance	301
845	<b>La résurrection économique de la France</b>	05/01/1972	Advance	303
846	<b>Les grands projets</b>	13/01/1972	Advance	305

N°	Titre	Date	Journal	Page
847	<b>L'Afrique</b>	20/01/1972	Advance	307
848	<b>Hitier politicien</b>	24/01/1972	Advance	309
849	<b>La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (I)</b>	28/01/1972	Le Mauricien	311
850	<b>La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (II)</b>	01/02/1972	Le Mauricien	313
851	<b>La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (III)</b>	04/02/1972	Le Mauricien	315
852	<b>Les élections présidentielles en Amérique</b>	07/02/1972	Advance	318
853	<b>La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (IV)</b>	11/02/1972	Le Mauricien	321
854	<b>Le roi-poète</b>	14/02/1972	Advance	324
855	<b>Jules Verne et William Shakespeare</b>	21/02/1972	Advance	326
856	<b>La révolution des révolutions : la mathématique sans chiffres (V)</b>	22/02/1972	Le Mauricien	328
857	<b>Le Théâtre et la vie</b>	28/02/1972	Advance	330
858	<b>Si S.M. la reine portait une "robe-fée", Maurice détrônerait Paris et deviendrait le centre mondial de l'élégance féminine</b>	09/03/1972	Le Mauricien	332
859	<b>La robe-fée</b>	09/03/1972	Le Mauricien	334
860	<b>Le tourisme, cet internationalisme</b>	09/03/1972	Le Mauricien	335
861	<b>Dunkerque</b>	16/03/1972	Advance	337
862	<b>L'ancien et le nouveau Morne</b>	20/03/1972	Advance	339
863	<b>Magie au Morne</b>	21/03/1972	Le Mauricien	341
864	<b>Le mystère de l'Atlantide</b>	03/04/1972	Advance	344
865	<b>La Cour de France</b>	10/04/1972	Advance	346
866	<b>À la mi-voie</b>	12/04/1972	Le Mauricien	348
867	<b>Batailles navales décisives</b>	17/04/1972	Advance	350
868	<b>La culture-fée ou la révolution de l'art universel</b>	21/04/1972	Le Mauricien	352
869	<b>Admirable Joséphine !</b>	24/04/1972	Advance	354
870	<b>Le journalisme américain</b>	02/05/1972	Advance	356
871	<b>En marge du tourisme : Robes-fée, tapisseries-fée, objets fée</b>	06/05/1972	Le Mauricien	358
872	<b>L'Angleterre en mutation</b>	08/05/1972	Advance	361
873	<b>Deux évènements</b>	12/05/1972	Le Mauricien	363
874	<b>Le Jeudi Noir (Wall street - 1929)</b>	15/05/1972	Advance	364
875	<b>Midway</b>	23/05/1972	Advance	366
876	<b>La Nouvelle Europe</b>	30/05/1972	Advance	368
877	<b>Deux géants de l'industrie : Ford et Rockefeller</b>	06/06/1972	Advance	370
878	<b>Les conquérants</b>	12/06/1972	Advance	372
879	<b>En marge des élections présidentielles américaines</b>	20/06/1972	Advance	374

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
880	<b>La civilisation européenne</b>	29/06/1972	Advance	376
881	<b>L'Université</b>	07/07/1972	Advance	378
882	<b>Le déplacement démographique à Maurice</b>	21/07/1972	Advance	380
883	<b>Thérèse Humbert et l'Oncle d'Amérique</b>	29/07/1972	Advance	382
884	<b>Le Chevalier</b>	10/08/1972	Advance	384
885	<b>Les femmes-roi</b>	30/08/1972	Advance	386
886	<b>Les jeux</b>	09/09/1972	Advance	388
887	<b>Les fiasco géniaux</b>	19/09/1972	Advance	390
888	<b>La roupie et la fée</b>	18/10/1972	Le Mauricien	392
889	<b>Les joyaux</b>	06/11/197	Advance	394
890	<b>Le préjugé de couleur en art</b>	14/11/1972	Le Mauricien	396
891	<b>« L'argent et la fée »</b>	18/11/1972	Le Mauricien	398
892	<b>La jeunesse américaine</b>	29/11/1972	Advance	400
893	<b>Petrusmok ou « l'île fée »</b>	02/12/1972	Le Mauricien	402
894	<b>Les héros de l'air</b>	15/12/1972	Advance	406
895	<b>Le sous-sol de l'île Maurice</b>	04/01/1973	Advance	408
896	<b>Malcolmland ou la poésie incarnée</b>	06/01/1973	Le Mauricien	410
897	<b>L'île Maurice et le pétrole</b>	23/01/1973	Le Mauricien	412
898	<b>Humaniser le travail</b>	29/01/1973	Advance	414
899	<b>Les montagnes habitées</b>	07/02/1973	Advance	416
900	<b>L'architecture-fée</b>	08/02/1973	Le Mauricien	418
901	<b>La robe-fée et l'île-fée</b>	15/02/1973	Le Mauricien	420
902	<b>Humaniser l'argent</b>	23/02/1973	Advance	423
903	<b>Lettre au président du comité de P.O.C.A.M.M.</b>	06/03/1973	Le Mauricien	425
904	<b>Le règne du pétrole</b>	09/03/1973	Advance	426
905	<b>Le tourisme, ce trait d'union</b>	02/04/1973	Advance	428
906	<b>Les Hommes « d'un seul livre »</b>	11/05/1973	Advance	430
907	<b>La poésie de l'argent</b>	17/05/1973	Advance	432
908	<b>L'île de France XVIIIème siècle</b>	05/06/1973	Advance	434
909	<b>Albert Einstein</b>	16/06/1973	Advance	436
910	<b>Le pétrole et l'or</b>	03/07/1973	Advance	439
911	<b>L'Afrique Noire</b>	20/07/1973	Advance	441
912	<b>L'impasse de l'énorme</b>	09/08/1973	Advance	443
913	<b>Les repenties</b>	29/08/1973	Advance	445
914	<b>Les affaires et la confiance</b>	22/10/1973	Advance	448
915	<b>La matière existe-t-elle ?</b>	07/12/1973	Advance Advance	451
916	<b>L'île Maurice permanente ou Le patriotisme du sol</b>	09/01/1974	Advance	453
917	<b>Les grands hommes et les femmes</b>	15/01/1974	Advance	455
918	<b>Notre trésor touristique</b>	31/01/1974	Advance	457

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
919	<b>Du pétrole en terre mauricienne : Malcolm de Chazal révèle et pose ses conditions</b>	05/02/1974	Le Mauricien	459
920	<b>Fleurir l'île Maurice</b>	18/02/1974	Advance	460
921	<b>Indépendance an six (donner un nom à Il e Maurice)</b>	11/03/1974	Advance	462
922	<b>L'île Maurice routière</b>	19/04/1974	Advance	464
923	<b>La viabilité du tourisme mauricien</b>	11/05/1974	Advance	466
924	<b>L'Europe se fera-t-elle ?</b>	05/06/1974	Advance	468
925	<b>Du pétrole dans les eaux mauriciennes ? Malcolm de Chazal réitère son offre</b>	21/06/1974	Le Mauricien	470
926	<b>La troisième force et le pétrole</b>	06/07/1974	Advance	471
927	<b>Le temps margoze</b>	17/07/1974	Advance	473
928	<b>Le sport chez les animaux</b>	05/08/1974	Advance	475
929	<b>Hymne à la Rivière Noire</b>	16/09/1974	Advance	476
930	<b>Un homme appelé Nixon</b>	16/11/1974	Advance	478
931	<b>L'inflation mauricienne : La misère au sein de l'abondance (I)</b>	25/11/1974	Advance	480
932	<b>L'inflation mauricienne : La misère au sein de l'abondance (II)</b>	26/11/1974	Advance	482
933	<b>Un homme appelé Ford</b>	02/12/1974	Advance	484
934	<b>Poésie et tourisme I</b>	14/12/1974	Advance	486
935	<b>Poésie et tourisme II</b>	08/01/1975	Advance	489
936	<b>L'Inde éternelle I</b>	16/01/1975	Advance	491
937	<b>L'Inde éternelle II</b>	17/01/1975	Advance	492
938	<b>L'Inde éternelle III</b>	18/01/1975	Advance	493
939	<b>La Monarchie déguisée</b>	30/01/1975	Advance	495
940	<b>La poésie de l'espace I</b>	17/03/1975	Advance	497
941	<b>La poésie de l'espace II</b>	22/03/1975	Advance	498
942	<b>Le journalisme international I</b>	02/04/1975	Advance	500
943	<b>Le journalisme international II</b>	21/04/1975	Advance	501
944	<b>Le Dieu-pétrole</b>	12/05/1975	Advance	503
945	<b>L'Amérique I</b>	20/05/1975	Advance	505
946	<b>L'Amérique II</b>	27/05/1975	Advance	506
947	<b>Georges, d'Alexandre Dumas I</b>	03/06/1975	Advance	508
948	<b>Georges, d'Alexandre Dumas II</b>	19/06/1975	Advance	510
949	<b>Le créole et la fée - La désespérance mauricienne et l'espoir</b>	30/06/1975	Advance	512
950	<b>Le problème mauricien (Dilo! Dilo! dé verres ène sou)</b>	08/07/1975	Advance	514
951	<b>Des parcs ! Des parcs ! Des parcs !</b>	17/07/1975	Advance	516
952	<b>Port-Louis et Mahébourg (Où est l'avenir ?)</b>	11/08/1975	Advance	518
953	<b>Les fautes capitales</b>	19/08/1975	Advance	520
954	<b>Un substitut à l'argent</b>	30/08/1975	Advance	522

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
955	<b>L' empire des mers</b>	04/09/1975	Advance	524
956	<b>Un tunnel sous le Pouce</b>	13/10/1975	Advance	526
957	<b>Les déracinés</b>	05/01/1976	Advance	528
958	<b>L'émigration des Mauriciens</b>	03/02/1976	Advance	530
959	<b>Au-delà de la littérature</b>	09/02/1976	Advance	532
960	<b>Formons-nous partie de l'Afrique?</b>	05/03/1976	Advance	534
961	<b>Le tourisme à Maurice, qu'est-ce ?</b>	08/04/1976	Advance	536
962	<b>Les élections présidentielles américaines</b>	27/04/1976	Advance	538
963	<b>L'avenir de Maurice : Routes et ports</b>	13/05/1976	Advance	540
964	<b>Le pétrole et le sort de notre pays</b>	25/05/1976	Le Mauricien	542
965	<b>La propriété</b>	29/05/1976	Advance	544
966	<b>Malcolm parle pétrole, pétro-dollars et politique</b>	02/06/1976	Le Mauricien	546
967	<b>La joie des couleurs I</b>	14/06/1976	Advance	549
968	<b>La joie des couleurs II</b>	21/06/1976	Advance	551
969	<b>Le bonheur</b>	15/07/1976	Advance	553
970	<b>À bâtons rompus</b>	06/09/1976	Advance	555
971	<b>L'île Maurice et le pétrole</b>	14/01/1977	Advance	557
972	<b>L'économie mauricienne, participation et humanisme</b>	05/02/1977	Advance	559
973	<b>L'Angleterre et ses cousins américains</b>	01/04/1977	Advance	561
974	<b>La leçon des races</b>	24/05/1977	Advance	563
975	<b>L'avenir de l'île Maurice</b>	07/07/1977	Advance	565
976	<b>Les courses à Maurice</b>	25/08/1977	Advance	567
977	<b>Le tourisme mauricien</b>	21/10/1977	Advance	569
978	<b>Malcolm de Chazal : « Je suis pour la liberté des cinq sens... Voyant, je suis voyant</b>	10-11/1977	Le Figaro	571
979	<b>Fleurs et jardins</b>	11/11/1977	Advance	575
980	<b>Un grand événement - La Bible ou les Bibles ? ...</b>	10/12/1977	Advance	577
981	<b>La roupie mauricienne</b>	14/01/1978	Advance	579

---